



HAL
open science

Contribution à une sociologie des cultures populaires spatialisées : retour réflexif sur un parcours de recherche à Nantes

Elisabeth Pasquier

► **To cite this version:**

Elisabeth Pasquier. Contribution à une sociologie des cultures populaires spatialisées : retour réflexif sur un parcours de recherche à Nantes. Sociologie. Université de Paris VIII, 2011. tel-02124327

HAL Id: tel-02124327

<https://hal.science/tel-02124327v1>

Submitted on 3 Jun 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

MÉMOIRE POUR L'HABILITATION À DIRIGER DES RECHERCHES

ÉLISABETH PASQUIER

*Contribution à une sociologie des
cultures populaires spatialisées*

Retour réflexif sur un parcours de recherche à Nantes

Sous la direction de CLAIRE LÉVY-VROELANT
Professeure de sociologie

Le jury : Jean-François Laé (président), Claire Levy-Vroelant (tutrice),
Marie-Hélène Bacqué, Chris Younés, Ijan Fijalkov, Martin de la Soudière.

Soutenue le 25 mai 2011

UNIVERSITE PARIS 8 - SAINT DENIS

MÉMOIRE POUR L'HABILITATION À DIRIGER DES RECHERCHES

ÉLISABETH PASQUIER

**Contribution à une sociologie
des cultures populaires spatialisées**

Retour réflexif sur un parcours de recherche à Nantes

Sous la direction de CLAIRE LÉVY-VROELANT

Professeure de sociologie

UNIVERSITE PARIS 8 - SAINT DENIS

Janvier 2011

À ZOZAN OZTEKIN, Nantaise engagée

Je remercie Claire Levy-Vroelant qui m'a redonné l'élan nécessaire pour engager ce travail et m'a
accompagnée dans sa réalisation.

Je remercie tous les chercheurs avec qui j'ai effectué le parcours de recherche dont ce mémoire
témoigne, en particulier les membres du LAUA, du GERS et du CESUR.

Je remercie les habitants, les militants, les élus et les professionnels qui m'ont confié leurs
représentations du monde.

Je remercie enfin toutes celles et ceux qui écrivent, mettent en scène, jouent, photographient et
filment et qui intensifient le goût et le sens de la vie.

SOMMAIRE

INTRODUCTION	7
PARTIE 1 – L’AUTO SOCIO ANALYSE COMME ENJEU DE CONNAISSANCES	15
CHAPITRE 1 – EXPERIENCES VECUES ET REPRESENTATIONS DU SOCIAL	17
CHAPITRE 2 – L’AUTOBIOGRAPHIE DANS UN PARCOURS DE LECTRICE	42
CHAPITRE 3 – REVENIR EN SOCIOLOGUE SUR SA PROPRE HISTOIRE	58
CONCLUSION	82
L’IMAGE ET LE TEMPS	85
PARTIE 2 –TERRAINS OU LES MATIERES DU SOCIAL	95
CHAPITRE 1 – L’ENTRETIEN OU L’EXPERIENCE DE LA CO-TEMPORALITE	97
CHAPITRE 2 – FORMES ECRITES DE L’ENONCIATION	110
CHAPITRE 3 – THEATRE DE LA PAROLE	132
CHAPITRE 4 – LE JOURNAL DE TERRAIN OU LA SOCIOLOGIE AU QUOTIDIEN	157
CHAPITRE 5 – LE CINEMA, ECOLE DE LA CRITIQUE	176
CONCLUSION	185
PARTIE 3 – CULTURES POPULAIRES SPATIALISEES OU L’EFFET QUARTIER A NANTES	189
CHAPITRE 1 – LES NOUVEAUX QUARTIERS POPULAIRES	191
CHAPITRE 2 – LES LABORATOIRES DE QUARTIER	210
CHAPITRE 3 – GEOGRAPHIE PRIORITAIRE ET DEMOCRATIE LOCALE A LA NANTAISE	225
CHAPITRE 4 – LE DENI DU POPULAIRE	248
CHAPITRE 5 – NANTES DANS LE MONDE ET LE MONDE A NANTES	270
CONCLUSION	288
CONCLUSION GENERALE ET PERSPECTIVES	293
BIBLIOGRAPHIE	301

INTRODUCTION

C'est ce que je fais qui m'apprend ce que je cherche

Pierre Soulages, 1953

Le travail effectué dans le cadre de cette habilitation est à l'image de mon parcours intellectuel, somme de rencontres – de personnes et de livres – de hasards, de prises de positions, de changements de cap, de compromis, de ruses, de renoncements et d'engagements. Il est au fondement des positions que j'occupe dans le champ des sciences sociales en tant que chercheuse dans le Laboratoire Langages Actions Urbaines Altérités (Ministère de la Culture) et enseignante à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Nantes. Ce parcours est fait d'expériences professionnelles et d'apprentissages universitaires divers : de la fonction de secrétaire à la position d'enseignant-chercheur que j'occupe depuis 1991, en passant par trois licences respectivement d'histoire, de géographie et de sociologie, une thèse, sept ans de pratique en agence d'architecture (Atelier 86) et huit ans de recherches contractuelles dans un bureau d'études nantais (GERS).

Reconstituer un parcours intellectuel, dégager des articulations entre les différentes productions scientifiques (écrits publiés et non publiés, contenus pédagogiques) et ouvrir des espaces théoriques d'échanges avec les travaux réalisés par d'autres chercheurs est l'objectif d'un tel travail. Il suppose de revisiter à la fois d'une manière chronologique ce parcours et ces productions, et d'autre part de dégager des lignes de forces *a posteriori* afin de se situer dans un champ de connaissances.

Mes travaux sur le logement social, les procédures curatives appliquées dans ce contexte, le dispositif nantais de la Politique de la Ville mais aussi sur les jardins ouvriers, les formes d'appropriation hors de la propriété privée, les processus individuels et collectifs de négociation des membres des classes populaires pour se trouver une place, constituent l'essentiel des recherches menées tant dans le cadre de la recherche contractuelle, que dans mes travaux universitaires et dans des recherches plus récentes relevant de l'auto-commande. Eviter les pièges du spatialisme lié aux périmètres des grands ensembles à la fois construits comme des isolats et sans cesse retravaillés par les politiques publiques sur ce mode dans un effet de redoublement du stigmat, a été assez vite une préoccupation qui m'a fait réorienter mes travaux. Je rejoins sur ce point l'analyse de plusieurs chercheurs et en particulier Philippe Genestier¹ sur la thérapeutique de la surenchère et le paradoxe du grand ensemble qui

¹ BAUDIN, G., GENESTIER, Ph. (sous la direction), *Banlieues à problèmes. La construction d'un problème social et d'un thème d'action publique*, La documentation française, 2002.

tiendrait à l'image de sa relégation alors que ces espaces résidentiels ont concentré et concentrent encore aujourd'hui d'importants investissements publics et de savoir-faire institutionnels, ce qui est particulièrement vrai, on va le voir, dans une ville comme Nantes. Les chercheurs peuvent participer de ce redoublement, la recherche contractuelle étant elle aussi basée sur cette conception du monde social dont l'ordre serait défini par le système institutionnel. Il faut alors ruser pour éviter ces pièges, sortir de ces périmètres et c'est en basant mes recherches sur des notions de trajectoires - autant sociales, culturelles que spatiales -, que j'ai finalement suivi les locataires des HLM en dehors des seuls espaces résidentiels. L'ouvrage cosigné par Stéphane Beaud et Younes Amrani² sur la correspondance d'un jeune de cité, comme le récent travail de Marie-Hélène Bacqué réalisé à partir du témoignage de Lamence Madzou³ révèlent chacun à leur manière la place des cités dans les parcours de vie, les phénomènes de mobilité spatiale et sociale et l'effet des politiques publiques.

La synthèse entreprise dans le cadre de cette habilitation permet également de questionner les transformations de la place des classes populaires à Nantes, le rôle joué par le logement social et l'effet quartier grâce au cumul des travaux de terrain dans la durée et sur des territoires tous situés dans le même contexte et traitant la question de l'habitat dans des problématiques élargies aux questions urbaines. Deux sommes demeurent des références exemplaires : l'ouvrage *Gouverner Marseille* de Michel Péraldi et Michel Samson⁴ et l'ensemble du travail de Michel Pialoux et Stéphane Beaud⁵. L'enquête sur les mondes politiques marseillais, sous-titre de l'ouvrage, réintègre la question des quartiers d'habitat social dans une analyse de la question politique en privilégiant l'entrée des acteurs de la ville, l'analyse met en lien le récit politique avec l'histoire sociale et culturelle, pointant les logiques d'entre soi, révélant que les plus communautaristes des Marseillais ne sont pas toujours ceux qu'on croit. Les travaux de Michel Pialoux et Stéphane Beaud, de l'usine à la ZUP, croisant les sphères du travail, de l'école et du quartier, révèlent l'articulation entre les phénomènes de violences urbaines et de violences sociales, de relégation spatiale, en particulier des enfants d'immigrés, et de relégations sociales. Mais ce sont les travaux d'Olivier Schwartz et de Robert Castel, qui font le plus repère sur les cycles longs du changement : chez le premier, l'analyse des processus d'individuation et de leurs manifestations dans la classe ouvrière et chez le second, l'analyse de l'ébranlement de la propriété sociale, notion que je vais reprendre pour travailler l'enjeu du logement social et de ses mutations.

Mais ce travail d'habilitation va révéler très vite le besoin, voire la nécessité de prendre en compte un matériau plus large⁶. Impossible d'isoler les idées de la vie, la pensée est expérience et elle doit s'énoncer dans le récit de ces expériences. Le travail d'habilitation prend aussi la forme d'une lutte de soi à soi, d'une construction unifiante et réparatrice. Pour faire retour sur mon parcours, je décide de m'engager dans un travail d'auto-socio analyse avec comme objectif d'en faire un enjeu de

² BEAUD, S. & AMRANI, Y., *Pays de malheur, une jeune de cité écrit à un sociologue*, La Découverte, Cahiers libres, 2004.

³ *J'étais un chef de gang*, La Découverte, 2008.

⁴ *Gouverner Marseille, enquête sur les mondes politiques marseillais*, La Découverte, 2005.

⁵ *Retour sur la condition ouvrière, enquêtes aux usines Sochaux-Montbéliard*, Fayard, 1999 ; *Emeutes urbaines, violence sociale*, Fayard, 2003

⁶ Le congé pour études d'un an qui m'a été accordé par le Ministère de la culture a été décisif.

connaissances plus large sur le rapport entre l'individu et le social, la division du moi social, l'articulation entre mémoire individuelle et mémoire collective et l'expérience personnelle de l'habiter comme relance réflexive sur les modes d'habiter. Ce travail mobilise la sociologie de Pierre Bourdieu et le débat engagé autour de celle-ci par Bernard Lahire mais aussi les travaux sur la relation entre mémoire et Histoire (Maurice Halbwachs, Paul Ricoeur). La question de la culture est en jeu et le parcours intellectuel se relie aux effets de rôles, positions et trajectoires, notions centrales qui traversent toutes mes recherches. La réinterrogation sur le mode chronologique de mes premières expériences en sciences sociales qui se sont jouées dans des enquêtes de terrain et sur un mode autodidacte, permet de revenir sur l'importance de l'anthropologie urbaine dans mes jeux de référence et sur les travaux de Gérard Althabe et de Colette Pétonnet.

Réinterroger la notion de terrain, moment-clef de la rencontre et de l'enquête comme expérience sociale, et les formes d'énonciation du monde social, constitue enfin un autre enjeu de l'habilitation, tant au niveau méthodologique que théorique. La production en sciences sociales prend appui sur le réel, prend le réel comme objet, elle est aussi, à un degré moindre que l'art, une métamorphose du réel, la littérature en sciences sociales est une image des images du monde. Mon travail peut se lire comme une quête d'ethnographie, supposant en priorité un travail de description s'appuyant sur des dispositifs conceptuels liés à la question du quotidien et du microsocial. L'influence de Michel De Certeau est ancienne puisque c'est la lecture de *l'invention du quotidien*⁷ qui avait déjà dicté la structuration de ma thèse. Les arts de faire, expression qui dénote le caractère non strictement déterminé de l'acte, son ouverture permanente, en même temps que la vigueur et l'ingéniosité de ses technologies, est une théorie de la pratique quotidienne qui concerne les pratiques d'espaces, *ces pratiques microbiennes, singulières et plurielles, ces usages joyeusement proliférants, résistant à tout contrôle, formant la substance même de l'urbanité*.⁸

Longtemps contrainte par la commande liée à la demande sociale autour des procédures curatives concernant le logement social, j'ai toujours conservé des analyses à côté, des matériaux non traités qui se sont petit à petit retrouvés au centre de mes recherches lorsque mon statut m'a permis de les construire plus librement. Sur ce point, c'est l'ouvrage de Jean-François Laé et Numa Murard, *les récits du malheur*⁹, qui aura été déterminant et leur réflexion sur les chutes et débris d'enquêtes, *ces événements muets ou en manque de sens, les observations furtives auxquelles aucun système de rationalité sérieux ne peut s'appliquer, les paroles échouées dans nos cahiers, en déficit de contexte ou de point de comparaison*, qu'ils ont finalement réagencés dans une série de récits, sous formes de nouvelles, dont le rythme et l'émotion donnent à sentir plutôt qu'à comprendre *une réalité si rebelle au classement*.

⁷DE CERTEAU, M., *L'invention du quotidien I – Les arts de faire*. Paris, Gallimard 10/18, 1990. (Première édition 1980).

⁸Idem, Troisième partie, pratiques d'espaces

⁹Descartes & Cie, 1995.

L'expérience pendant près de dix ans de *participation observante*¹⁰ dans les jardins, la connaissance par corps dans la coprésence des acteurs au quotidien, dans la temporalité dictée par les relations aux jardiniers, par les séquences du réaménagement m'ont mis sur les pas d'une ethnographie « coopérative » selon la définition donnée par Isaac Joseph. *L'enquête est un mode d'existence des publics*¹¹, elle fait partie de l'expérience ordinaire, elle la prolonge, l'intensifie si l'on considère que tout individu redéfinit sa pratique constamment pour orienter sa vie, la liberté d'enquêter, comme base de la démocratie. L'apport d'une sociologie du quotidien réinterprétée comme une sociologie « au quotidien » va venir croiser les questions de temporalités, de rythmes aux questions spatiales initiales, les travaux de Claude Javeau, Bruce Bégout et cette fois encore ceux de Michel de Certeau vont me permettre d'élaborer cette position.

La réalisation de recherches plus récentes sur la base de l'auto-commande, afin de construire des objets au plus près des questions révélées par les travaux réalisés en amont et d'ainsi prolonger des questions sur le temps long des mutations sociales et spatiales d'une ville, a été permise par un statut professionnel me dégageant pour partie de la recherche de financements contractuels qui orientent thématiques et problématiques. Habitante de la ville de Nantes depuis toujours, avec des avis sur les politiques publiques qui s'y déploient et à l'occasion des interpellations du politique en place (signatures de pétitions, interpellations en temps de campagne électorale sur les enjeux en termes de politiques publiques de la situation des classes populaires à Nantes, travail critique sur l'évolution de la conception de la culture...), je ne suis pas sans connaître les effets possibles de ma position. Certaines recherches relèvent de mon initiative, rendue possible parce qu'un rapport de confiance s'est instauré au fil des années avec des techniciens et des élus, donnant à la fois une liberté dans le travail, une facilité dans l'accès aux données et agissant sur les modes de restitution, entraînant en retour des effets de réseaux, une reconnaissance implicite d'acteurs, des risques d'ethnocentrismes de classe, des cécités liées à des proximités. Ma position est à ce titre plus proche de l'engagement que de la distanciation, mon implication dans la ville de Nantes où je vis depuis toujours participant de cette posture d'ethnologue en pays à moitié conquis.

Un parcours intellectuel s'il n'est pas un parcours d'excellence qu'il soit le fait de l'héritier ou du boursier, mais un parcours « ordinaire » celui d'une femme issue des petites classes moyennes ayant bénéficié du basculement de la démocratisation scolaire et culturelle et de la mutation de la place des femmes dans la société, n'est possible que dans le cumul d'expériences, d'acquisitions, mêlant l'histoire privée et publique, intime et collective, sociale et culturelle, militante et professionnelle et seule la reprise de cet ensemble permet de comprendre la production scientifique, ses atouts, ses manques, ses fragilités. Alors que l'homme boursier doit compter sur la double rupture sociale et géographique¹², pour rejoindre le monde intellectuel, que l'héritier ou l'héritière ont acquis « de

¹⁰ Je dois ici faire référence à une conférence de Roger Cornu, intitulée « Bill Totts et l'enquête christique » qui aura été un véritable déclic, la phrase finale de ce texte ronéoté, faisant référence à Norton Cru, reste décisive : *la sociologie est une folle qui marche entre deux précipices*.

¹¹ C'est ce qu'énonce Daniel Cefaï dans l'ouvrage consacré à Isaac Joseph CEFAÏ, D., SATURNO, C., *Itinéraires d'un pragmatiste. Autour d'Isaac Joseph*, Economica, Etudes sociologiques, 2007.

¹² La lecture du livre de Didier Eribon : *Retour à Reims*, paru par chance en 2009 (Fayard) me sera particulièrement précieuse, ce travail va m'encourager à pousser dans la voie de l'auto-analyse.

naissance » les savoir-faire et les savoir-être articulant mobilités et territoires¹³, il m'a fallu davantage « faire feu de tout bois » et jouer sur l'ancrage et la captation de ce qui arrivait sur place, me construisant au fil du temps un profil de chercheuse tout terrain. L'accès au savoir, la conquête de moyens matériels et de positions institutionnelles pour faire de la recherche, la construction des objets de recherches eux-mêmes, la révélation de sens à partir de travaux fragmentés mais inscrits dans le temps sur le même territoire sont liés à une position ancrée dans le local, position subie, redoublée, détournée et finalement revendiquée dans ce présent travail. Cette posture qui suppose une dimension réflexive spécifique, questionne aussi les écritures de la recherche. Si l'écriture analytique est centrale, le mouvement permanent d'itération entre théorie et champ de la pratique mise sur le fait d'être lu et compris et rien n'empêche non plus d'ouvrir à une part d'improvisation, de laisser la place à la *matière-émotion*, pour citer René Char, qui se rejoue dans chaque chantier d'écriture et pareillement dans celui qui s'amorce ici.

Je revendique une position empiriste, plus expérimentatrice que théoricienne, telle que Gilles Deleuze l'a définie, l'intelligible venant du sensible ou reformulé par lui. *Oui, les choses ne commencent à vivre qu'au milieu, dans cette géographie des relations qui, si on la suit, doit tout corrompre, miner l'être. (...) Substituer le ET au EST, le ET qui sous-tend toutes les relations, la route de toutes les relations, et qui fait filer les relations hors de leurs termes et hors de l'ensemble de leurs termes, et hors de tout ce qui pourrait être déterminé comme Etre, Un ou Tout. Le ET comme extra-être, inter-être. Penser avec ET au lieu de penser EST et de penser pour EST. C'est une pensée tout à fait extraordinaire, et c'est pourtant la vie.*¹⁴ Cette posture empirique se construit dans le rapport au pragmatisme, manière de pensée et de faire, à laquelle plusieurs de mes collègues proches se rattachent, en particulier Laurent Devisme. *L'une des concrétisations par cas revient (pour l'urbanographe non tranquille¹⁵) à suivre des affaires, à remonter des filières, en suivant la trace des acteurs avec les actants, tout ce qui attache les uns aux autres.* L'approche pragmatiste appliquée à la fabrique de l'urbain est une analyse de l'action et de ce qui arrive, qui repose sur une attention aux choses, aux faits et aux discours et à leurs conséquences, c'est une analyse des pratiques qui revendique aussi de prendre les choses par le milieu mais le champ de la fabrique urbaine, privilégie un mode de production situationnel des connaissances, alors que l'essentiel de mes travaux porte sur les pratiques et manières de faire quotidiennes des usagers de la ville, tels que définis par Michel de Certeau, afin de les sortir du fond nocturne de l'activité sociale. L'analyse de ces logiques opératoires non précédées de discours, puisque occultées par une rationalité dominante, consiste à révéler ces rapports au monde qui se livrent dans un contexte qui les régule à un premier niveau mais qui introduisent une façon d'en tirer parti qui obéit à d'autres règles, à d'autres valeurs.¹⁶

¹³ Cf le travail d'Anne Catherine Wagner sur le rapport à la mobilité des catégories supérieures et celui de Sylvie Tissot sur le capital d'autochtonie des classes supérieures à travers la recherche menée sur les gentrificateurs à Boston. Cf journée du 15 octobre : « La dimension spatiale des ressources sociales : mobilité/capital d'autochtonie. Journée organisée par F.Ripoll, S. Tissot, S. Magri (LAB'URBA/CSU CNRS CRESPA)

¹⁴ DELEUZE, G., PARNET, CL. : *Dialogues*, champs, Flammarion, 1996

¹⁵ DEVISME, L., « Le praticien réflexif et le théoricien activiste », p. 41-43 In *Urbanisme* N° 372, Dossier : Théories/Pratiques, Mai-Juin 2010.

¹⁶ DE CERTEAU, M., *l'invention du quotidien*, déjà cité.

La logique du collage, de la juxtaposition rejoint celle de la mosaïque, proposée par Howard S. Becker¹⁷ pour réfléchir à l'entreprise scientifique faite du cumul de recherches dans la ville de Chicago. La concentration de toutes mes études dans la ville de Nantes où je vis, explique la reprise de cette notion. La métaphore de la mosaïque¹⁸ s'impose avec l'exercice de l'HDR qui vise à recoller les morceaux épars à l'image de mon parcours de vie, travail d'agencement de fragments, dévoilés un à un dans des contextes qu'il va me falloir expliciter. L'unité de lieu permet de révéler des dimensions propres à une ville, Nantes, et à ses mutations, aux effets particuliers que les processus de mondialisation y façonnent et le travail relève à ce titre de la sociologie urbaine ou plus précisément en ville, comme Sylvia Ostrowetsky l'a proposé¹⁹. Mais l'unité de lieu permet aussi de travailler la dimension du temps, c'est bien une sociologie qui s'applique à décrire les transformations et les modes de régulations sociales, à analyser les processus de négociations impliquant les individus et les institutions, dans un mouvement allant de l'un à l'autre, traquant les proximités là où on a l'habitude de voir des différences, les effets sur les personnes, les institutions et les espaces.

Les limites du « terrain » restent ouvertes et plus fluctuantes que les limites administratives (quartier, ville, métropole....) allant au gré des parcours et des récits jusqu'à la mer, intégrant l'arrière pays (les Mauges, la Bretagne) ainsi que le TGV jusqu'à Montparnasse, où le destin de la Ville se joue souvent. La question du local, les liens entre le local et le global, les lieux du particulier au mondial des interrelations sont devenus au fil du temps de nouvelles problématiques majeures. Un parcours ancré dans le local n'exclut pas la curiosité, pour ce qui est étranger, venu d'ailleurs, que l'autre soit l'universitaire de passage en province ou des personnes arrivées dans des situations migratoires ou d'exil pour raisons économiques et politiques venant petit à petit métisser la culture locale. Le désir d'altérité est particulièrement vif quand la sédentarité est parfois pesante, quand la ville tarde plus que d'autres à voir sa composition s'hybrider, se métisser. Le déplacement de mes objets de recherche vers les enjeux migratoires et les interprétations des registres d'hospitalité tiennent à une position de veille sur des phénomènes plus longtemps mineurs voire invisibles que dans d'autres territoires mais dont les enjeux au niveau des processus de négociation qu'ils engendrent ne sont pas moindres d'intérêt scientifique. C'est paradoxalement cette posture qui me permet de construire des objets de recherche travaillant conjointement phénomènes de mobilité et d'ancrage.²⁰

Une manière sans doute atypique d'écrire cette habilitation tient enfin au statut des références mobilisées, à la fois prises dans un champ élargi (anthropologie, sociologie, littérature, théâtre, cinéma) et convoquées de manière particulière. Si l'usage de la note de bas de page est de mise, le présent travail m'a aussi permis de revenir sur des synthèses plus conséquentes concernant des ouvrages et des œuvres afin de restituer les manières dont ils ont pu agir dans ma construction

¹⁷ BECKER, H. S. : « Biographie et mosaïque scientifique », *Actes de la recherche en Sciences sociales*, Maison des sciences de l'homme, 1986, 62, 105-110.

¹⁸ François Bon reprend ce thème de l'identité mosaïque dans son livre : *Tous les mots sont adultes*, à propos d'une variation d'écriture inspirée de *Lambeaux*, de Charles Juliet.

¹⁹ OSTROWETSKY, S., *Processus du sens. Sociologues en Ville*, L'harmattan, 2000

²⁰ Je rejoins là une partie des questions soulevées dans la journée d'étude : « La dimension spatiale des ressources sociales : mobilité/capital d'autochtonie », Ripoll, Tissot, Magri, LAB'URBA/CSU – UMR CNRS CRESPEA, 15 Octobre 2009.

intellectuelle et la problématisation de mes travaux de recherche. Il s'agit de prendre au mot de manière sérieuse, la sociologie comme discipline cumulative y compris dans les dimensions contextuelles et diachroniques de cette mobilisation.

Le mémoire comprend trois parties. La première reprend la construction d'une position et a pour titre : « l'auto-analyse comme enjeu de connaissance ». La seconde développe les partis pris d'expérimentations et a pour titre : « terrains, ou les matières du social ». La troisième questionne les enjeux et la puissance d'un champ situé : « cultures populaires spatialisées ou l'effet quartier à Nantes ».

Le mouvement démarre avec le matériau subjectif lié à la mémoire, aux souvenirs, au parcours intellectuel et au parcours de vie. Narrations, récits chronologique s'articulent avec des analyses sociologiques effectuées sur le matériau autobiographique, armées de références prises dans le champ des sciences sociales et dans la littérature, questionnant tout à la fois les enjeux et les limites de l'autobiographie en sciences sociales. Cette première partie travaille également le devenir individuel et les perspectives collectives et politiques liées aux effets de contextes et aux engagements traversés.

La seconde partie se fonde sur le déplacement vers l'autre et sur les expériences de terrain et les formes énonciatives de restitution du social. Elle traite des enjeux complexes autour de la méthode des entretiens, moment clef de l'enquête basé sur le temps partagé, de la notion de « terrain » analysée comme lieu de l'expérience sociale et des différentes formes d'écritures expérimentées croisant dimensions interprétatives et représentatives. Le travail de description et le journal de terrain, à la fois mémoire du processus de recherche, écriture pour soi et parfois pour les autres, méthode de travail et problématique, permettent de poser l'enjeu de la sociologie au quotidien.

Les recherches reprises dans la troisième partie concernent les classes populaires vivant dans les grands ensembles et les cités d'habitat social de Nantes, l'histoire de ces espaces résidentiels et des politiques publiques qui s'y sont succédées mais aussi les pratiques des locataires dans et hors des espaces résidentiels, les formes renouvelées de sociabilités et d'urbanités. L'analyse revient sur la construction et les premières expériences de réhabilitations des grands ensembles de l'agglomération nantaise, il pose un premier fil rouge autour de la place des HLM dans le système municipal et les relations entre l'Etat et la Ville autour des politiques publiques initiées par l'un et mises en œuvre par l'autre. La fonction laboratoire des grands ensembles est ensuite questionnée reposant sur l'hétérogénéité de la population de la première génération de locataires et sur l'importance des engagements que ces nouveaux quartiers ont suscité, à l'origine de trajectoires professionnelles et politiques qui continuent de marquer une culture politique locale spécifique. L'interprétation municipale des politiques publiques concernant les quartiers de la Politique de la Ville et les dispositifs de démocratie locale, permettent de poser l'hypothèse de la ville animatrice. La reprise d'enquêtes de type ethnographiques menées sur des micro-territoires et concernant les pratiques habitantes et les effets des mesures de transformations de ces territoires, témoigne d'une fragilisation de la place des classes populaires liée à un double processus d'individuation et de paupérisation, il pose l'hypothèse

d'un déni progressif de la culture populaire. Les enquêtes plus récentes menées auprès de Nantais venus d'ailleurs permettent de prolonger cette histoire de la place des classes populaires localement saisies dans des trajectoires individuelles et dans des processus collectifs de négociation, ouvrant sur de nouvelles pistes de recherches.

PREMIÈRE PARTIE

L'AUTO-SOCIO ANALYSE COMME ENJEU DE CONNAISSANCES

*L'écriture, c'est l'inconnu.
C'est l'inconnu de soi, de sa tête, de son corps.*
Marguerite Duras, *Ecrire*, 1993.

La première partie mise sur l'enjeu du matériau autobiographique comme corpus sociologique et ressource théorique, elle comprend trois chapitres.

Le premier chapitre reprend le parcours intellectuel incluant l'ensemble des expériences professionnelles et des travaux universitaires. Faire retour sur son parcours de formation, c'est à la fois témoigner d'une singularité mais tout autant d'un effet générationnel et contextuel à une période où les proximités entre le travail et l'engagement ont été fortes, favorisant le cumul d'expériences, les porosités entre les univers et les hybridations de savoirs. Les champs disciplinaires traversés vont être assez vite imbriqués aux questions urbaines abordées à partir du logement social, posant d'emblée comme centrale les rapports sociaux spatialisés. Les enjeux militants autour de l'histoire politique d'une ville et d'un pays, les luttes de libération traversées de près ou de loin participent de la construction d'un rapport au monde, qui influe directement sur la façon d'exercer le métier de sociologue. L'individu est façonné par la place qui lui est assignée par l'ordre social, sexuel, et sa trajectoire en est le reflet, la liberté ne peut se conquérir comme l'ensemble du travail de Didier Eribon l'a montré, qu'en reformulant et réinventant la subjectivité assujettie, au travers de mobilisations collectives et des luttes politiques qu'elles soient contenues dans des mouvements sociaux ou dans des chantiers théoriques menés plus individuellement.

Le second chapitre est une confrontation de différentes sources posant la diversité des enjeux de l'autobiographie : œuvres littéraires, ouvrages d'auto-socio analyses écrits par des chercheurs dans différents champs des sciences humaines, articles théoriques posant les limites et ressources de cette approche. En croisant ces sources hétérogènes autour d'un objet, celui de l'autobiographie littéraire et de l'expérience de l'auto-socio analyse exercée par des chercheurs, il s'agit de revenir sur le processus faisant passer de ce qui s'éprouve d'une manière émotive et sensible et qui devient une pensée, une idée remise en jeu dans le travail de recherche. « Déballer » sa bibliothèque²¹ en reprenant le parcours de lectrice ou de spectatrice de théâtre est une manière de témoigner d'un parcours intellectuel. Les livres, à condition en ce qui me concerne de ne plus séparer les registres des sciences sociales et de la littérature, de n'écarter ni le théâtre ni le cinéma, constituent des ressources inépuisables, fondatrices, qui sont toutes et d'une manière imbriquée, au principe de la compréhension du monde et de la construction des « prises » pour travailler sur le monde social en train de se faire.

Dans le troisième chapitre, l'expérience d'une écriture sur les souvenirs d'enfance a pour objectif de retrouver à travers la langue parlée, les mots des origines, les catégories sémantiques révélatrices des premiers schèmes de pensée pour se situer soi-même dans le rapport à l'autre. Cette partie du travail mise aussi sur cette expérience du récit fondée sur la mémoire pour préciser les fonctionnements de celle-ci : mécanismes de réminiscence, d'oubli, de déni, de masquage, de déformations... puisqu'elle est au principe même de l'enquête sociologique basée sur l'entretien..

²¹ BENJAMIN, W., *Je déballe ma bibliothèque*, Rivages poche, Petite Bibliothèque, 2000 pour la traduction française.

CHAPITRE 1 – EXPÉRIENCES VÉCUES ET REPRÉSENTATIONS DU SOCIAL

Faire retour sur sa formation intellectuelle c'est tenter de se mettre au clair avec ce métier d'observatrice du social en précisant la position d'où l'on regarde, écoute, parle, écrit, c'est aussi prendre au sérieux l'exercice du curriculum vitae, dont la reproduction finit par lisser la succession des expériences et créer une illusion de cohérence, en éliminant les expériences qui sont parfois les plus fondatrices. Mon parcours cumule la traversée « à l'aveugle » de deux disciplines (histoire et géographie), des années de pratiques autodidactes d'enquêtes de terrain sur le logement social dans une agence d'architecture en charge des premières réhabilitations, une formation universitaire en sociologie jusqu'à la thèse couplée à une pratique de la recherche contractuelle en bureau d'études au plus près de la demande sociale et l'obtention d'un statut d'enseignant-chercheur dans le cadre spécifique d'une école d'architecture et d'un laboratoire dépendant du Ministère de la Culture.

Histoire : fausse route ?

A dix huit ans, j'obtiens mon bac, ce qui pour d'autres ne présente absolument aucun intérêt à être dit, mais c'est le premier de la famille, mon frère ayant suivi un cursus technique sanctionné par un brevet de technicien en 1968. Pour l'anecdote, mon cousin qui le passe la même année que moi mais qui ne l'obtient pas, reçoit de mes grands-parents un billet un peu plus important que le mien. Passer le bac suffit et un garçon collé reste plus payant qu'une fille reçue. *Passer le bac* ne signifie pas que c'est un premier acte obligé qui ouvre les choses mais le dernier qui sanctionne une fin. Mon père aurait trouvé bien que je passe le tout nouveau bac G, permettant de démarrer à un bon poste et de grimper ensuite, modèle de la réussite dans le travail qui est le sien et qui semble à ses yeux assez idéal pour permettre le désir d'autonomie qu'il juge un peu trop précoce chez sa fille.

Je rentre en fac en 1971 avec la forte conscience d'être privilégiée. Je suis la première de ma famille à accéder à l'enseignement supérieur et je vise la licence comme une fin en soi dans l'ignorance du système dans sa globalité. Quant au choix de l'histoire, il correspond à un domaine de savoir familier des classes populaires, fortement valorisé par mon père, qui profite de tout déplacement dans la ville ou hors les murs, pour attirer l'attention sur les témoins du passé en tentant de nous inculquer le goût et le sens de la chronologie des faits. Des proches ont déjà fait ce choix juste avant moi. Je me passionne pour la première fois pour des études ou plutôt j'ai tellement envie de me passionner que j'y parviens un temps même si la découverte progressive du conservatisme de la section d'histoire, jette petit à petit une ombre au tableau. J'observe d'assez loin les gauchistes que je trouve sexistes. Je me rends souvent aux AG et manifestations encore nombreuses, approche de près les CRS, sur mes talons vraiment très près une fois rue Jean-Jacques Rousseau, jusqu'à leur souffle, perceptible, c'est la bonne connaissance de la ville qui va nous sauver, nous finissons sous la table au fond d'un café du quai de la Fosse. Il m'arrive de prendre la parole dans les AG pour ramener les enjeux de la réalité des études et de la faculté, sujets jamais évoqués par les orateurs habituels. Je joue aussi à l'étudiante, j'adore m'installer dans la bibliothèque municipale mais si je consulte le fichier, sors des livres et prends des notes, c'est l'observation de la bibliothèque qui me fascine et en particulier les quelques habitués et parmi eux quelques personnes dérangées. L'un d'eux se mouche en permanence dans un grand

mouchoir à carreaux, il l'étale ensuite consciencieusement sur un radiateur et personne n'y trouve rien à redire. Les personnes assez âgées tellement concentrées dans des ouvrages eux aussi âgés à tes tâches secrètes, savantes et inutiles me font surtout penser aux « Assis » de Rimbaud, seul auteur important découvert dans les années lycée. *Ces vieillards ont toujours fait tresse avec leurs sièges, Sentant les soleils vifs percaliser leur peau, (...) Et les Sièges leur ont des bontés: culottée De brun, la paille cède aux angles de leurs reins...*

Je fréquente Le Versailles, cinéma enfumé où il arrive que les gens s'interpellent dans le noir à propos du film ou s'assoient devant s'il ne reste plus de place, je découvre Bergman et le cinéma néo-réaliste italien. Mais ces trois années de licence en histoire à l'Université de Nantes entre 1971 et 1974 ne vont pas me pas donner accès à une quelconque position réflexive sur la discipline, y compris celle de la nouvelle histoire des Annales, sans que je puisse savoir si ce débat avait lieu ou non en « hors champ » entre les enseignants. Certes, les plus vieux enseignants restent plus attachés à l'histoire événementielle que les autres, mais jamais les véritables enjeux ne sont discutés en présence des étudiants, les enseignements sont divisés, outre les quatre grandes périodes, (je choisis histoire ancienne et contemporaine), en questions de cours aux contenus ficelés, ne laissant pas la place à une histoire-problème multipliant les sources, interrogeant les autres disciplines ou explorant les passerelles entre passé et présent. Quant au social, aux mentalités, à tout ce qui constitue le substrat confus et essentiel du monde, il est proprement écarté, laissant supposer qu'un étudiant sérieux peut parvenir à maîtriser totalement une question, les contenus ayant été découpés en items très nets, le savoir y étant borné et tout ce travail de pré-construction ne pouvant être remis en cause. À la rentrée universitaire de 1974, le Recteur Paul Bois, historien auteur d'un livre sur les paysans de l'ouest, me demande de choisir entre le travail et les études, constatant mon arrivée 5 minutes en retard à son séminaire hebdomadaire de deux heures, ce qui provoque chez moi une colère joyeuse et vivifiante qui met fin à une maîtrise à peine commencée qui m'aurait peut-être permis de percer les vrais enjeux de la discipline. Il s'agit de l'étude d'un voyage de grand navire nantais, l'objectif jamais discuté était alors à travers ces monographies, de savoir si Nantes avait ou non cessé la traite négrière ou au contraire prolongé le trafic d'esclaves au début du XIX^{ème}. Nous sommes encore bien loin à l'université, des débats qui traverseront la ville quelques années plus tard (1984) autour du refus de la municipalité d'alors de financer la commémoration du Code Noir, correspondant au refus de voir mise au jour la mémoire de la traite des Noirs. Ce travail à l'aveugle, aux enjeux non dévoilés, non débattus, ne crée pas chez moi les conditions d'un engagement qui m'aurait permis de dépasser le sacrifice d'un enfermement d'une année dans un local d'archives sombre et poussiéreux, loin de la ville et de la vraie vie. Ce départ assez brutal ne trouvera que plus tard son véritable sens, mais le sentiment d'exclusion sociale et le malaise de l'illégitimité autour de l'impossible prise en compte par l'université des principes de réalité me font faire ce choix de la vie de travail, comme étant le plus juste, renvoyant ceux qui étudient toute leur vie dans un monde dépassé. Plus largement l'opposition entre l'école et la vie n'est pas nouvelle chez moi et je prends la décision de sortir de l'école tout en sachant plus ou moins confusément que j'y reviendrai sans savoir ni où ni comment. Sans doute suis-je aussi alors dans une confusion entre mémoire collective et histoire. Maurice Halbwachs²² nous rappelle que

²² HALBWACHS, M. , *La mémoire collective*, P.U.F., 1950.

l'histoire commence là où s'éteint la mémoire sociale : *La mémoire collective se distingue de l'histoire au moins sous deux rapports : c'est un courant de pensée continu. Continuité puisqu'elle ne retient du passé que ce qui est encore vivant dans la conscience du groupe qui l'entretient.*²³ L'histoire, à l'inverse divise le temps en périodes qui correspondent à des groupes qui se succèdent, elle repose donc sur le principe de discontinuité qui me pose problème. *La mémoire collective fonctionne sur les ressemblances sans lesquelles il n'y aurait pas de mémoire puisqu'on ne se souvient que des faits qui ont pour trait commun d'appartenir à une même conscience. L'histoire s'intéresse aux différences, elle laisse tomber les intervalles où il ne se passe rien en apparence, où la vie se répète, sans altération, ruptures, bouleversements. C'est un tableau des changements. J'attends de cette discipline une histoire du dedans et non du dehors, une histoire du présent, que je trouverai plus tard dans les sciences sociales.*

Conquête du centre-ville et découverte de la critique artiste

Je m'installe à vingt ans en couple en centre-ville. L'accès à la centralité est une étape qui nous semble essentielle dans notre désir d'émancipation culturelle : accès aux cafés, restos, cinémas, librairies ; idée confuse que la fréquentation du centre-ville et donc la proximité physique facilite de possibles rencontres émancipatrices. La vie étudiante ne va durer qu'à peine trois ans, je travaille comme animatrice le mercredi et toutes les vacances scolaires comme monitrice de voile, je donne des cours du soir en Français aux apprentis maçons. Les années allant de 1975 à 1982 sont celles de la première véritable expérience professionnelle dans une agence d'architecture, poste obtenu par l'intermédiaire du mari d'une copine de fac. L'Atelier 86 est dirigé pour l'agence nantaise par Jacques Dulieu, alors enseignant à Promoca, structure de formation permanente des architectes adossée à l'école d'architecture. L'agence nantaise est alors essentiellement composée d'étudiants en fin d'études, le carnet de commande est plein. J'y entre comme secrétaire et pour avoir les bases minimum pour occuper le poste, je fais un stage de 3 mois dans une boîte d'Intérim, contactée par l'intermédiaire de mon père. Il y a lui-même recours dans son travail et semble particulièrement heureux de ces nouvelles formes d'emploi mobiles qu'il imagine être une manière d'être au travail, possible pour sa fille. L'entreprise « Bis » est l'image d'une certaine modernité, à laquelle je ne suis pas insensible, qui s'ajoute à la machine à écrire rouge modèle « Valentine » aujourd'hui exposée dans les musées de design, que me fournira mon cousin, représentant chez Olivetti. Mes collègues de l'agence d'architecture sont encore étudiants, ils terminent leurs diplômes sur leurs premières expériences d'architecture, auxquels je vais participer. Je rencontre des plasticiens et je me forge à leur contact une position nouvelle²⁴ : critique de l'aliénation, du désenchantement de la vie quotidienne d'une part et de l'absence de créativité et des formes d'oppression du monde moderne d'autre part. Je découvre les Situationnistes, adhère à la critique de la famille patriarcale. Les architectes les plus âgés ont fait partie de ceux qui ont remis en cause les Beaux-Arts, où la formation d'architecte passait par la logique de l'atelier d'artiste ; les plus jeunes, encadrés par les premiers connaissent un cursus hors les murs de l'école, basé sur une redéfinition du rôle de l'architecte, au service des usagers et en priorité de ceux pris dans les situations de domination. Ce débat m'enthousiasme. Rentrée comme secrétaire

²³Idem, page 70.

²⁴ Position proche de la critique artiste telle que la définissent L. Boltanski et E. Chiapello dans *Le nouvel esprit du capitalisme*, NRF essais, Gallimard 1999.

à mi-temps pour réfléchir à la suite à donner à mon parcours universitaire et ensuite pour m'occuper de ma première fille née en 1977, j'assume finalement une pluralité de rôles : gestion, fabrication de maquettes, participation à différents concours d'équipements publics (CCAS, médiathèque, aménagement de l'île de Versailles...). Je suis un moment les cours de CAP en dessin du bâtiment dans un Lycée professionnel pour faciliter mon passage au projet. Je m'engage dans l'opération de la ZAC de la Croix-Jeannette à Bouguenais, première ZAC de France, (projet d'école ouverte, de logements conçus en concertation avec les habitants ou avec des bailleurs prêts à expérimenter : Home Atlantique, Loire Atlantique Habitations...). La municipalité de gauche conduite par François Autain, militant PSU, comprend une forte composante communiste, elle a une conception de la ville innovante : déjà circulations douces, école au centre de la vie publique... J'assiste à des réunions de concertation dans la cité HLM où habitent les futurs acquéreurs des pavillons sur lesquels l'agence travaille, je passe des soirées chez des militants communistes qui invitent des artistes, réfugiés chiliens (la brigade Luis Corvalan réalise le 1% sur le modèle des brigades murales chiliennes), je fabrique des maquettes, travaille sur des palettes de couleur et devore les revues. L'agence est perçue comme « gauchiste », la division des rôles est en question, un TPE se fait sur l'agence, je réponds à plusieurs interviews d'étudiants, on passe sous ma pression et celle d'un architecte salarié à l'égalité de salaire entre tous les membres de l'équipe, ce qui entraîne la scission avec l'agence parisienne dont nous dépendions au départ. L'agence est ensuite embarquée comme d'autres à la même période dans les premières réhabilitations HLM. Aux élections municipales de 1977, une liste d'Union de la Gauche avec à sa tête Alain Chenard l'emporte et Guy Goureaux du parti socialiste devient président. Les élections se sont jouées sur des options nouvelles de développement et en particulier des choix d'urbanisme, avec le refus des pénétrantes dans la ville et la révision du Plan d'occupation des Sols.

À la fin du deuxième mandat d'André Morice, fortement associé à la collaboration et à la ligne du même nom – curieux mélange dans ma tête entre cet anti-gaullisme-là et celui que j'ai conquis - mon père, que je seconde à l'occasion, s'oppose avec efficacité au passage de la pénétrante Ouest. Un petit groupe constitue une association dont il prend la présidence, nous entraînons nos voisins locataires de la cité HLM dans la mobilisation, fortement conscients que l'identité de notre quartier tient à l'ensemble de ses composantes. Si mon père s'engage dans cette lutte, c'est d'abord parce que la maison se trouve sur le terre-plein central de la future quatre voies mais aussi parce que les choix urbains sous-tendus par ce projet lui semblent mauvais. L'absence totale de consultation met tout le monde en colère, c'est en effet en comparant divers refus de permis de construire autour de petites transformations, que les gens sont allés voir plus loin par l'intermédiaire d'un employé de mairie et ont découvert ce qu'on leur préparait. Mon père comparera plus tard le nombre d'adhérents aux voix manquantes entraînant la chute d'André Morice en 1977 et l'élection de la première municipalité de gauche, il n'est sans doute pas le seul à Nantes à l'avoir fait !

Les apprentissages cumulés dans toutes ces séquences professionnelles et ces expériences personnelles, fruits du hasard et qu'il me faut juste saisir au passage, effets de contraintes et désir de liberté, renvoient à des capacités *d'improvisation et d'expérimentation*, (qui) pour Christian Baudelot et Roger Establet, *sont directement fournies par le capital culturel, hérité ou acquis*. Mon parcours

s'apparente au modèle de l'expérimentation où l'identité se construit par approximations successives au gré des différentes expériences sociales.²⁵

En réponse à la demande sociale

Nantes avec ses 24 000 logements HLM est prise dans la crise du logement social des années 70 : publication du Livre Blanc des HLM en 75 et de la réforme de financement du logement social de 1977. Entre 1977 et 1980, les nouveaux dirigeants municipaux hésitent à avoir recours à la réhabilitation dans le cadre du conventionnement, mesure de droite, dont ils redoutent les effets mais l'incapacité à trouver d'autres solutions financières, aboutit à utiliser cette procédure. Un projet très ambitieux de réhabilitation est alors lancé, devant aboutir à la transformation de 5000 logements répartis sur l'ensemble du patrimoine nantais. L'Office Public HLM fait appel à des architectes et des sociologues constitués en équipe d'appui pour soutenir l'action et vingt-sept équipes d'architectes sont engagés sur le terrain. La cohérence de l'opération est assurée par l'équipe d'appui et le service réhabilitation créé pour l'occasion. Certains architectes, peu nombreux, possèdent une expérience en réhabilitation : Girard, membre du groupe parisien A.B.A.C. a par exemple participé à l'opération de l'Alma Gare à Roubaix, Kalouguine défend déjà des procédures de participation et vient de livrer les 220 logements du quartier Monplaisir à Angers, mais la plupart d'entre eux découvrent cette démarche. Je repère les enjeux politiques, culturels et sociaux du logement social à Nantes du fait de leur importance dans la ville centre. Autour de la première vague de réhabilitations, nous pouvons parler à Nantes d'une « scène »²⁶ ayant permis la rencontre entre sociologues et architectes. Je fais la connaissance d'architectes débutants, Camille Pidoux, Pierrick Beillevaire. Chaque architecte a la responsabilité de mener à bien la réhabilitation d'un bâtiment de 40 logements, avec une enveloppe de 70000 francs par logement pour la réhabilitation et 3000 francs pour le rattrapage du passif d'entretien (sans effet sur le loyer). L'Atelier 86, où je travaille toujours officiellement comme secrétaire se voit attribuer ainsi qu'à deux autres architectes et en particulier Bernard Richeux, une barre de 150 logements à la Petite-Sensive, cité d'urgence qui a connu à l'origine une mobilisation particulière puisqu'il s'agissait d'une cité de relogement de la dernière cité de baraquements nantais. Pour accompagner ce projet de relogement, les travailleurs sociaux, nourris des théories et pratiques du travail social communautaire (Bernard Vrignon, à l'époque éducateur, en particulier), avaient fait appel à des enseignants de l'école d'architecture pour accompagner cette lutte. On était dans l'immédiat après 68 et certains souhaitaient créer de nouvelles solidarités avec les ouvriers, ils vont mener une enquête de besoins démontrant que la population ne souhaitait pas être dispersée et qu'il était possible d'organiser une opération-tiroir, d'où la création d'un comité de relogement. Le dossier des élèves architectes avait effectivement permis de contrebalancer l'expertise de l'Office HLM et les habitants avaient obtenu le

²⁵ BAUDELLOT, Ch., ESTABLET, R., *Avoir 30 ans en 1968 et en 1998*, Seuil, l'épreuve des faits, 2000, chapitre 2 : « Une jeunesse à plusieurs vitesses », page 39 et suivantes.

²⁶ Cette partie renvoie à une intervention faite dans le cadre du séminaire organisé par le LET – Ecole nationale supérieure d'architecture de Paris la Villette : « Des sociologues chez les architectes : histoire (s) d'une rencontre (1968-2008) », à l'invitation de Jean-Louis Violeau, la notion de scène était proposée pour la première séance, mon intervention ainsi que celle de Bernard Haumont est intervenue dans la seconde intitulée : « Trajectoires/parcours », 28 Mai 2008.

Voir aussi J.-L. Violeau, *Les Architectes et Mai 68*, Ed. Recherche, 2005.

relogement de tous, la suppression de la caution, la prise en charges des frais de déménagement, la démolition immédiate de leur cité, avaient pesé sur les proportions de logements individuels et choisi leur voisinage... Dix ans plus tard, au moment de la réhabilitation, le comité de relogement est toujours vivant et continue à se battre pour obtenir des améliorations sur place. Je m'informe sur cette histoire auprès des acteurs de l'époque et des textes qui ont été publiés, je suis très consciente que toute cette histoire est à prendre en charge, mes collègues architectes ne partagent pas tous ma position. Devant leur manque total d'expérience, je suis plutôt mieux armée par mon expérience personnelle et ma formation d'historienne. Ils ne sont pas formés au travail d'enquête technique et sociale et ne se précipitent pas sur ce dossier, je prends en charge avec un collègue dessinateur, Georges Derickxsen, cette partie du travail pendant une année à temps plein auprès de cinquante familles à la Petite-Sensive. Je joue le rôle de sociologue autodidacte, les bases de formation étant plutôt à chercher du côté de mon expérience personnelle que de celles acquises à l'Université. Entre temps, j'ai fait une licence de géographie, passage très décevant intellectuellement, au cours de laquelle j'ai réalisé un petit mémoire sur la ZAC de la Croix Jeannette à Bouguenais, première d'expérience réflexive sur une expérience pratique.

Le poids du logement social à Nantes et la dynamique d'acteurs politiques et techniques en charge de ces quartiers, expliquent que des chercheurs comme Michel Pinçon et Gérard Althabe soient intervenus sur ces territoires pendant les années soixante dix. Ils travailleront respectivement au Sillon de Bretagne et dans la ZUP de Bellevue, révélant les premières analyses sur les mécanismes ségrégatifs et leurs conséquences en matière politique, l'un à partir de la théorie des champs de Pierre Bourdieu, l'autre fondant le domaine de l'anthropologie urbaine. C'est là aussi qu'intervient pour moi « l'effet Pétonnet », la lecture de *On est tous dans le brouillard*²⁷ étant l'ouvrage qui va me réorienter sur un parcours en sciences sociales. L'attention qu'elle porte aux personnes et son travail dans la durée donne à voir des trajectoires résidentielles sur le temps long, permettant de révéler des rapports aux mondes auxquels je me confronte sur le terrain des premières réhabilitations.²⁸ Je m'intéresse à ces recherches, je veux rencontrer des chercheurs, même si pour ma part je vis du côté des architectes, la première vague de réhabilitation-concertation où s'ancrent beaucoup d'expériences fondatrices tant du côté des sciences sociales que des milieux associatifs et militants. Alors que pour moi cette commande est quasi idéale puisqu'il s'agit de travailler en site habité et donc de jouer le rôle d'experts à l'interface des intérêts des habitants dans leur diversité, du bailleur et de la Ville, je constate que mes collègues architectes sont plutôt gênés par la présence des habitants, ou alors naïvement touchés par la culture populaire, campant à mon avis des positions populistes dangereuses confondant enquête sociale et alliances démagogiques, laissant monter des demandes de travaux individualisés irréalisables ou dont les effets financiers à venir sont niés. Je me sens aussi en désaccord avec la réappropriation progressive d'une identité d'artiste par certains collègues allant de pair pour eux avec un désintérêt croissant pour le social. Je retrouverai matière à analyser ce

²⁷ PETONNET, C., *On est tous dans le brouillard. Ethnologie des banlieues*, préface de Leroi-Gourhan, Editions Galilée, 1979.

²⁸ Je serai étonnée et heureuse de découvrir dans la « bibliothèque » de l'ouvrage *La ville et l'urbain. L'état des savoirs*, que le livre fait partie des 19 titres d'une bibliothèque de base ! (Thierry Paquot, Michel Lussault, Sophie Body-gendrot dir.), La Découverte, textes à l'appui, 2000.

désaccord dans l'ouvrage de Gérard Noiriel *Histoire Théâtre Politique*²⁹ analysant les étapes de la séparation du monde universitaire et du champ théâtral, bien des éléments d'analyse pouvant être repris pour le champ de l'architecture. D'autres enfin se saisissent avant tout de cette commande avec l'espoir d'accéder à d'autres commandes publiques plus prestigieuses. Je suis en désaccord avec leurs positions et commence à produire des textes, eux n'écrivent pas, je découvre un fait que je vais vérifier souvent après. Je me rapproche de l'équipe d'appui, Paul Cloutour, sociologue et Gérard Roy, anthropologue, qui fait partie de ces chercheurs de l'ORSTOM, obligés de quitter les territoires exogènes du fait des mouvements de décolonisation auxquels ils ont été mêlés (Madagascar dans son cas où il travaillait avec Gérard Althabe). Je me sens plus proche des méthodes utilisées par l'anthropologue, il m'initie au travail de terrain, je tiens mon premier journal de bord.

J'ai le souvenir très vif d'un événement marquant de cette période de ma vie qui donne à voir les jeux de déplacements entre positions et rôles, à travers ma perception et celle que les autres me renvoient. J'effectue une visite avec un architecte, enseignant à l'école d'architecture de Nantes. Il me demande de le guider à travers plusieurs opérations afin de l'aider à bâtir un cours sur les réhabilitations. Le parcours que je lui ai choisi nous fait passer par la Contrie pour regarder l'immeuble situé face à la maison de mes parents. Je ne conçois pas de passer sans les saluer, pensant qu'ils peuvent m'apercevoir et je sonne à leur porte avec l'architecte en question. Comme à leur habitude, mes parents se montrent très accueillants, heureux de payer un café à un ami de leur fille, j'explique la raison de notre visite dans le quartier, ils sont prêts à donner des explications, je les trouve vraiment à la hauteur à tous les niveaux. J'ai alors environ trente ans et je me souviens très nettement qu'à cet instant précis, j'ai le sentiment de progresser sur ma capacité à faire se croiser mes univers. En sortant de chez moi, l'architecte déclare : « tu reviens vraiment de loin ! »

Sociologue, un pied à la fac, les deux dans un bureau d'études

À l'issue de cette expérience, je me trouve placée devant le choix suivant : soit devenir architecte, Jean-Marc Caillaud directeur de Promoca me propose une accélération possible via la formation continue en trois ans, soit devenir sociologue de l'urbain et de l'habitat. Les rôles et les outils de travail des architectes me semblent "marquer le pas" par rapport aux nouvelles questions que posent la ville et les grands ensembles HLM. Je choisis la sociologie non comme un évitement, mais comme un passage obligé pour consolider ma position professionnelle et pour pouvoir agir. Grâce à un licenciement économique, je passe l'année de licence de sociologie (par équivalence) à lire et à prendre du temps avec mes enfants, déjà deux. C'est la problématique de la classe ouvrière traitée par le laboratoire associé à la section de sociologie (LERSCO) et auquel émerge la plupart des enseignants de la section qui va créer pour moi les conditions d'un retour possible dans les murs d'une université qui m'a exclue sur des motifs sociaux. Cette fois je sais mieux pourquoi je suis là, certains cours me passionnent (le salariat, la sociologie féministe dans un cours de sociologie de la famille) d'autres et en particulier les apprentissages au travail de terrain m'ennuient et me semblent à des kilomètres des questions qui se sont posées à moi dans les situations professionnelles proches. Je constate mon

²⁹ Contre-deux, Agone, 2009

incapacité à isoler les méthodes de leurs mises en œuvre, la théorie de la pratique. Je découvre la recherche sur les rapports de genre, je lis Christine Delphy et Françoise Héritier, et ouvre un rayon toujours actif de ma bibliothèque sur le féminisme, je passe à la librairie des femmes quand je vais à Paris, mais je n'en fais pas un objet de recherche. Si les combats des féministes me concernent, je reste un peu loin des féministes nantaises, tout en répondant aux temps de rencontres et de luttes qu'elles initient (manifestation de rues, structurations associatives, rencontres cinématographiques). La question des minorités m'intéresse mais je cherche surtout à l'université à structurer la question des rapports sociaux spatialisés.

Le champ de la recherche en sociologie urbaine découvert autour des réhabilitations a été d'emblée ouvert et riche, d'un côté des chercheurs très engagés qui sont entrés dans la recherche en accompagnant ces processus de transformation de l'espace habité par les classes populaires et sont portés par le désir d'émancipation qu'ils sont destinés à accompagner (Michel Anselme, Catherine Foret et Michel Péraldi du CERFISE, Sabine Dupuy, Jean Maglione, Gustave Massiah³⁰), d'un autre un ensemble dont je ne repère pas clairement ni les fondements, ni les enjeux et qui demeure tout un temps à part du précédent, qui renvoie à la sociologie du sensible. Je tombe par hasard sur la *Poétique de la ville*, de Pierre Sansot³¹ et je remonte grâce à lui et par l'intermédiaire d'un article sur la sociologie du sensible jusqu'au tout nouveau laboratoire CRESSON et sur les travaux de Jean-François Augoyard, puis de Pascal Amphoux et Martine Leroux. Je lis *Pas à pas*, qui me confirme l'intérêt de travailler sur la vie quotidienne et sur les pratiques d'habiter que je ne sais pas encore nommer ainsi. Je lis aussi les travaux d'Alain Médam sur les villes, c'est cette filière de texte qui me mène à De Certeau dont la lecture me permettra plus tard de problématiser ma thèse. Je m'intéresse aussi à toutes les expériences impliquant le déplacement des classes populaires à travers *Le déracinement* de Bourdieu et Sayad, le travail de Willmot et Young, ceux de Bernard Légé sur Bologne³² et d'Henri Coing sur les opérations de rénovations urbaines du XIII^e arrondissement parisien³³ et bien sûr les travaux sur les pavillonnaires de Nicole Haumont et toute l'équipe de l'ISU qui dévoilent des enjeux anthropologiques majeurs sur l'habiter.

Mais alors que je pense participer enfin à de vrais débats intellectuels à l'université, je découvre des Marxistes qui ont perdu la foi, la langue et pour certains le sens même d'une discipline qu'ils peinent à transmettre, une fois dissociés les enjeux politiques qui y sont liés. Le découpage de la sociologie en

³⁰ Ingénieur et économiste, co-fondateur de l'Aitec qui apporte contre-expertises et conseils dans les milieux syndicaux et associatifs sur les questions urbaines, les services publics et sur le rôle des institutions internationales.

³¹ Klincksieck, 1973

³² J'organise quelques années plus tard, devenue enseignante, avec Marie-Paule Halgand, un voyage à Bologne pour les étudiants de l'école d'architecture. Nous constatons les véritables enjeux révélés par Bernard Légé mais également l'effet grossissant de la lecture d'une ville par l'entrée d'une recherche micro locale, les enseignants de Bologne ne connaissent pas ce travail et n'ont même jamais pris la mesure de cette expérience urbaine qui a fait connaître leur ville à des chercheurs francophones dont nous faisons partie. Nous les emmenons sur les lieux avec nos étudiants.

³³ YOUNG, M. and WILLMOTT, P., *Le village dans la ville*, CCI, Centre Georges Pompidou, 1983 (Family and Kinship in East London, 1957); G. Althabe, B. Legé, M. Selim, *Urbanisme et réhabilitation symbolique Ivry Bologne Amiens*, Anthropos 1984; H. Coing, *Rénovation urbaine et changement social. L'îlot n° 4 (Paris 13e)*, les éditions ouvrières, 1966; N. Haumont et alii, *L'habitat pavillonnaire*, ISU/CRU (première puis seconde édition, 1971, 1975)

domaines thématiques de savoirs : le travail, le salariat, la famille, la jeunesse ne me convient pas. Mon approche autodidacte dans mes années de travail en agence d'architecture et ensuite en bureau d'études m'ont plongée dans une sociologie urbaine certes prise par le logement mais allant d'un questionnement sur la conception et l'usage des logements, aux enjeux de la transformation des espaces habités et incluant les questions relatives aux logiques de peuplement et de ségrégation urbaine. L'articulation entre une approche socio-économique et socio-politique sur la fabrication des espaces et la question de l'espace vécu est pour moi une problématique déjà assez solide. Par contre, je ne possède pas encore les concepts de « ménagement » et la notion d'« habiter » n'est pas claire même je suis sur la voie.

J'ai parfois le sentiment à l'université d'un retour en arrière. Je fais partie pour plusieurs enseignements d'un groupe de salariés, nous devons en un an, rattraper les bases d'un premier cycle, la plupart visent une maîtrise, je commence à penser à une thèse. Ce premier temps du cursus en sociologie ne va pas me permettre de questionner les grands débats qu'ont traversés les enseignants autour notamment du structuralisme et du marxisme et cette absence va entraîner pendant assez longtemps comme une sorte de volatilité du savoir. Je lis *Pour Marx* d'Althusser. Je ne me sens pas apte à défendre une position théorique mais je pense que les Marxistes perdent le fil des transformations du monde, c'est le travail de Richard Hoggart qui continue à éclairer le travail de terrain poursuivi parallèlement. Je ne ferai que très tardivement le lien avec les *cultural studies*, Hoggart va rester pour moi un auteur majeur mais isolé. Je lis seule les travaux de Gramsci sur les théories éducatives et sur l'implication nécessaire des intellectuels dans l'organisation des pratiques sociales.

Je m'explique mieux aujourd'hui dans ce travail réflexif à rebours ce qui s'est joué alors autour de la notion majeure de sens commun. Il est défini comme une forme de connaissance s'acquérant par la socialisation, qui s'oppose aux savoirs scientifiques exigeant l'emploi de méthodes et reposent en particulier sur la fameuse rupture épistémologique. Mon rapport aux sciences sociales, initié par le travail de terrain d'une manière autodidacte et dans la proximité d'anthropologues, m'a m'amené à construire une définition du sens commun proche du système culturel, variant d'une culture à l'autre et d'une classe sociale à l'autre, ce savoir est devenu de plein droit, enjeu de connaissance. La nécessaire description des faits et du terrain observé, incluant le point de vue des différents acteurs et la part interprétative subjective constitue un socle premier à la fois méthodologique et théorique. Comme je le lirai plus tard chez Clifford Geertz, je me suis essayée au métier de sociologue en lisant par-dessus l'épaule de la population étudiée.

Je dois mentionner ici une lecture importante effectuée à cette période, *Explorer la ville* d'Ulf Hannerz³⁴, qui m'ouvre toute l'aventure de l'École de Chicago et en particulier l'œuvre de Goffman et son approche dramatique, déterminante autour de mes expériences d'écriture sur lesquelles je reviendrai dans la seconde partie. Si ces enquêtes ethnographiques me parlent sur le plan méthodologique, je peine à saisir l'articulation entre situations d'interaction et rapports sociaux.

³⁴ HANNERZ, U., *Explorer la ville*, (traduit et présenté par Isaac Joseph), Le sens commun, Les éditions de Minuit, 1983.

S'ouvre pour l'heure un beau programme de lecture et la publication en 1993, de la traduction du livre d'Anderson : *Le hobo. Sociologie du sans abri*, et plus encore la post face d'Olivier Schwartz³⁵ sera un grand moment, mais nous n'en sommes pas là. La découverte à l'université, de la tradition sociologique, réduisant le sens commun à un type de connaissance inférieur du savoir, assimilé à un ensemble de « prénotions », définies par Pierre Bourdieu, comme « évidences immédiates et souvent illusives » justifiant donc une rupture radicale avec ce sens commun-là, va produire une incompréhension et pendant un temps une dissociation entre la sociologie et ma manière de faire. Les ouvrages lus dans les tous premiers temps de la découverte de la discipline, qui mettent à jour les principes faisant de la sociologie une science et en premier, *Le métier de sociologue*³⁶, dont le titre et la valeur incontestable de ses auteurs, imposent comme *le manuel*, passent par les étapes de la rupture, de la conquête du fait contre l'illusion du savoir immédiat, suivi du travail de construction de l'objet et de la démission empiriste pour enfin passer à l'épreuve des faits, rationalisme appliqué où le fait est conquis, construit, constaté. L'obstacle épistémologique toujours rappelé comme propre à la sociologie tient à ce que la séparation entre le discours scientifique et l'opinion commune serait plus indécise qu'ailleurs. La première étape de la démarche sociologique est donc d'opérer une rupture avec le réel et les configurations qu'il propose à la perception. Une autre des difficultés de la sociologie pour être une science comme les autres réside dans son rapport particulier qui s'instaure entre l'expérience savante et naïve du monde social et dans l'expression de ces expériences. Il va me falloir plusieurs années de terrains et un cheminement dans différents univers de pensée pour comprendre que questionner la valeur heuristique du sens commun est ce qui constitue le cœur de mon projet intellectuel. C'est en lisant Norbert Elias quelques années plus tard que les choses vont se clarifier et en particulier sa définition de la posture du chercheur en sciences sociales, construite dans une dialectique entre engagement et distanciation, misant sur l'expérience saisie de l'intérieur pour comprendre des faits sociaux. *Le problème devant lequel se trouvent placés les spécialistes en sciences humaines ne peut donc pas être résolu par le simple fait qu'ils renonceraient à leur fonction de membre d'un groupe au profit de leur fonction de chercheur. Ils ne peuvent cesser de prendre part aux affaires sociales et politiques de leur groupe et de leur époque, ils ne peuvent éviter d'être concernés par elles. Leur propre participation, leur engagement conditionnent par ailleurs leur intelligence des problèmes qu'ils ont à résoudre en leur qualité de scientifique.*³⁷

De même que je n'ai entendu parler de Pierre Nora ni même de Fernand Braudel en fac d'histoire, je découvre seule Norbert Elias, je m'entends dire que Sansot n'est pas un chercheur et je ne découvre que tardivement Michel Foucault au cours d'un séminaire ouvert aux étudiants de maîtrise en sociologie, dirigé par Christian Baudelot où je vais à deux reprises écouter Arlette Farge. C'est elle qui me permet de tisser enfin des liens entre disciplines et qui me révèle que j'aurais pu aussi avoir *le goût de l'archive*³⁸, la découverte des travaux de Régine Robin³⁹ tout récemment et la notion d'essai sur les passés fragiles, m'ont produit ce même effet de fulgurance. Arlette Farge m'ouvre enfin la voie à la

³⁵ Nathan, Essais et recherches.

³⁶ BOURDIEU, P, PASSERON, J.-Cl., CHAMBOREDON, J.-Cl., *Le métier de sociologue. Préalables épistémologiques*, EHESS, 1967.

³⁷ ELIAS, N., *Engagement et distanciation*, Fayard, 1983, page 29.

³⁸ FARGE, A., *Vivre dans la rue à Paris au XVIIIème siècle*, Gallimard, 1979 puis *Le Goût de l'archive*, Seuil, 1997

³⁹ ROBIN, R., *Berlin chantiers*, Stock, un ordre d'idées, 2001.

lecture de Foucault. Je peine seule dans *Les mots et les choses* mais le lien entre le travail intellectuel et les prises de position sur des questions actuelles de Foucault, l'articulation entre identités collectives et dynamiques politique, et l'enjeu des processus de subjectivation vont compter dans la construction de ma position de sociologue. La définition des rôles de l'intellectuel préoccupé à *Voir et dire*, suivant un modèle intuitif de réaction à *l'intolérable*. Déjà j'ai dévoré Beauvoir et Sartre, toutes catégories d'écrits confondues, passionnée surtout par la connaissance qu'ils dévoilent de leurs positions, manières de vivre, d'aimer, d'habiter, de voyager. Je commence juste à mieux repérer les intellectuels de l'époque dans laquelle je vis, et à resituer leurs œuvres une à une dans un espace à la fois théorique et politique. C'est cette filière intellectuelle qui me mène à Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire*⁴⁰, dont le scepticisme vis-à-vis des risques de conceptualisation et le choix de la mise en intrigue et de la narration éclairent après coup mon décalage avec mon expérience universitaire. Le cheminement entre diverses disciplines peut se lire aussi comme le déplacement dans le rapport au savoir : de l'histoire, dont je pense le contenu indiscutable puisqu'il s'agit du passé à la sociologie, en passant par la géographie, d'abord physique avant d'être humaine et sociale. D'une prise de distance dans le temps et dans l'espace, je me suis progressivement rapprochée de l'ici et maintenant, privilégiant petit à petit les enjeux du langage, de la parole, de l'énoncé des expériences du social et de leur restitution.

Après cette année d'études, je dois retravailler. Autour de l'expérience de la réhabilitation, je rencontre des sociologues et des ethnologues et je décide de rejoindre en 1983, un bureau d'études nantais nouvellement créé sur ce thème : le GERS, créé par Paul Cloutour. Nous cherchons des financements dans le cadre des programmes de recherche incitative de l'Etat sur l'architecture et la ville (Plan construction, CNAF...), nous avons une réussite incroyable aux appels d'offre, peu de concurrence, les laboratoires universitaires ne sont encore que très peu sur le marché (pour certains la recherche contractuelle n'est pas noble). J'y rencontre d'autres jeunes chercheurs engagés comme moi dans la recherche contractuelle. Le travail correspond aux études opérationnelles toujours liées aux territoires d'habitat social : évaluations d'opérations bioclimatiques, des premières ZAC : habitat intermédiaire, implications sur les effets de la réhabilitation du Sillon de Bretagne, enjeu du tramway sur les trajectoires résidentielles. Il nous arrive de collaborer avec Philippe Bataille, aujourd'hui directeur de l'ENSAN, alors chercheur contractuel collaborant avec Daniel Pinson. Je fais mes premières armes avec mes collègues et petit à petit, je construis mes propres objets plus anthropologiques sur les questions de bruits de voisinage en particulier. Je vais être chargée d'études sur contrat de 1983 à 1989 puis je reprends la direction lorsque Paul Cloutour rejoint en tant que chargé de mission, la nouvelle équipe municipale de Jean-Marc Ayrault autour de la mise en place du programme de développement social des quartiers (DSQ). Pour combler les vides entre deux contrats, j'assure des vacances au Ministère de la Jeunesse et des Sports dans les Unités de formation DEFA : "environnement social", je suis formatrice deux ans à recherche et Formation au Centre social des Bernardières auprès de femmes de la ZUP de Bellevue, je suis aussi embauchée dans une compagnie de théâtre dont nous partageons les locaux, il arrive que la proximité spatiale court-circuite les trajectoires de vie...

⁴⁰ VEYNE, P., *Comment on écrit l'histoire*, Seuil, 1971.

Des aspects à la fois théoriques et méthodologiques se stabilisent, la prise en compte de la notion de « trajectoires » devient centrale, qu'elle concerne les trajectoires résidentielles de locataires dont je reconstitue les parcours en amont de leur emménagement dans le lieu qui fait question au moment de l'enquête, ou qu'elle articule les espaces du logement aux autres espaces habités qu'ils soient liés au travail, au hors travail et aux déambulations dans les espaces publics de la ville et hors la ville, sans oublier la prise en compte des espaces rêvés, imaginés, pratiqués métaphoriquement en particulier pour les personnes en situations de déplacements forcés. Impossible de comprendre le rapport aux améliorations proposées dans le cadre d'opérations de réhabilitations si l'on compare deux personnes sur leurs seules positions socioprofessionnelles et qu'on ignore que l'une possède une maison au pays d'origine et l'autre non, impossible d'oublier cette leçon fondamentale quand on en a fait l'expérience à plusieurs occasions et impossible aussi de se laisser enfermer dans les approches spatialistes que la question du logement social a tendance à générer. La liste des recherches contractuelles de cette période donne à voir à la fois le jeu des opportunités financières entre le local et les appels d'offre nationaux et finalement une belle cohérence au niveau des objets de recherche. Pendant cette période, d'une part, j'apprends à écrire beaucoup et vite, la paye en dépend directement, d'autre part j'expérimente le travail collectif de recherche. Les plaisirs du travail de terrain naissent aussi dans ces moments partagés et au fil des années, les postures d'apprentissages laissent la place à des positions de transmissions pour ceux qui débutent à leur tour dans le métier.

- "Etude sur la définition des programmes HLM de construction neuve". Home Atlantique, Novembre 1983. 70 pages. GERS, Paul Cloutour, Elisabeth Pasquier.
- "Etude préopérationnelle avant réhabilitation : La Galicheraie". OPHLM St Nazaire. Novembre 1985. GERS, Elisabeth Pasquier.
- "Les facteurs de mobilité résidentielle dans l'agglomération nazairienne", CNAF, Décembre 1986, 180 pages. GERS, Paul Cloutour, Elisabeth Pasquier, Loïc Rousselot. Programme "Logement, habitat et conditions de vie des familles", synthèse dans le numéro 23/24 "Le sens des trajectoires", Espaces et Familles CNAF, 1992.
- "Réponses apportées aux problèmes de gestion de l'habitat social". Plan Construction, Septembre 1986. 380 pages. GERS, Paul Cloutour, Elisabeth Pasquier, Philippe Bataille. Programme "Conception et Usages de l'habitat".
- "La Maîtrise d'ouvrage en situation de projet". Plan Construction, Novembre 1987. 210 pages. GERS, Paul Cloutour, Philippe Bataille, Elisabeth Pasquier.
- "Habitat Bioclimatique : usages et opinions". ZAC de Praud Rezé. Etude pré-opérationnelle. Avril 1988. 50 pages. Paul Cloutour, Elisabeth Pasquier.
- "Etude de satisfaction sur le Sillon de Bretagne". Home atlantique, Janvier 1988. 50 pages. GERS, Paul Cloutour, Elisabeth Pasquier.
- "L'emménagement et la découverte des bruits de voisinage". Ministère de l'Environnement, SRETIE, Mars 1989, 150 pages. GERS, Elisabeth Pasquier.
- "Programmation de l'opération Développement Social des Quartiers de la Ville de St Nazaire" Etude pré-opérationnelle, Mars 1989. GERS, Paul Cloutour, Elisabeth Pasquier.
- "Les stratégies d'information pour l'amélioration de l'habitat". CSTB, Plan Construction Décembre 1989. 118 pages. Chantal Laumonier, Elisabeth Pasquier.
- "Le tramway, carte scolaire et trajectoire logement" HLM, SEMITAN/CETE OUEST, 1989. 42 pages. Elisabeth Pasquier, Anne-Véronique Blin.
- "De la cité à la résidence, l'après-réhabilitation : les consignes des organismes HLM et les répercussions sur les locataires." Plan Construction et Architecture. 1989/90. 164 pages. GERS, Elisabeth Pasquier, Anne-Marie Giffo-Levasseur, Philippe Bataille.
- "Recherche-action, lieu de sociabilité et santé". DSQ Nantes-Nord, DISS, 1991. GERS, Elisabeth Pasquier, Corinne Davault, Loïc Rousselot, 78 pages.
- "Vaulx-en-Velin, miroir déformant". Corinne Davault, Elisabeth Pasquier. Analyse de la presse des 6 et 7 Octobre 1990 au lendemain des événements de Vaulx-en-Velin, Nantes, Février 1991, 25 pages.
- "Réhabilitation en site habité", Anne-Marie Giffo-Levasseur, Elisabeth Pasquier. Article de synthèse sur les problèmes posés par la réhabilitation en site habité. GERS, Ronéoté, Juin 1991, 25 pages.

- "Etude préopérationnelle avant réhabilitation : La Harlière", SA HLM, Nantaise d'Habitations. Mars 1990. Elisabeth Pasquier, Anne-Véronique Blin, Corinne Davault.
- "Habiter un pavillon HLM". Etude Conception et usages, Nantaise d'Habitations, 45 pages, GERS, Décembre 1993. Elisabeth Pasquier, Anne-Véronique Blin, Loïc Rousselot.
- "L'enjeu de l'entretien des parties communes en HLM". Plan Construction et Architecture. 298 pages, illustrations et annexes. GERS, Elisabeth Pasquier, Anne-Véronique Blin
- "Savoir-faire et Laisser-dire, les bruits en HLM". Ministère de l'Environnement, SRETIE, Avril 1991, 167 pages. GERS, Elisabeth Pasquier.

Drôle de thèse

L'ensemble de ces expériences de terrains, y compris celles, qui conduites côté archi, seront les points d'appui sur lesquels vont s'orienter mes travaux personnels à l'Université (maîtrise, D.E.A., thèse) que je vais poursuivre en parallèle, d'une part parce que je n'ai pas le temps matériel de produire un travail distinct mais surtout parce que je pense que l'ensemble des situations vécues et des terrains arpentés mérite d'être mis en filiation et analysé. La conquête d'une position critique à partir de la réinterrogation d'une pratique me différencie des autres thésards qui cherchent à l'inverse des terrains pour travailler des hypothèses issues d'objets et ou de problématiques dégagées par les enseignants. Cette position entraîne des négociations avec des universitaires, certains sont alors assez méprisants vis-à-vis du travail produit dans le cadre de bureaux d'études, Charles Suaud accepte d'encadrer la maîtrise réalisée sur l'expérience de la Petite-Sensive. Je lis avec intérêt la trilogie de Michel Verret⁴¹ qui rassemble une masse importante de données sur l'ouvrier français, avec toutefois une réserve sur la dimension lyrique, produit d'une empathie parfois chargée à mes yeux de nostalgie. Bien que Michel Verret pose l'usine comme le cœur de la vie ouvrière, sa trilogie commence par l'espace ouvrier accordant une place importante à l'espace du logement, du quartier, de la ville, comme espace de rencontre avec les autres classes. Christian Baudelot arrive à Nantes à la section de sociologie à un moment clef. Je suis dans une période de ma vie où la mobilité est particulièrement difficile à mettre en œuvre et entreprendre une thèse est pourtant devenu un objectif fondamental. La collaboration sur les années qui ont suivi jusqu'à la soutenance de la thèse en Juin 1993, sera une relation exemplaire, toujours juste, efficace, stimulante, Christian Baudelot, alors presque mon voisin, me propose parfois des séances de travail à son domicile. Ces séances servent à faire le point sur l'avancement de mon travail et parfois à me transmettre des techniques d'écriture. Face aux conditions qui sont les miennes dans ces années là : responsable d'un bureau d'études, puis simultanément enseignante contractuelle à temps plein à l'école d'architecture, mère de deux enfants, me déclare un jour : *on ne travaille bien que dans l'urgence*, phrase aussitôt entendue, aussitôt adoptée, lui-même en est un exemple vivant. J'ai bien sûr lu les livres qu'il a écrit au fil de toutes ces années sur l'école et la réussite scolaire des filles, j'ai admiré la complicité durable avec Roger Establet croisé lors de leurs périodes de coécriture à Nantes, et c'est lui qui m'a donné le chemin d'Halbwachs, si précieux aujourd'hui pour fouiller le travail de la mémoire.

Mon DEA est une belle aventure, je travaille auprès de quatre ménages rencontrés tous les mois pendant un an à partir de leur emménagement dans leur HLM, pour parler avec eux de la découverte

⁴¹ *L'espace ouvrier*, Armand Colin, 1979 ; *Le travail ouvrier*, avec Paul Nugues, L'harmattan, 1999 ; *La culture ouvrière*, L'harmattan, 1996.

des bruits de voisinage. Ayant négocié un contrat auprès du SRETIE grâce à Jean-Claude Serrero du Ministère de l'Environnement, je me dois de mettre en œuvre des appareils de mesure acoustique grâce à un technicien du service de l'hygiène du Milieu de la DDAS de Nantes. Je négocie auprès des enquêtés, en leur payant une sortie (cinéma, restaurant), de pouvoir installer au cours d'une soirée et une partie de la nuit, des appareils de mesure dans les logements. Tout en décrivant l'ensemble des bruits que je perçois, chronomètre en main, c'est le décryptage de la bande sonore en temps réel et le rapprochement après coup des deux formes d'enregistrement qui donnent lieu à des interprétations sur le sens du bruit. L'ensemble des entretiens décrypté est traité de deux manières, dans une analyse qualitative et une analyse statistique des données textuelles effectuées grâce à Baudelot sur SPAD au CREDOC en collaboration avec Laurence Hauesler me permettant le travail sur les occurrences, les lexiques et l'analyse des correspondances. Le DEA est la démonstration d'une possible articulation entre recherche contractuelle et université mais aussi qu'être joueur est une condition de la vie du chercheur. La restitution d'une partie de ce travail alors en cours au symposium « Bruits et Vibrations » à Montpellier en 1988 reste un moment initiatique dans mon parcours de chercheuse, je fais partie de ceux qui remettent en cause le seul couple stimuli/réactions pour travailler sur les bruits de voisinage, ainsi Dominique Aubrée du CSTB travaille sur le concept de représentation sociale du bruit et je découvre ce jour-là que ma recherche vient peser dans un rapport de force dont je n'avais aucune idée. Les techniciens et les médecins sont furieux, les sciences qu'on dit alors molles viennent perturber leur champ de recherche avec la question du social et des représentations. Je rencontre en face à face pour la première fois ce jour-là Jean-François Augoyard, Pascal Amphoux, Martine Leroux du Cresson, et Antoine Haumont.

La thèse repart de l'ensemble des expériences de terrains : 300 entretiens tous réalisés sur différents sites du logement social nantais et nazairien. Pendant l'été, je réécoute les bandes magnétiques, j'écris des situations d'enquête qui me semblent signifiantes et petit à petit je découvre l'importance du matériau non traité, puis je revisite ce corpus à partir de questions anthropologiques telles que la question du bruit, du propre et du sale. Les ouvrages d'Alain Corbin trouvent toute leur place comme référence historique et éléments de problématiques.⁴² Je suis soutenue par Marion Segaud au Plan construction et par Jean-Claude Serrero qui acceptent de financer de gré à gré des compléments de recherche. C'est De Certeau et à cette période, le premier tome de *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*,⁴³ qui va me permettre de construire le fil rouge théorique de ma thèse en travaillant sur les notions de stratégies et de tactiques. Les stratégies renvoient à l'espace partagé des parties communes et des espaces collectifs maîtrisables par la vue et ce sont les questions de propre et de sale qui fondent mes derniers terrains sur cet axe. Ces espaces mettent en jeu les questions relationnelles avec le bailleur social en charge de leur régulation. Les tactiques renvoient à un jeu de négociation de l'espace sonore, à l'autre invisible, aux mots pour parler des autres à partir des bruits et plus largement des bruits du monde qui pénètrent jusque dans l'espace intime. Les mots résolvent parfois les choses individuellement et collectivement, l'appel au tiers en cas de conflit est cette fois la police.

⁴² En particulier *Le Miasme et la Jonquille. L'odorat et l'imaginaire social, XVIIIe-XIXe siècles*, Flammarion, 1982 et *Les Cloches de la terre. Paysage sonore et culture sensible dans les campagnes au XIXe siècle*, Flammarion, 1994.

⁴³Déjà cité.

Décrire et comprendre la complexité du tissu social des grands ensembles va devenir le véritable enjeu de ce travail, résultat de dix ans d'enquête, (reconstituées a posteriori comme un corpus cumulatif) ce qui explique qu'elle porte sur l'analyse des destinées, des stratégies et des tactiques de milieux passablement hétérogènes en dépit de l'apparente homogénéité des conditions de logement. Mon travail, comme d'autres portant sur les grands ensembles m'a conduit à analyser les dysfonctionnements de ces quartiers de villes, mais il s'est surtout centré sur les habitants : leur vie quotidienne, leurs ruses, leurs logiques d'actions, leurs représentations des espaces où se déroule leur vie sociale. La restitution des analyses, sous formes de portraits, de figures, m'a permis de privilégier le sens porté par les personnes elles-mêmes. J'ai articulé cette dimension anthropologique avec l'analyse des systèmes socio-économiques et socio-politiques à l'origine de la production architecturale et urbaine, l'enjeu étant non pas d'opposer les usagers aux aménageurs, mais de comprendre comment et pourquoi chaque période génère son lot d'injustices, de dominations symboliques, alors mêmes que les décideurs agissent le plus souvent dans le but de les réduire. Je soutiens ma thèse en 1993 et la reformulation par les membres du jury de mon travail reste un moment-clef où se concentre le savoir de plusieurs personnes et où se réarticulent en situation leurs positions. Je réalise ce jour-là la question du savoir cumulatif propre aux sciences sociales, notion physiquement visible entre Christian Baudelot, Yves Grafmeyer et Henri Coing, représentants pour les deux derniers, de deux générations de la sociologie urbaine. La soutenance reste un grand moment de plaisir dont la soirée festive et surprise fait partie, j'y fais la connaissance de Claire Levy-Vroelant, les comédiens lisent des extraits d'entretien, nous mangeons un HLM en nougatine...

Des intellectuels de passage : des livres aux auteurs

A ce moment de mon parcours, des intellectuels de passage ou non à Nantes, vont valider le local comme digne d'intérêt et m'encourager à y poursuivre mes recherches. Certains soutiens furent brefs, des compagnonnages plus durables se sont construits, mais tous ont compté : Florence Weber, Michel Marié, Sylvia Ostrowetsky, Jean-Pierre Levy, Pascal Amphoux, Gérard Althabe, Françoise Dubost, Samuel Bordreuil.

Jean-Pierre Levy, jeune chercheur CNRS, doit faire ses classes en province, il se retrouve au LERSCO et nous mettons à profit ce rapprochement géographique pour échanger sur nos travaux réciproques, les démarches qui sont alors les siennes qui associent les caractéristiques physiques de l'habitat aux positions sociales des habitants, en termes de trajectoires, me sont précieuses. Je fais la rencontre de Florence Weber en 1992 lors d'un de ses passages à Nantes, à l'occasion du colloque des vingt ans du LERSCO, elle visite la Fournillère et m'encourage à m'engager sur le terrain, je vais suivre ensuite pendant un an un séminaire mensuel sur les jardins à l'INRA, où elle est chercheuse. Ensuite, mes premières publications sur le jardin me feront rencontrer Françoise Dubost, préceuseuse sur cette thématique « des jardins ordinaires ». ⁴⁴

Je vais rencontrer Michel Marié, Sylvia Ostrowetsky et Samuel Bordreuil par l'intermédiaire de Jean-Yves Petiteau. Michel Marié ainsi que Sylvia Ostrowetsky sont deux chercheurs en fin de carrière,

⁴⁴ Titre d'un des premiers ouvrages sur ce sujet, l'Harmattan, 1997.

n'ayant plus rien à prouver à la sociologue toujours en herbe que je suis, alors plongée dans mon expérience ethnographique de jardinière. Chez Marié, c'est sa sensibilité à la question du regard du chercheur, de son origine, de son lieu, des circonstances et des conditions de l'observation qui est révélatrice et surtout le fait de pouvoir échanger avec lui, à partir de ses écrits et ainsi faire retour sur mon propre parcours. Dans son livre, *Les terres et les mots*, il revient sur sa vie professionnelle, fait l'analyse de son itinéraire intellectuel. Michel Marié se dévoile comme acteur sur la scène qu'il étudie. Il assume la part de subjectivité d'un tel travail en considérant qu'il s'agit d'une construction, une réinvention de la pensée, il estime qu'il faut du temps pour remettre de l'ordre dans ce qui a pu être vécu à l'aveugle avec justement le sentiment que la vie est désordre. C'est aussi l'importance de l'effet générationnel, Michel Marié, formé initialement à la philosophie, est bien sûr marqué par la guerre, la colonisation, les guerres de décolonisation, ses premiers terrains de recherche étant directement pris dans ces matrices. La notion de ménagement me sera précieuse pour la recherche et deviendra un des pivots théoriques et méthodologiques de mon métier d'enseignante en architecture. Quand il applique les notions de rôles et de place à lui-même, et qu'il revient sur l'importance de sa position de cadet de famille et de son métier de sociologue en bureau d'études, il m'ouvre des pistes réflexives qui sont celles que je poursuis aujourd'hui. En acceptant, ainsi que Françoise Dubost, de préfacier mon travail sur les jardins de la Fournillère, il me révèle à moi-même ma propre position que je ne pouvais alors nommer aussi clairement.

Dans la mouvance de Marié, je rencontre également Sylvia Ostrowetsky et c'est son livre sur son père qui va être le plus déterminant : *Quelqu'un, ou le livre de Moïshe*⁴⁵, ce récit ouvert et à rebondissements, ce « livre fagot » comme le définit Marié dans la note de lecture qu'il lui a consacré et de fait un peu mal fagoté.⁴⁶ Outre l'enjeu du rapport entre la parole, l'écriture et le territoire, Sylvia Ostrowetsky se met elle-même en scène dans les objets intellectuels qu'elle construit, elle ne parle d'elle qu'à la troisième personne, comme pour faire partie de la scène dont elle est en même temps la compositrice et fait exister aussi la présence centrale du magnétophone, auquel son père s'adresse parfois avec véhémence en rappelant que ça y est c'est écrit dans la machine. *L'un des grands intérêts du livre réside dans l'importance qu'il donne et la méticulosité qu'il met à détecter, à décrire ces entre-deux, ces entre-lieux, ces entre-temps où, dans le "surf" de l'existence, Moïshé fait preuve d'une remarquable inventivité. "Intersticiels instituants", faudrait-il dire, où dans un relatif incognito s'opère toute l'alchimie des groupes en formation, où se forment, se font et se défont les processus de socialisation.* Plus que tout, pouvoir parler avec Sylvia Ostrowetsky, aujourd'hui décédée, est une très grande chance, elle viens visiter mon jardin, fait une intervention à l'école d'architecture et écrit dans la revue de notre laboratoire, tout comme Michel Marié, ce sont aussi des expériences fondatrices, celles de solliciter la parole et l'écriture de chercheurs confirmés, acceptant de prendre cet écart et redonnant la force de continuer, ici et maintenant dans la quotidienneté des coulisses.

⁴⁵ Kimé, 1995

⁴⁶ Disponible en ligne sur le site de Michel Marié <http://www.michel-marie.eu/auteur.html> à la rubrique articles : territoires, ainsi que la préface de mon livre sur les jardins de la Fournillère : « la jardinière sociologue »

Quant à Gérard Althabe, c'est par l'intermédiaire d'Anne-Marie Giffo Levasseur et Bernard Vrignon qui suivent son séminaire à l'EHESS, que s'établit le contact, et le hasard de la publication de nos travaux dans le même numéro de *l'Homme et la Société*, publication sur laquelle je reviendrai.

Enseigner à l'école d'architecture

Au cours de mon passage à la section nantaise de sociologie, je rencontre le travail des chercheurs qui ont contribué à poser l'hypothèse d'une autonomie symbolique de la culture populaire, mais comme l'ont analysé Grignon et Passeron, pour faire fonctionner ce principe d'interprétation, ils se sont parfois à mes yeux condamnés à transformer une autonomisation méthodologique en autonomisation de principe⁴⁷. La réhabilitation des cultures populaires, à laquelle la section de sociologie nantaise a fortement contribué, est parfois passée par l'affirmation de la supériorité des mœurs et compétences dominées pour échapper à l'arbitraire culturel de la domination symbolique. Je ressens ce renversement et cette dérive populiste chez certains enseignants-chercheurs ce qui me fait m'éloigner de l'université, considérant qu'il est impossible de nier l'ambivalence de la culture populaire, prise entre autosuffisance symbolique et dépendance symbolique. C'est en me tournant vers des questions d'espace, en prenant le chemin à côté de l'université, dans une école d'architecture, que je peux sortir de ce dualisme chargé d'un jeu trop fermé à deux faces, l'espace devenant la notion tiers qui me permet de retravailler toutes les nuances de cet espace social complexe dont j'ai fait l'expérience par corps.

En 1991, je suis embauchée sur un poste contractuel comme sociologue à l'école d'architecture. Alors que je m'y engage dans un premier temps surtout pour stabiliser les finances de la famille, je vais me passionner pour ce nouveau travail surtout après la soutenance de ma thèse en Juin 1993. Mon parcours personnel et professionnel, fruit d'aller-retour incessant entre terrain et théorie me facilite les choses. La nécessité d'introduire la compréhension de l'interaction entre l'espace social et l'espace urbain pour rompre avec les fausses évidences issues de la seule lecture de l'espace⁴⁸ vont guider la construction de mes différents espaces pédagogiques. J'initie de nouvelles manières de travailler la programmation et le projet, collectives et pluridisciplinaires, de penser d'autres formes d'articulations entre maîtrise d'ouvrage, maîtrise d'œuvre et usagers sur la base de mes expériences de terrain et mes lectures.

Je mets deux ans à analyser l'institution et à m'y faire une place. Je fais rapidement la rencontre de Jean-Yves Petiteau qui d'emblée fait alliance avec moi, je vais y gagner beaucoup intellectuellement même si sa position marginale revendiquée me complique un peu la vie. Je vérifie que les architectes rencontrés sur le terrain des réhabilitations ne sont pas des alliés dans la place, le plus souvent dans un transfert trop peu réflexif de leurs pratiques professionnelles. Je découvre avec surprise la coupure entre histoire et sciences humaines et sociales et je tente au mieux de combler cet écart, ma double formation m'y aide, en montant très vite un cours accompagné d'un travail de terrain en collaboration

⁴⁷ GRIGNON, Cl, PASSERON, J.-Cl., *Le savant et le populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*. Gallimard, Le Seuil, Hautes Etudes, 1989.

⁴⁸ BOURDIEU, P., *La misère du monde*, le chapitre « Effet de lieu », page 159, Seuil, Libre examen, 1993.

avec Marie-Paule Halgand, historienne de l'architecture dont le diplôme portait aussi sur le logement social. Nous rédigeons un ouvrage sorti à l'occasion des 80 ans de l'Office public HLM de la ville de Nantes, intitulé : *la construction d'un patrimoine. De l'Office Public d'H.B.M. à Nantes-habitat 1913-1993*. La construction du patrimoine est le fil conducteur de l'ouvrage, la trame du texte suit la chronologie de ces huit décennies. Le corpus des Conseils d'Administration de l'Office public de 1913 à 1992, intégralement dépouillé est une des sources majeures. Cet ouvrage rencontre une vraie demande de la part en particulier des agents de l'Office Public (Nantes-Habitat) et il sera à plusieurs reprises réédité. Nous poursuivons jusqu'à aujourd'hui ce travail de veille sur la construction du logement social, passant de l'échelle municipale à celle de l'agglomération nantaise, en lien avec un enseignement de licence 3 à l'ENSAN, articulant un cours d'histoire du logement, un cours de sociologie urbaine et un travail d'enquête de terrain. Une publication sur le logement social des 25 dernières années est en cours de négociation avec Nantes Métropole. Si la question de la fabrication de la ville n'est pas un axe premier dans ma production de chercheuse, elle constitue toujours une part incontournable de mes travaux, car c'est bien à partir de dimensions spatiales, urbaines et architecturales que gravitent les formes d'urbanités et de sociabilités étudiées. Mon métier d'enseignante dans une école d'architecture participe bien sûr pleinement de cette préoccupation.

Je constate que le mouvement moderne est florissant alors que j'ai intégré la critique du fonctionnalisme et déjà engagé la critique des opérations HLM plus récentes de logements intermédiaires et/ou basé sur la redécouverte de l'îlot, ça ne me facilite pas la tâche pour entrer dans des équipes déjà constituées sur ces antagonismes. Je mets un moment à comprendre l'Italophilie d'une partie de mes collègues, je les trouve intéressants parce qu'ils lient architecture et ville, mais le cercle est fermé et exclusivement au départ appuyé sur l'histoire. Je découvre à la fois la commune fascination pour l'université des architectes fondateurs des deux premiers laboratoires de recherche de l'école (Daniel Pinson pour le LAUA et Jean-Pierre Peneau pour le CERMA) et leurs antagonismes dont les causes ne sont pas dévoilées. Je ne me l'explique pas et suis souvent en désaccord sur leur désir de s'aligner sur le seul modèle universitaire, je défends la transdisciplinarité liée à la culture architecturale et considère qu'enseigner les sciences sociales en école d'architecture est un métier à part entière qui doit retravailler le rapport entre théorie et pratique, sens et sensible, savoir et action, social et spatial. Plus décevant, je ne retrouve absolument rien des engagements militants des années soixante-dix et quatre-vingt. Tout le monde est rentré dans le rang et tous ont repris le chemin de la carrière, le passage non négocié en 1997 au ministère de la Culture, permettant au gouvernement de faire l'annonce du passage du 1% du budget de l'Etat consacré à la culture, est pour la plupart de mes collègues, une bonne surprise alors même que l'alignement sur l'enseignement et la recherche semble la voie la plus logique. Je rapproche ce constat de l'analyse déjà citée que fait Gérard Noiriel à propos des positions de l'avant-garde du théâtre contemporain de plus en plus proche d'une posture traditionnelle de l'artiste, défendant *son regard personnel, subjectif et souverain sur le monde*.⁴⁹ Je vois dans la dernière décennie arriver de jeunes collègues diplômés en architecture et qui ont entrepris des thèses. Alors que ce double profil devrait aider à des collaborations transdisciplinaires, il arrive qu'il serve au contraire à légitimer avec les critères de l'objectivité, une position artiste figée et hermétique

⁴⁹ NOIRIEL, G., *Histoire, Théâtre, Politique*, p. 88, Contre-feux, Agone, 2009

aux enjeux sociopolitiques. Les chercheurs en sciences sociales restent aux yeux de certains collègues, des êtres éternellement incomplets puisque seulement dotés d'une aptitude analytique et non sensible. La lecture de Becker analysant dans le même ouvrage les différentes formes de représentations de la société⁵⁰, allant des modèles mathématiques, au théâtre, en passant par la littérature, le cinéma et la sociologie est pour certains inenvisageable tant la division duale du monde entre sens et sensible leur semble indépassable. Les sciences sociales se trouvent également mises à mal par les mathématiciens et informaticiens, les tenants des sciences dures, incluant le champ de la construction, oubliant que le mot science ne leur est pas réservé. Comme il faut bien arriver à nous nommer, nous oscillons entre deux pôles, de plus en plus stigmatisés, celui du social qui a perdu ses vertus scientifiques et celui de la théorie, qui renvoie à la désincarnation des individus. La théorie à laquelle les enseignants des sciences humaines sont assimilés dans les écoles d'architecture est, ce qui à la fois éloignerait du sensible, mais tout autant du champ de la pratique, où évoluent de vrais hommes, confrontés à la matière, au monde de l'argent, à la modernité et au développement.

Je suis parfois victime de clichés liés à mon parcours, certains de mes collègues m'ont connue secrétaire et n'établissent pas avec moi de relations justes, je refuse tout parrainage et construis mon parcours d'une manière très libre, difficile à mettre dans un camp, en tout cas celui qui renvoie à une discipline ou à une logique de défense de ce que les architectes estiment être la logique universitaire. Je fais de très belles rencontres, Jacques Scavennec et Mikaël Darin deviennent des alliés, je rejoins le premier bien qu'adepte assez radical du mouvement moderne sur des enjeux politiques et pédagogiques, et le second, historien et enseignant de projet, sur des positions théoriques. Refusant d'opposer théorie et pratique, je lance des expériences pédagogiques au plus près du réel, du terrain voire de l'échelle 1 sans renoncer à la place de la lecture et de l'écriture et en tentant toujours de faire émerger chez les étudiants une posture critique sur le champ de l'architecture auquel ils appartiennent déjà. Pendant plusieurs années, nous animons avec Jean-Yves Petiteau un enseignement de sciences sociales basé sur la méthode des itinéraires, qu'il a mis au point, visant à placer les étudiants eux-mêmes tour à tour dans la position d'analyste et d'analysé. Différentes expériences articulées avec le projet sont initiées à partir de cette méthode en particulier avec Bruno Plisson et Pascal Amphoux dès sa nomination à Nantes. Je travaille encore aujourd'hui avec ce dernier, les bases d'une collaboration sont solides même si son modèle systémique reliant fonctionnel, sensible et social, me semble trop lisse, je m'efforce de donner à chacun des termes une définition plus complexe, incluant notamment la question des rapports sociaux conflictuels et les enjeux politiques du projet, le débat continue...

Ce qui me semble chaque fois majeur à transmettre c'est la remise en cause des présupposés passant par la prise de conscience de sa propre culture et par la confrontation avec la culture des autres : habitants, autres professionnels, ici et ailleurs. Travail de distanciation donc, qui prend un sens particulier dans une école d'architecture où pour une part, ce qui est demandé aux étudiants est de conforter des opinions, un goût dans un jeu où être sûr de soi est un processus de distinction. C'est à l'inverse le doute qui doit pour moi entrer dans un rapport dynamique avec la production de projet. *L'écriture de ou dans l'espace ne crée pas le social, la lecture de l'espace n'épuise pas la complexité du*

⁵⁰ Comment parler de la société, déjà cité.

social. Dans leur recherche du sens, entendue comme l'existence des relations pensables entre les hommes, l'ethnologue et l'architecte doivent d'abord prendre conscience des limites que leur imposerait une attention trop exclusivement portée à l'espace étroitement délimité de leur intervention, comme le formule clairement Marc Augé.⁵¹ La consolidation de cette position se fait dans des échanges avec mes collègues, Jean-Yves Petiteau puis Laurent Devisme. La réflexion sur l'enseignement d'une discipline plurielle (les sciences de l'espace social), dans un univers de formation où elle ne constitue pas le corps principal, pose des questions spécifiques relatives aux raisons d'être de savoirs minoritaires et à la pédagogie relative à ces savoirs. Si une école d'architecture est un lieu d'hybridations, de confrontations entre cultures savantes et professionnelles (sans oublier les cultures populaires, bourgeoises portées par les habitants logeant dans les « habitats » et les cultures générationnelles portées par les étudiants et les enseignants), cette caractéristique est une chance bien plus qu'un obstacle. Le sociologue est souvent sollicité soit en amont du projet (élaboration d'une problématique), soit en aval (diagnostics sur les espaces habités), il est soit le théoricien, soit le passeur. L'un des enjeux des espaces pédagogiques dans lesquels je suis engagée est de sortir de l'utilisation des sciences sociales qui relèvent de la justification ou du constat, pour tenter la mise en œuvre d'un dialogue articulé sur toutes les phases d'un projet, qu'il soit de l'ordre d'une réflexion ou d'une réalisation concrète architecturale ou urbaine. Le dialogue va au-delà d'une manière sociale de présenter les choses, il est au centre même du travail d'analyse. Cette démarche n'est pas seulement une initiation aux sciences humaines bien qu'elle le permette, mais elle a pour objectif d'apporter une nouvelle lecture de l'architecture et de l'urbanisme. Notre conception des SHS à l'intérieur du collectif d'enseignants membres du LAUA relève de ce que nous nommons le champ des sciences de l'espace social. La question des théories de la pratique articulant espace physique et espace social me mobilise particulièrement à travers des travaux sur la rue, les grands ensembles, l'espace public. La prise en compte du mouvement, du temps et de la ville, espace où se stratifient toutes les représentations autant que territoire vécu et le recours au concept d'habiter⁵² permettant le retour du sujet et l'articulation entre histoire personnelle et Histoire, écartent les risques de reproduction normative liés aux découpages spatiaux artificiels. La question du récit devient au fil des années, assez centrale.

La réalisation de plusieurs dossiers successifs dans les moments de titularisation et promotions oblige à préciser des postulats afin de fonder une problématique d'enseignement qui vaut autant pour les cours théoriques, les TD de sciences sociales, que pour les enseignements associés au projet. Elle définit ce qui relève d'une posture vis-à-vis du savoir et plus largement d'un rapport au monde, que peuvent partager des enseignants d'autres disciplines. En les relisant aujourd'hui à la suite les uns des autres, quelques dimensions restent centrales :

- L'architecte est inscrit dans un contexte culturel et social et ses catégories de jugements vont être engagées dans sa pratique professionnelle. La remise en cause de ses présupposés passe par la prise

⁵¹ AUGÉ, M., *Fictions fin de siècle* suivi de *Que se passe-t-il?* et plus précisément le chapitre « L'architecte et l'ethnologue », p. 135-140, Fayard, 2000.

⁵² Les travaux de Chris Younès sur la question de l'habiter sont alors importants y compris ceux sur l'enseignement de projet et le réenchantement de l'architecture. Cf plus récemment, *Contre-architecture, l'espace réenchanté*, SAUZET, M., YOUNES, CH., LARIT, Ch., Stock, 2008.

de conscience de sa propre culture et par la confrontation avec la culture des autres : habitants, autres professionnels, ici et ailleurs.

- Ce travail de distanciation prend un sens particulier dans une école d'architecture où pour une part, le travail demandé aux étudiants est de conforter des opinions, un goût dans un jeu où être sûr de soi est un processus de distinction. Le doute entre ensuite dans un rapport dynamique avec la production de projet.

- La capacité à prendre en compte la relation du chercheur à son objet est fondamentale, le transfert de cette attitude réflexive en architecture permet de questionner le rapport du concepteur à l'objet construit, sa place dans le champ de la pratique, son propre parcours social et professionnel.

La recherche au Laboratoire Architecture Usages Altérités

J'intègre progressivement le LAUA dont le sigle signifie alors (Laboratoire, Architecture, Usage, Altérités), laboratoire de recherche en sciences sociales créé par Daniel Pinson, dont je connais les travaux sur Chantenay et la ZUP de Bellevue, quittant petit à petit le bureau d'études avec qui je garde toujours des relations d'échanges voire de collaborations. L'équipe de la première heure est composée de praticiens (Yvonne Erchoff, Dominique Pichot) venus à la recherche par l'enseignement et la confrontation avec des enseignants-chercheurs confirmés faisant ou non partie du laboratoire comme Claude Le Neveu (sociologue), Alain Brice (psychologue) ou Michel Boccara (anthropologue) et de Philippe Bataille, chercheur contractuel qui deviendra ingénieur de recherche. L'engagement dans des doctorats (Olivier Tric, Jacques Gaucher) stabilise des parcours de chercheurs ou d'enseignants chercheurs quand les praticiens peinent à consolider leur double engagement. Des enseignants chercheurs, arrivés par le jeu du concours, vont venir renforcer efficacement l'équipe (Rainier Hodde, Agnès Deboulet). De nouveaux domaines de recherche se constituent ou se consolident grâce à eux (thèse d'Agnès Deboulet sur Le Caire ; travaux de Rainier Hoddé sur les processus de conception), de nouvelles collaborations pédagogiques s'engagent. La présence des Parisiens jette parfois une ombre sur les enseignants-chercheurs qui vivent sur place et dont les objets de recherche sont localisés. L'éloge de la mobilité prend son envol dans les années quatre-vingt et alors que ma situation professionnelle se stabilise enfin, de nouveaux jeux de domination se font jour. Assez logiquement, les collègues parisiens essaient de revenir travailler chez eux après quelques années, ils demandent et obtiennent leur mutation et repartent. Les fins de semaine voient l'école assez vide, remplie « des doublures » - que sont parfois les enseignants vacataires - qui font marcher la machine. Mon implication dans le LAUA est progressive et j'en prends la direction en 2000 après une période intermédiaire liée à la difficile relève après le départ de son fondateur, Daniel Pinson, entre temps Alain Rénier coopté par lui et Roberta Shapiro ont occupé cette place, Philippe Bataille prend la direction de l'école d'architecture à peu près à la même période. Avec l'arrivée de Laurent Devisme, alors doctorant, un second processus de consolidation va pouvoir s'engager, il reprend la direction en 2005, fonction qu'il occupe toujours à ce jour.

Côté recherche, une fois ma thèse soutenue je me lance dans l'aventure des jardins ouvriers. À l'issue des trois années de thèse, je ressens la difficulté à déjouer les pièges de l'enquête sociologique et de

ses circonstances stigmatisantes⁵³. Il m'est de plus en plus difficile de participer à des travaux visant à mettre en place des dispositifs curatifs liés au logement et à la Politique de la Ville alors que je dénonce leurs effets négatifs sur le plan identitaire. Je sors donc du périmètre des quartiers d'habitat social et m'engage sur le site des jardins de la Fournillère. Pour pouvoir analyser les mutations de ce territoire, passé d'un squat sans tutelle à un ensemble officiel de jardins familiaux, il me faut me mettre dans une position d'interrelation entre, d'une part ce que les institutions font aux habitants, mais en même temps ce que, par ruse ou par conflit, par contrainte ou par marchandage, le corps social fait au pouvoir, en réaction à ses injonctions. Je m'implique avec Jean-Yves Petiteau dans la partie opérationnelle de cette transformation, nous créons un atelier expérimental sur la ville avec Bruno Plisson architecte et des étudiants, Michel Marié préside l'association. J'échange un temps avec Florence Weber, puis Françoise Dubost et m'appuie sur leurs travaux. Je renoue avec l'articulation directe entre analyse et action, position qui entraînera une fragilisation du travail de recherche du moins sur le registre de la reconnaissance scientifique, mais me permet d'être titularisée sur mon poste : Chris Younes, François Beguin soutiennent mon travail.

L'engagement d'un groupe de Nantais dont je fais partie autour de la guerre en ex-Yougoslavie et de la purification ethnique, me fait retrouver Claire Levy-Vroelant et investiguer l'espace public comme lieu de l'action, la lecture des travaux d'Isaac Joseph entamée à partir d'un article lié à ce conflit, crée les liens entre l'ethnographie et le public, entre espaces habités et espace public.⁵⁴ Cette question de la vie intellectuelle liée à l'engagement militant se poursuit autour de l'Assemblée Européenne des Citoyens et la Maison des Citoyens du Monde à Nantes, elle me fait poser les enjeux en termes de diffusion du savoir et du renouvellement de la recherche-action. La question de l'espace public dans sa double conception théorique et physique croise mes travaux sur l'habiter, après une période de quelques années de décentrement salutaire sur cette thématique, qui me permet de découvrir des lectures clefs, celles d'Isaac Joseph déjà nommé puis ensuite seulement Jürgen Habermas⁵⁵ et Richard Sennett⁵⁶. La sociologie critique n'est pas pour moi une voie majeure mais Richard Sennett fait partie des auteurs qui me permettent de lancer des ponts entre histoire et sociologie et de préciser la question du corps dans la ville, ces auteurs m'aident à penser des espace pédagogiques de projet avec mes collègues architecte, du côté de la recherche, la question de l'habiter, on va le voir, continue à englober la question de l'espace public, comme espace physique de sociabilité et espace de négociation pour se faire une place dans la ville.⁵⁷

Le thème de l'espace public devient central dans mon séminaire de mémoire de master qui pendant cinq ans traite de la rue à partir de différentes approches, c'est un déclic d'expérimentations cinématographiques sur le déplacement (une semaine, une ville). J'effectue pour le compte de la ville

⁵³ BORDREUIL, S., « Les gens des cités n'ont rien d'exceptionnel » In Collectif, *En marge de la ville, au cœur de la société : ces quartiers dont on parle*, L'aube, 1997

⁵⁴ JOSEPH, I. « L'espace public comme lieu de l'action » *Les annales de la Recherche Urbaine*, N°57-58, Mars 1993.

⁵⁵ HABERMAS, J ; *L'espace public : archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Payot, 1997.

⁵⁶ SENNETT, R., *Les tyrannies de l'intimité*, Seuil, 1979 puis, *La chair et la pierre : le corps et la ville dans la société occidentale*, Verdier, 2002.

⁵⁷ *Habiter, le propre de l'humain*, sous la direction de Thierry Paquot, Michel Lussault et Chris Younès, éd. La Découverte, Paris, 2007

de Douarnenez une étude sur les toilettes publiques comme analyseurs des qualités et paradoxes d'un espace public⁵⁸. L'enjeu opérationnel est alors de savoir si les 27 sites gratuits doivent être maintenus, ils correspondent à une conception très généreuse de l'hospitalité et de la ville gratuite, résultat d'une municipalité longtemps communiste et se trouvent remis en cause pour des raisons de coûts de gestion. Outre l'inventaire de ce patrimoine très spécifique, cette recherche permet de montrer comment cet équipement a priori simple, révèle les complexités en matière de sociabilités dans une ville où se croisent des pêcheurs, des touristes et des gens du voyage.

Je ne vais pas complètement développer ici le travail des dernières années, objet des deux autres parties de l'HDR, mais ce qui est le plus marquant, ce sont les collaborations avec certains chercheurs du laboratoire : Laurent Devisme, Evelyne Volpe et Emmanuelle ChereL. Laurent Devisme va me permettre de préciser une position théorique sur les questions urbaines et plus largement sur l'espace, nous allons engager plusieurs enquêtes ensemble, la différence générationnelle enrichissant l'échange. Ces recherches portent, via la méthode d'entretiens biographiques sur la Politique de la Ville et les éléments d'une culture politique locale liée aux quartiers populaires nantais. Les recherches collectives dont il va prendre la direction autour des projets urbains nantais (île de Nantes en particulier), vont contribuer à dévoiler les différents processus à l'œuvre dans la fabrique urbaine, Elise Roy prenant progressivement sa place dans ces objets ainsi que plus récemment Amélie Nicolas. Les contrats de recherche négociés dans la logique de la recherche-développement vont permettre de poser au sein du laboratoire les enjeux des sciences de l'action et les bases d'une réflexion sur l'ethno-aménagement, repris dans les travaux d'Anne Bossé en particulier.

Evelyne Volpe, rencontrée dans un cycle de réunions entre enseignants de sciences sociales en école d'architecture et dont le travail se concentre sur les enjeux de la description, objet de son habilitation récente, m'oblige à m'arrêter et à questionner ce qui allait un peu trop de soi jusqu'alors. Nous échangeons pendant trois ans quelques dizaines d'heures d'enseignement entre nos deux écoles respectives de Nantes et Versailles où j'enseigne les enjeux méthodologiques dans les séminaires de mémoire. Nous initions à deux reprises le protocole : « une semaine, une ville », à Montpellier et Tbilissi, j'y reviendrai dans la seconde partie.

Emmanuelle ChereL, historienne d'art avec qui je vais travailler les croisements entre art et anthropologie et coproduire des enseignements (atelier critique des médias, séminaire à l'école des Beaux-Arts) va m'ouvrir un nouveau jeu de références autour des *cultural studies* et me permettre de saisir différemment les questions d'altérités et d'identités composites. L'enjeu des questions coloniales et post coloniales, central dans son travail de chercheuse (travail sur les artistes d'origine africaine et processus de négociation autour du mémorial nantais sur l'esclavage) va venir réinterroger mes travaux sur l'immigration et sur le passé nantais autour de l'esclavage, question esquissée de manière très distanciée dans mes études d'histoire. La prise en compte des dimensions nantaises de la mondialisation dans mes recherches en cours en découle directement. Je vais pousser plus loin grâce à elle les articulations entre sens et sensible qui vont être fondamentales dans mes expériences de

⁵⁸ PASQUIER, E., HALGAND, M-P., *Les toilettes publiques : enjeux paradoxaux. L'exemple de la ville de Douarnenez*, 30 pages, ENSAN ; Juillet 2008.

théâtre de la parole. La subjectivité revendiquée en histoire de l'art comme accès au savoir à la fois dans les choix d'objets de recherche (des artistes, des œuvres) et dans la manière d'en faire la critique confirme l'inépuisable aller-retour entre subjectivité et objectivité, les échanges avec elle me permettant de préciser ma position.

Les jeunes collègues sont le plus souvent d'anciens étudiants, les collaborations ont surtout lieu avec eux dans diverses expériences pédagogiques, en particulier avec Marie-Laure Guennoc qui m'assiste plusieurs années dans un enseignement de sciences sociales. Toutes ces collaborations vont influencer les problématiques du LAUA. Le programme scientifique entre 2002-2005 est structuré autour de quatre axes : Co-production de l'espace et champ de la pratique architecturale ; Relations entre politiques publiques et pratiques habitantes ; Méthodologie, pédagogie et épistémologie ; Pensée critique sur la ville en mouvement. Puis le programme scientifique du quadriennal 2006-2009 dont s'est resserré en trois axes : Fabrique de l'urbain ; Anthropologie, art, anthropologie et espace public (que je coordonne) ; Tiers espace : l'espace public du laboratoire. Quant au sigle, conservé par souci d'assumer l'histoire, il signifie aujourd'hui : Langages, actions urbains, altérités. Ces précisions donnent à voir le travail de mise en cohérence dans la durée d'un laboratoire où les effets de mobilité agissent sur la construction scientifique. Le nouveau projet scientifique en cours de validation fait la part belle aux questions méthodologiques et épistémologiques et gravite autour de quatre attracteurs : habiter, circuler, fabriquer, représenter. Les chercheurs dont les disciplines architecturales et géographiques sont devenus majoritaires, se proposent de croiser la fabrique de l'urbain et les formes de l'urbanité, projet au sein duquel je me positionne en inversant la proposition afin de traiter les formes urbaines habitées par les classes populaires au principe de la fabrique d'urbanités de plus en plus diversifiées.

Les trésors de l'inaccompli...

Je déballe ma bibliothèque est bien une manière de rédiger une habilitation mais de même qu'il est impossible de trouver la bonne logique de classement, il est très difficile de retrouver la manière dont se construit un parcours intellectuel. Walter Benjamin, errant, emportant avec lui ses livres dans des malles et se demandant le sens du classement au moment de les redéballer retourne forcément la question sur lui-même : *que cherche-t-on d'inaccompli pour soi-même à se faire suivre de tel ou tel livre, sinon pour ce qu'il recèle de cet inaccompli ?*⁵⁹

L'inaccompli tient au fait que mon parcours intellectuel est indétachable de mon parcours de femme et de mère et que le modèle de femme au foyer reste très fort dans mon milieu familial porté par la mienne mais aussi mes belles sœurs qui s'arrêtent une à une de travailler pour élever leurs enfants. Je ne m'arrête pas de travailler et je cumule études, travail salarié et enfants, traversant, outre la fatigue, des grands moments de solitude en termes de choix de vie. Ma mère est là pour me rappeler ce qui est pour elle, la raison de vivre d'une femme. Si tout échange commence par une petite phrase qui n'attend pas de réponse, sur le mode, *ça va ton travail ?*, elle détourne très vite la conversation vers la

⁵⁹ A propos de *Je déballe ma bibliothèque* de Walter Benjamin : *réflexions sur la liste des 1712* de François Bon, La Revue des ressources. Org, 2004.

vie de famille, la vie quotidienne, le ménage, la cuisine. Je dois me montrer à la hauteur en tant que maîtresse de maison avant tout, jamais je ne vais acquérir le droit de m'en retirer. Quand je travaille chez moi, elle me demande où j'en suis du séchage de mon linge, si j'ai commencé à ramasser les feuilles tombées et moi devant mon ordinateur je regarde le jardin à travers les carreaux troubles, je pense au linge en retard, aux courses pas faites. Des hommes de la maison, elle dit, on ne va pas les déranger, ils ont besoin de se reposer quand ils rentrent, moi je suis assimilée à sa position, celle qui tient toujours du matin au soir, « jamais malade, jamais mourir » et « qui ne s'écoute pas » entièrement dévouée aux hommes qui gagnent la vie et aux enfants, petits-enfants, les biens les plus précieux, ce dont je ne doute pas.

Les moments de plus grande fragilité sont certainement ceux où les relations humaines dans la recherche deviennent décevantes, l'effort pour en faire partie s'accompagne d'une idéalisation de cet univers longtemps fréquenté à distance, la rencontre avec les auteurs de mes livres qui va donner tellement d'intérêt aux premiers colloques et séminaires que je fréquente dans la salle puis comme participante, va au fil des années me confronter à des situations moins brillantes où la routine, les concurrences existent aussi, évidemment... Si la passion exacerbe les risques de violences symboliques, la perte de sens existe aussi. Je l'ai dit, je suis juste derrière une génération qui a fait de la recherche avec l'idée de changer de monde et qui a continué à faire de la recherche après avoir renoncé à le changer. Les chercheurs plus jeunes que moi ont eu des cursus universitaires et des parcours de formation à la fois plus rapides et plus efficaces que le mien mais ils n'ont pas traversé ces temps de confrontation avec le monde social et politique du moins de manière aussi frontale ...

En octobre 2009, je fais visiter la nouvelle école d'architecture à ma mère qui vient de me relancer d'un : « je te fais honte ou quoi ? », elle sait que je l'ai fait visiter à des amis, à mes enfants. Cette visite devient un nouvel exercice pratique sur l'inertie des principes de positions, rôles et représentations. Contre toute attente, c'est elle qui comprend le mieux le projet de Vassal-Lacaton de tous les visiteurs que j'ai accompagnés : « ils ont vu grand, vous ne serez pas obligés de déménager de si tôt », « c'est clair, il n'y a pas de fioriture c'est bien », « ça fait un peu usine comme ça les jeunes n'auront pas peur de salir et pour les femmes de ménage ça doit être plus commode à nettoyer », du haut de la terrasse, elle cherche et trouve tout de suite tous ses repères urbains : l'axe de la Loire, les ponts, le grand immeuble de la cité des Dervallières, les clochers des églises citées une à une, le Corbusier, l'immeuble de madame X et « là où travaillait ton père ». Elle compte bien y remonter sans moi quand elle voudra « se payer le coup d'œil ». Quant à l'île de Nantes, elle aime comme elle a toujours aimé les grands chantiers, la ville qui pousse et elle a déjà été « mettre son nez » dans d'autres coins. Je lui montre mon nouveau bureau et je constate une nouvelle fois sa difficulté à comprendre la partie recherche de mon métier, elle s'inquiète sans doute de me voir sans cours pendant un an, le métier d'enseignant étant plus lisible, plus rassurant aussi parce que sans risque de chômage, elle me le rappelle souvent : « au moins toi tu auras toujours des élèves » et moi j'ai renoncé depuis longtemps à dire « des étudiants, maman »... Quant à moi, j'ai choisi l'heure creuse de midi et nous nous sommes écartées du quartier pour déjeuner ensemble...

CHAPITRE 2 – L'AUTOBIOGRAPHIE DANS UN PARCOURS DE LECTRICE

Il a fallu ce présent travail d'écriture pour faire plus consciemment le lien entre un intérêt ancien et jamais désavoué pour les œuvres littéraires autobiographiques et la construction d'un parcours de recherche en sciences sociales où le recueil de la parole singulière est devenu le point d'ancrage à partir duquel les objets de recherche se consolident pour travailler les relations entre l'individu et le social, l'espace physique et l'espace social. Prendre cet axe pour décrire et analyser mon parcours de lectrice et sur la place de la littérature comme expérience résout en partie les choix à effectuer puisqu'il n'est pas possible de revenir sur tous les livres, les deux autres parties en témoigneront sur un autre mode. Ce second chapitre ne cherche pas à donner l'image d'un parcours cumulatif où des concepts et positions théoriques se construisent de manière logique, mais plutôt de donner des repères à partir desquels des problématiques et expériences s'enchaînent, se répètent, s'articulent.

Des femmes derrière des œuvres

Je n'ai pas rencontré pas dans mon parcours scolaire et universitaire de modèles féminins, pouvant jouer le rôle de personnages tutélaires, comme en parle Richard Hoggart, ces *modèles successifs définisseurs de normes et de standards, permettant d'ajuster et de réviser ambitions et exigences et de fixer des repères et des objectifs*⁶⁰. Mais je les cherche et trouve chez des créatrices, des essayistes, des écrivains, des cinéastes, dont les œuvres reprennent d'une manière complexe le matériau autobiographique, passant de la fiction au dévoilement explicite de cette dimension : Simone de Beauvoir, Marguerite Duras, Violette Leduc, les journaux intimes d'Anaïs Nin, Hélène Cixous, Nathalie Sarraute, Annie Ernaux⁶¹ et aussi Agnès Varda et Chantal Akerman. Les plus anciennes rencontres renvoient aux collections de poches (Beauvoir, Leduc, Duras), le livre de poche bariolé puis les folios aux tranches blanches et plus distinguées, ils constituent le démarrage de ma bibliothèque. Au fil des années, le besoin de lire les livres dès leur parution et l'amélioration de mes finances me font acheter les livres dans leur première forme éditoriale, créant des rapprochements avec cette autre manière d'aller de livre en livre : Gallimard, Galilée, Minuit, P.O.L... Je remonte petit à petit le temps pour être en phase quasi historiquement avec des femmes en train d'écrire.

Je lis les journaux de Simone de Beauvoir avant de lire *le deuxième sexe* mais j'intègre tôt la phrase : *On ne naît pas femme, on le devient* sans savoir comment elle m'est parvenue. Je lis *Djamilia Boupacha* de Beauvoir et Halimi en même temps que *La question* d'Henri Alleg mais le livre résonne avant la question de la torture avec celle du combat des femmes pour la reconnaissance du droit à l'avortement. Je me souviens du nom des 343 femmes du Manifeste dans *le nouvel observateur*, je cherche à savoir qui elles sont. Parmi elles, Hélène Cixous dont l'écriture à la fois autobiographique, poétique et critique compte ainsi que sa subjectivité féminine que je m'approprie dans une construction rebelle de ma position, ses livres me résistent mais j'y reviens, ils témoignent d'une

⁶⁰ Cf La présentation qu'en fait Claude Grignon

⁶¹ L'œuvre de Jean Rouaud fait écho d'une autre manière du fait de la proximité géographique et générationnelle, certaines matrices, certains événements rentrant très directement en résonance avec ma propre histoire.

écriture collée à la vie. Récemment, *Si près*⁶², le récit du voyage qu'elle entreprend en Algérie, à la recherche des lieux et temps de son enfance et de sa jeunesse, va fortement questionner l'écriture de mon travail sur l'enfance, écriture qui semble s'inventer sans préméditation, que ce sont les mots qui de l'un à l'autre créent le récit, mettant au centre le travail de la mémoire.

Ces lectures faites dans le désordre répondent parfois à des questions que je me pose, parfois elles devancent mes questions et m'obligent à tenter d'y répondre, c'est là aussi que se nouent les liens entre le travail et l'engagement. La fréquentation d'œuvres autobiographiques est particulière, faite d'une intimité à distance et de questionnements théoriques et sans réponses humaines, chaque livre réactive la relation, mais le lecteur ne maîtrise pas le calendrier des rencontres, par contre les livres sont toujours là, à portée de mains et leurs contenus peuvent se modifier suivant les contextes de lectures. Ces modèles jouent de plusieurs manières, d'une part comme effets relance dans mon propre parcours, d'autre part comme invitations à inventer librement l'articulation entre vie professionnelle, intellectuelle et militante, privée et intime. Chez chacune je trouve un relai, une idée, une manière de faire, d'être qui ouvre de nouvelles perspectives. Ainsi de la recherche sur les jardins de la Fournillère, site de jardins ouvriers situés à proximité de chez moi, particulièrement adapté à ma position d'ethnographe du lointain proche et qui fait écho au film *Daguerréotypes* d'Agnès Varda, filmant à partir des branchements techniques faits à son domicile parce qu'elle élève son fils. Plus fondamentaux encore, ces récits d'expériences quelles qu'en soient les formes, m'aident à lier mémoire individuelle et mémoire collective, à faire des incidents et accidents de parcours, la matière de la réflexion sur le monde, à exploiter les obstacles, les freins comme savoir pratique, transférable dans l'analyse du social et comme ressort de l'engagement.

Tout récemment, *Composition française. Retour sur une enfance bretonne*, de Mona Ozouf⁶³, va prendre sa place dans mes références, du fait de son origine bretonne et parce que je reste toujours en veille sur les productions des historiens, l'histoire restant ma discipline de départ, j'y reviendrais. Son ego-histoire aborde les systèmes de croyance désaccordés entre son enfance baignée dans un principe identitaire breton et le parcours d'excellence dans le système scolaire français reposant - pour réussir - sur l'indifférence des identités scolaires. Mona Ozouf, on le sait, est devenue une grande historienne spécialiste de la Révolution française dont le principe repose sur la célébration de la résorption de la diversité dans l'unité - tout pluralisme étant vu comme un archaïsme esthétique, une subversion politique - . Elle était donc particulièrement placée pour analyser comment ces débats ont traversé les pères de la Révolution, elle a ainsi étudié les récits de voyageurs imposés aux cadres administratifs pour imposer la Constituante, mais aussi pour observer les différences. Le département était devenu le lieu de la collecte, ils devaient faire un état des lieux des routes, des prisons, des récoltes, des cultes mais aussi de l'esprit public de leur département, de repérer les écarts.... Ce livre donne à la fois à penser sur ce qui fait qu'un chercheur opte pour une discipline l'aborde en fonction d'un angle qui lui est propre et sur la singularité du local, les articulations entre républicanisme, identité et communautarisme, notions interrogées dans ma recherche sur les mosquées nantaises, sur laquelle je reviendrai dans la troisième partie.

⁶² CIXOUS, H., *Cigüe, Vieilles femmes en fleurs*, Galilée, 2008 ; *Si près*, Galilée, 2007.

⁶³ Gallimard, 2009

Le livre de Martine Sonnet, historienne des femmes et des Lumières, *Atelier 62*⁶⁴, ouvre encore des pistes nouvelles. C'est une œuvre littéraire qui parle des hommes et du travail à l'atelier 62 de la Régie Renault, celui des forges dans les années 1950 et 1960, quand son père y travaillait. Il articule l'histoire intime et collective, dit aussi ce qui reste de la vie hors de l'usine : *dimanche, vacance, excursions, noces, voir la mer*. Le recours à la documentation, marque de la scientifique, est là pour densifier le récit, au service d'une écriture puissante, empathique qui relie la mémoire des voix de l'auteur, liées aux différents âges et rôles de sa vie (l'enfant et l'adulte, l'historienne et l'écrivain). L'écriture, à travers des phrases courtes, d'un langage poétique et précis à la fois, intègre aussi les mots des origines, qui découlent de la langue de l'enfance.

En 2008, deux événements vont venir tout à la fois relancer, influencer, bousculer mon projet d'auto-socio analyse, le film d'Agnès Varda, *Les plages d'Agnès* ; le livre *Les années* d'Annie Ernaux. Agnès Varda à 80 ans, propose un autoportrait cinématographique, un auto-documentaire, sous la forme d'un puzzle, d'un collage faisant se côtoyer les événements vécus et les formes esthétiques qu'elle travaille : photographies, extraits de films, installations, performances... Si son contentement m'irrite, la mer, la plage, le sable, la voile, le rappel fondamental du slogan *notre corps est à nous*, l'hommage aux chers défunts, le passage devant la tombe de Jacques Demy sont autant de composantes d'une vie dont l'évocation fait écho à ma vie. Le film témoigne aussi du désordre de la mémoire et des réinventions qu'elle permet, les passages où elle marche à reculons sont particulièrement efficaces pour évoquer le travail de la mémoire et de la remontée dans le temps, du processus de réinvention de sa propre vie. L'accroche affective avec cette réalisatrice n'est pas détachable de Jacques Demy, ni non plus de son film *L'une chante, l'autre pas* (1976), totalement imbriqué à des expériences fondatrices de la compréhension de mon rapport aux autres femmes, embarquées comme moi dans la conquête d'une liberté qui nous est propre, faite d'un lien indépassable entre intimité et politique et posant la relation privé/public à l'intérieur de ces deux premiers marqueurs de sens.

Annie Ernaux : Je, elles, ils, nous

C'est certainement l'œuvre d'Annie Ernaux qui a le plus compté, je lis ses livres presque toujours à leur publication, ils m'accompagnent, elle m'accompagne, quand je pense à me lancer dans cette habilitation, je les relis tous et puis, l'année passée en 2008, avec *Les années*, la somme magistrale relance les enjeux fondamentaux du travail autobiographique autour du rapport individuel et collectif, de l'histoire personnelle et de la grande histoire. J'ai lu de nombreuses critiques à la parution du livre, aucune ne parvient mieux qu'elle à expliciter l'entreprise : *La forme de son livre ne peut donc surgir que d'une immersion dans les images de sa mémoire pour détailler les signes spécifiques de l'époque, l'année, plus ou moins certaine, dans laquelle elles se situent – les raccorder de proche en proche à d'autres, s'efforcer de réentendre les paroles des gens, les commentaires sur les événements et les objets, prélevés dans la masse des discours flottants, cette « rumeur » qui apporte sans relâche les formulations incessantes de ce que nous sommes et devons être, penser, croire, craindre, espérer. Ce que ce monde a imprimé en elle et ses contemporains, elle s'en servira pour reconstruire un temps commun, celui qui a*

⁶⁴ Le Temps qu'il fait, « Corps neuf », 2008. Voir aussi « Réalité ouvrière », Thierry Guichard, In Le matricule des anges, N°111, Mars 2010.

*glissé d'il y a si longtemps à aujourd'hui – pour, en retrouvant la mémoire de la mémoire collective dans une mémoire individuelle, rendre la dimension vécue de l'Histoire. (...)Ce sera un récit glissant, dans un imparfait continu, absolu, dévorant le présent au fur et à mesure jusqu'à la dernière image d'une vie. Une coulée suspendue, cependant, à intervalles réguliers par des photos et des séquences de films qui sauront les formes corporelles et les positions sociales successives de son être – constituant des arrêts sur mémoire en même temps que des rapports sur l'évolution de son existence, ce qui l'a rendue singulière, non par la nature des éléments de sa vie, externes (trajectoire sociale, métier) ou internes (pensées et aspirations, désir d'écrire), mais par leur combinaison, unique en chacun. À cette « sans cesse autre » des photos correspondra, en miroir, le « elle » de l'écriture. Aucun « je » dans ce qu'elle voit comme une sorte d'autobiographie impersonnelle – mais « on » et « nous »- comme si, à son tour, elle faisait le récit des jours d'avant.*⁶⁵

Auparavant, il y a eu deux écrits marquants. L'article écrit par elle à la mort de Pierre Bourdieu, paru dans le monde du 5 Février 2002 : « Bourdieu : le chagrin ». Ce texte libère alors pour moi la possible appropriation d'écrits théoriques que je juge majeurs mais maintenus jusqu'alors dans l'espace froid de la non vie : *Lire dans les années 1970 Les Héritiers, La Reproduction, plus tard La Distinction, c'était - c'est toujours - ressentir un choc ontologique violent. J'emploie à dessein ce terme d'ontologique : l'être qu'on croyait être n'est plus le même, la vision qu'on avait de soi et des autres dans la société se déchire, notre place, nos goûts, rien n'est plus naturel, allant de soi dans le fonctionnement des choses apparemment les plus ordinaires de la vie.* Annie Ernaux revient sur les effets de ses premières lectures, celle de Bourdieu et du *Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir : *l'irruption d'une prise de conscience sans retour, ici sur la condition des femmes, là sur la structure du monde social. Irruption douloureuse mais suivie d'une joie, d'une force particulière, d'un sentiment de délivrance, de solitude brisée.* Elle dit ainsi avec une force incroyable en quoi l'œuvre de Bourdieu a été pour elle synonyme de libération et de « raisons d'agir », comment elle a dé-fatalisé son existence : *Les textes de Bourdieu ont été pour moi un encouragement à persévérer dans mon entreprise d'écriture, à dire, entre autres, ce qu'il nommait le refoulé social.* Elle légitime à mes yeux non seulement la possibilité mais la nécessité de dévoiler les articulations entre sens et sensible, sociologie et littérature.

Le second texte, c'est celui que Christian Baudelot me confie un jour lors d'un passage à Paris intitulé : « *Briser les solitudes...* Les dimensions psychologiques, morales et corporelles des rapports de classe chez Pierre Bourdieu et Annie Ernaux. »⁶⁶ Le passage de la main à la main n'est bien sûr pas neutre dans la pris en compte du message contenu. Il analyse en quoi les communautés de points de vue sur la réalité sociale se fondent chez Bourdieu et Ernaux, sur leurs expériences primitives et que les habitus et les visions du monde naissent sous les multiples pressions de la vie quotidienne. *Si Annie Ernaux a si bien compris Bourdieu, s'il existe tant d'affinités entre leurs conceptions respectives des rapports de classe, c'est parce que la façon dont elle parle des rapports de classe, elle l'a elle-même, avant de lire Bourdieu, « apprise par corps ».* Dans cet article Christian Baudelot revient sur la conception que

⁶⁵ ERNAUX, A., *Les années*, Gallimard, 2008, pages 239-240

⁶⁶ BAUDELLOT, Christian, « "Briser des solitudes..." Les dimensions psychologiques, morales et corporelles des rapports de classe chez Pierre Bourdieu et Annie Ernaux », dans Fabrice THUMEREL (dir.), *Annie Ernaux, une œuvre de l'entre-deux*, Arras, Presses de l'Université d'Artois, 2004, p. 165-176.

la sociologie s'est faite des classes sociales et des rapports de classe, si peu impliquante pour les individus jusque dans les années 60 et le tournant lié à la prise en compte des formes culturelles et symboliques que prennent ces rapports de classe dans les interactions de la vie quotidienne et dans les rapports avec les institutions, en particulier l'école. La définition de la classe laisse place à celle des milieux aux contours flous, ces ensembles qui n'existent que dans la confrontation à d'autres groupes. *Le plus important ce sont moins les liens qui les unissent entre eux, comme l'était le ciment supposé de la conscience de classe, que la nature des rapports qu'ils entretiennent avec l'extérieur, ceux du dessus, du dessous ou d'à côté.* Le passage décrit par Baudelot de l'absolu au relatif ouvre le jeu pour un travail sur la complexité, les nuances et les porte-à-faux des points de vue de classe de chaque individu, à ce qu'il nomme la division du moi social, les situations de « double je ».

L'attention portée à l'articulation entre espace social et espace physique est la ligne à partir de laquelle je vais reprendre toute l'œuvre d'Annie Ernaux pour construire un cours d'initiation à la sociologie urbaine à l'école d'architecture. L'opposition entre le journal intime et le journal extime, elle range dans cette catégorie : *Journal du dehors* et *La vie extérieure*, ces journaux rédigés sous forme de fragments où la chronologie est le cadre au service d'un choix, d'une intention et qu'elle qualifie d'ethnotexte. Ils seront avec le livre de François Maspéro et Anaïs Frantz : *Les Passagers du Roissy-Express*⁶⁷ une des sources d'inspiration de l'exercice de « la battue » que nous mettrons en œuvre dans des travaux de terrain au sein du laboratoire. Mais c'est la relecture de l'ensemble de son œuvre qui va me permettre de préciser la valeur sociale qu'elle attribue aux différents espaces et l'intériorisation de ce système de valeurs. Dans *les armoires vides*, Denise enfant revient de l'église avec sa mère, en passant par les quartiers bourgeois près du centre, jusqu'à l'animation bruyante de la rue Clopart où elles vivent. Le point de vue adopté est celui de l'enfant, ce qui laisse encore floue la valeur qu'on attribue à ces zones de l'espace urbain. Le trajet que je vais décrire entre le domicile de mes parents et le centre de Nantes dans le texte *Comme dit ma mère* dont je vais parler plus loin est la réplique de ce passage, j'en ai pris conscience après coup. Plus tard, étudiante à Rouen, Denise décrit l'espace privilégié de la bibliothèque comme image idéale et magique d'un style de vie étudiant, le lieu où espace physique et intellectuel se rejoignent, puis dans *La Honte*, elle change de point de vue et c'est l'intellectuelle qui a quitté sa classe sociale et a acquis une capacité d'analyse politique, qui relit dans la topographie de sa ville d'origine, les inégalités sociales qui y sont inscrites. La culture populaire est associée à la promiscuité et la culture bourgeoise à l'espace distancié et dans toute son œuvre, on retrouve un jeu à deux faces vis-à-vis de ce système d'opposition, les valeurs de la culture populaire pouvant à tout moment se réimposer à elle, comme étant les siennes. Pendant les années d'enfance et d'adolescence, les limites et les espaces morcelés de la ville étaient intériorisés en même temps que les codes et les conventions du milieu social et de l'école. Adulte, elle fait le choix de vivre dans la ville nouvelle de Cergy Pontoise, espace nouveau, neutre, libéré du poids de la mémoire, le lieu où elle

⁶⁷ *Les Passagers du Roissy-Express*, photographies d'Anaïs Frantz, Seuil, 1990. J'aurais la chance de pouvoir leur expliquer à tous les deux l'importance de ce livre dans mon parcours intellectuel et comme source d'inspiration dans mes inventions pédagogiques. C'est en Aout 2008, au festival de cinéma de Douarnenez où François Maspéro est une des personnalités invitées à qui l'on a demandé de proposer une programmation cinématographique. Je suis bénévole à la cuisine dont je vais m'éclipser une demi-heure en tablier, un couteau encore à la main, pour voler cet échange précieux. Comme rien n'est vraiment un hasard, les liens entre Maspéro et Baudelot existent aussi, voir *Les Abeilles et la guêpe*, Seuil, Fiction&Cie, 2002.

peut écrire⁶⁸. L'intérêt pour son œuvre tient à l'écriture, sans laquelle cette reprise sur le seul registre documentaire n'a pas de sens, car c'est d'abord par l'émotion dans la lecture que se révèle la force d'une œuvre où aucun sujet n'est interdit et où la neutralisation de la forme est la forme. L'entretien qu'Annie Ernaux a donné à Frédéric-Yves Jeannet (dont je suis en train de découvrir la remarquable œuvre autobiographique) : *L'écriture comme un couteau*⁶⁹ explique l'enjeu de l'écriture du réel, cette écriture plate, la seule qui permette de s'acquitter de la tâche : faire exister les choses, voir, en oubliant les mots. Pour évoquer le monde des dominés, dire la douleur de s'être éloignée de son père en accédant au savoir, à la culture, il fallait instaurer une distance objectivante, sans affects exprimés, sans aucune complicité avec le lecteur cultivé. *Par le choix de cette écriture*, explique-t-elle, *j'assume et dépasse la déchirure culturelle : celle d'être une immigrée de l'intérieur*. Écrire c'est s'attaquer avec un couteau aux conceptions dominantes du monde, c'est ne s'interdire aucun sujet, même ceux que les bien-pensants qualifient d'obscènes ou d'insignifiants : un avortement (*L'Événement*), l'attente obsessionnelle d'un amant (*Passion simple*), l'irruption de la honte dans la vie d'une enfant (*La Honte*), le RER, l'hypermarché (*Journal du dehors*, *La Vie extérieure*)... Elle assume le danger de l'exposer, comme Michel Leiris, un des auteurs qui a aussi influencé son travail. Faire don de soi à l'écriture et par elle se sauver et libérer, telle est la mission que s'assigne Annie Ernaux, un projet qui puise au plus profond de l'intime sa vocation "collective".

Proximités thématiques, spatiales et générationnelles

Si les œuvres des femmes ont pris pour les raisons que je viens d'énoncer une place particulière, bien d'autres œuvres autobiographiques ont compté : Thomas Bernhard, Jean-Paul Sartre, François Maspéro, François Bon, impossible de revenir dans le détail de ce jeu démultiplié entre parcours de vie et construction intellectuelle. J'ai relu *Les mots*, *Biffures*, *L'origine*, *La cave*, *Les abeilles et la guêpe*, *Mécanique*...⁷⁰ Je reviendrai dans la seconde partie sur les grands journaux ethnographiques fondateurs dont *l'Afrique Fantôme* de Michel Leiris fait partie, mais c'est aussi la série d'ouvrages écrits à partir des souvenirs empruntés à sa vie dont les titres sont tellement exceptionnels : *Biffures*, *Fourbis*, *Fibrilles* et *Frêles bruits* qui comptent. L'importance des faits de langage dans son œuvre est fondatrice : *je me propose de définir ce qui pour moi est la « règle du jeu », plus pompeusement mon art poétique et le code de mon savoir-vivre que j'aimerais découvrir fondus en un unique système, ne voyant guère dans l'usage littéraire de la parole qu'un moyen d'affûter la conscience pour être plus –et mieux– vivant.*⁷¹

Sartre dans *Les mots*, raconte ses souvenirs d'enfance jusqu'à l'âge de onze ans. Le livre est divisé en deux parties : "Lire" et "Ecrire", les deux événements les plus marquants de sa vie. Il se livre à cet exercice, sans complaisance, avec un esprit critique et une grande ironie, démystifiant la tendresse

⁶⁸ Cf *Ecrire* de Marguerite Duras et l'enjeu de sa maison de Neauphle, le lieu de l'écrit, Gallimard, 1993.

⁶⁹ ERNAUX, A., *L'écriture comme un couteau*, entretien avec Frédéric-Yves Jeannet, Stock, 2003.

Voir également : Lyn Thomas, *Annie Ernaux à la première personne*, essai Stock, 1999 dont l'analyse problématisée de l'œuvre a été un guide précieux. Et de F-Y Jeannet car le travail de lecture ne s'arrête jamais : *Cyclone*, *Osselets*, chez Argol...

⁷⁰ Dans l'ordre de Jean-Paul Sartre, Michel Leiris, Thomas Bernhard, François Maspéro, François Bon...

⁷¹ LEIRIS, M., *La règle du jeu 1 Biffures*, Gallimard, 1948 (première édition)

dont beaucoup entourent cette époque de la vie, et affirmant ; *J'étais un enfant, ce monstre [que les adultes] fabriquent avec leurs regrets*. Je suis moins sensible aujourd'hui que lors de la première lecture à ce texte virtuose, qui joue des figures de rhétorique et qui exhibe parfois le style. Mais j'y puise des éléments de réflexion sur la position d'un narrateur adulte prêtant à l'enfant personnage, des pensées et des comportements où se mêlent sincérité et reconstruction *a posteriori* et donc à la limite de la fiction. *C'était un roman d'apprentissage, écrit à l'âge adulte, fort en interprétations, en subjectivité et en lyrisme, divagation puissante autour de son enfance où disparaissaient tant de traces (...). C'était une auto-analyse, agencée par un orfèvre qui aurait truqué ses outils. C'était un autoportrait, allègrement dérisoire, où il se maltraitait généreusement. C'était un règlement de comptes.*⁷²

La place de l'autobiographie dans l'œuvre de Thomas Bernhard ne se signale pas comme telle, comme si elle n'était pas une expérience différente des autres écritures (romans, théâtre). *Simplement, à un moment donné, son écriture a pris la forme d'un resserrement, d'un rééquilibrage autour d'un éclaircissement de la relation entre toutes les instances du texte (moi-narrateur, acteurs, monde). Mais que le monde traversé par l'acteur soit celui du sujet-narrateur et que ce dernier soit le « je » du texte n'autorise pas à aborder l'autobiographie comme l'histoire de sa vie racontée par l'auteur.*⁷³ L'autobiographie couvre les dix-neuf premières années du narrateur-auteur, qu'il écrit vingt-cinq ans plus tard, *le temps d'écarter les décombres sous lesquels ses procréateurs... l'avaient hermétiquement recouvert (L'Origine, p. 102)*. Ce décalage questionne le sens de l'« autobiographie » et sa contextualisation et dans son cas, ce qui est remarquable c'est que l'auteur *pioche et tranche à chaud au corps à corps avec son écriture, dans toute la chaleur de sa haine, de sa hargne indéfectible*. L'œuvre de Thomas Bernhard est inséparable de son creuset autrichien. *L'écrivain - l'artiste et l'intellectuel - autrichien contemporain ne peut pas ne pas sentir sous ses pieds le sol traditionnellement absolutiste, réactionnaire et immobiliste d'où il est issu.*

La matière autobiographique ordinaire devenue texte et inversant le système de valeur chez Georges Perec dans *L'Infra-ordinaire*⁷⁴ est aussi un repère à la fois théorique et méthodologique : *Interroger ce qui semble tellement aller de soi que nous en avons oublié l'origine. Retrouver quelque chose de l'étonnement... (...)Ce qui se passe chaque jour et qui revient chaque jour, le banal, le quotidien, l'évident, le commun, l'ordinaire, l'infra-ordinaire, le bruit de fond, l'habituel, comment en rendre compte, comment l'interroger, comment le décrire ? Comment parler de ces " choses communes ", comment les traquer plutôt, comment les débusquer, les arracher à la gangue dans laquelle elles restent engluées, comment leur donner un sens, une langue : qu'elles parlent enfin de ce qui est, de ce que nous sommes. Peut-être s'agit-il de fonder enfin notre propre anthropologie : celle qui parlera de nous, qui ira chercher en nous ce que nous avons si longtemps pillé chez les autres. Non plus l'exotique, mais l'endotique*. Bien sûr *Je me souviens* met en mouvement, cet embrayeur si évident de la mémoire, j'en glisserai un dans mon texte *Comme dit ma mère*, en clin d'œil.

⁷² In *Sartre 1905-1980*, Annie Cohen-Solal, Gallimard, 1985.

⁷³ BERNHARD, Th. : « Une écriture de la hargne », mis en ligne par Claude Amey (mai 2003), MULTITUDES, revue politique artistique philosophique.

⁷⁴ publié par Le Seuil en 1989

Je dois enfin citer ici deux œuvres qui tiennent à des proximités géographiques et/ou générationnelles. Jean Rouaud est né en 1952 et a grandi à Campbon en Loire-Atlantique et il arrive que nos récits familiaux se croisent dans l'espace et le temps. A la fin *Des hommes illustres* qui relate le bombardement du 16 septembre 1943 à Nantes, il reconstitue les parcours de ses deux parents qui ne sont pas encore amoureux liés et qui échappent l'un et l'autre au carnage, concluant par un *ouf, nous sommes sauvés*. Nous, c'est lui et les autres enfants qui naîtront de cette union. Mes deux parents ont quelques semaines d'avance dans leur vie amoureuse et ils passent aussi entre les bombes, entourés d'une chance que je pense réservée aux amoureux.⁷⁵ Le retour précis, poétique et drôle qu'il effectue sur la place de la religion m'a permis de revenir sur cette matrice fondamentale que j'ai, comme beaucoup de ma génération, nié, dénié, oublié pendant des années⁷⁶. C'est dans l'ouvrage réflexif *L'invention de l'auteur*⁷⁷, que Jean Rouaud explicite le processus de mémorisation à partir de restes, de traces que je vais reprendre à mon compte : *Pain perdu, temps perdu, père perdu, rien ne se perd vraiment pour qui s'applique à accommoder les restes, remonter un temple, reconstituer une vie. On peut partir d'une trace, d'un vestige, d'une mémoire enfouie dans une pâtisserie au prénom féminin. Le temps perdu, il faut l'entendre ainsi, comme le pain perdu, comme un dessert, ce n'est ni plus ni moins, ce recyclage de l'émotion, qu'une façon de finir en beauté.*

Quant à Georges Perros, outre le souvenir très vif du spectacle créé par Michel Liard à partir de ses textes au Théâtre Bel Air, son œuvre me parle de diverses manières, parce qu'à Douarnenez il choisit de vivre et d'écrire et qu'à chacun de mes passages dans cette ville où je vis aussi une partie de mon temps, mes pas se mettent dans les siens et ses textes travaillent mon système de représentation sur les lieux, la mer et des gens. Ce que ces *Papiers collés* mêlant notes, impressions de lectures, portraits donnent à voir sont à l'opposé de ce certains en font aujourd'hui et qui s'apparenterait à un quelconque *genius loci*, c'est en fait une position à la fois impliquée et détachée, proche et lointaine où la mer, le vent, la position choisie aux confins du continent sont une composante de ce retrait du monde, au principe de son extrême lucidité et réflexivité. Le travail de lecteur et d'écrivain est intimement imbriqué et la pensée se donne en train de s'inventer, dans l'intimité du travail solitaire, dans le dialogue de soi à soi. La publication qui semble inépuisable de ses innombrables correspondances (avec Michel Butor, Jean Paulhan, Jean Grenier, Bernard Noël, Lorand Gaspar, Anne et Gérard Philippe, Brice Parain...) dévoile enfin l'incroyable démultiplication de dialogues à distance, reposant les termes fondateurs du rapport de soi à l'autre et aux autres, de la fixité et de la mobilité, dans l'écriture et dans la vie.

Se situer avec, tout contre, contre

La culture du pauvre de Richard Hoggart demeure une référence toujours active : « eux » et « nous », le sens du particulier et le goût du concret, l'univers baroque, le goût du présent et l'exaltation du nouveau, le « m'en-fichtisme », les « débrouillards », « combinards » et les « nihilistes », les « déracinés » et les « déclassés », la réflexion incorporée sur l'ethnocentrisme de classe constituent

⁷⁵ Cf *Comme dit ma mère*

⁷⁶ La sortie de son dernier livre, *Evangile (selon moi)*, Editions des Busclats en 2010 tombe comme une aubaine !

⁷⁷ Gallimard, 2002

une armature conceptuelle fondatrice pour tous mes travaux sur les classes populaires. Mais c'est la publication en 1991 de *33 Newport street. Autobiographie d'un intellectuel issu des classes populaires anglaises*⁷⁸ qui, en relançant l'enjeu des deux ouvrages sur la question de l'analyse du chercheur et de l'auto-socio analyse du sujet, qui va mettre en lumière autour des moments de porte à faux ressentis même une fois devenu un intellectuel de haut niveau, la permanence des situations d'aliénation. Ces livres sont une invitation, comme le souligne Claude Grignon, dans la présentation qu'il fit de *33 Newport street*, à ne pas renier ses origines et encore moins sa trajectoire et sa réussite et à *refuser de se laisser aliéner, au sens propre du terme, par des modèles et des styles de vie intellectuels qui ne conviennent pas, et à cesser, à tout le moins, d'agir en dominé sans le savoir.*

En 2004, Pierre Bourdieu publie *Esquisse pour une auto-analyse*⁷⁹, je me précipite, mais vite un peu déçue à la lecture de l'ouvrage, tout comme l'écrit Didier Eribon dans son livre *Retour à Reims*⁸⁰ dont la lecture effectuée lors de sa parution en 2009 va venir pour diverses raisons froter, bousculer, valider ou mettre en cause ma propre entreprise. L'invitation à prendre le point de vue de l'auteur, à appréhender une œuvre et une vie dans le mouvement nécessaire de sa réalisation est, de fait, une validation de ma manière de lire ses livres et les autres, ainsi que de l'enjeu de travailler sur le champ avec lequel et contre lequel on s'est fait. Le rappel de l'Algérie initiatique légitime mon retour systématique au *Déracinement*, le livre de Pierre Bourdieu et d'Abdelmalek Sayad qui a peut-être le plus compté, le premier lu, celui qui a ouvert la voie de l'articulation de l'objectif et du subjectif, les auteurs ne se contentant pas de travailler sur les conditions objectives de l'abandon des terres cultivées par les paysans algériens de par l'interdiction de s'y rendre, pour interroger aussi les conditions subjectives de cet abandon. Le *faire de nécessité vertu* m'ouvre des pans de compréhensions dans de nombreux travaux, y compris cette auto-socio analyse, tout en libérant l'idée que les expressions populaires ont à voir avec une représentation déjà théorisée de l'existence. La figure de l'intellectuel total de khâgne, l'enfermement scolastique et l'absence du monde social, le grand jeu de l'intellectuel à la française sont des éléments d'analyse qui recréent au contraire une distance immense entre lui et moi, pour jouer au passage avec Richard Hoggart, voire une trajectoire d'une autre nature que la mienne n'entraînant pas de comparaison possible. Didier Eribon considère que Bourdieu ne pousse pas assez loin l'auto-analyse, ne retenant, Bourdieu l'annonce d'ailleurs lui-même en remarque préliminaire, que *les traits pertinents du point de vue de la sociologie*. Je me suis aussi demandé comment il avait pu faire ces choix. Cette remarque m'encourage à engager d'abord une écriture subjective ne faisant pas le tri a priori entre ce qui a ou non une pertinence sociologique. Pierre Bourdieu se livre sur la fin de sa vie à ce qu'il a longtemps jugé illusoire sur le plan scientifique, Didier Eribon dévoile quant à lui que c'est la mort de son père qui libère pour lui la possibilité du retour physique et analytique simultanément sur son histoire personnelle, armé de ce qui le fonde théoriquement et politiquement. *Ces grilles de lecture de soi s'appliquent au présent, bien sûr, mais également au passé. Les schèmes théoriques et politiques précèdent et informent la façon dont on se pense soi-même et ils créent ainsi la possibilité d'une mémoire à la fois collective et individuelle : c'est à partir de la politique contemporaine que l'on regarde en arrière pour réfléchir sur la manière dont se sont*

⁷⁸ Hautes Etudes, Gallimard, le Seuil.

⁷⁹ Raisons d'agir éditions, Paris, 2004.

⁸⁰ A venir éditions, Fayard, Paris, 2009.

*exercés les mécanismes de la domination et de l'assujettissement et dont se sont opérées les reformulations de soi produites par les processus de la résistance, qu'ils aient été conscients d'eux-mêmes ou simplement mis en pratique au jour le jour. Ces cadres politiques de la mémoire définissent, dans une large mesure, l'enfant que l'on a été et l'enfance que l'on a vécu.*⁸¹ Les précisions qu'il donne sur sa position me permettent d'explicitier mes intentions : tenter par un jeu d'aller-retour entre écriture subjective et objective, de faire monter les interfaces entre grilles de lecture de soi et construction des schèmes théoriques qui permettent de se penser soi-même. On comprend qu'Eribon, du fait de sa proximité intellectuelle, sociale et des possibles comparaisons au niveau de leurs parcours avec Pierre Bourdieu, attendait beaucoup de cet ouvrage, il y fait en particulier référence pour revenir sur sa propre révolte adolescente qui aurait pu le faire échouer dans sa conquête d'une posture et position d'intellectuel. Et il note que Bourdieu renvoie davantage au registre psychologique pour analyser sa jeunesse, négligeant la logique des forces sociales : *Il écrit donc avec trop de réserve, trop de pudeur (...). Il n'ose pas se dévoiler plus avant et les informations qu'il fournit, sont fragmentaires et, assurément, négligent bien des aspects essentiels. Il tait plus de chose qu'il n'en confesse.* Quant à moi, l'ouvrage d'Eribon, moins éloigné sur le plan générationnel, va aussi compter du fait du parcours dont témoigne son livre : d'un point de départ autobiographique lié à son homosexualité, seule explicative de la rupture initiale et totale avec sa famille et sa ville et à l'origine jusqu'alors de sa démarche théorique, il revient sur les lieux de sa famille pour réinterroger l'autre rupture, de classe celle-là. Je peux aussi témoigner de deux parcours imbriqués, à l'inverse des siens, de deux trajectoires interdépendantes de réinvention de moi-même, je reprends là ses mots⁸² : l'une liée au genre jusque là non pris en compte, l'autre à l'ordre social. Ces livres vont avoir un effet paradoxal, d'un côté ils valident l'exercice et attisent mon envie d'en découdre avec lui et avec eux, d'un autre ils me renvoient un problème de légitimité, étant donné les parcours d'excellence qui sont les leurs.

Du sensible au sens et du sens au sensible

Ces lectures et expériences sensibles qui accompagnent ma formation en sciences sociales vont comme s'intensifier dans leurs ressources réciproques en 1986 à la parution du numéro 62 d'Actes de la recherche en sciences sociales sur l'illusion biographique. J'y repère les risques de présupposés de la théorie du récit, imposant l'évidence que la vie serait une histoire qui ferait se succéder des événements dans un ordre logique et que l'existence aurait a priori un sens, du seul fait du défilement du temps. Mes lectures émergeant au champ littéraire m'ont déjà mis sur la voie de la déconstruction de cette linéarité, j'ai lu Duras, Butor et Sarraute, Beckett et Simon avant Faulkner et *Le bruit et la fureur*, cité par Bourdieu comme symbole pour lui de cette double rupture mettant en question *la vision de la vie comme étant dotée de sens, au sens de signification et de direction*. Ses narrateurs multiples à la première personne racontant un même événement de différentes manières et ce qu'il est convenu aujourd'hui de nommer « la focalisation interne », qui place le lecteur dans la conscience d'un sujet témoin, participent de l'inépuisable ressource que recèle cette œuvre, pour aborder comment dans et par le roman s'invente le rapport du langage au réel. Une fois de plus l'effet générationnel agit, ainsi que l'ordre dans lequel on découvre des livres, des courants littéraires, des

⁸¹ *Retour à Reims*, déjà cité, page 242.

⁸² *Idem*, page 28.

concepts, des auteurs, des systèmes de pensée, en partie explicatif des agencements, des structures mentales que nous en faisons, consciemment et moins consciemment. Une partie importante de l'article de Pierre Bourdieu renvoie au nom propre comme institution de totalisation et d'unification du moi, preuve pour lui d'une dimension supplémentaire de cette illusion biographique. Dans mon histoire et pour un grand nombre de femmes, seul le prénom reste constant, j'ai à plusieurs reprises, changé de nom. Aucun de mes enfants ne porte mon nom et comme beaucoup de femmes ayant connu plusieurs alliances, nous avons besoin de trois noms sur la porte pour identifier la maisonnée. J'ai deux noms sur mon passeport et si je ne le précise pas c'est par le nom d'épouse que les agents vont me nommer et non par mon nom « dit de jeune fille ». Il m'arrive de retrouver la référence à des travaux signés à une autre période de ma vie et comme écrits par une autre. Même si Pierre Bourdieu dans le contexte de l'article déjà cité introduit autour de ce sujet des hypothèses que je partage, quand il critique *l'artefact socialement irréprochable qu'est l'histoire de vie*, le nom propre comme *désignateur rigide*, instituant *une identité sociale constante et durable garantissant l'identité de l'individu biologique dans tous les champs possibles où il intervient en tant qu'agent, c'est-à-dire dans toutes ses histoires de vie possibles*, ne s'applique pas de la même manière pour certaines femmes. L'exemple qu'il reprend de Marcel Dassault aggrave encore son cas ou le mien ! Disons que ce numéro d'Actes crée le trouble de deux manières : d'une part parce qu'il éloigne sans doute pour quelques années le choix de la méthode biographique, mais aussi parce que je m'autorise à ne pas être d'accord, du moins secrètement, avec des auteurs à mes yeux alors incontestables.

C'est sans doute parce que la rencontre avec la philosophie n'a pas eu lieu pour moi en terminale, que la lecture de Beckett m'ouvre des pistes réflexives nouvelles sur la condition humaine et le fait de vivre dans une période de basculement liée à l'après guerre, à l'incompréhension du monde, au désespoir indépassable qu'il engendre, et à la volonté simultanée de vivre. Ensuite ce sont les auteurs de la revue TXT⁸³, Valère Novarina, Jean-Pierre Verheggen et Christian Prigent, découverts dans les années quatre-vingt grâce au théâtre, qui vont me faire ressentir la dimension jubilatoire de la langue, l'enjeu de l'oralité et poser une série de questionnements sur le rapport au monde de l'individu. Beckett, Novarina, Koltes, Prigent, Bon, ces auteurs qui oscillent entre théâtre et littérature posent la relation du texte à la mise en corps, en scène, en bouches, en investissant différentes expériences de la démultiplication de l'interprétation du rapport de soi aux autres et de l'impossible unité de la personne (monologue intérieur et adresse au public, passage de la logique du personnage au profit de situations...). Sans doute aussi le cycle effectué dans le métier de sociologue qui va de la réception de la parole dans la coprésence à l'écriture, se rejoue en miroir dans ce mouvement inverse du passage du texte écrit à l'interprétation. Les textes de Valère Novarina et les différentes mises en scènes qui m'ont été données de voir du « Discours aux animaux » (interprétation du texte par le même comédien à plusieurs reprises ou démultiplication incorporée par plusieurs comédiens)⁸⁴ m'ont permis

⁸³ TXT, revue et mouvement littéraire d'avant-garde (1969-1993)

⁸⁴ *Le Discours aux animaux*, (édité sous le titre *L'Animal du temps*), créé en 1986 au Théâtre des Bouffes du Nord, par André Marcon, mise en scène Ch. Rist. J'ai vu ce spectacle au Cloître de la Collégiale à Villeneuve au Festival d'Avignon en 1987 ainsi que « L'inquiétude », seconde partie du Discours aux animaux, au Festival d'Avignon 1991, toujours par André Marcon mais cette fois dans une mise en scène de Marc Blezinger. *La vie des IV Jean*, est l'adaptation et mise en scène qu'en a proposé Michel Liard, Au Fol ordinaire Théâtre, Avignon 1994. Je me

d'éprouver d'abord sur un mode sensible, ce qui va devenir ensuite des hypothèses de recherche. Le livre comprend onze discours, onze adresses à des bêtes qui sont bien sûr des humains. *Les narrateurs sont insaisissables, mais c'est sans importance puisque ces centaines ou ces milliers de personnes, c'est toujours le même individu, un crieur, un contempteur qui, sous prétexte de s'adresser aux animaux, s'en prend ouvertement à Dieu. D'ailleurs, à une exception près, tous ces passants se prénomment Jean : preuve que cette foule ne comprend qu'un seul homme.*⁸⁵ Les livres en prose de Christian Prigent, *Une phrase pour ma mère, Grand-mère Quéquette...*⁸⁶ dont il sait être un impressionnant lecteur, sont des œuvres qui mettent à nu le fait que l'homme n'est jamais entièrement dans le monde et que le rapport à l'autre comporte toujours un reste. Sans doute que la littérature et le théâtre renvoient chez moi à la reconnaissance de la part non représentable en sciences sociales, à la nécessité d'expérimenter par la traversée de l'œuvre la condition humaine, d'y trouver le souffle pour pratiquer le métier de sociologue.

De nombreux sociologues se sont emparés de l'œuvre d'Annie Ernaux mais il y aurait un paradoxe à rechercher du côté de ceux qui inventent une langue qui précipite l'effondrement des "modèles"⁸⁷ formels et idéologiques et qui admettent l'impossible affrontement du réel et de l'unicité de l'individu. Ces références qui m'aident à vivre et à penser sont parfois critiquées par les chercheurs en sciences humaines et sociales qui s'intéressent au champ littéraire, de Pierre Bourdieu à Gérard Noiriel, en passant par Bernard Lahire, qui réunit les écueils d'une sociologie expérimentale risquant de s'enfermer dans une créativité méthodologique ou théorique sans objet et les productions littéraires (il cite le nouveau roman), prises dans une spirale de l'art pour l'art, recherche pure de l'esthétique du style et de la forme qui ne dirait plus rien du monde.⁸⁸ On comprend que si les chercheurs qui légitiment la double approche du sens et du sensible m'intéressent, ma position diffère assez sensiblement de la leur.

Art et anthropologie

Les débats croisés entre le champ de l'art et celui de l'anthropologie posent encore autrement les enjeux entre savoir et représentation. Selon Hal Foster⁸⁹, l'on assiste depuis la deuxième moitié des années 80, à l'avènement de l'artiste comme anthropologue voire comme ethnographe, enquêteur de terrain. L'anthropologie se saisit à la même période de la question de l'anthropologue comme artiste.

souviens des longues soirées dans la petite cours de la maison louée par la compagnie où Valère Novarina et Michel Liard pesaient le pour et le contre de ces partis pris...

⁸⁵ Cf l'article de Gilles Costaz, *Le Matin*, 12/11/1987 : « Discours aux animaux », de Valère Novarina Dieu s'est payé notre tête!

<http://www.novarina.com/presse/matin12-11-87.htm>

⁸⁶ Récemment, *Jour de tour*, Adaptation mise en scène par Monique Hervouët, Cie Banquet d'Avril, 2009.

⁸⁷ Cf VERHEGGEN, J.-P., *Le degré Zorro de l'écriture*, Ch. Bourgois, 1978, collection TXT.

⁸⁸ LAHIRE, B., « Utilité : entre sociologie expérimentale et sociologie sociale » In *à quoi sert la sociologie*, La découverte, textes à l'appui, 2002.

⁸⁹ FOSTER, H., « L'Artiste comme ethnographe, ou la "fin de l'Histoire" signifie-t-elle le retour à l'anthropologie ? », ed. Face à l'histoire, *L'artiste moderne devant l'événement historique*, Paris, Flammarion- Centre Georges Pompidou, 1996.

Ainsi Clifford Geertz et James Clifford⁹⁰ traitent de certains écrits d'anthropologues comme de textes littéraires et de la dimension fictionnelle de l'anthropologie. Ce jeu de la déconstruction de l'opposition entre art (et littérature) et anthropologie se retrouve en anthropologie culturelle dont l'objet, la culture, fruit de la création d'artistes collectifs, a pu assimiler les peuples à des artistes. J'y reviendrai dans la seconde partie autour de la textualisation des cultures non écrites, de la question de l'auteur, individuel et/ou collectif. Derrière ce débat, c'est bien la question de la négociation du dialogue, de l'intersubjectivité, du partage entre observateur et observé, voire de la réciprocité des rôles entre les deux, qui se jouent et notamment dans la question de la réception et de la diversité des lecteurs potentiels. Jean Rouch joue de cette réciprocité dans son film *Petit à petit* (1970), où un jeune Nigérien vient à Paris pour faire une étude sur les comportements des blancs, retournant la dérive anthropologique et raciste des chercheurs occidentaux. Ces questions vont devenir plus prégnantes dans les échanges des dernières années au sein du LAUA avec Emmanuelle Chereil⁹¹ et c'est aussi le glissement de mon travail sur « l'Autre culturel » à partir de la composante migratoire des classes populaires que ces interrogations vont se poser de manières plus frontales. Quand les terrains de recherche se confondent avec ceux pratiqués au quotidien, ce fut particulièrement le cas lors de mon travail sur les jardins, le travail s'apparente à ce qu'on nomme l'anthropologie du proche renvoyant à une altérité du proche, tellement proche que le travail sur le quotidien devient le quotidien du chercheur. C'est une autre manière d'analyser ce qui me conduit aujourd'hui à réfléchir et mettre en œuvre ce travail d'auto-socio analyse.

L'art de la mémoire et l'occasion⁹²

Si pour Clément Rosset⁹³, moins on se connaît, mieux on se porte et s'il doute de la distinction entre l'identité sociale et l'identité personnelle, il tient l'identité sociale pour seule identité réelle. La continuité de la personne se situe dans la faculté de se souvenir, dans la mémoire sans laquelle l'unité du moi se disperse en sensations isolées et indépendantes les unes des autres. Or, précise-t-il, le suivi de la personne intéresse de toute évidence le moi social (ce qu'il a fait, ce qu'il a dit...). *Il s'ensuit que si le moi ne peut se recommander que de sa propre mémoire, il ne peut s'agir que de sa mémoire d'être social et que par conséquent il n'est d'autre moi que le moi social.*

Le travail autobiographique repose sur la mémoire, sur le rapport entre mémoire individuelle et mémoire collective, entre mémoire et histoire, c'est une autre façon de poser des hypothèses sur la relation entre l'individu et le social et sur l'énigme de la question spatiale dans ce jeu sur le temps. Georges Perec, souvent cité par les sociologues, va l'être aussi par les géographes. Michel Lussault

⁹⁰ GEERTZ, C., *Ici et là-bas, L'anthropologue comme auteur*, 1988, tr. fr. Paris, Métailié, 1996 ; CLIFFORD, J., *Malaise dans la culture, L'ethnographie, la littérature et l'art au XXe siècle*, tr. fr. Paris, ENSBA, 1996.

⁹¹ Cf en particulier le numéro 9 des Cahiers du LAUA : « Art et anthropologie » qu'elle a dirigé en 2006, et qui a rendu visible tout ce débat au sein du collectif auquel je participe.

⁹² En réf à un titre de paragraphe de Michel de Certeau, *L'invention du quotidien 1. Arts de faire*, Folio, essais, 1990, p. 125.

⁹³ ROSSET, Cl., *Loin de moi. Etude sur l'identité*, Minuit, 1999.

dans un article qu'il lui consacre dans le dictionnaire de la géographie⁹⁴ rapporte que Perec était persuadé que la trame de la vie humaine, n'était pas abordable si l'on faisait abstraction de l'espace. *L'homme (n)'existe (que) dans et par l'espace, il est un être de spatialité (s). Perec consacrerait un ouvrage majeur (Espèces d'espaces, 1974) à explorer la portée de cette affirmation, mais on la retrouverait dans tous ses écrits, où les problèmes de distribution spatiale des individus, des choses, des événements sont essentiels. Tout comme est essentiel pour Perec la réflexion sur l'utilisation possible des moyens littéraires pour rendre visible ou sensible cette spatialité.*

La mémoire, c'est le moment équilibriste et tactique, l'instant de l'art, écrit Michel de Certeau, une occasion saisie et non créée qui est fournie par des circonstances extérieures où le bon coup d'œil sait reconnaître l'ensemble nouveau qui va se constituer moyennant un détail de plus. Un reste devient précieux dans la circonstance que va fournir l'invisible trésor de la mémoire. Ces fragments ne peuvent sortir de ce fonds que dans une disposition imposée de l'extérieur cette habilitation est à la fois la circonstance, le cadre, le pré-texte. Michel de Certeau précise : *Elle (la mémoire) reçoit d'une forme étrangère sa forme et son implantation, même si le contenu vient d'elle. Sa mobilisation est indissociable d'une altération.(...) Elle se forme en naissant de l'autre (une circonstance) et en le perdant (ce n'est plus qu'un souvenir). Bien loin d'être le reliquaire ou la poubelle du passé, elle vit de croire à des possibles et de les attendre, vigilante, à l'affût. Et encore : Un art de la mémoire développe l'aptitude à être toujours dans le lieu de l'autre mais sans le posséder, et à tirer parti de cette altération mais sans s'y perdre. Cette force n'est pas un pouvoir (même si son récit peut l'être). Elle a plutôt reçu le nom d'autorité : ce qui est « tiré » de la mémoire collective ou individuelle, autorise (rend possibles) un retournement, un changement d'ordre ou de lieu, un passage à du différent, une métaphore de la pratique ou du discours .*

Nous ne sommes jamais seuls, nous rappelle Maurice Halbwachs⁹⁵, nos souvenirs demeurent collectifs, ils nous sont rappelés par les autres même s'il s'agit d'évènements auxquels nous avons seuls été mêlés et d'objets que nous sommes seuls à avoir vus. Pour lui, si nous ne nous rappelons pas notre première enfance, c'est que nos impressions ne peuvent s'attacher à un support tant que nous ne sommes pas encore un être social. Chaque mémoire est pour lui « un point de vue sur la mémoire collective » et ce point de vue change suivant la place occupée dans le groupe et cette place change aussi suivant les relations que j'entretiens avec d'autres milieux. *Tous ne tirent donc pas le même parti de l'instrument commun ! Mais quand on essaye d'expliquer cette diversité, on en revient toujours à une combinaison d'influences qui sont toutes de nature sociale.*

La mémoire n'est pas l'ensemble des souvenirs conscients d'une personne, car le travail d'écriture sur la base de la mémoire fait sans cesse des choix, propose des liens entre des faits déjà racontés ou décrits et déformés en tant que tels, des objets toujours visibles mais dont les repères écrasés par l'épaisseur du temps sont totalement manipulables (échelle, esthétique...) , des récits d'actions dont

⁹⁴ Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés, sous la direction de Jacques Levy et Michel Lussault, Belin, Paris, 2003. « Michel Lussault : Pérec géographe ? »

⁹⁵ HALBWACHS, M., *La mémoire collective*. P.U.F., 1950.

l'auteur-protagoniste s'est déplacé dans un parcours culturel, politique et esthétique.⁹⁶ La mémoire est bien à l'origine d'une fiction et en faire ainsi l'expérience déplace assez fondamentalement la question du réel et de la vérité dans le travail de recherche basé sur les récits mémorisés des acteurs.

Micrologie et pensée de métissage

Le travail d'agencement de morceaux de vie fragmentés a à voir avec la fabrication de la mosaïque auquel je m'adonne en amatrice, qui passe de la même façon par le choix des morceaux, le travail de composition, la recherche des pièces manquantes... Si on peut conserver longtemps cachés des morceaux épars, la mosaïque est faite pour être vue. Les tesselles que j'utilise sont des morceaux de vaisselles trouvées au bord de la mer. Je ne les fabrique pas, je vais les glaner sur les grèves, dans un exercice de pêche à pied d'un genre particulier qui me fait côtoyer les vrais pêcheurs à la recherche de coques et palourdes. Ces morceaux de vaisselles ne sont pas des éléments naturels charriés par la mer mais des petits morceaux d'objets quotidiens qui ont connu un cycle de naturalisation, après avoir été jetés, sortis de leur fonction domestique. Si j'y ajoute le rituel qui a existé dans certains ports du Finistère et qui explique la profusion de ces morceaux de vaisselle, puisque venir collectivement une fois l'an jeter la vaisselle cassée était de mise, sorte de scène de ménage géante et cathartique, je tiens là une figure dont je peux m'approprier le sens à de multiples niveaux : bricolage qui s'apparente au carrelage et qui fait fréquenter avec délice les magasins de bricolage où je me fournis en ciment et joint, pensée sans cesse réactivée des vies ordinaires cachées derrière chaque morceau, relation entre histoires individuelles et collectives ritualisées, cycle nature/culture.... La mosaïque n'est pas un puzzle dont la figure du tout pré-existe aux morceaux ensuite séparés pour être remis dans l'ordre, la mosaïque reste ouverte, puisque la cueillette ne prend pas fin et que les limites du recouvrement ne sont pas données. Enfin, il reste toujours des tesselles qui n'entrent pas dans la composition, demeurent en attente, c'est là l'idée que tout ne se tient pas, qu'il n'est ni possible, ni souhaitable de tout faire tenir ensemble.

Recoller les morceaux de sa vie, c'est retrouver les petits liens qui font le social, comme l'analyse François Laplantine dans l'ouvrage : *De tous petits liens*⁹⁷. Délaissant les grandes explications et les grands mots qui font immédiatement sens, il est attentif aux petites liaisons et aux minuscules graduations que l'on peut observer dans les comportements en apparence anodins, mais qui pourraient bien avoir des implications éthiques et politiques, ce mode de connaissance *micrologique*, il le trouve aussi, lui l'ethnologue, dans la littérature et le cinéma. La recherche de ces bribes de sens, cette *micrologie* me semble à la fois convenir à un traitement réflexif sur un matériau autobiographique. *Il permet aussi à condition d'être dans une position ouverte à ce qui advient, de voir comment et à chaque instant les individus inventent des manières d'être, très intelligentes pour négocier leurs relations aux autres et ce, non pas dans des sphères où ces liens sont construits, voire choisis (la famille, l'école, le voisinage, les lieux du loisir, du travail...) mais aussi dans l'espace public là où ils doivent*

⁹⁶ On retrouve là des éléments mis en évidence par Jacques Rancière à propos de la fiction documentaire, *La Fable cinématographique*, Librairie du XXI^e siècle, Seuil, 2001.

⁹⁷ Fayard, Mille et une nuits, 2003.

perpétuellement s'inventer.⁹⁸ Si on élargit la notion d'espace public, à toutes les situations d'entre-deux, à tous ces espace-temps du tissu interstitiel de la vie, cette approche permet de rétablir des liaisons entre des expériences, des séquences habituellement traitées de manière disjointes, annulant ce qui fait parfois le plus sens, à savoir le passage, l'entre-deux. Cette manière de travailler, ce rapport au monde offre de plus l'avantage de retourner le discours globalement pessimiste sur le social basé sur une idée préconstruite de celui-ci et de voir et analyser les principes positifs d'identité sociale, les petits arrangements au quotidien, les inventions nées de situations contraintes. François Laplantine définit cette perspective de « métissage » mettant en jeu les traits propres de la société contemporaine, mais aussi des processus de retrait, non pas seulement des modèles mais des modulations de formes notamment esthétiques qui apparaissent, disparaissent, *transparaissent* (Benjamin). Pour cet auteur, le métissage n'apparaît pas seulement comme une condition (qui serait subie) mais pleinement comme une culture, avec ses phénomènes, ses exemples, son langage, sa syntaxe. Il s'agit d'ailleurs davantage d'une « pensée du métissage » qui passe d'abord par une expérience individuelle de la désappropriation et une reconnaissance de l'altérité en nous-mêmes.

⁹⁸ Idem

CHAPITRE 3 – REVENIR EN SOCIOLOGUE SUR SA PROPRE HISTOIRE

Je peux m'en tenir là, le parcours universitaire et professionnel est couvert, le jeu ouvert des références est posé, la traversée des disciplines et la construction de mes objets de recherches sont précisées. Mais il reste à faire l'expérience annoncée de l'auto-socio analyse et de l'écriture comme recherche. Il faut un certain courage ou une bonne dose d'inconscience pour aborder un tel travail alors qu'on n'a pas produit une œuvre sociologique remarquable ni atteint une quelconque position d'excellence, car ce sont bien les chercheurs de cet acabit qui s'y collent et le plus souvent à la fin de leur carrière. Je n'ai pas la trajectoire des enfants issus des classes populaires et/ou de parcours migratoires qui, surtout s'ils font preuve d'une réussite exemplaire grâce au système scolaire, peuvent témoigner plus jeunes que les précédents. Je n'appartiens pas véritablement à la catégorie des « transfuges » définie par Nicole Lapiere, dont *l'avantage épistémologique* est une sorte de *vision à double foyer sur l'histoire, la culture et la société*.⁹⁹ J'ai souvent été confrontée et parfois tentée par un portrait simplifié campé autour de la seule matrice populaire, parcours particulièrement valorisant dans la section de sociologie nantaise, le capital culturel de naissance d'un enfant d'ouvrier pouvant, à l'inverse du reste du système scolaire, faire entrer plus facilement dans la carrière¹⁰⁰ ! Mais dans le travail que j'entreprends ici c'est justement de ce décalage, de ce léger biais, de ce parcours entre-deux mondes et deux modèles (masculin et féminin), de la complexité des positions intermédiaires, sans cesse réversibles, brouillées, invisibles et peu valorisantes, que je veux travailler, misant pour une part, sur l'enjeu d'un témoignage qui peut valoir pour d'autres et plaide pour rendre aujourd'hui encore possible ce type de parcours.

Deux chantiers d'écriture ont été nécessaires pour mener à bien ce projet : une écriture libre, monologue sur l'enfance intitulé *Comme dit ma mère*, lui-même repris sous forme analytique comme corpus sociologique. Pour Novarina, *ce sont les mots qui cherchent, qui traquent la pensée. Le langage est l'espace contenant tout*.¹⁰¹ Je mise sur le travail subjectif de la mémoire pour dégager des souvenirs enfouis, des correspondances plus surprenantes, des facettes de récits beaucoup moins ordonnées qui permettent d'avancer des hypothèses sur l'émergence des représentations du social, des places, des rôles, du genre, sur les effets de la grande et de la petite histoire, sur la question de l'espace comme embrayeur du social et bien sûr sur le fonctionnement de la mémoire, entre mémoire individuelle et mémoire collective. L'horizon d'attente est à la fois personnel et directement lié au métier de sociologue mettant en œuvre comme on le verra dans la partie suivante des entretiens biographiques qui reposent sur un travail de remémoration orale, où s'énoncent différents registres de blocs de parole déjà prononcés et de souvenirs dont l'expression est rendue possible par la présence du tiers-sociologue, faisant souvent l'expérience de la mémoire empêchée, sur laquelle travaille en priorité le psychanalyste mais pas seulement.

⁹⁹ LAPIERRE, N. *Pensons ailleurs*, Stock, un ordre d'idées, 2004, page 135 et suivantes.

¹⁰⁰ Cf le LERSCO, laboratoire sur la classe ouvrière, fondé par Michel Verret

¹⁰¹ *Devant la parole*, P.O.L., 1999

Un brouillon efficace

Au lendemain du deuxième tour aux élections présidentielles de 2002, des personnes se mobilisent dans le monde artistique culturel nantais pour interroger les enjeux culturels et les dérives d'une politique de gauche. Michel Liard, metteur en scène responsable de la compagnie théâtrale du *Fol ordinaire* et Cécile Nivet, responsable de la galerie associative *Le Rayon Vert* impulsent à Nantes les premières rencontres qui débouchent sur un groupe de travail qui publiera plus tard un recueil sous le titre : *Brouillons de cultures, 21 Avril 2002-21 Avril 2005*, signé « Les Moutons rebelles ». Je participe à ce groupe dès le départ et bien que n'étant ni artiste, ni militante de l'éducation populaire, ni spécialiste de la culture en tant que telle, je rédige avec l'aide de Bernard Vrignon, un chapitre de l'ouvrage questionnant ce qui fonde les rapports d'une personne à la culture, à travers mon histoire personnelle : goûts, pratiques, engagements. Cette expérience passe également par différentes formes de collaborations autour de l'écriture des parcours d'autres membres du groupe allant de l'interview à l'écriture d'une histoire de vie dans le cas de Jean Relet, ancien militant ouvrier des chantiers navals à l'origine de la Maison des Hommes et des Techniques, et de Marie Rolland, plasticienne du collectif de la Luna. Les textes autobiographiques qui vont suivre, à l'exception des souvenirs d'enfance prennent appui sur ce premier document.¹⁰²

:

Monologue sur l'enfance

Le récit de l'enfance a pour objectif de tenter de ressaisir les socialisations primaires au moment de leur émergence. De même que la représentation d'un moi séparé, extérieur à la société, n'a pas existé à toutes époques et dans toutes sociétés, comme l'a montré Norbert Elias, dans la *Société des individus*¹⁰³ en étudiant l'émergence historique d'une problématique de la conscience de soi et de l'intériorité, je pose comme hypothèse que l'émergence de cette conscience a aussi une histoire à l'échelle des individus.

Comme dit Ma mère est un monologue écrit à la première personne qui reprend mes souvenirs d'enfance jusqu'à l'âge de douze ans environ. J'opte pour un mode résolument subjectif, reportant dans une écriture distincte la part écrite par la sociologue, bien consciente que tous ces découpages sont théoriques. Le monologue s'impose comme forme d'écriture adaptée à une recherche qui ne sait pas où elle va mener, dont le fait de chercher passe avant celui de trouver. Je rejoins la position exprimée par Laurent Mauvignier : *Le monologue tourne autour du pot (...) Toutes les hypothèses sont explorées, détaillées... C'est dans ce processus que se produit le discours. Mais il n'y a jamais de parole de vérité, seulement de possibilité, de suggestion avec le monologue intérieur. Mais je n'aime pas beaucoup l'adjectif « intérieur », ce qu'il connote, de profondeur... Alors que c'est plutôt une parole horizontale, ou en spirale, qui cherche seulement à aller vers l'intérieur. Mais qui ne trouve pas. Et s'il y a émotion, elle*

¹⁰² Cf « Un parcours spatial et social dans la ville de Nantes », p.51-61, In *Brouillons de Culture, Les Moutons Rebelles*, Nantes, 2005.

¹⁰³ *La Société des individus*, Fayard, 1991, en poche Pocket

vient plutôt de cette impossibilité à trouver.¹⁰⁴ Si le travail effectué en le rédigeant fait partie de plein droit du corpus à partir duquel le travail de synthèse s'est opéré, son statut demeure paradoxal, il renvoie à ce que Nicole Lapierre¹⁰⁵ nomme, *le pacte autobiographique* qu'elle repère dans les écrits des établis et chez bien des ethnographes, qui ont fait l'expérience d'un franchissement, qu'elle élargit aux phénomènes de mobilité ascendante.

Je n'ai à aucun moment de ce travail cherché à retourner sur les lieux de mon enfance, pour réactiver ma mémoire, même si je suis allée rendre visite à ma mère qui vit toujours dans la même maison, je n'ai pas non plus revu les albums de photographies comme le fait Annie Ernaux, dans *Les années*. J'ai écarté cette méthode qui m'aurait fait travailler à partir d'images la plupart du temps prises par mon père, fortement marquées par des déterminismes sociaux¹⁰⁶ et qui intéressantes à ce titre, me faisaient changer d'objet de recherche. J'écarte aussi la dimension introspective, sans nier bien sûr le travail du refoulement et le principe de l'association, la construction narrative est inévitablement basée sur l'oubli, indispensable à la mise en fiction de la vie individuelle autant que collective.¹⁰⁷

Le récit commence par un parcours ordinaire, celui du trajet entre la maison et le centre-ville et il se prolonge ensuite sur le mode rhizomique, se réengageant d'une manière aléatoire, par le jeu d'associations d'idées, d'images ou de mots. A l'arrivée le texte imbrique trois récits : celui du parcours dans la ville entre la maison et le centre-ville, celui du déplacement annuel l'été dans le Finistère, celui enfin du déroulement des années car plus ou moins implicitement le temps défile et la fin se situe précisément à douze ans au moment du voyage initiatique à Paris. Parfois un événement fait repère pour préciser l'âge auquel les faits racontés se sont déroulés. Mais c'est souvent le cycle quotidien, hebdomadaire ou annuel qui vient télescoper le récit en cours ou un embranchement spatial. Il s'agit soit de micro récits isolés très précis, soit indéfinis dans le temps et pour partie dans leurs agencements et qui se sont reproduits d'une manière cyclique, ils se trouvent de toute façon amalgamés dans une narration fleuve qui vient tout englober. Les angles de vue sont bien sûr dictés par les préoccupations qui sont les miennes aujourd'hui, mais à aucun moment, je ne me pose la question de la construction du texte. Écrit très vite, c'est un bloc d'écriture quasi automatique, dicté par la seule règle, impossible bien sûr à tenir : retrouver les manières de dire, les expressions de l'enfance, écarter autant que possible les mots alors inconnus et retenir les amorces d'interprétations en suspens sans les raccorder les unes aux autres. J'ai la volonté de rester au plus près des schèmes de pensée qui dictaient ma vision du monde et de ne pas enjoliver ou raisonner trop loin. Des lectures accompagnent la réflexion sur ma posture : *Les premiers mots* de Bernard Noël ou encore *Le choix des mots* de Clément Rosset.¹⁰⁸ Une autre énigme dicte la volonté d'écrire ce texte : comprendre comment naît la curiosité qui fut précoce et vive chez moi de regarder et d'interpréter les positions occupées par les uns et les autres, de noter ce qui singularise et isole, ce qui fait à l'inverse appartenir à un groupe et lequel : la famille, le quartier, les filles de ma rue. J'ai souvent fait cette expérience à

¹⁰⁴ Cf le numéro 77 du Matricule des Anges, 2006, consacré à Laurent Mauvignier, l'article « Capter la surface des choses », page 18 et suivantes.

¹⁰⁵ LAPIERRE N., *Pensons ailleurs*, déjà cité.

¹⁰⁶ BOURDIEU, P., (1965) *Un art moyen, usage sociaux de la photographie*, Minuit.

¹⁰⁷ AUGÉ, M., (2001), *Les formes de l'oubli*, Payot/Rivages.

¹⁰⁸ Respectivement Flammarion, 1973 et Minuit 1995.

propos d'évènements vécus à plusieurs, y compris d'expériences de terrains dans la recherche : réunions, entretien, je peux en parler ou écrire à leur propos très longuement alors que mes camarades considèrent qu'il y a très peu à en dire. Je fais l'hypothèse que la place occupée dans ma famille, le léger décentrement social et culturel de ma famille dans mon quartier vont me placer très tôt dans une position d'observation des différences, de nomination (le plus souvent intérieure), de position réflexive qui facilite aujourd'hui l'exercice de la mémoire en particulier sur les faits relevant du rapport de soi à l'autre, aux autres. La matrice morale de la religion relayée par ma famille et les rapports de classe, de genres et de places sont majeurs mais tout autant le sentiment d'être maître de ses actes et de son destin, et pour partie des valeurs qu'on décide d'adopter, permettant d'avancer l'hypothèse d'une position existentialiste. Il est évident que le contexte de l'HDR dans lequel j'entreprends ce chantier qui aurait tout aussi bien pu être mené sans cela, (ou non justement), dicte certainement des pistes plus problématisées autour des rapports de classe, de la notion d'habitus et de la classification suivant les différents types de capitaux : capital social, culturel, spatial et symbolique.

Je suis très influencée, je l'ai dit, par les deux ouvrages de Richard Hoggart : *La culture du pauvre* et *33 Newport street*, et en particulier par son style semi-indirect, sa phrase-type, qu'analyse Jean-Claude Passeron dans la présentation de *La culture du pauvre* : (...) *la phrase-type de Hoggart est construite selon un schéma grammatical qui implique en principe l'extériorité du sociologue à ce point de vue, mais elle tend constamment à formuler les jugements ou les attitudes qu'elle analyse en intégrant insensiblement à son développement des tournures et des catégories sémantiques qui sont autant de manifestations et d'indices du pont de vue populaire sur le monde.* Autrement dit, Richard Hoggart se donne par cette syntaxe implicite le moyen d'introduire de manière systématique des schèmes caractéristiques de la pensée populaire dans un discours descriptif qui peut ainsi s'organiser continûment selon la logique propre à l'objet décrit, même s'il en reste distinct sur le plan de l'interprétation et de l'explication. Dans *33 Newport Street* il dévoile que le premier moment de contentement dont il se souvient correspond au jour où une vieille dame de son quartier à qui il avait souri, a dit : *Bonjour Jean-qui-rit. Toujours gai.* C'était la première fois qu'il voyait sa propre personne de l'extérieur et à partir de ce jour, il a commencé à réaliser qu'on ne traverse pas le monde enfermé dans un cocon individuel mais que nous pouvons agir en élaborant des techniques d'approche, de réponse, de retrait, d'ajustement. La phrase de Martine Sonnet, déjà citée, est proche de ce style qui inclut soit des parenthèses renvoyant à des choses dites et identifiées comme telles, soit les mots des origines qui viennent dans le fil de l'écriture à la fois dire l'enfance et la position.

La relecture d'*Enfance* de Nathalie Sarraute¹⁰⁹ et en particulier l'écriture sous forme de dialogue avec elle-même sur son hésitation à se lancer sur le récit de ses souvenirs personnels, m'a donné la dernière impulsion pour m'y lancer, ce qui peut paraître prétentieux, mais relisez vous-mêmes :
- *Alors, tu vas vraiment faire ça ? « Evoquer tes souvenirs d'enfance »... Comme ces mots te gênent, tu ne les aimes pas. Mais reconnais que ce sont les seuls mots qui conviennent. Tu peux « évoquer tes souvenirs »... il n'y a pas à tortiller, c'est bien ça.*

¹⁰⁹ La Pléiade, Gallimard, 1996, p. 989-1145

- *Oui, je n'y peux rien, ça me tente, je ne sais pas pourquoi....*

La fin va s'imposer comme le reste s'est imposé, c'est le voyage à Paris, j'ai douze ans et les mots de Nathalie Sarraute sont une fois de plus les plus justes :

- *Rassure-toi, j'ai fini, je ne t'entraînerai pas plus loin....*

- *Pourquoi maintenant tout à coup, quand tu n'a pas craint de venir jusqu'ici ?*

- *Je ne sais pas très bien... je n'en ai plus envie... je voudrais aller ailleurs...*

C'est peut-être qu'il me semble que là s'arrête pour moi l'enfance... Quand je regarde ce qui s'offre à moi maintenant, je vois comme un énorme espace très encombré, bien éclairé....

Je ne pourrais plus m'efforcer de faire surgir quelques moments, quelques mouvements qui me semblent encore intacts, assez forts pour se dégager de cette couche protectrice qui les conserve, de ces épaisseurs blanchâtres, molles, ouatées qui se défont, qui disparaissent avec l'enfance...¹¹⁰

Une enfance dans un quartier populaire durant les Trente Glorieuses

Je ne restitue pas ce texte d'une centaine de pages qui va finalement être publié aux éditions Joca Séria en 2011¹¹¹, mais je vais reprendre sur un mode plus classiquement narratif le résumé de mes années d'enfance et d'adolescence avant de m'attaquer à l'analyse du texte lui-même et à ce qu'il m'a permis de dévoiler d'impensé.

Je suis née en 1953 et dès l'âge de deux ans, j'habite avec ma famille dans le quartier de la Contrie, à Nantes. Mon père est employé, il devient cadre sur la fin de sa carrière. Ma mère est femme au foyer et nous ne sommes que deux enfants ce qui nous distingue dans un quartier où les grandes familles sont nombreuses. Mon frère est mon aîné de cinq ans. Mes parents ne sont pas nés à Nantes, mon père est angevin et ma mère est finistérienne, mais ils s'y sont rencontrés pendant la guerre, dans une banque où ils étaient l'un et l'autre employés aux écritures, un service minimum étant maintenu pour les hommes d'affaires. Ma mère n'a pas de famille à Nantes mais celle de mon père est très présente, ses parents ainsi que ses deux frères, leurs femmes et enfants habitent tous dans des quartiers proches. Mes parents sont catholiques pratiquants et je vais à l'école privée. Ils sont pris dans la dynamique culturelle des petites classes moyennes. Le modèle familial est celui de la recherche du bonheur qui passe par une stabilité matérielle, l'accession à la propriété est une priorité ainsi que l'accès à la culture : achat de livres, d'un tourne disque, de disques de musique classique et de jazz, abonnement à des revues. Nos voisins sont aussi employés ou ouvriers qualifiés, salariés dans de grosses entreprises (Paris, Les Chantiers, St Gobain). Ils sont accédants ou locataires dans la cité HLM qui fait face au lotissement. Les familles accédantes peinent parfois davantage que certaines des familles en HLM qui peuvent plus vite que les précédentes acheter une voiture, partir en vacances ailleurs que dans la famille. Les positions liées aux métiers des pères (qui partent en bleus ou en costume, en car d'entreprise, en vélo ou en voiture), les compositions familiales, les systèmes de

¹¹⁰ SARRAUTE, N., La Pléiade, Gallimard, page 1145.

¹¹¹ Une lecture du texte *Comme dit ma mère*, faite par Claudine Bonhommeau, comédienne, devant une assistance d'amis et de quelques collègues du laboratoire, dirigée par Monique Hervouët, metteur en scène avec qui, j'ai plusieurs fois collaboré a entraîné quelques reprises, l'écoute du texte révélant ce que la relecture ne permettait plus.

croyances, les conditions de logements créent des différences sensibles alors même que l'appellation « quartier ouvrier » recouvre l'ensemble. Mais la véritable différence se situe avec les familles assistées, le chômage est le plus souvent lié à l'alcoolisme, à la maladie, au veuvage, certaines familles appartiennent de fait davantage au sous-prolétariat. Les enfants se répartissent entre l'école privée – dite alors libre – et l'école laïque. Je sais, comme tout le monde, les positions des uns et des autres : catholiques, communistes, syndicalistes... La différence la plus forte existe entre les familles qui ont des convictions et des engagements quels qu'ils soient (syndicalisme, pratique religieuses mais aussi sportive, éducation populaire...) et celles qui ne maîtrisent pas leurs vies et subissent. Toutes sont liées par la peur de la déchéance, vite arrivée avec la maladie, l'accident du travail ou le dérapage avec un ordre moral pourtant en train de se défaire entre mariage et maternités. Mes parents ne sont pas seulement pris dans un système d'émancipation individuel, ils jouent des rôles de médiateurs et s'engagent dans le milieu associatif, ma mère rend de nombreux services auprès de ses voisines, des personnes âgées. On compte sur eux dans les coups durs : ainsi le jour où mon père prendra la défense de plusieurs voisins qui se sont fait avoir par un démarcheur à domicile. Ce double engagement de mes parents dans le quotidien du hors travail est bien différent de celui d'un de mes oncles où le militantisme syndical passe avant tout. La charité est mise en pratique au quotidien mais selon le proverbe, elle commence d'abord par penser à soi, ce qui évite toute envie de se sacrifier. Nous vivons au quotidien la question de la modernité avec la forte conscience de faire partie de ceux qui sont embarqués dans un monde qui change. La différence de notre quartier vis-à-vis du centre-ville est nette : on va en ville pour faire des courses (le lèche-vitrine avec ma mère), visiter la cathédrale et le château, les musées, mon père excelle dans le rôle de guide, il connaît sa ville et aime nous l'apprendre et la faire connaître aux visiteurs, et bien sûr pour la Mi-carême et les lancements de bateaux aux Chantiers. Et puis on *remonte* à la Contrie. Habiter un quartier neuf où tout sent le ciment, de la maison à l'église en passant par l'école est un privilège, mais fréquenter régulièrement le centre-ville aussi. Le sentiment d'appartenance au quartier est premier, accéder à la centralité urbaine doit s'acquérir. La culture est aussi liée à la religion et tout ce qui gravite autour. Les textes surtout : les cycles des évangiles et des épîtres qui scandent l'année. J'écoute mon père discuter des prêches avec les prêtres, il ne sont pas toujours d'accord. Il fait partie du cinéclub du quartier, je vais donc au cinéma. J'aime les soirées où ils préparent les débats autour des films. Des fêtes sont aussi liées à la religion : la Semaine Sainte et ses mises en scènes, les kermesses, ventes de charité, la procession de la Fête Dieu dans les rues du quartier. Je suis prête à monter sur n'importe quelle scène.

Nous passons tous les étés en Bretagne dans une maison un peu sommaire mais très poétique ayant appartenu à ma grand-mère que nous sommes les seuls à utiliser. Le rapport à la mer et à la nature est très fort, comme source de plaisir et de bien-être. La culture se vit dans la découverte de l'histoire locale, du patrimoine - des mégalithes aux chapelles, guide vert en main -, l'expédition annuelle à Groix, tout ce qui touche à l'économie locale : l'univers des pêcheurs me fascine. Nous passons chaque jour devant la maison où vécut le philosophe Alain, je lirais assez jeune ses *Propos*. Je découvre la peinture à travers Gauguin qui a peint les lieux où nous vivons, les souvenirs d'enfance sont marqués d'une superposition troublante entre les paysages vécus et les reproductions de tableaux que mon père s'est procuré grâce à un système d'achat par correspondance. Au moment de choisir le nom de la rue du lotissement nantais où les parents font construire, Paul Gauguin s'impose. La conquête de la

culture se fait ainsi par touches : un lieu renvoie à un évènement, un paysage à un auteur ou à un tableau et inversement. Je vis fortement le dédoublement d'espace, le retour à Nantes est difficile, nous n'avons pas de voiture et la Bretagne et la mer n'existent que l'été, mais ce dépaysement, ce temps long au cours duquel je vis une autre vie, me met très jeune dans une position favorable à l'analyse des rapports sociaux dans mon quartier tout autant que sur la situation de la position de ma famille restée en Bretagne, par comparaison et par jeu de décentrement à répétition.

Le passage en sixième dans un établissement privé me voit fréquenter un quartier plus bourgeois mais à mes yeux dévalorisé parce qu'ancien. On est très peu à partir en sixième, je suis la seule de ma classe de primaire à continuer après la troisième. Je ne fréquente pratiquement pas les filles du collège et du lycée. Le cursus secondaire est fade, je retiens l'impression de la fin d'un monde : école non mixte, relations fausses avec des religieuses très loin de nos désirs, souvenirs d'enseignantes laïques médiocres.... Je m'y ennueie et je travaille surtout seule avec les manuels de classe. Mon quartier reste le repère central et en grandissant, je vais m'y engager dans des activités sportives. Je me bats avec mes copines pour qu'une équipe de fille s'ouvre au club de basket du patronage. À partir de quinze ans, je me lance intensément dans les activités de voile proposées durant l'année à la Jonelière (sur l'Erdre) et l'été à Quimiac (au bord de la mer) par un prêtre à l'origine d'une association d'éducation populaire où mes parents ont des responsabilités. J'y deviens plus tard monitrice de voile. La mer est ma grande passion de jeunesse, je vais jusqu'à me faire embarquer comme mousse sur des sardiniers au Croisic. Je fais ensuite des stages de voile sportive dans une école de voile de la côté finistérienne. Au fil des années, la distance avec la religion se creuse, on arrive de plus en plus tard à la messe, puis on ne va plus qu'à la sortie de messe et enfin directement au café du coin sans passer par la case Eglise. Comme une grande partie de mes copains et copines vivent la même chose, cela se passe en douceur côté famille. La pratique religieuse n'a finalement concerné qu'une génération, mes grands-pères n'étant pas pratiquants.

Outre le souvenir d'un moment de grande liberté, la vie quotidienne est magiquement désorganisée, 1968 est un révélateur des positions sociales et politiques des gens du quartier. Certains ouvriers occupent leurs usines, ils partent avec des drapeaux rouges sur leurs mobylettes et je prête mon duvet - objet alors rare - à un de mes voisins de « Sudav ». Les ouvriers de l'usine de mon père viennent le chercher pour qu'il aille faire les payes, il est le seul employé accepté à franchir l'enceinte. Je vais à plusieurs reprises dans des manifestations très spectaculaires en centre-ville en cachette de mes parents et avec ma copine, nous faisons un jour passer un bus dans notre rue, le chauffeur ayant accepté de déposer les gens à la demande ! Ma conscience politique s'affirme ensuite progressivement à travers des évènements internationaux commentés par des copains plus âgés : les bombardements au Vietnam - rappels incessants par mes parents des bombardements américains à Nantes - le printemps de Prague et l'invasion des chars russes en août 68. J'achète le journal *Le Monde* pour la première fois. Quant au Gaullisme, je passe de l'image du libérateur de l'enfance à celui du conservateur, j'enrage de ne pas pouvoir voter en 1974.

Je me trouve dans une position entre-deux générations, celle des personnes que j'ai en ligne de mire qui ont 20 ans en 1968 alors que j'en ai 15. D'un côté je profite d'un monde que d'autres ont

commencé à faire changer, je vais ainsi bénéficier de la pilule contraceptive dès que je vais en avoir besoin (légalisée en 1967, j'ai 14 ans) ; d'un autre, lorsqu'enfin je prends place et je peux participer au débat, les personnes que j'imaginai aux avant-gardes sont déjà en train de le délaissier à moins que cette position en avant était un effet de mon admiration. Cette position, qui bien souvent m'isole, me donne aussi beaucoup de liberté et un capital réflexif ouvert par mes aînés, les quelques copains de mon quartier ayant engagé un cursus universitaire, je fréquente souvent des gens plus âgés que moi choisis parmi ceux qui me tirent en avant.

La marque sociale du langage

C'est *histoire de dire* ou *histoire de causer* dit souvent ma mère après avoir utilisé une de ses nombreuses expressions et proverbes, *pour faire prendre l'air à ses dents*, préfère la mère de mon amie avec qui j'ai réfléchi à ce patrimoine commun, expressions qui témoignent du seul plaisir de la langue, de la nécessité de faire entendre sa voix alors même qu'aucun autre message n'est nécessaire dans l'instant. J'en ai fait un inventaire, que j'ai croisé avec celui de la mère de cette amie, qui est nantaise d'origine, certaines sont communes, d'autres non. Mais comme l'a démontré Michel de Certeau à propos de l'énonciation proverbiale, une analyse qui se limite à ce seul corpus ainsi isolé, se prive des opérations des locuteurs, exclue la pratique linguistique quotidienne et l'acte de parole même. *Les proverbes sont marqués par les usages ; ils présentent à l'analyse les empreintes d'actes ou de procès d'énonciation, (...) ils indiquent donc une historicité sociale dans laquelle les systèmes de représentations ou les procédés de fabrication n'apparaissent plus seulement comme des cadres normatifs mais comme des outils manipulés par des utilisateurs.*¹¹² C'est grâce à ce travail d'auto-socio analyse où certains de ces proverbes surgissent dans les situations décrites que l'enjeu de ces pratiques linguistiques quotidiennes sont plus clairement apparues. Ces proverbes servent sur plusieurs registres, pour commenter une situation, donner du sens à une pratique ordinaire, mettre des mots sur une action qui passerait inaperçue, combler un blanc, tromper l'ennui ou encore conclure. Ces expressions se disent par habitude, sans même y penser, pour le plaisir des mots et chaque locuteur s'en empare à sa manière, nous avons constaté des variantes ou des sens donnés légèrement différents. Ma mère les déforme, les détourne, les associe, les enchaîne parfois et ce répertoire collectif présente des variations, des pratiques langagières qui sont distinctes suivant les individus alors même que le premier principe est celui de la répétition. Parfois elles se télescopent, ne veulent plus rien dire sauf à ceux qui les connaissent et reconstituent les chaînons manquants. Elles peuvent aussi être associées à de nouvelles expressions dans le cas de ma mère, reprises des mots des enfants et petits enfants de la famille, d'anecdotes compressées, voire même de citations filmiques, ainsi du *merci pour ce frugal repas*, souvent formulé à la fin d'un repas copieux en référence au film de François Truffaut : *L'argent de poche*. C'est aussi une sorte de morale qui a déjà servi et peut servir encore, le plus souvent sur le registre du *faire avec* en particulier des conditions de vie, non pas pour s'en plaindre, mais pour être fier d'être ce qu'on est devenu, rappeler qu'on n'a pas oublié et ce qu'on a vécu enfant ou ce qu'ont vécu les générations précédentes. C'est une façon de prendre une posture réflexive sur les conditions infra-ordinaires, sur la vie centralement structurée autour du faire, des pratiques de la vie quotidienne

¹¹² DE CERTEAU, M., *L'invention du quotidien 1. arts de faire*, déjà cité, page 39.

qui est « un éternel recommencement », renvoyant à la « théorie de la pratique » telle que l'analyse Pierre Bourdieu. Elles sont parfois drôles ou les exprimer permet de rire d'une situation, elles peuvent être légères, avoir des connotations sexuelles mais dans leurs manière de les dire, nos mères ne semblent pas le savoir ou bien, au contraire, s'autoriser ce registre seulement à travers elles. Paroles du quotidien, dites par les femmes, il y en a pour toutes les circonstances de la vie et nous, leurs filles qui sommes passées par bien d'autres détours réflexifs sur le langage – mon amie est psychologue - , redécouvrons que ces manières de dire de nos mères, sont les éléments des schèmes de pensée populaires actives qu'elles nous ont transmises, alors que les pères par leur parcours professionnel nous font appartenir aux classes moyennes. Les classements ne sont pas totalement en phase avec la réalité de ce qui nous constitue. Nous devrions peut-être davantage penser en termes géologiques, le modèle des plaques tectonique semblant assez adapté aux mécanismes du social. Les mères, femmes au foyer, bien qu'identifiées par la position du mari (via la catégorie « ménage » bien paradoxale dans ce cas précis), salarié et situé socio-économiquement et socio-culturellement ailleurs, ont transmis des systèmes de valeurs, reçus des générations précédentes et non totalement modifiées par leurs conditions matérielles d'existence qu'il ne s'agit pas de nier. Le plaisir des mots s'est d'abord imposé dans la langue parlée et entendue, puis écoutée, le plaisir d'écrire est venu se superposer à cet espace initial, alors que le plaisir de lire est celui du savoir... Même si lire et écrire sont acquis d'une manière totalement imbriquée, l'écriture qui passe par la main, qui fabrique à partir du corps en mouvement, est bien différente de la lecture du livre imprimé et qui vient de l'extérieur. Le savoir vient de ces deux mouvements, celui qui part de soi et celui qu'il faut aller chercher ailleurs.

Une position sociale en léger décalage

Je crois me souvenir que je ne connais pas le mot « bourgeois » pour me situer socialement, c'est la chanson de Brel écrite en 1962 et entendue sans doute quand j'ai 10, 11 ans qui me le révèle. Comment nommer les riches par rapport auxquels on se situe puisque nous sommes ni riches, ni pauvres, le mot « rupin » avec sa connotation critique, sert pour parler de cette position sans cesse évoquée par ma mère. Le riche est celui qui s'ennuie, qui a de lourdes charges, comme celle d'entretenir des maisons grandes et si coûteuses qu'on ne souhaite pas les posséder. Cette question de la distance vis-à-vis des « rupins » je la matérialise rapidement par la taille des maisons, entourées de grands espaces eux-mêmes fermés de murs, je vois donc le riche dans son espace privé, toujours séparé, à distance. Un riche ne s'amuse pas, se prend au sérieux (s'y croit), est un peu ridicule. La position salariale de mon père a définitivement écarté toute dépendance de la famille vis-à-vis des modèles de la domesticité et de la dépendance, il suffit donc de bien choisir ceux comme le médecin, le dentiste qu'on a besoin de côtoyer. La proximité pour le dentiste par exemple est celle des origines bretonnes, quant au médecin, sa localisation à la limite de notre quartier, en fait presque un voisin à qui on peut confier des préoccupations locales qu'il partage, ce sera le cas au moment de la constitution de l'association contre les pénétrantes. Mon grand père qui a vécu avec ses parents dans la situation de domesticité d'un baron continue à faire vivre avec nostalgie ce monde qui me semble relever de l'ancien-régime. Je connais la révolution et suis très sensible à l'abolition des privilèges. Je connais des gens pauvres – et je sais qu'ils le sont - mais je ne connais pas personnellement de « riche », figure lointaine et caricaturale. La pauvreté est inscrite dans l'histoire de ma famille, ma mère nous le

rappelle pour se réjouir d'en être sorti. Quand on achète un nouveau vêtement, l'expression « ça fait riche » vient bien souligner que faire riche est différent d'être riche et que nous sommes seulement en train d'acquiescer certains petits signes de richesse, sur fond d'humour. La famille est mobilisée pour consolider le processus d'ascension sociale qui lui, est bien présent à travers les heures supplémentaires de mon père, indispensables pour devenir cadre et consolider cette position. La mobilisation économique pour payer la maison est un élément majeur de ce parcours. La référence fréquente et positive de ma mère au travail manuel et à la classe ouvrière, filiation qu'elle revendique pour elle, se vit dans la fréquentation de certaines familles du quartier dont les pères travaillent en usine ou aux chantiers, les systèmes de relations sont alors souvent liés à la religion, à l'action catholique dont ma mère est proche mais surtout à des engagements communs de l'ordre de l'éducation populaire, dans la filiation des patronages et en particulier dans les activités sportives (basket à la Jeanne d'Arc !) et de loisirs d'été. Parmi eux, des syndicalistes, militants à la CFDT. Je connais les accidents du travail, les métiers à risques, les boulots qui salissent les bleus, les mères et épouses s'en plaignent autour de la corvée de la lessive, il y a ainsi les bleus de mon frère, élève de technique, à sécher dans le jardin, comme il y en a dans certains autres jardins. C'est le nettoyage des bleus qui va justifier l'achat des premières machines à laver par une filière liée à l'usine Sudaviation où travaillent pas mal de nos voisins. Mon père part en vélo, puis en solex, mais en costume, (il enfle par-dessus un ciré vert et un pantalon de ciré) puis en Deux Chevaux, les employés d'hier s'habillaient assez chic et ma mère repasse ses chemises, élément important du vêtement de travail de mon père. Les riches ont des femmes de ménage, je connais beaucoup de voisines qui font des ménages, évaluées par ma mère sur deux modes : les courageuses, quand les finances de la famille en dépendent (veuves ou femmes dont les maris sont en invalidité) et celles qui courent pour du superflu (voiture, vacances) et prennent pour cela le risque de ne pas bien tenir leur maison. Mon père est fier d'éviter à ma mère le travail salarié, interrompu dès la naissance du premier enfant, alors même qu'ils se sont connus au travail, ma mère est fière d'avoir épousé un homme qui gagne assez d'argent pour lui éviter toute angoisse matérielle. On peut dire que la conscience de la position sociale de la famille se construit dans un jeu d'ajustement permanent avec l'identité ouvrière du quartier mais que cette identité collective participe de la constitution d'un capital social, symbolique et culturel qui relève de cette entité qui englobe tout le monde.

Les autobiographies des intellectuels (les) issues des classes populaires travaillent sur la honte sociale, la domination et l'infériorisation, de Richard Hoggart à Didier Eribon et Gérard Noiriel en passant par Pierre Bourdieu et Annie Ernaux. Ma position ne m'a pas fait m'y confronter dans l'enfance où la position de ma famille me met souvent en légère position de décalage vers le haut, vis-à-vis de mes voisins, amis. Dans un parcours conduisant des classes populaires à une position dominante en une génération, via la réussite scolaire, il existe du moins de l'extérieur des repères lisibles, théoriquement balisés, le chemin à parcourir pour quitter la position de dominé pose les enjeux de la rupture d'avec son groupe, sa famille, le passage par une phase de solitude avant de pouvoir prétendre à une autre position. Eribon analyse en quoi le capital social dont il était de fait doté était devenu un capital négatif : *il s'agissait d'annuler les liens plutôt que de les entretenir*. Si j'ai eu conscience dès l'enfance des rapports de domination, je ne n'en ai pas fait l'expérience intimement, c'est plutôt l'expérience du relativisme culturel qui me constitue et celle du rapport social vécu alternativement en position

dominante et en position dominée, oscillation plus difficile à transformer symboliquement et politiquement. Mais la rupture assez radicale avec une partie de la famille élargie et avec les connaissances des gens de mon quartier et des réseaux liés à l'enfance, si je ne l'ai jamais décrétee, est un fait, je ne suis pas partie loin mais je suis passée ailleurs.

Entre « eux deux »

Le double modèle socioculturel de mes deux parents et cette notion « d'entre deux » retenue pour définir ma position sociale, me fait glisser sur celle d'entre « eux deux ». D'un côté le quotidien, les pratiques, le corps, la langue, la marche, le voisinage ; de l'autre la culture, le monde, la mobilité, l'extérieur, le bureau, les collègues, l'écrit, le livre. Il m'est difficile de dire à quel âge je vais décider que je ne serai pas une femme qui attend son mari à la maison, mais les longues soirées où ma mère attend mon père en réchauffant la soupe, sans vraiment disposer de son temps, ce n'est pas moi plus tard. Quand mon père rentre, il parle et elle écoute, comme si elle n'a rien à dire de sa journée et que celle de mon père contient vingt. D'un côté, je m'identifie davantage à cette vie en dehors de la maison, que je dois conquérir, mais le fait que ma mère dise chaque jour : « rien à signaler » ou quelque chose du genre ne me va pas, j'ai vécu cette journée de l'intérieur avec elle, et moi je vois beaucoup de choses à en dire. Aujourd'hui, je réalise qu'une bonne partie de mon travail consiste à révéler les richesses de vies ordinaires.

Y'a pas de raison est l'expression qui revient le plus spontanément pour dire dans l'enfance, ma surprise de ne pas être traitée comme un garçon et pour qualifier l'évaluation négative de cette différence. Parfois je reste au niveau d'un constat de la différence, parfois je m'arrête juste avant de penser que ça n'est pas normal, parfois je l'exprime et adolescente, je vais commencer un peu à agir. Le rêve dans la petite enfance d'être une sainte ignorée, le glissement parfois entre le réel et la fiction relèvent de ce sentiment plus ou moins exprimé, manière de transcender ces limites dont je ressens qu'elles ne sont pas fondées sur la raison. Puisque le monde n'est pas raisonnable, il n'y a pas de raison de ne pas s'imaginer tenir une autre position dans un monde rêvé, sublimé tout en pensant qu'il pourrait s'agir de prophétie auto-réalisatrice.

La prise de conscience des différences liées au sexe se passe d'abord dans des moments interdits aux filles, comme de ne pas pouvoir être enfant de chœur et dans le fait de devoir imposer des goûts comme celui de porter un short ou d'avoir un canif plutôt qu'un bijou, de pouvoir aller à la pêche et de plonger sous l'eau les yeux ouverts. La guerre et l'armée sont très vite au principe de cette séparation même si je sais qu'une femme peut autant qu'un homme mourir sous les bombes, mais faire l'armée et surtout partir à la guerre et porter une arme divisent fondamentalement les positions. La question du travail et des métiers vient se greffer sur cette première différence et je vais mettre un temps à concevoir que le travail domestique est un travail, longtemps la différence se pose sur le fait que l'on doit aller au travail et donc sortir de la maison pour se rendre sur les lieux du travail et ce sont les tenues et les modes de déplacement qui sont les seuls indicateurs de ces ailleurs.

La guerre marqueur de temps et expérience du monde

Une des surprises du monologue d'enfance, c'est la très grande présence de la guerre. Les traces de la guerre sont partout, les récits de guerre émaillent le quotidien ou du moins, j'y suis très attentive et ils demeurent aujourd'hui pour moi parmi les plus marquants. Personne de la famille n'est mort à la guerre mais la mort n'est pas passée loin et les peurs vécues par mes parents et grands-parents me sont transmises, réactivées par les guerres qui se déroulent en temps réel. Peur et curiosité mêlés, moment de désordre où tout se déplace sur place, Nantes en guerre c'est le monde pour le meilleur et le pire concentré in situ, c'est une ville devenue cosmopolite, les Allemands sont là, les Anglais et les Américains survolent la ville, des Nantais jusque-là anonymes deviennent Juifs, les Belges arrivent avec tout leur barda jusque chez mes grands parents qui hébergent une famille de réfugiés. La guerre, ce sont les bombardements, les destructions physiques encore visibles dans la ville, c'est l'occupant en particulier en Bretagne, c'est ce que j'apprends de la résistance d'une manière fragmentaire et partielle, Oradour-sur-Glane et les 50 Otages, le changement de nom de la rue des écoles devenue rue Génotte à Quimperlé, nom d'une famille de résistants déportés et jamais revenus dont la fille était en classe avec ma mère. Les noms de l'horreur deviennent ceux qu'on utilise tous les jours pour se situer dans les villes, « lieux de mémoire »¹¹³ dans tous les sens du mot donc allant bien, comme l'a défini Pierre Nora, de l'objet matériel et concret, celui de la plaque du nom de rue, à l'objet le plus abstrait et intellectuellement non encore construit, mais ouvert comme catégorie intellectuelle à construire. Je choisirai sans doute l'histoire, pour emplir ces brèches de savoirs ouvertes par des paroles, des bribes de récits et ces lieux de mémoire urbains que sont les espaces encore en ruines et ceux qui sont déjà cristallisés comme tels comme les monuments aux morts. Je m'arrête toujours pour lire les noms, chercher si je trouve le mien. La question de savoir la position occupée par ma famille pendant la guerre va petit à petit me préoccuper, les films et les livres sur la résistance envahissent les deux décennies de mon enfance, masquant la France moins glorieuse dont on ne parlera que plus tard, celle des dénonciations, des traîtres et de la collaboration, mais je ressens confusément ce non-dit collectif. Mon père a 16 ans au début de la guerre et ma mère 13, âges qui les déresponsabilisent partiellement, mon père échappe au STO et entre dans la défense passive où il est en charge de missions nobles à mes yeux : creusement des caves pour permettre l'évacuation des gens, récupération des corps après les bombardements. Je mène une sorte d'enquête permanente sur ce qu'ont pu faire les uns et les autres en particulier auprès de ma famille de Quimperlé qui tient des commerces, peut-être parce qu'ils vendent des fusils de chasse, mais des fusils quand même. La guerre situe très jeune sur une échelle du temps, c'est un marqueur temporel qui revient sans cesse chez les adultes : avant, pendant, après. Je reprends là un extrait du livre Les années d'Annie Ernaux : *Les jours de fête après guerre, dans la lenteur interminable des repas, sortait du néant et prenait forme le temps déjà commencé, celui qui semblaient quelquefois fixer les parents quand ils oubliaient de nous répondre, les yeux dans le vague, le temps où on n'était pas, où l'on ne sera jamais, le temps d'avant. (...) Ils n'en avaient jamais assez de raconter l'hiver 42, glacial, la faim et le rutabaga, le ravitaillement et les bons de tabac, les bombardements(...) Ils embrayaient par la comparaison sur la guerre d'avant, la Grande, celle de 14*

¹¹³ *Les lieux de mémoire*, Pierre Nora (dir.), Gallimard (Bibliothèque illustrée des histoires), Paris, 3 tomes : t. 1 *La République* (1 vol., 1984), t. 2 *La Nation* (3 vol., 1987), t. 3 *Les France* (3 vol., 1992).

(...) ¹¹⁴ L'après-guerre peut donc être un entre-deux guerres, en gros j'attends la troisième guerre mondiale une partie de mon enfance et la radio se charge d'imposer cette perspective même si la guerre que je vis est dite froide. La guerre d'Algérie vient activer cette idée de la guerre contemporaine à ma propre vie, où des gens meurent alors que moi je vis tranquillement en paix, j'y pense très souvent en regardant mon globe terrestre (lumineux !), un des objets de l'enfance les plus importants. Sur la relation entre l'intime pour dire l'Histoire et en particulier la guerre d'Algérie, l'œuvre récente de Laurent Mauvignier ¹¹⁵ s'impose avec force.

Lorsque mon père m'emmène visiter le quartier du Marais à Paris, je comprends qu'une histoire radicalement autre se cache derrière le mot « Juifs ». *Je n'ignore plus à ce moment la résonance du mot Juif, je l'ai saisi seule. En apprenant ce qu'est l'Europe sur elle, j'acquies ma première déception*, écrit Zahia Rahmani dans le livre de ses souvenirs d'enfance ¹¹⁶, mais si elle, fille de harki et d'une mère berbère refusant l'assimilation, peut s'extraire de cette Europe pour la juger, ma position me renvoie la question de la responsabilité de ma famille et je suis perpétuellement à me demander, en fonction des situations que je traverse, quelle aurait été ma position. Enfant, je suis résistante, plus tard, je me ressens peureuse vis-à-vis de la violence physique, j'ai des doutes sur mon courage dans les situations graves. Mais l'effet du mot Juif lui-même fait irruption avec la même intensité dans ma vie que dans celle de Zahia Rahmani, puis il y aura *Shoah*, le film de Lanzmann sorti en 1985, qui déplacera définitivement les choses tant au niveau de l'histoire que de la place du cinéma documentaire dans l'histoire et dans ma vie. Par contre, si mon père me montre et m'explique l'architecture nantaise du XVIIIème et si je regarde toujours une façade sculptée du quai de la Fosse en pensant au commerce triangulaire, cette histoire ne nous concerne pas en terme personnel, aucun membre de la famille n'a de près ou de loin de rapport avec cette histoire et les informations me sont données sur le mode d'une page d'histoire, au même titre que celle d'Anne de Bretagne.

La religion qui enchante

Mes parents sont marqués par la guerre et veulent pleinement jouir de la paix, ils participent de la construction d'un nouveau monde, qu'ils désirent pacifistes et juste, leur confiance en la religion peut s'analyser aussi comme une réserve vis-à-vis du politique qui leur a joué des tours. Ils ne s'en désintéressent pas mais ils misent sur ce qu'on nomme aujourd'hui la construction de la société civile et s'engagent au quotidien dans les solidarités de proximité, loin de grandes matrices idéologiques dont ils se méfient. Le départ à la messe en famille, endimanchés, est un moment de mise en scène sociale qui va m'enchanter dans la petite enfance, je donne la main à mon père, parfois à mes deux parents, mon frère marche devant. Nous faisons le même trajet que celui que je fais tous les jours pour aller à l'école et j'ai une forte conscience de la différence entre la vie de tous les jours et cette journée qui, d'un côté m'appartient moins, peut même être pénible, mais complète le sens d'une vie qui serait autrement trop ordinaire. Mes parents, mon frère dans ce moment de pause réflexive, qu'est le rituel de la messe, me renvoient l'image de personnes qui réfléchissent au sens de la vie. Ensuite la sortie de

¹¹⁴ ERNAUX, A., *Les années*, Gallimard, 2008, pages 22-23

¹¹⁵ *Des hommes*, Minuit, 2009.

¹¹⁶ RAHMANI, Z., *France récit d'une enfance*, Sabine Wespieser, 2006, page 30.

messe (ouf parce qu'on s'ennuie fort), est un lieu de socialisation doux dans l'entre-soi d'une population qui partage tout un système de valeur, qui deviendra insupportable plus tard du fait même de cet entre-soi. Le cycle annuel des 33 ans de la vie du Christ est une sorte de feuilleton avec ses bons et mauvais passages, le décor dans lequel il se déroule est la part exotique de nos existences : l'olivier, les buissons d'épines, le Jourdain, la mer Mort. Le dernier ouvrage de Jean Rouaud, *Evangile (selon moi)*¹¹⁷ me conforte dans l'importance des textes religieux dans la construction de mon rapport au monde et dans un substrat à la fois historique et géographique lié au religieux : *Il m'aura fallu longtemps avant de reconnaître que mon imaginaire venait de là, de cette histoire vieille de deux mille ans, ancrée dans une histoire plus ancienne encore, et dont chaque année, comme des écureuils en cage, nous parcourions le cycle, de la naissance à la mort et à la résurrection, nous repassant des mêmes paroles, des prodiges, des mêmes paysages arides qui correspondaient si peu à notre Loire-Inférieure humide. Je suis l'eau de la vie, disait-il. A nous qui vivions sous la pluie. D'ailleurs notre fleuve, ce n'était pas la Loire qui coulait à deux pas, mais le Jourdain. Je viens de cet imaginaire d'importation.*¹¹⁸

La mémoire géographique

Les objets matériels sont comme une société silencieuse et immobile, nous dit Maurice Halbwachs¹¹⁹ : l'entourage matériel porte à la fois notre marque et celle des autres. Les images spatiales jouent donc un rôle important dans la mémoire collective et individuelle. Perec pointe la primauté de l'espace comme trame de la vie, dimension par laquelle on peut seule aborder le quotidien et je vais constater en effet que les embrayeurs de mémoire sont chez moi, des trajets, des parcours, des déambulations et que la description de l'espace physique de la maison, de ses abords et du quartier est ce qui ramène à mon souvenir les gens, les pratiques, les événements, les proximités et les distances à la fois physiques et sociales. Il y a les maisons dans lesquelles je rentre et celles devant lesquelles je passe en sachant que je n'entrerai jamais. Parmi ces dernières, il y a celles qui sont des pôles négatifs forts et le fait même de passer devant peut être un problème parce qu'un événement violent y est attaché, d'autres enfin qui existent comme des distances sans relief à parcourir sur l'espace public pour rejoindre un autre point sensible et donc resté précisément en mémoire. Une cartographie sensible sous-tend la mémoire. Je grandis dans un quartier neuf, je suis traversée par le mythe des conquêtes pionnières, des westerns aux kibboutz. Les espaces pratiqués dans l'enfance, à l'exception de l'été dans le Finistère, sont circonscrits dans la ville de Nantes, dans une circulation entre les quartiers ouest de la ville (intégrant Saint-Herblain) où vit toute ma famille, et le centre ville. Le décor se transforme sur deux modes, la ville change et surtout mon regard sur elle se modifie. Des bâtiments, des monuments font repères, mais peut-être encore davantage des trajets, faits longtemps à pied ou en bus. Comme l'analyse Michel de Certeau à propos d'enquêtes basées sur la demande de la description de la ville, repérant deux grands modèles : celui de la carte et du parcours, la mémoire activée dans le processus de narration oscille entre les termes d'une alternative : ou bien voir

¹¹⁷ Editions des Busclats, 2010.

¹¹⁸ Idem, quatrième de couverture

¹¹⁹ La mémoire collective, déjà cité, chapitre IV : « La mémoire et l'espace ».

(connaissance d'un ordre des lieux) , ou bien aller (ce sont des actions spatialisantes). Il me semble être plus proche de la représentation en mouvements qu'en tableaux.¹²⁰

Lydie Salvayre dont je vais lire le dernier ouvrage : *BW* ce même automne, dit à propos de ce travail d'écriture particulier dont le point de départ est le récit de vie de son compagnon Bernard Wallet dans le numéro du *Matricule des Anges*¹²¹ qui lui est consacré : L'écrivain est écrit et aussi il y a des écrivains de la géographie et ceux du côté de l'histoire, elle même se revendiquant du côté de l'histoire. Je ne suis pas du tout une voyageuse comme Bernard Wallet et le périmètre géographique, à quelques voyages près, dans lequel se déroule ma vie, me place plutôt du côté de l'histoire. Pourtant l'espace micro-local est majeur et très structurant dans mes souvenirs et si je réinvestis aujourd'hui des apports de la géographie de l'action, réhabilitant l'individu en tant que préoccupation possible de la discipline et l'espace comme résultat d'une construction dans l'action avec ses implications spatiales (agencements d'espaces, pratiques spatiales, langages, savoirs, idéologies et imaginaires spatiaux)¹²², le découpage n'est plus aussi tranché. Entre l'espace intime de la maison d'enfance entourée de son jardin, la morphologie même de l'habitat, les maisons accolées par deux, avec les jardins de devant, différentes des maisons en rangées et accolées dos à dos décrites par Richard Hoggart¹²³, le quartier constitué des maisons des autres et des diversités formelles, les immeubles qui offrent un arrière protégés des regards, mais aussi les statuts d'occupation (propriétaires et locataires en HLM), la rue et les espaces partagés que sont l'école et l'église, mais aussi la relation de mon quartier à la ville-centre structurent fortement les ancrages de la construction de mon récit d'enfance. S'y ajoute le déplacement saisonnier dans la maison en Bretagne au bord de la mer, créant une véritable construction bi-polaire fondamentale dépassant le seul effet de dépaysement des vacances. Nantes est la ville où les parents originaires de Maine-et-Loire et du Finistère se sont installés avec leurs parents et la migration saisonnière de la famille dans le Finistère, au bord de la mer, sont deux composantes à la fois de la mémoire familiale mais aussi d'un système de représentation géographique. L'axe Quimperlé/Paris est structurant, Nantes est au milieu, autre registre de l'entre-deux. La Bretagne renvoie à la notion de confins, nous sommes aux confins d'un pays, d'un continent, l'autre est loin, à l'Est où tout reste assez longtemps confus et surtout à l'Ouest, au-delà des mers. L'autochtone est celui qui est resté en Bretagne, ce terme ne vise pas à le disqualifier puisqu'il s'agit de ceux qui ont eu le choix de rester (commerçants) et qui transmettent à leurs enfants outil de travail et patrimoine, alors que ma mère, fille de cheminot, a dû partir, inventer sa vie dans d'autres lieux, trouver du travail et à se loger d'une manière autonome. L'autochtone s'oppose au touriste, mot prononcé à notre arrivée chaque année en Bretagne pour nous moquer, auquel nous répondions, toujours sur le mode l'humour et pour masquer notre émotion, par celui de « belou », catégorie ouvertement péjorative d'individus archaïques, à quoi on nous renvoyait qu'en Loire-Inférieure on ne pouvait qu'être arriérés ! La joute verbale s'est affinée dans le temps puisque nous devenions respectivement des belous septentrionaux (eux) et des belous méridionaux (nous) ajoutant un nouvel

¹²⁰ DE CERTEAU, M., *L'invention du quotidien 1. Arts de faire*, déjà cité, p.175-176.

¹²¹ N°106, septembre 2009.

¹²² C'est Anne Bossé, chercheuse au LAUA qui m'a permis de concentrer cette définition de la géographie de l'action, qu'elle en soit ici remerciée.

¹²³ 33 *Newport street*, déjà cité, chapitre 1 : rétrospective.

axe vertical, la Loire constituant une frontière longtemps indépassable, nous étions donc au sud du nord. Ces jeux de langage autour des retrouvailles annuelles indiquent bien qu'un jeu d'évaluation mutuelle existait entre l'enracinement positif mais risquant l'archaïsme et la mobilité renvoyant au salariat, aux congés payés et aux loisirs, mais aussi à la superficialité du touriste. La question du passage de frontière était un élément important, « Adieu la France, je pars à Vannes » aimait dire mon grand oncle. Quand à Paris, il fallait y monter et cette ascension sur la carte de France ne pouvait s'accomplir que lorsqu'on était assez grand ou quand les hommes partaient à l'armée ou chez Renault.

Nantes

Le titre *comme dit ma mère* est venu remplacer un titre précédent finalement écarté : *Ma forme d'une ville*, en référence à Julien Gracq dont les souvenirs de jeunesse croisent parfois les mêmes trajectoires urbaines que moi.¹²⁴ Nantes est la ville conquise par mes parents, je la quitte chaque été et j'y reviens à contrecœur parce que je quitte les vacances et la mer, au bout de quelques jours, elle me reprend. Je sais dans les passages annuels à Quimperlé, que la grande ville offre des avantages, des libertés que n'ont pas mes cousins et cousines restés là-bas, dès que j'ai le choix, je rejoins le centre-ville pour rompre avec le mode sociabilité de proximité reconstruit par ma mère dans le quartier et dont j'ai eu le temps de sentir la pesanteur dès que mes manières d'être et de faire se sont éloignés de la norme. Chaque fois que j'ai souhaité bouger dans l'espace social, j'ai pu le faire en me déplaçant dans la même ville. L'hypothèse première est que la ville a changé, grandi en même temps que moi, tout le monde s'accorde sur ce point, la belle endormie se serait réveillée. Pourtant la composante populaire qui a donné les couleurs et les bruits de la ville de mon enfance (les Chantiers, la mi-carême...) s'est trouvée mise au second plan, masquée par d'autres dimensions liées à l'embourgeoisement de la ville. Je ne vais pas redoubler ce mythe du réveil de la ville, ni hors les murs où le discours est à l'unisson, ni dans les murs, sans doute parce que les approches ethnographiques que je vais y conduire vont par effet de loupe ou de zoom, venir entretenir cette composante populaire, la dimension réelle du changement étant liée aux recompositions entre le local et le global, à l'ouverture de la ville aux phénomènes migratoires devenant progressivement mes objets de recherche.¹²⁵

Ce qui est marquant c'est d'un côté le processus d'ascension sociale par la trajectoire professionnelle de mon père et l'attachement de ma mère aux valeurs de la classe ouvrière, ce qui explique pour partie le fait qu'ils n'aient jamais cherché à adapter leur trajectoire résidentielle à ce déplacement dans l'espace social. L'idée que ce sont toutes les classes populaires qui se trouvent prises dans cette mutation, et en particulier sur la base de l'éducation populaire, ne remet pas en cause la question des hiérarchies sociales, elle permet de convoiter le changement sans renier les solidarités locales et familiales.

La centralité du quartier de la Contrie se confond du fait des positions de la famille sur la paroisse, l'école privée et les équipements culturels et sportifs qui l'accompagnent. En une génération cette

¹²⁴ GRACQ, J., *La forme d'une ville*, Paris, José Corti, 1985

¹²⁵ Nous avons consacré avec Laurent Devisme le numéro 8 de la revue *Lieux communs, les cahiers du LAUA*, à cette problématique, sous le titre « Les échos du local », 2005.

forme de centralité a disparu, l'école s'est considérablement réduite, celle des filles est devenue mixte et celle des garçons a laissé la place à un lotissement, son recrutement semble s'être très fortement dévalorisé le cinéma et le club sportif ont fermé et la démolition de l'église-hangar est programmée pour l'été 2011. La construction conjointe des mosquées et des équipements culturels associés, dont l'une est proche du quartier de l'enfance reproduisent ces formes de centralité électives sur base confessionnelle, la différence étant que les patros de l'enfance avait déjà cessé de recruter sur le certificat de baptême. Cet effacement des formes de centralité de mon quartier d'enfance illustre par la négative, la notion de *géographie symbolique* de la ville, avancée par Michel Anselme.

Habiter

Le monologue sur l'enfance renseigne sur l'habiter, sur les agencements spatiaux et les significations qui y sont associées, liées elles-mêmes à des systèmes de valeurs et à des normes. Il renseigne également sur la relation entre habiter et mobilités dans le récit des infimes déplacements quotidiens, occasionnels ou ritualisés et le déplacement annuel sur le lieu des origines, proche des récits du retour au bled que je recueille auprès de Nantais originaires du Portugal, du Maghreb, d'Afrique de l'Ouest ou plus récemment de Turquie. De Certeau nous rappelle qu'*il y a espace dès qu'on prend en considération des vecteurs de direction, des quantités de vitesse et la variable du temps. L'espace est un croisement de mobiles. (...) l'espace serait au lieu ce que devient le mot quand il est parlé, c'est-à-dire quand il est saisi dans l'ambiguïté d'une effectuation, mué en un terme relevant de multiples conventions, posé comme l'acte d'un présent (ou d'un temps), et modifié par les transformations aux voisinages successifs.*¹²⁶

L'habitat familial nantais prend la forme de la maison individuelle en accession à la propriété, distinct des « logements » HLM, la double distinction de la maison vis-à-vis du collectif et du statut d'occupation créent des différences sensibles dans ce quartier composite. Mais ces catégories sont elles-mêmes à nuancer puisque les HLM comptent des collectifs et des maisons individuelles dotées de grands jardins et que les familles les ont obtenues neuves et vont y rester très longtemps, certaines y sont encore. D'un côté le statut d'accédant à la propriété renvoie à une situation somme toute plus fragile que celle de locataire du moins dans les premières années et les pratiques consommatoires dans d'autres domaines (loisir, habillement, mobilier, voiture) sont parfois le fait des locataires, d'un autre c'est après le cycle long d'une génération que la non constitution d'un patrimoine revient comme fondamentale, les maisons HLM ne se transmettant pas d'une génération à l'autre. Entre ces deux pôles, les modes d'habiter le quartier peuvent être très proches au point, on l'a vu que la menace de démolition autour du projet de pénétrantes va concerner l'ensemble des habitants, qu'ils soient propriétaires ou locataires. La configuration des maisons jumelées par deux crée des proximités entre deux familles mitoyennes dont les ajustements produisent des solidarités quotidiennes et durables alors même que ce voisinage n'a pas été choisi et que des différences dans les positions sont différentes. Avoir monté les maisons ensemble semblent créer une sorte d'effet d'adossement symbolique qui fait que l'une ne peut plus se passer de l'autre. Elever les enfants en même temps puis vieillir ensemble confortent encore cette représentation, la construction humaine dans la durée

¹²⁶ DE CERTEAU, M., *L'invention du quotidien. 1. arts de faire*, déjà cité.

prenant le relai des parpaings comme forces de soutènement. Etre à portée d'oreille, c'est composer intimement et au quotidien avec l'autre, mais c'est aussi savoir qu'en cas de coup dur, il est à portée de voix. Reste seulement à ne pas parler de ce qui fâche, la religion dans le cas des voisins mitoyens de mes parents, les origines finistériennes comblant les risques d'incompréhension qui pourraient en découler.

Les systèmes de représentations des lieux se construisent dans les relations entre les différents lieux pratiqués et dans les modes de déplacement qui les relient ainsi dans le trajet entre la maison de l'enfance et le centre ville, il y a la partie faite à pied et celle faite en bus, l'attention passe de la relation à deux (avec la mère) dans la réalisation d'un parcours morne et peu attrayant renforçant surtout l'échange dual, à la position dans un espace public à deux vitesses, celui de l'intérieur du bus et celui du déplacement dans la ville qu'il opère. L'espace intérieur comprend le chauffeur, la receveuse et des autres passages du bus, la mère devenant elle-même autre parce qu'optant pour une manière particulière de se tenir (debout alors qu'il reste de places assises) et que l'enfant prend un peu ses distances pour se situer lui-même, l'espace traversé toujours identique permet de se créer des repères urbains liés à des personnes connues (la maison qu'a occupé l'oncle) et surtout à des figures isolables : les grues du port, le cinéma, l'église, le théâtre. La pratique du centre ville est liée à la contemplation (des espaces patrimoniaux), la flânerie et aux pratiques de consommation valorisantes dont les soins au corps font partie (dentiste). Les deux rituels du lancement de navire aux chantiers navals et de la mi-carême participent clairement d'une identification à un collectif plus large que celui du quartier, celui de la ville à laquelle on appartient alors pleinement. Le déplacement familial annuel en Bretagne permet aussi de confronter les représentations fluctuantes entre visite à la famille et pratique touristique, passant par l'usage annuel du taxi et du train où la famille se fond parmi les vrais touristes en bonne connaissance de ce qui s'y joue. Il crée également dans l'expérience du franchissement d'une limite identitaire assez floue (la Bretagne) et mobile puisqu'à la fois on y vit (Nantes) et on doit s'y rendre (Finistère), redoublée des joutes verbales familiales sur les questions d'indigénie, la conscience d'une position sur une carte et dans le monde, celle d'une région aux confins d'un continent dont la mer est à la fois frontière et forme de centralité affective. Les premières expériences scolaires autour de la représentation cartographique viennent se surimposer à ces représentations de l'espace pratiqué faisant apparaître l'enjeu des échelles emboîtées, avec des systèmes hiérarchiques parfois contradictoires. Apprendre à dessiner par cœur une carte est un plaisir et non un travail.

Le document préféré de mon père est la carte routière Michelin et le guide vert, nous n'avons pas besoin du rouge, nous n'allons ni à l'hôtel ni au restaurant. L'univers de Michelin est un univers de représentation du réel mais il en fait aussi partie avec les plaques routières au bord des routes, la micheline qui défile sur les rails et le Bibendum qui anthropomorphise l'acte même de se déplacer. Je réclame longtemps un globe terrestre tout en rêvant de parcourir une distance à peine visible à cette échelle, celle entre Nantes et Paris. Eteint, le globe montre les reliefs et renvoie à la géographie, allumé, les états apparaissent et c'est l'histoire qui s'inscrit sur le plastique devenu translucide. L'appartenance au monde renvoie au savoir, à l'histoire et à la géographie, mes matières préférées. Pendant longtemps je n'imagine pas que je monterai un jour en avion, aucun membre de ma famille n'y est jamais monté.

La ville qui pousse est vécue comme une chance, la preuve d'un renouvellement des systèmes de valeurs car si la ville centre est valorisée comme espace patrimonial, elle n'est pas convoitée ou convoitable comme espace résidentiel. L'habitat du centre ville renvoie dans les récits familiaux aux périodes de dénuement, ceux de la crise du logement, aux espaces interstitiels entre les espaces bourgeois où il n'est pas possible de s'installer, le meublé campant cette figure du provisoire. Si la ville est encore grandement monocentrée, les nouveaux quartiers commencent à offrir des pôles d'attraction qui détournent de cette centralité, sous les formes de la modernité triomphante alors du grand ensemble, du centre commercial et des premières grandes surfaces et de leurs cafétérias, pratiquées dans l'adolescence. *L'homotopie pédestre du quartier est fondatrice et les hétérotopies sont désirées d'une manière centrifuge autant que centripète, la lisibilité de la ville n'étant pas menacée.*¹²⁷

Le monologue de l'enfance renseigne enfin sur les dimensions émotionnelles et symboliques de l'habiter, dont on voit qu'elles sont liées à des événements de la grande ou de la petite histoire, la guerre créant des repères objectifs avec les restes des bombardements, la nouvelle toponymie mémorielle mais tout autant autour des récits de la fuite des parents sous les bombes. Quant à la petite histoire, c'est le voisin violent ou le chien méchant de la maison d'à côté qui peuvent créer des limites infranchissables alors même que l'espace semble ouvert ou c'est le parcours décoré d'une fête Dieu qui marque à jamais symboliquement un carrefour du rituel religieux qui s'y est déroulé.

Soumission et indiscipline

L'école privée (catholique) de l'enfance, qui mêle la rationalité du savoir et l'irrationalité de la croyance va favoriser l'émergence d'un esprit critique, la première étape sera justement de séparer ces deux registres mais il en restera toujours un doute sur la conception morale de la vie et sur la supériorité du savoir sur le monde pratique comme si ce flou des origines continuait à porter une ombre définitive au monde des idées. D'un côté réussir à l'école s'impose vite comme la seule solution pour prendre place dans un monde élargi, je le sais dès l'école primaire et je comprends vite qu'il faut éviter la classe du « certifié » pour poursuivre ailleurs ; d'un autre, choisir ce monde-là c'est perdre celui dont les codes sont différents et dont la place s'acquiert en passant le plus de temps possible dans la rue avec les autres. Quand on est malade, ma mère nous incite à sortir, elle appelle ça le « sirop de rue », le meilleur remède. L'apprentissage statique et abstrait acquis dans le silence et l'immobilité du corps est un supplice. Il va me falloir des années pour admettre que la pensée inventive vient dans le mouvement, au milieu des autres, dans la rue, au cinéma et d'une manière impromptue au milieu de la nuit de préférence et que les deux mondes sont pour partie conciliables.

Cette ambivalence au regard du monde scolaire, on la retrouve chez Pierre Bourdieu qu'analyse Nicole Lapiere dans son travail sur les transfuges, elle rappelle en le citant que le clivage permanent entre le fait de jouer le jeu, l'humiliation de s'y être plié et la tentation d'en briser les règles, explique que l'homme ne semble jamais apaisé. Je ne compare pas ma trajectoire aux trajectoires d'excellence des transfuges qu'elle étudie, je n'ai pas non plus acquis une position qui me permet de faire bouger les

¹²⁷ Cf constatations faites par Samuel Bordreuil dans l'hyperville, voir « Changement d'échelle urbaine et/ou changement de formes », In Les Annales de la Recherche Urbaine, N°82, p. 71-77.

règles d'un jeu qui se joue bien sans moi, mais dans une trajectoire comme la mienne, choisir le chemin des études (expression consacrée dans mon enfance) et surtout le re-choisir sans cesse, fait rejouer simultanément à chaque étape, la question de la légitimité et celle de la liberté d'inventer ses propres règles. Il y a comme un effet de surprise toujours renouvelé à être là où on est et cette position tient un peu du « hors piste ». Comme on pourrait ne pas y être, allons-y comme on l'entend.

Vouloir en être, c'est aussi toujours ressentir l'ambivalence entre légitimité et aliénation. Dans le travail de recherche et surtout le travail de publication, je continue à ressentir une duplicité, le sentiment de feindre, de jouer un double jeu, d'occuper une position d'extériorité, décrite par Patrick Chamoiseau autour du processus d'aliénation du peuple créole¹²⁸. Ce travail d'auto-analyse est aussi une tentative de réconciliation avec moi-même, puisqu'il me permet de revenir sur la culture de ma mère, de l'oralité comme culture du monde. Mais le travail avec le « je », c'est aussi le dévoilement des plusieurs « moi » et du processus d'individuation qui fait passer des anciennes certitudes données par la culture collective, la religion, les rôles sociaux et de genre, à une manière solitaire de construire parcours, valeurs, exigences, créant un écart dans toutes les situations qui remettent en jeu les collectifs des origines, au cours desquels on se retrouve à composer un personnage pour masquer cette mutation interne. Le masquage c'est tout simplement ne pas parler de ce que je fais, en cherchant à alimenter une conversation sur les aspects matériels de la vie, à la fois sans mépris mais souvent sans passion, voire même sans les éléments essentiels pour que l'échange tienne, tant cette partie de la vie est quotidiennement enfouie sous l'autre.

Soi et les autres, les autres en soi

L'écriture à la première personne est une manière d'être attentif à ce qui est le plus commun, le plus trivial et finalement le moins singulier, quelque chose qui relève de l'infra ou du supra personnel, du rapport de soi aux autres, de l'articulation du temps individuel et du temps collectif. Le processus social d'émergence d'un sujet, tel que Hoggart a pu l'analyser et les pistes dégagées par François Dubet qui revendique que la distance sociale à soi est elle-même sociale, socialement construite dans la pluralité des expériences, révèle qu'un détachement, qu'une activité critique, qu'une subjectivité facilitent la prise de distance vis-à-vis des rôles et positions, allant dans le sens d'une possible cohérence, au prix d'un travail sur soi.¹²⁹

Félix Guattari dissocie quant à lui les concepts d'individu et de subjectivité. Les individus corporels subissent des modes de subjectivation sociaux, de sorte que le corps d'un individu matériel est toujours le siège de différents modes de subjectivation souvent concurrents, disparates, hétérogènes, mais qui concourent à produire des individus sociaux. L'individu est le résultat des modes de production sociaux subjectifs et c'est l'exemple du langage qui en est la plus forte démonstration. L'individu-sujet se trouve placé dans la position d'un « terminal »: s'il existe bien corporellement à titre

128 Son roman, *Texaco*, décrit les processus d'aliénation, d'acculturation et d'assimilation qui ont conduit le peuple créole à la dérive identitaire, créatrice de violence. Autour des trois dimensions du temps, de l'espace et de la parole, ce roman vise la reconquête d'une dignité. Gallimard, 1992.

129 DUBET, F., *Sociologie de l'expérience*, Seuil, 1994

« individuel », l'individu ne fonctionne que par les programmes trans-individuels qui l'informent, l'éduquent, le gouvernent et avec lesquels il interagit. Le terminal individuel est un consommateur de subjectivité.¹³⁰ Le monde me comprend, m'inclut comme une chose parmi les choses et je comprends ce monde, parce qu'il m'englobe et me comprend, écrit Bourdieu en reprenant Pascal.¹³¹ La prise de conscience de cette inclusion matérielle est concomitante avec la période d'incorporation des structures sociales et de la maîtrise pratique de l'espace englobant. *Mais je ne puis comprendre cette compréhension pratique qu'à condition de comprendre et ce qui la définit en propre, par opposition à la compréhension consciente, savante, et les conditions (liées à des positions dans l'espace social) de ces deux formes de compréhension.* Seul le principe de la double inclusion de l'espace physique et de l'espace social, lieu de coexistence de positions sociale, de points mutuellement exclusifs, sont au principe de ce point de vue. Le « je » qui comprend pratiquement l'espace physique et l'espace social est compris, c'est-à-dire englobé, inscrit, impliqué dans cet espace : il y occupe une position régulièrement associée à des prises de positions sur le monde physique et sur le monde social. Bourdieu nous rappelle que l'évidence du corps isolé, distingué est ce qui peut empêcher de prendre acte du fait que ce corps qui fonctionne comme un principe d'individuation (il localise dans le temps et dans l'espace) est aussi en tant qu'agent réel, en tant qu'habitus, avec son histoire et ses propriétés incorporées, un principe de « collectivisation ». Le processus d'individuation mis à jour dans la description des conditions matérielles et culturelles d'existence que furent les miennes dans l'enfance, est le produit de cette socialisation : *la singularité du « moi » se forgeant dans et par les rapports sociaux.* La découverte conjointe de l'espace physique et de l'espace social, par la compréhension des positions de ma famille et de ma position au sein de celle-ci, s'est jouée par la conscience progressive d'une différenciation puis d'une distinction de ces positions. La dynamique sociale qui permet d'échapper à la simple position spatiale tient à la relation de compréhension du monde, au-delà de ce qui est proche, visible ou matériel.

Je rejoins pour partie le travail de Bernard Lahire sur « les dispositions sous conditions » qui a fait basculer des schèmes interprétatifs d'un usage semi-conscient à un usage réflexif et contrôlé. Dans le très gros ouvrage *La culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*¹³², il propose un système explicatif qui, dans la lignée de Pierre Bourdieu, modère la focalisation des classes sociales supposant une homogénéité des pratiques. L'individu n'est pas enfermé de façon rigide dans un habitus puisque les divisions ne font pas que séparer les classes mais partagent aussi les différentes pratiques et préférences culturelles au sein d'un même individu, d'où ce qu'il nomme la « lutte de soi à soi ». Il existe, précise-t-il, *des effets de concurrences entre les différentes instances socialisatrices, des singularités liées aux multiples petites mobilités sociales et culturelles intergénérationnelles ou intragénérationnelles.* Le déplacement de la frontière qu'il propose entre cultures légitimes et illégitimes, non uniquement liée aux classes mais aux pratiques et préférences des individus, ré-ouvre le « jeu social » et nuance la théorie des champs. Un individu peut traverser plusieurs expériences de

¹³⁰ GUATTARI, F., ROLNIK, S., *Micropolitiques* [1986], tr. du portugais (Brésil) par Renaud Barbaras, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2007.

¹³¹ In *Méditations pascaliennes*, Seuil, 1997.

¹³² LAHIRE, B., *La culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, La découverte, 2004 P. et PH. Gaboriau, In L'Homme, EHESS, revue française de sociologie, 177-178, 2006. URL : <http://lhomme.revues.org/index2313.html>.

socialisations et ainsi détenir « un portefeuille » de schèmes d'action mobilisable en fonction de la situation à laquelle il est confronté. Son étude des variations intra individuelle des comportements, attitudes et goûts et selon les contextes sociaux a été pareillement saisie dans des dimensions diachroniques (au cours d'une biographie) et synchronique (dans des domaines de pratiques différents ou dans divers micro-contextes). Toutefois la notion de disposition, telle qu'il la définit, est une réalité reconstruite par le sociologue et qui ne s'observe jamais directement et suppose un travail interprétatif. L'auto-socio analyse n'entre pas dans le dispositif méthodologique de Bernard Lahire, le travail du sociologue n'est véritablement complet pour lui que lorsqu'il analyse les aspects de la vie passée ou présente de l'enquêté *qui n'entrent pas dans le champ de conscience et d'intérêt spontané de ce dernier*¹³³, ce qui peut se discuter et pas seulement dans le cas du sociologue travaillant sur lui-même.

Mémoire personnelle et mémoire collective

La position se gagne dans la construction de l'image de l'autre, proche ou lointain et l'univers singulier, subjectif d'un individu appartiendrait et d'une manière indissociable à un univers collectif. Reprenant les hypothèses de Paul Ricoeur¹³⁴ sur la mémoire individuelle et collective, l'objectif est d'avancer dans les contradictions engendrées par les deux grands courants de pensée : celui de la sociologie durkheimienne, à laquelle appartient Maurice Halbwachs et celui de l'individualisme méthodologique adossé à la phénoménologie. *C'est dans cette situation hautement polémique, qui oppose à une tradition ancienne de réflexivité une tradition plus jeune d'objectivité, que mémoire individuelle et mémoire collective sont mises en position de rivalité.*¹³⁵ L'objectif n'est pas pour moi de trancher entre l'un ou l'autre mais de trouver les spécificités propres à l'une et les principes de mutualisation qui les font se croiser.

Paul Ricoeur a analysé les deux traditions antagonistes du regard intérieur et du regard extérieur renvoyant à la pensée d'Halbwachs sur la mémoire, pour travailler les relations entre mémoire personnelle et mémoire collective¹³⁶. Reprenant les trois théoriciens du courant philosophique du regard intérieur que sont Augustin, John Locke et Husserl, il rappelle que pour eux si la mémoire est du passé, celui des impressions d'une personne, ce passé est son passé, assurant sa continuité temporelle et par ce biais, son identité. *D'un côté les souvenirs se distribuent et s'organisent en niveau de sens, en archipels, éventuellement séparés par des gouffres, de l'autre la mémoire reste la possibilité de parcourir, de remonter le temps, sans que rien en principe n'interdise de poursuivre sans solution de continuité ce mouvement. C'est dans le récit principalement que s'articulent les souvenirs au pluriel et la mémoire au singulier, la différenciation et la continuité, cette expérience commune étant basée sur le langage ordinaire.* Il analyse comment avec Husserl, l'école du regard intérieur atteint son apogée tout en se construisant dans une impasse vers la mémoire collective. Ce qui manque aux yeux de Ricoeur à

¹³³ LAHIRE, B., *Portraits sociologiques. Dispositions et variations individuelles*. Nathan, 2002.

¹³⁴ RICOEUR, P., *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Seuil, L'ordre philosophique, 2000

¹³⁵ Cf première partie de l'ouvrage précité, chapitre 3 : « Mémoire personnelle, mémoire collective », page 114.

¹³⁶ RICOEUR, P., *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, déjà cité, page 112 et suivantes : « Mémoire personnelle, mémoire collective ». Seuil, L'ordre philosophique, 2000.

l'approche egologique, c'est la reconnaissance d'une absence primordiale, celle d'un moi étranger, celle d'un autrui, dès toujours impliqué dans la conscience de soi seul.

Maurice Halbwachs, sociologue dans le sillage de Durkheim, a franchi le pas de désimpliquer la référence à la mémoire collective du travail de la mémoire personnelle en train de rappeler ses souvenirs, et que pour se souvenir, on a besoin des autres, l'ordre de dérivation entre les deux types de mémoire se trouvant donc inversé, la mémoire individuelle ne prenant possession d'elle-même qu'à partir de l'expérience individuelle d'appartenir à un groupe ainsi que sur la base de l'enseignement reçu des autres. Les premiers souvenirs sont donc partagés et comme on l'a dit plus haut, liés à des lieux pratiqués en commun. Les souvenirs d'adulte feraient donc voyager de groupe en groupe, de cadre en cadre, tant spatiaux que temporels. Pour Halbwachs le sentiment de l'unité du moi dérive de la pensée collective. Mais Ricœur reprenant dans le détail, la lecture de *La mémoire collective*, réagit aussi vis-à-vis de cette pensée : *l'acte de se replacer dans un groupe et de se déplacer de groupe en groupe, ne suppose-t-il pas une spontanéité capable de faire suite avec elle-même ? Sinon la société serait sans acteurs sociaux. (...) Reste à expliquer comment le sentiment de l'unité du moi dérive de cette pensée collective. C'est par le truchement de la conscience que nous prenons à chaque instant à la fois à divers milieux ; mais cette conscience n'existe que dans le présent.* Ricœur tout en soulevant les défauts de ce raisonnement, relève qu'Halbwachs trouve dans son propre travail les ressources d'une critique qu'il retourne contre lui-même, car il rappelle que si la mémoire collective tire sa force et sa durée de ce qu'elle a pour support un ensemble d'hommes, ce sont toujours des individus qui se souviennent, chaque mémoire individuelle devenant un point de vue sur la mémoire collective.

Ricœur explore alors les complémentarités de ces deux courants théoriques que sont la phénoménologie de la mémoire individuelle et la sociologie de la mémoire collective et cherche à identifier la région langagière où les deux discours peuvent être mis en position d'intersection distinguant trois sujets d'attribution du souvenir : moi, les collectifs, les proches. Le récit d'enfance, volontairement écrit à partir du langage ordinaire, permet de revenir sur ces logiques d'attribution, il est clair que ce récit dévoile les traits de l'exercice de la mémoire qui porte la marque de l'autre et comme dans la forme écrite prise par ce travail de la mémoire, elle se confond avec le langage et c'est la marque des manières de parler de la mère qui ont pris finalement le pas, d'où le titre. La toute première parole d'autrui autour du nom et tout autant pour moi du prénom, déposé pour une vie entière, confère pour Ricœur ce premier appui langagier à toutes les opérations personnelle gravitant autour du fait de ce souvenir et le récit d'enfance vient parfaitement illustrer cette question, être nommé crée les conditions du souvenir. C'est dans le partage d'une parole sur les autres proches, que se constitue un second noyau mnémonique avec la cousine, avec qui on parle de tout ce qui ne se dit pas, ni aux grands, ni à aucun autre. Les nuits blanches partagées ajoutent à la fabrication d'un certain type de souvenirs, liée à la prise de conscience des phénomènes d'intersubjectivité, la nuit créant en plus les conditions du dévoilement de mécanismes irrationnels de la pensée, liés à la fatigue et aux conditions créées d'un écart avec la vie sociale, voire de la première conscience de l'inconscient. Puis des collectifs vont prendre le relais, le collectif des enfants de la famille, les enfants de la rue, les filles de la classe, les filles du basket rejoignant le modèle du fonctionnement décrit par Halbwachs. Les moments de témoignages formulés pour énoncer le récit d'une expérience devant un tiers, qu'ils

renvoient au récit de la journée d'école le soir à la maison ou plus tard, les premières expériences en groupe pendant les vacances hors du cercle familial qu'il faudra raconter, font comme préparer des blocs de mémoire efficace qui reviendront ensuite sous cette forme et parfois avec les mêmes mots. Mais si un certain mouvement chronologique peut se lire dans ces différents modes d'attribution de la mémoire, une représentation du monde social est déjà là avant même d'en avoir fait l'expérience, *l'immédiateté de l'expérience d'autrui, moins celle d'une évidence cognitive que celle d'une foi pratique*. Cette phénoménologie de l'appartenance, ainsi nommée par Ricœur, *se laisse volontiers mettre en couple avec une sociologie compréhensive, comme celle de Max Weber*, pour laquelle 'l'orientation vers autrui' est une structure primitive de l'action sociale. Il rappelle que le pivot des contemporains, de ceux qui vivent ensemble, repose sur une communauté de temps partagé autant que d'espace partagé perceptible dans l'usage d'un « nous », du « on » ou « des autres », mais que ces traits remarquables relient immédiatement au monde des prédécesseurs et des successeurs.

CONCLUSION

S'il n'y a pas à proprement parler de conclusion à trouver à la suite d'un récit enchaînant faits et interprétations, retenons que la découverte de l'Université aura coïncidé avec la fragilisation des grands modèles théoriques, le marxisme d'une part et le structuralisme d'autre part. Ces vacillements m'auront finalement permis de venir greffer des apports de l'anthropologie urbaine, des approches sensibles, de questionner la place des individus et de faire des expérimentations méthodologiques, apports qui ont pu aussi correspondre à des manières parfois de combler des manques théoriques. Toutefois, ces approches qualitatives n'auront jamais masqué les enjeux autour des rapports sociaux et de domination et des questions d'aliénation. La reconnaissance de la question des rapports de force entre les groupes sociaux et en particulier leur inscription dans les effets de lieux sont des héritages de mon histoire personnelle très vite remis en jeu dans mes premières recherches. Si les conditions dans lesquelles j'ai exercé mes travaux m'ont conduit à travailler à l'échelle microsociologique, je n'ai jamais souhaité m'éloigner des rapports de pouvoir ni des questions globales que ces rapports posent : *Le micro est bien un plan sur lequel l'expérience accélère, s'intensifie, et se ménage ainsi un accès rapide aux questions les plus sensibles. A cette échelle micro, l'action laisse entrevoir ce que les rapports sociaux réservent de plus intime et de plus familial. Le micro représente un entraperçu, un flash – en quelque sorte un instantané de la société. Il parvient à cristalliser nombre de questions sociales justement parce qu'il ne se laisse pas ralentir par les emprises institutionnelles les plus lourdes et les plus évidentes.*¹³⁷

L'ensemble de ces expériences me situent comme beaucoup de chercheurs de ma génération à la croisée de plusieurs courants intellectuels et selon les contextes et la nature des travaux produits, mes recherches vont osciller entre ces différentes tendances. Si l'exercice de l'HDR renforce un mouvement de réflexivité, ce que Pierre Bourdieu nommait une *objectivation participante*, cette objectivation du rapport subjectif du sociologue à son objet, cette orientation réflexive a été ouverte assez tôt pour moi par les travaux de Gérard Althabe, prenant acte de la participation du chercheur aux relations sociales observées. Mais ce travail vient aussi confirmer le caractère pluriel des individus et l'enjeu de l'ordre des interactions telles que défini par Erving Goffman¹³⁸, le jeu d'oscillation entre la position de l'unité du sujet et son éclatement. Suivant la définition qu'en donne Philippe Corcuff, je me situe dans une problématique constructiviste, perspective où *les réalités sociales sont appréhendées comme des constructions historiques et quotidiennes des acteurs individuels et collectifs*¹³⁹. L'historicité est une dimension majeure de mon travail : les réalités sociales sont à la fois héritées, reproduites, déplacées et réinventées, elles sont aussi ouvertes *sur un champ des possibles dans l'à-venir*. La relation entre les deux états du monde social, l'histoire objectivée dans les choses sous forme d'institutions, et l'histoire incarnée dans les corps et donc la rencontre du champ et de l'habitus, ces deux notions majeures de la sociologie de Pierre Bourdieu constituent des repères clefs du fonctionnement de l'action historique.

¹³⁷ Cf NICOLAS-LE STRAT, P., « Micrologie(s), In *Expérimentations politiques*, Ed Fulenn, 2007.

¹³⁸ Cf GOFFMAN, E., *Les cadres de l'expérience*, Minit, 1974 (première ed.)

¹³⁹ CORCUFF, Ph., *les nouvelles sociologies*, Paris, Nathan, coll « 128 »

Le goût des livres se cultive à plusieurs, aussi ai-je proposé au sein du LAUA, d'animer dans le « tiers espace » du laboratoire, une plateforme d'échange intitulée : «10 mots/10 noms », qui sous une forme assez ludique, permet de penser collectivement, elle est devenue fondatrice du projet intellectuel du laboratoire et a été réactivée au moment du bilan scientifique en 2010. A partir d'une analyse cumulée des noms et mots proposés individuellement par les chercheurs et outre le palmarès des gagnants , Bourdieu, De Certeau et Foucault se voyant récemment devancés par Bruno Latour et Isaac Joseph, on différencie les auteurs piliers de l'itinéraire intellectuel, ceux récemment découverts, ceux autour duquel on tourne sans vraiment s'en emparer alors même qu'on en connaît l'importance chez d'autres et ceux enfin qui n'ont rien à voir avec les objets de recherche et la discipline et qui sont pourtant fondateurs. Ces échanges ouvrent aujourd'hui sur un projet de glossaire de laboratoire, reprenant ce que l'on nomme « les notions vives ».

Dans la seconde partie, c'est en reprenant les expériences de terrain et les expérimentations en matière d'énonciation du social que je vais revenir sur ces éléments, tant du côté de la description ethnographique, transformation du regard en langage et liens entre réalité sociale et réalité textuelle, que de l'entretien, cette autre forme de description, cette fois narrative de l'expérience vécue.

L'IMAGE ET LE TEMPS¹⁴⁰

L'expérience photographique conduite avec Guillaume Ertaud s'appuie sur l'hypothèse du battement du temps, expérience faite par Arlette Farge et relatée dans son ouvrage, *La chambre à deux lits et le cordonnier de Tel-Aviv* et dans un article rédigé à propos de l'expérience elle-même.¹⁴¹ Car si la photographie est la représentation du temps arrêté, avec un avant et un après, Arlette Farge révèle que *dans cette séparation s'opère le battement du temps : le geste, l'arbre, le paysage, l'épaule nue, la rue sont immobilisés autant qu'ils sont empreints d'un mouvement, qui, soudain, s'est figé et qui eut lieu, laissant trace en notre corps, tout en retenant encore ce qui se passe en amont de lui. Quelque chose du temps insiste pour être reconnu et, par traces à peine perceptibles, le temps passé (celui qui ne reviendra pas) recouvre les images du temps d'aujourd'hui. (...) la photographie offre l'inouïe possibilité d'offrir simultanément ce qui s'y est déposé, ce qui est et ce qui ne figure pas ; ce qui existe quelques minutes auparavant dans un ordre sûrement différent, ou quelques siècles avant, dont on perçoit la griffe, l'infime et résistante trace.* Le récit d'enfance est une écriture au présent, les photographies prises dans les derniers mois sont porteuses du temps passé et réinterrogent les mutations de la ville, ainsi de la cours d'école de mon enfance, hier école des filles, aujourd'hui mixte. Si l'école était pratiquée par des filles du quartier, dont le plus souvent les parents étaient arrivés comme les miens des régions voisines de la ville (Région nantaise, Pays Bretagne, Vendée, Val de Loire) et par des bonnes sœurs parfois étrangères puisqu'il s'agissait d'un ordre missionnaire, aujourd'hui ce sont parfois les enfants des cités HLM des environs, dont les parents sont venus de plus loin (Maghreb, Turquie, Afrique Noir) qui la fréquentent et des instituteurs hommes laïcs. La place de l'automobile et presque autant du système qui l'accompagne a totalement remodelé l'espace : goudron, panneaux, potelets et barrières visant à canaliser les flux et à sécuriser la place des piétons, divisent un espace qui était autrefois continu et ouvert. Certaines photographies sont prises du milieu de la rue alors que l'espace vécu ne laisse que des points de vue à partir des lieux que je pouvais arpenter et en particulier celui des trottoirs, certaines sont pareillement prises à partir de côtés de rues que je ne pratiquais jamais. Guillaume Ertaud a été marqué par la place des vieux murs dans le récit d'enfance, il a donc été attiré par eux au moment de capter les images et de fait, il y a deux sortes de murs qui ne signifient pas du tout la même chose, il y a ceux qui séparent et derrière lesquels un enfant ne voit pas, et ceux qui sont au contraire des liens, puisqu'ils fournissent des assises aux enfants dont j'ai fait partie. Aujourd'hui plus personne ne s'y assoit.

Les photographies de Guillaume Ertaud sont là aussi pour donner à voir ce qu'un quartier populaire devenu interstice, ni valorisé comme peut l'être un quartier faubourg dit historique, ni pris en charge au titre des politiques publiques visant à travailler les déficits de certains territoires. La Contrie est un entre-deux dans le grand quartier Dervallières-Zola, il témoigne des effets d'une forme de planification urbaine d'un genre nouveau, basée sur la dynamique de la démocratie locale, qui pour

¹⁴⁰ Cette expérience de dédoublement subjectif va donner lieu à un article co-écrit avec Guillaume Ertaud, technicien de recherche au LAUA et photographe, à paraître en 2011.

¹⁴¹ FARGE, A., *La chambre à deux lits et le cordonnier de Tel-Aviv*, Paris, Seuil, Fiction & Cie, 2000 ; « La photographie et le battement du temps », In *Traces photographiques, traces autobiographiques*, Sous la dir. de Danièle Méaux et Jean-Bernard Vray, Presses Universitaires de Saint Etienne, 2004.

lutter contre des mécanismes ségrégatifs, s'appuie sur un travail de modelage de la géographie symbolique. Le nom lui-même de la Contrie est de plus en plus estompé dans les représentations cartographiées et dans les pratiques, du moins chez les nouveaux habitants.

Les images donnent à voir les paradoxes des espaces sans qualités, ceux devant lesquels on ne s'arrête pas et qui sont le décor de vie de nombreuses personnes et en particulier d'enfants qui s'y construisent des univers personnels et des souvenirs qui portent autant les marques de singularités que n'importe quel autre cadre de vie à haute valeur esthétique, patrimoniale ou paysagère. Il n'y a pas de correspondance à chercher entre qualité des lieux et qualité du souvenir, la mémoire n'est pas normative, elle s'ancre partout où la vie se déroule.

Les photos retenues, ont été choisies lorsqu'elles renseignent à la fois sur le sens de l'espace en lien avec le récit d'enfance et sur la réalité contemporaine de ce quartier : la rue mêlant maisons individuelles privées et maisons HLM ; le collectif HLM très visiblement réhabilité, les murs à la fois limites et assises ; la maison de l'enfance et le château d'eau, réservoir d'imaginaire autant que d'eau ; l'église-hangar et ce qui reste du cinéma « Pax » qui prolonge le même hangar ; l'école : sa cour, son préau, ses perrons ; le boulevard qui mène au centre-ville ; la place Zola : le marché et les petits commerces, le bus ...















DEUXIÈME PARTIE

TERRAINS, OU LES MATIÈRES DU SOCIAL, MES PARTIS PRIS D'EXPERIMENTATIONS

*Les objets, les paysages, les évènements, les personnes du monde extérieur me donnent beaucoup d'agrément. Ils emportent ma conviction. Du seul fait qu'ils n'en ont aucunement besoin. Leur présence, leur évidence concrète, leur épaisseur, leurs trois dimensions, leur côté palpable, indubitable, leur existence dont je suis beaucoup plus certain que de la mienne propre, leur côté : « cela ne s'invente pas (mais se découvre) », leur côté : « c'est beau parce que je ne l'aurais pas inventé, j'aurais été bien incapable de l'inventer », tout cela est ma seule raison d'être, à proprement parler mon prétexte ; et la variété des choses est en réalité ce qui me construit.(...)Et si elle n'est que mon prétexte, ma raison d'être, il faut donc que j'existe, à partir d'elle, ce ne sera, ce ne pourra être que par une certaine création de ma part à son propos. Quelle création ?
Le texte.*

Francis Ponge, *Méthodes*, 1961.

Après cette première partie sur la question autobiographique, sur les enjeux et controverses concernant l'auto-socio analyse et la nécessaire prise en compte des composantes culturelles et sociales intra-individuelles, la seconde partie se fonde sur le déplacement vers l'autre et sur les expériences de terrain et formes énonciatives de restitution du social.

Le premier chapitre revient sur les enjeux complexes autour de la méthode des entretiens sur ce moment clef de l'enquête basée sur le temps partagé et sur toute la chaîne des opérations qui font passer de l'oralité au texte. C'est la notion même de « terrain » comme lieu de l'expérience sociale qui se trouve ici questionnée.

Le second chapitre traite les différentes formes d'écritures expérimentées croisant les dimensions interprétatives et représentatives, ces formes énonciatives mises en œuvre au fil du temps pour restituer les analyses et tout autant pour faire entendre les voix, le plaisir de la langue et du pouvoir des mots dans les jeux complexes des rapports sociaux.

Le troisième chapitre reprend deux expériences du théâtre de la parole qui investissent une nouvelle forme énonciative et posent la question de la restitution du travail de recherche dans la sphère publique et interrogent les dimensions centrales du travail de recherche entre engagement et distanciation.

Le chapitre quatre reprend le travail de description et le journal de terrain, à la fois mémoire du processus de recherche, écriture pour soi et parfois pour les autres. A partir des différentes déclinaisons de cette méthode de travail, émerge l'enjeu de la sociologie au quotidien.

Enfin, le cinquième chapitre élargit la question du réel et de la représentation au cinéma comme mode de connaissance sur la ville, nouveau terrain d'expérimentation pratique et outil critique.

CHAPITRE 1 - L'ENTRETIEN, EXPÉRIENCE DE LA CO-PRESENCE

La parole est d'or !

Les magnétophones devenus de plus en plus petits, la cellophane bruyante et si bien collée qui entoure les bandes magnétiques et qui fait perdre des secondes précieuses, l'auto reverse mal réglé et la parole qui efface la parole, les piles en vrac, neuves et usées emmêlées, la panique pour trouver un bureau de tabac salvateur au pied de la tour, le premier entretien avec un appareil numérique auquel on ne fait pas confiance et que l'on double du vieux magnéto en bout de course, l'étiquetage des cassettes dans la voiture, le besoin de vérifier tout de suite si la prise est bonne, le classement des cassettes dans des boîtes, l'interdit inexplicable de réenregistrer la parole de l'un sur la parole d'un autre... Rituels, pratiques fétichistes autour de la parole recueillie, comme s'il s'agissait d'un trésor à part, le cœur de l'enquête, la source pure alors que

Parcours méthodologique : de l'entretien semi directif à l'entretien bio-thématique

Dans les premières années de ma pratique d'enquête de terrain (agence d'architecture et bureau d'études), j'effectue des séries d'entretiens dans une ou plusieurs cités suivant les thèmes de la recherche, souvent très proches de la commande. Dans tous les cas, l'échantillon est indexé à des critères de représentativité basés sur l'ensemble des habitants au regard de la question posée (composition familiale, niveaux de ressources....). Au fil du temps je commence à réduire les terrains à une cité, voire un bâtiment (barre ou tour) ou une seule cage d'escalier. Cette réduction physique de la taille de mes terrains me permet de travailler sur les interactions entre habitants, de mieux saisir les questions autour de la sociabilité, des logiques de l'interconnaissance ou de l'anonymat ainsi qu'à redonner une place aux enjeux spatiaux puisque la répartition des personnes et les propos sont situés avec précision dans l'espace devenant une dimension analysable comme telle. Quand dans un entretien, un habitant parle de sa voisine du-dessus, l'interprétation est bien différente si l'on rencontre la voisine en question qui parle à son tour de son voisin du-dessous. Les représentations croisées pointent des contradictions parfois très fortes et dans tous les cas, permettent d'aller plus loin dans l'interprétation des discours de chacun. Simultanément, des questions éthiques nouvelles apparaissent, ces choix me mettent davantage encore en situation d'actrice de mes terrains puisque connue et reconnue, vue et revue sur les espaces de vie des personnes interrogées et donc immanquablement prise à partis dans les cas fréquents de controverses voire de conflits. La limitation physique des terrains s'accompagne alors d'un allongement des entretiens et si dans mes premières enquêtes, les rencontres durent entre une demi-heure et une heure, la durée des entretiens avoisine ensuite plutôt une heure et demi, voire deux heures et la possibilité de revoir plusieurs fois une même personne devient envisageable. Réduction du terrain, allongement du temps des entretiens entraînent souvent aussi un allongement du temps du travail de terrain lui-même, revenir sur le site souvent et en faisant varier les manières d'y venir participant du protocole d'enquête. L'allongement du temps d'entretien repose sur l'assouplissement de la grille d'entretien initial et le passage progressif de l'entretien semi-directif thématique vers la méthode biographique du récit de vie, que j'appelle : méthodes bio-thématiques. Les problématiques de recherche que je propose alors, toujours

dans le contexte des transformations des quartiers d'habitat social, me voient glisser du thème du logement, à celui de l'habitat et aux modes d'habiter tant les trajectoires résidentielles elles-mêmes incluses dans les trajectoires sociales plus globales deviennent primordiales pour saisir les formes de sociabilité à l'œuvre et les réactions aux transformations proposées du cadre bâti.

La méthode des itinéraires, inventée par Jean-Yves Petiteau, misant sur une inversion des rôles entre interviewer et interviewé puisque ce dernier emmène le précédent sur les traces de sa propre histoire ou du moins sur des lieux signifiants, et dont la restitution se fait sous la forme d'un roman photo joue un rôle intéressant dans mon parcours. D'une part, nous l'utilisons pendant plusieurs années dans un cadre pédagogique pour travailler sur les représentations de la ville des étudiants en architecture, puis nous l'appliquons ensemble avec une femme, chef de projet au moment de faire le bilan de son expérience professionnelle. Enfin, cette méthode ouvre tout un champ théorique à la fois sur les trajets quotidiens et sur la question du récit.

Ensuite, l'implication pendant près de 10 ans dans le site des jardins ouvriers de la Fournillière m'entraîne dans une expérience plus radicale puisque le travail de terrain se transforme en expérience de *participation observante* me faisant passer par différentes positions et rôles du fait des enjeux en matière d'aménagement que ce territoire va traverser. Ce travail de terrain mené au quotidien et dans la durée produit un savoir cumulatif sur les personnes, déplaçant la place de l'entretien classique dont les portraits sont le résultat.

Je vais appliquer ensuite l'utilisation de l'entretien de type bio-thématique aux professionnels, élus et autres agents en charge de la gestion des territoires où vivent les membres des classes populaires. (travailleurs sociaux, salariés des organismes HLM du haut en bas de la hiérarchie, élus...) Ce glissement méthodologique correspond à la consolidation d'une position révélée par Michel Marié dans sa préface à l'ouvrage sur l'expérience de la Fournillière, alors même qu'il analysait ma position. J'ai depuis toujours articulé la dimension anthropologique avec l'analyse des systèmes socio-économiques et socio-politiques explicatifs des contextes formels et institutionnels étudiés et ma thèse reposait déjà sur ce principe, mais dans les premières années, les méthodes employées varient suivant que mon questionnement s'adresse aux fabricants de la ville, les *voyeurs* de Michel de Certeau. J'ai ensuite construit mes problématiques en m'appuyant sur une position d'interrelation entre ce que les institutions font aux habitants et ce que, par ruse ou par conflit, par contrainte ou par marchandage, le corps social fait au pouvoir, en réaction à ses injonctions. Je prends alors une distance critique avec la position que j'ai jusque-là construite, misant plus ou moins consciemment sur une autonomisation de la place des habitants et de la culture populaire, pour mieux décrire les situations de dominations, privilégiant à leur endroit le versant ethnologique mais me privant des rapports de domination pris dans leur continuité et leur réversibilité. Derrière, se cache une position morale inconsciente plaçant les habitants du bon côté et les personnes en charge de la fabrication et de la gestion de la Ville, du mauvais.¹⁴² Depuis, j'applique donc les méthodes d'entretien aux autres personnes concernées par les objets de recherche, qu'ils soient clairement du côté des classes

¹⁴² Cf BECKER, H.S., *Comment parler de la société*, La Découverte, 2009, Première partie, chapitre VIII : « Ethique de la représentation » p. 139-157

dominantes ou dans des *continuum* sociaux et culturels, quand il s'agit des petits salariés aux contacts des habitants, alors que jusque-là, la partition méthodologique reposait sur une dichotomie entre espace résidentiel et espace de travail, entre usagers et aménageurs, entre dominés et dominants.¹⁴³ Cette représentation binaire du monde, entre fabricants et habitants, a été dépassée théoriquement grâce à la notion d'habiter déjà reprise dans la première partie et dans ma propre expérience de participation observante au cours de laquelle les rôles que j'ai occupés sont venus interpénétrer des savoirs pratiques et théoriques, des positions personnelles et professionnelles, des sentiments d'appartenance à plusieurs collectifs, celui des jardiniers, mais aussi celui des chercheurs travaillant sur les jardins, celui des pratiquants et celui des aménageurs.

Quand l'enquête devient le terrain

En 1992, je rédige avec Corinne Davault un article qui reste fondateur dans mon parcours de recherche : « HLM et Mission locale : deux instances de réhabilitation sociale »¹⁴⁴. Il met en évidence comme clef d'analyse que ce ne sont pas seulement les contenus des entretiens mais bien l'ensemble des réactions et interactions vécues tant par les interviewés que par le sociologue souvent mises de côté davantage comme empêchements au bon déroulement de l'enquête, qui permettent de dégager un sens, voire donnent le principe d'analyse du reste du corpus. Habituellement en effet, on extrait d'un entretien un texte, ce qui est favorisé par les techniques d'enregistrement et de transcription et on interprète le texte de manière autonome, en le dissociant de sa production dans l'événement. Cette fois, c'est bien la situation de l'entretien, que nous avons interprétée en priorité et plus précisément la manière dont nous avons été produites en tant qu'actrices par les personnes interviewées, dans le champ étudié.

Les réhabilitations des HLM et les missions locales sont deux dispositifs que nous avons jugés intéressant de mettre en parallèle. L'un s'applique dans ces années-là au bas de gamme du parc logement français, l'autre à l'accès des jeunes en échec scolaire au marché du travail non qualifié. Ils ont en commun de toucher des populations hétérogènes désignées négativement par leurs manques, qui se rencontrent parfois sur le même territoire, celui de la banlieue. Corinne Davault travaille alors depuis six ans sur l'insertion professionnelle des jeunes dans la ZUP de Bellevue à Nantes, où 7 habitants sur 10 habitent en HLM et quant à moi je mène depuis huit ans à la fois une approche de la vie quotidienne des locataires dans les cités et une étude socio-économique et sociopolitique des processus de production du parc HLM ainsi que des procédures mises en place pour en assurer la pérennité. Dans les deux situations analysées, ce sont les manières très proches de réagir à la situation d'enquête qui nous ont mises sur la voie de l'analyse des contenus des discours. Jeunes et locataires, face à la demande d'un entretien, soit brocardent l'enquêteur, soit le découragent sur le mode « je n'ai rien à dire », soit lui prouvent combien il est particulièrement bien tombé puisqu'il est face à une, voire la seule personne qui peut le renseigner au point qu'aller rencontrer les autres devient presque inutile. C'est en comprenant ce que nous sommes pour les interviewés, que nous pouvons ressortir une

¹⁴³ Cf sur ce sujet Cl. Grignon, J.-Cl. Passeron, *Le savant et le populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*. Hautes Etudes, Gallimard, Le Seuil, 1989.

¹⁴⁴ PASQUIER, E., DAVAULT, C., In *L'Homme et la Société : Anthropologie de l'espace habité*, N°104, 1992/2.

problématique commune à l'origine de cet article. Assimilables dans les trois cas à une position dominée, soit les personnes n'attendent pas plus de nous que des autres qui décident pour eux, soit elles tentent de faire alliance en reniant leurs propres positions, soit elles remettent en cause cet ordre et n'ont plus rien à craindre, parce que plus rien à perdre, et se permettent ce jeu.

La pratique d'enquête de terrain se déploie à l'intérieur de l'échange entre le chercheur et ses interlocuteurs, cette expérience et l'écriture de cet article marquent une prise de conscience forte de ce phénomène resté jusqu'alors peu explicite et jamais abordé dans mon apprentissage universitaire. Gérard Althabe¹⁴⁵ a bien décrit comment l'échange épouse les formes du dialogue ordinaire, dans la non-séparation. Le chercheur se place en dehors de l'univers social qu'il étudie mais le travail d'enquête de terrain le fait participer de cet univers, créant aux yeux des personnes rencontrées des positions de proximité-distance avec d'autres acteurs participant de cet univers : travailleur social, bailleur social, élu. *D'un côté, le chercheur est un acteur du jeu social et à ce titre, il est impliqué dans ce jeu, fait d'alliances et d'oppositions, d'un autre, il a une pratique qui lui est propre. (...) En fait, le chercheur est « produit » en acteur à travers les processus internes qu'il a définis comme objet d'analyse. Constaté que le chercheur est un des acteurs du jeu social dont il s'est donné la tâche de rendre compte, de mettre en évidence la cohérence, de définir les règles, permet de traiter l'enquête elle-même comme un terrain d'investigation ; la manière dont l'ethnologue est « produit » en acteur, les transformations dont sa position est le cadre, les relations dans lesquelles il est impliqué font partie de l'univers social étudié et sont élaborées par le mode de communication dont il construit les termes. Leur interprétation est une des voies qu'il peut emprunter ; pour cela, il doit donner au déroulement de l'enquête une organisation permettant une autoréflexion permanente.*¹⁴⁶

Tout récemment lors de l'enquête sur l'histoire des trois nouvelles mosquées nantaises, un effet de terrain est venu se surimposer aux positions occupées par les trois architectes, maître d'œuvres de ces constructions. Leurs positions vis-à-vis des associations maître d'ouvrages jouent un rôle déterminant dans leur manière de négocier le processus de projet et dans les formes construites, l'architecte de la mosquée turque est nantais, celui de la mosquée du quartier de Nantes Nord est nantais d'origine syrienne, croyant et non pratiquant, le troisième en charge de la mosquée de Malakoff est nantais d'origine algérienne, non croyant, non pratiquant. Nous reviendrons plus largement sur cette recherche dans la troisième partie, mais pour ce qui nous intéresse ici, ces trois positions donnent à voir et à comprendre qu'elles ont un moment fait écran à un deuxième filtre lié à ma relation aux interviewés. Je connais depuis longtemps l'architecte de la mosquée turque et c'est par mon intermédiaire que le service de la vie associative de la Ville s'est tourné vers lui pour accompagner ce projet, il ne semble pas spécialement heureux que je revienne l'interroger sur cette expérience sur laquelle il a l'intention d'écrire en interne dans sa propre agence ; le second est un de mes anciens étudiants resté intimidé dans la situation de l'entretien, position comparable à celle qu'il a vécu au cours de ses années d'études, le troisième enfin est un architecte croisé au tout début de mon parcours professionnel sur le terrain du logement social, il me pense architecte et l'entretien se déroule entre confrères dans une relation finalement plus détendue alors même qu'on ne se connaît

¹⁴⁵ ALTHABE, G., « Ethnologie du contemporain et enquête de terrain », terrain n°14 mars 1990

¹⁴⁶ Idem

que très peu et que ni lui ni moi ne sait ce que l'autre sait vraiment. C'est tout autant ce rapport observateur/observé que les positions différenciées des concepteurs vis à vis d'une construction peu banale qui va formater le discours et la nature même de l'interaction, provoquant dans ce cas précis un flou dans le processus d'enquête, difficile de démêler à chaud.

La première expérience m'a permis d'approcher les mécanismes de transfert et de contre-transfert propres à toute démarche d'enquête portant sur des humains et de rester toujours vigilante sur ce versant. C'est Georges Devereux qui reste la référence majeure pour ces questions, il a suggéré en effet de reconsidérer la question des rapports entre observateur et observé dans les « sciences du comportement » en s'inspirant du modèle de la cure psychanalytique.¹⁴⁷ Il recommande au chercheur de tout mettre en œuvre pour considérer ce qu'il observe d'un point de vue strictement objectif est non seulement vain, mais surtout contreproductif. Il encourage donc à se replacer au centre de l'interaction et d'assumer le fait qu'il n'y a pas de données indépendantes de ce processus. Pour lui, l'observateur doit penser sa relation à l'observé de la même manière que le psychanalyste aborde la relation à son patient. L'analyste ne travaille que sur les réactions de transfert dont il fait l'objet et sur ses propres réactions de contre-transfert. Pour lui, la subjectivité du chercheur doit être prise en compte comme une ressource et non comme un obstacle : *Ce qu'on appelle les perturbations dues à l'existence de l'observateur, lorsqu'elles sont correctement exploitées sont les pierres angulaires d'une science du comportement authentiquement scientifique et non – comme on le croit couramment – un fâcheux contretemps dont la meilleure façon de se débarrasser est de l'escamoter.*¹⁴⁸

Cette prise de conscience a eu des effets importants sur la suite de mon travail, ce qui n'empêche pas de retomber d'une expérience à l'autre, dans de nouveaux pièges, mais j'ai cessé définitivement de croire à l'existence d'une distance idéale entre observateur et observés et cherché toujours à assumer, voire à tirer parti de ces effets d'intersubjectivité. C'est aussi devenu un enjeu central de transmission dans mon travail d'enseignante. Les expériences d'enquêtes de terrain menées avec des étudiants en architecture, sont l'occasion de révéler les représentations sociales de leur future profession, mal aimée des classes populaires toujours critiques des formes architecturales et urbaines en particulier dans le logement social et admirée par les classes moyennes, ce sont souvent les moments où l'image d'architecte-artiste se fragilise, constituant un tournant décisif dans leur parcours étudiant, j'en recevrai de nombreux témoignages.

Négocier la parole de l'autre

Suivant les terrains, les objets de recherche, les enjeux liés à la commande cadrant avec plus ou moins de précision une thématique large ou serrée, les types d'entretiens ont donc beaucoup varié. Toutefois, la nécessité de toujours prendre le temps, d'expliquer largement en amont de l'entretien les enjeux de l'enquête afin de laisser l'interviewé se saisir de ce temps à sa guise, a toujours été privilégiée. Cette explication suppose de prendre le temps d'une reformulation qui respecte la logique

¹⁴⁷ DEVEREUX G., *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris, Aubier, 1980 pour la traduction française.

¹⁴⁸ Idem page 30.

des hypothèses, ce qui ne va pas de soi. Elle a lieu à minima à deux reprises, au moment de la première prise de contact qui peut avoir lieu au téléphone ou dans un rendez-vous en face à face, et le jour de l'entretien lui-même. Entre ces deux moments, l'interviewé a le temps de se construire une position, y compris d'ailleurs de refuser l'entretien, et il arrive que ça soit lui qui ait alors des questions à poser. Les mots prononcés de part et d'autres dans les minutes qui précèdent la mise en route de l'enregistreur sont souvent riches de sens. Le sociologue est particulièrement fragile dans cet espace-temps, tant que la machine ne tourne pas, rien n'est gagné et le pouvoir est clairement du côté de l'interviewé. Il arrive que le sociologue perde sa belle déontologie dans ces minutes-là, le désir que la parole enregistrée démarre pousse à rassurer, flatter. C'est en ce qui me concerne un des moments où l'art du camouflage dont parle Gérard Mauger dans son article « Enquêter en milieu populaire »¹⁴⁹ est le plus tentant : *ne pas éveiller la méfiance, gagner la confiance, ne pas « se faire repérer », aller jusqu'à se « désituer »,* autant comme il le dit, de techniques d'euphémisation, de dénégation de la distance sociale qu'il m'arrive de ressentir, consciente au moins de ces techniques de « *taupes* » *dignes des services secrets*. La réinterprétation, la réappropriation de la problématique par l'interviewé peut avoir lieu dans le temps même de l'entretien et le principe de l'entretien non-directif, une fois les enjeux suffisamment posés en amont donne cette ouverture, la personne s'emparant de son temps de parole de la manière qui lui convient, le chercheur n'est là que pour relancer la parole, sur une demande de précision si l'interviewé passe un peu vite sur un sujet, de reformulation si lui-même n'a pas compris ce qui vient d'être dit.

Cette sociologie des individus pose un postulat de rationalité des acteurs, ce qui n'exclut pas des irrationalités, au contraire. Elle revendique simultanément la position d'intersubjectivité de la réalité sociale, la pluralité des identités constituant un même individu. Le temps de l'entretien est la rencontre de deux personnes qui font jouer « en miroir » leur intrasubjectivité. Si la vie ordinaire fait perpétuellement varier les facettes de chacun, comme Erving Goffman l'a révélé, la situation d'entretien de face à face, est un moment réflexif qui se joue à deux, au cours duquel l'interviewé peut prendre conscience de son pouvoir de manipulation du réel, de sa position créatrice fondatrice de l'homme doté de la parole. Le double travail de l'intervieweur est d'une part d'être capable de repérer ces manipulations, la relance sur telle ou telle contradiction n'est pas impossible, mais surtout de les analyser en tant que telles. Car si le savoir construit dans le travail sociologique n'exclut pas le savoir que les acteurs ont d'eux-mêmes, le travail de l'un dépendant du savoir et du travail de l'autre, le plus difficile est de ne pas hiérarchiser ces deux types de connaissances. De fait la méthode biographique a été davantage défendue par ceux qui ont refusé ou sont passés d'interprétations structurales vers des analyses qui accordent aux acteurs individuels et collectifs, une place première. Howard S. Becker¹⁵⁰ insiste sur la double nécessité de ne pas accepter aveuglément ce que les gens du monde qu'on étudie pensent et croient et de justement s'intéresser à ça, considérant qu'il faut que les gens en sachent beaucoup pour réussir à se frayer un chemin dans ses complexités, pour s'adapter à ses contradictions et à ses conflits. Je ne pense pas que le savoir des acteurs sociaux soit supérieur, sinon le travail consisterait à livrer les données à peu près en l'état et les sciences sociales n'auraient rien à ajouter, ni

¹⁴⁹ MAUGER, G. (1991). Enquêter en milieu populaires. *Genèses*. vol. 6., p. 125-143

¹⁵⁰ BECKER, H., *Les Ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales*. Guides Repères, la Découverte, Paris, 2002, en particulier le chapitre 3 sur les échantillons.

même que les choses ne peuvent être connues que de l'intérieur par ceux qui vivent les expériences. Etudier dans la durée et à travers de nombreuses rencontres, des récits d'expériences distincts, proches mais jamais identiques, c'est accumuler un savoir qu'aucun acteur ne détient. Dans le film de Pierres Carles, consacré à Pierre Bourdieu, *La sociologie est un sport de combat*, une scène illustre magistralement cet aspect très spécifique et difficile parfois à assumer du métier de sociologue. Bourdieu a été invité au Val Fourré pour débattre sur les phénomènes d'inégalités scolaires et culturels, suite à des interventions parfois critiques de la salle, faisant de lui à la fois le sujet et l'objet du débat, il rappelle qu'il pourrait leur en dire qui leur en apprendrait beaucoup sur eux-mêmes et en particulier sur leur histoire migratoire sur trois générations, les traitant de cons s'ils refusent de lire Sayad, au motif que c'est un intellectuel.

Reconstruire les motivations des individus concernés par le phénomène traité dans l'enquête suppose d'appréhender ce phénomène comme le résultat de l'agrégation des comportements individuels dictés par ces motivations.¹⁵¹ Les réalités sociales sont à la fois des constructions quotidiennes des acteurs individuels, mais aussi collectifs et des constructions historiques renvoyant à des élaborations à différentes échelles du temps. Le monde social est fait de préconstructions et les formes sociales passées sont autant reproduites que appropriées, déplacées et transformées quand d'autres sont inventées dans les pratiques et les interactions de la vie quotidienne des acteurs. Pour Arlette Farge, écouter la parole singulière, est une réflexion politique à condition que toute parole énoncée s'accompagne de l'exposition des raisons pour lesquelles elles sont dites. *Les paroles des individus, les usages de la langue, la parole singulière n'ont de sens qu'à condition d'une part d'analyser les collectifs dont ils sont issus et d'autre part, d'en saisir la dimension sociale et le sens historique afin d'éviter le danger de la dérive du singulier : l'anecdote et la perte du politique et du lien social à travers sa prolifération, individualisation, spectacularisation.*¹⁵² La nécessité d'assumer le devoir d'analyse joue, sur le registre de l'invention du possible vu comme une pratique contrastante faisant surgir des configurations de sens sur fond d'identité et de différence.¹⁵³

La co-temporalité

*J'aime les accents. Echos d'une langue dans une autre, ils rappellent traversées et passages.*¹⁵⁴ J'aime aussi les accents mais parfois la position d'empathie me joue des tours, quand dans une relance, j'entends dans ma voix, la reprise atténuée de l'accent de la personne interviewée. J'aime interviewer un étranger dont je ne connais pas la langue et qui ne maîtrise pas non plus le Français, cette situation oblige à mobiliser tout ce qui permet d'entendre en dehors de la seule parole. L'écoute passe par la situation et toutes les composantes de l'échange : le corps de celui qui parle et le corps de celui ou celle qui écoute.

¹⁵¹ CORCUFF, Ph. *Les nouvelles sociologies*, Nathan, Université, page 15.

¹⁵² Arlette Farge, positions recueillies au moment de la parution du livre de William T. Vollmann, *Pourquoi êtes-vous pauvres ?* Ed. Actes Sud 430 p. en particulier dans Télérama numéro 3074, 10 Décembre 2008.

¹⁵³ Nous reprenons ici la démarche de M. Kilani, *L'invention de l'autre. Essais sur le discours anthropologique*, Ed. Payot Lausanne, Anthropologie, 1994.

¹⁵⁴ LAPIERRE, N., *Pensons ailleurs*, Stock, 2004, « Mots de passe », page 271.

Le retour sur ces moments d'interaction avec l'autre comme présence empirique fondamentale est souvent éliminée par les différentes opérations menant aux productions scientifiques basées sur la distance spatiale et temporelle. Johannes Fabian¹⁵⁵ est l'anthropologue qui a mis le doigt sur les conséquences théoriques de *ce tour de passe-passe exécuté par un ensemble de procédures qui visent toutes à maintenir l'Autre en dehors du Temps de l'anthropologie*. Cette distinction entre l'objet et le sujet est pour lui une protection nous permettant de maintenir à distance notre connaissance de l'autre et d'ainsi faire de la connaissance un pouvoir. Il propose pour dépasser cette situation, une distinction entre trois usages du temps dans le discours sociologique : le *Temps physique*, c'est le paramètre ou le vecteur dans la description des processus socioculturels, le *Temps typologique* où le temps mesuré qui n'est plus lié au défilement mais à des événements socio-culturellement significatifs et donc aussi d'intervalles entre deux événements, et enfin le *Temps intersubjectif* lié aux interactions. *La reconnaissance du Temps intersubjectif devrait, presque par définition, écarter toute mise à distance. (...) La co-temporalité doit être créée pour que la communication puisse avoir lieu.*¹⁵⁶ Les expériences d'enquêtes bio-thématiques et à plus forte raison biographiques ainsi que celles de participation observante misant sur ce temps partagé comme enjeu de connaissance, n'ont pas toujours été reçues positivement par la communauté scientifique dont le modèle dominant repose sur la création d'une distance y compris temporelle avec les personnes, objets d'enquête. Les formes énonciatives sur lesquelles je vais revenir, si elles visent à travailler la question de la restitution de l'importance de l'oralité, misent aussi sur la prise en compte du temps intersubjectif précédemment décrit. L'ensemble du travail réflexif dans cette HDR a révélé l'importance de la question du temps dans mon travail jusque là surtout articulé à des questions spatiales.

Ethique de l'écoute à la transmission

Face à ces questions jamais abordées à l'université et si peu dans les débats méthodologiques, existent des ouvrages qui livrent les processus de travail et pointent ces enjeux majeurs.

Le travail d'Adélaïde Blasquez *Gaston Lucas, serrurier*,¹⁵⁷ dont le sous-titre « Chronique de l'antihéros » donne le ton, reste une référence à laquelle je reviens souvent. L'ouvrage basé sur le récit autobiographique d'un artisan serrurier dont la vie ordinaire croise le Front populaire, la guerre et donc l'histoire offre deux dimensions précieuses. D'une part, Adélaïde Blasquez explique avec précision et d'une manière sensible comment se noue la relation avec cet homme, qui est son voisin et à quelle occasion et sur quel mode s'enclenche l'échange. D'autre part, l'ouvrage livre des clés des étapes du passage de l'oral à l'écrit et de la première à la troisième personne. C'est en effet au cours d'une tentative de suicide au gaz de son voisin, monsieur Lucas, qu'Adélaïde Blasquez va entrer dans son histoire. Alors qu'il est enfermé dans sa cuisine, robinets de gaz ouverts, elle parvient à entrer et demeure un moment dans les émanations du gaz, perdant un moment toute notion de temps, comme retranchés ensemble du monde : *je me sens littéralement accouplée à cet homme, prête à m'ajuster,*

¹⁵⁵ FABIAN, J., *Le temps & les autres. Comment l'anthropologue construit son objet*, Essais, Anarcharsis, 2006 (1983, version anglaise)

¹⁵⁶ Idem, chapitre 1 : « Le temps et l'émergence de l'autre ».

¹⁵⁷ Plon, coll. « Terre humaine », 1976.

comme dans l'amour, à chacun de ses mouvements. Et c'est bien à la manière de deux amants que l'étreinte est enlevée à leurs limitations singulières, dégagées des carcans de l'identité, libérés de toute entrave, que nous reprenons pied sans heurt, d'une même poussée, dans ce qu'il est convenu d'appeler la réalité. Nous nous regardons. J'ose un geste tendre, pose ma main sur son épaule. Lui sourit, toujours sans mot dire. Quand je lui demande, par une mimique bouffonne, la permission de refermer les robinets, la permission m'est accordée sur le même mode facétieux. Pour faire bonne mesure, il va jusqu'à ouvrir la fenêtre à deux battants. Ils créent ainsi ce qu'Adelaïde Blasquez appelle une alliance irrévocable, Gaston Lucas sait qu'il va parler : *user de la parole comme il ne s'y est jamais risqué jusqu'ici, (...), s'y jeter à corps perdu. Il parlera longtemps, pendant le reste de la nuit et ensuite pendant des jours, des semaines, des mois. Pour s'exhiber, se dénuder, pour donner sa vie, pour la déposer tout entière entre mes mains (...). Comme si notre salut à tous dépendait désormais de la déposition que je suis appelée à recueillir.* Après six mois de rencontres chez elle le matin devant le magnétophone, au cours desquelles elle n'hésitait pas à se confier sur elle-même, elle cumule 500 pages de textes dactylographiés. A partir de ce texte décousu et illisible, elle va opter avec l'accord de Gaston Lucas sur deux formes de transcription, l'une pour rapporter les épisodes marquants de sa vie, *degré zéro de l'écriture*. Le recours à cette langue académique maintenant toutefois la première personne a pour objectif de lever les obscurités et maladresses de la confession orale pour tendre vers une transmission large, reposant sur l'idée d'universalité possible de ce témoignage et sortant le protagoniste de la solitude, point de départ de l'expérience. Le second registre retenu est à l'inverse au plus près de la parole dite, il s'applique davantage à une réflexion plus large reliant histoire personnelle et Histoire. Cette fois les manières de dire sont conservées, les signes de ponctuation sont tous supprimés, seuls les codes des majuscules sont conservés et des espaces blancs donnent l'indication du défilement du temps, des silence, des respirations. L'auteur revendique de transmettre une langue de classe, celle des ouvriers parisiens déracinés, comme l'était Gaston Lucas. *Dans ces passages, l'écrivain s'en est tenu à un simple travail de montage, de façon à canaliser, par l'agencement des paragraphes, une pensée qui, dans nos entretiens à bâtons rompus, s'éparpillait nécessairement, et aussi à suppléer autant qu'il était possible, par la distribution du texte, l'influx que transmettent aux mots, dans l'expression verbale, les intonations de voix, les gestes, les jeux de physionomie du diseur.*¹⁵⁸

L'autobiographie d'une famille mexicaine d'Oscar Lewis, parue pour la version française, sous le titre *Les enfants de Sanchez*¹⁵⁹, s'attaque dans les années soixante à l'opposition systématiquement posée entre les sociétés traditionnelles et les sociétés urbaines. Le livre est l'autobiographie d'une famille sur le modèle de la biographie croisée : le père, deux fils et deux filles. Lewis expose clairement ses intentions, sa technique, aborde la question de la rémunération des personnes rencontrées, parle du magnétophone qu'il utilise en le dissimulant (c'est alors un appareil nouveau), du traitement des matériaux recueillis et surtout de la relation qu'il a eu avec ses informateurs. Cette vision cumulative, mais aussi multiple de chaque personne, de la famille et du prolétariat urbain, révèle la différenciation des processus du souvenir chez chacun des personnages. La restitution, qui a souvent été critiquée, remplace l'analyse par le document lui-même, texte réécrit sur la base d'un monologue, au lieu du dialogue de départ dans la situation d'enquête.

¹⁵⁸ Ouvrage déjà cité, page 263.

¹⁵⁹ Tel, Gallimard, 1983. (Version initiale 1961)

La trilogie de Jean Hatzfeld sur le drame rwandais va ensuite bouleverser mon paysage de référence. Ses ouvrages auxquels il a donné le nom de « récits du marais rwandais » sont basés sur des récits recueillis auprès des rescapés pour le premier (*Dans le nu de la vie*) et des génocidaires rencontrés dans un pénitencier du Rwanda (*Une saison de machettes*). Le troisième ouvrage est de facture plus classique, il correspond à une analyse de la situation quelques années plus tard quand les survivants revivent les uns à côté des autres. La force de ces livres tient au travail d'écriture qui reprend les récits à la première personne avec les mots, manière de parler utilisées lors des entretiens, le décalage linguistique produit un effet double sur nous lecteur, à la fois une distance liée à la différence et en même temps une proximité particulièrement puissante étant donnée les récits et les expériences vécues, faite d'intimité, de douceur et d'effet de réel, à la limite du supportable.

« Transcrire sans trahir »¹⁶⁰

Tendus dans la position d'écoute, certains moments d'un l'entretien éclatent aux oreilles, tous les chercheurs connaissent ces situations d'enthousiasme avec parfois un moment de retournement après le travail de réécoute et surtout de décryptage, quand un entretien vécu comme un ratage se révèle extrêmement intéressant ou, à l'inverse, quand un entretien jugé riche déçoit après coup. Ces phénomènes renvoient aux dimensions de l'intersubjectivité déjà évoquées, les paroles entendues se mettant soit en situation de résonance avec ce que l'on pense, elles sont alors reçues comme ce qu'on avait envie d'entendre, soit elles déplacent tellement le système de représentation du chercheur qu'elles ouvrent un pan nouveau de compréhension du monde mais demandent un temps pour qu'il l'entende et en prenne la mesure.

Je décrypte toujours moi-même et intégralement tous mes entretiens et je soupçonne certains chercheurs qui sous-traitent ce travail d'éviter l'un des aspects majeurs du métier, celui qui permet de revisiter le détail de l'interaction. Le chercheur en sciences sociales ne connaît pas dans sa pratique les temps de régulation des psychologues et psychanalystes, le moment du décryptage est aussi ce temps où se questionnent les effets de contre-transfert et d'intersubjectivité et le moment où il dépose la partie émotive de l'interaction qui pourrait faire écran à l'analyse, comme si la transformation de la parole en texte mettait à bonne distance pour la suite. J'ai à certaines périodes utilisé une pédale à pied pour réguler le débit de la parole et libérer les mains pour la frappe mais je n'ai jamais essayé les outils de reconnaissance vocale. Je conserve les entretiens décryptés dans une version papier reliée par recherche avec une simple table des matières. Cette manière de faire m'a permis à plusieurs reprises, de relire et de réutiliser des corpus anciens.

Le décryptage intégral protège des risques de prélèvements trop hâtifs, de la citation d'extraits trop vite signifiants, l'ensemble de l'échange a sa propre cohérence, l'entretien décrypté doit en témoigner intégrant les silences, conservant la structure de l'échange, les traces des questions heureuses ou moins heureuses et donc la mémoire de l'induction au niveau du langage et des idées. Le travail

¹⁶⁰ Sous-titre emprunté à l'ouvrage de Pierre Aurégan : *Des Récits et des hommes. Terre Humaine : un autre regard sur les sciences de l'homme*, Nathan, Plon, 2001.

artisanal autour des entretiens qui écarte toute forme de division du travail et qui mobilise de longues journées de travail de transcription à la fois pénibles et rassurantes est devenue un moment clef de la pratique du métier. Il m'arrive même d'apprendre par cœur des passages d'entretien. S'immerger ainsi à deux reprises dans la coprésence de l'interaction et dans la plongée du décryptage, c'est se fondre dans la parole de l'Autre, c'est un peu « parler intérieurement », voire à voix haute comme lui, prendre le risque de la perte de la prise de distance pour épouser sa vision du monde, « se mettre à sa place ». Tous les entretiens ne permettent pas ce jeu et ce n'est pas la proximité de positions qui permet l'exercice mais plutôt la qualité de l'interaction, de l'empathie ressentie dans la position d'écoute. S'approcher ainsi de personnes aux positions idéologiques éloignées de soi est une expérience humaine troublante qui écarte pour une part le risque du jugement moral hâtif. Paradoxalement, s'approcher au plus près, c'est prendre de la distance.

Tout le monde a fait l'expérience de la lecture très difficile d'une transcription d'entretien faite par autrui. La transcription fidèle révèle des défauts de langage qui ne sont pas vécus comme tels au moment de l'écoute : répétitions, onomatopées, accents et le respect de cette traduction à la lettre peut se retourner facilement en stéréotypes. Le travail de décryptage est une traduction dont personne n'a jamais fixé les règles. Les onomatopées proches de l'extraction du langage sont souvent liées à un moment d'humour de connivence que la transcription vient gommer. L'irruption du rire, des larmes, des moments d'émotions, les silences sont autant de situations très difficiles à restituer. L'usage de la didascalie, comme dans le texte d'une pièce de théâtre ou le scénario d'un film, note donnant des indications de situations repérées pendant l'entretien ou des informations sur le comportement et l'humeur du locuteur et du récepteur, est une solution possible. Quant à la ponctuation, ces signes graphiques qui servent à ordonner le discours dans la langue écrite et qui n'existent pas dans la langue orale - et qui ne se prononcent pas non plus dans le passage du texte à la lecture -, leur insertion dans la transcription pose d'une part le choix même du découpage en phrases créant parfois un rythme faux, et d'autre part, l'éventail des signes usuels est limité au regard des nuances à restituer. Des signes de ponctuation restés confidentiels ont bien été inventés, cette piste reste à creuser, ainsi du point d'indignation de Raymond Queneau, de la virgule d'exclamation qui permet de respirer l'exclamation comme une virgule (virgule surmontée d'un point d'exclamation), du point d'ironie qui permet d'indiquer qu'une phrase doit être prise au second degré (point d'interrogation à l'envers ou point d'exclamation entre parenthèses) et du point exclamatoire qui ponctue une phrase qui est interrogative et exclamative à la fois (superposition de ces deux signes)...¹⁶¹

Michel de Certeau¹⁶² a mis l'accent sur le fait que la parole constitue habituellement une extériorité, un reste vis-à-vis du système dominant de l'écriture, cette disjonction entre écriture et oralité produisant un double isolement du « peuple » et de la « voix ». L'un des enjeux de l'entretien est de redonner la parole à des personnes qui en sont habituellement privées mais le travail de transcription peut rapidement l'évacuer. Ce prélèvement de la voix grâce au magnétophone permet de conserver ce que l'écrit ne peut restituer (le timbre, les intonations, l'accent, le rythme) et redonne de fait plus

¹⁶¹ <http://fr.wikipedia.org/wiki/Ponctuation>

¹⁶² DE CERTEAU, M., (1990), *L'invention du quotidien 1. Arts de faire*, folio essais.

longtemps la parole aux personnes, devenues auteurs de leur propre vie mais l'ensemble des opérations qui suivent posent des questions complexes.

Qui est l'auteur ?

Je me suis efforcée chaque fois qu'il était possible de le faire, de donner à lire ou de lire aux intéressés, les portraits tirés d'entretiens biographiques, sans que je puisse finalement trancher sur les garanties de plus grande rigueur scientifique que cette validation apporte. Je me souviens d'un jardinier à qui je venais de lire chez lui la réécriture de son histoire de jardinage mais qui tendait vers une histoire de vie plus large, il était assis et sa femme était debout derrière lui. Elle répétait : *mais c'est toi ! Mais c'est vraiment toi !* Lui ajouta : *si elle le dit !* Là-dessus nous avons pris l'apéritif, le sujet était clos. A quelques demandes de modifications d'infimes détails près, les personnes flattées qu'on se soit intéressées à elles, sont le plus souvent dans une position de remerciement sur le mode : *vous avez dû en passer du temps, c'est vraiment gentil !* Le sociologue aime se rassurer mais plus encore qu'avec d'autres méthodes et en particulier quand il enquête en milieux populaires où le travail d'écriture et d'analyse reste pour une part abstraite et difficile à juger, il mène la danse. Quant à la question de l'anonymat, un nouveau nom peut être attribué à un habitant mais dans le cas des élus, de militants connus ou de responsables, l'opération devient impossible. La question de l'anonymat pose aussi la question de l'anonyme comme objet et non pas toujours comme sujet. Le travail de chercheur sur le local et dans la durée pose des questions spécifiques sur ce registre, à plus forte raison quand la problématique porte sur les processus de négociations mettant en jeu les rôles, positions et statuts des personnes concernées au centre de la recherche.

Dans le cas de travaux basés sur le récit de vie et d'une publication d'un seul récit de vie, le principe de la cosignature de l'ouvrage par le témoin et le chercheur est parfois retenu, posant ainsi le postulat du sujet, acteur à part entière de la réflexion menée. Trois ouvrages témoignent de cet enjeu : *Gisèle ou la vie rebâtie*, signé par Anne Guillou et Gisèle Rousseau¹⁶³, *Pays de malheur, une jeune de cité écrit à un sociologue*, co-signé par Stéphane Beaud et Younes Amrani¹⁶⁴ et plus récemment : *J'étais un chef de gang de Lamence Madzou*¹⁶⁵, la sociologue Marie-Hélène Bacqué signant quant à elle, un chapitre intitulé « Voyage dans le monde des bandes ». Anne Guillou et Gisèle Rousseau ont fait ensemble la promotion de l'ouvrage à sa sortie sur des scènes qui pouvaient entraîner des échanges très différents, en termes de contenus : la place de la femme dans le monde paysan, la question de l'alcoolisme, les questions méthodologiques sur les récits de vie. Dans les deux autres livres, la partie du témoignage est suivi d'un texte écrit par le chercheur, Stéphane Beaud commence la post face en ces termes : *Fallait-il une conclusion à ce livre ? J'ai d'abord eu tendance à considérer que ce document parlait entièrement de lui-même, que, au fond, il « tenait » très bien tout seul et qu'il possédait suffisamment de force expressive et de capacité de persuasion. Un quelconque commentaire pourrait immédiatement apparaître comme redondant. Il existait donc de bonnes raisons pour laisser ce texte tel quel. Mais finir ainsi, c'était non seulement susciter des formes possibles d'incompréhension sur le sens de ce travail, mais*

¹⁶³ Presses Universitaires de Rennes, 1994.

¹⁶⁴ La Découverte, Cahiers Libres, Paris, 2004.

¹⁶⁵ La Découverte, Paris, 2008.

surtout courir le risque de céder à l'illusion du « document brut ». Or les sciences sociales et, en tout premier lieu, l'histoire nous ont appris que tout document est le produit d'un contexte et qu'il doit être analysé à partir de cette donnée. Pour cette simple et bonne raison disparaissait la solution – commode – de la présentation sans commentaire du document. Lamence Mazdou est annoncé comme auteur de l'ouvrage, une courte introduction situe le travail et l'histoire de la recherche et donc le lien entre la sociologie et le chef de bande. Le chapitre « Voyage dans le monde des bandes » revient sur les conditions de réalisation du travail et sur les choix méthodologiques, il met ensuite en perspective le témoignage de Mazdou avec des éléments contextuels. Gisèle Rousseau, tout comme Lamence Mazdou sont en photographie sur la couverture des ouvrages, Younes Amrani est le nom donné au jeune dont la correspondance électronique avec Stéphane Beaud constitue l'essentiel du troisième exemple, son anonymat est ainsi assuré.

CHAPITRE 2- LES FORMES ÉCRITES DE L'EXPRESSION

A partir de la thèse au début des années quatre vingt-dix, je vais opter pour la cohabitation de formes diversifiées d'écritures, ces formes énonciatives se sont précisées et enrichies depuis, constituant des sous ensembles dans les rapports de recherche et publications, voisinant avec des écritures analytiques plus classiques. Les portraits sont des textes restituant des savoirs complexes sur un individu, les éléments peuvent avoir été recueillis uniquement dans des entretiens proches du récit de vie même si l'entrée est toujours reliée à une thématique ou à partir de matériaux diversifiés. Les figures sont le résultat d'un travail d'analyse et de rationalisation typologique, ils misent sur la re-singularisation à partir d'un individu fictif concentrant les traits communs de plusieurs individus, soit autour d'une position à un instant « t » dans un dispositif, objet de la recherche, soit encore d'une trajectoire modale. Les florilèges sont des sortes d'anthologies, courts extraits dont le cumul donne à lire un effet de langage commun. Les fables nantaises sont des anecdotes dont on sait qu'elles ont déjà été racontées et circulent comme emblématiques d'une histoire partagée par un collectif ou un groupe. Le mélodrame de la cage d'escalier est une forme qui articule des positions individuelles recueillies dans la sphère privée mais portant sur les relations au quotidien d'un espace commun, celui de la cage d'escalier pour l'exemple retenu ici. Toutes ces formes sont autant de tentatives, par nature impossibles, pour relier oralité et écriture et misent sur la volonté de faire entendre des voix afin qu'elles *circulent, danseuses et passantes, dans le champ de l'autre.*¹⁶⁶

Haïkus : tout un programme !

La thèse se termine par une série de haïkus renvoyant à des questions d'intersubjectivité, ramassées ainsi sous une forme sensible, ils constituent une sorte de programme de travail, du moins je peux les relire ainsi aujourd'hui.

*elle se recoiffe
avant la mise en route
du magnéto*

*a peine ouverte
la porte claque :
vous êtes en retard, je n'ai pas que cela à faire*

*le chien est attaché à la banquette du séjour
il tire sur la chaîne
l'entretien sera court*

*le magnéto tourne
on l'oublie*

¹⁶⁶DE CERTEAU, M., *L'invention du quotidien 1. Arts de faire*, déjà cité, chapitre X : « l'économie scripturaire ».

le ton de la voix change

elle tire le frigo

il en sort une nuée de cafards

les hlm ne sont pas hygiéniques

elle me demande mon âge

fond en larme

elle me croyait plus jeune qu'elle

il est troublé

c'est une femme qui lui parle

l'entretien part à la dérive

elle a sorti pièce à pièce son service de porcelaine

elle sert le café

dans un véréco

il a accepté le rendez-vous

il refuse d'ouvrir la porte

au retour, le répondeur est chargé d'injures et de menaces de mort

enfants, chiens, chats

sur les genoux ou les épaules

rester calme

fous rire contenus

du moins

jusqu'à l'ascenseur

laisser là gosses, chiens, tumeurs, dettes et mauvais café

fuir avec leurs mots

se réfugier en territoire universitaire

ainsi

doublement exclus

ils n'auront pas de regard sur l'effet de leurs paroles

L'écriture comme lien

Mes recherches autour de l'écriture, qui visent le transfert du style oral, ce style coupé, ce degré zéro de l'écriture, suivant la notion avancée par Roland Barthes, longtemps travaillées en sourdine, dans les

à côtés de la recherche, sont progressivement devenues centrales. François Laplantine¹⁶⁷ en relisant des œuvres littéraires et en s'attardant sur des films, fait l'éloge d'un mode de connaissance micrologique, qui ouvre au chercheur, comme à l'écrivain, la tâche de création de petites liaisons inédites. *Les liaisons inactuelles, inédites, virtuelles ont leur place dans le réel et, plus précisément, dans la réalité du langage dont le propre est de nous permettre de dire et d'écrire chaque fois « autrement ».* Aussi ce que l'on tient pour des liens inactuels, imprévus, improbables, impossibles est-il une forme de liens possibles. Les formes expérimentées souvent ramassées ont bien pour objectif de transposer ces liaisons inédites du langage vers l'écrit, de tenter de faire lien par l'écriture là où les écritures analytiques créent de la mise à distance.

Le travail de Jean-François Laé et Numa Murard dans *Les récits du malheur* autour de la nouvelle¹⁶⁸ misant sur la reconstitution d'un récit, comme premier étape de la connaissance, a donné l'impulsion de ces recherches autour de ces procédés d'écriture, comme *amplifications de perceptions, processus de dramatisation. Montrer, exposer, décrire, mettre en scène, c'est présenter une disposition narrative comme premier acte de préhension et de compréhension. (...) Produire une narration, c'est avancer dans une description, une explication, une interprétation qui renvoie à l'arrière-fond d'un savoir social. Notre seul a priori est de penser que la narration est le synthétiseur des raisons pratiques, des idéaux et d'une forme de dramaturgie de l'existence. En ce sens, le récit est une médiation entre ces trois termes ; un descripteur des raisonnements pratiques, un fixateur des idéaux et un système d'affichage dans lequel on prend ses marques, nos marques.*¹⁶⁹

Portraits

Trois formes d'écriture spécifiques ont été retenues dans le livre sur les jardins de la Fournillère, en plus de l'écriture analytique propre aux sciences sociales : la conservation en l'état du journal de terrain sur lequel nous reviendrons dans le chapitre suivant, la rédaction de deux épilogues faisant écho à un prologue, - descriptions d'évènements signifiants : une réunion et une fête -, et des portraits de jardiniers. Cette forme particulière d'écriture s'est élaborée à partir d'informations recueillies sur des modes différents au fil des dix années passées sur ce site, dans l'effectuation de la pratique, dans des échanges informels en tête à tête et pour certains, dans des interviews réalisés au domicile des jardiniers. Ce mode de recueil des données et le mode d'écriture recentrée sur une personne permet d'articuler des éléments analysés par l'observatrice dans des situations différentes et dans le temps long et celles énoncées par la personne elle-même incluant le récit de pratiques, l'énoncé d'opinions sur les autres jardiniers et sur les mutations du territoire. Les portraits sont conditionnés par une pratique et par un espace, celui où se déroule cette pratique. Les manières d'y entrer, de négocier sa place se jouent à deux niveaux, celle de la terre qu'il faut conquérir et tenir en la rendant fertile, et celle du collectif complexe comprenant bien sûr les jardiniers et les riverains, mais aussi les acteurs que sont la Ville (élu et technicien) et l'association qui va se structurer au moment de la

¹⁶⁷ LAPLANTINE, F. : *De tous petits liens*, Paris, Mille et une nuits, 2003 et en particulier, le chapitre IV de la troisième partie : « Les liaisons discrètes de l'écriture », page 371 et suivantes.

¹⁶⁸ Descartes et Cie, Paris, 1995.

¹⁶⁹ Idem, page 172, 173.

réinstitutionnalisation. Les positions en dehors du jardin (emploi, habitat, situations familiales) finissent par agir sur ce qui se passe dans le jardin à travers les rythmes, les réseaux (famille, amis) qui s'y déplacent, les attitudes corporelles, les goûts. Le jardin est à la fois un espace à vocation économique, mais aussi un espace à habiter parmi d'autres espaces habités.

Au total, cinq portraits détaillés dont deux portraits doubles (soit sept jardiniers au total), correspondent aux protagonistes les plus présents dans mon récit au quotidien, ceux qui jouent des rôles clefs et/ou des positions exemplaires dans le processus de négociation que ce groupe de jardiniers et ce territoire ont connu, dont la recherche a témoigné. Je reprendrai un de ces portraits à deux faces : Monsieur Khider et son voisin Julien, texte permettant de travailler une situation de complicité qui n'est pas prise dans les jeux communautaires mais dans une situation de mitoyenneté physique se transformant dans le temps en véritable amitié. Traiter ainsi de deux personnes dans un seul texte permet de faire monter des questions croisées liées aux sociabilités et de témoigner des logiques propres au territoire des jardins, c'est ce qui distingue ces portraits de récits de vie au sens habituel.

M. Khider et son voisin Julien

M. Khider a son terrain à l'une des entrées de la Fournillère. Il est arrivé là au début des années 80, par l'intermédiaire de M. Caillaud, trésorier de l'association des jardins familiaux, qu'il était allé trouver à son magasin de papiers peints. Ce dernier lui avait attribué un premier carré, il existait alors des espaces en friche. Y'avait personne dans les jardins, les trois quarts, y'a personne quand j'étais là moi. Depuis, il considère M. Caillaud, comme le chef : il l'estime. Bien qu'ayant le même âge que d'anciens propriétaires de jardins, M. Khider fait partie des squatters qui attendent une reconnaissance. Il est probablement le premier Algérien de la Fournillère. Au début, son voisin, un gars de Couëron, un petit père, va petit à petit laisser sa parcelle ; M. Khider commence alors sa conquête du coin. Alors j'ai commencé un peu par là, ici au milieu là et puis tous les jours un peu, je dis s'il réclame pas, je vais jusqu'au bout.

Il utilise depuis plusieurs années une petite cabane ancienne. Quand il entreprend la construction de l'actuelle, il la conçoit assez grande, pas seulement pour les outils, et y installe un coin repos : un confortable canapé-lit, donné par un voisin. M. Khider a trouvé ses matériaux sur des terrains maraîchers à la Bottière, où il cultive simultanément un autre jardin. M. Khider n'éprouve pas le besoin de clôturer sa parcelle, d'ailleurs son allée centrale permet à d'autres l'accès à leur terrain. Les vols ne l'inquiètent pas : Moi j'ai jamais été volé, les gars ils passent ; ça leur fait plaisir une tomate, ils prennent, j'ai rien vu, qu'est-ce que tu veux, il a besoin d'une tomate, ça fait plaisir pour lui, s'il me demande je donne, s'il a besoin, il prend, il faut laisser. Quand les anciens jardiniers parlent des vols comme marques d'une dégradation de la société, M. Khider parvient à le présenter d'une manière positive, transformant le vol en une philosophie plus large de l'échange. Il a à cœur de nous montrer sa civilité. Il revendique ses bonnes relations avec tout le monde, aussi bien avec les autres jardiniers qu'avec les riverains, aussi bien ici que dans la cité des Dervallières, où il est locataire. Il prend la précaution de s'écarter du pavillon voisin quand les soirs d'été sa femme le rejoint pour faire griller des sardines. Il a donc installé un deuxième espace de repos sous les arbres, près du chemin. Il s'énerve bien un peu contre le Yougoslave près de chez lui, qu'il trouve raciste : Le Slave à côté de moi, c'est pas des bons voisins, il travaille comme des cochons...

Julien, son plus proche voisin français, installé à la Fournillère depuis trente-cinq ans, dont la parcelle toute en longueur longe l'accès du chemin de la Charrée, est devenu son ami. Le tracé du

nouveau chemin a coupé sa parcelle et isolé sa cabane, la rendant inutilisable. Elle n'existe plus aujourd'hui. Il se change avec moi parce que sa cabane, elle a traversé la route, où il y a le cerisier là, sa cabane elle a été après les arbres où qu'il y a les fleurs. Quand ils ont coupé la route, il a abandonné, alors je lui ai dit : viens tu te changes avec moi là, il est gentil, il est calme et tout, il habite les Dervallières.

Veuf depuis deux ans, Julien a un moment délaissé son jardin ; M. Khider l'a menacé gentiment de prendre sa terre, craignant que cette friche autorise l'accès d'un nouveau-venu, indésirable. Si tu le fais pas le jardin, je dis, moi je le fais, parce que je veux pas un qui rentre à côté de moi. Finalement, Julien s'y est remis et leur arrangement semble très bien fonctionner. M. Khider, tout en se montrant très accueillant, contrôle son territoire. Julien, ancien jardinier, est finalement devenu le protégé de « l'étranger » qui le maintient sur sa terre. Je suis un fils d'agriculteur, alors j'aime faire le terrain de la terre, déclare M. Khider qui est certainement aujourd'hui l'un des meilleurs jardiniers de la Fournillère. Le relevé de sa parcelle révèle à la fois une grande diversité dans les cultures et les techniques mises en œuvre. Cette sophistication n'est pas gratuite, il jardine pour produire. Il a eu huit enfants et bien que retraité, ils sont encore cinq chez lui avec sa femme. Il a su s'adapter à la terre de décomposition granitique de Chantenay et a sélectionné des espèces appropriées. Il compte sur les primeurs, spécialité locale : carottes et petits pois de Chantenay. Il choisit aussi en fonction du goût : ses haricots Soissons ! Dans son jardin, des cultures d'ici et de là-bas, certains arbres, dont un figuier, viennent du bled, apportés en avion par sa femme ; il protège du froid ses plants de tomates, courgettes et citrouilles. Bon bricoleur, il installe chaque année une allée imposante d'arceaux pour les haricots d'Espagne, force ses cultures sous plastique, limite la prolifération de sa menthe dans un enclos de bois. M. Khider semble accueillir de nouveaux légumes, en les choisissant, comme il le fait avec les gens dans ses rapports de civilité.

Il récolte aussi des fruits : fraises, framboises, figues, abricots, brugnons, cerises et pêches et soigne des parterres de fleurs à proximité de sa cabane : tulipes, jonquilles, dahlias, zinnias, rosiers. Sensible à la beauté de son jardin, il distribuera certaines cultures en fonction de leurs couleurs, pour un petit peu colorer le jardin. Son jardin est vivant : Je laisse courir les citrouilles(...). La menthe, ça fout le camp partout alors si tu mets pas un carré, ça déborde... le lendemain tu cours, enfin ça sent bon. Il sait contrôler la nature tout en appréciant ses détournements, jouant avec des catégories esthétiques. Comme pour les autres jardiniers de la Fournillère l'eau est un problème pour M. Khider. Il a depuis peu renoncé à l'usage du puits, pour éviter les conflits avec ceux dont il estime qu'ils ne savent pas gérer intelligemment la réserve collective : J'en ai marre des autres, je dis rien, mais moi j'ai résolu, y'a des choses que j'arrose pas, il y a des gens qui arrosent sans faire attention, moi la tomate j'arrose une fois quand je plante et plus tard une fois, parce qu'elle a besoin de chaleur. Il faut couper l'herbe et le mettre au pied pour garder la fraîcheur. Il a récupéré par l'un de ses fils, qui travaille dans une imprimerie, quatre citernes de grande contenance, qu'il a peintes en noir pour plus de discrétion. Je récupère beaucoup d'eau, ils sont tous pleins, je vide toujours la première, là quand j'ai besoin, les autres je les touche pas. Il met donc en œuvre des stratégies écologiques et donne dans sa gestion de l'eau un modèle d'organisation collective.

M. Khider est très à l'aise dans l'actuelle Fournillère, l'idéal serait que la Ville n'intervienne pas : Là on est mieux comme ça, tranquilles, et ça coûte pas un sou ! Les années d'attente et l'insécurité font qu'il a renoncé à certaines dépenses. L'appauvrissement de la terre lui pose ainsi problème, le jour où on aura partagé le terrain, moi je ramènerai le fumier, j'amènerai un camion, parce que la terre elle est bonne mais elle a besoin d'être graissée quand même.

M. Khider semble assez assuré de se voir attribuer une parcelle ; il est ancien, bon jardinier, au mieux avec ses voisins français et le chef Caillaud. Ses arbres sont là comme pour convaincre l'aménageur de le laisser sur place : Moi je voudrais bien rester dans mon petit coin, c'est malheureux parce que

j'ai planté mes arbres, je voudrais bien rester à la même place. Anticipant sur les bouleversements que la réorganisation est susceptible de provoquer, il est prêt à jouer le jeu en déplaçant sa cabane. Si par exemple, un jour, ça va gêner pour là, moi la baraque je la mettrais par là, on sait jamais le terrain, il sera peut-être partagé, machin... Il pense qu'il perdra une partie de son terrain, mais il est prêt à se contenter de 200 m².

Déjà assez fier de son jardin de la Fournillère, il admet que celui de la Bottière est encore plus beau et que lorsqu'il sera rassuré sur le temps, celui-ci sera impeccable.

Sûr de sa légitimité, M. Khider n'hésitera pas un jour à interpellé la sociologue devant plusieurs jardiniers algériens pour lui demander de devenir leur porte-parole face à la Ville, sur le mode de la défense de l'ouvrier, de son pain et de son jardin, le poing en l'air ! Il la nommera « ingénieur des jardins ».

M. Khider tient un rôle particulier à la Fournillère, proche de celui de l'étranger, décrit par Simmel. Arrivé seul, avant les autres Algériens et en dehors de tout jeu communautaire de cooptation, on sait qu'il restera là. « N'ayant pas de racines dans les partialités des groupes, il s'en tient à l'écart avec l'attitude spécifique de l'objectivité ».¹⁷⁰ Pour cette raison, on le consulte comme un sage. Son savoir-faire discret, son humour en font un partenaire et un confident pour ses proches voisins.

Figures

Le terme figure permet de jouer sur plusieurs registres sémantiques, il renvoie en effet à la personnalité marquante mais aussi au rôle du figurant et à la figure de style elle-même. La figure est un texte court qui fait le résumé de plusieurs entretiens dont le rapprochement s'est opéré à la suite du travail d'analyse. La figure est rédigée à partir des mots et formes syntaxiques directement issus des discours recueillis, chaque figure dont le titre est au pluriel recoupe plusieurs personnes et une identité d'emprunt est choisie pour la réincarner.

La forme concentre pour les deux exemples retenus, des éléments signifiants de l'espace vécu et de la relation aux acteurs du logement (conception et gestion). « Les déçus » et « les isolés » appartiennent à une série de figures comprenant également « les exigeants, les heureux, les philosophes et les décalés ». L'enquête porte sur la question des modes d'habiter, abordée dans des cités construites dans les années quatre-vingt où la priorité a été donnée à l'innovation architecturale mais où certaines conceptions spatiales et des désordres techniques dus aux contraintes financières du logement social sont venus perturber la réception des nouveaux logements. L'ensemble des figures croisant forme et fond permet d'une part de restituer l'échantillon des personnes rencontrées et de proposer une typologie plus nuancée croisant positions économiques et modes d'habiter. Le style, au-delà du lexique utilisé et des formes syntaxiques, redonne un rythme, celui de la parole énoncée ainsi des phrases courtes du second exemple retenu, significatif des personnes en situation d'exclusion et qui ne s'estiment pas avoir beaucoup à dire. Cette écriture synthétique, voire polysynthétique, permet aussi d'éviter la forme figée de la typologie, en proposant dans ces courtes narrations de restituer qu'il s'agit de positions construites dans le temps à partir d'éléments subjectifs et objectifs, c'est

¹⁷⁰. SIMMEL, G. : « Digressions sur l'étranger », 1908, traduit par Philippe Fritsch et Isaac Joseph, in *L'école de Chicago, naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Aubier, Res, Champ urbain, nouvelle édition, 1990.

particulièrement le cas pour l'itinéraire type d'une famille ordinaire, retenu comme deuxième exemple.

Les déçus

Monsieur et madame Rousseau sont vraiment déçus. Ils ont vécu longtemps dans la barre d'un grand ensemble et un jour le bailleur leur propose un appartement en duplex dans la nouvelle ZAC ! Ils se disent qu'ils vont quitter des cages à lapins pour rentrer comme chez eux dans une maison en hauteur. Ils emménagent et pendant plusieurs semaines, ils font visiter leur nouveau logement à tout le monde, surtout la terrasse ! Ils achètent un salon de jardin, un barbecue et un bac à sable pour le petit. Pendant un moment ils ont même l'impression d'être en vacance chez eux.

L'hiver arrive, impossible d'avoir plus de 14° dans le séjour si haut de plafond. Les voisins ont les mêmes problèmes alors au début ils ne s'inquiètent pas trop, les HLM vont faire quelque chose !

Des experts viennent constater, la société fait faire des sortes de radiographies des combles et constate que la laine de verre est tombée, les toits très pointus ne sont pas isolés. Mais ça s'arrête là et l'action du comité de locataires ne donne rien non plus. Ils finissent par abandonner la partie.

Au bout de six ans, les lambris du plafond se sont écartés, ils voient le ciel par endroit entre les lattes et le froid tombe de plus en plus sur eux. Leur moral est atteint et même si on leur donne une somme de dédommagement par an, ça ne change pas grand chose, vivre six mois par an dans le froid n'est pas qu'une histoire d'argent.

Ils se demandent encore comment des architectes qui ont fait des logements merveilleux qui peuvent changer la vie des gens, n'ont pas réussi à aller jusqu'au bout, pourtant isoler c'est ce qu'ils font dans les réhabilitations. Madame Rousseau pense que les évolutions modernes, il en manque décidément toujours la moitié.

Les HLM en prennent un sérieux coup.

Finalement ils ont décidé d'accéder à la propriété mais à cause du prix des terrains ils vont aller en campagne, eux qui se plaisaient si bien dans le quartier. Côté HLM, monsieur et madame Rousseau savent qu'il n'y a plus d'autre solution parce que où habiter pour être mieux qu'ici à Preux ?

Les isolés

Madame Robin n'aime pas bien faire entrer chez elle, montrer son intérieur. Elle a obtenu une maison HLM parce que son mari est en invalidité et que son gars a du mal à se débrouiller tout seul. C'est une maison, comment dire, bizarre, elle a un escalier en béton au milieu de la salle et il a fallu découper le living à la scie sauteuse, il rentrait nulle part.

Ils ont une chambre qui ne sert pas, leur gars préfère rester en bas.

Ils ont reçu des lettres de remontrance pour le jardin mais ils vont tout de même pas acheter une tondeuse pour tailler l'herbe des HLM. De toute façon, le jardin ne leur sert à rien.

Côté loyer et charges, les aides couvrent presque tout, ils n'ont rien à dire.

La salle qui ne reçoit jamais la vraie lumière, elle ne s'y fait pas. Elle s'étonne que les architectes n'arrivent pas à mettre le soleil au nord. Du coup, elle tient ses volets fermés.

Ils sortent le moins possible.

Dans cette même lignée d'écriture, le récit qui campe l'itinéraire-type d'une famille ouvrière nazairienne a été écrit dans le cadre d'une recherche sur les effets de l'APL sur les trajectoires résidentielles. A la différence des figures précédentes qui reprennent des expressions et des manières de parler issues des entretiens, il s'agit là d'une écriture plus libre reposant sur un concentré de savoir

entendu et analysé sur plusieurs semaines permettant une narration à la fois fictionnelle et basée sur le réel, un peu comme s'il s'agissait à la fois de personne et de beaucoup de monde.

L'itinéraire-type d'un ménage ordinaire

Les premiers jours de la vie commune, il suffit de n'importe quel toit pourvu qu'il soit commun. C'est seulement dans les mois suivants que les autres fonctions du logement vont prendre de l'importance et rendre pesant l'exiguïté et l'inconfort de ce premier deux pièces en locatif privé du centre ville. L'achat de meubles, le désir de s'installer exigent au moins deux pièces en plus de la cuisine, l'absence de chauffage efficace et d'une véritable salle de bain font de plus en plus défaut. Deux possibilités s'offrent alors à notre couple : la recherche d'un deuxième appartement en locatif privé vite écarté parce que trop cher ou la demande d'un logement HLM, solution finalement retenue. Assez rapidement ils se voient attribuer le type 3 demandé à condition que la taille et le confort soient les seuls critères de la demande. Cette fois, le couple s'installe dans un appartement confortable, clair et spacieux, jugé satisfaisant bien que situé dans un quartier un peu excentré. L'appartement sera plus sain pour l'enfant qui s'annonce et les relations de voisinage « bonjour-bonsoir » semblent tout à fait supportables. Mais au bout de deux ans, les problèmes de cohabitation (les bruits, les chiens, la saleté) s'aggravent, à moins qu'avec le temps ils ne prennent le pas sur les avantages ressentis à l'arrivée. Une demande de mutation pour un type 4 est en cours dans un pavillon de préférence, afin de prévoir l'arrivée du deuxième enfant. La nouvelle attribution dans un immeuble plus petit de la cité résout en partie les problèmes de cohabitation mais l'expérience précédente a marqué négativement et définitivement les HLM. Le loyer mensuel a beau ne pas être très élevé grâce à l'APL, le sentiment que cette somme est à jamais perdue, s'impose de plus en plus à notre couple. De plus, tous les membres des deux fratries sont déjà propriétaires ainsi que les parents avec qui les relations se sont resserrées autour des petits-enfants. Ils sont prêts à débloquer les emprunts de leur le Plan d'Epargne Logement. La visite des pavillons témoins et le repérage des terrains constructibles deviennent le but des promenades familiales du dimanche. La maison s'impose petit à petit comme solution à tous les problèmes : le jardin pour les enfants, l'espace pour bricoler, le lieu où il sera facile de renoncer à d'autres frais puisqu'on sera enfin chez soi et qu'on y sera bien. Le Crédit Immobilier jugé sérieux est sollicité pour établir le budget du projet, il aidera effectivement à prendre la décision. Avec un seul salaire de 7000 francs comme ouvrier qualifié à l'aérospatiale, le couple pourra bénéficier de 1200 francs d'APL mensuels au lieu des 480 francs actuels. Il serait dommage de ne pas en profiter et puis, si cette aide s'arrête un jour, la femme pourra reprendre un travail à mi-temps dès que les deux enfants iront à l'école. L'achat du terrain après une hésitation pour une parcelle plus grande dans le quartier des usines, se porte vers une terrain viabilisé de la Ville en limite des champs. L'emménagement est prévu pour le mois de Novembre, les vacances d'avant permettront de commencer l'aménagement du jardin et l'été suivant, le mari a programmé les peintures et les tapisseries. Les vacances seront pour plus tard et de toute façon, on a la mer pas loin !

Saint-Nazaire, 1986

Florilèges

Ce premier florilège se situe dans la restitution d'un travail sur les bruits de voisinage, écrit à la suite d'une période d'immersion très forte dans une cage d'escalier, il est plutôt centré sur l'une des femmes de cette cage comme une improvisation sous contrôle : les Vietnamiens, la souris mécanique et l'implosion de la télévision sont des choses qui ont bien été dites... La suppression de la ponctuation

cherche la représentation d'une situation extrême, où la question du bruit de l'autre, des autres et de l'interprétation des bruits produits renvoient à des conditions d'existence où le plaisir des mots permet de renverser une position contrainte et bien de « faire avec », envers et contre tout.

Ici on ne peut plus s'entendre

des fois au quatrième on entend tout ce qui se passe des fois je parle à la dame du haut et je dis c'est chez vous qu'il y a eu du potin elle me dit non non c'est au-dessus au quatrième on entend courir au-dessous les Vietnamiens ils dorment l'après-midi soit disant ces gens-là on les entend pas dans la journée et ils sont là avec les enfants jusqu'à des onze heures minuit le soir on les entend hurler là-dedans celle d'en face je ne l'entends pas mais celle du dessus elle elle l'entend et aussi celle du dessous à une heure du matin elle met une souris mécanique pour son chien elle est sourde alors elle entend rien elle met sa télé à tue-tête ça l'a fout mal la dame d'en-face elle lui a dit vous savez ce qu'elle a répondu la bonne femme si vous voulez je vais vous acheter des boules pour les oreilles y'a un peu d'abus faut pas déconner moi je l'aurais envoyée chier elle a qu'à s'acheter un appareil pour mettre à sa télé la dame du dessus elle me dit c'est vous qui mettez la télé moi la télévision j'en n'ai pas j'ai pas de télé vous pouvez venir dans les chambres pareil ça me gêne pas on joue aux petits chevaux c'est notre distraction on avait une télévision mais elle a rétréci enfin je me comprends on regardait un film et tout d'un coup vroum on a été la faire réparer ça vaut pas le coup on a plus de réparations que de prix qu'on l'a achetée

Dans un tout autre contexte, c'est l'anthologie de tous les extraits d'entretien des chargés de quartier, dans le cadre d'une enquête menée en 2008 avec Laurent Devisme¹⁷¹, renvoyant au jargon du métier en question. Nous avons lu ce florilège (interprété) devant les locuteurs réunis pour une restitution de notre enquête. Chaque extrait a bien été dit et tous les chargés de quartier pouvant, s'ils en avaient le temps, identifier leur parole au passage (chaque/donne à lire le changement de locuteur). Le but est d'avancer l'hypothèse d'une culture professionnelle, en partie basée sur une *hexis langagière*, fruit d'un apprentissage chèrement acquis, et de pointer que si cette langue commune facilite les échanges entre professionnels est basée sur un plaisir de cette pratique langagière collective, elle risque de recouvrir des pans qui ne sont plus analysés parce qu'allant de soi et bien sûr aussi de limiter l'échange avec les non initiés, que les chercheurs représentaient...

Langue de CITE¹⁷²

Y'a une instance qui pilote le projet social où on va voir le responsable de l'agence et de la maison de l'emploi mais après dans ces thématiques, le GEPA en lien avec Nantes Métropole, le pôle de proximité, pas mal la GUP même si comme le DSU il faut toujours rappeler que c'est quand même mieux quand on travaille tous ensemble / Comment ça va du CUB au Brief ? / Il s'est rajouté une couche avec Nantes métropole, une couche très difficile à gérer, parce que la ville a gardé dans les GEPA, maîtrise d'ouvrage qui confie maîtrise d'œuvre à Nantes métropole et nous entre GEPA et équipes, on se trouve un peu au centre de tout ça et là aussi ça dépend de la nature des directions thématiques et des personnes pour la nature des directions, la direction la plus territorialisée, la DDA qui a le plus la connaissance des quartiers en terme de vie associative, la direction jeunesse est

¹⁷¹ DEVISME, L., PASQUIER, E., « Chargés de quartier à Nantes », un métier spatialisé, 72 pages, ENSAN LAUA, Juillet 2008.

¹⁷² La mission Cltoyenneté et TErritoires chapeaute les équipes des onze quartiers de la ville de Nantes, incluant les quartiers prioritaires de la Politique de la Ville, d'où le jeu sur le mot Cité.

jeune, la direction de l'éducation, la territorialisation c'est inégal. / Il y beaucoup de gens dans des groupes mais qui ne vont pas au CCQ, civisme éducation, y'a personne, ou que sur la tranquillité : il faut remouliner tout ça ! / Les groupes de travail l'urbanisme, la vie de quartier, civisme/éducation, ça s'essouffle un peu. / Avec le chargé d'opération, chargé de projet, mais avec les directions de l'urbanisme, le GEPA et j'ai une chargée d'opération qui s'occupe de la ZAC, il y a eu des réunions sur la communication, faut ramer pour l'améliorer ! / Y'a un GTC tous les quinze jours sur la ZAC.

Fables nantaises

Cette nouvelle expérience est un travail en cours. Zozan Oztekin. est une amie nantaise d'origine kurde, qui après avoir lu certains de mes travaux m'a proposé de l'accompagner dans un travail d'écriture avec deux objectifs : retracer son propre parcours de vie et faire un inventaire de situations qu'elle juge exemplaires des contradictions vécues par ses compatriotes turques et kurdes. Ce deuxième registre d'anecdotes significatives saisies dans son entourage met toujours en scène des Kurdes ou des Turcs à Nantes, aux prises avec leur double position dans un contexte communautaire plus ou moins serré et le processus d'individuation lié à la trajectoire migrante. Pour me mettre dans l'esprit qu'elle souhaite donner à l'écriture, Zozan Oztekin. me fait lire les petites fables du Hodja. Ces histoires ont généralement la même structure, en trois parties : une exposition très brève d'une situation initiale quotidienne; puis confrontation du Hodja avec un ou plusieurs interlocuteurs, qui aboutit à une situation de conflit ou, à tout le moins, de déséquilibre; enfin, résolution ou chute, inattendue. Cette chute est une sorte de morale, dont la profondeur philosophique est toujours liée à une critique de la bêtise humaine dans ce qu'elle a de normatif et d'étroit. Les anecdotes de situations significatives mettent en scène ses compatriotes dans le contexte nantais, afin de révéler les formes de résistance et d'adaptation d'un monde à l'autre, dont le jeu, l'ironie et le plaisir du récit ne sont pas exclus.

Mélahat est voilée, très croyante et très pratiquante. Elle est mariée et a trois enfants et vit à Nantes avec sa famille.

Un jour une amie commune me fait savoir qu'elle veut me voir pour un conseil. J'apprends que Mélahat a rencontré un homme en Turquie et qu'elle est sortie avec lui pendant les vacances. Cet homme-là est son amant et la veille de quitter la Turquie, elle séjourne à Istanbul chez sa belle-sœur avant de prendre l'avion. Elle écrit un dernier courrier à son amant et charge sa nièce de la poster en lui disant : c'est pour ton oncle. La belle sœur se doute de quelque chose, étonnée qu'elle écrive la veille de son départ et demande à la petite de lui passer le courrier. Elle découvre une lettre enflammée, érotique, la conserve et ne dit rien. Mélahat revoit son amant à l'aéroport et fait l'amour une dernière fois dans les toilettes. Elle est tranquille, entièrement voilée, elle rentre chez elle avec ses trois enfants. En France, elle reçoit un coup de fil de la belle-sœur qui lui pose un marché : j'ai ton courrier, ou tu achètes une maison pour nous à Istanbul ou je montre à mon frère. Mélahat en est là de l'histoire quand elle vient consulter son amie. Cette dernière n'a pas de solution miracle et de fait Mélahat quittera ensuite le domicile conjugal à cause de la belle sœur. Mais ce que veut savoir ce jour-là son amie, c'est comment elle, fermée jusqu'au bout des ongles, qui ne sert même pas la main des hommes, a pu rencontrer cet amant. A propos de ses amours dans les toilettes, elle dit : j'avais des bleus partout, il m'avait sucé mais s'il n'y avait pas eu l'épisode de la belle sœur, elle ne craignait rien pour son mari, éteignant systématiquement la lumière dans la chambre conjugale et enfilant le voile au plus vite. Ensuite, Mélahat a mis le pantalon et les cheveux

un peu ouverts pour aller au casino à Pornic ou à la Rochelle et surtout pour aller en boîte mais elle oublie toujours d'éteindre sa montre qui chante systématiquement à l'heure de la prière : Allah u ekber !

Elle continue de jurer sur le Coran qu'elle n'a jamais touché à rien, et ses copines qui savent, ne disent rien, elle continue à passer d'une rive à l'autre, c'est la manière qu'elle a trouvée pour vivre.

Afran est un cousin éloigné, réfugié politique qui a fini par obtenir ses papiers après plusieurs recours, en demandant l'asile politique sous un faux nom avec une fausse carte d'identité faite au Kurdistan. Afran est un engagé kurde.

Zozan connaît le mari de Gelaz, C'est un homme sympathique même avec les femmes. Après plusieurs histoires de cœur, il part au village pour se marier, l'âge arrive et il commence à avoir peur de rester seul. Il se marie au village avec Gelaz, une cousine très naïve. Il ne demande pas à faire de mariage officiel à cause de son problème de double identité. Alors la famille pense qu'il veut en profiter pour avoir plusieurs femmes et l'oblige à faire un mariage officiel. Il revient en France avec Gelaz après deux ans, elle est enceinte de six mois et la lune de miel est bien finie. Afran en France a un autre nom, il est donc officiellement célibataire et Gelaz bien qu'enceinte est mariée avec un homme qui n'existe pas. Il faut régulariser toute la situation. Afran n'a pas réussi à s'expliquer au village, personne ne l'a cru, on dit de lui qu'il a de mauvaises pensées. Maintenant c'est à l'OFPPRA, à l'hôpital et aux services sociaux qu'il faut expliquer l'histoire. Gelaz attend de ses amies qu'on lui dise comment faire. Zozan conseille et à l'OFPPRA le récit retenu c'est celui d'une femme dont le mari est parti en montagne, tué à la guérilla. Ce sont les membres du PKK qui l'ont fait venir pour qu'elle obtienne sa demande d'asile. Gelaz n'est pas politique, elle suit. L'assistante sociale qui fait le dossier de prise en charge, écoute, elle est émue du récit et dit : je comprends, je suis de tout cœur avec vous. La traductrice traduit à Gelaz qui éclate de rire en disant : mais ma sœur mon mari est à la maison, il n'est pas mort et l'assistante sociale d'ajouter : la pauvre, elle est sous le choc ! Gélaz et Afran aiment raconter et rire de cette histoire, elle les réunit en somme.

Demet vit seule avec ses trois enfants dans une cité HLM et dans un appartement où elle se sent très bien.

Une année, pour partir en vacances avec ses enfants, Demet obtient du secours Populaire la possibilité d'aller camper. Le camping est à Ancenis, dans un champ sans aucun intérêt avec une piscine pour les enfants et un bar où tout est payant et elle n'a pas d'argent. Elle ne demande pas leurs papiers aux autres campeurs mais la plupart semblent bien dans la même situation. Seuls les gens du secours populaire sont contents, ils sont contents pour eux. Le plus difficile, outre l'ennui, ce sont les toilettes et les douches, vraiment médiocres et insuffisants. Il pleut, il pleuvra pendant les dix jours. Tout le monde veut rentrer. Alors Demet prend sa voiture et rentre le plus souvent possible à Nantes pour prendre les douches, laver les vêtements et se changer les idées mais ils retournent dormir au camping. Depuis Demet prétexte un emploi du temps particulièrement chargé pendant l'été. Les vacances sont quelque chose à éviter, de tellement triste.

Il faut se méfier des gens du secours populaire qui se donnent tellement de mal, mais il ne faut pas non plus casser leur rêve.

D'autres fables sont en cours d'écriture ainsi celle qui correspond au récit épique - ou à l'exploit sportif - d'un homme kurde ayant été expulsé treize fois de Nantes. A chaque retour, il fait le récit de son périple, chaque fois plus court (9 jours pour le dernier voyage et sans passeur !) qui donne à voir les amitiés construites sur le chemin des pays traversés et retraversés. Le parcours n'est plus celui de

l'errance, mais du chemin balisé et même les périodes dans le centre de rétention dans lequel il se retrouve toujours enfermé sont devenues des moments où les amitiés existent avec des policiers, eux aussi en attente de la nouvelle prouesse du voyageur, allant jusqu'à lui permettre des petites sorties nocturnes s'il se présente à l'heure le matin.

Le mélodrame en six actes de la cage d'escalier

Le matériau des entretiens ici repris a été recueilli auprès de tous les locataires d'une cage d'escalier après une réhabilitation ayant visé des transformations symboliques autant que matérielles. L'analyse de ce matériau a pris sa place en son temps dans un rapport de recherche¹⁷³ sous une forme classique, des extraits d'entretiens venant se glisser dans une écriture analytique. Reprendre aujourd'hui l'histoire de cette cage d'escalier, en optant pour une nouvelle écriture, prend un sens nouveau, puisqu'avec le recul, l'analyse se renouvelle. La qualité du matériau tient au moment-clef de l'enquête, à la nature terrain (une cité de 190 logements gérée par une Société anonyme et située à la limite d'un grand ensemble de 1300 logements gérés par l'Office public HLM de la ville), à la spécificité d'une réhabilitation qui se veut exemplaire et qui fait aujourd'hui modèle, une résidentialisation avant l'heure, à la chance d'être tombé sur des locataires loquaces, des personnes composant des personnages offrant dans leurs manières d'être et surtout de dire, une véritable démonstration goffmanienne de la théâtralisation de la vie quotidienne.

Le livre de Michel Lussault, *De la lutte des classes à la lutte des places*¹⁷⁴, va participer de ce désir d'y revenir. Il commence en effet par l'histoire vraie d'un faux hall d'immeuble, reprenant l'expérience menée par l'Office HLM du Havre. Pour trouver des solutions aux détournements des halls d'immeubles de lieux de passage en lieux de stationnement de jeunes, le bailleur propose de construire à l'écart des barres avec un plasticien et avec l'aide de quelques jeunes assistés par des éducateurs, un faux hall avec digicode, boîtes aux lettres, escaliers, local poubelle... le tout dans un conteneur. L'endroit est vite occupé, puis sur-occupé, puis contesté puis dégradé comme les autres halls et enfin vandalisé, entraînant des plaintes contre X de la part du bailleur qui met fin rapidement à l'expérience en retirant l'objet. Bien sûr, l'épisode a fait parler au-delà de la sphère habituelle et également autrement impliquant les jeunes, les habitants, les institutions locales et moins locales via les médias, le placement du faux hall dans un contexte à peine déplacé provoquant certainement plus de bruit comme le précise Lussault, que si il avait été présenté dans un espace institutionnel artistique. La notion de situation englobant ses différents exemples et qu'il dégage de la seule notion métaphorique, permet l'articulation entre la dimension physique et à la fois conceptuelle. Les différents régimes de spatialités, l'enjeu d'une éthique de l'espace habité, la question du vivre ensemble, la lutte des places et les procédures de franchissement, la régulation politique des sociétés et l'enjeu d'une éthique de l'espace habité qu'il met en jeu, sont autant de dimensions qui traversent mon histoire de cage d'escalier. Si Michel Lussault a pu ainsi travailler sur un vrai faux hall, il y a du

¹⁷³ « De la cité à la résidence, l'après-réhabilitation : les consignes des organismes HLM et les répercussions sur les locataires. » Plan Construction et Architecture. 1989/90. 164 pages. GERS, Elisabeth Pasquier, Anne-Marie Giffon-Levasseur, Philippe Bataille..

¹⁷⁴ Grasset, 2009.

sens à revenir sur un vrai hall habité, en recherchant ces différentes notions dans les paroles des habitants eux-mêmes.

Le nouveau texte ne remet pas en cause le fractionnement des témoignages. L'écriture à la troisième personne ne cherche pas à neutraliser la dimension analytique même si les mots et pour partie les formes syntaxiques sont reprises des entretiens. Le sujet central est celui des relations d'altérités, des jeux de rôles, des conflits quotidiens mais tout autant des formes de régulations qui s'y inventent entre habitants, menaçant de faire appel ou faisant appel à des tiers : bailleur, police. L'enjeu est bien de montrer que si les propos renvoient davantage à des dénonciations, des mises à distance, ils sont aussi ce qui fait le sens de la vie commune. Les conditions de cohabitation sont davantage subies que voulues, les habitants n'ont que très rarement choisi leur logement ou leur quartier, ils souffrent de leur condition de locataire et de la morphologie même de l'espace mais davantage encore de la médiocrité de la construction au niveau de l'isolation phonique, qui impose la proximité des autres jusque dans l'espace intime de l'appartement. La parole incessante sur l'autre est une manière de faire avec ces conditions, elle devient même « la » condition de la vie commune, chacun jouant son rôle et profitant de la présence d'un tiers pour le révéler, le faire jouer, le déplacer... L'autre porte un nom propre, il peut aussi être identifié par sa localisation dans la cage d'escalier ou par sa position vis-à-vis du locuteur (en face, au dessus), il peut appartenir à un groupe repérable par l'âge ou par l'origine (les enfants, les étrangers). L'histoire de la cité depuis sa construction donne aussi des repères temporels qui permettent de se situer et de situer l'autre (au début/puis après, avant/maintenant, les anciennes/les nouveaux). Les relations collectives se négocient dans les pratiques des espaces communs : manière de monter et descendre, ouvrir et fermer sa porte, saluer quand on se croise, relever son courrier, nettoyer son escalier, régler le volume sonore en fonction de la nature du bruit, du jour et de l'heure, engager une conversation à deux sous le regard mais aussi sous l'écoute d'un tiers, appliquer ou contester le règlement du bailleur furtivement ou ouvertement. Parler pour être vu se parlant, parler pour être entendu... Le matériau recueilli ne témoigne qu'indirectement de ces pratiques puisque ce sont les paroles dites dans un temps différé qui les restituent, les paroles sur les pratiques sont même très différentes des pratiques puisqu'elles n'ont pas pour fonction de dire une quelconque vérité, de toute façon toujours passée et qui concerne des faits tellement infimes, que leur captation sur le vif est pour une part impossible, puisque le seul fait qu'un tiers soit présent les empêcherait, ou même que le tiers en question ne verrait pas toujours l'intérêt de les décrire.

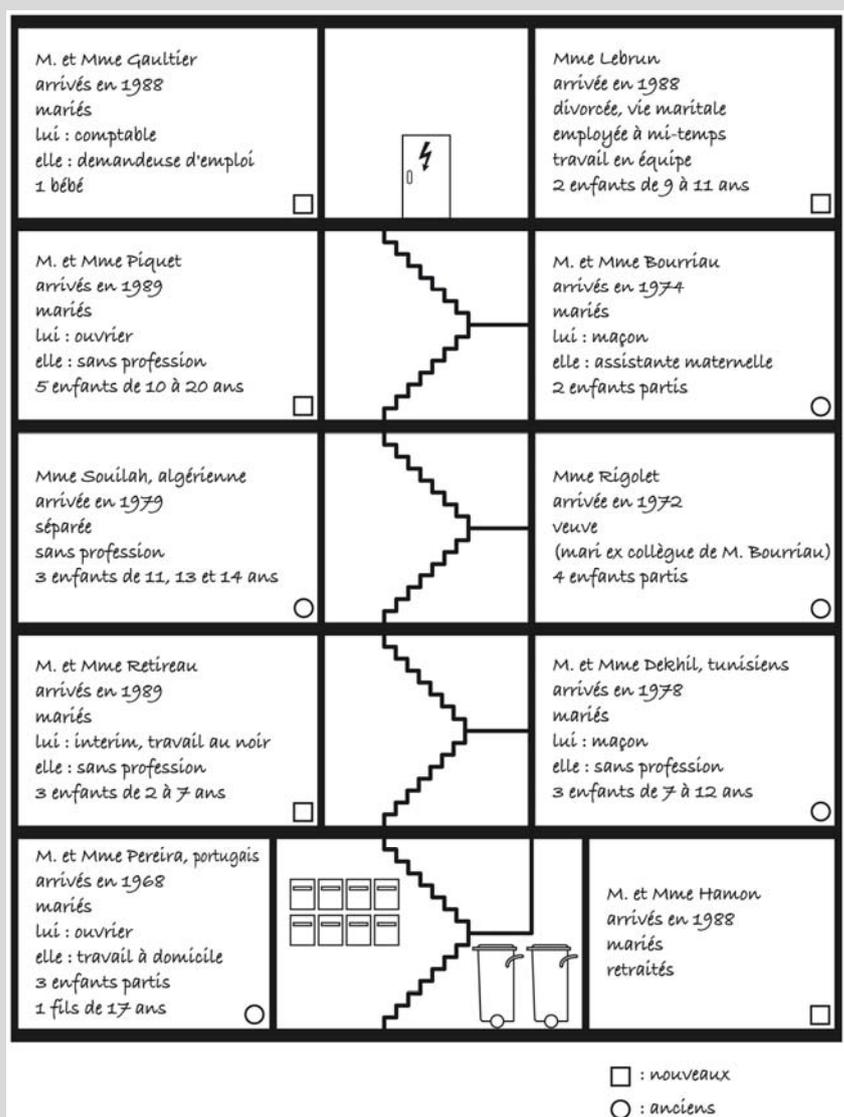
Le décor

Le mélodrame se situe dans une cage d'escalier qui comprend un tout petit hall accessible de la rue par une porte commandée par un interphone installé juste après la réhabilitation, soit moins d'un an avant l'enquête. Entre le trottoir et la façade, un espace gazonné de quelques mètres sur lequel a été construit à la hauteur de chaque entrée, un local poubelle qui sera à terme végétalisé et qui referme l'espace et crée un premier rempart visuel avant la porte. A l'intérieur du hall : on trouve juste derrière la porte un paillason encastré dans le carrelage en grès cérame, puis au mur les boîtes aux lettres métalliques conformes aux nouvelles normes des dix ménages de la cage d'escalier (en remplacement des boîtes en bois d'origine, beaucoup plus petites et qui laissaient voir leur contenu), un panneau d'affichage, une corbeille à papiers et deux volées d'escaliers : l'une rejoignant les caves et l'autre desservant les étages. Chaque palier où sont situées les armoires techniques, dessert deux

logements en vis-à-vis. Cet ensemble fait partie d'une barre située dans une cité, la Guillonnière rebaptisée la résidence des Remparts depuis la réhabilitation, elle-même située à la frange du grand ensemble du Grand-Donneau. La cage est identifiée par un numéro de cage renvoyant à une rue qui dessert une partie du quartier hétérogène composé également d'îlots résidentiels très valorisés dans la ville.

Les personnages

Madame Pereira, madame Bourriau, madame et monsieur Dekhil, madame Souilah et sa fille Naïma, madame Lebrun, monsieur Retireau.¹⁷⁵



Premier acte

Madame Pereira a la nostalgie des premières années dans la cité. Elle ne parlait pas le français, courait beaucoup, elle faisait des ménages, ses quatre enfants étaient petits, mais c'est drôle, elle a de bons souvenirs. Il y avait beaucoup d'enfants tous à la même école, ça allait, ça venait, ça

¹⁷⁵L'écorché de la cage d'escalier est dû à Anah Merlet, qu'elle en soit ici remerciée.

montait, ça descendait, les courses, les enfants, les maris... Elle habitait au troisième et Madame Bourriau était sa voisine de palier. Petit à petit, elle a parlé avec elle, ça a été long, les Françaises c'est comme ça. Madame Bourriau dit, les Portugais c'est pas comme les Arabes et, elle, c'est vrai elle cause pas trop avec les deux familles arabes, pourtant elles sont là depuis longtemps mais non, avec elles, elle cherche pas : bonjour, bonsoir, c'est tout. Elle se trouve mieux avec ses copines françaises, les anciennes de la cage. Madame Rigolet est seule aujourd'hui mais avant elle vivait avec son mari et ses quatre enfants, elle aussi. C'est comme une copine maintenant. Avant aussi les gens se disputaient, même plus mais le lendemain, ils se reparaient. Aujourd'hui, ça a changé, les nouveaux sont plus enfermés, ils sont gentils, rien à dire mais on rentre pas facilement les uns chez les autres comme on faisait avec les gosses, on rentre pas comme avant on rentrait avec les uns et les autres. Même elle, elle ne cherche pas. En cas de problème, elle est pour parler bien directement avec les gens, dire complètement carrément en face. Non non elle n'est pas trop pour appeler les HLM, le gardien ou la police comme le fait des fois madame Bourriau. Mais c'est pas pour ça qu'il faut laisser faire. Son gars, le dernier celui qui est encore à la maison, l'étudiant, il se moque d'elle, il dit qu'elle fait partie de la milice de la cage ! Il exagère, elle, ce qu'elle veut c'est juste un gardien par cage pour pas laisser les choses se faire, comme les jeunes qui restent dans les entrées des portes ou les gosses qui jouent au ballon contre le mur quand ils descendent et pan et pan ! C'est marqué depuis les travaux qu'on n'a pas le droit de rester causer dans le hall, qu'avant oui en prenant le courrier, que là non non, c'est normal. Avec son mari, ils ont profité des travaux pour descendre en restant dans le même escalier. Quand elle a du monde, elle guette à passer la serpillière au dernier moment, parce que le nettoyage de la Société c'est pas assez et le rez-de-chaussée c'est le pire. Leur maison est finie depuis longtemps au village, elle aime bien montrer la photo qu'elle a toujours sur elle mais pas trop à ses voisines, elle sent bien qu'elles sont un peu jalouses. Ils y vont l'été mais pour y retourner à la retraite non non, son mari se serait oui, mais pour elle c'est plus possible il y a les enfants ici et les petits enfants. Maintenant qu'elle habite au rez-de-chaussée, elle voit tout de sa fenêtre, elle est souvent chez elle parce qu'elle garde les enfants de sa fille et elle fait du repassage à domicile. Alors des fois, elle voit des choses et elle peut parler à madame Bourriau et madame Bourriau après c'est à elle de voir ce qu'il faut faire Elle, non non, elle préfère dire en face, c'est plus gentil et plus compréhensive quand même.

Deuxième acte

Madame Bourriau et son mari habitent toujours au troisième, elle garde des enfants, elle est agréée. Les Bourriau ont de la place maintenant : la fille est mariée et le gars à l'armée. Mais comme ils ont tout tapissé pas question de bouger tant que la Société dit rien et la Société elle a rien à dire, ils ont toujours été bons payeurs et puis pendant les travaux ils ont vraiment participé. Madame Bourriau était à toutes les réunions, elle a parlé pour les autres, elle disait aux anciennes : laissez-donc, j'y vais ! La demande pour les interphones et les bandes blanches du parking, c'est qui ? c'est madame Bourriau ! Quand un corps d'état travaillait pas comme il fallait, qui c'est qui prévenait la Société ? c'est monsieur Bourriau ! Ah non leur Résidence, ils peuvent vraiment pas dire, ils ont tout fait pour qu'elle soit là aujourd'hui. Monsieur Bourriau fait des déplacements, le bâtiment c'est ça si on veut travailler il y a du travail ! Elle, le soir, elle regarde tous les catalogues de camping-car parce que maintenant ils savent bien qu'ils pourront pas acheter mais partir l'hiver au soleil, c'est leur rêve, alors ils achètent toutes les revues spécialisées et le soir, elle épluche tout, les aménagements, les couchages, les prix aussi forcément, de toute façon, ça sera une occasion et c'est pas encore pour demain ! Elle connaît pas mal de monde dans le quartier depuis le temps, mais elle est par pour aller toujours les uns chez les autres, elle est un peu solitaire du reste. Elle peut des fois rester causer une bonne demi-heure au coin de la rue mais pas pour aller toujours les uns chez les autres. Avec les vieilles voisines comme madame

Rigolet dont le mari de son vivant travaillait avec le sien, et madame Pereira qu'est rendue en-bas, elle s'entend bien. Depuis le temps, elles se rendent service à l'occasion, elles ont eu l'habitude de prendre les enfants et puis de temps en temps un apéritif avec les maris, elles n'ont rien contre... Mais dans l'ensemble, elle prend son écart et c'est le conseil qu'elle donne : prendre son écart ! Ca n'a pas toujours été rose au début mais depuis le temps, c'est passé tout ça. Avant les travaux, il y avait une famille, une femme divorcée avec trois enfants, elle a tout fait pour la faire expulser, les copains, les copines, épouvantable et puis elle avait fait venir la police, c'était la grande java tous les week-end, tous les week-end, la musique tout le temps, tout le temps des rires, elle a dit, elle commence à nous plaire celle-là ! C'était en semaine, monsieur Bourriau n'était pas là mais elle a appelé la police et ils sont montés et ils l'ont calmée. Elle a jamais dit que c'était elle, mais la femme elle le sait mais elle a rien dit non plus, sinon elle aurait été obligée de revenir pour la bagarre. Personne n'a su même ses copines, personne n'a su qui avait appelé. Si elle avait continué, elle aurait rappelé. Trois gosses là-dedans qu'il y avait, elle a failli se les faire enlever ses enfants, mais là heureusement, elle est partie. Elle serait restée, c'est eux autres qui seraient partis alors quand même la Société n'a pas voulu ça ! C'est normal que ça soit elle ! C'est le bruit surtout qu'est terrible parce que le nettoyage, celui qui veut pas nettoyer son escalier tant pis, eux ils font le leur et pis c'est tout, mais le bruit !!! Enfin là c'était un cas extrême. Autrement elle, si il faut les parents comme les gosses, elle les prend à part dans la cage pour les reprendre, son mari pareil, c'est lui qui fait la loi dans les caves, si y'a à la faire bien sûr. Au moment des travaux, y'a eu cinq départs, la Société a enlevé tous ceux qui convenaient plus pour la Résidence. La famille Dekhil a eu chaud, du coup ils ont laissé leurs deux gars au bled deux ans de rang pour pas attirer l'attention, parce que forcément deux enfants de cet âge, ça court, ça saute, on peut pas les attacher. C'est pas tellement les Arabes là qui posent problème, c'est certains nouveaux. Ils ont fait la guerre tout de suite, c'est la seule solution pour les portes parce que c'est pas discret, ils n'avaient pas eu ça avant, ah non ! C'est la nouvelle génération, élevés comme ça ou pas élevés justement. Ils se rendent pas compte, mais eux, si, ils se rendent compte, plutôt deux fois qu'une. Sur son palier, cinq gosses et puis ceux du quatrième, lui il travaille, elle l'entend pas mais son frère à elle habite là et ben dès sept heures du matin, c'est parti, la porte claque. Elle, elle dit qu'elle l'entend pas, mais c'est pas possible que ça réveille pas son gosse ! Le frère, vous le suivez à la trace, tous les matins, tous les matins, il descend quatre à quatre, ça lui résonne jusque dans le corps, elle le suit à la trace et de son lit encore ! L'autre du quatrième, madame Lebrun, qui vit soit disant seule, elle, ça a été carrément le bordel dès le début mais ça n'a pas duré trop longtemps ils ont mis le hola ! Les enfants étaient pas habitués à être en appartement et puis elle, en plus elle rentrait la nuit et elle regardait pas, c'est bien simple, c'était comme en plein jour. Alors ils ont mis le hola, elle travaille la journée, elle la voit pas. D'après l'ancien gardien, ils tenaient un commerce ces gens-là avant, alors est-ce que les enfants étaient habitués à être dehors, y'a pas loin ! Y'a pas longtemps elle avait reçu du monde, on aurait dit qu'elle les avait invités pour jouer tous aux billes jusqu'à minuit. Alors elle est montée et elle a été lui dire : évitez au moins les billes, c'est épouvantable hein ? C'est pas un problème du moment qu'à partir de 10 heures, y'a plus de bruit mais là elle a patienté deux heures quand même. Elle s'est dit en redescendant qu'elle allait pas quand même remonter mais l'autre a pas du tout continué bon ben elle arrête, elle en tient plus compte mais elle recommence, elle remonte, y'a que ça. Au premier c'est encore une autre engeance, les Retireau c'est tous les soirs, tous les soirs, tous les soirs et elle descend même pas, c'est pas la peine. Ils sont arrivés là, tout leur est permis, c'est lui qu'arrive, c'est lui qu'est là. Des gens sans gêne, ils ont vraiment pas pris dans l'escalier. Madame Bourriau trouve que la Société a vraiment manqué de logique en leur attribuant un logement à ceux-là, ils reçoivent, ils ont toute leur famille des deux côtés sur la cité, alors ça rentre ça sort et puis trois gosses petits et pas vraiment d'horaires. Ce qui l'agace le plus c'est quand il installe une voiture en travers des marques blanches dans la journée pour démonter le moteur et le soir, les tâches de graisse, d'essence, ça ne

s'est jamais vu dans une Résidence. C'est pas logique qu'ils aient eu leur attribution à la Résidence des Remparts. Elle dit que y'a des gens à qui vous irez facilement dire merde en face en cas de problème mais lui, rien que sa façon de faire c'est MONSIEUR, c'est le ROI et elle, pareil ! Y'a rien à leur dire, tout leur est dû, ils disent bonjour quand ils ont le temps alors elle, elle répond plus. Le nettoyage de la cage avec eux ils ont dit adieu, même la petite Arabe elle est plus propre, du coup c'est elle qui le fait. Les Arabes, la voisine arabe, elle fait de la cuisine arabe, de la ratatouille, des trucs comme ça, des machins d'agneau, ça sent fort, y'a des fois elle se demande si elle en va pas rendre. Chez eux, ils ont été obligés de boucher la bouche d'aération des waters, parce que tout rentre par les waters, c'est simple, ils ont tout bouché. Mais elle aime encore mieux sentir sa cuisine arabe à elle que sentir leur odeur à eux ! Quand ils ouvrent leurs portes, c'est épouvantable, les autres c'est leur nourriture, c'est leurs plats à eux, mais ça sent quand même la cuisine que en face, ça sent la saleté, ils aiment bien vivre dans la merde, il n'y a pas d'autres mots.

Troisième acte

Madame Lebrun est bien arrivée avec ses deux fils et un berger allemand un peu en catastrophe après son divorce, elle connaît quelqu'un à la Société alors son appartement, elle l'a eu vite mais elle ne va pas rester, elle est de passage et les vieilles de la cage, elle s'en méfie. Elle a eu une plainte au bout de trois mois : « Chien : gros problème, enfants : petits problèmes ! » Elle s'est séparée de son chien tout de suite et les enfants, il a bien fallu les mettre au pas. C'est surtout à son amie de la Société qu'elle a pensée même si c'est le surveillant qui l'a eu en main, une plainte ça a vite fait de remonter jusqu'au Siège ! Tous les jours en passant devant la porte de madame Bourriau, elle se dit qu'elle devrait sonner pour voir si ça va maintenant pour le bruit mais elle hésite et finalement elle rentre chez elle directement. Quand elle a réuni sa famille, elle aurait dû prévenir avant, ça aurait peut-être évité que madame Bourriau monte sonner pile à minuit. Après forcément ça n'a pas traîné tout le monde est parti vite fait. Elle aurait dû prévenir mais en même temps cette idée l'énerve, elle sait que si elle va sur ce terrain, elle ne va plus s'en sortir, elle sent bien que madame Bourriau cherche comme à l'entraîner là-dedans. Elle, elle est de passage, alors elle ne va pas commencer... Elle a autre chose à faire et s'ils ne sont pas contents, tant pis après tout, elle vit chez elle, pas dans la cage. Son chien, elle le regrette mais elle savait qu'un berger allemand, c'était la limite, elle avait hésité d'ailleurs à l'amener mais tout avait été si vite, le commerce, le divorce, alors non le chien, elle n'avait pas eu le courage, elle y avait pensé mais c'en était resté là. Un dimanche, elle a fait un peu de lessive et mis sa jupe à sécher au soleil à la fenêtre du séjour et elle est retournée finir sa vaisselle dans la cuisine. Le dimanche c'est ça quand on travaille, elle fait tout en même temps ce qu'elle n'a pas réussi à faire pendant la semaine. Juste après, ça sonne, c'était madame Bourriau qui lui dit que sa jupe est tombée, un coup de vent, elle l'a vu passer devant sa fenêtre qu'elle a dit ! Elle est descendue quatre à quatre, la jupe est neuve. Ce jour-là, elle s'est dit que madame Bourriau n'est pas vraiment mauvaise, en remontant elle hésite mais un dimanche, on ne va pas comme ça les uns chez les autres, c'est le jour de la famille et puis elle entend qu'il ont du monde les Bourriau, enfin ils sont en famille. Le lundi, le mardi et puis tous les jours après, elle espère la rencontrer dans l'escalier mais un fait exprès, elle ne la voit pas de la semaine ! Elle peut sonner mais là elle hésite, elle se dit ça va être le café et si elle l'accepte le café, elle devra l'inviter chez elle et ça non, elle veut pas en arriver là. Maintenant la jupe, c'est trop tard, ça ferait vraiment réchauffé mais ça l'embête, le jour où madame Bourriau a sonné, merci, elle n'a pas eu le temps de le dire tellement elle était pressée pour la jupe. Ce merci, elle peut bien un jour le payer ! Enfin, comme elle ne va pas rester c'est pas non plus trop grave. Elle repartira vers le privé, l'appartement il est bien mais elle a quelques petites options à mettre sur le quartier, elle ne peut pas rentrer dans tout mais il y a des gens qu'elle préférerait ne pas voir, elle se sentirait un peu mieux mais c'est vrai que si tout le monde réagit

comme elle, c'est peut-être pas marrant mais sans en faire une énumération, il y a des endroits surtout elle le ressent comme au collège, au niveau des étrangers, il y en aurait peut-être un peu moins ou disons si ils étaient un peu moins visibles, ça serait certainement plus agréable. Il y en a aussi dans la cage d'escalier et c'est quelque chose qui l'ennuierait assez vite. Parce qu'elle ne peut pas dire qu'ils ont la réputation qu'on leur donne, on leur donne peut-être une réputation mais ils l'ont quand même aussi à la base, elle est là aussi, c'est pas des gens justement à qui elle peut faire confiance. Dans la cage, il n'y a pas de problème, la famille quand elle la croise bon ben c'est un bonjour comme aux autres.

Quatrième acte

Madame Dekhil vit là depuis douze ans et depuis les travaux, avec son mari, ils pensent vraiment à partir et pourtant ils ont tout fait pour le garder cet appartement, laisser leurs deux gars au bled pour bien montrer qu'ils faisaient tout, ça lui a vraiment coûté mais non depuis, il sont plus libres, c'est trop compliqué, ils baissent tout, ils baissent la télé, ils baissent tout, il faut pas que les enfants jouent. Monsieur Dekhil confirme, ils ont peur pour beaucoup de choses, de gêner. Elle peut plus rien mettre à la fenêtre même battre les tapis, celui du bas, il veut plus, pourtant avant oui. La Société interdit le linge aux fenêtres maintenant, la Société elle veut plus que des fleurs aux fenêtres. Les enfants dehors jouent avec le ballon et tout de suite la Portugaise elle ouvre et elle crie après eux, quand ils montent, elle ouvre sa porte d'escalier et elle crie après eux, il faut bien qu'ils montent et des enfants ça joue même quand ça monte un escalier, c'est la vie ça ! Eux aussi ils entendent quand madame Rigolet a ses petits enfants mais ça ne gêne pas eux ils connaissent, ils ont des enfants, l'enfant qu'est ce qu'il fait, il fait du bruit, il joue, il tape, c'est ça. Des fois ils se disent que les Français n'aiment pas les enfants. Ils peuvent plus baisser plus fort que comme ils font et ils se disent qu'ils ne sont plus chez eux, ils ne sont pas libres et ça leur donne le cafard !

Cinquième acte

Madame Souilah est la copine de madame Dekhil, sa fille Naïma a des choses à dire sur tout ça aussi. Madame Souilah veut déménager, depuis que son mari est parti, elle demande à aller dans une grande cité, elle en connaît des mieux, mais son mari a tout cassé avant de partir et la Société ne veut rien entendre, elle doit tout refaire à ses frais et elle n'a pas d'argent pour ça, pas d'outil. Naïma a beaucoup de soucis avec Madame Bourriau qui cherche beaucoup, si elle trouve un vélo n'importe quoi même les chaussures sur la porte, elle fout dehors, elle cherche tout le temps, ça gêne pas pourtant c'est juste devant la porte, madame Bourriau c'est un vrai gendarme. Monsieur Bourriau lui c'est dans les caves qu'il fait la police. Madame Souilah voit bien qu'il n'aime pas ses enfants, une fois il a donné une claque à son fils, mais elle dit, elle laisse. Naïma elle dit, il s'approche et il fait comme s'il la fout, il s'approche comme ça et il menace et si ils partent, les enfants, il leur fout c'est sûr et aussi ils doivent baisser les yeux. A madame Bourriau, elle disait toujours bonjour avant mais comme elle jamais elle répondait, c'est fini, alors elle dit qu'on n'est pas polis, nous les enfants arabes, mais c'est elle et on ne peut rien dire... Madame Souilah le dit que oui quand même elle est raciste madame Bourriau, c'est le mot quand même mais depuis qu'elle est toute seule des fois aussi elle est gentille un peu plus. Naïma, elle, elle n'en peut plus du bruit de ceux du dessus, la mère elle fait même des tournées de linge la nuit et puis les talons tic tic tic et elle vit avec un autre homme mais là sa mère ne veut pas qu'elle en dise plus, on ne peut pas dire tout. Madame Souilah, elle, trouve qu'il est gentil, lui, un jour à Leclerc il l'a trouvée, il y avait des sacs de 25 kilos de patates à 35 francs et elle ne savait pas comment faire et bien il lui a ramené chez elle et une fois la télé, il a réparé. Elle ses enfants sont tout grand, elle n'a plus de bébé, il n'y a que sa fille qui écoute les bruits la nuit, non ça ne gêne pas... Naïma dit que c'est pas parce qu'ils sont étrangers

qu'ils doivent tout encaisser mais madame Souilah conclut : eux bruits, elle patates, pas de problème, bons voisins, bons voisins.

Sixième et dernier acte

Monsieur Retireau bricole sur le parking, alors dans la journée, il bloque la porte avec un parpaing parce que forcément les mains noires sur les nouvelles portes ! Monsieur Retireau lui, ça le fait bien rire les histoires de la cage. Il a grandi rue d'Athènes, la rue de derrière comme sa femme et c'est pas madame Bourriau qui va lui apprendre les us et coutumes. Les entrées, il connaît c'est là qu'il a passé toute sa jeunesse avec ses copains. La Société a pas arrêté de dire qu'il fallait s'approprier les lieux et ben c'est ce qu'il fait il s'approprie le parking ! Il n'y avait pas de logement à l'Office public et comme ils voulaient pas quitter le quartier, ils ont traversé dans les immeubles de la Société privée. La famille les charrie : on vous connaît plus maintenant que vous êtes dans une Résidence ! Ah oui, ils s'y plaisent bien, la salle est grande, c'est tout refait et comme ils ont souvent du monde, c'est au poil. Monsieur Retireau sait bien que ça cause sur eux mais ça l'amuse plutôt, il va pas s'enquiquiner avec des veilles qui passent leur journée à l'écouter monter, descendre. Il sait qu'il a pas une gueule de résident, il l'a même dit à la Société, un jour qu'un gars du Siège est venu causer pour son bricolage mais ils payent et ils peuvent rien contre eux. Ces résidences, c'est de la foutaise, la vieille elle croit qu'elle a déménagé dans de la résidence, mais elle est restée sur place oui, elle est en bas comme eux, lui, il le sait ça, il rêve pas. Question des voitures, le jeu des plaques, tout ça, il a rien à craindre, il le connaît bien l'aumônier, enfin l'ilotier, il est pas le dernier à monter boire un coup et lui aussi il a des fois besoin d'un petit coup de main côté mécanique. Et puis le soir, il range et il enlève même le parpaing pour que les vieilles jouent à la résidence avec leur interphone !!!

Parler pour dire et parler pour ne rien dire

C'est bien parce qu'ils sont devenus langage que les faits deviennent des faits, il n'y a peut-être au monde qu'un bruit de langue¹⁷⁶. La question posée par Laé et Murard de savoir si la dramatisation par les perceptions forme un des accès possibles à la connaissance des pratiques, qui dans leurs cas concernait les situations de grande pauvreté, d'où la tonalité de leurs *récits du malheur*, déjà cité, se pose pour mon travail. Les formes énonciatives précédemment décrites sont jusqu'à présent, intégrées comme des encarts dans des ouvrages ou rapports de recherche, elles cohabitent donc avec des formes analytiques plus classiques. Elles ne sont pas pour autant pensées comme des illustrations, mais sont là pour restituer la force du langage, porteur de savoir, ainsi que de dimensions ambiguës et ambivalentes. Ces textes misent sur le dévoilement d'un pan souvent incompris de la culture populaire, celui du plaisir des mots pour les mots, mais aussi celui du pouvoir des mots sur la vie collective, manière de négocier les contraintes sans perdre son quant à soi, de « faire avec » un collectif sans s'y confondre, d'inventer pour chaque sphère (intime, privée, collective, publique) une manière de vivre digne et somme toute en paix dans ce qui pourtant constitue à la fois un continuum spatial et un collectif symbolique imposés. *La parole c'est le processus d'individuation et de différenciation, production de sens pour soi et les autres, parfois opérateur de l'action, alternative à la violence mais aussi transposition de la violence.*¹⁷⁷ C'est une forme de stoïcisme fataliste comme l'a décrit Richard Hoggart, qui permet de ternir à distance l'humiliation et qui passe parfois par des

¹⁷⁶ NOËL, B., *Les premiers mots*, Flammarion, 1973.

¹⁷⁷ BRETON, Ph., *Eloge de la parole*, La Découverte, Cahiers libres, 2003.

formes d'arrogance que les situations d'entretien peuvent exacerber puisqu'il s'agit justement d'un moment d'échange entre « eux » et « nous ».¹⁷⁸

La fiction-critique

Je n'ai pas retenu jusqu'à présent de forme fictionnelle dans des restitutions de travaux de recherche, conservant ce mode d'expression pour une diffusion dans le cercle immédiat des chercheurs avec qui je travaille, ainsi de ce texte critique intitulé : « Le PPV de Monselet : un nouveau défi pour Nantes, ville solidaire », écriture mimétique du jargon utilisé autour du Grand projet de Ville du quartier Malakoff-Pré-Gauchet appliqué au quartier bourgeois de Monselet, écrit en miroir des questions ségrégatives pour un beau quartier et mettant en scène la violence de l'application des logiques de renouvellement urbain basées sur la notion de mixité.

Le PPV de Monselet : un nouveau défi pour Nantes, ville solidaire (extraits)

Alors que le projet de l'île de Nantes et celui du GPV de Malakoff-Pré Gauchet ont pris en main le destin de deux territoires urbains majeurs, un autre quartier de Nantes aurait de quoi inquiéter tout expert préoccupé par les questions de ségrégation urbaine.

- Une situation urbaine enclavée

Le quartier de Monselet se situe au nord-ouest du centre-ville de Nantes dans le prolongement du boulevard Guist'hau. Il recoupe pour partie la paroisse Notre Dame de Toutes Joies, il est limité au nord-est par le cimetière de Miséricorde, ce qui pour toute une partie du territoire engendre un phénomène d'enclavement fort dommageable à son insertion urbaine. Au nord-ouest c'est l'îlot de la DDE qui freine toute porosité, ainsi d'ailleurs que le parc de Procé et le val de Chezine le long duquel il vient buter sur tout son flanc ouest. Un plan de circulation ayant entraîné un nombre important de voies à sens unique et les embouteillages dues à la très grande proximité du centre-ville viennent parachever une situation très problématique au niveau des voies de circulation et de la qualité de ses espaces publics.

Les avenues privées, fermées par des grilles à digicode sont à mettre au compte des handicaps de ce territoire, dont les cœurs d'îlots sont devenus de véritables quartiers fermés qui n'ont rien à envier à l'urbanisme en peignes des grands ensembles.

Mais les formes de l'enclavement ne sont pas que physiques, elles sont aussi liées à la flambée des prix encore plus forte dans ces quartiers éloignant définitivement toutes les populations n'appartenant pas à la bourgeoisie industrielle et commerçante, cycle ayant démarré dès le XIXème. Les maisons à vendre actuellement via ouestfrance-immo.com dépassent les 600 000 euros, prix supérieurs au plein centre, les loyers quant à eux peuvent atteindre les 4000 euros/mois soit dix montants de RMI pour une personne seule sans enfant, pour redonner un ordre de grandeur tant la grandeur manque parfois d'ordre.

Enjeux culturels

Au niveau des écoles du quartier, l'on constate une très forte homogénéité en terme de CSP et il suffit d'observer la sortie d'une de ces écoles pour se faire une opinion sur les effets pervers de cette concentration : tous les enfants se comportent d'une façon stéréotypée et anormalement disciplinée. La création de parvis devant chaque établissement scolaire permettant de sécuriser les

¹⁷⁸ HOGGART, R., *La culture du pauvre*, déjà cité, « Bien vivre et laisser vivre », page 137 et suivantes.

sorties d'école tout en permettant aux enfants de s'essayer à la marche dans l'espace public serait à envisager sur le modèle de ce qui s'expérimente actuellement devant l'école Jean Moulin du nouveau quartier de Malakoff.

De plus, on remarque très vite le véritable uniforme dont ils sont vêtus. Les vêtements renvoient à des marques en nombre très limité, preuve de l'aliénation vis-à-vis de la sphère marchande de la plupart des familles. Si les parents des enfants exercent malheureusement des positions fort comparables, la mixité au niveau des origines semble aussi préoccupante, certains Nantais d'origine migrantes n'y résident pas (Maghreb, Afrique noire, Turquie), cette situation est fortement dommageable à l'éveil d'enfants qui devront demain s'insérer dans un processus de mondialisation, qui plus est, à des postes de responsabilité.

Quelques entretiens ont pu être effectués auprès de certaines familles, outre la difficulté de parvenir à prendre un rendez-vous – la tendance est au repli – les réponses obtenues viennent malheureusement aggraver le diagnostic. D'après ces familles, la pratique de l'espace urbain reste très limitée à quelques territoires dont ils ont la maîtrise. Aucun membre de ces familles n'a jamais été se promener dans un quelconque grand ensemble de la ville, y compris celui des Dervallières pourtant situé dans le prolongement du quartier de Monselet. Il est encore trop tôt pour imaginer des formes de réinsertion adaptées, mais sans doute faut-il prévoir des sorties collectives accompagnées afin que cette population reprenne confiance en elle. Plus grave encore, il semble bien qu'un très petit nombre de débouchés ne soit permis aux enfants de ces familles. Les premières recherches nous livrent qu'aucun enfant et parfois aucun de ses ascendants n'a jamais eu accès à un quelconque métier manuel, malgré les véritables aptitudes dont certains enfants font preuve.¹⁷⁹

Seuls leur sont réservés des métiers intellectuels ou des métiers d'affaire et parmi ceux-là le choix est encore limité, le travail d'instituteur ne semble pouvoir s'exercer que pour les filles ou les cadets de famille, quant au milieu des affaires, il semble impossible de se tourner vers certains secteurs, jugés peu recommandables : restauration rapide par exemple.

Cette absence d'ouverture en matière de débouchés entraîne des cursus scolaires très limités, seul le lycée d'enseignement général ne semble envisageable et seules les filières d'excellence ne peuvent être briguées. Les enfants qui présentent des risques d'échec sont orientés très tôt vers des services spécialisés d'orthophonie, de psychologie, voire de psychiatrie.

On touche là le cœur du problème dont souffrent ces populations, alors qu'aucun contact ne semble possible – permis ? – avec d'autres milieux sociaux, le contrôle social en interne présente tous les traits d'un repli familial excessif et dangereux au regard des valeurs de la démocratie. Presque toutes les familles sont dotées d'une maison de famille située le plus souvent sur la côte. Quitter la maison du quartier de Monselet consiste bien souvent à rejoindre rapidement celle de la Baule où les mêmes traits culturels sont à l'œuvre, les pratiques de dédoublement d'espace semblent même renforcer ces logiques car ce sont au cours de ces séjours que les ascendants transmettent le système de valeurs à leurs petits enfants : la boucle est bouclée.

Pistes à poursuivre

Face à la gravité des problèmes soulevés, l'équipe municipale et les professionnels se mobilisent. La procédure du PPV est en cours d'étude, elle passe par le tracé précis du périmètre d'intervention et l'approfondissement des variables permettant d'obtenir ce label ce qui permettrait d'une part de débloquer des fonds nécessaires et de mobiliser un système d'acteur à la hauteur des problèmes.

¹⁷⁹ Une militante culturelle qui organise le mercredi des ateliers d'art, tente sans effrayer les parents de les initier au petit bricolage, elle se souvient de ce pénible après-midi où un petit garçon lui a confié en pleur, qu'il savait qu'il ne pourrait jamais être menuisier. Si l'on précise que l'enfant n'a que six ans, on mesure le poids de la domination culturelle qui pèse sur lui.

Si un PPV est mis en place, une boutique PPV devra rapidement être installée dans le quartier – le repérage de quelques hôtels particuliers est en cours – afin de démarrer un travail de concertation avec les populations. Le problème le plus sérieux sera certainement de convaincre les habitants des difficultés dans lesquelles ils sont plongés, la situation dure depuis si longtemps pour certains, que la prise de conscience sera difficile.

Une mission pourrait être confiée à la DRAC pour permettre des résidences d'artistes qui aideraient à ce que les habitants s'ouvrent à d'autres formes culturelles que celles maîtrisées depuis plusieurs générations, facilitant la nécessaire ouverture à la diversité du monde et au dialogue citoyen.

Des sociologues issus de ces mêmes classes sociales sont à prévoir dans les équipes pluridisciplinaires afin d'assurer le lien entre « eux » et « nous », selon la formule de Richard Hoggart qui bien que travaillée à propos des classes populaires, peut s'appliquer pareillement sur ces territoires ségrégués.

La démolition d'au moins un établissement scolaire dont le diagnostic semble catastrophique et sa reconstruction à la jonction du quartier des Dervallières semble la seule solution pour assurer la mixité sociale à l'échelle du grand quartier.

Le désenclavement et l'effort de mixité passent certainement par quelques démolitions afin de permettre la construction d'un nombre suffisant de logements sociaux qui permettra sans nul doute d'intégrer à terme, dans le quartier de Monselet, des populations d'origines étrangères et des personnes de la classe ouvrière, dont les valeurs font tellement défaut ici. On voit déjà comment une articulation bien menée entre le GPV et le PPV pourrait faciliter la résorption des problèmes de mixité dans les quartiers de Malakoff et de Monselet. Une charte de relogement devra être mise à l'étude, puisque les modèles connus reposant sur des accords entre Nantes Métropole, Ville de Nantes, Etat, bailleur et syndicat de locataire, ne peuvent être transposés. Il faudra compter sur la solidarité intercommunautaire pour ouvrir au maximum le champ des possibles, à suivre....

Les fictions spéculatives de Bruce Begout¹⁸⁰, les recueils de poème de Luc Boltanski¹⁸¹ destinés à une interprétation orale accompagnée de musique, les romans et les réflexions sur l'ethno-fiction de Marc Augé¹⁸², les récits d'enquête d'Eric Chauvier¹⁸³ qui propose une nouvelle façon de concevoir l'anthropologie, sont autant de références qui questionnent mes orientations actuelles autour de l'écriture. Ces ouvrages ont en commun de travailler le quotidien, le mal transfiguré en quotidienneté chez Bégot, les relations entre imaginaire individuel et collectif, les anomalies qui surgissent au quotidien en particulier dans le langage ordinaire chez Eric Chauvier. Toutes ces formes énonciatives aussi différentes soient-elles, semblent être des effets de la réflexivité exercée au quotidien, l'écriture devenant une pratique ritualisant la vie de travail et du hors travail. La vie est enquête, le monde un terrain infini, littéralement un pré-texte...

¹⁸⁰ BEGOUT, B., *Le ParK*, Allia, 2010

¹⁸¹ BOLTANSKI, L., *Les limbes* (Cantate), MF, 2006 ; *Déluge* (Opéra-parler), Champ Vallon, 2009 ; *Lieder*, MF, 2009.

¹⁸² AUGÉ, M., *La mère d'Arthur*, Fayard, 2005 ; *Quelqu'un cherche à vous retrouver*, Seuil, 2009

¹⁸³ CHAUVIER, E., *Anthropologie*, Allia, 2006 ; *Que du bonheur*, Allia, 2009 ; *Contre Télérama*, Allia, 2011.

CHAPITRE 3 – THÉÂTRE DE LA PAROLE

Les deux expériences de théâtre basées sur des enquêtes de type ethnographique par entretiens : *Paroles équitables* et *Figures des Muges* que nous allons analyser, condensent les enjeux méthodologiques, déplacent la question de l'interprétation et posent des questions spécifiques au niveau de l'engagement des chercheurs dans l'espace public, posant les articulations entre sens et sensible, raison et d'émotion.

Théâtre et sciences humaines et sociales

Les expériences où le théâtre se frotte à l'Histoire, au monde social augmentent en nombre depuis quelques années questionnant à la fois des enjeux esthétiques, éthiques et politiques. Les œuvres produites peuvent avoir des origines variables, les metteurs en scène collaborent avec des écrivains qui font ce travail de lien avec le monde social, en mettant en œuvre des techniques d'enquête apparentées au journalisme d'investigation et/ou au travail d'enquête ethnographique, plus rarement les gens de théâtre collaborent directement avec des chercheurs.

À partir des années 1980, Philippe Minyana, écrivain, comédien et directeur d'acteurs, questionne chaque fois différemment, l'écriture dramatique sur ses possibilités de dire le réel. Utilisant faits divers, interviews, il donne la parole à des personnes éprouvées par la vie intime, sociale ou politique. *Inventaires*, est sans doute la pièce la plus connue, souvent reprise par les compagnies amateurs¹⁸⁴, elle peut se relire aujourd'hui comme le pressentiment du phénomène social des *reality shows*. Les trois récits de vie se construisent au fil des réminiscences autour d'objets - une cuvette, un lampadaire, une robe ; l'auteur a travaillé à partir d'enregistrements de femmes appartenant à des milieux populaires de banlieue . Ces monologues croisés restituent une langue orale au prix d'un travail qui donne l'illusion de la parole brute.

François Bon propose depuis le début des années 1990 une recherche continue dans le domaine des ateliers d'écriture¹⁸⁵ qu'il conduit souvent avec des publics en grande difficulté sociale. *Daewoo*, est à la fois un « roman » et une pièce de théâtre (Charles Tordjman, metteur en scène) qui correspondent à la fermeture de l'usine Daewoo de Villers-la-Montagne et reposent sur une matière sociale abondamment documentée (témoignages d'anciennes ouvrières, faits, chiffres) et un travail de « reconstruction » autour d'une figure centrale, celle d'une ouvrière suicidée. François Bon revendique un travail d'écriture qui n'est pas une transposition mais une reconstruction : *Mon travail à moi est bien précis : comment cela se passe par les mots, qu'est ce qu'il en advient pour le langage ?*¹⁸⁶

¹⁸⁴ J'ai moi-même interprété le personnage d'une des trois femmes dans un spectacle amateur, compagnie Rouge baiser, joué notamment en théâtre d'appartement.

¹⁸⁵ *Tous les mots sont adultes*, Fayard, 2002, rééd 2005

¹⁸⁶ Cf en particulier , « parler pour ? », un entretien avec Jean-Claude Lebrun sur l'écriture de *Daewoo*, cf tierslivre.net.

Autre processus, à travers l'aventure de l'ouvrage collectif dirigé par Pierre Bourdieu *La misère du monde*, ce livre gigogne où les modes de traitement s'emboîtent. « Parce que, au premier abord, c'est un recueil de récits de vies sous forme d'entretiens, parfois plus proches de la littérature ou (horreur !) du journalisme que d'une analyse scientifique. Ensuite parce que, dans cet ouvrage collectif, les « préambules » aux entretiens sont chargés non seulement de ramasser les différentes thématiques et de leur donner une épaisseur historique, mais surtout de déployer la cohérence des concepts et des instruments de la « sociologie critique »¹⁸⁷. L'ouvrage a donné lieu à de nombreuses expériences théâtrales. Blessés par les désillusions du grand rêve de démocratisation de la culture, les metteurs en scène ont trouvé dans ce répertoire une définition revigorante de la place du théâtre dans la cité. C'est sur ce terreau favorable que l'événement « Misère du Monde » a précipité bon nombre d'entre nous dans le vertige affectif et citoyen du « vrai ». Les mythes anciens et modernes se sont momentanément fissurés devant cet accès direct à l'autre, analyse Monique Hervouët.

En 2001, la pièce *501 blues*, écrite par Christophe Martin¹⁸⁸ et jouée par cinq ouvrières de l'usine Levi's de la Bassée (dans le Nord) qui ont été licenciées, comme plus de cinq cents de leurs camarades, au moment de la fermeture du site, a donné lieu à de nombreuses représentations accompagnées par des débats.¹⁸⁹

Ariane Mnouchkine en particulier dans *Le dernier caravansérail (Odyssees)*, spectacle basé sur des récits de migrants recueillis en partie à Sangatte, réécrits par Hélène Cixous, va donner en 2006 une visibilité à cette forme théâtrale.

Autre exemple, *Les Experts*¹⁹⁰, comédie sociologique inspirée des débats confidentiels du Comité Spécial d'Experts chargé par la Société des Nations de réaliser entre 1924 et 1927 une enquête internationale sur la traite des femmes et des enfants, Jean-Michel Chaumont, professeur de sociologie historique à l'Université libre de Louvain, est le chercheur à l'origine de ce projet. Dans le programme, son nom apparaît sous la rubrique : Recherches, dispositif pédagogique. La pièce réunit sur scène des personnes issues de différents milieux tels que le travail social en milieu de prostitution, l'humanitaire, le droit, le travail du sexe, la recherche en sciences sociales ainsi que des comédiens et comédiennes professionnels. Le but de cette démarche est de soumettre à des acteurs concernés de près ou de loin par la lutte contre la traite, les résultats de cette recherche et de révéler de façon non-académique et divertissante l'origine des contresens qui nourrissent le discours international sur cette question. Autour du spectacle: une exposition complète le dispositif, il est suivi parfois de rencontre entre le public et l'équipe du spectacle pour discuter et de débattre des questions soulevées dans la pièce.

¹⁸⁷ BOURDIEU, P. : propos recueillis par R. Maggiori et J.-B. Marongiu, Libération, 1993

¹⁸⁸ Ed. Sansonnet.

¹⁸⁹ Cf l'article de Beaud et Pialoux paru dans le Monde diplomatique à ce propos : « La troisième génération ouvrière », Juin 2002

¹⁹⁰ Mise en scène : Adeline Rosenstein, 2007, L'Usine à Genève

Le théâtre et le savant

*Le plus souvent en marge du champ artistique légitime, situés dans une zone de relégation ou postés aux avant postes d'une nouvelle avant-garde, de nombreuses petites compagnies de théâtre œuvrent dans l'ombre à la démocratisation culturelle et au maintien de la cohésion sociale, deux domaines couverts par les politiques culturelles depuis les années 80.*¹⁹¹ Gérard Noiriel dans l'ouvrage *Histoire, Théâtre, Politique*¹⁹² retrace l'histoire qui a conduit à la séparation du théâtre, du savant et du politique. *La thèse de l'ouvrage est que les productions des recherches en sciences de l'homme et de la société ayant très peu d'impact sur les gens, l'ensemble des travaux sur le racisme n'ont ainsi pas considérablement modifié les préjugés, il rappelle que pour être efficace, il faut que la raison rencontre l'émotion : Ce qui est prouvé dans la recherche doit être éprouvé par le public.* Il analyse comment d'Aristote à Brecht, l'art dramatique avait construit sa place propre dans le monde des arts en consolidant ce lien.¹⁹³ « Le moment Brecht » va reprendre ce lien dans le schéma marxiste et retenir le mot « distanciation » pour désigner le travail du doute, recherché chez les spectateurs mais tout autant chez les artistes, appelés à prendre des distances avec leur position de classe. L'historien décrit ensuite comment à partir des années 1960, le théâtre a tourné le dos à la science sociale, divorce à la fois propre au théâtre et à la France, l'institutionnalisation du théâtre public en étant une des origines. Mais la raison principale de cette séparation est aussi à chercher du côté des clivages divisant les universitaires : *écartés de la sphère créative, ils ont été invités à produire une « science du théâtre » qui a été développée dans deux directions contradictoires par des disciplines qui se font concurrence depuis le XIXe siècle : les sciences sociales et les études littéraires.* La situation d'aujourd'hui est bien le produit d'une histoire, *fixée dans des institutions, des lieux, des représentations du monde.* Impliqué dans la création de la Cité Nationale de l'Histoire de l'Immigration (CNHI)¹⁹⁴, Gérard Noiriel a décidé de relier le domaine scientifique dont il est un des plus importants représentants, celui de l'histoire de l'immigration, et le théâtre qu'il révèle être depuis longtemps aussi son monde, même s'il l'a fréquenté plutôt côté coulisse. L'un des enjeux est de compter sur le spectacle vivant pour « changer le regard » des Français sur l'immigration.¹⁹⁵ Dans ce cadre, il plaide pour un renouveau de la conception du théâtre politique en expérimentant des collaborations entre artistes et chercheurs, reprenant l'articulation proposée par Brecht puis Sartre, entre l'histoire-science et le théâtre-problème. Mobiliser l'esprit critique contre les logiques identitaires, qu'il appelle les « logiques du nous » en les débusquant partout, chez les autres mais aussi dans nos propres milieux et l'objectif principal. Il critique au passage les usages que font certains historiens de la mémoire, pour cautionner l'ordre établi, élargissant cette critique au théâtre mémoriel

191 Cf l'article de Romain Champy : « *Faire du social avec de l'art* », étude de l'inscription des acteurs du champ théâtral dans un dispositif de financement culturel à visée sociale », 13 pages, <http://www.daja.fr/>

192 Agone, Contre-feux, 2009

193 Extraits, pages 156-157, résumé proposé par l'auteur.

194 Rappelons que Gérard Noiriel a fait partie des huit universitaires membres des instances de la Cité de l'immigration qui ont présenté leur démission à la suite de la création par Nicolas Sarkozy d'un ministère associant la question de l'immigration et de l'identité nationale, s'inscrivant selon eux dans « la trame d'un discours stigmatisant l'immigration et dans la tradition d'un nationalisme fondé sur la méfiance et l'hostilité aux étrangers dans les moments de crise »

195 Cf également l'article de Romain Champy et Serge Klatz : « Théâtre et immigration, recherche prospective », novembre 2008, 50 pages, <http://www.daja.fr/>

qui alimente davantage les clivages au lieu de les combattre.¹⁹⁶ Gérard Noiriél, dans le cadre de collaborations engagées par le collectif DAJA (Des Acteurs culturels Jusqu'aux chercheurs et aux Artistes) fondé en 2007, passe à l'acte, en s'impliquant dans une conférence spectacle : *Chocolat*, où il joue son propre rôle, celui d'historien de l'immigration, entouré de professionnels du spectacle vivant, proposant ainsi une forme renouvelée donnant à voir clairement les apports de l'historien et des artistes.¹⁹⁷

PAROLES EQUITABLES, UNE EXPERIENCE DE L'ALTERITE

A la fois jumelage artistique entre une compagnie de théâtre nantaise et une compagnie centrafricaine, cette expérience menée par une équipe pluridisciplinaire repose sur une problématique émanant de la sphère associative liée au développement international. Les circonstances, en termes de moyens et de temps, ont conduit tous les partenaires du projet, chercheurs compris, à agir vite sur la base d'une mobilisation collective assez enthousiaste, où chacun a joué sa partition. L'analyse produite après le temps de l'action¹⁹⁸ vise à construire une position réflexive : le terrain social se constitue, est rendu visible, existe aussi parce qu'il y a un observateur et qu'il est actif, parce qu'il voit, écoute, désigne, nomme.

À l'origine, il y a le jumelage de deux compagnies de théâtre : « Au Fol Ordinaire théâtre, compagnie Michel-Liard » de Nantes et le « Kozö zö Théâtre » de Bangui¹⁹⁹, autour de la double création, ici et là-bas, de la pièce *Qui a mangé madame d'Avoine Bergotha* (2003) de Sony Labou Tansi. Après le décès accidentel de Michel Liard en mars 2004, les comédiens du Fol Ordinaire décident de prolonger le projet de collaboration avec la compagnie centrafricaine. Ils font le lien avec la manifestation *Regards sur... l'Afrique de l'Ouest* (avril 2005) de la Maison des Citoyens du Monde (M.C.M.)²⁰⁰ qui leur offre un partenariat actif. Ce rapprochement est le résultat d'une longue histoire entre Michel Liard, la compagnie du Fol Ordinaire et les militants de la M.C.M. qui remonte notamment à la mobilisation autour de la guerre en ex-Yougoslavie, au début des années quatre-vingt dix. Les deux versions de *Qui à mangé Madame d'Avoine Bergotha* sont enfin données à voir à cette occasion et les deux compagnies s'engagent dans une nouvelle expérience de jumelage artistique qui aboutira au spectacle *Paroles équitables*.

¹⁹⁶ Gérard Noiriél dans le cadre de collaborations engagées par le collectif DAJA (Des Acteurs culturels Jusqu'aux chercheurs et aux Artistes) fondé en 2007, passe à l'acte, en s'impliquant dans une conférence spectacle : *Chocolat*, où il joue son propre rôle, celui d'historien de l'immigration.

¹⁹⁷ Conférence-spectacle : *Chocolat*, créée à la CNHI, mars 2009, texte de Gérard Noiriél, mise en scène Jean-Yves Pénafiel, création sonore Sacha Gattino, avec : Gérard Noiriél, le conférencier ; Marcel Mankita, *Chocolat* ; Sacha Gattino, musicien, Cie Les Petits Ruisseaux.

¹⁹⁸ Cette expérience a fait l'objet d'une intervention à la journée de la M.S.H. Ange-Guépin à Nantes, le 11 avril 2006, dirigée par Véronique Guienne : « Représentation dans l'espace public des populations minorisées ».

¹⁹⁹ Cette présentation se voulant synthétique, il est difficile de citer l'ensemble des personnes ayant de près ou de loin collaboré à cette aventure, je nommerais toutefois Gilles Gelgon, Agnès Chek, Didier Hude, Jean-Marc Pinault.

²⁰⁰ La Maison des Citoyens du Monde est un collectif regroupant, à Nantes, 45 associations de solidarité internationale et de défense des droits de l'homme.

Une problématique issue du monde associatif

La M.C.M. a fait sien le projet de *Paroles Équitables* après avoir élaboré une analyse critique de la méconnaissance réciproque entre citoyens engagés dans des projets de développement en Afrique de l'Ouest et Nantais originaires de ces mêmes pays. Bien qu'adhérents d'associations membres de la M.C.M., nombreux sont ceux qui développent leurs actions et réflexions dans une méconnaissance vis-à-vis de l'autre. Au-delà du jumelage artistique entre deux compagnies, l'enjeu du projet repose donc sur la volonté de rapprocher ces différentes associations et plus encore, de déclencher une réflexion sur la question de l'étranger, des cultures de l'entre-deux, des forces et des contradictions de l'aide internationale et plus largement des effets de la mondialisation, ici et là-bas. Les pays d'Afrique concernés par cette manifestation sont liés au passé colonial de la France et à l'histoire de Nantes dans le commerce triangulaire. L'expérience théâtrale prend place dans un ensemble de conférences, débats, expositions. Le travail engagé par la M.C.M. et le temps de la construction de l'ensemble du projet vont mobiliser différents types de partenaires et de rôles, parfois portés par les mêmes protagonistes : militants, chercheurs, interviewés, comédiens et metteur en scène, spectateurs, participants aux échanges formels et informels à la suite des représentations.

Un protocole théâtral pour une enquête

C'est la metteuse en scène Monique Hervouët qui accepte d'accompagner cette démarche en travaillant avec les deux compagnies de théâtre sur un texte issu d'entretiens et reprenant les termes de la problématique énoncée par la M.C.M. Les sociologues du C.E.S.U.R et du -L.A.U.A.²⁰¹ se chargent de la collecte de paroles sous forme d'entretiens semi-directifs enregistrés auprès des deux échantillons. Monique Hervouët établit des règles qui vont dicter le protocole d'enquête et le passage de l'enquête au spectacle. Ces règles repartent d'une expérience précédente²⁰² et du principe d'équité rejoué à différents niveaux (égalité des temps de parole, choix des costumes par exemple...) :

- chaque comédien interprète un personnage correspondant à une personne et une histoire de vie.
- les textes sont le résultat d'un travail de montage à partir des enregistrements décryptés, respectant totalement les manières de dire et la construction du discours.
- l'essentiel du travail de montage est confié aux chercheurs qui doivent parvenir à un texte calibré sur un temps de jeu visé de 10 minutes pour chaque interprète.
- le début de chaque texte doit correspondre à un « pic émotionnel » (consigne que les chercheurs mettront un moment à saisir !).
- les comédiens et le metteur en scène ne découvriront l'identité de leur personnage qu'à l'issue des représentations et seulement si les personnes interviewées décident de sortir de l'anonymat. Ni les comédiens, ni le metteur en scène n'ont accès aux bandes magnétiques, donc aux voix des personnes.

²⁰¹ Centre d'Études sur le Social et l'URbain : Bernard Vrignon, anthropologue ; LAUA : Anne Bossé, Elisabeth Pasquier (sociologue) ; Mélanie Faugouin et Marie Laure Guennoc (architectes).

²⁰² Maison de la Culture d'Amiens et Université (sociologie). Le travail partait d'un entretien filmé et au final, les spectateurs découvraient successivement la version théâtrale et vidéo, en présence des interviewés. Cette expérience reprenait elle-même pour partie un travail de création de F. Buisson basé sur une enquête en vue de l'établissement d'une scène nationale en banlieue parisienne.

- l'idée d'inverser les interprétations - les Blancs jouant les Noirs et réciproquement - va surgir dans les premiers temps de l'exploration du projet, comme une idée supplémentaire pour travailler sur le croisement des regards et pour éviter le risque d'une interprétation (et d'une réception) de l'ordre de l'identification.

- l'édition complète de la collecte a été remise au metteur en scène et aux comédiens, après brouillage des identités.

A l'aide du réseau de la Maison des Citoyens du Monde et des contacts personnels des chercheurs, la liste des personnes interviewées va se constituer. La composition en terme de sexe et d'âge des interprètes pour chacune des compagnies va dicter les « profils » : le Fol Ordinaire : 6 comédiens (trois hommes et trois femmes) ; le Kozö zö théâtre : 4 comédiens (trois hommes et une femme). En respectant au maximum la différence de genre, d'âge, de situation sociale et d'origine (Sénégal, Côte d'Ivoire, Mali, Burkina, Guinée), et les diverses positions qui peuvent conduire des Nantais dans des projets de développement (coopération, missions d'expertise, actions militantes), seize entretiens seront réalisés au total, d'une durée allant de une à deux heures. La manifestation *Regards sur... travaillant sur l'Afrique de l'Ouest*, la diversification des pays d'origine avait pour double fonction de « représenter » chaque communauté vivant à Nantes et de tenter de percevoir des différences ou des proximités entre elles. Le choix des dix entretiens retenus se fera sur la qualité du contenu, la diversité de l'ensemble et la cohérence en matière d'interprétation. Ne prendre que dix entretiens, plutôt que réécrire un texte à partir d'un échantillon plus large, revient à privilégier la notion de trajectoire et de récit : « *Au lieu de se consacrer à expliquer la situation des émigrés (en réalité des immigrés), entièrement et seulement, par l'histoire de leur séjour en France, c'est l'ensemble des mécanismes auxquels ils sont soumis du fait de l'émigration, qui demande à être élucidé* »²⁰³ Ce choix s'est également justifié pour les Nantais impliqués dans les relations internationales, quand les récits permettent de comprendre l'origine des liens avec l'Afrique : histoire familiale, importance de la première expérience de coopération, rêve d'aventure lié à l'enfance...

L'ensemble du protocole repose sur la mise en question de la notion de centre du monde et de périphérie et sur le postulat selon lequel les processus de transformation métisse concernent aujourd'hui tout le monde. Il pose comme enjeu de rompre avec le dualisme habituellement reconduit entre la division des communautarismes d'une part et l'indivision du modèle républicain d'autre part, pour privilégier l'attention aux processus fragiles, précaires, éphémères, aux espaces de jeu et aux temporalités d'oscillation décrits par François Laplantine,²⁰⁴ théoricien du métissage culturel, à la syntaxe de l'alternance et de l'entre-deux dans laquelle s'effectue le travail de la mémoire et du langage.

²⁰³ SAYAD, A., (1999), *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Seuil, collection Liber

²⁰⁴ LAPLANTINE, F., (2003), *De tous petits liens*, déjà cité.

L'entretien, première mise en scène

Même si les niveaux d'engagement dans les associations liées à la M.C.M. ou dans d'autres contextes (expertise, coopération....) varient, tous les interviewés ont en commun d'être engagés dans un travail réflexif sur ces questions de développement international. Dans le cas des Nantais, la rencontre avec l'Afrique s'est le plus souvent faite dans ce contexte, dans le cas des Africains, ce sont leurs propres difficultés à l'arrivée en France qui les ont conduits à rechercher un appui associatif à partir duquel leur mobilisation s'est déplacée vers des enjeux collectifs, communautaires voire politiques. Avant chaque entretien, l'ensemble du protocole est réexpliqué et le point de départ de tous les entretiens tourne autour des premières impressions de voyages et d'accueil, dans un sens ou dans un autre. Le déroulement des entretiens semi-directifs dans des lieux différents toujours choisis par les interviewés (domicile, cafés, locaux de la MCM) varie suivant le degré d'appropriation de la problématique. La posture des interviewers au cours des entretiens et lors des séances d'analyse est d'accorder aux personnes une place prépondérante, afin de repérer bien sûr des informations objectivables mais davantage encore de saisir leurs interprétations de leurs parcours personnels et, au-delà, de leurs représentations du monde. On retrouve les positions déjà décrites précédemment, sur l'entretien comme mise en scène²⁰⁵. Certains interviewés connaissaient précédemment les interviewers et se saisissent de cette situation pour leur révéler des éléments fondamentaux de leur histoire que les situations quotidiennes (réunions, temps festifs....) n'avaient pas permis. Le fait de se connaître avant et de savoir qu'on se verra après a peut-être agi comme une obligation à parler – ou une impossibilité à refuser – à des personnes envers qui on a contracté une sorte de dette, puisqu'elles ont pu jouer des rôles d'entraide ; ou à l'inverse, comme une possibilité de créer un lien privilégié afin de tenter de faire alliance avec les Blancs, qui peuvent tant ! La situation équitable dans le jeu d'inversion aurait pu passer par l'embauche de chercheurs africains pour collecter les paroles des Blancs, en référence au film de Jean Rouch : *Petit à petit*²⁰⁶ mais nous ne sommes pas allés jusque là. La prise de conscience du déplacement de la relation dans la situation d'entretien, ritualisée et enregistrée n'est pas propre à ce type d'enquête, mais dans le cas des chercheurs impliqués dans la M.C.M. en tant que militants, la révélation de pans entiers de connaissance de l'autre que l'on croit connaître, renvoie au constat de la difficulté de la parole – et de l'écoute - dans les situations quotidiennes, et à la critique des modes classiques de l'engagement. Le choix de faire appel à la forme théâtrale a d'ailleurs été fait aussi pour échapper à la partition classique entre temps de travail sous la forme de la réunion (les Africains adhérents à des associations liées à la M.C.M. étaient impliqués dans le processus de préparation en amont de la manifestation) et temps festifs (repas) autour desquels sont habituellement convoqués les artistes, le plus souvent musiciens, danseurs ou conteurs dans le cas des manifestations liées à l'Afrique.

²⁰⁵ ALTHABE, G., HESS, R., (2005) *Une biographie entre ailleurs et ici*, L'Harmattan, Anthropologie critique, déjà cité.

²⁰⁶ ROUCH, J., (1970) : *Petit à petit*. Cf les scènes tournées en France où un ethnologue africain interroge les Parisiens sur leur état de santé, leur manière de s'habiller et leurs conditions d'existence, dans une critique très efficace et renouvelée de l'ethnocentrisme.

Deux autres éléments sont à prendre en compte dans le renforcement des enjeux en situation d'entretien. Les chercheurs savent qu'à la différence des productions écrites propres au champ de la recherche, la restitution sous forme théâtrale n'offre pas la possibilité d'ajouter les mots de l'analyse et que seules les paroles récoltées doivent faire sens dans le travail de montage et de théâtralisation, d'où l'enjeu de la qualité de l'entretien et de la nécessaire explication de la problématique en amont de l'enregistrement, le dialogue n'étant pas utilisable puisque seules les paroles des interviewés ne sont conservées. Le texte issu de l'entretien sociologique devient document.

Certains moments de l'entretien du fait des manières de dire déjà théâtralisées par la personne créent les premiers éléments d'un petit théâtre, sans qu'il soit possible de dire si ce jeu est consciemment lié au projet de spectacle. Ces situations ont surtout eu lieu pendant les entretiens des Africains, comme si le passage par une autre langue et le rôle de porte-parole conduisaient à un premier niveau de spectacularisation. On peut se demander si pour les Africains, du fait de l'importance donnée dans leurs cultures à l'oralité et à l'écoute mais aussi aux phénomènes initiatiques et l'importance du don et contre-don comme envers de l'économie marchande, la situation d'entretien ne prend pas un sens assez radicalement différent que pour les Européens²⁰⁷. La position et les déboires de l'étranger, la distance qu'il possède du fait de cette position à la fois pour voir les autres et se voir lui-même, font qu'il entretient un rapport particulier à la biographie : *« il a tendance à estimer qu'il est le seul à avoir une biographie, c'est-à-dire une vie faite d'épreuves, une vie où les actes sont des événements, parce qu'ils impliquent choix, surprises, ruptures, adaptations ou ruses, mais ni routine, ni repos. »*²⁰⁸

Les plus forts moments des entretiens des Européens n'étaient pas liés aux situations militantes ou d'expertise qui renvoyaient à des types d'expression et de réflexions déjà produites dans d'autres contextes, mais dans les passages sur les expériences plus intimes exprimant le malaise lié au dépaysement et à la prise de conscience de l'enfermement dans des stéréotypes alors même qu'ils pensaient en être dégagés.

La question de l'adresse à l'interviewer est comme démultipliée parce que les personnes interviewées savent que leurs paroles vont être redonnées aux spectateurs. Au cours d'un même entretien l'adresse va d'ailleurs varier, passant de l'interviewer lui-même et à ce qu'il représente pour la personne, aux proches, à la famille, aux amis à qui on va livrer des faits et des opinions, au-delà à la communauté migrante, à la société d'accueil, à la France, pour en révéler des contradictions au niveau administratif, politique.... Le travail sur l'identité du locuteur se construit dans le récit et cette construction identitaire prend particulièrement du sens pour des migrants, privés habituellement de cette possibilité de parler : *« personne ne vous écoute, la parole n'est jamais à vous, ou bien, lorsque vous avez le courage de l'arracher, elle est vite effacée par les propos plus volubiles et plein d'aisance de la communauté. (...) Pourquoi l'écouterait-on ? Vous n'avez pas assez d'assiette – pas de surface sociale – pour rendre votre parole utile »*²⁰⁹. L'ensemble de l'expérience devient alors un acte fondateur, l'acte

²⁰⁷ Cette lecture renvoie d'ailleurs tout autant à la vision de l'Afrique via la discipline anthropologique qui a formé ou déformé nos représentations !

²⁰⁸ KRISTEVA, J., (1988), *Étrangers à nous-mêmes*, Folio, essais °156, pages 16-17.

²⁰⁹ KRISTEVA, J., *Étrangers à nous-mêmes* (déjà cité) : « parole nulle ou baroque », page 34.

d'hospitalité qu'est l'écoute fonde un sentiment d'appartenance. La fonction thérapeutique des entretiens, lorsque la parole libère un secret jusque-là conservé en soi, ou seulement connu dans la sphère privée, semble pouvoir être évoquée. Le passage de l'histoire personnelle, ressentie jusqu'alors avec fatalisme ou occasionnant une culpabilité devant être portée individuellement, à la transmission *via* l'entretien à des chercheurs puis à la sphère publique des spectateurs, a conduit aussi à des prises de conscience politique du phénomène migratoire dans un contexte mondial inégalitaire. Les analyses politiques les plus construites ont été formulées par les Africains, alors même que leurs situations professionnelles sont dévalorisées (ménage dans le cas de deux femmes), l'hypothèse formulée par Simmel selon laquelle la position inconfortable et instable favorise une relation plus objective et plus lucide au monde social, se vérifie.²¹⁰

Le travail de décryptage prend une importance particulière dans ce type d'expérience, l'écart entre la langue et l'écriture se jouant différemment puisque l'un des enjeux de la théâtralisation du texte est bien de réhabiliter un statut à l'oralité, au corps, à la co-présence, afin de repenser la place de l'autre. Cette fois l'exercice du décryptage et donc du passage de la parole à l'écrit ont pour visée de servir un retour à l'oralité.

La construction du texte

Le travail de montage va consister en une étape totalement nouvelle pour les chercheurs, car si certains ont déjà l'habitude d'éditer la somme des paroles collectées comme étape intermédiaire de travail et mémoire d'une recherche, la production de dix textes calibrés, réduits et édités pour les comédiens, entraîne une série de choix difficiles. Les textes définitifs vont se construire par le croisement de deux dimensions : cohérence interne de chaque personnage, mise en évidence de thèmes récurrents ou créant des systèmes en miroir, convergents ou contradictoires, singularités propres aux Nantais ou aux Africains La parenthèse et les trois petits points si utiles au sociologue lorsqu'il cite un extrait d'entretien en signifiant au lecteur l'existence de coupures, seront négociées de trois manières différentes : l'enchaînement dans le jeu créant parfois un sens nouveau en rapprochant deux moments de la pensée et du dire, le trou dont va tirer partie le théâtre, la disjonction assumée qui passe par un déplacement ou un changement d'attitude jouant la parenthèse en tant que parenthèse. Le travail de montage des textes est abouti au cours des premières séances de répétition. Chaque personnage est identifié par un titre extrait de l'entretien et qui en donne la direction principale du texte, cette liste sera reprise dans le programme pour annoncer la distribution et deviendra le sommaire pour la publication²¹¹ :

- L'Europe est un rêve, ce rêve est un leurre
- Ça dépasse même la tête
- C'est pas évident

²¹⁰SIMMEL, G., (1908), *Digression sur l'étranger*, in GRAFMEYER, Y, JOSEPH, I., (1990), *L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Aubier.

²¹¹ *Paroles équitables, recueil de paroles de migrants africains et européens*, (2006), Co-production Au Fol Ordinaire Théâtre de la Parole, Nantes ; Kozô zô Théâtre de Bangui, Maison des Citoyens du Monde de Nantes, RITIMO.

- Complètement fou
- Un immigré pas intéressant
- La France n'est pas le paradis
- Plutôt positif
- Je vais à Nantes
- Cocon de bonheur
- L'entre-deux

La question de « l'auteur », qui se pose, on l'a vu de manière complexe dans les textes ethnographiques, n'a jamais été un problème étant donné le processus et le contexte d'élaboration déjà décrits, les locuteurs ou interviewés ont toujours été salués tout en restant dans l'ombre de l'anonymat, l'ensemble des personnes intervenues sur le texte constituant des vagues de « passeurs » successifs.²¹² Le titre du spectacle « Paroles équitables » renvoie au désir que ce spectacle invente à toutes les étapes du dispositif, des manières de faire qui restituent les situations minorisées sans les redoubler. Mais ce titre renvoie aussi au « jargon » du champ sémantique militant des relations internationales, afin d'induire un déplacement critique. Un des enjeux de cette expérience est de poser simultanément la question de l'étranger et la position des observateurs ainsi que les raisons qui les poussent à s'intéresser aux migrants. Dans ce spectacle où le langage se trouve au centre, le travail porte sur les mécanismes de la désignation, les formes du rapport social qui définissent l'autre, les manières dont l'autre se définit comme autre. En mettant le projecteur sur le *rapport social*, il s'agit de se mettre là où les choses sont le moins claires dans un *entre-deux* complexe où le terme même de la relation s'élabore par jeux de miroirs, où sa propre identité passe par le miroir de l'autre. C'est ainsi qu'est née *la fonction miroir de l'étranger*, chère à Michel Marié, pour désenclaver les immigrés, les sortir du ghetto mental où on les enferme, pour les restituer à notre histoire et à la leur. Avec cette notion, les auteurs nous incitent à prendre de la distance par rapport aux institutions désignantes et à montrer combien il leur est difficile de sortir de leurs propres schémas de désignation, à réfléchir au degré d'autonomie ou plus exactement d'hétéronomie de la marge, à sa capacité d'action, de rétroaction et de réinterprétation sur le centre.²¹³ Une fois de plus, le choix des mots pour parler du travail et des positions et rôles de chacun dans ce dispositif atypique présente une difficulté particulière étant donné l'enjeu de l'expérience qui a pour objectif de mettre en crise les systèmes de représentation : comment désigner les personnes qui ont produit les entretiens, celles qui ont interprété les textes, les textes eux-mêmes et bien sûr les interviewés tous nantais mais devant être chaque fois distingués en fonction de leurs origines et positions : migrants, étrangers, voyageurs, noirs, blancs ?

Interprétation(s)

Monique Hervouët affirme dès l'origine du projet qu'il s'agit non pas d'une fiction narrative inspirée par des paroles collectées mais d'une restitution scrupuleuse des propos recueillis, les comédiens

²¹² GEERTZ, Cl., (1988) *Ici et Là-bas, l'anthropologue comme auteur*, première Métaillé, 1996.

²¹³ MARIÉ, M., RÉGAZZOLA, Th., (1973), *Situations migratoires ou la fonction miroir*, Galilée.

devenant passeurs plus qu'acteurs. Les textes seront d'ailleurs présents sur scène, chaque comédien arrivant avec lui, le posant sur un pupitre, y revenant parfois. À la fin du spectacle les comédiens posent leurs textes au sol et invitent le public à adresser les premiers applaudissements aux témoignages et donc aux témoins. Les séances de répétition vont être l'occasion de confronter la question de l'interprétation de deux milieux professionnels : celui des chercheurs habitués à ajouter des mots pour donner du sens et celui des comédiens s'emparant des mots des autres sous la direction du metteur en scène²¹⁴. Les chercheurs n'interviennent que lorsque le travail est arrêté par un problème d'incompréhension ou d'hésitation dans l'interprétation du sens, ramenant alors l'expérience de la rencontre, comme clef supplémentaire – cette compréhension qui passe par le corps, le ton, l'émotion du locuteur – et celle du chercheur resituant l'extrait dans un contexte élargi, celui de la personne et/ou de la situation plus large d'émigration ou des relations internationales.

Les chercheurs ont fait l'expérience parfois difficile du passage des personnes aux personnages. Si lors des premières séances de répétition leur présence avait pour intérêt de rappeler les situations d'entretien, l'interprétation va petit à petit faire glisser définitivement les paroles dans les corps et voix des comédiens, chacun devant construire une cohérence dont la tonalité est obligatoirement différente. Le jeu de l'inversion entre Blancs et Noirs n'est bien sûr pas neutre. Ainsi d'une scène assez forte d'un personnage : « *je vais à Nantes* », qui passe du récit d'une Africaine arrivant seule un soir à la gare de Nantes et qui devient cette femme blanche parlant avec la valise à la main de ce qu'elle a vécu, alors bien sûr que la scène réelle s'est déroulée dans le silence et l'anonymat de la foule qui passait devant elle sans la remarquer. Elle devient la figure de l'étranger à laquelle les spectateurs nantais peuvent s'identifier d'autant plus que dans cette scène, des détails physiques leur permettent d'être précisément dans la gare, sortie sud, près de la boîte aux lettres... L'enjeu du spectacle passe dans ces moments de la dimension informative à une expérience compréhensive et sensible de l'altérité.

La conscience forte de l'enjeu du rééquilibrage de la parole des migrants et leur interprétation par les comédiens nantais va dans le sens d'une représentation très positive des personnes, la peur de trahir ou de surjouer sur un mode exotique traquant la moindre intonation fausse ou dégradante, la direction d'acteur ayant comme principal objectif de « faire entendre le texte ». A l'inverse, les textes des Nantais renvoyant davantage aux positions réflexives voire auto-critiques déjà décrites, l'interprétation va avoir tendance à renforcer cette tendance, d'autant plus rendue visible par le jeu des comédiens africains, proches de la *commedia del arte*, ce sont ces passages qui déclenchent le plus souvent le rire. Ce type de jeu a aussi permis que des récits moins forts (mission ou voyage à but militant moins prenants que les récits d'exil) reprennent une efficacité théâtrale. Cette différence de posture vis-à-vis des textes tient aussi aux enjeux contrastés des deux continents dans ce spectacle : si les comédiens nantais jouent des paroles de migrants africains avec la volonté de porter la parole de personnes minorisées dans l'espace public, les comédiens africains en jouant des paroles de Nantais ayant voyagé, travaillé, agi en Afrique contre la pauvreté de leur continent, ont eu parfois comme

²¹⁴ D'où l'enjeu de citer le nom des des comédiens à ce moment précis de l'article : Annie Michèle Bozo, Martin Buraud, Gaëlle Clériver, Nathalie Desouches, Gilles Gelgon, Paul Marchal, Modeste Gobi Mauraye, Sophie Renou, Paul Vinlot, Rassidi Zacharia.

l'envie de « se payer les blancs » alors même que l'attitude inverse n'était pas imaginable. C'est sur cet écart que les chercheurs sont intervenus pour que certaines interprétations soient atténuées, rappelant la règle déontologique de l'empathie.

Les mots et les corps au service d'un travail de dévoilement

Les lieux de la monstration, le contexte général de la manifestation, l'élaboration du protocole d'enquête déjà décrit et le dispositif théâtral reposant sur l'inversion et l'agencement des différentes séquences dans un système de renvoi démultipliant les points de vue, sont autant d'éléments témoignant de l'attention portée à la contextualisation. La mobilisation scientifique et sociale qui se joue souvent en termes de reconquête, de « colonisation civilisatrice » s'en trouvent atténués, la disjonction habituelle entre l'élocution et les lieux où se fabriquent les systèmes d'énoncés étant pris en compte dans le protocole d'enquête. On sait d'où vient la parole et on sait où elle va : interviewers et interviewés sont complices d'une entreprise partagée de dévoilement.

L'analyse produite s'appuie sur un petit nombre d'entretiens, mais le travail très approfondi fait sur chacun ajouté au suivi des répétitions et des représentations a comme démultiplié le matériau, chaque étape ayant permis d'approfondir le sens de telle ou telle parole isolée ou mise en résonance avec d'autres. Le travail d'incorporation a révélé de nouvelles pistes d'analyse, comme si en intégrant insensiblement les tournures et catégories sémantiques des personnes, les comédiens mais aussi les chercheurs qui ont fini eux aussi par savoir les textes par cœur, repoussaient la fonction d'accompagnement et simultanément de dévoilement de la vie des individus, propre à la sociologie compréhensive. Mise en situation de se libérer, la parole permet de briser des tabous. L'interview est aussi l'occasion pour chacun de développer sa pensée en l'argumentant. Les positions et situations des interviewés sont bien sûr différentes entre les Nantais d'origine africaine et les Nantais engagés dans les projets de développement, les premiers rejouant à l'occasion de ce récit, des situations souvent douloureuses et dévoilant parfois des moments-clefs de leur histoire (raisons réelles du départ, drames familiaux, situations illégales en matière de papiers, de travail, angoisse face à l'avenir). Il apparaît clairement que seul le déplacement physique est équivalent lors de ces voyages. Dans un sens ou dans l'autre, le regard est fortement dirigé en fonction des enjeux du voyage (immigration, études, mission ponctuelle, tourisme...). Le voyage est aussi un prétexte à s'interroger sur son identité à partir de celle des autres, à rechercher à travers le développement de sa propre parole ce qui donne du sens à une vie replacée dans un autre quotidien, dans une autre collectivité...

Un résumé des histoires de vie permet de situer rapidement les situations, parcours et positions représentés. Du côté des Africains : une femme sénégalaise envoyée en France parce que mariée ici à un homme de sa communauté ; une femme partie du Mali pour suivre un Français expatrié qui deviendra son mari ; la troisième partie très jeune croyant poursuivre ses études et qui va se retrouver piégée à la fois par sa propre famille et par les problèmes de régularisation. Cette dernière est ivoirienne, l'entretien aura lieu au moment des conflits dans son pays, point de départ d'une parole politique. Deux hommes partis pour étudier avec des conditions de départ très différentes du point de vue économique et interrogés à des moments également différents de leur parcours : l'un alors qu'il

termine ses études et que la question du retour en Guinée se pose en termes pathétiques, l'autre alors qu'il fait les allers et retours depuis plus de trente ans entre Nantes et le Sénégal ; un Burkinabe qui s'occupe d'un orphelinat financé par des associations européennes et qui est amené pour gérer sa structure à faire des allées et venues entre l'Afrique et l'Europe et qui va développer à la fois sa vision de la France lors de son premier voyage et la transformation de son regard et qui fera une véritable typologie de *ceux qui aident l'Afrique*

Du côté des Nantais : un homme né en Afrique *dans une famille d'expatrié-patron* ; Une femme ayant fait de la coopération en tant qu'enseignante et qui a ensuite suivi son mari expert dans différents pays d'Afrique de l'Ouest ; un urbaniste faisant des missions courtes de 15 jours dans différents pays d'Afrique ; un militant associatif nantais qui se rend en Afrique pour mettre en place des micro-projets (forage de puits, banques céréales).

Le premier choc dans les deux sens est de l'ordre du sensible, le visible étant premier par le hublot de l'avion : la surreprésentation de la terre pour l'arrivée en Afrique et la disparition de la terre sous le goudron pour la France. Des sensations se lient avec cette première image : d'un côté la poussière, la chaleur, la moiteur, les couleurs, le bruit, la présence des corps ; de l'autre : les matières brillantes, la propreté, le lisse, le froid, le confort, la sophistication et la technicité des espaces, la profusion des objets et de la nourriture et la distance des personnes.

Si globalement les récits des Nantais ayant voyagé en Afrique dans des situations militantes ou d'expert renvoient à des histoires moins lourdes affectivement, tous disent en quoi ce ou ces voyages ne ressemblent en rien aux autres expériences de voyage qu'ils ont pu faire : la rencontre de la pauvreté, le dépaysement lié aux manières de vivre, de faire et d'être, le retour critique sur la société occidentale (consommation, rythme de vie) et les doutes quant au bien fondé du déplacement. La phase réflexive et critique sur ses propres engagements renvoient suivant les personnes et parfois même au sein d'un même entretien à un certain découragement, à une perte de sens, à un besoin de modifier les façons de faire, à la nécessité malgré tout de continuer à agir alors que tout pousserait à s'arrêter. Le doute et la forte conscience du relativisme culturel sont au cœur de certains discours, quand d'autres se débattent et circulent entre anciens et nouveaux stéréotypes.

L'analyse transversale des entretiens des Africains révèle que les différences liées au genre et au positionnement social dans la société de départ jouent davantage que la diversité des pays. Les premières choses remarquées au niveau des personnes tiennent aux rituels de salutation ou plutôt d'absence de salutation en France. Ensuite les expériences varient suivant les conditions d'arrivée. Quels que soient leurs parcours, ils relatent tous la traversée de séquences où leur point de vue a varié. Les premiers temps, malgré les souffrances de la situation d'exil, correspondent à la découverte de la richesse sous toutes ses formes, à l'espoir d'accéder à une part de celle-ci (biens, savoir, travail, soins...) et à la nécessité de mériter ce voyage en en faisant profiter ceux restés au pays. Puis un décalage est perçu entre les représentations de l'Europe entretenues là-bas et la réalité, la richesse devenant une question relative. Les difficultés retardent la réalisation du rêve à l'origine du départ

entretenu par ce qu'Abdelmalek Sayad nomme « le mensonge collectif ». ²¹⁵ Avec le temps, la découverte du système d'individuation inhérent au fonctionnement individuel et collectif de la société d'accueil, devient perceptible. Certains prennent position contre ce modèle avec l'espoir de réussir sans s'y plier mais les problèmes économiques et les pressions toujours plus pressantes de la famille élargie là-bas les conduisent tous à entrer dans le jeu de la sociabilité distanciée. Il semble que l'usage du téléphone portable qui maintient les liens à distance en permanence, le système d'envoi de l'argent (Western Union) qui permet de répondre « à la demande » et la plus grande facilité à « sauter dans un avion », s'ils sont autant de liens qui réduisent le silence de l'exil, provoquent par contre une impossibilité pour le migrant de vivre sa vie en se fondant dans un autre monde, à s'y trouver une place en rompant avec son passé. Ensuite, entretenir ou non le rêve et le mensonge collectif aux proches restés au pays se pose d'autant plus douloureusement que les demandes d'argent deviennent doublement insupportables : parce que l'argent n'est pas là et parce que ces liens empêchent de faire les choix qui permettraient de trouver une place ici (emplois précaires et mal rémunérés plutôt que temps de formation par exemple).

La grande proximité des destins des trois femmes africaines interviewées révèle d'une part le retournement plus violent du poids communautaire en termes de perte de liens et de sens, de désenchantement et de solitude. Par contre, une fois le processus d'individuation admis comme inévitable, de nouvelles perspectives se construisent, passant par un pôle de solidarité renouvelé entre femmes ici, incluant des bases communautaires ouvertes aux différents pays de l'Afrique de l'ouest mais aussi à des femmes originaires d'ailleurs et des femmes françaises. La diversité des parcours et positions est plus large dans le cas des trois hommes, avec toutefois des points communs sur les souffrances liées à l'anonymat, au manque d'éducation et de respect des enfants vis-à-vis des adultes et encore plus des personnes âgées, aux difficultés persistantes d'adaptation en termes de rythmes et à la perte d'honneur de ne pas avoir réussi.

Quand le spectacle devient rencontre

L'inversion dans le travail d'interprétation va placer la question de l'altérité au centre du travail. Elle va provoquer dans le temps du spectacle une interpellation active du spectateur. Si certains expriment la difficulté à s'y retrouver, d'autres témoignent du fait qu'une fois la convention admise, ils ne cherchent plus à entendre à travers cette seule ligne pour écouter une parole humaine de portée plus générale. A la différence de la fascination du spectateur de cinéma (documentaire) qui repose sur la singularité du temps filmé (sa vérité documentaire), l'expérience vécue par le spectateur de théâtre (documentaire ?) tient à l'écoute de la parole réellement dite et chaque fois de nouveau re-dite par le comédien ²¹⁶ L'énoncé de préjugés a parfois déclenché des rires de l'ordre de l'autodérision. Émotions et interrogations sont nées de la prise de conscience de l'ignorance (sinon de l'indifférence) quant aux conditions d'existence des immigrés vivant à notre porte.

²¹⁵ SAYAD, A., (1999), *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré* (déjà cité).

²¹⁶ « *L'unique et première fois de l'inscription vraie recommence à chaque projection pour chaque spectateur* » Jean-Louis Comolli : « le miroir à deux faces » in COMOLLI, J.-L., RANCIERE, J., (1997), *Arrêt sur histoire*, Centre G. Pompidou.

La rencontre à l'issue des représentations entre certains interviewés et comédiens a également permis d'analyser les effets de déplacement pour les uns et pour les autres. Les témoins vont à plusieurs reprises dire l'importance de cette double mise à distance de leur histoire (le temps de l'entretien et le temps de la re-présentation). Certains vont assister à plusieurs représentations et petit à petit ressentir un détachement de leur propre histoire, en en reconnaissant progressivement la portée plus large. La satisfaction d'avoir accepté le jeu de cette expérience est alors devenue très forte. Les comédiens vont eux aussi témoigner d'une expérience particulière dans le fait de « dire » la parole de quelqu'un, inquiets de ne pas être tout à fait justes, comme si le métier passait de celui d'interprète à celui de porte-parole au sens de la représentation politique. Ils diront leur conscience de rendre visible dans le cumul des voix, des enjeux sociaux et politiques majeurs.

Les représentations ont eu lieu dans des espaces très différents²¹⁷, elles ont donc considérablement varié en fonction des publics, l'indicateur du rire étant sans doute le plus perceptible : très présent à presque totalement absent ou fusant à des moments très différents du spectacle. L'actualité (manifestations violentes dans certains quartiers d'habitat social en novembre 2005, luttes menées à Nantes autour des sans papiers, déclarations des politiques...) faisait particulièrement résonner certains passages concernant les problèmes de papiers, d'accès au travail et à la scolarisation.

Lorsque les rencontres entre personnes interviewées et comédiens ont eu lieu (le soir de la première pour cinq sur les dix binômes, aux autres représentations pour quatre autres, seul un interviewé est resté anonyme), elles ont provoqué de part et d'autre beaucoup d'émotion. La peur de trahir (de la part des chercheurs et des comédiens) a été chaque fois levée. Le fait qu'une parole prononcée parfois sur le mode de la confidence soit redonnée en public semble avoir toujours été précédemment assumé par les interviewés. Ces derniers n'ont pas tous assisté aux représentations sur le même mode. Si les Nantais sont venus assez discrètement, parfois seuls, comme pour se faire une idée quitte à y revenir à plusieurs après, les Africains ont davantage ritualisé la représentation en y venant avec leur compagnon, leurs enfants, conscients de livrer quelque chose de leur propre histoire à leurs proches. Lors d'une représentation particulièrement animée dans une salle située dans un grand ensemble au cours de laquelle les personnes entraient et sortaient, une femme africaine en boubou est ainsi venue s'asseoir sur une chaise réservée aux comédiens, des jeunes hommes africains réagissaient aux témoignages qui faisaient écho à leur propre expérience, recommençant à jouer avec leurs portables quand des paroles de femmes africaines mettaient en cause le rôle négatif des hommes dans leurs parcours de vie.

Le travail réflexif attendu au niveau des spectateurs, cette réactivation politique de l'espace public, s'est aussi vérifié à l'issue des représentations, les échanges étant souvent très riches et d'un autre ordre que celui du goût ou de la comparaison entre acteurs et portés par des personnes qui ne se sentent habituellement pas autorisées à avoir un avis sur un spectacle. La plupart des spectateurs ont

²¹⁷ Cosmopolis (espace international de la ville de Nantes), centres socio-culturels de trois grands ensembles nantais, Maison de la Culture de Loire-Atlantique, différents lieux dans le grand ouest, Palais de la Région dans le cadre de la semaine de la solidarité internationale (séances scolaires et séance destinée aux élus et militants), sous chapiteau au premier rassemblement nantais de l'économie sociale et solidaire...

eu le sentiment que beaucoup de choses étaient énoncées, demandant à avoir accès aux textes pour y repenser, pointant la difficulté de les retenir. Il est vrai que les chercheurs et les gens de théâtre ont mis tout le temps long du processus pour prendre conscience de l'épaisseur du matériau, il n'est pas certain que le déplacement dans les manières de pensée puisse s'opérer dans le temps d'une seule représentation. L'effet sociographique d'un tel spectacle repose sur l'effet de réel et indivisiblement sur la vérité des paroles dites puisque précisément elles ont été dites, le masquage du travail d'écriture, résultat d'une succession d'opérations (interactions dans l'entretien, décryptage et donc traduction de l'oral à l'écrit, montage), et l'absence d'auteur déjà évoqué. Le travail de théâtre fait oublier le texte et en libérant cette place, laisse davantage la place au monde réel. L'ensemble de cette expérimentation a pris les moyens d'éviter un certain nombre de pièges mais le champ de l'autre ainsi dégagé de la critique de l'autorité ethnographique pourrait produire une occultation du champ de l'autre, en son nom ?²¹⁸ Faire « flèche sociologique » de tout bois sociographique repose en effet le risque de sociologie spontanée avec l'attraction toujours présente des stéréotypes sociaux, la paresse d'une illusion sociologique...

Je vais à Nantes

Côte d'Ivoire, femme, 26-27 ans

Mon premier voyage en Europe, justement c'est en France.

Je suis partie de chez moi et je suis venue en France dans le but, normalement, d'aller à l'école.

Oui, j'ai pris l'avion toute seule dans le but d'aller à l'école.

Quand je parlais de chez moi j'étais pas informée sur la situation de ... de titre de séjour, de long visa et donc je suis arrivée: il fallait que je trouve une école, bon les choses n'ont pas marché comme je le voulais.

J'avais dix-sept ans.

Ben j'étais contente de partir de chez moi, enfin de venir dans un pays où l'école est, d'abord, obligatoire.

Mon objectif c'est: j'arrive, le lendemain peut-être ma sœur ou ma tante va m'accompagner dans l'établissement que je vais fréquenter et puis ainsi de suite, bon, je vais reprendre la vie normale. Mais quand je suis arrivée c'était pas ça! C'est pas ça. Je ne savais pas que c'était ça. Pour moi c'était aller à l'école. Quand on est arrivé c'était aller chercher mon petit neveu à l'école et le ramener et rester avec lui.

Un choc déjà, déprime déjà de savoir que je ne vais pas ... que j'ai pas un titre de séjour qu'il faut pour aller à l'école.

Je savais pas que j'avais un visa touristique.

Et quand j'ai eu mes dix-huit ans j'ai dit: mais qu'est-ce que je fais ? Maintenant, pour moi, je peux plus retourner. Si moi je retourne, qu'est-ce que je deviens ?

Donc il fallait que je prenne la vie en main.

J'ai arrêté et donc cherché des heures de ménage, de gauche à droite, pour pouvoir y arriver.

Mais je pouvais pas, je suis passée à la ... tentative de suicide.

Pour moi c'est inadmissible: je peux travailler, j'ai envie de faire quelque chose, je peux pas !

Parce que j'ai une barrière qui est le titre de séjour. C'est très difficile.

Pour moi j'étais pas libre. Je vivais dans un pays mais j'étais pas libre.

²¹⁸ Idem

J'ai dit je suis fatiguée.

Donc je vais m'échapper, je vais m'évader, je vais n'importe où. Et, arrivé un matin, je me suis réveillée, je dis : quelle direction je prends ?

Et j'ai dit : quelle direction je vais prendre ?

Je vais à la gare de Lyon.

- Je dis : j'ai envie d'aller à Nantes.

- Là, la dame elle dit : vous avez envie d'aller à Nantes ?!

- Je dis : j'ai envie d'aller à Nantes.

- Ah bon? Non, non, c'est pas ici, c'est à la gare Montparnasse.

Je prends mon... mon clique et claqué, je vais à la gare Montparnasse:

- Je vais à Nantes !

J'ai vu Nantes sur un bouquin.

- Et puis je dis : moi je vais à Nantes.

Et je suis allée à Nantes.

Sans rien savoir! J'ai pris un train pour Nantes. Je suis tranquille dans le train.

Je disais, bon, je vais à Nantes. Moi, je m'en vais à Nantes.

Et j'avais pas aussi ... j'avais pas suffisamment d'argent sur moi.

J'avais juste le transport. Si j'arrive je vais chercher des ménages, je vais chercher des petits boulots: je vais à Nantes!

Et c'est comme ça que je suis arrivée à Nantes, à la gare. J'arrive

à la gare: « sortie Nord », « sortie Sud »...

Je prends sortie Sud.

Là je suis ... sortie Sud j'arrive, juste à côté de la boîte ... à la gare il y a une boîte de la Poste. J'arrive là.

Je vois les gens passer. Il est dix-sept heures. Dix-huit heures. Dix-huit heures trente.

Je vois des gens passer. Dix-neuf heures.

J'attends, j'attends. Je dis ... je me mets dans ma tête, je dis : Seigneur, je suis dans une ville je connais personne!

J'espère que tu vas faire ton miracle. Ça je l'ai mis dans ma tête.

Et j'ai vu un jeune passer:

- Bonsoir! - comme si j'allais demander des renseignements.

J'ai dit : s'il vous plaît, je cherche une adresse. Et pourtant c'était faux! C'est faux, je cherchais pas d'adresse.

- Et c'est quoi l'adresse?

J'ai inventé un nom. Et puis, on a cherché la rue et on est allé ...,

- Il me dit: vous allez chez vos amis?

- J'ai dit: Peut-être.

Il a été sympa, il m'a accompagnée.

- Je lui dis: je connais personne à Nantes.

- Comment ça vous connaissez personne?

- Je connais personne.

- Si vous voulez vous venez avec moi.

- Je dis d'accord. Je m'appelle [].

Et lui c'est Pierrick.

J'avais pas envie de m'approcher d'un Africain. Déjà, pour moi, je vais tout effacer. Donc si je viens ici c'est forcément découvrir un autre monde... hors Afrique.

On est allé chez lui, il a fait à manger. On a mangé. Et puis il me dit: j'ai une chambre d'amis. Il m'a donné sa chambre d'amis.

- Et puis je dis : tiens, tu as un ordinateur?

- Il me dit : oui, oui.

- Qu'est-ce que tu fais?

- Il dit: je fais des documents. Est-ce que vous savez déjà utiliser l'ordinateur?

- Je dis : mais bien sûr! J'ai commencé à continuer ses saisies.

- Il me dit: mais c'est bien! Si vous restez là vous pouvez continuer à me donner un coup de main.

- Si ça ne vous dérange pas moi je peux rester.

Et puis je suis restée là.

En fait, Pierrick il travaillait avec une agence matrimoniale.

J'ai commencé à rentrer les fichiers, à faire son fichier.

Un jour, du côté de la rue du Calvaire. Je faisais la vitrine et puis j'ai rencontré mon... mon homme.

Il me regardait mais il n'osait pas ... s'approcher.

- Et moi je dis: qu'est-ce que vous voulez?

- Bonjour. C'est vos tresses là.

- Mes tresses ?

- Oui, c'est joli, c'est magnifique. Comment vous avez fait?

Et c'est comme ça !

C'est bizarre, mon mari quand il était jeune il voulait rencontrer une femme d'origine ... des pays chauds. Depuis toujours. Depuis son enfance! Il voit sa femme « pays chaud ». Qu'elle soit maghrébine, noire, mais qu'elle soit ... qu'elle vienne de pays chauds.

Et mon ami ... mon mari il était devenu un ami.

Et après ... on est devenu amoureux! C'est au bout d'un voyage qu'on est devenu amoureux.

Ça fait bientôt cinq ans.

Après on s'est mariés. Et avant de venir quand même sur Nantes, j'avais déjà demandé mon titre de séjour, après ma dépression. J'avais demandé un titre de séjour. J'ai écrit à Madame Chirac et j'ai demandé qu'on me donne un titre de séjour pour être libre. Parce que ça m'empêche de vivre.

On s'est mariés pas seulement pour les papiers.

Non, pour moi, l'essentiel c'est de travailler.

Actuellement je fais des ménages.

Vous envoyez un C.V, il y a la photo dessus: il y a pas de réponse.

Voilà. Donc, pour moi, dans le ménage, ça, les personnes comme moi ont du boulot hein, ça c'est clair! On chôme pas! Mais trouver un emploi qui ... qui expose: non.

On n'a que des emplois cachés.

Ce que je dépense en ... chaque fin du mois, c'est énorme. C'est énorme. À la fin du mois je ... finalement je ... je n'épargne rien.

Pour moi c'est pas une vie.

J'envoie de l'argent, en Côte d'Ivoire Tout a été détruit dans mon village: tout, tout, tout. Pour moi, si ça continue, je n'aurai plus de vie.

Ils ont montré ça sur Canal+. Il faut pas tirer sur des gens qui sont pas armés...

Il y a pas d'anti-Français en Côte d'Ivoire. Moi je ne crois pas en ça. Quand on nous montre ... les médias nous montrent, c'est, c'est horrible.

Vous voyez le nombre de Français qu'il y a là-bas ?

Quand on dit « on rapatrie nos ressortissants », qu'ils arrivent ici déjà, le taux de chômage... Vous voyez en France le taux de chômage! Et vous rapatriez des gens qui viennent ?
Qu'est-ce qu'ils vont devenir ceux-là? Ils sont bien en Afrique.
C'est chez eux, et ils savent plus où aller. Et ça ... au lieu de construire le monde, on détruit le monde.
Chacun doit pouvoir choisir où il veut là où il veut.
Moi je dis que je retourne pas en Afrique.
Moi, ma vie c'est ici!
Je me dis je suis intégrée ici.
Moi, je suis ici, je fais ma vie ici, je suis ici, je vais mourir ici.
Ici, désormais c'est chez moi, c'est ma maison!
Même quand j'arrive à Abidjan je ... déjà ... une semaine c'est...j'ai envie ... je m'ennuie j'ai envie de revenir. Avant, entre la France et la Côte d'Ivoire il y avait pas de visa.
Quand ils ont vu que la France a instauré le visa, eux aussi ils ont commencé. Quand un Africain, un Congolais il arrive en Côte d'Ivoire maintenant, il faudrait qu'il ait sa carte de séjour. Moi je trouve ça n'importe quoi. On n'est pas né avec les papiers, c'est des choses qu'on fabrique, c'est des choses qu'on invente! Pour être mondial il faudrait qu'on revoie ces problèmes. Ce système de visas et de titres de séjour. Parce que ça entraîne la haine, dans le cœur.
Ça détruit la vie, ça met les gens en retard au lieu d'avancer.
Ça les met en retard.

FIGURES DES MAUGES

Je me suis réengagée ensuite avec Monique Hervouët, metteur en scène, sur une nouvelle expérience de théâtre de la parole, axée cette fois sur l'identité des Mauges, petite région à la fois rurale et ouvrière située en Maine et Loire – de nombreuses usines sont dispersées sur le territoire - constituant un des arrière pays nantais.²¹⁹ Des thèmes cristallisant des enjeux liés au passé et aux formes émergentes de la vie économique, sociale, culturelle et politique ont été progressivement dégagés de rencontres, lectures : savoir-faire en matière de jardinage, fabrication du vêtement : de la chaussure aux magasins d'usines, médecine officielle et médecine parallèle, religion et politique. Je n'avais jamais abordé le territoire des Mauges mêmes si certains Nantais auprès de qui j'avais enquêté assez longuement en étaient originaires et en particulier Daniel Asseray, figure nantaise de la Politique de la Ville.. Le titre du spectacle : « figures des Mauges », permet de rappeler l'origine de la commande. Il s'agissait en effet de rencontrer des personnes ayant eu des destins significatifs et repérées comme telles. Les premiers entretiens nous ont donc conduits vers des personnes habituées à parler des Mauges et « autorisées » à parler pour un ensemble. Le risque était finalement d'enregistrer des propos déjà majoritairement connus des habitants et assez vite, nous avons rencontré des personnes plus modestes et qui allaient s'exprimer pour la première fois sur leur territoire. S'il n'était pas question d'écarter systématiquement des personnes aux destins remarquables, l'objectif de ce spectacle qui était destiné aux habitants des Mauges eux-mêmes, visait aussi à dresser un portrait plus nuancé, sans nier les contradictions et les nouvelles recompositions identitaires. Les premiers entretiens et surtout les analyses croisées ont permis de dégager trois pôles de réflexion : l'attachement à la terre dans ce qu'elle peut avoir de force et de contrainte, les relations du local et du

²¹⁹ Cf « Etres à terre », article reprenant l'aventure du spectacle, In Les cahiers des Mauges, Novembre 2006.

global et toutes les variations du couple de question rester/partir particulièrement fort dans une région doublement touchée par la crise de l'agriculture et du secteur de l'habillement (chaussure notamment) ; au total, une vingtaine d'entretiens enregistrés ayant duré entre 20 minutes et deux heures.

Comme dans tout travail de terrain à condition d'aller vers les gens avec la conviction profonde de leur intérêt et en se donnant les moyens d'écouter réellement, les habitants des Mauges nous sont apparus comme des personnes inventives, composant avec les spécificités et les difficultés de leur territoire. Les habitants des Mauges ont une manière bien à eux de négocier les changements « sur place » avant d'aller chercher ailleurs, leur attachement très fort à un petit territoire, devenu pour cette raison un lieu où se concentrent de nombreuses expériences où la capacité et la nécessité de « faire avec » semblent devenus une sorte d'impératif. Cette attitude provoque des accélérations, des inventions, mais aussi des résistances, voire des peurs vis-à-vis du changement, la grande ville toujours extérieure au territoire symbolisant ce monde que l'on regarde un peu à distance.

La construction du texte de théâtre s'est une nouvelle fois basée sur le décryptage intégral des entretiens, l'analyse de l'ensemble nous a permis de sélectionner les extraits les plus signifiants sur les trois thèmes déjà mentionnés. Monique Hervouët a fait assez vite le choix d'attribuer un thème à chacun des trois comédiens qu'elle avait retenus et par un travail minutieux de collage, le texte s'est petit à petit imposé. Chaque comédien allait donc interpréter plusieurs facettes d'une même thématique, parfois contradictoire et renvoyant plus ou moins explicitement à des profils en matière d'âge, de sexe, de profession. Ainsi se trouvait d'emblée écarté le risque d'identification entre comédien et personnes, et à peu près résolu le respect de l'anonymat auquel nous nous étions engagés auprès des personnes rencontrées. Je dis bien « à peu près » parce que dans quelques cas, les éléments biographiques retenus mettaient sur la voie de l'identification, c'est sans doute là que se situe une des plus grandes difficultés : trouver le bon équilibre entre histoires individuelles complexes et nuancées, et personnages anonymes mais plus stéréotypés. Le terme « figure » déjà investi dans d'autres travaux comme on vient de le voir, peut en effet vouloir dire ici personnalité marquante, mais aussi représentation symbolique, entre les deux, nous avons plutôt opté pour la notion d'incarnation, d'où l'enjeu ensuite du deuxième travail d'analyse en situation de répétition avec les comédiens pour redonner aux mots à la fois leur sens, leur force et parfois même inventer ou réinventer des significations complexes, non conscientes lorsqu'elles s'expriment dans le flux d'un échange verbal.

Quatre inventaires – ou plutôt litanies - repris comme sous forme de chœurs au début du spectacle et entre chacune des trois parties ont créé autrement ce sentiment d'appartenance : les noms de lieux en « ière », les patronymes en « eau », une série de noms de races de vaches laitières, les marques des usines de textile et magasins d'usines disséminées dans le territoire. Noms de lieux et patronymes recoupaient inmanquablement à chaque représentation l'identité ou le lieu de vie (le hameau, la ferme, le quartier) de plusieurs spectateurs, créant connivences, rires, surprises et interpellations entre eux. Aucun habitant originaire de la région ne se trouvait écarté, un cousin, un voisin, un ami était à coup sûr nommé. La liste des patronymes prononcés sous la forme d'un appel neutre mais ferme par ordre alphabétique produisait des rires parfois troubles, la litanie renvoyant le spectateur à

la position d'écolier, d'appelé sous les drapeaux mais aussi au monument au mort. La distinction évidente du nom propre, même si les homonymies existent, se faisait alors plus confuse, la liste manipulée par l'extraction des seuls noms en « o », et le passage d'un nom à l'autre, laissait apparaître une proximité jamais aussi clairement perçue, une identité partagée dans ce qui habituellement distingue.

Ageneau, Ayrault, Angibaud, Augereau, Babonneau, Badeau, Bahuaud, Barbeau, Barbonneau, Bariteau, Baubineau, Bénureau, Bioteau, Boiteau, Bonhommeau, Bonneau, Bouchaud, Corbineau, Cousseau, Davodeau, Delaneau, Désormeaux, Duchadeau, Durandeau, Emeriau.....

Les noms de lieux étaient donnés au début du spectacle, les trois comédiens entrant sur scène en tenant une carte routière ouverte. Les spectateurs des Mauges comprennent vite, les spectateurs qui viennent d'ailleurs mettent un petit temps à comprendre, assez vite tous s'amusent de cette litanie des noms en ière, caractéristique qui fait lien, dans la position indigène, mais qui perturbe l'étranger parce que créant la confusion, c'est ce que les comédiens mettent en scène. Tous les noms dits existent bien et comme pour les patronymes, ici ou là dans la salle quelqu'un entend le nom de son village ou de son lieu-dit, là où il est né, là où il habite encore, et des têtes se retournent dans l'assistance marquant les reconnaissances mutuelles.

La Foucaudière, La Banière, La Dissaudière, La Breulière, La Mitaudière, Les Blottières, La Boissière sur Evre, La Basse Nardière, La Gronière, La Coup-Cholière, La Cahardière, La Bréchetière, La Lansonnière, Les Gaillardières, La Taraudière, La Fardelière.....

Nous ne reprendrons que des extraits des extraits de l'un des trois textes, celui sur le local et le global qui fut interprété par Claudine Bonhommeau, Didier Royant et Gilles Gelgon ayant respectivement joué le thème de la terre et celui du couple rester/partir. Cinq sources ont alimenté le texte « Le local et le global » : un jardinier du parc oriental de Maulévrier, la femme d'un agriculteur, un écrivain, auteur de bandes dessinées, des micro entretiens recueillis auprès de plusieurs femmes au cours d'une journée dans les magasins d'usine et un ancien cultivateur de plantes médicinales.

A 2 kilomètres d'ici y a tout qui change y a le département y a la région y a le numéro de téléphone y a tout qui change on est vraiment à une frontière ici et puis on est aussi à une quinzaine de kilomètres de la frontière avec la Vendée donc quelque part on est à cheval sur trois départements le Maine et Loire la Vendée les Deux Sèvres la Loire Atlantique n'est pas très loin donc quelque part on est au milieu de plusieurs départements c'est la première fois que vous venez vous promener ici ?

Le sécateur la cisaille pour tailler la masse et la transparence en plateaux petits ciseaux à bonsai pour la transparence des pins étant donné que les pins c'est une taille assez différente des autres car on a un pincement des chandelles les chandelles c'est une nouvelle pousse verte on les pince pour rééquilibrer l'arbre en fin mai après on fait une sélection des bourgeons au mois de juin et puis on donne beaucoup de transparence aux plateaux pour que les aiguilles soient vraiment belles faut qu'on voit à travers moi j'ai pour optique que lorsque je taille un pin il faut que je voie ma main à travers que ce ne soit pas dense comme un if il faut qu'on voie à travers que ça soit très fin très aérien

Nous ce qu'on veut représenter dans le jardin c'est des végétaux qui sont façonnés dans les montagnes par le vent ou la neige ou par exemple au bord de la mer quand le vent lorsque les arbres sont penchés des arbres en fait sculptés par les éléments naturels

C'est maîtriser la nature tout en la respectant on la maîtrise assez durement on a l'impression que ça fait mal mais par la suite on essaie d'être le plus minutieux possible envers eux ce sont des êtres vivants on les saque mais on les renforce en fait parce que le fait de vraiment les saquer c'est un saccage les premières années hein mais on a un appui technique vis à vis des maladies qui sont beaucoup moins présentes(...)

(...) Y a des gens qui disent la commune a eu bien raison de le faire parce que ça va bien marcher d'un point de vue financier ça marche bien c'est pas faux mais y a tout un travail qui a été fait derrière c'est le résultat du travail qui a été fait depuis une vingtaine d'années qu'on voit aujourd'hui c'est vrai que les gens qui nous disent pourquoi il y a ce jardin ici la commune a eu raison de le faire parce que ça doit rapporter c'est des gens qui sont passés un petit peu à côté de ce qu'on leur propose c'est pas grave c'est pas grave

*Dans les années 80 la seule chose qui restait debout et à peu près intacte dans le parc c'était le temple avec le Bouddha et lorsque la communauté cambodgienne de la région de Cholet a appris qu'il y avait ici un temple avec un dieu Bouddha ils ont demandé s'ils pouvaient se servir du temple comme lieu de prière lieu de culte on y a vu aucun inconvénient donc à partir de ce moment là c'est ce qui s'est fait ils viennent de temps en temps ils sont réfugiés en fait qui ont fui le Cambodge pendant les Khmers rouges et qui ont atterri dans la région choletaise notamment grâce à l'entreprise Michelin qui à l'époque manquait de main d'œuvre et qui recrutait beaucoup de ces gens-là
C'est la première fois que vous venez vous promener ici*

(Changement de personnage)

Moi les Mauges j'ai toujours été habituée

J'aime bien visiter autre part mais 15 jours

15 jours maxi et il est temps de rentrer

Je partirais pas un mois laisser ma maison tout ça

J'aime bien mes Mauges

Je me suis toujours donnée à la ferme j'ai aidé mon mari j'ai toujours travaillé avec mon mari j'aimais ça

Je n'ai jamais fait partie d'association de machin comme ça y'avait un choix à faire quand y en a un qui s'engage l'autre faut qu'i soit à même de rester

Il a fait partie du centre d'insémination qu'est-ce qu'il faisait partie encore quand on était sur l'exploitation on a jamais fait partie du syndicat agricole parce que ça n'était pas notre sensibilité et puis il a été adjoint moi non je faisais rien

On s'est bien implantés on s'est mariés en 58 on a toujours eu un ouvrier sinon on a eu trois enfants

Notre génération c'était des femmes agricultrices mon beau-père était content que je sois agricultrice mais la génération de ma belle fille si on prend toutes les exploitations y'en a pas beaucoup qui sont sur l'exploitation elles travaillent toutes à l'extérieur ça a changé beaucoup de choses vous savez une femme quand elle a fini sa journée il faut arriver à comprendre le mari qui ben les journées d'agriculteur ça ne s'arrête pas surtout l'été c'est irriguer tout ça

Chantal ma belle fille elle le disait on n'est pas nombreuses de femmes agricultrices à rester y'en a beaucoup plus à travailler à l'extérieur

(...) On vit détendus on a pas de soucis financiers on a la chance 3 enfants

Notre fille aînée est mariée avec un couvreur une entreprise qui marche ils ont des intérimaires La plus jeune est institutrice très épanouie dans son métier des petits enfants radieux pas de problèmes financiers pour les uns ou pour les autres on les a aidés tous tous tous on vit détendus

(changement de personnage)

Je soupçonne mes parents d'être un peu moins fidèles au rendez vous dominical que jadis je crois que c'est dû au fait que maintenant ils sont à la retraite ils doivent commencer à se relâcher un petit peu ils sont moins engagés qu'ils l'étaient il y a 20 ans ils ont moins d'activités militantes et d'ailleurs je leur ai conseillé je veux dire je leur ai conseillé de faire preuve aussi d'un peu d'égoïsme de temps en temps c'est bien aussi d'être posé un peu pour soi

Moi je suis née dans un contexte où la présence religieuse était forte mais elle était antagoniste enfin je ne sais pas si je suis claire au catéchisme on m'apprenait qu'il faut attendre le paradis pour les gens qui sont malheureux et puis à la maison dans les réunions j'apprenais que non si on veut améliorer son sort il faut se prendre en mains tout ça au nom des mêmes principes

Mais le mythe du travail dans sa dimension catholique le travail qui sauve c'est un truc qui reste à mon avis très présent je vois par exemple des gens qui sont retraités qui bossent comme des fous enfin qui occupent leur journée je sais pas mais je pense que le travail comme ça dans sa dimension à la fois peut-être punitive genre il faut travailler il faut mériter tout ça c'est quelque chose qui a du être très présent au moins dans les générations de mes parents c'est quelque chose que j'ai constaté où il faut pas rechigner même sur un travail peu valorisant qui nous est plus ou moins imposé j'ai l'impression qu'il y a une sorte d'honneur à le faire à fond à 110% de ce qu'on nous demande

Et ça c'est un truc aussi intéressant du point de vue d'un employeur ces usines à la campagne alors est-ce que cette prétendue ou vraie docilité est une des raisons qui fait que ça s'est développé ici plus qu'ailleurs c'est possible

(...)A titre personnel le choix de vivre à la campagne ça engendre que des avantages parce que bon je suis née dans un village de moins de 1000 habitants je vis dans un autre village de moins de 1000 habitants je vois le village comme une unité de base pour les rapports humains assez idéale vivre à une portée de voiture d'une ville me suffit et même vis à vis de mes bon j'ai deux enfants j'ai aussi envie qu'ils grandissent là même si la grande à 12 ans commence à trouver ça scandaleux y a pas de cinéma y a pas donc elle râle parce qu'on est trop loin d'Angers ou trop loin de Paris

(changement de personnage)

Les vrais magasins d'usine j'ai connu là c'est un magasin de marques on va dire c'est différent

Nous c'est un village de marques, de boutiques de marques, on a une charte

Nous on a la chance d'avoir un produit de luxe pour le vendre c'est agréable le haut de gamme heureusement qu'on a ça sinon ça serait en retard chez nous la mode c'est important sinon on serait dépassé Maintenant il ne faut pas dire magasins d'usine fabricants je crois que c'est plutôt magasins de négoce

Mais la fabrication pure et simple y a plus guère c'est comme partout la chaussure y a eu le Maroc maintenant on revient chinois nous aussi on arrive à avoir beaucoup en chaussures étrangères espagnoles, le Portugal, de l'Italie mais dans la région c'est pratiquement terminé

Après les soldes on a deux ou trois magasins en France de troisième vie ce produit-là est revendu encore un peu moins cher ça part en région parisienne et dans le sud de la France après je sais pas nous on est deuxième vie déstockage

Quand ils ont voulu ouvrir le dimanche ça a choqué pas pour la religion à notre génération ça s'est un peu apaisé mais bon le repos dominical sans parler de la religion reste quelque chose d'acquis apparemment Monsieur le maire aurait dit non mais on a été ouvert le premier dimanche des soldes le 20 janvier vous avez dû en entendre parler le dimanche des soldes on a ouvert parce que pour eux c'est un principe les patrons ont voulu suivre la marche commerciale les patrons du coin ils étaient pas pour l'ouverture du dimanche ils ont été obligés de suivre

Y'a eu une pétition mais on espère que ça sera le seul on espère moi j'étais pas du tout favorable mais on avait pas le choix pas le choix de refuser de travailler on s'était renseignés mais non

Suite à ça y'avait eu sur les journaux comme quoi les syndicats allaient venir manifester pour gêner un peu les gens on n'a pas vu un chat donc on comptait un peu dessus on a été déçus Mais bon sinon c'est vrai que c'est sympa un système comme ça de magasins moi je dis pour un client qui veut passer une journée ou deux il peut se promener

Mais aussi multiplier comme ça les magasins quand on arrive plus à vendre nos produits vraiment de la région qui est le départ quand même

On a une nouvelle clientèle de milieu urbain, une clientèle de ville

Les mamans elles vont prendre faire une voiture complète en RTT avec les 35 heures ou une journée de repos, des copines, c'est une journée de détente elles arrivent le matin, repartent le soir, elles font le tour des magasins elles déjeunent sur place

Aujourd'hui on sait pas si ils s'intéressent à la mode ou s'ils sont attirés par les marques c'est surtout ça moi honnêtement je pense que c'est les marques vous avez des gens qui rentrent ici ils font le tour et ils vous disent vous avez pas la marque ? on sent que c'est la marque, les gens sont obnubilés par la marque on a vu des familles les mamans voulaient acheter des chaussures mais c'était pas la marque c'était pas la peine l'enfant voudra pas les porter alors moi je dis

C'est plus les gens de l'extérieur il faut regarder les plaques d'immatriculation c'est du délire l'office du tourisme du Maine et Loire a édité une plaquette on est dedans il suffit qu'il y ait un peu de vacances scolaires c'est encore pire donc là ça va être les vacances des Parisiens vous allez voir

Les gens du coin on va les voir pour mariages baptêmes cérémonies on a la chance d'avoir ça par chez nous comme les gens s'habillent en sportswear si on avait pas les cérémonies nos collections habillées on pourrait pas les vendre chez nous les gens marquent encore tout ça avec la religion et les jeunes parents suivent l'éducation qu'ils ont eu

Ici les gens sont très pratiquants par rapport à d'autres pays, ils vont beaucoup à l'église moi je suis croyante mais je vous dirais que je vais pas à l'église tous les dimanches

Notre génération non non mais les vieilles personnes oui

Mon petit garçon est baptisé moi je suis baptisée

J'étais au privé j'ai toujours été au privé

Mon petit garçon il va aller au privé

J'ai toujours été contente du privé

Actuellement on est en fin de solde et on commence à avoir de la demande pour les mariages les baptêmes 2006

L'été c'est drôle l'été vous verriez les camping-car les caravanes on a droit à tout les gens en ont entendu parler elles viennent voir les Mauges sont connues pour ça chacun mais bon en vacances aller pour des magasins non non pas du tout je suis vendeuse j'aime bien mon métier mais après ça non on a envie de se changer les idées enfin personnellement c'est pas un but pour mes vacances c'est plutôt prendre l'air comme on vit enfermés dans un magasin on a envie de changer d'air mais je dis pas que si on va quelque part je vais pas faire les boutiques c'est pas ça que je veux dire mais pas spécialement parce que j'aurais entendu dire qu'il y a une chaîne de magasin non

*Quand on est en vacances, on dit qu'on vient du Maine et Loire, les Pays de la Loire la Loire pour nous c'est un point de repère je dis pas « les Mauges » pourquoi je sais pas y a des choses idiotes comme les « Mauges-mogettes » et puis y en a qui comprennent « les Vosges »
Quand on a des étrangers à la maison où est-ce qu'on va ? On n'a pas les châteaux de la Loire nous moi les guerres de Vendée c'est quelque chose je sais pas trop mais on va à St Florent et on raconte c'est pas rien ça quand même le passage de la Loire le tombeau de Bonchamp dans les églises les vitraux on raconte ça ça doit faire partie de nous quand même parce que qu'est-ce qu'on a d'autre comme histoire à raconter ?*

Juste à la sortie des spectacles, les premières réactions étaient en fait des prolongements du spectacle lui-même, chacun confirmant, infirmant ou ajoutant des précisions sur ses propres expériences. Nous aurions pu prolonger le travail de collecte. Les paroles ayant toutes été dites par des habitants des Mauges, bien sûr que la plupart des spectateurs s'y sont reconnus, étonnés et le plus souvent heureux qu'un spectacle soit ainsi au plus près de leurs préoccupations. Ce qui produit le trouble dans cet effet miroir c'est le décalage entre les sujets et les manières de dire très familières et le travail d'interprétation des comédiens n'allant jamais dans le sens d'une imitation (au niveau de l'accent, des postures, des tenues...) et créant donc simultanément une distance vis-à-vis de cette familiarité. C'est ce mélange entre proximité et distance que nous recherchions qui semble avoir permis l'appropriation du travail par les spectateurs, non pas au sens d'un renforcement de ce qu'ils savent déjà mais d'une mise en questions de leur propre système identitaire.

Renouvellement de la recherche-action

Réinterroger le sens de la recherche et la place du chercheur dans la cité, le fossé qui sépare la fréquentation des autres là où ils sont et leur représentation là où ils ne sont pas (à l'université, dans les publications, colloques...), est au cœur de ces expériences.. La fin du colonialisme a radicalement modifié la nature de la relation entre observateurs et observés, le passage – juridique, idéologique, réel – de l'état de sujets à celui de citoyens souverains transformant le contexte moral des chercheurs. La relation entre objets de recherche et public est passée d'un statut de séparation à celui d'imbrication. Cette imbrication pose autrement la question de la destination des recherches, de la hiérarchisation de l'enjeu des contenus : exactitude des faits, validité de la théorie.²²⁰ Les retours sur les expériences de recherche-action qui prend le champ social comme laboratoire et oblige le chercheur à introduire la réflexivité au cœur même de l'acte de connaissance, renonçant à répéter le récit de l'autre selon les règles de sa propre mise en intrigue,²²¹ ont nourri ces expériences.

²²⁰ GEERTZ, Cl., (1988) *Ici et Là-bas, l'anthropologue comme auteur*, déjà cité.

²²¹ MARIÉ, M., (1993), « Les paradoxes de la recherche-action et le savoir nomade », ronéoté.

CHAPITRE 4 – LE JOURNAL DE TERRAIN OU LA SOCIOLOGIE AU QUOTIDIEN

C'est l'expérience fondatrice de la recherche conduite sur près de dix ans dans le jardin de la Fournillère qui m'a révélé l'importance du journal de terrain, il est devenu la manière d'écrire au jour le jour et de consigner tout ce qui se passait sur le terrain mais aussi dans les abords du quartier et au-delà encore, toutes les informations qui de près ou de loin concernaient les personnes qui le pratiquaient ou les enjeux qui le traversaient, mais aussi toutes les pensées, interrogations, doutes qui me venaient à propos de lui, à propos de moi sur lui et de lui sur moi. Je vais donc revisiter après coup cette expérience qui m'a mise sur la piste de nouvelles interrogations méthodologiques et théoriques, en particulier sur la question de l'ordinaire, du quotidien et autrement que dans l'auto-socio analyse, sur le croisement entre histoire et Histoire, et sur une manière de faire de la sociologie au quotidien. Si l'auto-socio analyse pose la question centrale de la mémoire et de la réinvention de la vie *a posteriori*, le journal qui par définition conserve la chronologie, repose la question du « je » sur un autre mode, celui du défilement du temps quotidien.

Je traiterai ensuite de deux protocoles s'apparentant aux journaux de terrain : « une semaine, une ville » et « la battue », manières de faire hérités de dispositifs pédagogiques mis en œuvre ensuite pour investir rapidement un terrain et devenus des moments à part entière de la recherche. Ils sont aussi comme pour chaque étape nouvelle d'un parcours, lié à des collaborations et c'est avec Evelyne Volpe, que l'enjeu de la description est devenu un élément de problématique en tant que tel : *les effets de sens et d'assignation du sens donné à ce qu'on voit, qui peut tenir à un mot et qui affecte notre savoir, la valeur que nous attribuons aux choses.*²²²

Lectures et contaminations méthodologiques

Une fois de plus, retour aux sources, celles qui ont donné l'impulsion, des manières de faire et d'écrire, à partir desquelles les expériences personnelles s'imaginent, se mettent en œuvre et se confrontent.

Je lis et relis *Les Mots, la mort, les sorts*²²³ de Jeanne Favret-Saada, bien sûr je lis aussi *Corps pour corps : enquête sur la sorcellerie dans le bocage*,²²⁴ qu'elle cosigne avec Josée Contreras, mais l'importance de cette référence tient à l'enquête elle-même et à la remise en question des règles de l'observation participante : *De tous les pièges qui menacent notre travail, il en est deux dont nous avons appris à nous méfier comme de la peste : accepter de participer au discours indigène, succomber aux tentations de la subjectivité. Non seulement il m'a été impossible de les éviter, mais c'est par leur moyen que j'ai élaboré l'essentiel de mon ethnographie, reposant la question de la prise de distance, envers qui ?* Jeanne Favret-Saada réinstalle ce qui d'habitude donne lieu au seul avant-propos, en texte principal, justifiant l'enjeu du récit, de fragments de récits, se refusant à retrancher l'ethnographe de la

²²² Volpe, E., *Décrire les lieux, mémoire pour l'habilitation à diriger des recherches*, Université de Paris 12 Val-de-Marne, 2009.

²²³ Jeanne Favret-Saada, *Les mots, la mort, les sorts*, Folio, essais, 1977 et en particulier la première partie : « Qu'il faut, au moins, un sujet », les chapitres : « Comment c'est dit, entre « prise » et reprise » et « Quand le texte, c'est son avant-propos ».

²²⁴ Gallimard, 1991

description ethnographique, plaidant pour le déploiement du procès d'interlocution, relatant à la fois l'apprentissage et le long dialogue entre l'étranger et son hôte. Refusant la convention du hors texte ou de l'édition séparée du journal intime ou du voyage philosophique, elle choisit de témoigner de ces tâtonnements et doutes. Impossible pour elle d'étudier la sorcellerie sans accepter d'être incluse dans les situations où elle se manifeste. Outre ses découvertes sur les principes d'envoûtements, d'emprises, de mauvais sorts et de désenvoûtements, elle apprend surtout à ses dépens qu'on ne peut parler de sorcellerie sans en devenir l'acteur ou la victime. La sorcellerie obéit une loi de symétrie : *on ne peut lutter contre le malheur qu'en désignant un auteur et en le faisant attaquer par un tiers. On ne peut y entrer sans être " pris " soi-même.* Même si toute cette analyse tient à la spécificité du travail d'enquête, je tiens là la possibilité de faire autrement.

Dans *Le travail à-côté. Etude d'ethnographie ouvrière*²²⁵, Florence Weber, livre des pans importants de son journal de terrain dans la première partie de l'ouvrage : « Le métier d'ethnographe » afin de donner au lecteur une idée du matériau qu'elle a constitué, insistant sur le fait que *ce récit, en apparence banal, décousu et anecdotique ...* prend ensuite un sens grâce au travail d'analyse des deux parties suivantes de l'ouvrage. Dans cette première partie, un chapitre est consacré à l'enjeu de l'auto-analyse, il a pour objectif de donner les éléments biographiques et familiaux indispensables pour l'analyse de sa position et de ses relations avec les indigènes. La démarche de recherche, la problématique et la méthode sont assumés comme étant liés. Il s'agit pour elle de mettre en lumière dans l'usine comme au-dehors, les processus de différenciation interne à la classe ouvrière qui se compose de fractions qui s'opposent entre elles, dans leurs pratiques et dans leurs discours. La restitution d'extraits du journal de terrain permet de clarifier la position du chercheur dans l'enquête, d'apprécier les raisons pour lesquelles les indigènes lui ont montré de façon privilégiée telle ou telle facette de leur comportement et de leur identité et les conditions qui ont poussé la chercheuse à mener ses analyses dans telle ou telle direction. La recherche est le produit d'une participation décidée par l'enquêteur et les enquêtés, la rédaction elle-même ayant été faite avec l'idée que le livre soit lu par les indigènes, ce qui s'est fait, entraînant des remarques dont l'auteur a tenu compte. Le processus conduit du statut de « l'émigrée qui revient », à des phases d'enquêtes plus formelles (entretiens non directifs approfondis), et des relations de collaboration avec des alliés sur le mode de la réciprocité, à des moments d'écoute attentive et de retour vers les enquêtés, avec enfin des choix d'alliances maîtrisées et positives pour leur efficacité au regard de la problématique, laissant aux indigènes la possibilité de les engager ou de les refuser. Au-delà des résultats d'enquête sur le travail à-côté, l'intelligence de la construction de la position de la chercheuse et le dévoilement méthodique de cette construction auront des effets fondamentaux sur la suite de mon travail autour de la prise en compte des mots avec lesquels les indigènes pensent leur univers social et de la production indigène d'images de la société, analysables dans la relation entre leur producteur et leur destinataire.

Les grands récits ethnographiques ont pris le relai des récits des missionnaires de mon enfance, ceux des marins, de Tabarly à Moitessier de mon adolescence : Nicolas Bouvier et de nombreux ouvrages de la collection Terres Humaines et les grands journaux ethnographiques et en particulier *L'Afrique Fantôme* de Michel Leiris relatant la première grande expédition française dans les années Trente en

²²⁵ WEBER, Fl., *Le travail à-côté. Etude d'ethnographie ouvrière*, INRA, Editions EHESS, Paris, 1989.

Afrique. Michel Leiris est secrétaire archiviste de la mission ethnographique dirigée par Marcel Griaule, et, c'est à ce titre, qu'il tient ce journal de bord, qui détourne les techniques d'enquête et de retranscription ethnographiques pour les appliquer à la description du quotidien et des conditions de travail de l'équipe de chercheurs.²²⁶ C'est une nouvelle fois la question de l'ethnologie comme pratique sociale qui retient mon attention. Que cette enquête de terrain soit sous la tutelle directe et législative des pouvoirs publics ajoute à cet intérêt, le statut du chercheur, le poids des enjeux institutionnels et politiques sur la construction des objets de recherche, sont des éléments centraux de l'enquête. Les ethnologues participent alors à la bonne marche des colonies mettant en valeur la population indigène, comme richesse et l'ethnologie française s'ouvrant aux enquêtes de terrain se confronte à la réalité sociale et politique qui en conditionne l'exercice : la situation coloniale, laquelle amène à concevoir un objet d'étude – les sociétés colonisées – comme son objet d'intervention. Le livre de Leiris apporte un témoignage de première main sur cette position ambiguë de l'ethnologue, ce qui posé problème à la sortie de son ouvrage qui met en évidence ces dispositifs d'enquête, lui-même étant devenu dans l'intervalle un anticolonialiste militant, revendiquant que l'ethnologue soit l'avocat naturel des populations colonisées.

Loïc Wacquant publie en 2000 : *CORPS ET ÂME. Carnets ethnographiques d'un apprenti Boxeur*²²⁷. L'auteur nous livre dans ses carnets ethnographiques, l'incroyable histoire de son initiation à la boxe dans le ghetto noir de Chicago et sa manière de faire de la sociologie, plus proche de la « participation observante » comme il le dit lui-même dans le prologue, que de l'observation participante. La tension du livre tient au fait qu'au départ Loïc Wacquant entre dans le gym²²⁸ du « Woodlawn boys club » pour donner du sens à son travail de chercheur puis la passion pour la boxe va prendre le dessus au point que le monde universitaire va lui apparaître un moment comme dépourvu de sens. Son double engagement dans l'univers pugilistique et dans le prolétariat afro-américain est sans doute l'une des plus efficaces manières de contredire à la fois le sens commun et les visions moralisatrices et erronées des scientifiques qui taxent d'anomie un monde qu'ils évaluent à distance. La peur du monde chez de nombreux chercheurs n'est pas étrangère à la nature de leurs analyses sur la violence, elles-mêmes fondatrices de nouvelles peurs. Le gym est décrit comme un « îlot d'ordre et de vertu », à la fois usine, tanière, antidote de la rue, machine à rêves et « machine à tirer de l'in-différence, de l'in-existence » car « être quelqu'un, tout est là » et pour y parvenir les apprentis boxeurs entrent en religion, apprennent la morale du sacrifice. Description ethnographique, analyse sociologique, dialogues, portraits composent le livre. Sa qualité littéraire tient à la montée en puissance du récit liée au double glissement de l'auteur de la périphérie au centre puisque le livre se termine par son premier combat « aux Golden Gloves » et de l'analyse absorbée progressivement dans les faits. Cette construction complexe embarque le lecteur simultanément comme acteur et analyste. On termine la lecture du livre électrisé par l'ambiance du combat, sûr que la défaite de « Busy » Louie est une erreur d'arbitrage

²²⁶ La fascination pour ce livre n'est pas du tout un fait isolé, il a provoqué nombres d'expériences diversifiées ainsi de mai 1988 à janvier 1990, Françoise HUGUIER, photographe et un écrivain reporter, Michel Cressole, ont repris l'itinéraire de la mission Dakar-Djibouti. À leur tour, ils ont tenu un journal de voyage, l'une avec des images, l'autre avec des mots qui aboutira à un livre : *Sur les traces de l'Afrique fantôme*, Ed. Maeght, 1990.

²²⁷ Agone, 268 pages, Marseille, 2000

le texte qui suit reprend la note de lecture que j'en ferais pour le numéro 6 de la revue Lieux communs...

²²⁸ Nom donné à la salle d'entraînement

et convaincu que la sociologie est un sport de combat.²²⁹ Au niveau théorique, ce travail pousse à l'extrême la théorie de Pierre Bourdieu sur l'habitus : « s'il est vrai que le rapport que nous avons au monde social passe par des dispositions inconscientes, incorporées et systématiques, il faut alors fabriquer et subir cet habitus pour mieux comprendre un univers »²³⁰ Le travail de compréhension par corps du sens pratique, est certainement ce qui faisait écho au travail de jardinage que je menais au moment de la publication. La boxe ne peut s'appréhender qu'en acte et les règles de cet art se situent à la frontière de l'intelligible, la transmission du savoir passant par une incorporation directe et douloureuse ! Jamais l'auteur ne tombe dans l'exotisation, jamais non plus il n'oublie sa différence comme au moment de la pesée lorsqu'il réalise qu'un autre boxeur va devoir se battre le ventre vide : *je me fais honte d'être au milieu d'eux à vouloir boxer par curiosité savante et par jeu*, ni d'ailleurs Dee-Dee l'entraîneur, l'âme du gym et véritable héros du livre, soulagé que le combat de ce drôle de boxeur se soit passé honorablement et sans drame. C'est lui qui conclut le livre : *y'aura pas de prochaine fois. T'as fait ton combat. T'en as assez pour écrire ton satané bouquin maintenant. T'as pas besoin de monter sur le ring, toi.*

La Fournillère : une expérience fondatrice

La recherche sur la Fournillère a commencé en 1992 et s'est déroulée en plusieurs étapes, elle se situe à un tournant de l'histoire des jardins de la Fournillère et de la ville-faubourg et correspond à la transformation d'un squat de jardins ouvriers en un espace officiellement reconnu par la Ville comprenant une centaine de parcelles de jardins familiaux et un espace public permettant d'y circuler. Quand j'arrive en 1992 à la Fournillère, je souhaite poursuivre mon travail sur les inventions quotidiennes des habitants des villes et leurs nouveaux principes positifs d'identité sociale. Je suis arrivée à la Fournillère en suivant les locataires des cités, comme eux j'ai eu envie de prendre le temps, de prendre l'air, d'échapper à ces espaces contraints ou la recherche se fait au coup par coup, au plus près de la demande sociale des aménageurs. La Fournillère devient mon terrain de recherche, non pas pour changer d'objet (de l'habitat au temps libre) mais parce c'est un espace idéal pour poursuivre mon travail sur les sociabilités des habitants privés de la propriété privée. En circulant dans les jardins hésitant alors à m'engager dans le travail, je pressens que les hommes vivant dans ces mêmes cités HLM, majoritairement d'origine étrangère, ont reconstitué là un territoire complexe, mêlant espace privé et espace collectif, espace de liberté et d'identité, dans un quartier faubourg avec lequel ils entretiennent des relations anciennes et fortes. Je reprends espoir, en somme, dans les formes d'appropriation en dehors de la propriété privée. Je prolonge mon travail sur l'habiter, posant dès le départ comme postulat que les jardins font partie intégrante de la ville et que leur caractère végétal ne les oppose pas à l'espace construit et habité. Le terrain de recherche n'est donc pas fabriqué comme une entité cadrée et autonome, bien que l'espace du fait de son dessin et de son enclavement, sa dimension « naturelle » dans la ville construite, son archaïsme apparent, le poids idéologique des

²²⁹ Titre du film de Pierre Carles sur Pierre Bourdieu, où Loïc Wacquant apparaît dans une scène assez drôle, au cours de laquelle il se fait reprendre sur le positionnement de son livre, *Les prisons de la misère*, Raison d'Agir, 1999.

²³⁰ Loïc Wacquant, propos recueillis par Christophe Dabitch dans « Une sociologie de chair », *Le matricule des Anges*, n°35 Juillet-Aout 2001. Notons que l'ouvrage a été très positivement reçu dans cette revue littéraire.

jardins ouvriers et familiaux, et son statut de squat²³¹, prêtent à ce dérapage. Les jardins doivent me permettre de travailler sur le sens du dédoublement des espaces sociaux²³². Ils entrent dans les logiques d'action des habitants des grands ensembles qui, s'ils restent captifs au niveau de leur lieu de résidence et plus ou moins exclus du travail, échappent pour une part à l'enfermement physique dans la cité et à ses effets stigmatisants²³³ et compensent pour certains l'absence des lieux du travail. Lieu d'investissement imaginaire, ils permettent aux jardiniers de jouer plus librement avec les rôles sociaux liés au travail ou au non-travail, à la famille et aux espaces ségrégués de la ville. Je posais comme hypothèse le dépassement des activités instituées, des significations sociales et des espaces qui y sont associés et souhaitais aller au-delà de l'opposition entre les formes sociales stables et délimitées et les activités jugées autrefois marginales, comme le bricolage, le travail au noir et bien sûr le jardinage.

J'opte pour une position d'ethnologue au départ sans commande. Je fais ma place sur le terrain en défrichant une parcelle et en construisant une cabane à partir de matériaux de récupération. Cette nécessité du temps long pour comprendre, j'en ai pris conscience en lisant les ouvrages des ethnologues mais le déclic est né dans les années quatre-vingt lorsque j'ai lu les « Chroniques Peugeot » de Michel Pialoux dans *Actes de la recherche*.²³⁴ Le choix de ce nouveau terrain ne s'est pas fait pour changer d'objet, pour passer par exemple de l'habitat au temps libre pour de l'espace construit à un espace végétal, mais bien parce que les jardins me semblent offrir un lieu privilégié de la parole habitante, choisi par ceux qui le pratiquent. La position d'"ethnologue" au départ sans commande a pour avantage d'échapper dans les premiers mois aux deux positions habituellement occupées par le sociologue : celle de l'expert chargé d'éclairer les choix des décideurs, celle du scientifique dont la qualité du travail dépend de la mise à distance du terrain et de la population étudiée. L'arrivée sur ce terrain est sous-tendue par la période de négociation qui va s'y jouer, mais la position laisse ouverte la possibilité d'être interpellé par la Ville autant que par les usagers. Du fait de son histoire ancienne l'apparentant aux jardins ouvriers, de l'espoir des jardiniers squatters de le voir transformer en jardins familiaux, le terrain n'est pas véritablement une friche, mais un territoire en mutation où des intérêts contradictoires se jouent. Un autre enjeu est finalement apparu autour du maintien de la pratique du jardinage et de ceux qui l'ont portée dans la période de désinstitutionnalisation. Je me suis trouvée embarquée dans une histoire en train de se faire, au risque d'être l'enjeu d'un conflit dont je n'avais pas la clef au départ et finalement cooptée dans le rôle du

²³¹. C'est le statut du territoire qui nous a fait choisir le terme de squat que nous reprenions autant pour son origine et son sens de départ autour de l'histoire du pionnier américain s'installant sur une terre inexploitée de l'Ouest, sans titre de propriété, que pour celui, plus près de nous, de la personne s'installant illégalement dans un local inoccupé. Au départ, la connotation négative du mot nous posait question, surtout au moment des négociations avec la Ville ; depuis les choses ont changé, le squat est à la mode, il s'est dédramatisé et d'autres chercheurs travaillent sur ce type d'espace : voir notamment l'article d'Anne Luxereau, « Abris standardisés contre cabanes dans les jardins collectifs urbains ; le beau et le normé contre le sauvage », XI^e Journées scientifiques de la Société d'écologie humaine, Perpignan, 25-27 novembre 1999.

²³². SANSOT, P. et al., *L'espace et son double. De la résidence secondaire aux autres formes secondaires de la vie sociale*, Paris, Champ urbain, 1978. Jean Rémy, « Dédoublement des espaces sociaux et problématiques de l'habitat », p. 315 et suivantes, postface à l'ouvrage collectif, *D'une maison, l'autre. Parcours et mobilités résidentielles*, Paris, Créaphis, 1999.

²³³. BORDREUIL. S., « Les gens des cités n'ont rien d'exceptionnel », le paragraphe : « Ni des cités, ni d'ailleurs », tantôt « être quelqu'un », tantôt être un « quiconque » p. 243 et suivantes, déjà cité.

²³⁴ Actes de la Recherches en Sciences Sociales, n° 52-53, 54, 57, 60.

passseuse²³⁵ par les jardiniers eux-mêmes et de médiatrice auprès de la Ville dans la redéfinition du projet concernant l'ensemble du territoire. Nous avons créé une association: l'atelier expérimental de recherche sur la ville²³⁶ dans la phase opérationnelle, la parole et la pratique des jardiniers, du fait de la situation de mutation du territoire connue de tous, ont été vues et entendues, comme ayant une valeur dans les choix d'aménagement.

Du choix de ce terrain de recherche découle une série de postulats, il s'explique dès le départ parce qu'il permet de travailler sur l'habitat et la ville, et sur les formes d'appropriation hors la propriété. Les jardins font partie intégrante de la ville, leur caractère végétal ne les oppose pas à l'espace construit et habité, ils permettent de travailler sur l'habiter. Au delà des séquences liées à la commande, la recherche sur la Fournillère a deux chronologies, qui correspondent à deux récits : l'un est lié au jardinage et à une présence en continu sur le terrain, les jardiniers y sont centraux ; l'autre au temps des prises de décision, de l'analyse institutionnelle, du travail théorique, des publications (articles, colloques). Les saisons et les phases d'aménagement rythment le premier, les échéances contractuelles de la recherche et des phases opérationnelles, le second.

L'expérience de l'atelier expérimental de recherche sur la Ville est une implication du chercheur dans la réalisation mais surtout un rôle social lisible par les jardiniers et à ce titre, une autre position ethnologique. Cette implication permet une présence directe dans les situations de dialogues et dans cette recherche, l'analyse institutionnelle va apparaître avec toutes ses contradictions sans les filtres d'une enquête décalée dans le temps. Le fait que les chercheurs soient eux-mêmes acteurs, pris dans l'intrigue, mobilise différemment le rôle de l'analyse institutionnelle. Enfin, la durée même de l'observation a permis de repérer des changements au niveau des abords de la Fournillère et du quartier de Chantenay. Les déplacements à partir de la Fournillère tant pour les jardiniers que pour la sociologue font de ce lieu, un territoire observatoire de la Ville. C'est la prise de conscience des surprises occasionnées par l'implication dans la recherche qui donne une distance pour relire et rendre explicite les relations de la sociologue à son espace familial. L'observation devient une posture quotidienne favorisant une connaissance compréhensive²³⁷ des plus infimes transformations de la Ville-faubourg. Ce qui fait méthode, c'est le dialogue entre ces différentes démarches et postures.

Un premier journal a déjà été tenu dans la phase de jardinage au temps du squat, de l'automne 1992 au printemps 1995. Le retour sur le jardin en Octobre 1997, correspond à la reprise d'une parcelle dans la nouvelle Fournillère. L'écriture du premier avait à voir avec l'entrée dans le jardin, elle reprend avec le retour dans la pratique du jardinage dans un nouveau contexte. Un journal de terrain est un

²³⁵ Le terme de "passeur" et celui de "ménagement" font références aux travaux de Michel Marié, *Les terres et les mots*, Méridiens Klincksieck, Paris, 1989.

²³⁶ L'Atelier Expérimental de Recherche sur la Ville est une association présidée par Michel Marié, elle était composée de : Delphine Coriou, Clotilde Cousin, Anne-Laure Furgé, Carine Mari, étudiantes en architecture au moment de l'expérience, Bruno Plisson, architecte et intervenant à l'école d'architecture, Jean-Yves Petiteau, sociologue, enseignant vacataire à l'école d'architecture et moi-même.

Cf plaquette de présentation : "La Fournillère - atelier expérimental de recherche sur la Ville", Novembre 1996.

²³⁷ HATZFELD, H., HATZFELD, M., RINGART, N., *Villes et emploi : interstices urbains et nouvelles formes d'emploi*, (introduction : la méthode , une approche ethnologique" page 3, Rapport de recherche, Interstices, Montreuil, Juin 1997.

moment d'écriture personnelle accompagnant le jardinage. Le jardinage est une manière d'être avec les gens, différente de l'enquête sociologique. Il s'agit d'avoir une présence corporelle et physique, de faire, d'être au travail comme les autres. Grâce à cette appartenance par la posture, il est possible d'avoir une présence-vigilance, de l'ordre de "l'attention flottante" à tout ce qui se passe. Le rapport au temps est quotidien, il n'est pas mis en scène par la relation d'enquête. La priorité est donnée aux jardiniers par rapport aux autres interlocuteurs, ils sont le centre de l'intérêt : être là pour eux et avec eux. Quel que soit le côté un peu primaire et simpliste de ce travail très technique, qui consiste à se souvenir au jour le jour de tous les faits sur lesquels on réfléchira ensuite, et justement parce qu'il n'est déterminé que par cette vocation de "pense-bête", écrit sans contrôle et sans souci de publication, le journal de bord est un récit qui rend compte de la temporalité de la recherche, sorte de "procès-verbal" de la relation du chercheur à son territoire²³⁸. Il m'aurait été impossible de faire autrement l'inventaire de toutes les stratégies, variations de pratiques, quand le bêchage s'échange contre une coupe de cheveux, l'affûtage d'outils contre l'arrosage, quand les contrats passent de la parole aux actes, des actes à la parole, indéfiniment, sinon être là quand la transaction, le compromis, l'arrangement s'énoncent. Etre acceptée là d'abord, mais aussi entendre ce qui s'énonce et penser qui se passe quelque chose qui mérite d'être retenu, d'être écrit, pour être un jour lu. Il s'agit d'actes microscopiques, jamais manifestes, de paroles a priori anodines, de faits répétitifs, tellement ordinaires qu'ils sont invisibles et presque indicibles. Autour du jardinage, la parole s'engage sur le travail du jardin et le travail hors du jardin, sur la famille, les amis, le logement et les problèmes du quartier résidentiel. L'été, je finis par comprendre que l'un est rentré au pays et que sa récolte va être perdue, alors que la veille encore il était là et qu'il n'a rien dit et qu'il ne l'aurait peut-être pas dit dans un entretien. On comprend avec le temps qu'untel n'a plus goût à rien depuis le décès de sa femme qui prenait le relai du jardin en cuisinant ses légumes, il avait pourtant déclaré qu'il allait tenir grâce à ça. J'ai souvent dû répondre à des questions avant de pouvoir en poser. J'ai pu éviter les questions indiscrettes, j'ai mesuré qu'une information recueillie en réponse à une question directe avait moins de sens, que l'ensemble des petits éléments découverts dans le côtoiement quotidien, nuancés, contradictoires, flous, à condition d'accepter ce flou et ces contradictions comme des éléments de savoirs. Certains sont venus me parler spontanément choisissant eux-mêmes le bon moment pour le faire, n'ayant pas cherché à savoir, j'ai fini par apprendre et c'est finalement la nature de cet échange qui compte autant que l'information de fait recueillie. Choisir de ne pas dire, attendre pour dire, dire les choses en plusieurs fois en dosant les informations sont autant d'informations précieuses sur l'image qu'on a envie de donner de soi à l'autre, le voisin de jardin, la voisine de jardin dont on a compris qu'elle n'était pas là que pour récolter.

Le travail consiste à rendre explicite la parole et les arts de faire²³⁹ des citadins (jardiniers et promeneurs), cette façon de faire ne relève pas seulement de l'ethnologie traditionnelle (description de la vie quotidienne), mais bien de la prise en compte de la culture des habitants, en tant qu'elle déplace la lecture de la ville, la façon de l'analyser et peut-être d'envisager son aménagement. Il s'agit d'un travail de reconnaissance du réel afin d'opposer aux discours sur le vide, le manque de contrôle et

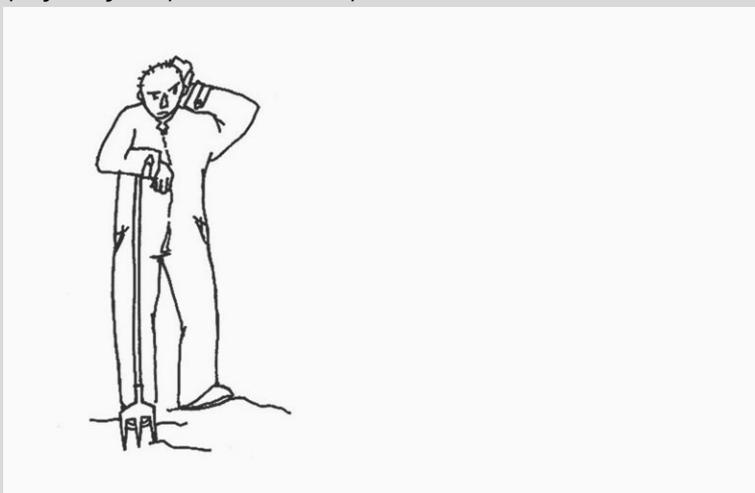
²³⁸ Cf article : "Jardiner en ville", Elisabeth Pasquier In Les Annales de la Recherche urbaine N° 74 - Mars 1997 : Natures en Ville.

²³⁹ Sur cette question : M. De Certeau, *L'invention du quotidien 1. arts de faire*, déjà cité.

d'organisation et le retard d'aménagement de la Fournillère, la force de ce qui s'y passe quotidiennement. Faire retour sur cette expérience de *participation observante*, si elle reste fondatrice, n'est pas sans poser quelques questions, ceux propres aux enquêtes menées de l'intérieur avec le risque de la surestimation de sa portée dans le parcours intellectuel du chercheur autant que dans la mystique du terrain que les autres peuvent entretenir en lui demandant de témoigner et de re-témoigner de cette expérience, devenue exemplaire par sa seule durée.

Mardi 27 octobre (extrait du premier journal)

En sortant de l'école d'architecture, je passe voir notre jardin. Il fait très beau. Le terrain est plein de pierres, de morceaux de parpaings, comme s'il se trouvait à l'emplacement d'une maison démolie, ce que je vérifierai plus tard sur une photo aérienne.



L'Algérien arrive et me fait signe, il vient regarder le terrain sens dessus dessous et semble pensif. Il m'attire plus loin et là se poste devant un espace non défriché, et solennellement me serre la main

- Je suis Djamel, combien tu veux ?

Je comprends qu'il m'attribue une parcelle, je bredouille. Il arpente dans l'allée l'air interrogatif, montre quatre mètres environ. J'acquiesce.

- Pour la longueur, tu peux t'arrêter où tu veux, on verra : doucement, doucement...

Il m'explique la largeur des allées à respecter, me resserre la main et me demande si ça va et me précise :

- Si tu as un problème, tu me dis.

Je comprends que je suis devenue jardinière à la Fournillère et je pense au marchand de papiers peints et vaguement à la sociologie. L'inversion des rôles du pouvoir et du statut de l'étranger semble ici la règle et si Caillaud la semaine dernière relevait du droit écrit, il semble bien que Djamel, plus proche de la terre, soit celui qui décide du parcellaire ; cette deuxième cooptation légitime est un autre type de pouvoir, oral cette fois... Il fait beau. Djamel a l'air très content, il est redevenu plus simple, moins officiel, me demande si je mettrai des fleurs.

- Oui, peut-être.

Il semble me dire que j'y ai droit, je suis une femme. En partant, il me serre la main pour la troisième fois en un quart d'heure et me dit qu'il est là tous les jours à midi, si j'ai besoin de quelque chose. Il me demande si j'ai un travail.

- Oui.

- Dans les bureaux ?

- Oui. (J'hésite à m'expliquer...)

- Alors va vite manger, il faut partir.

Il me fait des grands signes en s'éloignant.

30 novembre - Un dimanche à la Fournillère (extrait du second journal)

J'arrive vers neuf heures et demie. Chalon vient aussitôt me dire bonjour et m'aide avec une barre à mine à retirer les pavés. Il me propose de récupérer des parpaings pour faire un dallage : on verra ! Je continue à bêcher, je commence à voir comment dessiner les abords de la cabane. Il fait très beau.

Emile Bouvet vient me dire bonjour et me propose des plants de passiflore : c'est d'accord, il va me les mettre en terre en attente.

Le chirurgien palestinien arrive avec sa femme, le panier de pique-nique, de quoi faire du feu, des rouleaux de moquette et des plants : bambous, rosiers... On se salue.

Michel arrive avec Alice. Elle va jouer trois heures durant dans les arbres et avec la pompe. Michel m'aide pour le bêchage ; on trace des allées.



On entend des bruits de ferraille de l'autre côté du chemin : les gars ont l'air de démonter des cabanes. Djamel a grimpé sur un toit, il nous salue de loin.

Malek passe dire bonjour. Il explique qu'il veut arrêter le jardinage, trop de choses ne lui plaisent pas. Je l'encourage à s'y remettre, il va un peu se détendre en discutant mais le moral est au plus bas, des problèmes de santé...

Le chirurgien vient emprunter une scie. On n'en a pas mais Michel en profite pour discuter avec lui. Il travaille dans deux hôpitaux. Ils sont à Nantes depuis deux ans et sont pressés de rentrer chez eux. Il trouve la France triste, les gens toujours à se plaindre, sans idéal. Chez eux, tout est à faire, ici tout semble défait.

10 h 30 : Gilbert Caillaud arrive pour sa visite du dimanche. Il discute à distance de ma parcelle avec un gars. Ils rient ensemble de moi, s'approchent. Gilbert Caillaud fait allusion au fait que l'enclos du potager, c'est certainement une ruse pour une sous-location. Gilbert Caillaud et Pierre Chalon viennent finalement trinquer ensemble : on débouche la bouteille laissée par Jean-Yves. Leur rencontre sur ma parcelle permet de calmer le jeu : le vin est vraiment irremplaçable dans un certain nombre de situations ! J'interpelle Malek, qui s'approche mais reste un peu à l'écart des deux autres.

Il refuse de boire, enfin il est là, tourne et vire. Gilbert Caillaud revient sur ses déclarations du matin et me rappelle qu'il aime bien me taquiner.

Nous rentrons manger un couscous à la maison. Zohra en a aussi préparé un pour Malek.

Nous revenons l'après-midi. Michel a pensé à la scie du Palestinien.

Ammar passe dire au-revoir. Il part mercredi pour un ou deux mois en Algérie, revoir sa mère qu'il n'a pas vue depuis plusieurs années. Il est sombre, il a l'air fatigué, il n'est pas rasé. Il est inquiet : il est originaire d'un village au sud d'Alger où ont eu lieu des massacres. Je lui assure qu'à son retour il aura une parcelle de 200 m², là où il veut. On lui souhaite bonne chance en le priant de faire attention à lui : Que peut-on contre une balle perdue ? ajoute-t-il. Il passe saluer le Palestinien, il est accompagné de son fils, Tahar. Il ne se réinstallera jamais à la Fournillère. D'après certains, Caillaud l'aurait placé dans un autre lotissement de jardins. Par contre, les arbres qu'il avait plantés sont toujours là. Ils bordent le nouvel alignement de cerisiers et accompagnent la courbe du chemin principal, là où se trouvait la limite de sa parcelle.

On discute un moment avec le Palestinien.

Chalon passe apprécier notre dallage : très bien, il est content.

Khider vient aussi faire son tour avec un copain à lui, avant d'aller lui aussi saluer le chirurgien et Madame. Les relations vont vite.

Le soleil baisse et la lumière est très belle. Il y a encore beaucoup de gens qui s'agitent ici ou là, une atmosphère assez euphorique semble s'être emparée de tous ces grands enfants, dont je fais partie. On a travaillé un morceau de terre et la journée de travail laisse des traces ; cela me fait un bien fou.



C'est en fait un des premiers dimanche officiels. Dieu se repose le septième jour. Les jardiniers sont aussi des promeneurs. Tout le monde se manifeste officiellement : temps d'évaluation réciproque entre anciens et nouveaux. Les squatters passent le chemin et visitent le nouveau lotissement. D'un côté, tout le monde est rassuré sur le devenir du territoire en jardins, mais si certains sont servis, les autres restent inquiets.

La lenteur et la longue durée donnent du sens au travail d'observation, de description et d'analyse qui ne s'opposent plus au temps de l'agir.²⁴⁰ Si la mise en attente d'un territoire correspond souvent à une

²⁴⁰ Nous reprenons là le thème d'un des ouvrages de Pierre Sansot, *Du bon usage de la lenteur*, Paris, Manuels Payot, 1998. Nous validons ainsi son dernier chapitre intitulé, « Pour un urbanisme retardataire », p. 157 et suivantes.

stratégie politique, reposant sur le pourrissement pour effacer l'histoire et repartir à zéro, le temps de latence de ce lieu n'est pas de cette nature. L'absence de gestes manifestes d'aménageurs pendant plus de vingt ans a permis la reconnaissance et le respect d'une pratique. Après un projet de quatre-voies, un espace polyvalent de loisir, un lotissement, ce sont des petits potagers qui passaient hier pour un archaïsme ou un entre-deux qui finissent par s'imposer durablement et officiellement. L'ouvrage qui reprend l'ensemble de cette aventure témoigne des rapports de force que j'ai dû affronter avec la Ville, les riverains, certains jardiniers, prise dans le jeu de négociation qui s'exerçait alors. Je me suis complètement retirée du territoire en 2004 et j'ai continué à en parler sans plus le fréquenter, j'ai pu constater que les élus et techniciens du service des espaces verts, sont aujourd'hui heureux que ce livre existe, toujours prêts à me demander de venir en parler. Le seul fait qu'il existe, qu'il conserve la mémoire d'une page de cette histoire, consolide l'identité du lieu, plus personne ne mentionne les conflits passés, tout le monde se félicite d'avoir vécu cette histoire ou de l'avoir lue ... voire croire l'avoir vécue.

La chronologie comme objet

La pratique du journal de bord, au-delà des enjeux méthodologiques, situe mes recherches dans le champ d'une sociologie définie comme une histoire infra-événementielle du présent, conçue dans une perspective critique. Toutes ces recherches menées autour de l'enquête de terrain, articulant le temps de l'enquête, de l'analyse et de l'écriture renvoient à la question du quotidien, à la fois pour les personnes analysées mais peut-être encore davantage pour le chercheur lui-même, devenant anthropologue de sa propre pratique. Faire de la sociologie *au quotidien* et produire une écriture qui conserve la logique du défilement du temps, la mémoire des relations entre observateurs et observés et le processus de construction du regard et des positions, est une manière particulière de faire de la sociologie *du quotidien*, même si comme l'écrit Claude Javeau, *il n'y a véritablement de la sociologie que du quotidien, le quotidien étant le social vu sous l'angle de la visée des individus eux-mêmes.*²⁴¹

L'écriture et la relecture du journal de terrain permettent d'éprouver la durée du temps de l'enquête, dans les rebondissements, accélérations et changement de regards parfois contradictoires qui s'y opèrent, l'analyse des incohérences prenant tout autant leur place que celle des savoirs plus rationnels. La position du chercheur en tant qu'acteur ne peut être éludée. Cette écriture met également de côté pour un temps les grands systèmes explicatifs au profit de bribes de sens fragmentées, parfois contradictoires ou difficiles à clarifier au jour le jour mais dont le journal conserve toutefois la trace, permettant d'éviter le tri fait trop vite entre ce qui doit et peut être conservé dans un travail de synthèse. Le quotidien est habituellement saisi pour décrire et analyser les réalités éternellement reproductibles, la monotonie et la banalité « des travaux et des jours », comme une dimension infra-sociale. Henri Lefebvre utilise la notion de quotidienneté dans ses différents ouvrages sur critique de la vie quotidienne (1947, 1961, 1981), définie comme l'expérience quotidienne de l'aliénation, *lieu des insignifiances*, « privilège » des femmes. Seule alors l'adhésion à un mouvement collectif, qui participe de l'histoire, pourrait vaincre cette aliénation. Ce rappel permet de pointer les

²⁴¹ JAVEAU, Cl., *La société au jour le jour. Ecrits sur la vie quotidienne*, De Boeck Université, Ouvertures sociologiques, 1991

questions articulant quotidien et individu, histoire et social. Dans la première partie, j'ai analysé comment l'approche biographique n'exclut pas le rapport à l'Histoire, la plus petite échelle du temps possédant une épaisseur historique. La « micrologie » permet de décrire des expériences toujours renouvelées et le défilement du temps permet de lire des petits changements opérés au jour le jour et à l'origine de modifications significatives. La vie n'est bien qu'une succession d'expériences quotidiennes, une somme de banalités, or toutes ces banalités conjuguées produisent l'Histoire, comme si le trans-quotidien n'était pas banal. *Le quotidien est le lieu de changement sur fond de continuité et en même temps le lieu de la continuité sur fond de changement.*²⁴² Le quotidien ne peut être distingué du social, dans le quotidien s'expriment des tensions, conflits, idéologies, changements, crises. Le travail de l'équipe de Louvain autour de Jean Remy a conduit à proposer une théorie complète de la « transaction sociale » qui tend à démontrer que la sociologie de la vie quotidienne n'est pas nécessairement une microsociologie, au sens d'une sociologie ramenée aux dimensions réduites des 24 heures. L'exceptionnel, l'insolite, le bizarre peuvent tout aussi bien ressortir au quotidien : la mort survient un jour et ce jour-là, on cesse d'écrire son journal de terrain...

Michel de Certeau nous invite à observer les inventions du quotidien, ces *arts de faire*, ruses subtiles, tactiques de résistance qui détournent les codes, les objets, se réapproprient l'espace et inventent un art de vivre avec ou malgré la société de consommation. Cuisiner, bricoler, collectionner, marcher, jardiner s'oppose aux modes standardisés de satisfaction de besoins socialement définis, et la sociologie du quotidien pourrait s'apparenter à une sociologie de la résistance. Bruce Bégout²⁴³, dans la ligne de la philosophie critique, nous propose de nous engager dans une nouvelle manière de penser, en nous *coltinant le réel*, en nous engageant en faveur du monde concret, afin de dégager de nouveaux fondements à la fois à la théorie et à la pratique de la vie humaine. Eviter les pièges de la fusion compréhensive et du détachement explicatif - les deux dangers symétriques de l'identification totale et de la distance formelle -, nécessite de trouver la bonne distance, dans une dialectique du familier et de l'étranger, dans une pensée du contraste, qui suppose de prendre des chemins de traverses, d'opter pour un style familier de pensée. Mais Bégout attire aussi notre attention sur le fait que la quotidienneté peut aussi escamoter l'essence véritable du monde en le transfigurant en un monde tellement familier qu'il devient évident, faisant disparaître du même coup ce travail quotidien de transformation du doute en assurance. L'enjeu central du travail d'écriture au quotidien est bien de révéler le processus de quotidianisation lui-même : *le monde en train de se faire et se défaire ou comment le sens se fait commun.*

Ma pratique du site de jardin, la description au fil des jours des pratiques des jardiniers et des manières d'être des nouveaux arrivants, a consisté à déchiffrer comment la quotidianisation crée au fil des jours un territoire familier qui se démarque du monde étranger, créant du même coup un dedans et un dehors, des personnes d'ici et les autres, étrangers au territoire. La révélation de l'importance du temps correspond à ce qu'analyse Bégout quand il nous rappelle que *l'histoire est dialectique, qu'elle est l'infradialectique quotidienne du familier et de l'étranger qui gouverne notre devenir.* Le monde

²⁴² JAVEAU, Cl., déjà cité, page 40.

²⁴³ « Pour une pratique théorique prise dans la vie » E. Pasquier, note de lecture : Bruce Bégout : *la découverte du quotidien*, Allia, Paris, 2006 In Lieux communs n°9

quotidien étudié dans ce petit territoire de jardin m'a permis aussi de lire qu'en dépit de l'hyper spécialisation croissante des mondes spécifiques et de l'autonomisation des espaces pratiqués par les jardiniers, le quotidien maintient un sens de la totalité, offre une puissance unificatrice pouvant même recevoir une valeur mythique. Ces relations interindividuelles qui s'inscrivent dans le champ du quotidien font l'objet de la part des acteurs sociaux, d'une mise en scène. Pour Goffman, la caractéristique de la vie quotidienne réside dans le caractère préalablement défini des situations : définitions codifiées et intériorisées par les acteurs. Mais si la vie quotidienne est l'objet d'une mise en scène, c'est parce qu'elle est un drame, une action dont le sens reste illisible. C'est aussi la sociologie de la vie quotidienne qui a ramené le concept d'angoisse dans le discours sociologique. Elle s'interroge sur le dessein profond qui court en filigrane de tous les gestes et de tous les activités quotidiennes. Ce dessein est à distinguer des intentions, proclamées ou non par les acteurs. On peut effectivement ramener les motifs d'actions à une certaine rationalité, du moins en apparence, ce qui renvoie alors à la macrosociologie des champs de Pierre Bourdieu. Il s'agit en fait de reconnaître ce paradoxe qui veut que c'est lorsque la sociologie semble n'accorder d'attention qu'aux objets les plus triviaux qu'elle se rapproche le plus de la philosophie au sens classique du terme. Toute la condition humaine se lit dans nos gestes les plus infimes, dans lesquels on peut lire davantage que dans les grands mouvements qui traversent l'histoire.²⁴⁴

Mais travailler sur le quotidien ne doit pas masquer l'existence des rapports de domination. Les quotidiens ne sont pas égaux. *Le quotidien renferme une violence qui le fonde autant qu'elle le mine. La ritualisation est le mode de composition avec cette violence, elle la canalise, la dissimule. La duplicité est la parade sociétale à la violence, elle est la prise de possession des routines et des ritualisations qui les travestissent, elle se niche au cœur de la conformité et de l'acceptation des rôles...*²⁴⁵ Bruce Bégout ouvre enfin des pistes de portée politique, il démontre que la vie quotidienne a la faculté de ne pas aller jusqu'au bout de sa mission, qu'elle est toujours plus vivante que les formes sociales de normalisation externes à la vie et qui s'inscrivent dans les stratégies inégalitaires et répressives du pouvoir. On se remet alors à croire en l'homme ordinaire, capable d'échapper à une identité close et fixe.

Aller voir !²⁴⁶

Dans l'expérience de la Fournillère, le territoire est ce qui identifie le terrain, avec les deux expériences suivantes : « une semaine, une ville » et « la battue », il s'agit à la fois de temporalités très courtes : une semaine, une journée et d'un rapport à l'espace d'une autre nature. Un ouvrage a fortement marqué ces expériences de décentrement, celui de François Maspéro : *Les passagers du Roissy-Express*.²⁴⁷ Prenant l'axe de la ligne B du RER comme moyen de transport, espace spécifique, les deux protagonistes décident de suivre cette ligne d'Est en Ouest, en faisant étape à chaque gare sur le mode d'un voyage fait au loin c'est à dire en dormant et en se restaurant au passage, l'aventure durera

²⁴⁴ Cl. Javeau, déjà cité

²⁴⁵ idem, page 41

²⁴⁶ Référence au film de Nanni Moretti, *Journal intime*. Dans la première séquence, Moretti circule à Rome en scooter et en particulier le grand ensemble de Spinaceto, le fait d'être aller voir le fait changer d'avis sur ce quartier à la mauvaise réputation.

²⁴⁷ Photographies d'Anaïk Frantz, Fiction et Cie, Seuil, 1990.

près de trois semaines. La subjectivité de celui qui écrit et de celle qui photographie sont assumés, il s'agit d'un voyage qui sera unique, dont les traces seront singulières mais qui aura pour objectif de dévoiler des cohérences et des arrangements, des logiques et des contradictions dans des territoires de banlieue vus majoritairement comme chaotiques, désordonnés voire anomiques. Cette inversion du regard est facilitée par le tracé même de la ligne RER qui dessert prioritairement les gares de banlieue et « zappe » la ville centre à l'exception de la gare du Châtelet – Les Halles.

Dans le protocole : « une semaine, une ville »²⁴⁸ c'est l'idée du décentrement du chercheur sur un terrain inconnu, le dépaysement qui est aussi important que les premiers éléments de connaissance qu'il saisit, à partir d'une logique de description et très majoritairement à partir des espaces publics, du moins des espaces qui s'ouvrent devant les pas d'un touriste ou d'un étranger qui n'a pas prémédité son arrivée. Le dispositif se déroule sur une semaine, avec l'objectif de tenir un journal de bord, une écriture au présent. C'est à la fois relever, noter, décrire ce qui surgit du lieu au présent et se livre dans la simultanéité des questions que l'on porte, de ce que l'on croise, au hasard d'une déambulation conduite ou non par des choix. Le but est à la fois de mieux saisir les manières de faire respectives et questions sous-jacentes aux objectifs poursuivis, théoriques, méthodologiques ou autres. Décrire, c'est se défaire du prêt à regarder, du prêt à dire, du déjà vu, prendre le parti des choses et tenir compte des mots. Décrire c'est bien sûr interpréter. Le moindre phénomène social se donne tout entier dans la relation qu'il entretient avec les mots et se dissimule simultanément dans cette relation. Cette expérience, menée dans le cadre d'un périmètre d'observation dévolu à l'espace public s'inscrit pour Evelyne Volpe dans une thématique d'exploration plus large et de longue durée sur la description des lieux, objet de son HDR soutenue en 2009.²⁴⁹ Elle propose une démarche et une forme d'exploration des modes de relevé et d'écriture particulièrement attentive à ce qui se livre et doit être saisi au présent. La lecture du terrain prend la forme d'écriture et de dessins produits sur le champ, en même temps qu'elle reste à la recherche de ses tenants et aboutissant et sujette à plusieurs phases de réécriture. Formes de relevé attentives aux lieux jusqu'à recueillir ces moindres traces du présent que l'on voit souvent disparaître trop tôt dans les oubliettes de ce qu'on qualifie d'anecdotique. En 2009, Laurent Devisme reprend le protocole à son compte et mène l'aventure pendant une semaine à Miami²⁵⁰, participant ainsi à le labelliser, du moins au sein de notre laboratoire. Son article est écrit sous la forme d'un florilège précédé d'une introduction sur le sens de l'expérience où il précise qu'il s'agit d'un projet de soi déplacé tout autant qu'un travail sur la ville et qui permet *de restituer des éléments de connaissance, enchâssés dans des percepts et affects*.

« La battue » est un protocole différent puisque cette fois, il s'agit d'un terrain de recherche connu mais qu'on cherche sur un temps court à redécouvrir, le plus souvent à plusieurs, parce que la notion de terrain a fait délaisser la composante physique et matérielle au profit d'une connaissance basée sur des documents, des temps institutionnels, des interactions avec tout un système d'acteur mais sur le

²⁴⁸ Expérience de description dans la situation de décentrement : *Une semaine, une ville*. Elisabeth Pasquier et Evelyne Volpe. Publication par VRD de la première expérience conduite à Montpellier en 2002.

²⁴⁹ « Décrire les lieux en traversant les frontières entre plusieurs disciplines : ethnographie, sociologie, géographie, histoire, dessin, littérature, philosophie », Paris XII Val de Marne.

²⁵⁰ Cf *Une semaine – une ville*. A la recherche d'une expressivité de l'urbain, In *Lieux communs* N°12 : « L'altérité, entre condition urbaine et condition du monde », p. 179-185.

mode « hors sol ». La méthode d'enquête consiste, sur un temps ramassé, à relever, à partir de l'espace public, tous les signes de mutation d'un territoire, des plus manifestes aux plus discrets. Cette démarche repose sur le postulat de la coproduction de la ville : elle vise à mieux cerner les mécanismes d'ajustements et d'affrontements entre les parties du territoire concernées ou non par le projet d'aménagement, entre les acteurs engagés dans ce projet, impliqués à ce seul titre, et ceux qui appartiennent au territoire et participent, de fait, à sa transformation. Nous faisons l'hypothèse que de nouvelles pratiques et/ou des transformations plus ou moins manifestes tentent d'anticiper, d'accompagner, de nier, de résister aux transformations annoncées. Le projet, s'il concerne la restructuration de l'ensemble du territoire, ne va pas agir physiquement sur tout l'espace. De plus, ce type de projet est programmé dans la durée, ce qui laisse aux acteurs la possibilité d'oublier, d'interpréter, d'agir différemment suivant les étapes. Nous avons mis en œuvre cette démarche dans la période précédant la présentation du projet officiel²⁵¹, alors que le territoire venait de connaître une longue période de mise en attente. Les séances de terrain ont alors permis de mettre à jour les ruses des acteurs installés là du fait de la vacance du territoire, inquiets de l'avenir ou au contraire prêts à entrer dans le jeu officiel du réaménagement. En septembre 2004, une investigation sur deux jours a permis de relever et d'analyser d'une part les premiers éléments de transformation de l'espace public et d'autre part de s'attarder sur les arguments des promoteurs privés autour de la commercialisation des programmes de logements et de bureaux en partant des panneaux exposés dans l'île puis en consultant les plaquettes et petites annonces dans la presse locale. Des arguments majeurs avaient alors été relevés : la question de l'insularité, celle de la nature en ville... convergeant finalement vers l'idée d'une position idéale d'accessibilité à l'hyper centre-ville et d'échappée rapide à la dimension métropolitaine, qui mettrait en avant, comme futur habitant, la figure du cadre actif articulant à la fois une identité « ligérienne » et la mobilité à l'échelle d'autres territoires (de la métropole à l'Europe). Le 16 mai 2005, toute l'équipe s'est lancée à l'assaut de l'île. Suivant les positions et les niveaux d'engagement des chercheurs, plus ou moins chargés de la problématique du projet urbain, nous avons misé cette fois, en constituant des binômes hétérogènes (un chercheur averti et un « candide »), sur la capacité à déchiffrer en situation des signes apparemment anecdotiques et à découvrir des mutations non-programmées, non décrites par le registre « officiel »... L'objectif était de saisir sur le vif les signes de changement sur les thèmes « Habiter l'île », « Nature en ville » et « L'île active ». A posteriori, plus encore que les thèmes choisis, c'est la position des chercheurs qui a conditionné leur regard et leurs écrits. Les plus investis dans la recherche ont parfois eu du mal à se laisser surprendre par le réel, cherchant plutôt à voir les écarts entre la réalité et le projet dans ses diverses concrétisations (chantiers en cours, espaces publics achevés...). L'efficacité d'une équipe interdisciplinaire se révèle également dans ce genre de mise à l'épreuve entre ceux surtout agis par le regard (on le constate à travers leur usage de la photographie par exemple) et ceux qui font monter du sens par la double action de l'observation et de l'interaction. A ces immersions rapides ont succédé des productions écrites presque sur le vif, allant de la description à la levée de nouvelles hypothèses, chaque texte renvoyant à des séquences au croisement du hasard des interactions, des manières de voir et des problématiques portées par le ou les observateurs. Ce temps d'immersion décrété par les

²⁵¹ Voir Centralité émergente : la fonction miroir de l'île de Nantes, collectif, LAUA / MSH Villes et Territoires, dans la première partie, le paragraphe « Comment faire neuf ? Des effets de la mise en attente d'un territoire », pp.13-17

chercheurs eux-mêmes, totalement maîtres du protocole d'enquête, a pour vertu de ne pas se laisser exagérément embarquer dans la seule logique de projet et de reprendre la mesure de processus pluriels de transformation de la ville.

Différentes expériences pédagogiques ayant pour objectif d'intensifier des temps d'immersion sur le terrain ont été mises en œuvres par les mêmes chercheurs également enseignants, certaines liées à la méthode des itinéraires proposée par Jean-Yves Petiteau²⁵², certaines dans des espaces de travaux dirigés liés ou non au projet et s'appuyant sur les protocoles précédemment décrits. La posture d'interrogation qui accompagne cette démarche rejoint une manière d'enseigner, de solliciter chez l'étudiant un regard ouvert, étonné, sur l'espace habité, en même temps qu'une pratique d'écriture.

Les brèves de laboratoire

C'est la toute dernière expérience d'écriture que je viens de lancer au LAUA. Une nouvelle rubrique du blog interne aux chercheurs est dédiée à l'expression de ces "brèves du labo", formes courtes ramassant des expériences, des problèmes, des joies et ratages de la vie de laboratoire. Cette rubrique doit progressivement alimenter les matériaux de nos plans de coupe du nouveau projet scientifique, sans filtre thématique prédéfini ! L'expérience est encore un peu récente pour en dire davantage mais des billets sont déjà en ligne.

Le journal filmé

La forme du journal, figure courante en littérature s'est développée aussi au cinéma avec l'avènement des caméras numériques, Alain Cavalier s'en est emparé. Depuis *Ce répondeur ne prend pas de message* (1979), Cavalier fait de sa vie son œuvre, utilisant les centaines d'heures prises à son quotidien pour fabriquer tout seul des films miroir. Il utilise cet outil pour traiter du quotidien. Cavalier se place parfois dans l'image, apparaît en gros plan, se met en scène comme le commentateur-acteur d'une histoire à la fois subie et reconstruite, entre réel et fiction. Il capte le vivant pour éloigner un peu la mort, celle des êtres proches mais aussi des animaux, des fruits qui pourrissent. Ses films sont des espaces de résistance offerts au quotidien : *la vie ne tient plus qu'à un fil(m)*. La parole est une improvisation, soit qui commente ce qu'il filme, soit se développe par association d'idées, elle est issue de l'instant, dite en son direct jusqu'à parfois ne plus savoir que dire et le dire. Pourtant cette parole est adressée, il parle à sa compagne, à un ami, au chat et aux oiseaux, ou au spectateur, comme si cette fois l'échange entre le filmeur et le spectateur était sans intermédiaire et simultané. Cavalier joue de la distance qu'il crée avec le présent, se situe dans un ailleurs, ni tout à fait là, ni vraiment maintenant. Le journal filmé par Cavalier, repose sur la disponibilité donnée à tout ce qui l'entoure, ce qui habituellement reste hors champ et ce qui est filmé, comme ce qui est écrit dans un journal de terrain est volé définitivement au temps. Pour celui qui tient la caméra ou qui écrit, la mémoire peut se redéployer, pour le spectateur c'est le corps si souvent masqué qui est restitué comme premier élément de la vie et comme promesse de la mort. *Car Cavalier a le chic pour observer le quotidien par un*

²⁵² PETITEAU, J.-Y., Des itinéraires pour habiter la ville, In *Les cahiers du LAUA*, N°4, 1998.

angle détourné, et s'inventer, le temps d'une réflexion, des poches d'imaginaire pourtant prises dans le bloc du réel. ²⁵³

Journal de tournage

Souhaitant renouveler l'expérience conduite à Montpellier, « une semaine-une ville », nous nous donnons rendez-vous avec Evelyne Volpe pour une nouvelle expérience à Tbilissi, en septembre 2005. L'objectif est travail en temps réel une production écrite sous la forme d'un journal qui assume les incompréhensions, les contresens dans une situation de déplacement. L'écriture naît de l'observation et de la description, mais aussi de notations de paroles saisies sur le vif mais la langue et l'alphabet géorgiens deviennent pour moi un obstacle à cette manière de faire et je décide de m'adapter à cette situation, en expérimentant la vidéo qui aboutira à la production d'un film portant le titre *La fontaine et le Mac do*.²⁵⁴

Voix off²⁵⁵

J'achète une caméra. Je choisis la plus simple et la moins chère. Je dois neutraliser au maximum les problèmes techniques en travaillant en plans fixes. Comme j'investis la ville par l'extérieur, c'est l'espace public qui s'impose comme terrain d'enquête. Le plan fixe et le temps long, laisser tourner, retenir le rythme de la ville. Petits arrangements entre sens et technique. Bricolage comme toujours. Pendant trois jours, j'observe la ville. Je fais quelques essais : assise à une terrasse : je suis trop loin ; en haut d'un passage souterrain : je ne peux pas rester assez longtemps. Je note la présence de fontaines publiques nombreuses et très utilisées. Il fait très chaud et les coupures d'eau dans les logements sont fréquentes. Je décide de filmer les buveurs d'une fontaine. Il existe un grand Mac do dans le centre de Tbilissi. Considérant qu'une étude de marché a dû décider de son emplacement dans un lieu très passant, je choisis la fontaine du Mac Do. Je peux m'asseoir sur un muret en contrebas d'un talus situé sous le Mac Do dans l'axe de la Rustavelli, l'artère principale. La position est confortable et à l'abri des flux. Sur les conseils d'Irakli, un vidéaste rencontré à Tbilissi, je renonce à utiliser un pied qui me rendrait trop visible.

On est mardi 27 septembre, il est environ 15heures, je filme. J'ai décidé de déclencher quand un buveur entre dans le cadrage que je viens de définir et de ne jamais interrompre une action. Je veux filmer 100 buveurs. Toutes ces décisions sont totalement arbitraires mais les questions méthodologiques se règlent souvent de cette manière là . J'invente des règles et je les suis.

Tout est très simple, il suffit simplement de faire les choses une à une : acheter une caméra, aller à Tbilissi, filmer l'espace public... Les buveurs sont si nombreux qu'il y a toujours quelqu'un dans le champ. Je ne fais des pauses que lorsque que j'ai mal au bras. J'atteins ma première centaine en un temps record. Je continue. Dans ma lucarne je vois pour la première fois les habitants de Tbilissi. Ils viennent à moi et boivent de face, de profil, de dos. Leurs façons de faire prouvent que c'est un geste familier pour tous : jeunes, vieux, enfants, hommes, femmes, écoliers, mendiants, travailleurs... Les enfants montent sur le muret pour être à bonne hauteur. J'ai fait un essai, je ne sais pas boire à la fontaine. J'ai deux souvenirs de

²⁵³ REYMOND, L., <http://cinema.fluctuat.net/films/le-filmeur/1331-chronique-une-histoire-de-l-oeil.html>

²⁵⁴ En 2006, je vais réaliser tout en accompagnant un voyage d'études à Rome avec les étudiants de licence 2 de l'ENSAN encadré par les historiens autour du patrimoine, deux courts métrages (montage C. de Grissac) sous le titre « Re-Création » qui révèlent les effets spatiaux et sensibles, conséquences de l'omniprésence des touristes dans les lieux emblématiques du Colisée et de St Pierre de Rome.

²⁵⁵ Le texte est en grande partie la commentaire en voie Off, dit par moi dans le court métrage. Cette forme est clairement assumée comme étant « à la manière d' Agnès Varda ».

fontaines : enfant au jardin des Plantes à Nantes ; en randonnée en Espagne. Deux buveurs vont me faire un signe, les autres ne me voient pas. Je suis obligée de me déplacer légèrement lorsque des gens viennent s'asseoir à ma droite sur le muret. Je me sens physiquement placée aux confins de l'Europe, sur une carte à grande échelle, déjà en Orient. Je pense Caucase-Balkans, ces nœuds du continent Eurasien. Je sens la Turquie au sud, l'Iran... Je relie dans ma tête Tbilissi et Sarajevo, les corps se ressemblent. Parmi mes buveurs, certainement des Arméniens et des Abkhazes, des déplacés de l'intérieur, comme on les appelle ici. Je pense aux Tchétchènes juste derrière les montagnes. La guerre froide a changé de visage : les restes soviétiques sont bien visibles et Mac Do pousse derrière. Alors que je commence à penser que je vais arrêter, je sens qu'il se passe quelque chose dans ma lucarne, la rumeur de la ville change, des voix montent. Des porteurs de banderoles passent dans le champ, une de ces femmes vient boire à ma fontaine, puis des porteurs de croix. Un des porteurs de drapeaux vient aussi se prosterner devant moi.

Une manifestation comme révélateur de la nature de l'espace public, je jubile. Je vais retrouver les manifestants quelques rues plus loin devant le siège de la fondation Soros, l'institut du milliardaire américain d'origine hongroise qui a joué un rôle dans la révolution de 2003, au cours de laquelle Saakachvili a pris le parlement d'assaut, une rose à la main. Les manifestants, la plupart âgés, accompagnés de représentants de l'église orthodoxe, refusent l'intervention américaine qui se joue à travers cette fondation et le modèle capitaliste qui y est associé, revendiquant leur fidélité au modèle socialiste. Nous apprenons qu'ils manifestent ainsi tous les jours depuis des semaines. Le soir à l'hôtel, je compte mes buveurs : 300 en 1h 30.

En rentrant à Nantes, je regarde le film « depuis qu'Otar est parti » de Julie Bertuccelli, dans le troisième plan, Dinara Droukarova qui joue de rôle de la petite fille d'Eka, passe devant ma fontaine.

Je réalise le montage en collaboration avec Catherine de Grissac, nous respectons la chronologie du tournage, les séquences sont retenues sur la base de la diversité des buveurs et des manières de boire, le rythme est donné par les mouvements et les rythmes dans l'espace public, le cadre est serré et l'entrée des buveurs, isolés ou non, créent des surprises toujours renouvelées, restituant à travers une pratique unique, la diversité de la composition de l'espace public. Je regarde sans cesse mes buveurs, je ne m'en lasse pas mais je ne sais pas si ces images peuvent intéresser les autres, toujours la même question : faire lire un journal de bord, montrer des photos de voyage.... C'est la situation du tournage qui a donné le titre du court métrage : *La fontaine et le Mac Do*, le terme fontaine étant un clin d'œil à l'auteur des fables. C'est un titre de fable pour une fable contemporaine bien réelle celle qui fait se côtoyer dans une ville, située dans un ancien pays du bloc socialiste, des points d'eau gratuits dans l'espace public auxquels une très grande majorité de la population dans toutes ses composantes d'âge, de sexe et de position, n'a jamais cessé de se désaltérer. Le système de distribution d'eau dans les habitations est déficient, les coupures sont nombreuses et l'eau a parfois une couleur peu engageante quant au Mac Do on y sert du Coca et de l'eau payante et nous avons vu à plusieurs reprises des personnes armées d'un hamburger boire à la fontaine ! Entre tradition, culture et nouvelles pratiques, ce prélèvement donne à voir un peu de la situation générale de cette ville.

Journal de stage de montage

En Juin 2006, j'effectue pendant un mois un stage sur le montage cinématographique documentaire aux ateliers Varan, afin d'explicitier les enjeux plus personnels de cette expérience et en particulier les passerelles

entre écriture et montage. Je profite également de cette parenthèse d'un mois à Paris en dehors de toute contrainte habituelle, pour tenir le journal de bord de ce stage, auquel je donnerai le titre de « Journal de stage de montage » en référence « au « journal de montage » d'Anne Baudry, qui encadre le stage et qui a ainsi retenu sa première expérience de montage virtuel sur la série « Marseille contre Marseille ». Je ne reprendrai pas ici le déroulement chronologique de ce stage, qui donne à voir dans le détail du journal : d'une part, une pédagogie dont j'ai tiré ensuite partie dans mon travail pédagogique armé du cinéma et d'autre part une compréhension des logiques pratiques d'écritures basées sur les outils numériques et les jeux infinis de montage qu'ils permettent (couper-coller, rechercher, sélectionner, enregistrer). La définition du point de vue et de la posture morale propre aux Ateliers Varan rejoint enfin des interrogations concernant ma pratique de chercheuse. La réflexion que je reprendrai ici porte sur le croisement du sens et du sensible et le nécessaire déplacement que m'a demandé ce changement de médium. Mon savoir-faire en matière de décryptage de bande audio était pour partie transférable dans la lecture critique et le choix des rushes, et tout particulièrement quand nous avons travaillé sur la matière d'entretiens filmés. Mais très vite je suis perçue dans le groupe de stagiaire, assez hétérogène et surtout composé de techniciens du montage, comme celle qui fait trop vite confiance au concept. Je suis habituée à être celle qui défend la pensée émotionnelle dans le monde de la recherche et cette fois le changement de champ me déplace au pôle opposé. Je suis les premiers jours un peu agacée par la leçon réitérée du percept mais au fil des séquences, je peux faire valoir que pour ma part, la réhabilitation de la pensée émotionnelle, de la pensée ambiguë sans résolution articule d'une manière complexe concept, affect et percept (Deleuze). Si je dois un jour passer plus clairement à l'écriture filmique documentaire ce sont les glissements entre objectivation et subjectivation mais autant entre subjectivation et objectivation qui me guideront et donc la défense de cette inextricable imbrication. La non maîtrise de la partie technique du travail sur le banc de montage, alors même que dans le cinéma, y compris documentaire, ces rôles sont le plus souvent séparés, me pose problème, tant l'habitude du travail d'écriture et de la manière « artisanale » dont je conduis mon travail de recherche m'a habitué à une grande simultanéité des productions tant au niveau du fond que de la forme. Pourtant, les collaborations précisément décrites dans le journal de bord, donnent aussi à voir comment les profils de mes différents partenaires m'ont permis de révéler les différentes facettes du travail. L'acceptation de conserver dans les montages, des moments sensibles ne donnant pas de sens supplémentaire est resté un enseignement riche, repenser ces questions de rythmes, de déplacement entre les différentes manières de donner sens au monde, de variations d'intensité et d'agencements peuvent aussi se jouer dans l'écriture. Quant à la différenciation entre cinéma documentaire et fiction, si les écrits de nombreux spécialistes du cinéma m'avaient théoriquement mis sur la voie, c'est le temps de la manipulation du montage qui m'a donné le plus efficace enseignement. Le film documentaire ne serait pas l'opposé d'un film de fiction parce qu'il donne à voir du matériau saisi dans la réalité quotidienne ou dans des documents d'archives. Comme le rappelle Jacques Rancière, *il (le film documentaire) n'oppose pas le parti pris du réel à l'invention fictionnelle. Simplement le réel n'est pas pour lui un effet à produire. Il est un donné à comprendre. Le film documentaire peut donc isoler le travail artistique de la fiction en le dissociant de ce à quoi on l'assimile volontiers : la production imaginaire des vraisemblances et des effets de réel. Il peut le ramener à son essence : une manière de découper une histoire en séquences ou de monter des plans en histoire, de joindre et de disjoindre des voix et des corps, des sons et des images, d'éviter de resserrer des temps.*²⁵⁶

²⁵⁶ RANCIERE, J., *La fable cinématographique*, La librairie du XXIe siècle, Seuil, 2001, page 202-203.

CHAPITRE 5 – LE CINÉMA, ÉCOLE DE LA CRITIQUE

Au-delà des modestes expériences d'écriture cinématographique permettant de renouveler les formes de description et de représentation, nous avons au sein du LAUA et en particulier dans des expériences pédagogiques nouvelles, pris appui sur le capital cinéma. *Le cinéma ne filme pas le monde mais l'altère d'une représentation qui le décale (...) Filmée la ville devient texte, hypertexte même, à la fois recueil de toutes les histoires possibles dans les villes et lexique des mots échangés, la ville comme corpus des corps et réseau des signes. (...) L'invisible est ce qui est sans être encore repérable, ce qui n'est pas devenu regard, ce qui n'est pas devenu spectacle, ce qui passe, est passé, ne cesse de passer, le flux temporel qui fait de la ville une tresse de mouvements, le lieu de tous les lieux et le temps de tous les temps.*²⁵⁷

Le cinéma est un mode inégalé de révélation des pratiques spatiales imbriquées, des rencontres entre mondes sociaux, du jeu sur le visible et l'invisible, des enjeux autour du mouvement, du temps, de la mémoire... Il va devenir progressivement un élément incontournable de ma pédagogie, puis la base d'une réflexion théorique et critique et, comme on l'a vu, un moyen de travailler l'écriture en passant par un apprentissage au montage cinématographique et à des essais de réalisations. Le cinéma est en effet un réservoir inépuisable sur des configurations spatiales, parfois éloignées des configurations vécues ou largement diffusées, y sont décelables des « liens aux lieux » dans l'espace public, le périurbain, la ville générique, mais aussi des moments urbains.... Qu'il soit fiction ou documentaire, le cinéma permet d'activer un réseau de connaissances souvent disjointes en invitant à exercer de manière active, la place du spectateur. La dualité de l'espace et du temps est dépassée grâce au son et au plan qui se travaille dans le mouvement qu'il soit dans la profondeur, la distance, l'écart. Le cinéma permet de saisir l'imbrication des échelles : l'intime, le privé, le collectif et le public, le local et le mondial, le microcosme et la métropole. Questionner les limites entre fiction et documentaire, c'est passer de personnes saisies par une caméra alors qu'elles ne s'en rendent pas compte à des comédiens jouant avec un texte et un scénario, en passant par la situation intermédiaire de plus en plus fréquente de personnes « ordinaires » qui se savent filmées et qui se trouvent prises dans des auto mises en scène... Nous avons inscrit le cinéma comme action dans le programme de notre laboratoire, se dotant pour cela des moyens techniques permettant d'embarquer ce type de production, tant dans la recherche qu'en pédagogie, sous le titre : La condition métropolitaine filmée²⁵⁸.

Si l'on reprend la définition que donne Jean-Louis Comolli du cinéma critique, la mise en scène est une mise en crise et il veut penser le spectateur, afin de ne pas le mépriser, comme étant *accessible à la crise, c'est-à-dire fort d'une conscience politique, sujet politique*. Ce cinéma doit rester à l'écart du cinéma marchandise, qui ne diffuse que des *formes, c'est à dire des modèles et des normes de pensée*. (...) *Aller contre ces formes, c'est faire sentir un autre temps, un autre espace, une autre logique*. Ce cinéma *reste positivement non réconcilié. La guerre continue, la résistance continue*. Le cinéma critique

²⁵⁷ COMOLLI, J.-Cl., *Voir et pouvoir*, Verdier 2004, « la ville filmée », page 545 et suivantes

²⁵⁸ L'école d'architecture a signé une convention avec Ciné Nantes-Le Cinématographe autour des principes de diffusion d'œuvres cinématographiques, d'échanges de ressources sur l'image, de collaborations des professionnels des deux structures sur des problématiques de recherche articulant registres cinématographiques et dispositifs spatiaux, action que nous pilotons. Guillaume Ertaud, technicien de recherche au LAUA en assure la coordination.

se pense comme art éminemment politique, capable de traiter d'égal à égal avec les pouvoirs, leurs représentations, manipulations, récits, mises en scène. Une des fonctions premières de l'enseignant-chercheur en sciences humaines et sociales est d'éveiller l'étudiant à la pensée critique, la programmation de films en salle et les séances d'analyse critique qui les accompagnent, répond à cette première nécessité, la seconde est comme pour les enjeux liés au théâtre politique déjà abordé, de prolonger la nécessaire confrontation entre raison et émotion.

Le cinéma et le quotidien

Le cinéma semble une forme paradoxalement idéale (parce que le temps de réception est dicté par la forme à la différence de l'écriture où le lecteur choisit son rythme) pour restituer ces situations de rupture. Le film le plus abouti à mes yeux sur la routine du quotidien et le surgissement de l'exceptionnel, c'est *Jeanne Dielman 23, quai du commerce, 1080 Bruxelles* de Chantal Akerman (1975). Le personnage principal, interprété par Delphine Seyrig, représente véritablement la victime de la quotidienneté. Que le personnage soit interprété par une figure du féminisme n'est bien sûr pas neutre. On la voit pendant toute la durée du film de plus de trois heures, effectuer les gestes quotidiens pendant trois jours, certaines actions se déroulant en temps réel. *Je ne voulais pas faire du naturalisme. Mais à partir d'une image très stylisée, atteindre à l'essence même de la réalité,* précise Chantal Akerman. Les deux premiers jours, les gestes sont précis, réglés, millimétrés. Les instants sont infimes et infra-ordinaires mais ils deviennent signifiants par le cinéma. Les casseroles dans la cuisine, les meubles du séjour, le canapé, filmés avant et après la présence de Jeanne, jouent un rôle de premier plan, car ils sont traités socialement. L'aliénation de Jeanne à son quotidien se lit dans le découpage mécanique de ses gestes effectués précisément et répétés dans un découpage du temps réglé. Chaque jour et de manière aussi réglée, elle reçoit des hommes qui la payent pour coucher avec elle. Un jour, son réveil sonne une heure plus tôt et c'est l'attente inhabituelle devant la poste ou le marchand qui n'ouvre pas sa grille, qui lui font découvrir cette erreur. Ce jour-là, *la passe* avec le client va révéler qu'elle éprouve un plaisir qu'elle n'assume pas et sous le coup d'une impulsion, elle l'assassine. La situation révèle alors la double dimension dramatique de l'existence, celle du quotidien où le sens se perd, celle du quotidien où le drame survient par contraste et dans l'exemple du film, du fait même de cette aliénation.

De nombreux films reposent sur ce ressort de l'événement qui survient dans le quotidien soit pour révéler sa douceur, soit sa fadeur, l'un des ressorts du suspens et de faire durer des scènes banales et quotidiennes tout en diffusant des petits indices faisant craindre l'irruption du drame. Beaucoup de films se terminent aussi sur la fin d'un événement et le début du quotidien qui reprend son cours laissant les personnages aux mécanismes rassurant de la reproduction (sous toutes ses formes) : ils vécutent heureux et eurent beaucoup d'enfants. Le film, *Une journée particulière*, d'Ettore Scola (1977) où se retrouvent enfermés dans un immeuble fasciste, une mère de famille nombreuse (Sophia Loren) écrasée par le quotidien et un homosexuel sur le point d'être arrêté (Marcello Mastroianni), le jour de la visite d'Hitler à Rome en 1938, repose sur une unité de lieu et de temps, celui de la journée. Le film est entièrement tourné dans ce lieu clos, la radio hystérique diffuse en direct la rencontre de Hitler avec Mussolini, l'immeuble est déserté par les autres locataires, tous allés applaudir le Duce... Ce film parle de la solitude et de l'enfermement quotidien qui se trouve bouleversé par la grande histoire, sa dramaturgie repose sur le fait de ne pas filmer l'événement mais justement les coulisses de l'histoire.

L'exception peut aussi servir de cadre au quotidien, pendant les guerres, dans le camp de concentration et le processus de banalisation peut se remettre en route, l'expression de *l'horreur au quotidien* est souvent reprise.

La condition métropolitaine filmée

Une analyse des films programmés sur quatre années universitaires donne une première idée de cette construction problématique : *Chunking Express* de Wong Kar-Wai, 1994 ; *Depuis qu'Otar est parti* de Julie Bertuccelli, 2003 ; *Lola* de Jacques Demy, 1960 ; *En construccion* de Jose-Luis Guérin, 2000 ; *Plage* de Dominique Gonzalez Foerster, 2001 ; *Les baies d'Alger* d'Hassen Ferhani, 2006 ; *Lift* de Marc Isaacs, 2001 ; *Manmuswak* d'Olive Martin et Patrick Bernier, 2005 ; *Les Habitants* d'Alex Van Warmerdam, 1992 ; *News from house, news from home* d'Amos Gitai, 2006 ; *Mur* de Simone Bitton, 2004. Les raisons des choix peuvent tenir au choix des villes mêmes (Hong-Kong, Barcelone, Nantes, Jérusalem, Tbilissi, Bruxelles, Lisbonne...), aux rapports sociaux et aux processus ségrégatifs qu'on peut y lire. Les films d'Amos Gitai et de Simone Bitton, l'un à partir de la maison abordée sur le temps long, l'autre à partir du mur, de la limite et de la frontière, ont permis d'ouvrir un débat sur le conflit israélo-palestinien. Les liens entre la trilogie des films de Gitai sur la maison de Jérusalem et *En construccion*, de Guérin qui suit toutes les étapes et les enjeux d'un chantier dans la ville de Barcelone, renvoient à ce que Gitai nomme la dimension archéologique du cinéma documentaire liée à la mémoire, à l'histoire. Le film de Julie Bertuccelli *Depuis qu'Otar est parti* est une fiction mais c'est davantage son contenu documentaire qui nous intéresse et en particulier la double nécessité du rêve et de la résistance quotidienne pour faire face aux difficultés économiques et humaines de l'après-soviétisme. Tbilissi, ville jumelée avec Nantes et en miroir de notre regard sur elle, le regard porté sur la France par les trois personnages du film, à distance d'abord, à travers une culture littéraire et la pratique de la langue pour les plus âgés, puis dans le voyage effectué à Paris, les Etats-Unis devenant pour les plus jeunes le nouvel eldorado. La déstabilisation dans la représentation du monde entre un centre et une périphérie, un nord et un sud, les phénomènes de mobilité, les villes prises dans le contexte de la mondialisation, c'est à partir de *Manmuswak* qu'on a choisi d'y réfléchir, une fiction format court tournée à Nantes par deux jeunes réalisateurs plasticiens qui y habitent : Patrick Bernier et Olive Martin. L'histoire, la journée reconstituée d'un Africain à Nantes, tour à tour surveillant et surveillé, traite de la solitude, de l'isolement, de l'anonymat, des regards bienveillants ou inquisiteurs dans une ville qui conclut parfois un peu vite sur ses valeurs d'hospitalité.

La problématique des mutations urbaines et de leurs effets sociaux a permis de faire se succéder cinq films récents dont les écritures cinématographiques étaient volontairement très contrastées au cours de l'année 2008-2009.

En avant jeunesse, de Pedro Costa, 2006 ; *Pas de quartier* de Naël Marandin, Charles Daubas, 2007, et *Les routes perdues* d'Adrien Selbert et Aude Léa Rapin, 2008 ; *Dans 10 jours ou dans 10 ans* de Gwenaëlle Breès, 2008 ; *24 city*, de Jia Zhang-Ke, 2008.

De Lisbonne à la ville chinoise de Chengdu, en passant par Saint-Denis et Bruxelles, on peut voir comment deux processus se cumulent pour faire reculer la composante populaire spatialisée :

l'effondrement des industries et des secteurs d'activité ayant fait naître ces quartiers de ville, l'élargissement spatial et le durcissement ségrégatif des territoires urbains embourgeoisés. Les trois documentaires traitent sur un mode critique du rôle des fonctionnaires d'Etat, techniciens, urbanistes, élus, dans ces processus de gentrification. Les impératifs de la ville et du marché mettent les édiles locaux, à plus forte raison s'ils sont socialistes ou communistes, dans des positions idéologiques intenable. Les bonnes intentions et les idéaux de départ affirmés autour du principe de mixité sont plus ou moins radicalement mis à mal par le jeu de la compétition urbaine, reposant sur les logiques du marché qu'il soit économique ou symbolique. Les documentaires donnent également à voir la difficile construction de positions de contre pouvoir : des dispositifs de participation officiels-alibi, aux luttes longues et plus organisées mais peinant à faire exister de véritables rapports de force, en passant par les manifestations de rue dans le cas des Roms expulsés par exemple. Les habitants concernés par ces transformations sont au mieux informés ou ignorés, aux pire physiquement chassés et le plus souvent obligés de céder la place.

Jia Zhang-ke filme les derniers jours de l'usine d'armement 420 de Chengdu et son démontage et la construction – en fond d'écran – d'un complexe de logements de luxe. Dans un style extrêmement novateur, jouant des interventions de personnes « réelles », parfois prises telles quelles, parfois jouées par des acteurs, mais aussi d'extraits de chansons populaires, de poésies chinoises, le film place sans cesse le spectateur sur le fil des contradictions du communisme et du capitalisme. Il donne à voir le prix à payer par les Chinois pour cette transformation magistrale et forcée, portée par une volonté politique toujours aussi puissante. Le film montre les murs en train de tomber mais il filme surtout l'impact de ce tournant historique sur les habitants qui nous racontent leurs expériences collectives et intimes, partie invisible et rarement révélée de ce basculement. Mais c'est certainement le film de Pedro Costa qui est le plus déstabilisant, avec une parole documentaire travaillée de manière poétique et littéraire, portée par des acteurs non professionnels. En avant jeunesse est le troisième film de la trilogie qu'il a consacrée aux habitants cap-verdiens du bidonville de Fontainhas à Lisbonne après *Ossos* et *Dans la chambre de Vanda*. Résultat d'un travail long, lent, 340 heures de rushes, un an et demi de tournage, la relation entre celui qui filme et celui est filmé devient capitale alors même qu'elle n'est pas dévoilée. L'art cinématographique est au service de la révélation de l'art de vivre des pauvres, des étrangers, des exilés... qui, s'ils trouvent si difficilement place dans la ville neuve, n'en occupent pas moins une place fondamentale, voire fondatrice de la ville.

Jeux de miroirs

Nantes n'est pas répertoriée dans l'encyclopédie *La ville au cinéma*²⁵⁹ dans la liste des villes dites cinématographiques, dès l'introduction en forme de « mode d'emploi », les auteurs avertissent le lecteur qu'on la retrouvera sous la rubrique *Jacques Demy*, classé quant à lui parmi les 50 cinéastes urbains. Thierry Jousse écrit : *Dans la ville et l'œuvre de Jacques Demy, Nantes fait assurément figure de ville-matrice. D'abord parce qu'elle est la cité où le cinéaste des ports a passé son enfance, ensuite parce qu'elle est le cadre privilégié de son premier long métrage, Lola, et d'un de ses derniers films, Une*

²⁵⁹ *La ville au cinéma*, ouvrage déjà cité.

Chambre en ville. J'ai vu Lola dans mon enfance et il m'est parfois difficile de faire la différence entre la mémoire réelle des lieux et la géographie réinventée du film, ainsi des scènes décrites dans mon texte *Comme dit ma mère*. Les films deviennent des souvenirs parmi d'autres, ils sont totalement partie prenante de la vie.²⁶⁰ La ville la plus citée à propos de Lola est celle de la XVIIIe, entre la Cigale et le passage Pommeraye, pourtant la ville de la reconstruction y est tout aussi présente, dans la scène où Roland Cassard se fait licencier par son patron, au cours des visites chez Madame Desnoyers, la maman de Cécile, rue du Calvaire, où la mère et la fille vont et viennent dans la lumière éblouissante d'un appartement flambant neuf. La mère a tout perdu dans les bombardements, mère, mari, maison, mais la méfiance qu'elle entretient vis-à-vis des Américains tient surtout au risque de déchéance pour sa fille qui vient de faire la dangereuse rencontre d'un marin de Chicago, méfiance d'autant que « quand on connaît sa géographie, on sait bien que ce ne sont pas des marins mais des gangsters qu'on trouve à Chicago », la ville de la pègre connue par le cinéma. L'ailleurs pour les Nantais de la fin des années cinquante, l'ailleurs de mon enfance, c'est l'Amérique et l'étranger c'est le marin en uniforme, un homme seul donc potentiellement dangereux pour les jeunes filles, comme le seront dix ans plus tard les premiers « Nord-Africains ». Si Nantes se prête si bien à être la ville des croisements, rencontres, hasards, apparitions et disparitions c'est qu'entre les comblements des bras de la Loire entre ses îles et le comblement de l'Erdre, l'enfouissement de la voie ferrée et les remodelages liés aux bombardements, la ville scelle un ensemble clos de mémoire enfouie. Revoir aujourd'hui Lola, c'est aussi relever l'incroyable présence de l'estuaire, Michel, le héros qui arrive d'Amérique donc par l'Ouest, passe directement du front de mer à La Baule au quai de la Fosse, via un plan sur la route du « milieu ». Si Nantes est la ville-matrice de Jacques Demy, Lola est le film-matrice du retournement de la Ville sur l'eau, véritable « Plan-guide »²⁶¹ des différents projets qui se succèdent à Nantes pour redonner cette image à la ville. Jeu de miroirs nous dit Jean-Louis Comolli²⁶² : une certaine image de la ville au cinéma est saisie par ceux qui la fabriquent (architectes, urbanistes, élus) si bien que les villes se mettent à ressembler au film dans lequel elles figurent : *les formes de la ville font film et celles du cinéma font ville*.

Cinéma, ville et politique

Entre élection présidentielle, campagne des législatives et campagne municipale pendant les mois d'avril-mai 2007, je pense le moment idéal pour voir ou revoir la série exceptionnelle des films marseillais « Marseille contre Marseille » de Jean-Louis Comolli et Michel Samson, qui permet de questionner les logiques sociales à l'œuvre sous les discours politiques, de mesurer l'enjeu du temps long pour exercer un retour réflexif et critique sur la classe politique et le système démocratique français.²⁶³ Cette action va nourrir une action collective du Tiers Espace du LAUA, Laurent Devisme et Guillaume Ertaud s'y engageant également.

²⁶⁰ Cf sur ce point AUGÉ, M., (2007), *Casablanca*, Seuil.

²⁶¹ Référence au travail d'Alexandre Chémétoff sur l'île de Nantes

²⁶² « La ville filmée », article déjà cité.

²⁶³ La projection de la série des films marseillais s'est terminée le samedi 26 Mai par un séminaire ouvert au public organisé par le LAUA au Cinématographe sur le thème « Marseille et Nantes en politique » en présence de Michel Samson, Thierry Guidet, Nicolas de la Casinière, journalistes nantais, d'acteurs nantais, de citoyens et de cinéphiles.

La série « Marseille contre Marseille » retrace sur treize ans et sept films les étapes de la vie politique marseillaise autour des échéances électorales entre 1989 et 2001. Ces films nous placent au moment-clé du système démocratique, celui où le pouvoir est vide, remis en jeu dans l'élection. La politique y est donnée à voir comme fait théâtral, public, tragique et comique où l'importance des corps, des mots, des gestes autant que des actions est remarquablement révélée. Ce choix donne la part belle à l'espace de débat et de prise de parole, comme définition de l'espace public. Cette série c'est aussi l'histoire faite ville à travers l'importance des enjeux du passé colonial et de ses retombées, de l'histoire des déplacements de population, de la figure de l'étranger et du difficile passage par la politique des ex-migrants. Ces films ne prennent pas en priorité la ville comme décor, mais derrière les protagonistes de la scène politique, le spectateur peut se pencher et apercevoir les locaux du Provençal, les bâtiments d'Euro-méditerranée, une salle festive du quartier de l'Estaque nous renvoyant aux films de Robert Guédiguian, où la ville n'est pas toujours tranquille, un centre-social ou des quartiers nord où l'une de « nos deux marseillaises », Nadia Brya, revient pour nous raconter en situation, un moment déterminant de son engagement politique, alors qu'elle faisait du soutien scolaire. La relation entre un réalisateur et un journaliste devenu acteur, Michel Samson, permet de lire le métier de journaliste au quotidien et de questionner les enjeux entre presse écrite et cinéma tout autant que ceux du cinéma par rapport au rôle de la télévision dans l'histoire politique de la France. La série marseillaise est une critique de la classe politique, le film n'épargne aucun parti (de gauche comme de droite), il dénonce un système qui ne serait plus démocratique, ni républicain car aux mains d'une oligarchie qui travaille surtout à se reproduire et à défendre ses propres acquis, mais elle est tout autant une reconnaissance de l'importance de l'engagement, des débats, des conflits et un plaidoyer du politique, de la parole publique, de la République... Michel Samson, journaliste transformé en détective, circule d'une scène à l'autre au volant de sa voiture, parfois sa voix en off annonce une scène à venir, pointe un élément d'analyse, parfois c'est juste la musique de Sclavis ou de Jaume qui accompagne ces moments, et comme le journaliste, le spectateur prend le temps de quitter la scène précédente, prêt comme lui à entrer dans un nouveau meeting. Derrière, la ville défile, le port, les docks et par le jeu de toboggans et souterrains du système routier si spécifique de Marseille, des bribes de faubourgs, de quartiers d'immeubles-barres. Les situations d'entretien nous conduisent dans les espaces intimes de certains politiques, la cuisine de Philippe Sanmarco, le salon de Michel Pezet avec vue sur le vieux port et la mairie convoitée, des locaux de campagne : les attentes interminables des « Tapistes » dans leur petit local au cours de la campagne municipale de 95, la station-service aux cantonales de 2001 où Nadia Brya se débat avec la chanson de Brassens, le vent et la fin d'une campagne qui bascule. La caméra filme à travers une vitre au siège du PS, on aperçoit juste les visages de ceux qui font et défont des listes qui feront et déferont des destins politiques. On connaît mieux parce qu'on les voit à la télévision, les décors des meetings avec leurs mises en scènes, musiques, drapeaux, chaque parti ainsi embarqué dans la course à la théâtralisation, mais de passer de l'un à l'autre, permet de faire la différence entre les décors et la machinerie du FN (le fronton de l'assemblée nationale barré d'un : sortons les !), les manières brutales de Jean-Marie Le Pen avec les journalistes, Bernard Tapie qui semble s'adresser à chacun individuellement et cette fin de meeting du parti communiste, où les militants debout chantent l'international avec ou non le poing levé, où la lumière est si faible dans ce moment révélateur de la mort du parti, que les visages se découvrent au dernier moment au passage de la caméra. Poussant l'analyse anthropologique de ce qui devient un

corpus de recherche en tant que tel, on peut s'attarder sur les corps, leur stature, les vêtements, les mains, les mots, mais aussi ce qu'on mange, les produits locaux et ceux comme le couscous qui le sont devenus. Il y a ceux qui tiennent à distance les autres, ceux qui se touchent, s'embrassent, se tutoient... *Il y aurait à filmer non point des décors, paysages, cartes postales, images définitives : plutôt des épaisseurs, des densités ou des fluidités, des trames, des relations aussi peu claires que possibles, des dépendances croisées, des jeux sur la frontière indécise entre le domaine intime, obscur, et l'insaisissable territoire des autres.*²⁶⁴

Le travail du chercheur, celui effectué au cours du tournage et du montage au cinéma, révèlent la part d'impensée qui advient à l'insu de ceux qui sont à l'origine de ces projets. La personne qui donne sa parole, son image, la personne enregistrée, filmée, se donne au regard de l'autre, mais celui qui enregistre, celui qui filme se trouve pareillement sous son regard. S'ouvrir aux socio-mises en scène et aux auto-mises en scènes serait ce par quoi le cinéma et la recherche se nouent au monde.²⁶⁵

Cinéma documentaire et récit ethnographique²⁶⁶

Michel Samson et Michel Péraldi dans l'ouvrage *Gouverner Marseille*²⁶⁷ reprennent l'analyse de la scène politique en lien avec la scène urbaine, ils interrogent les figures urbaines imposées qui participent à la construction des identités, mais créent aussi des formes identitaires qui excluent. La question du « communautarisme » est par exemple pour eux un phénomène manipulé par les acteurs politiques qui dénigrent une de ses composantes, celle qui les concerne en premier, liée au christianisme social dont les liens institutionnels et informels entre l'Eglise et des cercles du pouvoir s'exhibent, s'activent mais ne s'énoncent pas.

Le passage des films sur Marseille à l'ouvrage permet la mise en relation des faits et des idées comme acte d'engagement du cinéaste, du chercheur, du journaliste. Le souci de la précision dans le livre devient du détail qui informe au cinéma. Le livre permet de livrer la précision des noms, des contextes, les interviewers ont parlé et les auteurs disposent pleinement du matériau. Il arrive que le fait d'habiter la ville serve à donner des précisions, ainsi par exemple pour les enjeux de l'immobilier dans les quartiers centraux autour de ce qu'ils appellent des « établis » et dont la liste des professions est tellement précise qu'on sait que chaque fois il y a quelqu'un derrière, mais ces données sont mises en perspective avec des statistiques qui peuvent intervenir dans la phrase suivante.

Ce qui est filmé comme décor et qui devient détail signifiant sont des éléments de plusieurs ordres.

²⁶⁴ COMOLLI, J.-L. « Marseille » In *La ville au cinéma*, encyclopédie, sous la dir. De T. Jousse et T. Paquot, Cahiers du Cinéma, 2005.

²⁶⁵ COMOLLI, J.-L. *Voir et pouvoir. L'innocence perdue : cinéma, télévision, fiction, documentaire*, (2004), Verdier, et en particulier *le montage comme métamorphose*, page 143 et suivantes, (1994).

²⁶⁶ L'analyse qui suit est le résultat d'un travail mené avec Laurent Devisme pour préparer le séminaire accompagnant ce cycle.

²⁶⁷ *Gouverner Marseille, enquête sur les mondes politiques marseillais*, déjà cité en particulier, « Des communautés imaginaires et électorales » page 263 et suiv., et la postface des auteurs dans l'édition 2006.

Il y a les moments dans les meetings où les gens mangent : le couscous de madame Masskri, le marchand de saucisson dans un meeting, la tête des gens qui attendent dans les buffets, les repas militants de quartier dans les salles polyvalentes, le plateau de fromage et le coude à coude Samson/Gaudin sur une terrasse aux municipales de 89. La caméra s'attarde sur les détails d'habillement qui parlent : les vieilles blondes du FN, les pantalons des gardians sous la table dans un débat contre la construction d'un pont, mais aussi l'habillement de Samson : jeans, paraboats, chemises bigarrées et la cigarette très présente ! Il y a bien sûr les corps des politiques en meeting, dans et hors les moments de représentations, le ton des voix, les regards.

Ils ont conservé au montage, les choses qui se disent à la fin d'un entretien et qui sont révélatrices, ainsi la fin de l'entretien de Michel Pezet dans son appartement dominant Marseille, où il parle de ses deux vaches qu'il va de temps en temps voir chez ses amis d'Aix qui les « hebergent ». Samson qui le pousse et Pezet de finalement répondre que ce qu'il aime c'est qu'il ne soit pas sûr qu'elles le reconnaissent et qu'il a besoin de vaches pour revivre l'anonymat perdu par la vie publique. Il y a le moment où Weygans montre un vase résultat d'un travail d'insertion dans son arrondissement parce qu'en s'asseyant ils ont failli le faire tomber.

Une différence majeure demeure, le découpage thématique rigoureux dans le livre, la liberté d'association via le visuel et ce qui advient dans le moment et ce qui est associé délibérément au montage : le détail filmé dans un autre moment ou l'image d'archive insérée : comme cette « apparition » très drôle de Deferre sur la coupole du siège du PS juste après sa mort, mais aussi le plan de la sortie des Algériens du bateau, la femme qui ramène un arbre du bled et le gros plan des passeports...ou encore l'association des deux séquences autour de Le Pen, celle où Samson se fait avoir et le moment juste après où Le Pen se fait avoir, dans le 3^{ème} film ! La description est située et situante ! L'écriture cinématographique montre la solidarité spatiale des éléments saisis à la différence du travail écrit du chercheur : travail de proxémie, distance et proximité entre les individus qui se parlent, le rapport aux paroles en situations publiques ; relations de contiguités spatiales du côté du cinéma et davantage du côté des continuités ou ruptures temporelles du côté de la recherche écrite. Le fait d'assumer les conditions de la production de l'énonciation du discours avec la présence permanente de Samson à l'écran aux prises avec les personnes qu'il fait parler, le système d'enregistrement (son et image) et les autres, pose la question du point de vue, sur un mode plus proche de Leiris que de Griaule. L'expression directe et dévoilée sur ce qui permet d'y accéder, permet parfois de voir des choses qui échouent. La nature des interactions varie suivant les personnes interrogées, tenues à distance quand il s'agit du FN, effet de reconnaissance mutuelle et évolution des relations au fil des films. On saisit une évolution vers une forme d'implication de plus en plus visible, accompagnée d'une perte de toute naïveté, Michel Samson va jusqu'à informer de nouvelles qu'il vient de recueillir sur une autre scène pour provoquer une parole dans un autre camp.

La confrontation entre ces deux formes documentaires permet de soulever quelques questions théoriques : celle de la neutralité : regard, langage, écriture, montage sont des mises en forme, travail de construction. La signification n'est pas immanente, donnée, déjà là, antérieure ou extérieure au sujet traité, elle est dans l'acte de celui qui pose la question du sens de ce que l'on observe. Aux

génériques des films, Jean-louis Comolli est donné comme metteur en scène et Michel Samson, comme acteur. Différents types de rationalité cohabitent : explicative, interprétative. L'explication causale du présent par le passé est une des lignes de force, tout se qui se dénoue dans l'enquête autour de la mort de Defferre et comment petit à petit on comprend pourquoi Michel Pezat devient Brutus, ce qui explique la victoire Vigouroux, ayant pourtant quitté le PS. L'explication devient plus structurale, passant par la décomposition analytique des données dans le temps et surtout dans l'espace en parties constitutives puis recomposées dans les termes d'un autre niveau d'analyse et en particulier autour des grandes hypothèses des films et du livre. Il s'agit de rompre avec la légende de « Marseille cosmopolite » alors que Marseille est cosmopolite. La présence de populations d'origines diverses est pris en compte mais l'existence de communautés étrangères qui perdurent dans le temps et constituent une ville-puzzle est écartée. En fait les communautés se mêlent, se fondent, se cognent partout. Le film donne à voir ses évolutions : * synchrétisme de cette femme, madame Masskri qui monte les marches de Notre Dame de la Garde pour demander en Arabe à la bonne mère, dans la séquence suivante, elle répond aux questions en roulant la semoule de couscous puis son fils lui parle de l'ordinateur de son petit-fils et là elle précise que si elle a eu peur pour eux, elle n'a plus peur pour lui, le dernier plan elle prend son petit fils dans ses bras et lui dit : *Hein tu resteras à Marseille avec Mammy ?* La perception est saisie comme immédiate d'une configuration globale, totalité qui ne se laisse pas découpée, attitude plus compréhensive qu'explicative relevant de l'anthropologie culturelle. Dans la communauté arménienne, tout fait sens en bloc : les corps, les accents, ce qu'on boit, ce à quoi on joue, le décor où la scène se déroule. Passage d'une séquence à l'autre, les enchaînements sont logiques quand on regarde les films plusieurs fois, il y a toujours un lien de l'un à l'autre, mais on ne peut tout saisir et les choses se dévoilent autrement que par le seul raisonnement. Il s'agit de montrer plus que démontrer, le détail n'est pas objet d'une perception fragmentaire mais d'une saisie globale, compréhension d'une totalité irréductible et signifiante, au-delà des faits, non pas seulement une forme mais un sens, le voir indissociable du sens, le sens inséparable du sensible.

CONCLUSION

Les représentations sociales, qu'elles sortent du cadre des sciences sociales ou qu'elles soient produites par la littérature, le théâtre ou le cinéma posent des questions éthiques et politiques qui s'enrichissent mutuellement si l'on interroge ces différents champs, comme le fait Howard Becker à propos des logiques de transformations, de fabrications, de représentations et d'interprétations propres à chacun : *je ne suis pas convaincu qu'il n'y a pas une manière qui soit la meilleure pour parler de la société. De multiples genres, de multiples méthodes, de multiples formats peuvent tous faire l'affaire.*²⁶⁸

Les méthodes par entretien et par observation posent la question de la distance à l'autre à laquelle l'observateur se place pour voir et écouter. Le chercheur lorsqu'il construit sa position dans la durée comme dans l'expérience de *participation observante* sur le site des jardins, se positionne plus nettement sur le registre de la sociologie compréhensive. Force est de constater que cette sociologie est difficilement reproductible et n'évite pas tous les pièges, ceux propres aux enquêtes menées de l'intérieur avec le risque de la surestimation de sa portée dans le parcours intellectuel du chercheur autant que dans la mystique du terrain que les autres peuvent entretenir en lui demandant de témoigner et de re-témoigner de cette expérience, devenue exemplaire par sa seule durée. Les paroles recueillies, les choses dites, les réalités observées et décrites, ne garantissent pas une quelconque vérité sur le monde social.

Ces enquêtes longues et celles menées toujours dans les mêmes contextes sont devenues des positions de veille sur des moments de basculement, de transformation des rapports sociaux et de modification de la représentation et de la place des classes populaires, points centraux sur lesquels je vais revenir dans ma troisième partie. Mais ces données restent fragiles, partielles, parfois plus proches de symptômes, quand d'autres se révèlent plus consistantes, comme l'écrit Olivier Schwartz dans sa postface sur la sociologie compréhensive déjà citée à l'ouvrage d'Anderson sur les Hobos : *ainsi se constitue, à travers une série continue de petites « décisions » interprétatives, un « halo » de « quasi-données » qui entourent des « données dures », et l'aident à les comprendre, rappelant la nécessaire prudence face à de telles approches.*

Dans cette seconde partie, j'ai voulu montrer comment je tente de redonner la complexité des logiques individuelles et intra-individuelles, de brouiller les limites artificielles propres à tout classement, d'épaissir les lignes de séparation et de fait, les hypothèses levées dans ma première partie se trouvent pour partie infirmées. Quand je rentre dans l'infini détail des conflits quotidiens de dix ménages d'une même cage d'escalier, je spécifie la notion d'hétérogénéité depuis longtemps utilisée pour parler des quartiers d'habitat social²⁶⁹ en donnant à voir de l'intérieur comment les parcours résidentiels et les parcours professionnels, les effets de génération interagissent. *L'infradialectique quotidienne du familier et de l'étranger* que mon travail de près de dix ans sur un site

²⁶⁸ Howard S. Becker, *Comment parler de la société*, déjà cité, « pour conclure », p. 295 et suivantes.

²⁶⁹ Je fais référence au devenu célèbre article de Chamborédon, J.C. et Lemaire, M. : « proximité spatiale et distance sociale – Les grands ensembles et leur peuplement », RFS, XI, 1970, 3-33.

de jardin a révélé, montre comment cette hétérogénéité grandissante des classes populaires se régule dans des accords pratiques quotidiens, infra-politiques mais dont la force est bien réelle. Le processus de quotidianisation permet parfois de construire un *nous*, au-delà de ce qui sépare, révélant des logiques d'appropriation en dehors de la propriété privée. Il ne s'agit pas de nier les préconstructions du monde social, ni les rapports de domination mais ces principes de reproductions ne doivent pas masquer les appropriations, déplacements, transformations et inventions qui se jouent à la fois dans les pratiques et les interactions des acteurs.

Mais en divisant ainsi la restitution du travail, j'ai perdu sur une autre face, celle qui livre l'origine, les raisons bonnes ou mauvaises de la décomposition du social en entités empiriques, unité de base de l'enquête ethnographique. Olivier Schwartz rappelle que ces unités de bases ne se limitent pas au *microscopique*, qu'elles peuvent porter sur des institutions, voire des groupes d'individus, comme les interactionnistes le pratiquent. L'unité elle-même est alors une séquence interactionnelle, celle qui constitue le problème pointé dans la recherche engagée. En reprenant dans la présente partie mes enquêtes par le prisme de la méthode et des formes énonciatives, j'ai mis l'accent sur cette attitude à laquelle la mienne ne se résume pas. Car l'approche microsociale par des situations privilégiant les interactions n'exclut pas les effets des logiques structurelles. J'ai plusieurs fois rappelé que l'ensemble de mes terrains se situent à Nantes et surtout dans les quartiers d'habitat social ou ont été choisis en suivant des personnes résidant dans ces quartiers mais pratiquant d'autres territoires, toutes privées de la propriété privée du logement et partageant comme seule communauté de destin, cette forme de dépossession qui n'exclut pas des formes de recompositions sociales identitaires positives à condition de se donner les moyens de les voir et de les analyser. Le choix de ces objets de recherche se fonde sur le repérage de situations révélatrices des processus de négociations concernant des personnes des classes populaires et les forces techniques et politiques impliquées dans ces processus.

TROISIÈME PARTIE

CULTURES POPULAIRES SPATIALISÉES OU L'EFFET QUARTIER À NANTES

*Ces jours là je n'oublierai jamais franchement
Ah ce bonheur là !
C'est marqué à vie*

*Mes enfants je les ai mis à l'école Jean Zay et moi j'ai été toute la matinée au marché, tranquille
J'avais pas d'argent pour acheter mais je regardais partout
Je suis rentrée dans notre appartement six pièces, je courrais dans le couloir
Avant en Algérie, je vivais avec le beau-frère, la belle sœur, ma belle mère
J'avais une pièce avec mes cinq gosses, un qui dort par là, l'autre ici
Et là mon dieu, je courrais dans le couloir, c'était rue du Lot, j'avais mon HLM !
Comme j'avais pas les meubles, ça résonnait. !
Chez l'Emmaüs, ils nous ont donné pour dormir et la table, les chaises, les verres, tout !
J'avais une casserole, je mets mon café, préparer mon café que je mets dans une carafe
Je lave ma casserole et je fais ma cuisine mes pommes de terre, mes pâtes et tout !
Ah ce bonheur là !*

Madame B. (2010), arrivée à Nantes en 1975

Les recherches reprises dans cette partie concernent les classes populaires vivant dans les grands ensembles et les cités d'habitat social de Nantes, l'histoire de ces espaces résidentiels et des politiques publiques qui s'y sont succédées mais aussi les pratiques et les formes de sociabilités et d'urbanités des locataires dans et hors des espaces résidentiels. Les deux premières parties ont permis de développer les contextes et conditions dans lesquelles ces recherches ont été conduites, les modifications tant au niveau des problématiques engagées que des méthodes mises en œuvre qui en ont découlé. Cinq chapitres composent cette troisième partie.

Le premier chapitre revient sur la construction et les premières expériences de réhabilitations des grands ensembles de l'agglomération nantaise, incluant l'exemple de deux opérations majeures situées l'une à Rezé et l'autre à Saint-Herblain, leur existence ayant fortement influencé l'histoire nantaise du logement social. Ce chapitre pose un premier fil rouge autour de la place des HLM dans le système municipal et les relations entre l'Etat et la Ville autour des politiques publiques initiées par l'un et mises en œuvre par l'autre.

Le second chapitre travaille l'hypothèse d'une fonction laboratoire de ces territoires, reposant sur l'hétérogénéité de la population de la première génération de locataires et sur l'importance des engagements que ces nouveaux quartiers vont susciter, à l'origine de trajectoires résidentielles, professionnelles et politiques qui continuent de marquer la culture politique locale.

Le troisième chapitre est consacré à l'interprétation municipale des politiques publiques concernant les quartiers de la Politique de la Ville et les dispositifs de démocratie locale, il pose l'hypothèse de la ville animatrice.

Le quatrième chapitre rend compte d'enquêtes de type ethnographique menées sur des micro territoires sur les pratiques habitantes et les effets des mesures de transformations de ces territoires. Il témoigne d'une fragilisation de la place des classes populaires liées à un double processus d'individuation et de paupérisation, il pose l'hypothèse d'un déni progressif de la culture populaire.

Enfin, le cinquième et dernier chapitre analyse les contradictions d'une Ville engagée simultanément dans la compétition des villes de province et misant à ce titre sur le développement et l'ambition, et qui continue de vouloir assurer les valeurs de solidarité et d'hospitalité. Ce sont avec les enquêtes menées auprès de Nantais venus d'ailleurs, que se prolonge cette histoire de la place des classes populaires localement saisies dans des trajectoires individuelles et dans des processus collectifs de négociation.

CHAPITRE 1 – LES NOUVEAUX QUARTIERS POPULAIRES

A Nantes, moins que dans d'autres villes du fait de la situation des grands ensembles dans la ville-centre et non dans des communes périphériques, voire même pour certains dans des situations proches du centre ville, le terme banlieue qui renvoie à une urbanisation périphérique, semble inadéquat. L'étalement urbain de l'agglomération nantaise a fait son œuvre pour venir circonscrire les plus excentrés des grands ensembles et le changement d'échelle administrative et le phénomène de métropolisation n'ont fait que les recentrer davantage.

15 000 logements en 15 ans²⁷⁰

La crise du logement cumulée avec les effets des bombardements de 1943 (destructions sévères à Nantes et quasi totales dans le cas de Saint-Nazaire), le retour des sinistrés et réfugiés des campagnes alentour et très vite la reprise de la production et l'augmentation rapide de la population ont créé une situation d'urgence avec un déficit de 100 000 logements. Nantes est déclarée ville sinistrée dès 1943. Gabriel Chéreau, alors jeune avocat à Nantes, s'inquiète des projets de l'architecte Roux Spitz, officiellement chargé de la reconstruction de la ville. Il contacte son ami Le Corbusier pour appuyer son étude : « Destins de Nantes ». Ses Plans s'inspirent des travaux de l'ASCORAL (Association des Constructeurs pour la Rénovation Architecturale) fondée en 1943 par Le Corbusier et dont Gabriel Chéreau est membre. La ville de Nantes sera finalement reconstruite selon les plans de Roux-Spitz et le projet de Gabriel Chéreau de « Nantes Ville Radieuse » est refusé. Ensuite, la fin des années cinquante et la première moitié des années soixante vont voir une transformation radicale de l'échelle des chantiers de construction du logement social.

La genèse du premier grand ensemble nantais, celui des Dervallières, remonte à 1947 avec l'achat du terrain par l'Office Public d'HBM, le projet devient « un grand projet d'intérêt national » en 1950 et en 1951 : « un chantier d'expérience » devant permettre de construire 300 logements par an pendant cinq ans. Maurice Favraud est désigné par le MRU (Ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme) comme architecte avec un correspondant local, Maurice Ferré. Des conflits agitent alors le Comité de patronage des HBM autour du projet de la maison radieuse et de l'architecture fortement contestée de Le Corbusier. Le plan masse des Dervallières s'inspire d'un tableau du « De Stijl » représentant 18 bâtiments, des barres noires élégamment disposées d'une manière perpendiculaire, le Ministère accepte le projet au seul vu du plan masse, au grand dam du comité local. Mais malgré l'urgence, les freins demeurent : législatifs, conflits au sein de l'Office public, relations parfois houleuses entre le national et le local, adaptation tardive du secteur du bâtiment. La première tranche des 2500 logements des Dervallières ne commence qu'en 1956 et deux ans plus tard, une deuxième tranche de près de 800 logements est programmée en « secteur haute productivité » procédure expérimentale visant à accélérer la production. La construction est engagée, bien que longue et difficile, la fascination de l'échelle est telle que toutes les forces se mobilisent. La Cité de la Contrie (immeubles

²⁷⁰ HALGAND, M.-P., PASQUIER, E., *La construction d'un patrimoine*, déjà cité. Tout ce qui concerne le patrimoine HLM doit beaucoup à l'apport de Marie-Paule Halgand, historienne du logement, avec qui je collabore depuis près de vingt ans. Une campagne photographique a été réalisée à cette occasion par Bernard Renoux.

et maison jumelées) récemment construite,²⁷¹ lieu d'expérimentation misant sur l'utilisation d'un tout nouveau béton cellulaire, s'avère ne pas être étanche, la presse déclare : *La Contrie, cité lacustre !* ou encore *Les taudis neufs de la Contrie*. Des désordres apparaissent dans d'autres cités neuves, construites avec des procédures d'urgence qui se démultiplient : « logements à normes simplifiées », « logements de première nécessité », « logements économiques normalisés », (aussi dénommés « opération million »), « logements populaires familiaux », « économie de main d'œuvre » et autres « cités d'urgence » obtenues sous la pression des mouvements des « sans logis » de l'Abbé Pierre. Au nord de Nantes, des cités sont construites en limite des champs, quelques centaines de logements à chaque fois suivant les opportunités foncières, le nombre n'est jamais inférieur à 200 logements. La cité du Breil-Malville est programmée en urgence dans le prolongement des Dervallières pour loger les rapatriés d'Algérie, parmi eux : beaucoup d'agents de police qui cohabiteront parfois difficilement avec les premières familles originaires du Maghreb suite au regroupement familial. Petit à petit, l'Office rentabilise les investissements et détourne les difficultés de mises en œuvre, en reconduisant les marchés de logement d'une opération à l'autre.

Deux ZUP voient le jour : La ZUP ouest Nantes-Saint-Herblain, la ZUP Beaulieu-Malakoff. La ZUP ouest est confiée à la Société d'Équipement de Loire-Atlantique créée en 1959 par la Caisse des Dépôts et Consignations. Tous les promoteurs sociaux sont impliqués dans cette réalisation qui compte 3500 logements HLM, soit la moitié du total de logements livrés. Là aussi des logements aux financements différents sont entrepris (HLM, PSR, ILN). En 1967, l'Office gère 8000 logements et de nombreux chantiers sont en route, l'embauche du personnel est constante et un nouveau siège est en construction. La fin des années soixante voit une transformation des projets due à l'évolution des politiques nationales et aux modifications des opportunités foncières, il reste encore quelques propriétés et de vastes étendues maraîchères. La construction du grand ensemble de Malakoff au bord de la Loire est liée à l'urbanisation de l'île Beaulieu qui lui fait face. Un plan de ZUP prévoit 6500 logements dont 1500 à Malakoff, si les textes instituant les ZUP ne comportent aucune obligation quant au nombre de logements sociaux à construire, il est impensable de prévoir une ZUP sans HLM qui seuls permettent une rentrée de fonds assurée dans les meilleurs délais. L'emplacement réservé aux HLM est imposé à l'Office Public par la Société d'Équipement de Loire Atlantique sur les vingt hectares de Malakoff, soit sur l'autre rive de la Loire permettant ainsi de profiter des avantages financiers sans faire fuir les promoteurs privés, la suite de ce quartier en sera durablement marquée et le projet actuel du Grand Projet de Ville Malakoff-Pré Gaucher peut pour partie se lire comme la correction de ce choix de départ. Puis la destruction des derniers baraquements au Nord de Nantes est enfin envisagée, l'État engageant dans le cadre du cinquième plan, des crédits au titre de Programmes Sociaux de Relogement. (P.S.R.), c'est la construction de la Petite-Sensive, puis celle du Chêne des Anglais, entraînant des luttes urbaines analysées dans la première partie.

En 1972, Olivier Guichard, ministre de l'équipement et de l'aménagement du territoire, fait passer la circulaire qui porte son nom datant la fin des grands ensembles. Il marque fortement l'histoire politique de la Région, membre influent du RPR, maire de La Baule et président de la Région des Pays

²⁷¹ Cf Partie 1, chapitre 3

de la Loire de 1974 à 1998. La construction de logements sociaux va se poursuivre jusqu'en 1977 avec toute une série de modèles dits « prêts à construire » dans les quartiers Est et Nord de la Ville. En quinze ans, l'Office Public a construit plus de quinze mille logements. Comme l'analyse Annie Fourcault, le projet social qui sous-tend l'entreprise a été à Nantes comme ailleurs largement improvisé et peu explicite, l'enjeu est bien de sortir les citoyens des taudis, d'inventer une politique moderne et humaniste de l'habitat.²⁷² L'histoire nantaise vérifie le rôle considérable de l'Etat et du modèle original d'économie planifiée et administrée. C'est la gestion de cet héritage au niveau architectural, urbain, social et politique qui va mobiliser les acteurs - et les chercheurs - dans les décennies suivantes.

Le scénario de la livraison d'un grand ensemble

Les modèles urbains et constructifs, mis en œuvre à Nantes par l'Office Public d'HLM ne sont pas différents de ceux qui s'érigent partout en France – et ailleurs - à la même époque, les manières de les mettre en œuvre révèlent la partition très forte de la sphère HLM vis-à-vis des autres acteurs qui font la ville et par voie de conséquence la conception de territoires « à part », nettement différenciés des autres quartiers de la ville. Le scénario type de la livraison d'un grand ensemble rédigé à partir de la relecture systématique des procès verbaux des conseils d'administration permet d'en rendre compte.

Sur une période de deux ou trois ans maximum, se suivent l'achat des terrains avec ou non procédure d'expropriation et la présentation du plan-masse et du programme en lien avec le montage financier. Les opportunités de financement dues au « prêt à construire » ou autre « programme pour la résorption de l'habitat insalubre » expliquent seules la programmation (catégories, types et nombres de logements), l'analyse d'une demande spécifique n'est jamais perceptible à travers les débats au conseil d'administration. Le choix du concepteur va de soi, ce sont toujours les quelques mêmes concepteurs qui sont introduits au cours des conseils d'administration pour présenter le projet en cours. Comme le secrétaire de séance prend tout en note, l'effet d'entre soi entre techniciens, administrateurs, maîtres d'œuvre puis ensuite représentants des locataires, est sensible. Tous participent d'un élan moderniste, confiants dans le progrès et dans le sentiment enthousiasmant d'en finir enfin avec l'éternelle crise du logement. Au cours du mois suivant, les négociations de prêts complémentaires se poursuivent entraînant quelques modifications de programmes : là une tour de plus, ici vingt grands logements en moins. La programmation du centre commercial suit de quelques mois celle des logements : taille de la supérette, appel à concurrence pour locations des commerces. Le raccordement à l'égout et à l'ensemble des réseaux est la seule occasion d'échanges avec la municipalité. La question des transports en commun n'est jamais abordée. Les grands ensembles se fabriquent comme des isolats. Le prix de revient en lien avec la fixation du montant des loyers et la dénomination des voies annoncent l'arrivée des habitants : les peintres aux Dervallières, à l'exception de Paul Gauguin²⁷³, les pays à Malakoff : Angleterre, Suisse, Tchécoslovaquie, Luxembourg, Norvège, Hongrie ...et la rue de la Corse qui gagne ici un statut d'autonomie, des villes de l'Est de la France pour

²⁷² DUFAUX, F., FOURCAULT, A. (sous la direction), *Le monde des grands ensembles*, Créaphis, 2004.

²⁷³ On se souvient qu'il a été choisi par mon père pour baptiser la rue du lotissement dans lequel j'ai grandi, voir partie 1.

les quartiers Est : Nancy, Metz, Valenciennes. Les baraquements canadiens de relogement installés à la fin de la guerre expliquent que les villes du Canada se trouvent à Nantes Nord, Jacques Cartier rejoignant l'explorateur. Quand le quartier va s'étendre, ce sont les villes bretonnes qui prennent le relai : Douarnenez, Concarneau, Pont-Aven, Brest, Le Guilvinec... Cette dimension apparemment anecdotique ne l'est pas si l'on considère que cette manière de baptiser les rues en série et de façon quasi générique, est un élément de plus de différenciation avec le reste de la Ville historique. Le rapport créé entre mémoire collective et mémoire individuelle, à travers la réinvention liée aux parcours quotidiens indexés à des noms de rues souvent liés à des personnages et à des événements historiques et qui s'inscrivent au fil de l'Histoire participent du microcosme de la vie quotidienne tel que l'a étudié Marc Augé²⁷⁴ à propos du métro parisien. Vient ensuite l'aménagement des espaces verts et des abords. La location du local résidentiel à l'Office des centres sociaux, la cession de terrains pour le groupe scolaire et la construction du bassin pour les enfants préfigurent la vie du nouveau quartier ainsi que les réservations de logements par les administrations ou le C.I.L.. Les contrats d'entretien des ascenseurs et le premier contentieux pour dégâts des eaux sont les étapes suivantes de la vie du bâti, la nomination du gardien et les frais de dossier et honoraires d'avocat pour le premier locataire mauvais payeur, celles de la vie sociale, preuves que les habitants sont arrivés. Des demandes émanent ensuite d'habitants des cités HLM qui sollicitent l'installation de cabines téléphoniques et réclament le prolongement des lignes de transports en commun, ils se plaignent parfois de l'absence de commerces. Le Conseil d'Administration va souhaiter pour la sécurité des habitants, l'installation de cabines téléphoniques *accessibles à tous et à toute heure* mais l'administration des P.T.T. craint la dégradation des appareils et subordonne leur mise en place à un engagement de la Ville qui doit supporter les frais de remise en état. La Ville refuse et contraint l'Office Public à gérer cette question, le téléphone représentant *un accessoire du logement au même titre qu'un parking ou un centre commercial*. L'installation des appareils se fait tardivement dans certains halls et pendant ce temps, les gardiens d'immeubles, seuls détenteurs de téléphones, continuent à être sollicités de jour comme de nuit par les locataires.

Les grands ensembles sont dans la plupart des cas dotés d'un lieu de culte catholique, ces nouvelles paroisses étant le plus souvent fondées à partir des paroisses plus anciennes situées dans des proximités urbaines. Ces édifices sont assez peu manifestes sur le plan architectural, ils peuvent même comme à Malakoff ou à Bellevue, être situés de manière à n'être pas visibles. Le grand ensemble est un morceau de ville à part, ni quartier, ni paroisse, les formes de centralité anciennes sont remises en cause dans la forme et dans la symbolique des repères, formes architecturales et urbaines représentent les principes laïques et républicains de l'égalité. L'espace espacé, tel que défini par Jean-Loup Gourdon²⁷⁵, conséquence de la séparation des fonctions et de la dissociation du mouvement et de l'établissement voulues par la Charte d'Athènes, est discontinu, décroisé et la loi d'intercommunication est le branchement de loin en loin, au lieu du vis-à-vis, de la contiguïté, du croisement immédiat et multiple que mettait jusque-là en œuvre partout le système rue et route. Formes architecturales archétypales (barre, plot, tour) en font des territoires immédiatement repérables comme HLM mais le principe de voirie en dents de peigne et souvent en cul de sac fait qu'il

²⁷⁴ AUGÉ, M., *Un ethnologue dans le métro*, Paris, Hachette, 1986.

²⁷⁵ GOURDON, J.-L., *La rue, essai sur l'économie de la forme urbaine*, L'Aube, essai, 2001.

est difficile de circuler sur le modèle de la rue reliant vides et pleins et rattaché au réseau urbain dans son ensemble.²⁷⁶

Les conséquences à long terme des opportunités foncières

Il faut distinguer parmi les grands ensembles nantais, ceux qui ont dès l'origine constitué des ensembles homogènes de logements sociaux, voire même pour deux d'entre eux, de logements uniquement gérés par le seul Office Public HLM de la ville de Nantes (Dervallières, Malakoff), ceux qui se sont construits sur des terres agricoles ou maraîchères et qui ont inclus des espaces résiduels déjà construits, comme les constructions le long des voies d'accès ou des lotissements antérieurs (Nantes Nord et Nantes Est) et la ZUP de Bellevue, à la fois à cheval sur deux communes (introduisant de fait plusieurs bailleurs sociaux) et constituée d'opérations privées (individuel sur les marges et copropriétés privées de types barres et tours). Ce sont les opportunités foncières qui expliquent ces différences qui vont peser fortement sur le devenir de ces territoires. Si pour les Dervallières, opération construite sur l'emprise d'un parc entourant un château, et Malakoff, rive de Loire jusqu'alors non constructible, les positions dans la ville sont relativement centrales, l'homogénéité du parc social va dans les deux cas modeler une histoire sociale spécifique. Le Sillon de Bretagne à Saint-Herblain et le grand ensemble de Malakoff se situent en positions d'entrées de ville, ils vont connaître plus que d'autres grands ensembles, plus diffus et moins visibles, l'effet de retournement décrit par Bordreuil.²⁷⁷ *Les cités sont - étaient - parmi les "figures rhétoriques" privilégiées du discours de la modernité, toutes pétries de convictions étalées. Elles avaient une valeur édifiante, étaient faites pour être vues et pour qu'une société se voit à travers elles : miroirs où la ville était conviée à contempler sa modernité et sa force, elles deviendront tout naturellement l'emblème idoine de la crise urbaine(...). Les habitants s'y trouvent en effet désignés à la vue de tous, à la fois comme "à part", c'est-à-dire "entre eux", et en plus comme "les mêmes". La "forme grand ensemble", vue de l'extérieur, c'est-à-dire souvent de loin, donne à penser qu'elle loge de l'identique alors même que c'est l'hétérogénéité qui est sa caractéristique la plus discriminante. Il faut ajouter à cela que cette "vue de l'extérieur" n'est pas une vue imparfaite ou partielle. C'est bien en effet comme monuments (à la modernité) que ces ensembles se construisent, et la monumentalité ne se "consomme" bien que dans le recul. Mais surtout, et dans la pratique, il faut être un habitant de ces quartiers pour les appréhender de l'intérieur. Dès lors nous dit Bordreuil, ces cités imposent la fiction d'une identité générique et le "malheur d'être avec ces gens-là", puisque l'individu s'y trouve considéré comme un "avec", d'où l'anxiété quand, d'une cage d'escalier à l'autre, une dénivellation sociale se creuse ... et menace donc de contaminer l'identité générique.*

Les grands ensembles homogènes, composés à 100% de logements HLM à plus forte raison quand ils sont gérés par le seul Office Public ne permettent pas les stratégies d'évitement dans les manières de se situer géographiquement et socialement qu'autorisent des quartiers plus hétérogènes mêlant différents bailleurs et des copropriétés privées. A Nantes plus que dans d'autres villes, le statut

²⁷⁶ BORDREUIL, S., « L'importance des formes dans l'existence du stigmaté : la dramatisation architecturale » dans l'article « Les gens des cités n'ont rien d'exceptionnel » In En marge de la ville, au cœur de la société : ces quartiers dont on parle, déjà cité.

²⁷⁷ Idem.

d'occupation est une distinction assez franche car il n'existe pas de grandes copropriétés dégradées²⁷⁸ et le modèle de l'habitat pavillonnaire, même très modeste, en accession à la propriété va longtemps résister et résiste encore comme idéal-type.²⁷⁹ Quand le tissu urbain est hétérogène, il ménage des espaces résiduels ou de faible valeur foncière qui offrent le premier ancrage sur lequel une petite économie peut prendre appui, qu'elle relève de l'économie souterraine ou de l'économie sociale liée à la sphère associative. Il a fallu plusieurs décennies et plusieurs cycles marchands (à la baisse) pour que les galeries marchandes de la première heure recréent ces espaces résiduels après avoir perdu leur valeur foncière.²⁸⁰ Les proximités urbaines vont également peser dans les histoires collectives qui vont se développer par la suite, ainsi pour exemple, le lotissement Castor du chemin du Massacre, juste en face du grand ensemble des Dervallières dont le principe initial d'auto construction coopératif créait dès l'origine des valeurs de solidarité de proximité, cette dynamique va dépasser le seul registre de la construction et les seules limites du lotissement initial, bon nombre d'actions seront portées dans le grand ensemble voisin par des militants qui ont traversé la rue. L'étalement de l'agglomération nantaise a fait aussi son œuvre et le tissu pavillonnaire est venu envelopper les quartiers d'habitat social, la marginalisation croissante d'une partie de la population de ces quartiers s'est accompagnée à l'inverse, d'un recentrement géographique des territoires, mais par contre, les phénomènes de gentrification sont à l'œuvre dans les lotissements voisins qui logeaient au départ des ouvriers, les maisons vendues une à une voient en effet arriver des cadres, des représentants des professions libérales, satisfaits de trouver des maisons avec jardins à proximité de la ville-centre.

Un monument d'habitat social²⁸¹

Si à Nantes comme ailleurs, les mécanismes financiers et des modes opératoires, mis en œuvre pour construire les grands ensembles, ont pour partie neutralisé l'action municipale, la construction de certaines opérations dans des communes de la périphérie nantaise sont le résultat d'expérimentations portées par des acteurs locaux, parmi eux des Chrétiens, patrons, intellectuels éclairés ou simples salariés, engagés dans le mouvement coopératif d'habitation. L'histoire de la Maison Radieuse à Rezé et celle du Sillon de Bretagne à Saint-Herblain, monuments chacun à leur manière, sont emblématiques aussi de l'histoire du logement social, leurs deux histoires sont en effet de véritables analyseurs des contradictions du logement social toujours tiré entre questions spatiales et sociales, innovation architecturale et utopie sociale.

Rezé, commune limitrophe de Nantes au sud de la Loire, a vu l'édification de la seconde « cité radieuse » de Le Corbusier. A la différence de l'opération expérimentale de Marseille ou de celle de Firminy, réponses à des commandes « politiques », le projet rezéen est une initiative locale. La société

²⁷⁸ FORET, C. - *Trajectoires de l'exclusion - recomposition sociale et processus de territorialisation dans l'espace d'une copropriété disqualifiée* - CNAF - Décembre 1986.

Cf également PASQUIER, E., VOLPE, E., *Une semaine une ville*, La cité de Petit-Bard à Montpellier.

²⁷⁹ Cf Partie 2 dans le chapitre deux : « l'itinéraire- type d'un ménage ordinaire »

²⁸⁰ Cf HATZFELD, H. , HATZFELD, M., RINGART, N., *Quand la marge est créatrice. Interstices urbains initiateurs d'emploi*, l'Aube, 1998.

²⁸¹ BATAILLE, Ph., PINSON, D., « Maison radieuse, Rezé, évolution et habitation ». Plan Construction 1990 et <http://www.maisonradieuse.org/>

coopérative H.B.M., La Maison Familiale, née en 1911 est relancée après guerre par la Caisse d'Allocations Familiales et des militants chrétiens. C'est le noyau de dirigeants de la Maison Familiale qui va être à l'initiative du projet d'unité d'habitation de Rezé. Entouré de patrons comme Emile Decré, de travailleurs indépendants et de salariés, Gabriel Chéreau, écarté comme on vient de le voir de la reconstruction nantaise, à l'époque vice président de la maison familiale et vice président de la C.A.F., propose à ses collaborateurs de confier l'étude à Le Corbusier. La Maison Familiale veut profiter des conditions de prêt unique des HBM pour promouvoir un mouvement de construction d'une grande importance. En décidant de faire appel à Le Corbusier pour édifier des logements sociaux exemplaires, l'idée de la Maison Familiale est de bâtir des logements de construction moderne, et surtout de montrer que ceux-ci sont possibles à moindre coup. La ville de Rezé, à la différence de Nantes et du Département, très réticents au projet et à l'architecte, apporte sa garantie financière à la Maison Familiale sur l'ensemble de l'emprunt et se porte caution des 85 % prêtés par l'Etat. Les critiques et les polémiques sur l'utilisation abusive des prêts HLM s'étalent alors dans les journaux. Gabriel Chereau devient ensuite le conseiller juridique de Le Corbusier et son avocat lors du procès intenté contre le bâtiment de Marseille par la Société pour l'esthétique de la France. Les premiers habitants vont arriver en 1955 après un chantier très rapide de dix-huit mois, performance remarquable et remarquée à l'époque. Le bâtiment, situé dans un parc boisé de 6 hectares, visible de très loin, est une barre épaisse (19 mètres) sur pilotis, de 108 mètres de long et de 52 mètres de large. Sa structure en béton armé abrite six « rues intérieures » qui desservent les 294 logements en duplex (montants et descendants) sur 17 niveaux. Les appartements se prolongent sur des loggias peintes aux couleurs-phare du mouvement moderne. Une école maternelle est située sur la terrasse.

La location coopérative est retenue comme statut d'occupation, les habitants apportent 15% de la valeur du logement à l'emménagement et payent ensuite un loyer, ils sont détenteurs d'actions de la société qui peuvent être cédées ou échangées. En 1971, la loi Chalendon supprime les sociétés coopératives et les locataires-coopérateurs doivent choisir. La loi offre alors trois solutions aux habitants : être locataire HLM simple ; être locataire HLM privilégié (avec paiement du loyer d'équilibre) s'ils ne demandent pas le remboursement immédiat de leurs actions ; être propriétaire. Le bâtiment relève depuis d'un statut de co-propriété, la société HLM Loire-Atlantique Habitations²⁸², issue de la Maison familiale, assurant la location des logements non acquis (232 puis 199 à la fin des années 80 sur les 294 appartements que compte le bâtiment). Les différentes interventions qui vont marquer la suite de l'histoire du bâtiment (restauration, mise en conformité, adaptation, réhabilitation) concernent la totalité des logements ou les seuls logements locatifs, elles mettent chaque fois en jeu le débat entre la fidélité à l'œuvre et/ou son adaptation. Une population d'amateurs de Le Corbusier vient progressivement s'y installer, en particulier des architectes dont les attitudes varient entre deux pôles, les uns défendent la conservation scrupuleuse de l'état initial, les autres considèrent que la modernité voulue par Le Corbusier impose une réadaptation aux usages et pratiques contemporains²⁸³. Le bâtiment est classé monument historique en 2001. L'Association des Habitants de la Maison radieuse, créée dès l'origine, continue d'assurer la gestion et l'animation de

²⁸² Aujourd'hui Atlantique habitations

²⁸³ Le film documentaire *Dans la maison radieuse* de Christian Rouaud est sur ce point très éloquent, 2005, 52 minutes.

l'appartement témoin. La composition sociale actuelle tient donc à la cette histoire architecturale, formelle et symbolique ainsi qu'à la composition hétérogène de la co-propriété permettant d'assurer un renouvellement de la population sur deux modes : celui du peuplement en locatif social entraînant l'arrivée de populations n'ayant aucune idée de l'enjeu patrimonial qui s'y joue (j'ai ainsi suivi le refus d'un appartement dans « Le Corbu » par une famille de réfugiés politiques sur le critère esthétique en toute méconnaissance des nouveaux principes de mixité) et celui d'une population détentrice d'une culture architecturale et/ou attirée par la qualité et la spécificité des espaces et la dynamique d'un mode d'habiter qui s'y perpétue, l'association proposant de nombreuses activités (bibliothèque, club vêtements, jardins potagers...). On peut mettre en parallèle l'évolution du bâtiment Némausus à Nîmes, conçu par Jean Nouvel passé du logement social à la co-propriété privée depuis la mise en vente des logements en 2000, l'année où Jean Nouvel présente Némausus à la biennale de Venise, comme la préférée de ses œuvres. Un bâtiment peut véritablement porter deux histoires et deux mémoires suivant le fil qu'on décide de suivre, car au regard du logement social, Némausus peut aussi se lire comme un échec puisque la mise en vente des logements douze ans après leur livraison est liée à un état déficitaire et à une impossibilité à faire coïncider les goûts et budgets des demandeurs de logements sociaux, les loyers étant plus élevés du fait de surfaces voulues plus grandes par le concepteur²⁸⁴.

Le Sillon de Bretagne : utopie et désillusions²⁸⁵

Le Sillon de Bretagne est situé aux portes ouest de la Ville sur la commune de Saint-Herblain, il focalise plusieurs dimensions de la culture politique locale, tant au niveau de sa conception architecturale que sociale, de l'histoire de sa gestion, que de la manière dont les solutions vont être trouvées et appliquées pour répondre aux dysfonctionnements qui sont rapidement apparus. Cette opération est plus directement héritière de l'idéologie solidariste du socialisme utopique que les opérations nantaises déjà décrites. Les promoteurs de ce projet, des Chrétiens progressistes, militent depuis les années cinquante en faveur du logement des catégories sociales les plus démunies. Après avoir organisé et soutenu un mouvement de squatters, ils créent une association (l'ANEAC : association nantaise pour l'équipement, l'aménagement et la construction) avant de fonder le Toit coopératif, société coopérative HLM devenant société anonyme d'HLM en 65, prenant le nom de Home Atlantique en 1968. Les plus actifs des dirigeants sont au PSU, ils sont porteurs d'une idéologie autogestionnaire. Le Préfet accorde l'autorisation d'acheter 12,5 hectares de terrains à la société d'HLM en 1965 et le premier projet architectural est présenté en 1967, il est composé d'un ensemble

²⁸⁴ Cf *Némausus, une HLM des années 80*, film Arte, 1995, Stan Neuman et Richard Copans ; *Journal Libération*, 29 Juin 2000 : « Némausus, un paquebot à vau-l'eau. Déficitaire et critiqué, l'immeuble nîmois construit en 1987 est mis en vente. ».

²⁸⁵ Plusieurs recherches ont nourri ce paragraphe, la plus récente étant : DEVISME, L., PASQUIER, E., LAUA, « Daniel Asseray et la question urbaine. La Politique de la Ville par l'approche biographique », Délégation Interministérielle à la Ville, bon de commande N° A267A, Décembre 2002. Sources : entretiens biographiques de Daniel Asseray, articles et ouvrages produits par moi-même et par des chercheurs en sciences sociales, articles écrits par Daniel Asseray lui-même à l'occasion d'interventions dans des colloques ou lors de la publication de dossiers sur les grands ensembles, revue de presse de l'époque, documents produits par le Home-Atlantique pour accompagner cette mutation : plaquettes, revue d'entreprise et mobilisation de discours de témoins privilégiés, saisis à différentes périodes.

d'immeubles par les architectes Boquien, Parois, Ganuchau et Maeder qui ont le souci de traduire les enjeux sociaux du projet. Mais la Direction Départemental de l'Équipement avec Le Maresquier en architecte-conseil, privilégie l'image architecturale du projet, le faisant passer de 13 à 30 étages. Le projet définitif ne présente plus qu'un immeuble, c'est une pyramide comprenant 28 étages pour la partie centrale, se prolongeant en trois branches asymétriques, les barres descendant en gradins pour se prolonger sur quatre étages, respectivement sur 180 et 430 mètres. L'échelle de ce bâtiment est en totale rupture avec ce qui existait et existe encore aujourd'hui dans l'agglomération en matière d'immeuble de logements.

Ce projet se veut une opération exemplaire, permettant la cohabitation harmonieuse de catégories sociales habituellement ségréguées et la prise en charge collective de la vie locale. Il s'agit de faire en sorte que chacun trouve sa place quelle que soit son origine, participe à la vie du quartier en citoyen et non en simple usager. Le Sillon de Bretagne est dès l'origine, déclaré hétérogène et antiségrégationniste ! Il comprend 895 logements construits à part égale entre des financements HLM O et des PLR (Programme à loyer réduit), afin de permettre la cohabitation de populations différentes. Le bâtiment abrite également un foyer d'hébergement pour personnes isolées de 90 chambres. Plus de la moitié des logements sont desservis à partir d'une unique entrée par les ascenseurs du noyau central qui s'arrêtent tous les cinq niveaux. 1500 à 2000 personnes sur les 3000 que compte l'ensemble, vont emprunter quotidiennement cet accès unique, pour ensuite longer une coursive aveugle de 250 mètres, large de 2 mètres, (pâles reproductions des rues intérieures du bâtiment de Le Corbusier) puis traverser un sas vide-ordures et utiliser un escalier sur un, deux ou trois étages pour arriver à la porte du logement. La programmation du Sillon de Bretagne se déroule dans le cadre d'une Zone d'Aménagement Concertée, procédure d'urbanisation retenue par le promoteur et la municipalité pour dépasser la conception de type ZUP et s'assurer de la réalisation d'équipements collectifs dès l'arrivée des premiers habitants. De fait, des équipements sont intégrés à l'ensemble : centre médico-social, halte-garderie, centre socioculturel. Un espace vert de six hectares s'étend à l'arrière du bâtiment. Une galerie marchande de 3000 m² vient directement se greffer sur le hall de l'immeuble, avec en sous-sol, un marché couvert de 1200 m². Soucieuse d'une bonne gestion de proximité et fière de sa réalisation phare, la société installe son siège social au sommet de la pyramide, situation qui sera déterminante pour la suite de l'histoire. Le premier hypermarché de l'agglomération, le magasin Record s'implante en 1967 entre le site du Sillon et la route de Vannes à l'initiative de la famille Decré, grande famille de négociants nantais, qui a déjà fondé le premier grand magasin dans le quartier central du Bouffay dans les années trente. Le HLM et l'hypermarché constituent par leur proximité et leur position visible en entrée de ville, deux symboles de la modernisation de l'agglomération nantaise.

En 1971 et 1972, les logements de la partie basse sont livrés. Un animateur est recruté pour assurer la mise au point du centre socioculturel et pour développer des actions de premier accueil des habitants, son bureau est installé dans une caravane au milieu du chantier²⁸⁶. Des conflits naissent entre la Société et la municipalité autour des modalités de gestion du centre socioculturel. Une vie associative

²⁸⁶ Il s'agit de Yann Tanguy, alors étudiant qui deviendra des années plus tard président de l'Université !

féconde se développe conformément au projet initial, on est au début des années soixante-dix, des alliances fortes s'établissent entre différentes catégories de populations : des intellectuels de gauche ou « gauchistes » -on peut parler pour certains d' établis²⁸⁷ du logement social- des ouvriers, des employés, des professionnels engagés de l'action sociale et des enseignants satisfaits de leurs nouvelles conditions de logements au démarrage de leur histoire résidentielle, parmi eux Jean-Marc Ayrault, professeur d'allemand au collège du quartier et sa famille. Le vaste mouvement de l'université vers l'usine qui s'amorce dans les années soixante pour des centaines de jeunes militants désireux de rompre *l'isolement des masses, seules porteuses de la vérité*, devient un trait caractéristique du mouvement prochinois en France, ces militants, pour la plupart étudiants, vont laisser derrière eux leurs attaches familiales et culturelles et abandonner – du moins pour un temps - toute ambition matérielle pour s'immerger dans la classe ouvrière. Ceux qui choisissent de rejoindre le logement social à la même période sont dans des positions moins extrêmes, parce qu'à cette période, ce parc logement n'est pas décalé de leurs propres trajectoires, certains vont toutefois faire le choix d'y séjourner beaucoup plus longtemps que dans la trajectoire modale des membres de leurs classes et de fait, y développer certains principes du mouvement des établis sur les vertus de l'immersion dans la classe ouvrière, pour « l'instruire et s'en instruire ». De nombreuses actions partent du cabinet médical et au cœur même des appartements s'inventent au quotidien de nouvelles façons de vivre et s'initient des projets de transformation de la société. Paul Passard, un prêtre y vit également, il s'engage aux côtés de la communauté portugaise et part chaque été sur les routes de l'Alentejo et les montagnes du Minho, adopté par les grands parents des migrants restés au pays. Il rencontre d'abord les célibataires de la première génération installés dans les bungalows de chantier « Algeco » qu'il suit lors du regroupement familial dans le Sillon. Jean-Marc Ayrault et sa femme vont l'y rencontrer et partent en famille à leur tour l'été sur les routes du Portugal en camping car. La construction de l'Europe sur base humaniste réunit les deux hommes.²⁸⁸ Certains prêtres et certaines religieuses logées dans des appartements situés dans les grands ensembles, en priorité pour raisons économiques, se saisissent de cette communauté de destin pour s'engager auprès des locataires. Nous sommes dans une région où le mouvement des prêtres ouvriers a marqué l'histoire des luttes du monde ouvrier, l'interdiction du travail en usine et de tout engagement syndical par Rome en 1954 explique aussi que des formes d'engagement plus discrètes se soient déplacées sur la sphère résidentielle.²⁸⁹

Les conditions de l'arrivée de Daniel Asseray au poste de directeur sont symptomatiques d'une époque et d'une génération de professionnels engagés. Membre d'un groupe de travail sur les équipements collectifs du Sillon alors qu'il est alors animateur socio-culturel puis directeur d'équipement de loisir, il rejoint le conseil d'administration en 70/71. Les conflits idéologiques entre la présidence et la direction de l'époque conduisent le CA à rechercher un autre directeur et Daniel Asseray est interpellé. Il s'engage aussitôt dans des cours du soir à l'IUT de gestion et devient directeur

²⁸⁷ Le terme « établi » fait en outre référence au livre de Robert Linhart : *l'établi*, Paris, Editions de Minuit, 1977.

²⁸⁸ Paul Passard publiera en 1990, un récit romancé sur cette épopée réunissant l'histoire de l'arrivée des premiers Portugais sur l'agglomération nantaise et celle du Sillon de Bretagne, sous le titre, *Par delà le hublot*, pointant dans le titre la pratique du rapatriement des corps dans des cercueils en partie vitrés pour que les membres de la famille restés au pays, revoient une dernière fois leurs proches, morts au loin.

²⁸⁹ SUAUD, Ch., VIET-DEPAULE, N., *Prêtres et ouvriers. Une double fidélité mise à l'épreuve 1944-1969*. Karthala, Signes des temps, 2004.

par interim en 1972. En tant que militant du travail social, la construction et la gestion de logements sociaux répond à son désir de mise en œuvre concrète d'un projet de société. Il rend possible ensuite le bouillonnement associatif, le Sillon héberge en 1981 la première radio libre de l'agglomération « Radio Atlantique » et autour d'un conflit quelques années plus tard dû aux dysfonctionnements liés à la présence de deux antennes sur le haut de la tour - celle du Ministère de l'Intérieur et celle de la radio libre -, le directeur encourage les représentants du Ministère, surpris, à chercher un autre site. Ses convictions d'homme de gauche, militant au PS depuis 1974, proche des idées de Rocard plus que du PSU qu'il n'a jamais rejoint, lui permettent de comprendre, voire même d'admirer les militants associatifs porteurs de l'idéologie autogestionnaire à l'origine du projet. Proche du courant d'idées fondé par Emmanuel Mounier autour de la revue *Esprit*, il fait partie de la mouvance à la recherche d'une troisième voie humaniste entre capitalisme libéral et marxisme. On peut établir un parallèle avec Dubedout, ancien maire de Grenoble qui s'est rendu célèbre par la promotion de la société civile dans la démocratie locale et qui appartient à la gauche rocardienne et à qui Mitterrand a confié le Programme du Développement social des Quartiers. Beaucoup d'éléments avancés par Daniel Asseray vont se retrouver dans le rapport Dubedout : « Ensemble, refaire la Ville », qui met l'accent sur le déficit des territoires mais aussi sur le potentiel des habitants, le remède se trouvant dans le mal.

Dès 1973 et 1974, avec la livraison de la tour commencent les premiers désenchantements autour des finitions défectueuses, des difficultés dans la distribution d'eau chaude collective, de la saleté des circulations. L'immeuble est classé IGH (immeuble de grande hauteur), ce qui entraîne des règlements de sécurité stricts et un coût d'exploitation très élevé au regard de la faible solvabilité des locataires. Dès 1974, le bâtiment est déficitaire et en 1975 le comité de locataires exprime l'essentiel des problèmes : saleté, promiscuité, difficulté de circulation. Leur présence dans les organes dirigeants permet d'exprimer les insatisfactions en direct. La surreprésentation des étrangers est vite donnée comme un problème. La présence de population immigrée résulte d'un acte volontariste de la société HLM. *Ces exilés qui construisent nos logements ont droit à un logement et à une vie de famille. Comme sur l'agglomération de Nantes le Home-Atlantique était le seul à poser cet acte, la pression de la demande se fit forte. Afin de faciliter leur intégration, le Home-Atlantique décide de disperser les familles étrangères dans l'ensemble du bâtiment, dispersion battue en brèche par la structure concentrée de l'immeuble. Alors même qu'ils n'ont jamais représenté plus de 12 % des familles, le sentiment de surreprésentation augmente.*²⁹⁰ Les hommes d'origine maghrébine font de la place centrale en bas de la tour leur lieu de rencontre. L'ouvrage de Michel Pinçon²⁹¹ est la synthèse d'une recherche menée entre 1977 et 1979 par le service sciences humaines du CSTB pour le compte de la direction de la construction. Il reprend l'histoire de ce projet, les dérives entre les intentions de départ et la réalisation effective et surtout les conséquences négatives en matière de cohabitation de l'hétérogénéité sociale des populations logées aux destins résidentiels contrastés, ayant conduit à l'affirmation des différences de classe entraînant une impossibilité du contrôle social. Plus vite encore qu'ailleurs, s'y vérifie donc ce qu'a révélé le travail de Jean-Claude Chamborédon et Madeleine Lemaire : *l'homogénéité des conditions de logement et d'habitat ne conduit pas à une homogénéisation des conditions d'existence mais au contraire à la différenciation de sous-groupes, à l'éclatement des*

²⁹⁰ ASSERAY, D., intervention au séminaire « Mémoire de ville », 24/04/01.

²⁹¹ *Cohabiter. Groupes sociaux et modes de vie dans une cité HLM*, Plan Construction, 1982.

catégories de perception de ceux-ci et à l'émergence de conflits dans les rapports d'interaction quotidienne tendant à terme à modifier les rapports entre les classes sociales et les solidarités de classes²⁹². Face à l'impuissance de la société d'HLM à répondre aux malaises exprimés par les locataires, les rapports vont progressivement changer et le comité de locataire éclate entre une tendance qui veut continuer à espérer dans la concertation toujours active et une autre qui constitue le syndicat de locataires, délibérément situé du côté d'une logique revendicative et conflictuelle. Cette position l'emporte, allant jusqu'au déclenchement d'une grève des charges. Le mécontentement des locataires entraîne l'accélération du départ des plus solvables vers l'accession à la propriété. Progressivement l'ensemble se trouve « hors marché » du logement social, la seule clientèle restant ou n'acceptant de venir vivre au Sillon étant elle-même, « hors marché ». La Société va alors se limiter à une politique de non-attribution pour éviter l'accroissement de la paupérisation, ce qui va diminuer dangereusement les moyens financiers, déjà insuffisants pour faire face à la situation. De fait, en 1981, à la veille des travaux, 200 logements sont vacants.

En 1977, la réhabilitation est envisagée, trois ans seulement après la mise en location définitive. *Le Sillon, tu avais l'échec d'une utopie, d'un discours utopique et les locataires disaient, ça m'a toujours frappé : le Sillon de Bretagne est un échec ! et je me disais on ne dit jamais ça d'un grand ensemble, tu ne dis pas la ZUP de Bellevue est un échec, tu dis c'est une connerie ! Tandis que le Sillon c'est un échec parce qu'en face tu avais effectivement un projet, un discours utopique extraordinaire, une volonté politique.* (D. Asseray, extrait d'entretien). La Municipalité vient de changer et l'ouverture du système d'acteurs à la nouvelle équipe municipale dirigée par Jean-Marc Ayrault, alors le plus jeune maire de France, change la donne. Le directeur est conscient que les moyens de droit communs à sa disposition, notamment financiers, ne lui permettent pas de trouver des solutions à des problèmes que la Société cerne encore mal mais dont il a perçu l'ampleur. La toute nouvelle procédure HVS ne semble effectivement pas pouvoir s'adapter si l'on s'en tient à la circulaire de 1976 qui en spécifie les objectifs : l'ensemble n'est achevé que depuis trois ans, il ne souffre pas de carences dans les équipements collectifs ni d'obsolescence des logements qui continuent à donner pleinement satisfaction aux locataires, il n'y a pas de dégradation physique du bâti. Dès les années 70, des hauts fonctionnaires et des personnes en charge des grands ensembles français ont pris conscience de leur dégradation rapide. Le Comité HVS (habitat et vie sociale) a été chargé de coordonner les actions et les financements de ministères concernés. Le Sillon de Bretagne va faire l'objet de l'application de cette procédure sur mode dérogatoire. Daniel Asseray a participé aux commissions de travail sur le livre Blanc des HLM en 1975 et il connaît bien les analyses qui ont sous-tendu la mise en place de ces textes. La procédure HVS est la seule qui permette de poser la question d'une situation ne relevant pas d'une simple réhabilitation. Elle est surtout de nature à mobiliser l'Etat et la commune aux côtés de la Société jusque-là isolée. Joueur, le directeur monte au créneau et après quelques tribulations avec les responsables locaux des services de l'Etat, obtient l'accord du groupe interministériel HVS de la possible application de cette procédure au cas du Sillon de Bretagne. La situation financière est tellement catastrophique que la Société est véritablement menacée, la première décision est un plan de redressement financier mis en œuvre en 1979, il consiste en une forte hausse des loyers (50 à 60%) compensée par la mise en œuvre

²⁹² CHAMBOREDON, J.-CL., LEMAIRE, M. : « Proximité spatiale et distance sociale. Les grands ensembles et leur peuplement », *Revue française de sociologie*, 1970, XI-n°1.

de la toute nouvelle APL. Ce plan est soutenu par les services de l'Etat centraux et locaux, tant l'éventualité d'une faillite de la Société les auraient placés dans une situation encore plus difficile. La municipalité soutient les protestations des locataires sur les hausses de loyer, la gauche ayant alors du mal à soutenir les mesures décidées par le gouvernement Giscard d'Estaing et la réforme Barre du financement du logement social de 1977, faisant passer d'un système d'aide à la pierre à un système d'aide à la personne, favorisant l'accession à la propriété y compris des ménages de milieux populaires.

Les problèmes dans la distribution d'eau chaude finissent d'activer le conflit, qui aboutit à la séquestration de Daniel Asseray et du président de la Société pendant 36 heures dans les bureaux de la Société en Juin 1979 ! Cette idée s'est comme imposée aux protagonistes dans la suite des séquestrations de patrons par les ouvriers en 1968 (usine Sud Aviation notamment), les formes de lutte se transférant ainsi du registre du travail à celui du logement. La médiation du maire débouche sur un protocole d'accord. La société assure alors sa survie et peut commencer à parler d'avenir avec ses locataires. Même dans ces moments extrêmes, Daniel Asseray ainsi que le président restent dans un rapport de confiance avec les locataires, la fréquentation quotidienne du bâtiment en tant que lieu de travail les aide à comprendre la situation. Le bailleur est aux côtés des locataires, dans ce rapport voulu par les promoteurs du projet, ce qui permet de réagir vite et efficacement alors qu'à l'époque, les responsables de la plupart des organismes HLM confrontés aux mêmes difficultés, héritiers eux d'une histoire paternaliste, sont figés dans une position de domination et de conflit. Le directeur doit se poser toutes les questions fondamentales concernant la concertation : comment assumer la contradiction de la gestion à court et moyen terme, comment ne pas commencer par parler des revendications de ceux qui subissent à l'égard de ceux qui décident et donc décider sans faire subir, comment assumer son rôle de « patron » quand on a tellement rêvé de réduire les rapports de domination.²⁹³

Le projet va progressivement passer du registre de la réhabilitation à celui de la restructuration, plus proche en cela des projets de requalification urbaine des GPV. Les problèmes sont essentiellement centrés sur les parties communes de l'immeuble, sur la dimension monolithique et le problème d'échelle du bâtiment et de son intégration dans la ville. Hors marché, hors échelle, le Sillon de Bretagne est le support de tous les fantasmes autour de l'immigration, la proportion d'étrangers continue alors à augmenter du fait des logiques du regroupement familial. La nécessité de retrouver des séquences et des échelles plus habituelles, plus identifiables et plus gérables entre la rue, le parking et l'appartement passant par un hall, un ascenseur, un palier, met sur la voie de la création de nouvelles unités d'habitation. L'idée de créer des bureaux dans la partie haute de la tour commence à naître, c'est une réponse possible à cette question de la mixité puisque ce sont des lieux par nature fréquentés par plusieurs catégories sociales du fait des effets de division du travail au sein d'entreprises tertiaires. Les 10 000 m² de bureaux annoncés, s'ils répondent aux études techniques et de marché, font peur et la Municipalité craint l'échec commercial, la société prend seule le risque.

²⁹³ On retrouve les mêmes types d'interrogations chez Bernard Lambert, leader politique du monde paysan des environs de Nantes, un moment directeur de la SICASAVA, Cf *Paysan et rebelle, un portrait de Bernard Lambert*, film documentaire de Christian Rouaud, 84mn, 2002.

Quant à l'Etat, la situation pionnière du Sillon portée par son directeur interroge, aucun texte ne prévoit une telle transformation d'usage, le logement social représentant des morceaux de ville totalement extérieurs au jeu de mutation lié au marché. Beaucoup de peurs s'expriment sur la perte du sens du social, le risque de spéculation. Petit à petit, le projet s'affirme à travers quelques axes majeurs : requalification du lieu, dédensification par la libération des 11 niveaux supérieurs affectés à de nouvelles activités : pôle tertiaire comprenant 12 800 m² de bureaux, création d'une galerie marchande agrandie et d'un parking couvert de 200 places à l'emplacement du marché forain, restructuration du bâtiment passant d'une distribution horizontale à une distribution verticale. Onze ascenseurs sont créés pour la desserte à niveau de tous les logements. L'ouverture sur le quartier est optimisée par une meilleure articulation des équipements sociaux et médico-socio-culturels. La mise en communication des deux façades et l'accès à l'espace vert devenu parc municipal est permise grâce à la création de rues et de passages traversant. Des mesures sont prises concernant la politique de maintenance et surtout la politique de peuplement, anticipant sur la pérennisation du bâtiment restructuré. Le directeur ne cherche jamais la pacification définitive, il croit à la nécessaire cohabitation de l'ordre et du désordre et pense des dispositifs où les situations d'équilibre peuvent sans cesse se renégocier. *Je crois qu'il est possible que certains problèmes (il était notamment question du difficile dialogue autour de la propreté) ne soient jamais résolus mais que le métier des HLM soit de toujours gérer, c'est-à-dire il y aura toujours des problèmes à traiter mais je ne peux pas ne rien faire sous prétexte qu'ils existeront toujours, parce que là du coup la situation se dégrade. Il faut agir en se disant, je vais agir tout le temps, pas régler, gérer. La limite c'est la dégradation, pour que ça reste au niveau d'aujourd'hui, il faut agir, inventer.*²⁹⁴ Une nouvelle population est recherchée pour habiter le nouveau bâtiment, sélectionnée sur des critères de solvabilité et des critères d'origine : sur les 237 ménages arrivés pendant les cinq premières années après travaux (à la cadence de 60 par an), 94 % sont français.

Le Sillon de Bretagne a permis à Daniel Asseray de construire un point de vue critique sur les théories concernant les processus ségrégatifs explicatifs des orientations qu'il va donner ensuite à Nantes dans le lancement de la Politique de la Ville. Outre la rencontre avec Jean-Marc Ayrault, la collaboration avec l'architecte de la réhabilitation Lameyardie se prolonge ensuite sur les quartiers HLM nantais les plus problématiques (les Dervallières, Malakoff). Dans l'après réhabilitation, c'est aussi la collaboration avec les sociologues du GERS, bureau d'études nantais, et notamment Paul Cloutour qui devient en 1989, chargé de mission à la mise en place de la Politique de la Ville. C'est enfin son assistante, qui le rejoint à la mairie de Nantes, leur complémentarité mise à l'épreuve du Sillon devenant très utile pour envisager les nouveaux chantiers nantais²⁹⁵. Daniel Asseray a déconstruit plus tôt que d'autres la notion de mixité, avec la restructuration du Sillon, il vise à un partage d'espaces

²⁹⁴Cf PASQUIER, E.: « A proprement parler : l'histoire d'un grand ensemble HLM, le Sillon de Bretagne » page 77 à 101 In *Le propre de la ville : pratiques et symboles*, ouvrage collectif sous la direction de Marion Segaud, Ed de l'Espace européen, 1992.

²⁹⁵ L'importance de l'expérience herblinoise continue de marquer fortement l'histoire politique nantaise, comme l'a écrit Philippe Dossal dans un article paru en septembre 2002 : « Spécial Nantes » du magazine *Le Point*, N°1566, intitulé : « Les sentinelles », pages VI et VII. Il montre dans son analyse comment la politisation du champ technique, liée à des compagnonnages de longue date avec Jean-Marc Ayrault est une spécificité nantaise, ce qui n'est pas sans poser question vis-à-vis des élus, aucun n'étant cité parmi ces sentinelles.

juxtaposés (les logements d'un côté, des bureaux de l'autre et un espace public partagé et ouvert autour du hall, de la galerie marchande et des espaces extérieurs) permettant l'amélioration de la valeur marchande du territoire grâce à des activités tertiaires et commerciales produisant une valorisation symbolique du « Sillon de Bretagne », et au-delà du quartier, dont profitent en retour les habitants les plus captifs des logements sociaux. Il porte une critique assez radicale des défenseurs à tout crin de la mixité, résultat pour lui d'une forme d'ethnocentrisme de classe et d'un déficit de compréhension des mécanismes ségrégatifs. *La mixité c'est pour les autres, ceux qui ne peuvent choisir de se regrouper avec leurs semblables par le jeu de l'accession à la propriété et qui ne peuvent échapper à un enfermement dans la sphère résidentielle du fait de leur difficile mobilité au quotidien.*

Les grands ensembles et la banlieue

Une des opérations de Banlieue 89 s'est déroulée à peu près à la même période aux pieds du Sillon de Bretagne, sans que Daniel Asseray n'y fasse jamais allusion. Cette autre logique d'intervention sur les territoires des banlieues s'est mise en route « en coulisse » de la Politique de la Ville entre François Mitterrand, la direction de la construction et un groupe informel de Hauts fonctionnaires et d'architectes (Roland Castro et Michel Cantal-Dupart, ancien étudiant de l'école d'architecture de Nantes). Banlieue 89 est à l'origine d'une commande publique de 200 projets dont la spécificité est de ne pas être inclus dans les territoires des grands ensembles, avec lesquels ils décident d'en finir (assises de Bron, 1990, justement intitulées "Pour en finir avec les grands ensembles").²⁹⁶ Les maires de province qui sont à l'origine de l'association Ville et Banlieue, comme Jacques Floch, alors maire de Rezé, son premier président, défendent cette manière différente de « reprendre » la ville. Mais nous sommes à Saint-Herblain et le local vu de Paris n'est pas ce qui se vit sur place, Ayrault et Floch, deux grandes figures du PS local, marquent chacun à leur manière le paysage urbain, avec des formes de rivalités bien réelles. Grâce en partie à l'effet Le Corbusier, la ville de Rezé va revendiquer positivement l'identité d'une ville de banlieue, ouvrant une histoire longue d'opérations architecturales remarquables²⁹⁷, la ville de Nantes, ville-centre et dotée d'un patrimoine incontestable, travaille en priorité sur les infrastructures (tramway), l'espace public et la requalification des quartiers populaires et n'entre que beaucoup plus tard dans cette logique avec l'Île de Nantes, le palais de justice de Jean Nouvel posant le premier acte.

Les réhabilitations, scènes et mises en scène

Simultanément, Alain Chenard est élu à la tête de l'union de la gauche à Nantes en 1977 et Guy Goureaux du parti socialiste, enseignant à l'université est le nouveau président de l'Office Public H.L.M. Entre 1977 et 1980, les nouveaux dirigeants municipaux se plaignent de l'insuffisance d'aide financière de l'Etat et se concentrent sur les retards pris dans l'entretien d'un patrimoine qui vieillit très vite. Ils le soulignent dans le journal municipal en déclarant : *Face au gouvernement qui grève le*

²⁹⁶ LOUBIERE, A., *De banlieues 89 à Jean-Louis Borloo*, In Urbanisme N°332, 2003

²⁹⁷ Opération HLM (40 logement) des Cap-Horniers signée par Dominique Perrault en 1986, Hôtel de ville réalisé par Alessandro Anselmi en 1989, ancienne église transformée en centre culturel par Massimiliano Fuksas en 1991, pour ne citer que les architectes de notoriété internationale ...

budget de L'Office par des conditions financières de plus en plus coûteuses et se désintéresse de plus en plus du logement social qu'il préconisa jadis et des conditions de vie des locataires, la survie de l'Office réside dans une mobilisation de celui-ci aux côtés de la municipalité nantaise afin de mener un combat commun pour le droit au logement décent pour tous. Pour cela, l'Etat doit prendre en charge les retards accumulés par la remise à niveau du parc HLM et en assurer le financement compensatoire. Ils hésitent à avoir recours à la réhabilitation dans le cadre du conventionnement, mesure de droite, dont ils redoutent les effets sur les hausses de loyers, les risques de déménagements pour les non bénéficiaires de l'A.P.L., craignant que cette mesure ne remette en cause le droit au logement pour tous. Cependant, l'incapacité à trouver d'autres solutions financières aboutit finalement à choisir le conventionnement. Simultanément, la volonté politique pousse l'institution à nouer de nouveaux rapports avec les locataires, qui vont être à nouveau présents au Conseil d'Administration après 1978, l'idée étant de faire ensemble pression sur l'Etat.

L'action de l'Office, promoteur gestionnaire, va dans le sens d'une réévaluation des loyers pour permettre de dégager un budget d'entretien, il projette la construction de logements sociaux en centre ville et se lance dans un projet ambitieux de réhabilitation. Deux autres préoccupations animent les débats d'alors, d'une part l'amélioration des relations avec les locataires, d'autre part la recherche de solutions pour les quartiers, dits alors « à problèmes ». La modification du service des usagers, la création de postes de conseillères sociales et la décentralisation des services par la création d'antennes sur les quartiers sont les premières mesures mises en place. C'est un projet très ambitieux de réhabilitation qui est ensuite lancé, devant aboutir à la transformation de 5000 logements répartis sur l'ensemble du patrimoine nantais (seule la première étape concernant 1000 logements ne sera réalisée). L'Office Public HLM, avec le soutien du Plan Construction et Architecture en la personne d'Albert Mollet et dans le cadre du programme : Gestion Expérimentale, fait appel à des architectes et des sociologues pour soutenir l'action et vingt-sept équipes d'architectes sont engagés sur le terrain. La cohérence de l'opération est assurée par l'équipe d'appui et le service réhabilitation créé pour l'occasion. Autour de cette première vague de réhabilitations, nous pouvons parler d'une « scène »²⁹⁸ ayant permis la rencontre entre sociologues et architectes. Certains architectes, peu nombreux, possèdent une expérience en réhabilitation : Girard, membre du groupe parisien A.B.A.C. a participé à l'opération de l'Alma Gare à Roubaix, Kalouguine défend déjà des procédures de participation et vient de livrer les 220 logements du quartier Monplaisir à Angers, mais la plupart d'entre eux découvrent cette démarche et même le logement social. Chaque architecte a la responsabilité de mener à bien la réhabilitation d'un bâtiment de 40 logements, avec une enveloppe de 70000 francs par logement pour la réhabilitation et 3000 francs pour le rattrapage du passif d'entretien (sans effet sur le loyer). L'Atelier 86 se voit attribuer avec deux autres architectes, une barre de 150 logements à la Petite-Sensive.

²⁹⁸ Cette partie renvoie à une intervention faite dans le cadre du séminaire organisé par le LET – Ecole nationale supérieure d'architecture de Paris la Villette : « Des sociologues chez les architectes : histoire (s) d'une rencontre (1968-2008) », à l'invitation de Jean-Louis Violeau, la notion de scène était proposée pour la première séance, mon intervention ainsi que celle de Bernard Haumont est intervenue dans la seconde intitulée : « Trajectoires/parcours », 28 Mai 2008. Voir aussi J.-L. Violeau, *Les Architectes et Mai 68*, Ed. Recherche, 2005.

Deux conceptions peuvent se lire alors du côté des architectes, correspondant à deux courants de pensée, ceux qui ne remettent pas en cause l'architecture du mouvement moderne et qui misent sur les valeurs du collectif du moins au niveau esthétique et formel et proposent des transformations plutôt intérieures au logement, cherchant des traitements de façades qui ne modifient pas trop l'aspect du bâtiment, et ceux qui critiquent le mouvement moderne et profitent de la demande alors très forte autour de l'isolation thermique (conséquences du premier choc pétrolier), pour modifier l'image des barres qu'ils ont à traiter et casser l'effet de ZUP. Ces derniers retiennent le principe de la double peau pour agir sur le changement d'image. Les autres transformations, outre les remises aux normes dans les logements, portent sur les entrées d'immeubles, souvent agrandies et sur les modifications des circulations dans l'espace de proximité, rendues possibles par la création de passages traversant, afin de désenclaver les arrières de bâtiments.

La première génération de réhabilitation-concertation porte également sur un ambitieux projet participatif, les moyens étant donnés de prendre le temps et le risque de véritables échanges avec les locataires. Au cœur d'aspirations contradictoires, la réhabilitation redouble parfois des conflits larvés en livrant aux locataires des prestations qu'ils ont finalement davantage subi qu'apprécié, elle entame en partie l'alliance qui pouvait exister entre l'Office et les familles-relais, leaders des quartiers, trop défavorisés par l'APL et qui vont majoritairement quitter les cités après les travaux. Elles sont remplacées par des locataires « grands bénéficiaires ». Ceux qui restent sur place continuent à se battre dans le cadre des dispositifs de la Politique de la Ville. Depuis 1977, la nouvelle APL est versée directement au bailleur, elle est déduite ensuite du montant du loyer. Cette mesure qui vise à réduire les problèmes d'impayés, renforce l'assistance et de la division des locataires, entre ceux qui payent « plein pot » et les autres. Cette modification pèse lourd sur l'expérience nantaise, elle engendre en effet une séparation contradictoire avec la logique d'appropriation collective souhaitée par le projet de réhabilitation-concertation. Alors que les systèmes correctifs des différentiels de richesse sont conçus pour recréer de l'égalité entre les individus, leur mise en œuvre induit un renforcement de la polarisation entre des personnes autonomes et des personnes assistées. Quand il s'agit de décider collectivement de la nature des travaux à effectuer pour améliorer les logements individuels et les parties communes, cette différenciation devient fondamentale au niveau des logiques de participation et d'appropriation. Les locataires solvables continuent à calculer dans une logique de marché, ils savent que leurs loyers vont augmenter et ré-évaluent leur taux d'effort à l'aulne des améliorations qui se doivent d'être « à la hauteur », quand les locataires « grands bénéficiaires de l'APL » soit, se mettent à rêver en « grand » en dehors de toute considération économique – ce sont ceux que certains architectes écoutent le plus ! - , quand d'autres se sentent illégitimes à demander des améliorations. La réhabilitation n'a pas suscité l'adhésion de tous, loin s'en faut, elle a constitué une réponse fragile, voire autoritaire dans certaines rues dites « à problèmes » où aucun contre pouvoir n'a été possible. Les idéaux d'émancipation collective engagés ont été mis à mal. Mais tout comme Michel Péraldi l'analyse à partir de son expérience marseillaise au sein du CERFISE, les réhabilitations ont été un moment fort de l'activation de l'espace public des cités, où les questions spatiales étaient fortement imbriquées dans des questions sociales et politiques. Si les travaux d'améliorations du bâti n'ont pas toujours été probants et si parfois ils ont été vite re-dégradés (du moins pour les parties communes), les longs moments d'échanges, de débats, de réunions, de prises

de positions orales ont marqué assez fortement l'histoire des personnes et des quartiers concernés, tant du côté des techniciens, que des architectes, des élus et des militants.

Le poids du logement social à Nantes et la dynamique d'acteurs politiques et techniques en charge de ces quartiers, expliquent que des chercheurs soient venus y travailler. Tout comme à la fin des années cinquante, Paul-Henri Chombart de Lauwe et le Groupe d'Ethnologie Sociale ont procédé à une étude comparative de trois « cités nouvelles » de Le Corbusier dont « la maison radieuse » de Rezé, Michel Pinçon et Gérard Althabe travaillent pendant les années soixante dix, respectivement au Sillon de Bretagne et dans la ZUP de Bellevue et révèlent les premières analyses sur les mécanismes ségrégatifs et leurs conséquences en matière politique, l'un à partir de la théorie des champs de Pierre Bourdieu, l'autre fondant le domaine de l'anthropologie urbaine.

Les réhabilitations ramènent aussi les architectes, écartés dans les années de constructions des grands ensembles, ils deviennent les partenaires sur des projets nouveaux et certains vont construire des parcours d'agences (In Situ, IDEA...) très fortement marqués par ces réalisations, se faisant une spécialité d'agir sur des territoires habités et dans des logiques partenariales incluant les pratiques habitantes. De fait, différents projets de constructions neuves ou d'acquisition-amélioration voient le jour, celles du centre ville malgré leur petite taille, sont assez emblématiques d'une volonté politique forte sur la place des classes populaires dans la ville. Simultanément la construction de la première ligne de tramway, reliant d'ouest en est, la ZUP de Bellevue aux cités Est de la ville, va mettre en pratique, encore plus clairement cette vision.

Le logement social, une clef de l'histoire politique nantaise²⁹⁹

En 1983, une nouvelle équipe municipale de droite reprend la ville. La perte de la ville par la droite est analysée par Gérard Althabe en lien avec des Nantais et en particulier Bernard Vrignon dans un article politique. Gérard Althabe dégage la leçon nationale et de portée nationale de cet échec, considérant *qu'il vaut mieux donner aux siens, à sa base sociale des raisons politiques de vaincre que de tenter de séduire les autres, ceux du centre et des beaux quartiers, en désertant le terrain des luttes pour un rôle de composition*. Il précise cette position à partir d'une analyse de la campagne électorale de la gauche ayant réduit son action à la seule dimension comptable, Alain Chenard endossant pour l'occasion l'habit d'un gestionnaire, dépolitisant ainsi sa propre pratique municipale. Des pans entiers de l'action municipale, ceux justement dont le sens politique ne peut être effacé, se trouvent ainsi dissimulés, ainsi de la réserve foncière en centre ville visant à freiner la spéculation et de la construction de 500 logements HLM. A aucun moment de la campagne, il n'est fait mention des actions concernant le logement social : réhabilitations, aménagements des espaces extérieurs, construction de petits équipements d'animation. A terme, comme le constate alors sur le terrain Gérard Althabe, les habitants des ensembles HLM n'établissent pas de relations entre l'Office et la municipalité et le leitmotiv « la municipalité n'a rien fait dans les quartiers » continue à s'énoncer. La défaite est sans appel ; la droite menée par le Sénateur RPR Michel Chauty, précédemment éliminé en 1977 par Jean-

²⁹⁹ ALTHABE, G., « Nantes ou la perte d'une ville », In Enjeu, 1983.

Marc Ayrault de Saint-Herblain (un perdant rappelle-t-on à gauche pendant la campagne !) l'emporte au premier tour avec 520 voix de plus que la moitié, l'abstention est importante dans l'électorat de l'union de la gauche et la participation exceptionnelle à droite.

La nouvelle équipe municipale va se saisir du problème alors massif des impayés sur un mode qui va fortement marquer les esprits puisque 500 familles vont être convoquées au tribunal pour assignation assortie d'une demande d'expulsion. Même si le président d'alors a souvent rappelé ensuite que c'était une autre manière possible d'obliger l'Etat à payer, la psychose chez les habitants, relayée largement par la presse, les syndicats et les associations, est à l'origine d'une des polémiques qui pèsera à l'échéance électorale suivante, les plus marquantes se jouant simultanément sur le terrain de la culture et sur l'arrêt de la construction du tramway. Alors que dans la période de réhabilitation-concertation, c'est l'idée d'une émancipation collective permise par une co-production des espaces résidentiels qui est visée, les mesures d'expulsion et d'assignation au tribunal, renvoient chaque locataire individuellement à ses responsabilités, réduisant la notion de droit au logement à la logique contractuelle individuelle. Les réhabilitations vont se poursuivre sous ce mandat de droite, plus concentrées sur la ZUP de Bellevue et le quartier des Dervallières, misant cette fois sur une transformation forte de l'image des bâtiments (ajout de toitures en ardoises sur des barres, travail sur les colorations, usage du *plexiglass* alors assimilé à un matériau noble), afin de casser l'image de la ZUP ou du grand ensemble. Il n'est plus question de concertation, puisque l'Office fait appel à des bureaux d'études parisiens chargés de l'enquête sociale et de l'étude architecturale du projet. La construction d'opérations neuves va se poursuivre dans la suite de la période précédente avec la volonté affirmée de capter une nouvelle clientèle, plus solvable et moins tapageuse, écartant pour un temps les bureaux d'études nantais.

CHAPITRE 2 – LES LABORATOIRES DE QUARTIER

La livraison des grands ensembles a recomposé en un temps très court toute la géographie sociale et symbolique de la ville et on sait depuis le célèbre article de 1970³⁰⁰ que la question sociale du grand ensemble tient à la spécificité de son peuplement et aux mécanismes sociaux par lesquels les différentes catégories s'y sont trouvées rapprochées. La population préconstruite s'oppose nettement aux quartiers voisins comme peut l'être un quartier populaire traditionnel où la composante populaire peut s'imposer en tant que norme – sociale, culturelle, politique, esthétique... - puisqu'elle est nettement supérieure en nombre. Dans le grand ensemble, aucun groupe social n'est largement majoritaire : la différence entre la catégorie modale et les autres catégories y est plus faible qu'ailleurs. Si cette hétérogénéité est la cause de conflits de sociabilités bien réels, elle est aussi au principe d'un brassage socio-culturel qui va créer durablement un rapport de force spatialisé entre la ville-centre et les nouveaux quartiers populaires, que sont les grands ensembles et cités HLM.

Culture militante spatialisée

Les militants du cadre de vie sont ceux vers qui les locataires comme le bailleur dirigent les sociologues lorsqu'ils cherchent à comprendre les problèmes d'une cité ou d'un grand ensemble, le plus souvent abordé autour des procédures curatives qui justifient leur présence. Au fil des années, des complicités peuvent s'établir entre chercheurs et militants.³⁰¹ Ces militants révèlent la conscience partagée des enjeux complexes et des contradictions qui pèsent sur le logement social, leur attachement au mouvement HLM et leur volonté de défendre les valeurs de solidarité qui y sont attachés. Les habitants les plus anciens sont porteurs d'une mémoire du logement social, ils en sont fiers, des cités de l'abbé Pierre, aux épopées des grands ensembles comme les Dervallières ou Malakoff. D'autres témoignent d'une vie entière passée dans le patrimoine de l'Office Public, des familles y ont inscrit leur histoire. Si le regret de ne pas avoir accédé à la propriété reste vif chez certains, d'autres reconnaissent que le statut de locataire n'empêche pas des formes fortes d'appropriation au niveau du logement, de la cité, du quartier et bien sûr de la Ville. En miroir des luttes ouvrières, ils se sont engagés dans une histoire collective qui a façonné des manières nouvelles de coproduire et de gérer ces espaces habités. Ils sont les acteurs de la conquête d'une société qu'ils veulent plus juste et s'ils sont encore engagés après tant d'années, ils ont intégré que cette conquête n'est jamais achevée et que les droits ne sont jamais acquis, à ce titre, ils sont loin des logiques de projets qui s'activent de manière sectorielle et au coup par coup. Tous vont dire au fil du temps leur inquiétude vis-à-vis de la relève militante et de l'avenir du mouvement social. Leurs engagements ont comme point de départ, soit les problèmes liés au bâti (malfaçons des origines, problèmes autour de l'entretien puis bien sûr opérations de réhabilitations), soit la nécessité de se prendre en main pour accompagner la vie sociale du quartier afin de donner les dimensions réelles d'un quartier à la cité

³⁰⁰ CHAMBOREDON, J.-C., LEMAIRE, M., «Proximité spatiale et distance sociale», déjà cité.

³⁰¹ C'est une enquête collective menée avec Marie-Paule Halgand et plusieurs collègues du LAUA et du GERS, dans la dynamique du premier ouvrage sur le patrimoine de Nantes Habitat qui va me permettre de systématiser une série d'entretiens auprès d'eux, cf *Regards sur Nantes Habitat*, ouvrage collectif, Pasquier E., Halgand M-P (dir.), 2003

(demande d'équipements complémentaires et de services adaptées aux nouvelles populations). Les mots de « locataire », "cité", "HLM" ne leur font pas peur et ils regrettent que le mouvement HLM (tout comme celui du mouvement mutualiste) adopte un lexique qui neutralise les réalités sociales. Les raisons qui poussent certains habitants de la première génération de locataires à s'engager sont liées au nouveau cadre de vie qui a besoin d'être habité pour être totalement achevé. Elles reposent aussi sur des positions antérieures forgées dans les mouvements d'éducatrices populaires catholiques et/ou dans les organisations liées au monde du travail, les uns et les autres rejoignent en fonction de ces trajectoires individuelles et parfois le hasard des rencontres, telle ou telle confédération de défense des droits de la famille en dehors de l'entreprise et d'amélioration des conditions de vie des familles populaires (CSF, CLCV) ou des confédérations nées pour apporter de l'aide aux sans logis consolidées ensuite autour du syndicalisme du logement et de la défense des locataires (CGL, CNL). Le slogan d'origine de la CSF est bien : "La CSF est au quartier ce que le syndicat professionnel est à l'entreprise". Les réhabilitations de la première génération consolident ces structurations collectives, surtout lorsqu'elles interviennent rapidement après la première mise en location, elles font partie de la double logique de la conquête du droit au logement et d'un mouvement encore fort d'émancipation collective basé sur les deux fondements du travail et du logement.

Une des luttes les plus spectaculaires est menée par les habitants de la cité d'urgence de Port-Durand . Après une période où le bailleur laisse les habitants transformer ces petits pavillons d'urgence au confort plus que réduit, il lui est difficile d'imposer la démolition pure et simple alors que les processus d'appropriation ont fini par créer un sentiment proche de celui que peuvent avoir des petits propriétaires. L'Office Public pense en effet raser cette cité d'urgence dont la durée d'existence a largement dépassé les délais pour lesquels elle a été construite.³⁰² Suzanne Barbanchon, personnage clef de la cité qu'elle habite depuis 1957, représentante de la Confédération Générale du Logement, (né de l'appel de l'Abbé Pierre de 1954), va jouer de toutes ses relations pour sauver « son Port-Durand ». Membre du parti socialiste, proche de Jean-Marc Ayrault, elle va aller consulter Louis Besson, Michel Delebarre et l'abbé Pierre lui-même pour peser dans la balance. La démolition est enfin suspendue et le processus de réhabilitation prend effectivement appui sur les habitants présents et tient compte des transformations apportées par eux. Port Durand est aujourd'hui une petite cité tranquille et son maintien est devenu, après coup, une évidence pour tous.

Georgette Plongeon est de la même génération, elle s'est engagée sur le quartier du Pin Sec. Après avoir squatté avec le mouvement de l'Abbé Pierre et avoir connu toutes les formes du logement de fortune (hôtels, meublés, baraquement de l'aviation à Bouguenais, chambres insalubres en centre ville), l'arrivée dans une maison HLM alors à la limite des champs est une conquête telle, qu'elle ne va jamais regretter de ne pas en être propriétaire. Depuis, ses enfants ont eux franchi le pas et madame Plongeon demeure opposée à la vente des HLM, elle sait ce qu'elle leur doit et tient à ce que ce patrimoine se perpétue. C'est dans les mouvements d'action catholique qu'elle apprend à se battre (JOC) et sa dernière lutte, menée avec ses amies c'est dans le cadre de l'association « Vivre et vieillir ensemble » qu'elle la mène pour obtenir une « salle à manger » pour les personnes âgées avec l'espoir

302 J'encadre alors deux diplômes d'architecture pour donner les premiers éléments écrits de cette résistance : «Cité d'urgence », TFFE, 1997 ; MARI, C., COLMARD, M. ENSA Nantes

alors d'obtenir un foyer-logement pour les personnes du quartier afin de ne jamais le quitter, projet qui ne va pas aboutir. Elle voit partir une à une ses voisines au gré des places libres dans des maisons de retraite le plus souvent en campagne et les perd de vue.

Dans le quartier de Nantes Nord, l'impulsion donnée par les luttes autour du relogement vont agir sur plusieurs secteurs, de la mise en place de services autour de la petite enfance (halte garderie, centre aéré) et des adolescents (rôle clef de la maison de jeunes de la Géraudière) actions menées grâce au travail central des éducateurs de prévention de l'APL et de la création négociée d'équipements de quartiers, impulsés par les habitants. Les conceptions apportées par les éducateurs de prévention, nourries des théories et pratiques du travail social communautaire, se mettent en œuvre autour du relogement de la dernière cité de baraquement. Au moment de la réhabilitation de la Petite-Sensive, le comité de relogement est toujours actif et l'histoire du restaurant social de la Petite-Sensive, porté par Olga Chalon, une militante de la première heure, reste exemplaire. Soutenue par les éducateurs de prévention puis par l'équipe DSQ, elle fait partie des habitants militants qui contribuent à façonner la vie sociale en profondeur. Relogée avec sa famille suite aux bombardements de la guerre dans la cité de baraquement du Chêne des Anglais, elle est ensuite relogée avec son mari et ses six enfants dans la cité de la Petite-Sensive.. Elle devient un des piliers du comité d'action créé dès les premiers mois après l'emménagement dans la cité neuve pour mettre en place les activités de loisirs des jeunes enfants et des sorties familiales. Elle va ensuite obtenir avec d'autres femmes, les premiers m2 sociaux dans les caves d'un des bâtiments, c'est la première implantation du restaurant social. En 1993, c'est au cours d'une visite de François Mitterrand, qu'est inauguré l'actuel restaurant social au pôle Santos Dumont, le long du tramway, on y sert chaque midi entre 40 et 60 repas et en septembre 2010, la fête des quarante ans du restaurant est un grand moment.

Arrivés aux Dervallières en 1963, Denise et Jean Joret vont accompagner toutes les étapes de l'histoire d'un grand ensemble : conquête pour l'amélioration du cadre de vie, implication dans la vie sociale et l'éducation populaire, engagement dans le domaine du logement proprement dit, Jean Joret va siéger au Conseil d'administration de l'office public HLM pendant plusieurs années en tant que représentant de la CLCV. Traceur aux chantiers navals, il a connu en tant que militant syndical des luttes et la chute de la Navale. Denise Joret s'engage dans le combat de l'amélioration de la condition des femmes et des familles dans son quartier, axe militant majeur du quartier des Dervallières. S'ils ne regrettent pas finalement de ne pas s'être « lancés dans l'aventure de l'accession », c'est qu'ils ont privilégié l'attention à leurs enfants et aux autres et que l'accès plusieurs mois par an à un emplacement fixe dans un camping sur la côte leur permet d'échapper à l'environnement qu'ils trouvent parfois pesant. Pour eux, malgré toutes les améliorations apportées, le quartier s'est finalement dégradé, les logiques de peuplement n'ont pas été maîtrisées, et la règle des droits et devoirs à laquelle ils tiennent tant, côté bailleur et côté locataires, n'a pas été respectée. Ils savent qu'ils sont des soupapes de sécurité pour leurs voisins et pour Nantes Habitat du fait de leur vigilance et de leur savoir faire, en sont fiers mais s'inquiètent de l'absence de la relève militante. Nous aurions pu choisir un autre couple militant aux Dervallières, Jo et Mado Aoustin, il a siégé également au conseil d'administration de l'Office public HLM de nombreuses années et Mado Aoustin, présidente nationale de la CSF, militante depuis l'origine du grand ensemble, où elle occupe une place centrale dans la vie associative et notamment

autour de la formation des femmes, a complété du côté politique, l'équipe en charge du démarrage de la Politique de la Ville.

A Malakoff, les témoignages de deux militants permettent d'analyser les proximités et distances en termes de parcours. Alain Barreteau arrive en famille à Malakoff en 1980 dans un logement réservé SNCF et s'engage dans l'Association des Habitants du Quartier de Malakoff (AHQM), où il transfère son savoir-faire militant dans la défense des locataires autour des deux opérations de réhabilitations qui vont se succéder sur son quartier. Cheminot, longtemps membre du parti communiste, actif à la CGT-SNCF, puis délégué du personnel, il prend de grosses responsabilités au niveau des comités d'entreprises. Il accompagne la mise en place à Malakoff des emplois de proximité et apprend la logique partenariale avec les débuts de la Politique de la Ville. Il se bat pour la conquête d'un site de jardins familiaux et se fait une spécialité de « veilleur » face aux petites améliorations attendues par les habitants mais que les différents concepteurs risquent toujours d'oublier. Il estime qu'il existe des réponses à donner au coup par coup pour maintenir un rapport de confiance et une participation habitante que la logique de projet n'entretient pas. Il suit ensuite le démarrage du GPV avec cette préoccupation de veilleur efficace, il sait en effet chaque fois qu'il le faut, passer un coup de fil à un journaliste de Ouest-France, pour remettre la pression. Il part en 2003 pour aller vivre dans une maison dans sa Vendée natale. Arrivé à la même période, Stéphane Wisnieski, alors plombier chauffagiste, s'engage très vite dans la vie associative, particulièrement actif comme parent d'élève, conscient que l'école est une des composantes de la vie d'un quartier. Lui aussi a un héritage militant, originaire de la communauté polonaise de Couëron (arrivée dans les années vingt), fortement marquée par le catholicisme, il développe dans cette ville ouvrière de l'estuaire aux luttes ouvrières emblématiques (Tréfimétaux qui ferme en 1988), des engagements dans l'animation populaire, il est un moment président de la Maison de Jeunes. Quittant la précarité d'un emploi aux ressources toujours instables, il se saisit du poste d'agent de gérance de proximité, nouvellement créé par le bailleur Nantes Habitat et devient salarié sur son lieu de vie, avec la volonté d'agir efficacement sur l'amélioration du cadre de vie de Malakoff. Il s'engage avec son collègue dans une véritable lutte contre la saleté et les petites dégradations. Co-rédacteur de la revue de quartier Malacocktail, créée au début du DSU, il y développe sa passion pour la photographie et n'hésite pas à rejoindre Barreteau, avec qui les solidarités se sont construites au-delà des leurs différents systèmes de croyance, pour des parties de pêche au bord de la Loire.

Des locataires d'une nouvelle génération se sont engagés au démarrage de la Politique de la Ville, les associations qu'ils contribuent à créer, ne sont plus obligatoirement reliées à des fédérations nationales justement parfois parce qu'ils les mettent en cause dans leur fonctionnement idéologique et/ou générationnel. Le point de départ des actions peut être plus sectoriel : la création d'un espace de rencontre, une activité culturelle... C'est le cas sur le quartier de Nantes-Est autour de l'équipe DSQ pilotée par Alain Belanger, pour le projet de restaurant associatif « Entracte » et l'association « Bien Jouer » (conférences, captation de l'effet de la coupe du monde de football). Les jeunes concernés, que l'école a plutôt contribué à marginaliser, trouvent les rebonds nécessaires pour se construire dans le giron associatif et culturel des quartiers. Quant aux membres des associations communautaires, leurs premiers engagements sont souvent autour du sport, puis c'est ensuite les préoccupations

autour de l'éducation de leurs enfants et les revendications propres à leur culture et à leur religion qui tracent des parcours de militants actifs.

On voit à travers ces témoignages, que les différentes formes de dépossession analysées par Jean-Louis Gourdon (dépossession de l'espace, de la forme bâtie et impossibilité de se construire un patrimoine³⁰³), sont compensées chez certains locataires impliqués dans la vie militante et associative, il y aurait même une identité nantaise comme renforcée par le statut de locataire. Le paradoxe initial de l'histoire du logement social basé sur le statut de locataire, alors que l'idéal républicain s'appuie depuis l'origine sur la volonté raisonnée du citoyen-proprétaire se trouve pour partie atténué par une citoyenneté urbaine dont le statut de locataire n'est plus un handicap mais au contraire une composante. On rejoint la question de la propriété sociale, analysée par Robert Castel³⁰⁴, autour des formes de sécurité et de reconnaissances liées au travail, cet *analogon* de la propriété pour les non propriétaires s'est consolidé dans l'accès au logement social, composante majeure de la protection sociale et également dans la pratique d'espaces résidentiels incluant des formes d'engagement collectif qui participent pleinement de l'accès à l'indépendance et à la propriété de soi. Certains anciens habitants de ces quartiers se situent comme « de Bellevue », « des Dervallières » alors même qu'ils n'y vivent plus, reconnaissant ainsi que cette composante de la propriété sociale et donc à la fois spatiale dont ils sont porteurs, est attachée à ces territoires, points de départ de leurs engagements, et de leurs trajectoires dynamiques. On peut donc rester habitant des « quartiers » alors qu'on y habite plus et il semble important de nuancer toutes les critiques formulées à propos du stigmate du grand ensemble, même si le versant aliéné de cette identification n'est pas non plus à exclure. Cette propriété sociale reste fragile, le statut de locataire qui prive des moyens de se constituer un patrimoine, mais également de travailler sur les espaces de vie (réglementations) est sans cesse réévalué au regard des aléas de la vie collective. En ce qui concerne les militants du cadre de vie, la conquête du droit au logement digne et confortable constitue le socle inaltérable de leur engagement que ne partagent pas les vagues suivantes de locataires.

Quant aux salariés, ils soulignent aussi souvent leur attachement à l'institution, bien plus à leurs yeux, qu'une simple entreprise. Ceux qui travaillent dans les agences sont engagés au plus près du terrain. Ils revendiquent cette position, qui bien que parfois inconfortable, donne un sens fort à leur métier, celui désigné d'une manière assez flou : le fameux « social ». L'autonomie des agences semble bien avoir cassé la lourde machine bureaucratique des années soixante dix, favorisant engagement et initiative. Pour les cadres, l'évolution du fonctionnement, la gestion par services, la démarche qui se base sur des raisonnements analytiques, la recherche de la qualité et de la performance les ont définitivement éloignés du profil du fonctionnaire inefficace et de l'institution un peu figée, tout en les plaçant simultanément dans des positions contradictoires vis-à-vis de la mission sociale de l'organisme. Les parcours professionnels dans ce secteur attestent des bénéfices de la formation continue et des possibilités de mobilité, acquis du service public..

³⁰³ GOURDON, J.-L ; « Eloge paradoxal du Bidonville, Journal Libération, 1994.

³⁰⁴ CASTEL, R., HAROCHE, Cl., *Propriété privée, propriété sociale, propriété de soi. Entretiens sur la construction de l'individu moderne*. Fayard, 2001.

Se dégage ainsi l'hypothèse, que vivre ou travailler dans le logement social, au-delà des systèmes de contraintes à l'origine des parcours et des situations, a au fil du temps fondé chez certains une culture de l'habiter reposant sur une négociation quotidienne des valeurs collectives et de l'intérêt général. Cette position donne même un sentiment renforcé d'appartenance à la Ville de Nantes tant, pour ces locataires-militants que pour une partie des salariés en particulier à l'Office Public HLM de la Ville.

Une culture politique forgée dans les quartiers

Dans la dynamique de la recherche sur la Politique de la Ville menée par l'approche biographique, basée sur le récit de vie de Daniel Asseray, une série d'entretiens a été conduite auprès de personnes proches de lui, impliquées de plus ou moins près dans les dynamiques engagées à partir des quartiers d'habitat social. Il s'agit cette fois de ceux qui ont habité dans les grands ensembles au démarrage de leur trajectoire résidentielle ou dans les habitations qui les jouxtaient et qui se sont engagés comme habitants et militants dans les dynamiques revendicatives de ces nouveaux quartiers populaires, et de jeunes professionnels, qui ont accédé à des postes de responsabilité à partir des mouvements d'éducation populaire. A partir de ce champ d'action militante et d'expérimentations professionnelles, se sont dessinés des parcours de professionnels engagés dont la composante des quartiers populaires a été la matrice. Parmi eux, des professionnels ayant appartenu à la première génération des métiers de la Politique de la Ville (chefs de projet, agents de développement...), des responsables de services déterminants dans les nouvelles manières de mobiliser les services publics sur l'ensemble du territoire (vie associative, jeunesse, socioculturel), des chargés de mission à la Politique de la Ville aux différentes échelles (Ville, Communauté urbaine), des responsables salariés d'associations impliqués dans ces territoires, des experts spécialisés dans ce même domaine, des élus... La caractéristique de chacune de ces personnes est d'avoir une histoire longue (25 à 30 ans) dans le domaine considéré, la plupart ayant occupé différentes positions et différents rôles au fil du temps et suivant les contextes politiques.

Ce sont les enfants de la libération et du baby-boom, ils ont vécu leur jeunesse dans la seconde moitié des années soixante et les années soixante-dix, à la fin des fameuses « Trente Glorieuses ». Ils ont ou non vécu directement l'aventure de 68 du fait de leur âge ou de leur position, dans tous les cas, les années soixante-dix ont été déterminantes. Ils ont lutté pour la libération des mœurs, pris du bon temps, fait sauter certains clivages entre travail et hors travail. Les effets sont importants sur leurs calendriers de vie qui s'en trouvent souvent bousculés : famille, carrière, propriété. Tous, à une exception près, sont des migrants de la première ou de la deuxième génération venus essentiellement des régions voisines : Bretagne, Vendée, Anjou ou plus précisément les Mauges, ce qui est le cas de Daniel Asseray (ainsi que de Jean-Marc Ayrault !). Leur culture est autant marquée des forces militantes et politiques qui vont travailler les campagnes à la même époque que par les luttes liées au mouvement ouvrier et aux chantiers navals. Ils sont allés de la campagne à la ville, de la petite ville à la grande ville, ou de la plus ou moins grande périphérie vers le centre. Pour certains, la mobilité sociale s'est doublée d'une mobilité géographique, pour d'autres, elle s'est inscrite sur le même territoire, celui de l'agglomération nantaise. Nantes est pour huit d'entre eux la première ville habitée, voire la seule ; pour tous elle est devenue leur ville et semble devoir le rester. Ils n'ont pas dans un système de

représentation hiérarchisée de la ville, qui pose le centre comme premier et la périphérie comme dévalorisée. Même s'ils ont appris à pratiquer la ville sous toutes ses formes, des quartiers de ville leur restent familiers parce qu'ils y ont souvent habité et surtout travaillé, ce sont les quartiers d'habitat social. Ces trajectoires sont centripètes à la fois géographiquement et socio-culturellement, ce qui les distingue des acteurs en charge des banlieues qui ont construit leurs manières de faire à partir de cultures de centralité et de positions socioculturelles dominantes. Au-delà de ces similitudes, deux pôles forts de référence se dégagent : des Nantais issus de la classe ouvrière et des « migrants » d'origine rurale ou fortement marqués par une région majoritairement rurale. La référence à la religion catholique est nettement plus forte chez les seconds, le passage dans la grande ville correspondant le plus souvent à une rupture vis-à-vis de la famille et de ses valeurs. Un clivage important existe au niveau de l'héritage politique entre ceux qui découvrent par eux-mêmes les enjeux de la politique, ceux qui se mettent dans les pas de la famille en radicalisant l'engagement et ceux qui opèrent un tournant parfois drastique par rapport à l'histoire politique familiale. Les pères engagés politiquement sont à chercher du côté des origines rurales, les pères syndicalistes parmi les ouvriers urbains. Les enfants d'ouvriers passent le moins longtemps possible par l'usine, s'y « établir »³⁰⁵ peut durer davantage. Dans les deux cas, on peut se retrouver un moment à la CGT.

Les trajectoires socioculturelles sont toutes atypiques, le passage par l'université ne conduit jamais en une fois à des positions confortables, les choix disciplinaires ne sont pas faits pour réussir. L'École Pratique des Hautes Etudes s'impose pour les autodidactes, elle est préférée à l'université pour les autres, pour gagner du temps, pour éviter des carrières classiques ou des enfermements disciplinaires. Dans tous les cas, ils apprennent autant dehors que dedans, c'est aussi le cas pour les deux architectes. Quelle que soit la formation initiale, elle se complète par l'action militante et la promotion sociale et tous ou presque vont se professionnaliser au départ, par opportunité et choix militant, dans de nouveaux secteurs du travail social et ce qui l'accompagne : formation, expertise. Les périodes militantes sont instables professionnellement, pourtant c'est là que se nouent des réseaux, des savoir-faire qui s'investissent ensuite dans le travail. Les études se poursuivent par intermittence, en parallèle avec le travail et l'engagement militant. Les objets des travaux universitaires menés dans le cadre de mémoires de maîtrise, DESS, diplômes d'architecture, thèses sont au plus près des interrogations militantes³⁰⁶. La recherche sur contrat pour les universitaires peut rejoindre la formation en sciences sociales des autodidactes. Entre ces derniers et ceux qui passent par l'enseignement supérieur, les écarts ne sont finalement pas si importants aujourd'hui en terme de carrière, de salaire, de rapport au savoir. Personne n'a jamais voulu devenir riche.

La conscience vive de l'injustice et des inégalités sont les premiers signes de l'engagement, la religion catholique et la culture politique familiale jouent une place déterminante, mais presque autant le fait de vivre dans un monde en train de changer et qu'on a envie de voir changer. Vivre en société suppose

³⁰⁵ Référence au mouvement des établis ainsi qu'à l'ouvrage de Robert Linhardt, *L'établi*, déjà cité.

³⁰⁶ De la thèse de Paul Cloutour sur l'urbanisation du littoral vendéen sous la direction de Manuel Castells à la période de la « question urbaine », Maspero/La découverte, 1972, au mémoire de Maîtrise de Pascale Scilbo sur le mouvement des Restaus du Cœur en passant par le DESS d'urbanisme d'Alain Bellanger et ses prolongements sur le système foncier, l'évolution du prix des terrains et leur impact sur la construction et le développement de la ville.

qu'on s'implique, qu'on soit partie prenante du destin collectif. Une différence existe entre les combats pour des causes émancipatrices qui les concernent directement (émancipation des femmes, mise à distance de la classe ouvrière, mouvements de soldats, conquête de l'identité urbaine via l'éducation populaire) et les engagements plus altruistes souvent liés aux premiers. Dans tous les cas, la culture est à conquérir et en priorité la culture politique, le reste vient ensuite ou en second. Les formations politiques varient suivant qu'on se saisit directement ou non de références savantes et notamment de la théorie marxiste. Certains lisent les textes, d'autres des textes sur les textes, d'autres enfin en entendent parler et mettent en pratique. On peut encore aujourd'hui citer de mémoire Mao comme on peut réciter une prière en latin ou reprendre à plusieurs un cantique ou un chant révolutionnaire. Dans tous les cas, avant de découvrir la lutte des classes et les luttes collectives, ils ont posé l'enjeu de l'individu et le respect de la personne, ils ne vont jamais inverser les choses. La découverte du Marxisme est de toute façon concomitante à celle du Stalinisme, et tous au-delà des utopies qui ont pu les animer détestent le sectarisme, le dogmatisme, l'intolérance, le culte de la personnalité. De la même façon, ils ont d'abord refusé l'Eglise avant la foi. C'est cette découverte simultanée qui fait que personne aujourd'hui n'approfondit plus vraiment les références marxistes, il n'y a pas de figure de «compagnon de route» parmi eux. La critique de l'impérialisme américain est tout aussi forte depuis le Vietnam. Entre la charité et ses dérivés contemporains et la lutte des classes, ils optent pour la distribution des moyens de lutte et l'enjeu des politiques publiques et de la Politique de la Ville, c'est de distribuer les armes et ré-ouvrir à tous les «champs du possibles». Il y a ceux qui ont cru à la révolution et ceux qui n'y ont jamais cru, il y a ceux qui n'y croient plus et ceux qui aimeraient qu'un changement radical soit encore possible. Mais ces différences ne les divisent pas, au contraire, chacun joue son rôle et ce sont les diversités de positions, dites ou non dites, qui permettent la dynamique du travail en commun. Ils se sentent mieux dans des groupes où les positions sont ouvertes et surtout non dictées par une ligne qui s'impose a priori, l'important est de rester responsable de ce qu'on pense. Ce qui réunit, c'est encore et toujours le refus des inégalités et une conscience forte qu'on peut et qu'on doit agir sans cesse pour que les rapports changent.

Certains ont fait le choix d'un engagement dans un mouvement d'extrême gauche, d'autres ont de la sympathie pour ceux qui l'ont fait. Ils se sont passionnés et engagés pour les luttes de libération : Algérie, Amérique du Sud, Afrique ; le Chili a porté beaucoup d'espairs et de désillusions, la guerre en ex-Yougoslavie et plus spécifiquement la purification ethnique en Bosnie a relancé leur mobilisation... Les engagements peuvent toutefois varier et il n'est pas possible de dire que l'effet générationnel entraîne des repères identiques liés à des événements fondateurs vécus aux mêmes âges. Ce qui fait lien, c'est que ces événements ont souvent été vécus à partir d'un socle commun qui maintient dans une situation de veille constante, donne une grille de lecture critique vis-à-vis des événements. Il existe chez eux un plaisir bien réel à exercer un jugement sur l'Histoire en train de s'écrire. Ces événements proches ou lointains entraînent ou non des prises de positions, des engagements ou des manières de s'engager y compris localement³⁰⁷ Les luttes de libération se sont transférées sur les luttes pour l'autonomisation des classes populaires sur place. La plupart revendique une tendance

³⁰⁷ Nous rejoignons ici l'analyse faite par Christian Baudelot et Roger Establet dans leur livre *Avoir 30 ans en 1968 et en 1998*, Seuil, L'épreuve des faits, Paris, 2000. Chapitre 4, le paragraphe : Le « grain du sablier social », page 67 et suivantes.

libertaire, plus souvent conviviale, aucun ne s'inscrit dans un mouvement anarchiste, l'autogestion ne fait pas recette bien longtemps chez eux. L'écologie les intéresse, ils ont lutté contre le nucléaire, aiment leur vélo plus que leur voiture, mais ils ne sont pas devenus verts (au moment de l'enquête !). Tous ceux qui ont rejoint des organisations d'extrême gauche ou se sont reconnus dans la mouvance gauchiste n'ont plus jamais ensuite été encartés. Ceux qui n'ont jamais été gauchistes ont pu rejoindre un parti (PSU, PS tendance rocardienne), chaque fois à des moments clefs de l'histoire, pour y faire bouger les choses et sur un mode critique : le plus souvent ils n'y restent pas. Les engagements syndicalistes sont de deux modes, suivant les situations (CGT) ou au contraire très stables (CFDT) pour les salariés de la fonction publique, le syndicat étant activé pour déverrouiller des situations institutionnelles. Tous se méfient du pouvoir, ils tardent à le prendre mais finissent pourtant tous à le faire à leur manière, en restant plutôt dans des positions de seconds ou de conseillers. Seul Daniel Asseray, militant au PS depuis 1974, affiche une belle constance même si chaque fois qu'il parle de cet engagement, il donne de nombreux exemples d'une position de type : « dedans-dehors », s'amusant des attitudes des militants classiques, tendus vers une carrière, entièrement pris dans les débats et les jeux de tendance. Dans la plupart des cas, les identités politiques sont brouillées, peu lisibles pour les autres, le flou est d'ailleurs entretenu, on se trompe sur leur compte : encartés, socialistes, communistes, révolutionnaires ? Quand ils descendent dans la rue, ce qu'ils font souvent, ils aiment battre le pavé, ils ne restent pas sous une banderole, sortent de la foule pour l'analyser, vont boire un coup pour discuter. Cette caractéristique se vit également de l'intérieur, les engagements reposent sur des accords pragmatiques dans l'action et non totalement discutés politiquement, la confiance et l'implicite font le reste.

Ceux qui ont connu une période d'engagement idéologique fort dans les années 1970, mettant en application sur place les espérances révolutionnaires, vont ensuite rejoindre des logiques professionnelles engagées dans l'action publique pour agir sur les « infrastructures » et plus modestement sur le service public ; ceux qui ne vont pas rejoindre le service public vont s'engager dans l'accompagnement de la demande de service public. Deux types de carrières sont repérables : soit une entrée plus ou moins rapide et une progression régulière dans la fonction publique sur un axe lisible, passant du terrain à la centrale où ils gravissent ensuite les échelons, stabilisant ainsi une carrière dans les dix dernières années - c'est la logique de la responsabilisation croissante qui prime -, soit une circulation plus libre entre divers secteurs du privé, du social, de l'action publique, de l'expertise, faite d'accidents de parcours - c'est alors le sens et l'honneur qui priment. En fonction des deux parcours précédents, les premiers se concentrent alors sur le local dans une articulation obligée avec le national, ils s'engagent syndicalement ou s'investissent dans des groupes de pression, les seconds créent des espaces associatifs durables, ayant plus visiblement pignon sur rue et continuent à s'investir dans des mobilisations internationales (Maison des citoyens du monde). Dans les deux cas, la critique de la routine, de l'administration et de la bureaucratie obligent à ruser, surtout pour les premiers, d'où l'importance d'espaces en dehors pour tenir l'orientation. Leurs engagements militants à partir du local les mènent à prendre des responsabilités nationales. C'est là qu'ils découvrent que Nantes est innovante, que les Nantais seraient en pointe notamment dans le social. Ils revendiquent une organisation non hiérarchique, activent des réseaux entre villes de province et résistent à la domination parisienne.

Tous ont partagé l'analyse selon le modèle des classes sociales, avec la désignation de la bourgeoisie, du patronat et du capital comme responsables de l'exploitation du prolétariat ; elle reste majeure et sert de repère quelle que soit la situation de travail et le public concerné : sous-prolétariat, classe ouvrière intégrée ou au chômage... L'idée du contre-pouvoir des classes populaires demeure comme objectif, tous sont convaincus qu'il faut ouvrir, soutenir et renforcer les espaces de pouvoir des populations dominées. Leur défense du syndicalisme reste une fidélité au modèle d'analyse des classes sociales et à leurs systèmes d'appartenance au monde du travail au-delà de leurs domaines d'action. De nouvelles formes d'analyse de la société vont petit à petit s'imbriquer dans la précédente, ainsi la conscience de l'importance dans leurs propres trajectoires de leurs systèmes d'affiliation les pousse à définir le monde social en terme de réseaux : ils s'engagent alors dans la lutte contre l'exclusion et activent le principe de désaffiliation³⁰⁸. Pourtant leur analyse marxiste ne les fait jamais passer du seul côté de l'indignation face à la souffrance, (topique du sentiment) même si leur espoir d'un changement social radical devient d'année en année improbable - leur idéal de justice sociale tient bon (topique de la dénonciation)³⁰⁹. Ceux qui sont au cœur des dispositifs d'insertion et qui restent sur le terrain sont les plus critiques par rapport à des notions dont les définitions deviennent floues : citoyenneté, démocratie locale, lien social, culture du projet, tout en les mettant en œuvre au quotidien. Dans tous les cas, le pragmatisme est la manière de faire commune à tous, et le réformisme est reconnu comme pis-aller ou comme seule solution. Le système politique français leur convient comme garant minimum des principes démocratiques, ils n'en attendent pas forcément beaucoup et se mobilisent quand il y a danger. Par contre, l'engagement dans la société civile pour agir sur le politique localement les mobilise totalement, s'ils ont majoritairement renoncé à faire de la politique ils n'ont jamais cessé d'en faire. S'ils n'ont plus de référents politiques directs, ils fonctionnent avec leurs propres références et politisent la sphère technique. De ce fait, les échéances politiques locales comptent plus que les échéances nationales qui sont toujours décalées avec les forces engagées : l'échec de la gauche en 1974 au moment où le mouvement social auquel ils participent bat son plein reste un rendez-vous majeur manqué, en 1981 il est déjà trop tard, quant à 2002 les résultats moins durs à Nantes les rassurent un peu sur le travail accompli localement. Les expériences militantes les plus fortes ont lieu sous les mandats d'André Morice (1965-1977) et celui de Chenard (1977-1983). Des expériences de radio libre et de presse locale libre (journal La Tribune) sont expérimentées, la librairie 71 (qui deviendra le Bateau Livre) est celle qui diffuse les références, des échanges informels y ont lieu, des cycles de débats sont organisés avec les universitaires nantais ou invités (Lires et délires). En 83 au moment de la perte de la ville par la gauche, la nécessité d'agir sur la politique locale, les services municipaux et le service public, deviennent indispensables d'où la mobilisation jusqu'en 89. Cette stratégie de reconquête les a soudés à travers le travail effectué au sein du « cercle du Marchix » et des associations créées dans sa dynamique : « Nantes la bleue », « droit de cité ». Leurs jeux d'alliances directs avec des politiques sont liés à ce calendrier électoral. Si les élections de 2002 les ont tous ramenés dans la rue, leurs mobilisations dans les mois qui suivent sont surtout sur des enjeux de politique locale, la véritable échéance étant celle des élections municipales. La situation d'opposition qui paralyse totalement serait la perte de l'espace d'action du proche qui pour certains pourrait aller

³⁰⁸ Ils lisent le Robert Castel de la métamorphose de la question sociale.

³⁰⁹ BOLTANSKI, L., CHIAPELLO, E., *Le nouvel esprit du capitalisme*, op cité, troisième partie, le renouveau de la critique sociale, page 425.

jusqu'à la perte de l'emploi ! Ils sont têtus dans leurs engagements, ne retournent pas leurs vestes et continuent à valoriser sous le label de la Politique de la Ville, toutes les fonctions traditionnellement méprisées de la démocratie³¹⁰. A ce titre, ils risquent plus d'être traités de « ringards » que de nouveaux réactionnaires !³¹¹

Même si l'on trouve des systèmes d'analyse qui permettent d'établir des points communs entre ces personnes, les positions des uns et des autres sont souvent très différenciées et plus qu'un véritable réseau, il s'agit de systèmes de connexions dont certaines personnes constituent des points de rencontres obligés, connexions qui se sont nouées et consolidées dans des moments de stratégie de conquêtes et reconquêtes d'espaces professionnels et politiques et dans des implications sur des chantiers et territoires communs. Leurs dispositions à gérer leur capital de relations leur permet de gravir individuellement des échelons et finalement de faire carrière, même si ces dispositions sont toujours mises au service du bien commun, plus proches en cela de la figure du *mailleur* que du *faiseur de réseaux* décrits par L. Boltanski et E. Chiapello³¹². La comparaison avec ce « renouveau de la critique sociale » trouve d'ailleurs sa limite dans une de ses composantes majeures, celle de la valorisation de la mobilité et ses effets opportunistes, tant ces protagonistes ont en commun l'enracinement dans le local, l'étonnante stabilité et permanence de leurs domaines d'action. Ils valorisent particulièrement la fidélité aux personnes, tout en étant conscients que ces valeurs peuvent aussi constituer des fragilités. Ils sont bien placés, du fait des populations sur lesquelles ils travaillent, pour savoir que cet enracinement local, cette stabilité et cette fidélité, peuvent constituer paradoxalement des facteurs de fragilisation.

La constante des quartiers d'habitat social et le champ d'intervention qui lui est associé dans des histoires professionnelles et militantes finit par produire des effets culturels, sur une manière de penser la ville et de s'y impliquer. « L'effet quartier » tient aux problèmes sociaux qui ne vont cesser de s'y révéler et de s'y poser, aux questions urbaines spécifiques et aux enjeux politiques majeurs qui s'y jouent : de l'abstention à la montée de l'extrême droite. Ces « quartiers » vont sans cesse recréer des occasions de se croiser, de collaborer et de fonder des alliances durables. Ces territoires peuvent être le point de départ d'une prise de conscience, être décisifs à un moment de l'histoire, être toujours là mais de loin, on peut décider d'y inscrire durablement son action. Certains vont ne pratiquer qu'un seul quartier, d'autres circuler entre plusieurs, physiquement et institutionnellement, dans un système vertical d'aller retour entre centrale et terrains ou dans une progression accompagnant les transformations géopolitiques : du quartier HLM, au pôle de proximité de la CUN (communauté urbaine de Nantes) en passant par le quartier DSQ et le grand quartier de ville. D'autres enfin vont apprendre à les connaître tous, circulant horizontalement, se faisant les précurseurs des liaisons inter-quartiers. Le point de départ de cette histoire remonte aux années soixante dix, période où l'hétérogénéité de ces quartiers permettait on l'a vu la rencontre entre classes sociales : certains y ont

³¹⁰ Nous rejoignons l'analyse faite par Michel Peraldi, dans l'article « Le cycle du fusible. Jalons pour une histoire sociale du DSU à Marseille », notamment lorsqu'il cite Rancière (1995), page 75 In N° 68-69 des Annales de la Recherche Urbaine sur les Politiques de la ville, Septembre-Décembre 1995.

³¹¹ Allusion à l'ouvrage de Daniel Lindenberg : *Le rappel à l'ordre, enquête sur les nouveaux réactionnaires*, ed. du Seuil, Coll La république des idées, 2002.

³¹² *Le nouvel esprit du capitalisme*, déjà cité, page 437 et suivantes.

habité, d'autres y ont inscrits leurs activités de loisirs ou on bénéficié pour eux des services proposés notamment autour de la garde et des loisirs des enfants, mêlant sur ces territoires leurs premiers engagements militants et professionnels : mobilisations concernant des enjeux urbains, expérimentations dans le domaine de la prévention, implications dans les dispositifs de concertation autour des premières réhabilitations, formation des femmes, accès à la culture via l'éducation populaire. Ils posent grâce à ces expériences, plus tôt que d'autres, la nécessité de traiter les problèmes dans leur globalité : espace, logement, famille, éducation, école, loisirs, formation... C'est là qu'ils ont appris à découvrir, redécouvrir, aimer le contact avec les classes populaires, ils s'y sont souvent ressourcés et s'ennuient dans les groupes trop homogènes socialement. Ils vont participer à la construction des identités propres à chaque quartier liée à cette double culture de l'habiter et de la résistance (active et passive) et de la gestion et de la régulation. Ils ne vont pas cesser de circuler dans cet entre-deux. Pourtant, même si leur travail de reconnaissance sociale des populations auprès desquelles ils travaillent les mobilisent, s'ils pensent que la ville s'invente aussi dans ces quartiers, ainsi d'ailleurs que de nouveaux rapports au temps et au travail, au-delà ou plutôt en deçà du salariat, ils ne réduisent jamais l'action publique au seul accompagnement des forces endogènes

Plusieurs ont participé aux laboratoires de quartiers déjà évoqués. C'est le cas du quartier de Nantes-Nord autour des débats sur le contre-POS, dans l'accompagnement de la vie sociale de la cité de baraquement du Chêne des Anglais et de l'opération de relogement, dans le travail de prévention (APS), le démarrage de l'organisation du travail social autour de la Maison des Jeunes de la Géraudière, véritable pivot des rencontres entre jeunes, animateurs et universitaires. Tout est bon pour renouveler les manières de faire, le football n'est pas restreint à une pratique physique, c'est le prétexte pour tenter de renouveler le sens de cette pratique, autour de la revue « le Contre-pied », un atelier populaire tire les affiches en sérigraphieMais on peut aussi raconter l'histoire de la rue du Drac à Bellevue, là où l'affrontement entre l'Office Public HLM et les locataires organisés par des forces militantes et des chercheurs est le plus fort, mais aussi le quartier des Dervallières où s'invente la culture militante d'un grand ensemble, de la résistance à la bureaucratie des habitants-locataires, en passant par la formation des femmes et la question des jeunes, sans oublier bien sûr l'aventure du Sillon de Bretagne. Ce constat rejoint partiellement l'analyse de Michel Péraldi et de Michel Samson dans l'ouvrage *Gouverner Marseille* au chapitre « L'honneur des cités : des héros et des travaux » qui relate l'histoire de la nébuleuse de l'action sociale, le tournant de la révolution culturelle autour des réhabilitations, mais là où Péraldi pointe l'enjeu des parcours personnels prenant le pas sur le projet d'émancipation collective, on constate à Nantes une tension maintenue entre ces deux pôles, ce qui n'exclut pas les contradictions.

Les effets de la crise économique reposent ensuite autrement les questions du travail et des territoires résidentiels, réarticulent les questions urbaines et sociales, auxquels avaient déjà travaillé ceux qui avaient accompagné la normalisation du sous-prolétariat à la période du plein emploi. Les articulations entre le monde du travail et ses organisations et l'espace résidentiel et ses organisations, l'émergence de nouveaux problèmes et de nouveaux ajustements vont constituer toute une culture militante et associative complexe à laquelle ils participent, l'éducation populaire prenant au fil du temps des formes plus sectorisées autour des domaines de la formation croisant les enjeux en termes

de concertation et de participation. Ces laboratoires d'action ont leurs référents théoriques d'autant plus appropriables qu'ils ont été écrits à partir de ces mêmes terrains (Michel Pinçon, Daniel Pinson, Gérard Althabe déjà cités), les nombreuses études effectuées par les bureaux d'études nantais, le Gers, le Cesur et l'Aures les alimentent également. Ce lien entre théorie et pratique fonctionne dans la circulation des analyses coproduites par les acteurs de terrain et les chercheurs, rôles parfois confondus. Suivant leur rapport au terrain – s'y maintenir ou y travailler à partir de services centraux – leurs visions des classes populaires et de leurs transformations vont varier. Il en va ainsi de la question de l'immigration que certains vont découvrir in-situ au moment du regroupement familial, quand d'autres déjà « retirés » du terrain vont apprendre à l'analyser par les livres, les études, l'embauche et la collaboration avec les premiers professionnels issus de l'immigration.

Ils gardent des liens forts avec des quartiers : ceux sur lesquels ils ont travaillé et où vivent et travaillent encore certains de leurs amis. Leurs responsabilités les conduisent à des réunions sur le terrain, mais c'est aussi leur engagement militant qui les fait accompagner des manifestations culturelles, à laquelle ils continuent à participer de loin ou de près ou encore assister aux réunions des conseils d'administration où ils ont conservé une action militante. Leur cumul d'expérience atteste de la fonction rhétorique et culturelle de ces métiers qui font le lien entre la vie ordinaire des quartiers et l'univers politique. Ils lisent *Le Monde*, sont plus ou moins fidèles au *Monde-diplo*, trop orienté aux yeux de certains, mais avant tout, ils lisent tous les matins *Ouest-France*, et suivent avec attention les frémissements des quartiers. Ils peuvent même écrire dans la rubrique « forum » du quotidien, le journalisme en a tenté certains, leurs textes circulent de main en main. Quand un événement grave y éclate, ils passent tout de suite voir sur le terrain, pour se faire une idée par eux-mêmes, toujours méfiants des papiers des journalistes ou des premières déclarations des officiels. A chaque échéance électorale, ils sont particulièrement attentifs à certains bureaux de vote. Pour sentir les choses en temps réel, ils peuvent les tenir, comptant un à un le soir les opinions des habitants qu'ils ont vu passer dans la journée.

Les sites prioritaires DSQ ont continué à offrir la possibilité d'ancrer des pratiques en commun, limites objectives dans lesquelles chacun continue à se situer, à expérimenter des actions, à réajuster des positions. Des parcours vont les faire passer du travail social au développement social urbain et comme auparavant des travailleurs sociaux avaient pu rejoindre des services municipaux sur les questions associatives ou concernant la jeunesse, les structurations techniques de ces nouveaux domaines d'action vont à leur tour permettre des parcours du terrain à la centrale. Ces deux hiérarchies se frottent à ce niveau, les directeurs de service retrouvent leurs copains comme chefs de projet. Convaincus de l'enjeu de l'action sur le service public, certains vont s'en faire un domaine spécifique d'intervention, sortant du dispositif de la Politique de la Ville pour aller questionner ailleurs, favorisant le lien entre le technique et le politique, la circulation des personnes et des compétences, la diffusion des principes de mobilité. Des référents politiques émergent du domaine technique ou de la sphère militante. Ils se cooptent et se succèdent sur des postes, l'interconnaissance constitue une force, basée sur une confiance liée au passé : elle protège et permet de prendre des risques. Après les

événements de décembre 2005, ils soutiennent le Collectif du 30 Novembre, porté par les jeunes issus de l'immigration qu'ils ont accompagné dans ces mêmes quartiers.

Ce système a ses faiblesses, il empêche parfois le débat, tant l'habitude de neutraliser les contradictions paralysantes pour favoriser le consensus dans l'action, fabrique de l'implicite et du non-dit. Cette culture politique locale, ce savoir incorporé, s'il diffuse chaque jour dans des paroles et des actes, repose pour une part sur des analyses non formulées, non écrites et par conséquent difficiles à transmettre. La difficulté tient au fait que la neutralisation des contradictions pour favoriser le consensus dans l'action, ce fameux pragmatisme de gauche, a sans doute pour une part réduit leur capacité à renouveler le système critique.

Le détour par un travail biographique ouvre d'autres pistes que celles proposées par les évaluations des dispositifs fortement basés sur la seule logique des projets mis en œuvre, dont les calendriers doivent coller aux échéances politiques. Il remet en perspectives les différentes étapes du parcours militant et professionnel et des repères biographiques personnels. Ainsi semble déterminant le fait que ces pionniers de la Politique de la Ville appartiennent à la première génération des classes moyennes qui a connu, souvent habité dans ou tout contre ces territoires, puis les ont quitté mettant à distance spatiale les mondes sociaux qu'ils côtoient maintenant à titre professionnel. Et pourtant leur représentation de ces mondes doit à cette proximité et à cette familiarité antérieure. Ce qui caractérise les acteurs nantais issus de l'action militante, c'est que d'une part, ils sont restés à Nantes et d'autre part, ils n'ont jamais véritablement quitté leurs champs d'action croisant les enjeux sociopolitiques des classes populaires spatialisées.

Le départ à la retraite, un événement à plusieurs facettes

Ils partent aujourd'hui un à un à la retraite et c'est l'occasion de revisiter de plusieurs manières ces parcours complexes. Jean-Marc Ayrault porte un soin particulier à ceux qui ont fini leur carrière à la Ville, il sait ce qu'il leur doit. Les proches du jeune retraité s'assurent que le discours soit précis et font passer les détails qui pourraient manquer. Les notes biographiques participent d'une écriture de l'histoire de la ville, qu'elles soient dites en mairie par le député maire lui-même, c'est la version-hommage, ou par celui qui est sur le départ, qui en profite pour faire un bilan critique, c'est particulièrement le moment puisqu'il bénéficie de la tribune idéale. La tonalité est donc particulière et à la fois liée au cadre et au moment, mais l'expression critique s'inscrit dans une continuité sur un double, voire triple registre professionnel, militant et pour certains syndical (C.F.D.T.). Les textes d'abord destinés à être lus et donc écoutés dans une assemblée collective, poursuivent ensuite leur carrière sous forme de fichiers internet, ils restent donc doublement dans les mémoires. Jean-Marc Ayrault sait qu'il convient de rendre hommage à ces hommes sur les deux registres du parcours professionnel et du parcours de citoyen engagé, c'est le moment en effet de reconnaître la dimension politique du personnage du jour, exercée professionnellement et dans des instances réflexives et critiques, conduites en parallèle mais aussi tout contre l'exercice du métier. L'exercice n'est pas le même que pour des compagnons de route politiques et le député-maire sait à la fois rendre hommage

à la constance dans l'engagement mais aussi à cette veille critique et au refus du dogmatisme, s'ils sont là ce jour-là à coproduire l'événement, c'est que l'équilibre n'a jamais été rompu.

A la partie officielle des discours en mairie, succède une soirée festive qui permet symboliquement de faire retour sur le terrain de travail des débuts. Une salle de quartier est réservée, l'idéal c'est qu'il s'agisse d'un nouvel équipement dont le projet a été porté par celui qui part, le décor devient témoin du parcours lui-même, elle peut se situer juste à l'emplacement des premières actions de terrain. Alors se produit un effet de rapprochement du temps par l'espace, très troublant, quand les jeunes auprès de qui celui qu'on fête a travaillé hier, sont aussi devenus des hommes d'âge mur. Une nouvelle série de témoignage peut se dérouler de manière moins guindée : hommages comiques, chanson connue aux paroles réécrites, offrande d'un maillot de foot aux couleurs du club de quartier des origines et signature du ballon. L'écart entre les anciens jeunes restés sur le quartier et le jeune retraité existe bel et bien, les manières de parler, de s'habiller sont différentes, mais la possibilité de cette coprésence et des signes de reconnaissance alors exprimés sont la preuve d'une fidélité à des valeurs que la réussite professionnelle n'a jamais démentis. Elles marchent dans les deux sens, celui de l'un vis à vis des autres et des autres vis à vis de l'un, car si les anciens jeunes ont souvent eu la chance de croiser ce type de professionnel qui a pu modifier fortement leur trajectoire sociale et humaine, le point de départ de la carrière est ancré dans des expériences dont les populations des quartiers sont le ferment. Chacun sait donc ce qu'il doit à l'autre et c'est bien cette réciprocité qui est particulière. Le buffet est servi par une entreprise d'insertion et les invités s'arrêtent un moment pour écouter le bénévole en charge de cette nouvelle expérience, qui profite lui aussi de l'assemblée pour faire passer la carte et les enjeux de la nouvelle association.

CHAPITRE 3 – GÉOGRAPHIE PRIORITAIRE ET DÉMOCRATIE LOCALE À LA NANTAISE

Début 1988, le président François Mitterrand vient visiter le Sillon de Bretagne. Les photos de cette visite officielle attestent du lien entre le maire, Jean-Marc Ayrault et Daniel Asseray autour de cette histoire devenue emblématique. Quelques mois plus tard, Jean-Marc Ayrault est candidat à la mairie de Nantes, il sait l'importance qu'il doit donner au patrimoine HLM et aux locataires-électeurs dont on sait depuis 1983 que les voix ne sont pas aussi facilement gagnées même pour un socialiste. L'abstentionnisme représente le réel danger, bien devant celui de la montée de l'extrême droite, ce qui justifie aussi que l'on prenne soin de ces espaces et de ses occupants. Jean-Marc Ayrault a pris la mesure de ces enjeux autour de l'histoire du Sillon de Bretagne et, poussé par le groupe du cercle du Marchix et l'association Droit de Cité, il décide de prendre la présidence des HLM. L'objectif est clairement de préparer la nouvelle échéance électorale, de constituer une réflexion de fond et de faire monter des individus capables de les porter. La candidature de Jean-Marc Ayrault s'est imposée au fil du temps comme étant la seule pouvant assurer le retour de la gauche, ce qui va se vérifier.

En finir avec la république des HLM

L'interpellation de Daniel Asseray à venir travailler avec lui sur Nantes et à se joindre à la campagne électorale se fait un mardi (le jour où les députés rejoignent l'assemblée) dans le train Nantes-Paris, cet entre-deux majeur où les destinées de la Ville sont si souvent discutées.³¹³ Les réhabilitations ne sont pas terminées, elles posent le problème de la place donnée aux habitants ; la Ville de Nantes a en outre pris beaucoup de retard vis-à-vis du dispositif DSQ où tout est à faire. Daniel Asseray devient adjoint à l'urbanisme, administrateur délégué de l'Office Public avec la charge du dossier des réhabilitations, des relations avec les syndicats de locataires et de la mise en œuvre de la politique DSQ. Il va faire le lien avec les dossiers qu'il a à traiter au niveau de l'urbanisme : la négociation de la seconde ligne de tramway et la renégociation du POS.

La nouvelle équipe municipale lance en effet un projet urbain d'envergure portant sur le réaménagement de la centralité nantaise, couplé avec le lancement de la deuxième ligne de tramway, reliant cette fois les quartiers d'habitat social au Nord de la Ville via le site universitaire et l'ancien lit de l'Erdre comblé dans les années 1920-1930, au grand ensemble du Château de Rezé, au sud. Les véritables enjeux du tramway relèvent d'abord de la facilitation du mouvement et la deuxième ligne, tout comme la première (la troisième reliera en 2000 le Sillon de Bretagne), doit participer au désenclavement des quartiers d'habitat social périphériques et relier celles des fonctions urbaines conçues séparément les unes des autres comme le campus universitaire au Nord. La municipalité insiste sur le fait que le tramway doit aider au brassage et permettre aux jeunes des quartiers de venir dans le centre ; des mesures sont prises au niveau tarifaire afin que le manque de ressources ne soit pas un obstacle à la mobilité. Plusieurs hypothèses sont formulées par l'équipe municipale : il est un analyseur de la dynamique des forces sociales et s'il ne change pas les cartes de la richesse, donne l'occasion à certains acteurs de prendre leur chance. Une enquête menée pour le compte du CETE

³¹³ On pourrait multiplier les exemples, ainsi la rencontre de Jean-Marc Ayrault avec René Martin autour des futures « Folles journées » s'est déroulée dans ce même espace en déplacement.

Ouest (Equipement) et de la SEMITAN sur les effets du tramway sur les trajectoires logement en HLM, permet de préciser ces enjeux³¹⁴. La variable nommée « tramway plus » révèle que la seule desserte par le tramway n'est pas en tant que telle une variable isolable et qu'elle ne peut se comprendre sans l'articuler avec les grandes caractéristiques de la trajectoire résidentielle (locataires stables satisfaits, locataires stables captifs, locataires en transit). La proximité du tramway, s'il n'est jamais le premier critère de choix d'un logement HLM, a bien un effet correcteur sur la distribution des gens dans la ville. Le tramway atténue les systèmes de contraintes et cet effet est d'autant plus fort que les locataires sont dans des situations de grande fragilité (femmes des ménages ouvriers avec une seule voiture dont elles n'ont pas l'usage, ménages sans véhicules). Le tramway favorise alors l'attachement volontaire au logement chez des populations « captives » en permettant une appropriation élargie du logement dans la ville. Quant aux locataires les plus solvables, le tramway pèse dans la balance au moment de faire le choix de quitter le secteur HLM de deux manières : « le tramway plus » permet de prendre le temps et donc d'allonger le phénomène de transition dans le logement social et le locataire étant devenu exigeant sur ce critère, la recherche d'un logement en accession passe par l'exigence de retrouver de très bonnes conditions de desserte en transport en commun. « Le tramway plus » joue donc sur les phénomènes ségrégatifs de manière objective (critère de formes de cohabitations hétérogènes) et symbolique (sentiment d'appartenance à un quartier et une ville), il agit également de manière décalée dans le temps sur les phénomènes d'étalement urbain (prise de conscience et demande réitérée en transports en commun).

Au niveau du logement social, les enjeux et les orientations de l'époque se répartissent sur deux registres différents : celui qui renvoie très précisément aux relations entre la Ville et son Office qui ne peut plus rester en autonomie par rapport à la Ville de Nantes ; celui de l'adaptation de l'Office aux attentes des locataires, sur la base de nouveaux services, de la qualité de l'accueil, d'un dialogue nouveau construit autour des opérations de réhabilitation, avec l'appui des équipes DSQ mises en place simultanément sur les quartiers. Les opérations de réhabilitation s'inscrivent dans les projets urbains et les services municipaux s'occupent désormais des quartiers HLM comme des autres quartiers de la Ville. La rétrocession dès 1990, d'une part importante des espaces collectifs des HLM à la Ville (voirie, espaces verts) est le premier acte fort, politiquement et symboliquement. Il s'agit de rétablir une égalité et une justice puisque ces espaces sont après ce transfert, pris en charge par la collectivité et non par les seuls locataires. Daniel Asseray confie le « chantier DSQ » à Paul Cloutour, une cheville-ouvrière du Cercle du Marchix, sociologue au GERS, qui comme chargé de mission doit d'abord faire l'inventaire des problèmes, afin de cibler les quartiers à traiter en priorité, mobilisant pour ce faire des études statistiques. Cette étape va assez vite tant les nouveaux professionnels ont eu le temps dans les années précédentes d'analyser ces territoires et de penser à une méthodologie d'action. L'équipe en charge de la Politique de la Ville est complétée politiquement par Mado Aoustin, militante et présidente nationale de la CSF, habitant le quartier des Dervallières depuis sa construction. Cinq quartiers sont retenus en 1990 au titre de la géographie prioritaire inscrits ou non dans le cadre de la convention Etat-Ville de développement social urbain : les Dervallières, Nantes-Nord, la ZUP de Bellevue (site intercommunal entre Nantes et Saint-Herblain) pour la procédure DSQ

³¹⁴ "Le tramway, carte scolaire et trajectoire logement" HLM, SEMITAN/CETE OUEST, 1989. 42 pages. Anne-Véronique Blin, Elisabeth Pasquier.

proprement dite. Une convention de quartier est signée pour le quartier de Malakoff et enfin le secteur de Nantes Est dont le dispositif va être contractualisé avec l'Etat en 1995. Les équipes de quartier sont constituées et une ou deux entrées thématiques jugées prioritaires sur la base de problèmes mais aussi d'atouts spécifiques dans la logique du développement de potentiels endogènes, sont retenues par site. Ces entrées thématiques entraînent ensuite la méthode de travail et la logique d'action puisqu'il s'agit chaque fois de réunir autour de la table les acteurs concernés à un titre ou à un autre par ces questions. Les grands principes de la démarche mise en œuvre³¹⁵ sont les suivants : ceux de la globalité – agir simultanément sur l'habitat, le commerce, l'éducation, l'action sociale et culturelle, les transports et les infrastructures à travers une multiplicité d'actions -, le principe de l'ancrage au territoire – respect de l'identité des quartiers – et celui de la nécessaire implication des habitants. Le partenariat institutionnel et associatif autour de la dynamique de projet a été fortement activé.

L'optimisation des services publics dans les quartiers DSQ constitue le bilan positif de la ville de Nantes. Leur remise à niveau s'est faite en différentes étapes : mise en service de mairies annexes dans lesquelles sont assurés des services de base, rénovation de nombreux locaux (Nantes-Habitat, ACCOORD, crèches, haltes garderies, équipements scolaires). La qualité du service rendu a également été interrogée, il s'agit cette fois d'adapter l'action publique aux nouvelles réalités sociales. Des démarches de formation pluri institutionnelles sont engagées comme le travail avec l'ANPE et le Service Public pour l'emploi autour des Points Accueil Service (PAS), lieux d'accueil de proximité visant à favoriser le dialogue et l'orientation des chômeurs. Ce travail sur l'amélioration des services publics ne s'est pas seulement concentré sur les territoires prioritaires et a aussi concerné la modification des services en mairie centrale. Outre la volonté politique de l'équipe municipale, on peut faire l'hypothèse que le parcours des quartiers périphériques aux services centraux (Ville, Nantes-Habitat), de quelques agents pionniers de la Politique de la Ville, a contribué à accélérer les choses.

Le bilan concernant l'émergence des potentialités des territoires et de la capacité des habitants à être des acteurs à part entière, semble plus mitigé. Ce grand projet d'émancipation collective porté par des travailleurs sociaux engagés dans les luttes des premiers temps, repris dans la première réhabilitation-concertation laisse progressivement la place à une logique de projets moins ambitieux, plus sectoriels et limités dans le temps. Cette analyse rejoint celle de Michel Péraldi pour les quartiers marseillais autour des mutations progressives de l'action sociale, glissant vers un pragmatisme où les parcours individuels et la mobilisation de micro collectifs ont pris le pas sur l'action collective et politique³¹⁶. La limite de l'action locale en termes de développement social se heurte aux systèmes de production dont les effets doivent être pris en compte ailleurs, la question de l'exclusion ne pouvant être traitée seulement localement. C'est à partir de ce double constat sur la Politique de la Ville qu'ont été rediscutés à la fin du premier mandat les enjeux de la démocratie locale autour de la mise en place des comités consultatifs de quartiers.

³¹⁵ Rapport de synthèse, 27 Septembre 1995 : Bilans des Programmes de développement social urbain.

³¹⁶ Cf *Gouverner Marseille, enquête sur les mondes marseillais*, déjà cité, « L'honneur des cités : des héros et des travaux », pages 225-245.

Ces contradictions inhérentes aux dispositifs de Politique de la Ville et à leurs interprétations locales, ont été approchées dans un travail conduit en 1995 auprès de l'une des chefs de projet de la première génération. Marie-Luc Malinge est en poste sur le quartier d'habitat social de Malakoff et s'apprête à partir prendre un nouveau poste dans la région lyonnaise. Elle interpelle alors le GERS pour effectuer un travail de bilan de son expérience de trois ans, qu'elle finance sur les fonds propres du quartier, souhaitant sortir des évaluations quantitatives demandées par l'autorité de tutelle³¹⁷. La méthode des itinéraires est retenue par les chercheurs, il s'agit d'un interview où l'interviewé conduit l'interviewer sur les lieux de sa pratique ou sur des lieux distincts de celle-ci lui permettant de faire le récit de son parcours, l'espace pouvant jouer métaphoriquement. Le binôme est suivi par un photographe qui saisit l'interaction dans les lieux en question. Cette recherche permet de préciser les contradictions vécues dans la pratique de ce nouveau métier. Deux rôles inverses semblent cohabiter: un rôle « d'ambassadeur » du pouvoir municipal auprès des habitants et des institutions d'un quartier ; un rôle de « passeur » ou de « traducteur » entre habitants et élus locaux. Ces deux rôles ne sont pas inconciliables mais ils impliquent une reconnaissance souvent opposée. En tant qu'ambassadeur, le chef de projet arrive sur un territoire au nom d'une politique et offre la possibilité de mobiliser les services publics en réponse à une demande sociale sur laquelle doit se fonder la reconnaissance de l'équipe municipale. Le rôle de passeur est validé par les habitants ou des groupes d'habitants, mais parce qu'il doit mettre en question les institutions et les représentations préalables, il peut à tout moment fragiliser l'équipe municipale. Les dérives métaphoriques liées aux deux rôles initiaux sont soit de devenir un « contremaître » du pouvoir municipal, soit un « chef indigène ». Le risque de l'application de cette fonction de médiation dans le domaine du développement social urbain est à terme de figer durablement le caractère marginal de ces territoires, d'authentifier la différence en la traitant comme une nouvelle norme. La nécessité de redéfinir sans cesse cette profession tout en la traitant comme provisoire afin d'éviter le risque d'une marginalisation des quartiers inscrits dans les dispositifs prioritaires, semble partagée mais la structuration institutionnelle vient à l'inverse progressivement consolider la profession, mais aussi les équipes et le service municipal associé.

Egalité de droit et égalité de fait

1995, Jean-Marc Ayrault est réélu, Daniel Asseray se voit confier de nouvelles responsabilités liées à la démocratie locale. Des comités consultatifs de quartier sont mis en place pour travailler sur la mobilisation du système institutionnel à l'échelle de la ville, avec la volonté de mettre en cohérence cette institution de gestion politique avec la population par un dispositif de mobilisation et d'animation. Partant des acquis de l'intervention dans les quartiers prioritaires, le but est de territorialiser l'appareil municipal sur l'ensemble de la ville et de sortir la politique dite de la ville limitée à quelques quartiers, à l'échelle de cette dernière. Onze secteurs découpés en « portions de fromage » à partir du centre vont englober les cinq quartiers prioritaires de 90. Chaque secteur

³¹⁷ GERS, PASQUIER E., PETITEAU J.-Y. : « Analyse d'une nouvelle profession. Marie-Luc Malinge, chef de projet DSU à Malakoff », Ville de Nantes (DGAU-DSU), 1994

Voir également : PASQUIER, E., PETITEAU, J.-L., « Itinéraire d'un chef de projet dans son quartier. Une méthode d'enquête sociologique appliquée à une nouvelle profession », In Les Annales de la recherche urbaine, N°68-69, 1995, pages.80-92.

comprend un comité consultatif de quartier et une antenne technique. Chaque comité consultatif est animé par l'adjoint chargé de la vie des quartiers et des élus référents, il regroupe les agents des différents services publics travaillant sur le secteur (commune, département, état, CAF et HLM) et des membres d'associations de quartier. Un autre élu est délégué à la vie des quartiers et à la démocratie locale. Ne peuvent y participer ni les partis politiques puisqu'ils sont au conseil municipal et qu'ils sont partie prenante de l'institution de décision, ni les associations culturelles du fait des principes de laïcité. Le dispositif se complète par les carrefours de citoyens, réunions plénières où cette fois la participation de tous les citoyens à titre individuel est possible afin de « reprendre la température en direct » et d'éviter que des problèmes n'échappent au noyau dur des comités de quartier. La Ville n'opte pas pour des « budgets de quartiers » jugeant que cette mesure réduit les enjeux de la démocratie locale : *si tu dis je vous file un budget de 2 millions pour l'aménagement de l'espace public de votre quartier alors que le budget général de l'aménagement de l'espace public est de 30 millions, il y a 28 millions dont tu ne parles jamais. Tu as des citoyens qui ont envie de débattre de politiques de transports en communs sur l'agglomération et qui en ont rien à foutre de ce qui se passe sur le trottoir d'à côté de chez eux* (extrait d'entretien, D. Asseray). Une distinction est donc revendiquée entre démocratie locale et démocratie de proximité. Au moment du bilan du second mandat, 2000 personnes ont été à un moment ou à un autre impliquées. Les effets positifs de ce dispositif sont surtout et une nouvelle fois du côté de la transformation du service public. Comme dans le cas des services municipaux, cette mise en réseau a des effets dans la durée qui se prolongent ensuite en dehors du dispositif lui-même, puisque les gens ont appris à se connaître et à se reconnaître ; les interpellations directes se démultiplient et le système se désinstitutionnalise. Dans les débats des comités de quartiers, les gens découvrent que d'autres ont des opinions différentes et apprennent à argumenter pour se justifier.

Les années quatre-vingt dix marquent un tournant, l'idée que les problèmes ne seront pas résolus par les mesures qui se succèdent, s'impose. A Nantes comme dans les autres grandes villes de France et avec un petit décalage dans le temps, les problèmes des jeunes issus de l'immigration s'aggravent, les travailleurs sociaux se sentent parfois démunis, l'échec scolaire creuse les écarts et les espoirs déçus activent les tensions sociales. Au niveau international, la guerre du Golf exacerbe les conflits en fonction des origines. La montée assez massive de la pratique religieuse chez les jeunes Musulmans de la seconde génération ou primo arrivants correspond à Nantes à cette période. La création des Jeunes Musulmans de France (JMF) confirme cette tendance, notamment sur le quartier de Bellevue. Leurs journées annuelles vont se tenir à la Cité des Congrès, où a lieu la Fête Tissé Métisse dont le but est de contrer les idées racistes et de lutter contre la montée de l'intolérance.³¹⁸ Accéder à ce lieu offre aux jeunes musulmans une visibilité et prouve une respectabilité sur la scène locale. Ces Journées vont connaître un développement important pendant quelques années et Jean-Marc Ayrault très sensible au fait qu'il y ait autant de monde y assistera en 2001, faisant une intervention devant 1500 personnes, on est à quelques mois des élections municipales.

318 La fête Tissé Métisse existe depuis 1993, elle est structurée en association depuis 2005 et composée depuis de deux structures fondatrices membres actives : l'ACENER (Association des Comités d'Entreprise de Nantes et sa Région) et le CID (Centre Interculturel de Documentation) et d'une structure fondatrice membre non active la FAL (Fédération des Amicales Laïques de Loire-Atlantique). Ces organisations sont nées des mouvements d'éducation populaire et du syndicalisme (C.F.D.T.).

Situations d'exclusion et pratiques de citoyenneté se trouvent corrélées, et la différence entre égalité de droit et égalité de fait marque le pas, évaluable par le taux toujours croissant d'abstention, malgré les tentatives renouvelées pour éviter ce fossé. Force est de constater que les classes populaires nantaises, prises dans la spirale des crises économiques à répétition, ayant perdu au fil du temps les militants, leader des dynamiques décrites plus hauts, rencontrent de moins en moins les dispositifs de participation qui leurs sont destinés. Ces mêmes années peuvent aussi se lire comme le ratage du traitement conjoint des questions de logements et des questions urbaines. La dégradation socio-économique des situations des habitants captifs des grands ensembles n'a pas été compensée par les mesures prises par les législateurs qui associent à cette période les questions de l'habitat, à celles du droit au logement (par le biais du RMI) et du droit à la ville (loi Besson, LOV). Les raisons du relatif échec de ces lois, sont à chercher du côté des mécanismes institutionnels liés à leur mise en place. Les HLM sont prisonniers d'un système normatif alors que les évolutions de société qui mettent la norme en question se multiplient, obligeant à des mesures d'exception, prises au coup par coup et l'inadaptation demeure. Le patrimoine le mieux adapté aux modes de vie est rejeté par les demandeurs de logement du fait de sa concentration dans les grands ensembles. La fin de l'aide à la pierre depuis la réforme de 1977 et la faible proportion de logements construits depuis pour des populations en situation de grandes difficultés sociales expliquent l'impossible amélioration de ces phénomènes de concentration. Les modes de gestion tardent enfin à s'adapter aux variations des pratiques sociales. L'habitat continue à se trouver dans un système de compétence partagée, le logement est à l'Etat et l'urbanisme à la commune, ce qui limite l'effet des mesures législatives citées plus haut. Or, les changements dans les modes d'interventions des institutions et plus encore dans l'organisation de leurs rapports sont sans doute plus importants que les moyens financiers.³¹⁹

Un modèle nantais de la Politique de la Ville ?

En résumé, on peut dire que le premier mandat (1989-1995) a correspondu à une phase d'expérimentation sur 5 quartiers DSQ et à la mise en place d'équipes de quartiers. L'importance dès l'origine du dispositif décentralisé sur les quartiers continue à fortement marquer la spécificité nantaise. Ces équipes de quartier ont eu tendance à bousculer le jeu en place d'autant que parmi les chefs de projet, certains n'ont pas hésité « à foncer » au cours des deux premières années. Dès 1992, un premier niveau d'intégration dans l'organisation municipale a été effectué.

Le second mandat (1995-2001) a vu l'intégration du dispositif dans l'organisation municipale avec la généralisation de l'approche territoriale, de la gestion de la proximité, de la consultation et de la démocratie locale à l'ensemble du territoire urbain avec la création des onze quartiers de ville intégrant les quartiers prioritaires. La prise en compte du Développement Social des Quartiers par l'ensemble des services de l'organisation municipale, et la dynamisation en retour de ces mêmes services est certainement ce qui fonde l'image positive de la Politique de la Ville à Nantes et pousse

³¹⁹ Cette analyse était en bonne partie partagée par Daniel Asseray et nous lui devons de pouvoir l'exprimer en ces termes.

certaines villes à prendre ce fonctionnement comme modèle. Le fait que le financement des actions n'ait jamais correspondu à une tire-lire à part repose également sur la primauté de la dynamique des acteurs avant les moyens financiers eux-mêmes et sur l'indispensable implication de tous les services municipaux.

La création du dispositif emplois-jeunes (loi de 1997 de Martine Aubry) ne semble pas étrangère à la dynamisation du dispositif à cette période. L'articulation entre la Ville et le service de l'Etat chargé de la mise en œuvre du programme (DDTE) semble avoir plutôt bien fonctionné. La Ville, force de proposition a pu établir des rapports de confiance avec ses partenaires à la DDTE, au total un groupe de cinq personnes seulement et de fait, les 800 postes créés en contrat de 5 ans sur la ville ont dynamisé le tissu associatif en particulier dans les quartiers DSQ.

La ville de Nantes a mis l'accent sur le partenariat institutionnel en fédérant dans la gestion publique des poids lourds comme l'éducation nationale et le Conseil général. Pourtant cette organisation, qui force parfois l'admiration des observateurs extérieurs, provoque aussi une difficulté à lire la complexité du dispositif. Les équipes de quartier et leurs ramifications avec l'ensemble des services de la ville semblent s'être mises en place aux dépens de la circulation horizontale entre les quartiers eux-mêmes. Les équipes de quartier font de fait un travail permanent de diagnostic au plus près du terrain qui s'effectue ensuite dans des commissions thématiques au niveau municipal. Tous les ans un appel à projets – sorte de cahier des charges ou plus prosaïquement dossier de demande d'aide financière (suivant les thématiques jugées prioritaires : intégration, culture, lien social, développement économique, sécurité, santé) permet ensuite un retour de la mairie centrale sur les quartiers. En fonction de cet appel à projets, les associations accompagnées des professionnels remplissent les dossiers en questions, qui sont de nouveau rediscutés en commissions qui choisissent ceux qui semblent devoir être soutenus et financés. Il en résulte une grande maîtrise de la Ville mais la dimension expérimentale des origines s'est comme perdue. Finalement la dimension territoriale des équipes de quartiers s'est un peu refermée sur des enjeux très spatialisés, voire même îlots, du fait du mécanisme d'intégration à deux vitesses dans l'organisation municipale. L'importance du dispositif en nombre de professionnels entraîne d'autre part un relatif repli sur le local alors que d'autres villes sont sans cesse en quête d'échanges. Le principe de cooptation qui voit tourner les professionnels d'un quartier à l'autre effectuant ensuite leur carrière entre le terrain d'abord puis les services centraux ajoute à ce relatif enfermement.

Il arrive que soit évoqué un modèle nantais de la Politique de la Ville, plus sûrement la structuration de la Politique de la Ville à Nantes présente des caractéristiques suffisamment spécifiques, pour qu'elle soit identifiable et qu'elle ait pu devenir la représentante d'une catégorie type. Dans son ouvrage, *l'usage des quartiers. Action publique et géographie dans la Politique de la Ville (1982-1988)*, Philippe Estèbe consacre un chapitre aux traductions municipales de la Politique de la Ville et choisit Toulouse et Nantes pour l'illustrer, considérant que ces deux villes constituent deux archétypes de la façon dont les grandes villes envisagent la place des quartiers prioritaires dans le dispositif municipal. Il situe le cas Nantais dans un rapport classique avec une relation équivalente entre question urbaine et question sociale : *les quartiers de la géographie prioritaire sont ceux qui ont connu à la fois l'habitat*

ouvrier des années industrielles et les luttes urbaines interclassistes des années soixante, soixante dix, luttes urbaines dont pour partie, l'actuelle municipalité est issue. Cette superposition permet de traiter la question sociale « à l'ancienne », de manière « classique ». Ce traitement combine redistribution – par l'injonction de la discrimination positive adressée aux services municipaux – et solidarité – par l'extension de l'ensemble de la ville du modèle d'action publique élaboré dans la géographie prioritaire. Il note ensuite que ce traitement ne redresse pas véritablement la situation et que les différences sociales restent tout autant marquées à Nantes qu'ailleurs et les derniers diagnostics territoriaux effectués récemment confirment cette position. Estèbe évalue le processus dans un registre moral, considérant que les actions engagées rendent supportables à la fois du côté des exclus que des inclus, cette différence sociale. L'ébauche d'un débat démocratique agit comme un échangeur entre ces deux principes et fonde la fiction créatrice d'une citoyenneté équivalente d'un quartier à l'autre. Le modèle nantais maintient les signes d'un régime « d'échange social toujours possible » entre deux catégories qui, historiquement se sont opposées dans une société de production et qui, désormais, risquent de se trouver séparées dans une société post industrielle. Il termine par une note encore plus pessimiste sur l'avenir de ce modèle dans un avenir peu porteur de reprises économiques.

Le modèle nantais n'a pas en tant que tel été reproduit mais il a pu servir d'exemple auquel d'autres villes ont pu se référer. C'est le cas de la ville de Rennes qui s'est inspirée de l'expérience nantaise tout en l'adaptant. La Politique de la Ville à Nantes semble davantage construite comme une école, au sens d'un groupe d'acteurs se réclamant d'une même doctrine, avec ses origines : les laboratoires de quartiers, ses penseurs, ses pionniers, son organisation institutionnelle, ses classes, son style propre, ses disciples, ses adeptes, ses ambassadeurs, elle peut faire école.

Deux ambassadeurs de la Politique de la Ville

Si la Politique de la Ville est une politique publique, c'est aussi une histoire de personnes. La reconstitution d'un objet aussi complexe que l'effet quartier à Nantes sur trente ans, basée majoritairement sur des matériaux qualitatifs en particulier des récits de vie (une cinquantaine au total pour cette partie de la recherche), pose le problème de la montée en généralité à partir d'un matériau par définition incomplet. Le paragraphe qui suit pose l'hypothèse qu'il existe des ambassadeurs de la Politique de la Ville, elle est mise à l'épreuve ici à partir des témoignages de deux personnes, ce qui ne signifie pas qu'elles soient seules à jouer ces rôles. C'est en reprenant le récit précis et situé de ces effets de diffusion à partir de logiques individuelles, que la dimension scientifique du travail est la mieux servie, dans le cas de l'expérience de Daniel Asseray, il s'agit d'un travail coproduit avec Laurent Devisme.

Daniel Asseray qui en tant qu' élu et expert au niveau national a souvent été amené à reprendre l'action nantaise dans des instances nationales, a connu un court passage au cabinet de Martine Aubry au cours duquel il va d'une part tenter de faire passer ce qui lui tient à cœur et d'autre part, se faire une opinion sur ce niveau de pouvoir. On est en 1997, nouvelle cohabitation et le gouvernement Jospin ne comprend pas de ministère de la Ville, mais l'existence d'une administration (la DIV) pose néanmoins la question de son rattachement et la ministre de l'emploi et de la solidarité, Martine

Aubry, fait savoir la « candidature » de son ministère. Reste ensuite à trouver un « référent » et la ministre veut un élu qui soit également un professionnel de l'un des domaines de la Politique de la Ville. La direction du cabinet contacte Daniel Asseray, l'expérience ne durera que six mois. Il débarque au ministère huit jours plus tard, la veille de la déclaration de politique générale de la ministre dans laquelle elle n'explique pas la Politique de la Ville tout en signalant sa profonde réorientation, pointant les aberrations d'une « politique-ghetto » accentuée sous le gouvernement Juppé (mise en place des ZUS, ZRU et ZFU). Dès le départ, les commentaires journalistiques qui retranscrivent fidèlement des propos d'Asseray explicitant cette position, pointent simultanément et plutôt cruellement les dispositifs de la Politique de la Ville, entraînant la réaction du ministre. Il s'agit pour Asseray de déverrouiller la territorialisation et de contester les dispositifs antérieurs. Il est pour lui urgent de sortir de l'adéquation qui s'est progressivement définie entre Politique de la Ville et « quartiers » et si cette politique est désormais à bout de souffle, il faut en changer. Il préconise de mobiliser le maximum de ministères sur des politiques de droit commun et qu'ils ne se déchargent pas sur un ministère qui serait spécialement en charge de toutes les questions qu'ils ne parviennent pas à traiter. Daniel Asseray trouve même intéressant qu'il n'existe pas de ministère de la Ville dans le gouvernement à l'action duquel il contribue. Cette orientation rencontre en réalité un certain nombre d'obstacles essentiellement d'ordre interne à l'appareil d'Etat et leur repérage constitue autant d'apprentissage pour l'homme de terrain. Que l'état de la machine soit fragile, c'est le pouvoir journalistique qui le révèle et le produit en partie. Le rapport politique/médias au niveau national est différent de celui qui se joue au niveau local où une relation de donnant-donnant semble davantage fonctionner à l'avantage des deux parties. Le pouvoir journalistique est en l'occurrence celui d'une institution des médias, le quotidien *Le Monde* qui semble fonctionner comme véritable étalon pour bien des politiques. L'illusion journalistique dénoncée par Asseray revient à croire que ce qui est dans le journal est un reflet de l'opinion de la population et plutôt que de prendre le temps d'une éventuelle réponse, la tactique consiste pour un ministre à téléphoner au directeur du Monde pour lui dire ce qu'il pense de tel ou tel article.

La lourdeur de la machine revient à ce que Daniel Asseray nomme « l'épicerie de cabinet ». Il faut entendre derrière ce terme des habitudes technocratiques, des codes énarquiens, des pinailleries sur l'élaboration d'une circulaire. En même temps, on lui demande à son arrivée d'élaborer un budget en huit jours... Il donne de nombreux exemples des décalages dans le langage et dans les modes de faire. Des violences symboliques s'exercent : violence des aller-retour incessants avec le Conseil d'Etat et qui nécessiteraient, vu le profil de Daniel Asseray, l'embauche d'un juriste à ses côtés ; violence de l'ethos des énarques par rapport à celui des « privés », violence de la stratégie entre courants qui fait qu'un tel pourra ou non se positionner selon qu'il est, ou non, fabiusien. Mais la plus grande désillusion loge probablement dans le constat d'une quasi absence de discours politique. A plusieurs reprises Daniel Asseray rédige des notes qui sont censées éclairer le ministre. Concernant quatre plans distincts chaque fois nourris de ses expériences locales

- Une réflexion sur la mixité sociale à la fois recherchée par un grand nombre (on n'existe que dans la rencontre avec l'autre) mais en même temps subie ou écartée dans un nombre de situations en augmentation. Daniel Asseray privilégie la piste de la diversité par la construction d'une culture

commune et la garantie de la sécurité pour chacun et d'une accessibilité élargie aux produits et services urbains.

- Une réflexion sur l'organisation des politiques publiques locales. La Politique de la Ville doit permettre un maillage territorial. Elle passe par une contractualisation interministérielle et par des conférences interservices présidées par le préfet.
- Une réflexion sur le nécessaire renforcement d'autonomies collectives des habitants. Cette insistance sur la sphère privée collective distingue Daniel Asseray d'autres hommes politiques qui ne mettent en rapport que deux niveaux : le particulier et le général. On peut y voir les traces d'une sensibilité à l'autogestion. Il s'agit d'encourager les initiatives, de faire émerger des actions qui peuvent déborder l'institution.
- Une proposition d'un nouveau système d'évaluation et de recherche, en l'occurrence une agence de la recherche et de l'évaluation des politiques urbaines et des centres de ressources locaux qui se sont depuis mis en place.

L'objectif politique est bien celui du « droit de cité pour tous ». Comme conseiller au cabinet ministériel, Daniel Asseray endosse un rôle de politique et plusieurs de ses collègues ne lui semblent pas de la trempe adéquate. Soit qu'ils sont haut fonctionnaires « serviles » ou bien « fonctionnaires-carriéristes à l'affût ». Il peut apprécier travailler avec, du côté de l'administration, d'anciens préfets d'une entière loyauté républicaine mais aussi avec des travailleurs acharnés, tel Jean-Pierre Sueur produisant son rapport à la sueur de son front au fond de la nuit, au fond du bureau d'un ministère. Autrement, la machine tend à être verrouillée entre le Parlement, les ministères et les partis au gouvernement. Bref, rapidement, il *sent que ça ne colle pas* et il aime à rappeler avoir régulièrement dit qu'il ne fallait pas que le directeur de cabinet se gêne pour lui signifier la fin de sa mission ; de fait celle-ci est confiée à l'un des autres directeurs de pôle (de ceux qui cherchent à accroître leur pouvoir). L'analyse du fonctionnement central se poursuit dans la voie professionnelle avec le poste qu'il occupe après 1998 dans l'équipe de direction du Département Développement et Renouvellement Urbain à la Caisse des Dépôts et Consignations. Il peut ainsi comparer l'exercice du pouvoir central et la créativité de terrain, différencier les profils d'acteurs (les limites des compétences des membres des grands corps de l'Etat). C'est plutôt en joueur qu'il réalise ces analyses, dans une position d'observateur participant.

Paul Cloutour serait quant à lui le structurateur au niveau technique de la Politique de la Ville. Il a souvent été amené à exposer l'histoire de la Politique de la Ville et ses caractéristiques, tant à Nantes et ce dans de nombreuses circonstances et face à des interlocuteurs très différents (élus, professionnels du champ d'action ou d'autres secteurs, militants...), qu'à l'extérieur de Nantes dans des réunions organisées par la DIV ou au sein du réseau Amadéus. Ce réseau des chefs de projet constitué à partir de 1992, organise des journées d'analyse dans différentes villes (Toulouse, Marseille, Lyon, Grenoble, Strasbourg) où chaque fois les acteurs locaux expliquent comment la Politique de la Ville s'incarne dans l'organisation municipale ou intercommunale. Ces journées de travail permettent chaque fois de prendre la mesure des importantes différences suivant les villes, elles sont bien sûr l'occasion pour chacun des acteurs de caractériser, de ramasser la spécificité du modèle de la ville dont ils sont les représentants. La création des centres de ressources régionaux,

impulsés par la DIV, vont jouer à leur tour un rôle sur la mutualisation des expériences et sur la diffusion des pratiques. Ce double processus d'identification d'une politique sur un acteur chargé d'en faire part aux autres et de prise de distance - physiquement dans le déplacement géographique, c'est l'effet TGV - et dans la dimension comparative, a bien sûr des effets en retour sur le local. La position centrale de Paul Cloutour et sa permanence dans le système, depuis sa conception avant même d'en avoir pris la responsabilité au cours de la première campagne électorale de Jean-Marc Ayrault, à la phase de structuration au niveau de la communauté urbaine et de l'organisation métropolitaine actuelle autour du dialogue-citoyen, en passant par toute la phase d'expérimentation et de structuration au niveau de la ville-centre, le place à la fois comme instigateur, historien et analyste du système. Il est en outre, membre du comité de rédaction de Place Publique, revue de réflexion et de débat subventionnée par Nantes métropole autour des questions urbaines, ce qui parachève le cycle jusqu'à la transmission du savoir. Il est amené à produire pour de nombreux interlocuteurs des papiers, toujours très structurés, dans un souci de clarification, et c'est lui que les chercheurs et différents experts du champ interviewent lorsqu'ils abordent la Politique de la Ville sous un angle comparatif. Le travail précédemment cité de Philippe Estèbe en est un exemple.

Les usures de la contractualisation, les effets désenchantés de la recherche

Les collectivités territoriales malgré la loi de décentralisation de 1982, ne sont pas maîtres de leurs finances et dépendent des Contrats de Plan, entre l'Etat et les Régions et cette modélisation - du moins lisible comme telle par des observateurs extérieurs au champ de l'action locale - s'effectue également lors de l'élaboration des documents contractuels, où cette fois il s'agit d'adapter le contenu de la mission nantaise dans un cadre commun, l'architecture du document est alors formatée dans les consignes transmises nationalement. On voit comment les professionnels engagés jouent la carte de la contractualisation en tirant les ficelles de manière à ne pas desservir la logique de sens du projet politique local, manière qui peut être différente de celles des professionnels dont la base du métier est passée par l'apprentissage universitaire de la culture des politiques publiques. Toutefois, le sens peut parfois être difficile à tenir, tant la réintégration systématique et de plus en plus rapide dans les programmes mêmes, des éléments issus de l'actualité (souvent brûlante) des territoires, devient une mécanique où la question du langage est central. Ainsi du passage des Contrats de ville, aux Contrats urbains de Cohésion Sociale, mis en place en 2006, suite aux violences urbaines de 2005. Les partenaires sont eux-mêmes redéfinis et rapidement c'est la logique des sigles qui reprend le dessus, créant un jeu excluant ceux qui n'ont pas les nouvelles règles qui incluent justement les anciennes qui ne sont pas toujours données. ACSE, CUCS, EPSI, ERE, CLAS, ASV sont les cartes en service mais l'été 2010 peut toujours nous réserver un joker, même si le VVV (Ville, Vie, Vacances) existe déjà. Ces contrats sont toujours signés entre l'Etat et la commune mais les modalités de mises en œuvres et d'évaluations impliquent un plus grand nombre d'opérateurs, des associations des quartiers concernés, en passant par tous les échelons administratifs jusqu'à l'Europe. Un volet explique toujours la mise en cohérence avec les dispositifs précédents qui perdurent : PLH, PLIE, ZFU, CEL... Au fil du temps et malgré les vigilances locales, les procédures semblent peut-être finir par laminer le projet.

Enfin, on arrive que des ouvrages peuvent semer le trouble dans la dynamique des acteurs, ainsi du *Faire société. La Politique de la Ville aux Etats-Unis et en France* de Donzelot, Mevel et Wyvekens³²⁰ qui analyse le retournement de point de vue entre politique volontariste faisant confiance aux gens pour les Etats-Unis et pointe les limites de la logique française traitant les lieux et reposant sur la confiance des institutions. Cet ouvrage dix ans après *La misère du Monde*, déjà cité, va circuler chez les acteurs de la Politique de la Ville et les professionnels de terrain, provoquant découragements et recherches de responsabilités dans la sphère locale chez certains, affirmation d'une spécificité locale de résistance vis-à-vis des politiques publiques nationales chez d'autres.

Les chargés de quartiers et le processus de « nantualisation »³²¹.

En 1995, onze quartiers nantais ont donc été découpés à partir du centre, englobant les cinq quartiers prioritaires de 1990 dotés d'une équipe de quartier élargissant leurs périmètres. Les équipes de quartier se sont ensuite consolidées et développées. Après un peu plus de 10 ans de fonctionnement, Laurent Devisme et moi-même décidons de mener une enquête auprès des dix chargés de quartier (l'un d'entre eux a la charge de deux quartiers), pour à la fois appréhender ce métier et poursuivre nos analyses sur la culture politique locale. La négociation de cette recherche (une auto-commande) passe par des échanges avec la mission CITE (Mission Citoyenneté et territoire« chapeautant » les différentes équipes de quartier à la ville de Nantes) placée sous la direction générale de la vie sociale à la Ville de Nantes. L'enquête se déroule pendant la campagne municipale (entre fin 2007 et début 2008), conjoncture qui explique des interrogations plus nourries sur la place des chargés de quartier dans les politiques publiques nantaises et sur le devenir de ce « drôle de métier ».

Si beaucoup de travaux dans les années 1980-90 portent sur les pouvoirs locaux, sur les métiers du développement social urbain³²², sur les leurre et promesses rencontrés par ceux qui les activent, un net reflux s'observe ensuite, à la faveur de questionnements qui sont plus larges et abordent notamment la gouvernance et la proximité, pour citer deux domaines très étudiés aujourd'hui. Par ailleurs, les agents de développement ne s'observent plus seulement sur des quartiers prioritaires, idem pour les chefs de projet, partout à l'honneur³²³

La méthode de l'entretien biographique permet de croiser les différents niveaux d'informations, le parcours ayant conduit à occuper ce poste, la manière d'envisager ce métier, le rapport au travail d'équipe et à la sphère politique et la lecture de la ville offerte par cette position privilégiée d'observation. De surcroît, l'entretien biographique fournit une matière précieuse sur les manières de parler, matière éminemment importante tellement il s'avère que pour ce métier, « dire c'est faire ». La typologie que proposait Pierre Bourdieu lorsqu'il s'attardait sur la question des théories de la

³²⁰ Comparaison du CDC de Boston et DSU de Marseille et du CP de Chicago et CLS en Seine St Denis Seuil, La couleur des idées, 2003

³²¹ DEVISME, L., PASQUIER, E., « Chargés de quartier à Nantes », un métier spatialisé, 72 pages, ENSAN LAUA, Juillet 2008.

³²² Numéro des Annales de la Recherche Urbaine n°26, avril 1985

³²³ Cf. la magistrale analyse à ce sujet que livrent les sociologues L. Boltanski et E. Chiapello dans *Le nouvel esprit du capitalisme*, déjà cité.

pratique, reste valable. *Le monde social peut faire l'objet de trois modes de connaissance théorique qui impliquent en chaque cas un ensemble de thèses anthropologiques, le plus souvent tacites, et qui, bien qu'ils ne soient nullement exclusifs, au moins en droit, n'ont en commun que de s'opposer au mode de connaissance pratique. La connaissance que l'on appellera phénoménologique explicite la vérité de l'expérience première du monde social, c'est-à-dire la relation de familiarité avec l'environnement familier, appréhension du monde social comme monde naturel et allant de soi, qui, par définition, ne se réfléchit pas et qui exclut la question de ses propres conditions de possibilité. La connaissance que l'on peut appeler objectiviste construit les relations objectives qui structurent les pratiques et les représentations des pratiques, c'est-à-dire, en particulier, la connaissance première, pratique et tacite, du monde familier, au prix d'une rupture avec cette connaissance première, donc avec les présupposés tacitement assumés qui confèrent au monde social son caractère d'évidence et de naturel (...) Enfin, la connaissance que l'on peut appeler praxéologique a pour objet non seulement le système des relations objectives que construit le mode de connaissance objectiviste, mais les relations dialectiques entre ces structures objectives et les dispositions structurées dans lesquelles elles s'actualisent et qui tendent à les reproduire, c'est-à-dire le double processus d'intériorisation de l'extériorité et d'extériorisation de l'intériorité (...)* »³²⁴ Instabilité des frontières de l'objet, transversalité du fait ethnographique, caractérisent aussi la démarche retenue, d'où le type d'entretien qui consiste à raconter un parcours et non une carrière même si elle en fait partie, récit de parcours qui relie des faits sur un mode libre, souvent chronologique mais pas systématiquement et qui procède par touches, reprises, passant du présent au passé, passé lointain ou plus récent, reliant travail et hors travail, prenant une liberté sur la profondeur de champ investiguée. La transversalité de l'enquête ethnographique a pour conséquence de ne pas faire des chercheurs des spécialistes, en tout cas ni sociologues des organisations, ni politistes.

A la croisée de la sphère technique et politique, l'hypothèse centrale est que les chargés de quartier occupent une place particulièrement stratégique pour lire et dire la ville en train de se faire et ce, en fonction de la spécificité de leurs parcours, formations d'origine et engagements professionnels et militants, et des territoires sur lesquels ils travaillent. Les travaux menés dans les années quatre vingt dix, sur les métiers de chefs de projets, comme celui de Jacques De Maillard³²⁵ qui oppose logique administrative et légitimité militante et technique, permettent de situer l'objet central. Cette opposition revient à une tension plus ou moins productive au moment de la municipalisation de certains chefs de projet dont certains peuvent se faire, hypothèse de Maillard, « fonctionnaires politiques ». Dans le numéro des Annales de la recherche urbaine sur la Politique de la Ville, l'article de Michel Péraldi, « Le cycle du fusible. Jalons pour une histoire sociale du DSU à Marseille »³²⁶ décrit comment le terrain de l'action sociale est devenu un lieu de confrontation entre professionnalisme et militantisme, où les logiques d'émancipation collective ont cédé le pas à des logiques d'entrepreneurs politiques et culturels, entre fonctions et convictions.

Les formations initiales des dix chargés de quartiers renvoient au spectre suivant : 6 diplômés dans le travail social (les 4 hommes, dont 3 Nantais au moment de la prise de poste, et 2 femmes dont une

³²⁴ BOURDIEU, P., *Esquisse d'une théorie de la pratique*, 1972, pages 234-235.

³²⁵ «Les chefs de projet et les recompositions de l'action publique », Les Annales de la recherche urbaine, N°88, 2000, p. 6-17.

³²⁶ Les Annales de la recherche urbaine, n°68-69, 1995, p.69-73.

Nantaise) et 4 dans des formations universitaires de type DESS (les 4 femmes non Nantaises). Quant aux expériences professionnelles, elles sont proches de l'invention d'un parcours de professionnel engagé et/ou la spécialisation dans les métiers du développement local, mais on observe surtout deux logiques : une diffusion à partir du métier de chef de projet en zone sensible d'un côté, l'action publique territorialisée de l'autre. Pour l'accès au poste proprement dit, peuvent s'identifier soit des logiques de carrière (changement d'échelle de territoire, promotion dans le développement local), des effets concours, des effets réseau (direct et institutionnel : la gazette des communes, le bouche à oreille professionnel et / ou militant - être repéré et recommandé par Paul Cloutour, être choisi par Jean-Marc Ayrault !-). Une fois arrivé sur un poste de chargé de quartier, la différence est importante entre ceux qui ont fait leurs classes à Nantes et ceux qui doivent s'acculturer au contexte nantais.

L'hypothèse d'un processus de « nantualisation » peut être avancée, (forme de devenir nantais ?) dont la première étape est celle de l'embauche : les critères, à cet égard, semblent assez flous du moins pas totalement objectivés, comme si la complexité du métier ne pouvait s'énoncer, voire même qu'un certain flottement permette de laisser ouverte la définition du travail toujours en devenir, l'arrivée de personnes aux profils et histoires différentes permettant d'enrichir la partition. En face, des candidats à la fois surpris et flattés d'avoir été choisis, presque *élus* dans certains cas, ce qui pose d'emblée la dimension d'entre-deux entre travail technique et politique et la nécessité pour eux d'être à la hauteur de l'engagement.

Le travail de découpage et les limites des onze grands quartiers est une donnée de leur métier qui n'est jamais discutée par les chargés de quartier alors qu'il ne va pas de soi. Le terme « grand quartier » existe à l'INSEE : groupement de plusieurs îlots contigus à l'intérieur d'une même commune. Lorsque cette commune est partagée en plusieurs cantons, les limites de quartiers peuvent ne pas respecter les limites de cantons mais le résultat des dernières élections locales et les délégations des élus de quartier sont très instructives : plus de la moitié de ces élus sont également conseillers généraux – parfois de très fraîche date. Même si le découpage ne coïncide pas, pointons simplement le rôle attendu dans la proximité (le conseiller général n'est pas un député) et des recoupements possibles entre les deux missions (domaines de compétence du Conseil Général). Dans la géographie prioritaire de la Politique de la Ville, il faut que le quartier soit choisi sur des critères définis en termes le plus souvent de carences. Mais à partir du moment où tout le territoire est couvert, cette dimension concurrentielle tombe, puisqu'il n'y a pas de territoire oublié. Que fait-on de la critique du spatialisme à l'origine de la création des grands quartiers ? Que les chargés de quartier aient connu ce moment du découpage ou qu'ils l'aient découvert à l'arrivée sur le poste, l'attitude est la même : le périmètre de travail ne se discute pas.

Du fait des parcours professionnels mais aussi de la conception de la mission, les quartiers populaires sont majeurs. S'ils occupent souvent près de 80 à 90 % du temps passé au travail pour ceux qui en ont la charge directe, ils ont aussi un sens qui dicte l'action : ils recouvrent en effet ce qu'on sait faire, qu'on a déjà fait, qu'on aime faire, qu'on veut faire... les autres parties du territoire ne sont pas premières dans la mission. Les autres habitants sont nommés avec moins d'empathie, à travers des catégories un peu grossières, distancées, ironiques : les bourgeois, les bobos, les nantis voire les nobles ! Un quartier ou un secteur en cours de gentrification est a priori montré du doigt. L'analyse des

populations en fonction des compétences et ressources qui leurs sont propres, et donc des attentes et/ou besoin vis à vis de la Ville à l'échelon territorial des grands quartiers, se présente le plus souvent sur un mode finalement assez binaire, les classes populaires pour lesquelles on sait et on veut faire, les autres qui n'ont pas besoin de la force publique en dehors de sa capacité à aménager l'espace de proximité et à assurer la paix publique, différence entre « les outillés » et « béquillés », typologie conceptuelle efficace utilisée par l'un des chargés de quartier. Quand un grand quartier ne compte pas de territoire prioritaire, il s'agit d'en conquérir, en travaillant par exemple sur un quartier HLM qui va le devenir : Clos Toreau, Port Boyer, en repérant des problèmes de précarité spatialisables comme pour les zones grises du centre ville, de l'île de Nantes ou de Saint-Félix. Une fois cette notion de zone grise repérée, nommée, quantifiée, elle est reprise sur d'autres territoires, et ainsi îlot par îlot, la logique socio-spatiale de la Politique de la Ville se diffuse à l'ensemble du territoire. La valorisation inverse aux hiérarchies sociales qui donne la priorité aux quartiers populaires prend racine dans la connaissance des processus de ségrégation urbaine et leur critique, et dans l'intériorisation du modèle de la discrimination positive hérité de la Politique de la Ville. Pourtant ces deux « étages » d'analyse ne sont jamais évoqués en tant que tels. L'assimilation plus ou moins consciente de la nécessaire logique de la discrimination positive explique la focalisation du temps de travail effectué sur les zones sensibles pour ceux qui en ont, la veille renforcée sur les zones grises pour les autres afin d'éviter que de nouveaux territoires ne « basculent ». Deux pôles de l'action semblent sous-tendre l'ensemble de ces positions, d'un côté on croit a priori aux vertus de la mixité, de l'autre on sait faire avec les pauvres quand ils sont rassemblés dans un territoire repérable. A l'école de la discrimination positive, il y a bien sûr une différence entre les chargés de quartier qui ont acquis ces analyses sur les processus ségrégatifs via la théorie à l'Université, et ceux qui les ont déjà accompagnés dans d'autres métiers et positions : pratiques d'Assistante Sociale, d'éducateur, dans le socioculturel. Certains ont rejoint le poste de chargé de quartier justement pour être plus efficace dans ce combat. Tous ceux qui ont en charge la création de nouveaux quartiers, ZAC, île de Nantes, s'emploient à anticiper ces logiques ségrégatives.

Toutefois, des différences persistent en fonction des parcours individuels, pour les territoires incluant des territoires prioritaires, la place et les enjeux autour des cinq journaux de quartier créés dans la première étape DSQ, sont révélatrices. Ces journaux initiés dans le cadre de la Politique de la Ville semblent hésiter aujourd'hui entre vitrine et tribune. Deux injonctions contradictoires planent sur eux : l'une renvoyant à l'amélioration des maquettes allant dans le sens du niveau de professionnalisme aujourd'hui privilégié, la fonction de communication ayant plutôt tendance à exclure la participation habitante ; l'autre qui cherche à défendre l'implication, le renouvellement et l'élargissement des compétences des habitants. Le flou qui existe sur les enjeux de ces journaux de quartier, à la fois outil d'expression et vitrine de l'action publique micro-locale, n'est pas nouveau, mais les plus jeunes des professionnels qui en ont la charge semblent avoir intégré les vertus de la communication, comme sphère technico-politique légitime quand les plus anciens, qui ont connu les débats autour de leur création et qui conservent les moyens de relancer les termes du débat, n'ont pas renoncé à les activer comme un support critique et un outil de médiation entre habitants et service public, participant de l'avancée de la vie démocratique.

Toute association semble bonne à prendre. Dans la suite de la culture DSQ/DSU, un des enjeux de la mission reste la question du développement de la vie sociale et un raccourci existe entre social et vie associative. Trois générations d'associations coexistent aujourd'hui :

- les ainsi nommées « historiques » renvoyant aux histoires de la Laïque et des Patros, structurant notamment la vie sportive et renvoyant à des fédérations nationales liées à l'histoire des mouvements populaires et ses ramifications dans le domaine de la formation,
- les associations nées avec la Politique de la Ville dont l'histoire semble plus chaotique et qui peuvent être thématiques du fait des grandes orientations retenues dans les premiers projets de quartiers et en lien avec les individualités qui les ont portés, parmi elles, les associations communautaires dont les enjeux ont pu se modifier dans le temps,
- les contemporaines enfin que les chargés de quartier ont vu naître, oscillant majoritairement entre deux pôles : la défense de l'environnement avec tous les paradoxes associés à cette appellation et l'action culturelle nouvelle formule, renvoyant à l'histoire nantaise du débat entre socioculturel et culture, passé par l'étape de la démocratisation de la culture, de la démocratie culturelle, de la reformulation de l'éducation populaire. Ce débat s'appuie soit sur des acteurs de cette vie culturelle ancrés de longue date sur les quartiers (Collectif la Luna aux Dervallières), soit sur des acteurs appelés à la rescousse et intervenant sur des projets plus ponctuels dans l'espace public avec des manières de faire rodées ailleurs ou par d'autres (Mire au Breil-Malville).

Cette structuration associative confirme les analyses menées à partir des entretiens des militants, locataires des grands ensembles analysés précédemment. La logique associative n'est jamais remise en cause en tant que telle, elle est un peu comme le niveau zéro de la démocratie participative, alors même que ce processus est activable sur n'importe quel thème, y compris certains qui vont à l'encontre de la défense de l'intérêt général. Mais il y a quelque chose de loyal et de défendable dans le seul fait de se dévoiler en s'associant puisqu'on abat des cartes et que la Ville peut regarder le jeu. Un des enjeux du métier de chargé de quartier est donc de consolider, développer, faire naître, rendre visible, organiser la vie associative sur son territoire.

Un autre pilier de la mission est celui du service public, sa défense, son maintien, sa transformation dont on a vu que la fierté nantaise était liée à la recherche permanente d'une optimisation. Au moment de l'enquête, trois types d'équipements mobilisent les chargés de quartier : l'école, la médiathèque et la maison de l'emploi, révélateurs de nouveaux enjeux ou de reformulations d'enjeux. Ils concentrent à eux trois une conception du service public français et de son devenir : l'éducation, le travail et la culture, ou dit autrement : l'échec scolaire, le chômage, la lutte contre l'analphabétisme et la déculturation. Les médiathèques, équipements phares de la centralité communale, naissent une à une dans tous les quartiers de la ville avec une attention particulière à leur position spatiale à fort enjeu symbolique pour les grands quartiers, puisque doivent s'y croiser des sous-populations différentes, miroirs nobles des centres commerciaux et autres galeries marchandes incluant elles-mêmes leurs espaces culturels (Leclerc). Les écoles des territoires prioritaires ont déjà connu une série

de mesures, elles connaissent alors de nouvelles réorientations (RAR : réseau ambition réussite), tout comme pour l'emploi, la nouvelle vague sémantique de Jean-Louis Borloo a fait passer de la solidarité à la cohésion, de la mission à la maison. Impossible pour les chargés de quartier, d'avoir une position nourrie sur tous ces registres, alors chacun fait au mieux en se construisant un programme de travail, en participant à des cercles de réflexion militant, en privilégiant la dimension méthodologique déjà éprouvée du groupe de travail avec mise en relation des partenaires. Les rythmes d'avancée doivent ensuite s'accorder avec les logiques de projets qui font intervenir des spécialistes (ici une rénovation, là une construction neuve), les moments de débats nationaux qui s'enflamment parfois avec les équipements eux-mêmes et surtout, le travail de fond micro-local et continu avec les acteurs associatifs qui tentent de garder le cap et avec lesquels les alliances sont soit acquises soit à conquérir, ce qui suppose de se connaître, se reconnaître, s'allier, avec le risque de promouvoir des personnes fragiles ou dont les intentions ne sont pas totalement dévoilées.

Du côté du métier, sa dimension polyvoque et les qualités hybrides qu'il demande en retour, les contradictions inhérentes à la position et aux fonctions, déjà analysées dans le métier de chef de projet, sont vérifiées mais c'est un sentiment de liberté au sein d'une tâche immense et inépuisable qui se dégage plutôt de ces dimensions contraignantes dans les propos des intéressés. Le caractère multipistes du poste est du reste ce qui le rend métaphorisable. Les qualificatifs utilisés par les chargés de quartier peuvent être agencés en trois dispositions activées de manière métaphorique. Il ne s'agit pas de fonctions qui permettent de discriminer les chargés de quartier entre eux, car il semble bien que ces dispositions ont toujours pu être activées pour chacun d'entre eux. Dans le registre de la fonction active, on trouve des appellations comme « poil à gratter » (les appareils institutionnels), « levier » (pour dynamiser des politiques ou développer des projets). Une fonction passive est également de mise, que l'on peut relever avec des expressions comme « l'huile dans les rouages » ou encore « le tampon ». Mais c'est encore un autre registre qui apparaît lorsque, via « l'indicateur lumineux » ou « le thermomètre » s'incarne une fonction de veille³²⁷.

Face à un métier, flou dans sa définition, ambiguë dans ses enjeux (entre contrôle et développement endogène ...), on trouve une hexis langagière, des manières durables de sentir et de penser. Partie structurante de l'habitus, la « langue de CITE » (du nom de la mission CITE) aurait à voir avec cette hexis langagière qui passe par un apprentissage et qui, ensuite, fait lien, culture. Il semble qu'il y ait du plaisir à la pratiquer, au risque de ne pas être compris. La considération de la langue semble décisive : le langage est d'abord un rapport au monde. L'hypothèse émise au départ d'un sens pratique, logique de l'action mais qui ne peut se penser indépendamment de la logique du champ dans lequel elle prend place, se vérifie. On se situe largement autant, voire plus, du côté du discours que du faire. Au cours de la journée de restitution de la recherche³²⁸, c'est le florilège d'extraits d'entretien de « choses dites »³²⁹ qui a sans doute produit la dimension critique la plus troublante pour les professionnels, chacun pouvant à un moment se reconnaître. La prise de conscience d'un effet de champ et de culture

³²⁷ Notons qu'en Avril 2008, la direction générale vie sociale, mission CITE, proposait dans une note interne pour qualifier le métier les fonctions de « veille », « d'expert et ressource », de « stratège et animateur » et « d'éclaireur ».

³²⁸ Séminaire de la Mission CITE de la Ville de Nantes, 7 Avril 2008.

³²⁹ Cf Le florilège, comme forme énonciative, partie 2, chapitre 2

langagière partagée a permis de relancer une analyse sur les enjeux de la profession, masquant un temps l'autre jeu, celui où chacun individuellement défend les intérêts de son quartier et pose des éléments d'analyse qui vont lui permettre d'être repéré comme un acteur capable de porter des intérêts plus généraux, ce qui n'exclut d'ailleurs pas les solidarités horizontales. De fait un des chargés de quartier va dans les mois suivants prendre le poste de chargé de mission à la mission Politique de la Ville à Nantes métropole.

Finalement la diversité des personnes et des territoires offre à chacun une assez grande souplesse dans la manière de pratiquer le métier, ce qui ne supprime pas les angoisses au quotidien. Le travail de coordination de la mission CITE vise à corriger les éventuelles divergences qui peuvent naître de ces positions et manières de faire. Mais la convergence tient surtout au rapport au politique, même s'il joue chaque fois d'une manière là aussi spécifique en fonction des individus, qu'on peut nommer un loyalisme nantais et sans doute républicain, la figure de Jean-Marc Ayrault jouant indéniablement de manière fondamentale. Ce loyalisme nantais, sur lequel ceux qui pratiquent les embauches s'assurent dès le recrutement, donne des obligations mais il permet en retour d'engranger des bénéfices symboliques qui renvoient à une légitimation allant au-delà de la tâche effectuée et incluant la reconnaissance des individus. Le repas annuel avec le maire dans la grande salle de réception de la mairie est cité par tous les chargés de quartier comme un moment-clé du calendrier, moment de reconnaissance certes, mais aussi de vérification de l'engagement, la première année c'est un peu le baptême du feu, il faut réussir à ne pas perdre la face, puis il convient ensuite de tenir sa place et enfin de se faire remarquer, la suite de la carrière peut en dépendre.

L'histoire des quartiers populaires s'écrit

La production d'écrits sur la mémoire et l'histoire des quartiers nantais, travaux d'universitaires ou d'historiens amateurs, encadrés ou non par des institutions patrimoniales est un autre indice de l'analyse de l'effet quartier.³³⁰ La définition même de l'histoire s'interprète différemment suivant que le quartier est porteur d'une histoire ancienne et reconnue doublée d'une histoire savante ou si, du fait d'une moins grande antériorité et de l'absence d'un patrimoine manifeste, elle est à construire à partir de témoignages et d'archives non constituées. Quand le terrain est presque vierge, il autorise le travail autodidacte des habitants, alors que dans les autres, il est occupé par les historiens professionnels - parmi ceux là les quartiers centraux et les anciens quartiers ouvriers comme Chantenay et Doulon. Face à l'accroissement des publications, la Ville de Nantes crée en 2000 un service aux Archives municipales qui s'intitule « Histoire et mémoires des quartiers ». L'association Nantes Histoire portée par des universitaires créée dans les années quatre-vingt est centrale, une quinzaine d'universitaires en sont à l'origine, ils vont eux-mêmes publier, puis ouvrir dans une seconde étape l'association aux Nantais par le biais de conférences et d'ateliers, l'idée étant de développer la pratique de l'histoire locale sur une base collective favorisant l'appropriation du savoir dans un souci de rigueur. En 2005, la ville de Nantes organise une journée d'étude (21 Janvier) sur les mémoires des quartiers intitulée : « Les actions mémorielles de la ville. Etats des lieux, enjeux et perspectives » dont les actes sont

³³⁰ Avec l'appui de Martine Chazelas, documentaliste du centre de documentation Recherche de l'Ensan, nous en avons fait un inventaire, départ de cette analyse.

publiés. Cette journée d'études se donne pour objectif de répondre aux questions soulevées par ces projets au niveau méthodologique mais aussi d'aider à la communication des productions et à leur visibilité à l'échelle de la ville. La mesure des effets de ces travaux est aussi en jeu. Auparavant le Centre d'Histoire du Travail (CHT), la Maison des Hommes et des Techniques et la Société Académique avaient produit au fil des années nombre de documents et d'ouvrages. Yannick Guin adjoint à la culture, insiste en 2005 sur la définition donnée par la Ville de la politique culturelle et de l'action culturelle, reposant la nécessité de « faire vivre les arts, les sciences et la pensée ». Il insiste également sur la nécessaire présence d'une réflexion historique forte, la conscience historique étant constitutive de la pensée, en posant deux grandes idées centrales : la définition de l'identité et les rapports entre mémoire et histoire. Cette journée se justifie enfin pleinement pour l'élu parce *qu'en 15 ans, 25 % de la population nantaise a changé et qu'il est important que ces 25 % soient formés et informés. (...) Ils ne peuvent pas s'intégrer totalement à la ville indépendamment de ce que les associations ou organismes divers vont leur fournir pour la connaissance profonde de la ville.* Le rappel de la création alors en cours du musée de l'histoire de la Ville est donné comme central.

L'inventaire des publications montre que nombre d'entre elles émanent d'organismes spécialisés comme le centre d'histoire du travail (CHT) dont les productions travaillent la mémoire ouvrière, sans exclure l'approche par les territoires ouvriers : quartier de Chantenay, cité ouvrière des Batignoles. Toute une série de travaux sont à l'initiative de la revue de la société académique : *Les annales de Nantes et du pays nantais*. On constate au fil des années le passage d'un travail sur les paroisses et quartiers centraux, à un travail sur des grands axes ou des quartiers plus périphériques. La paroisse assimilable au quartier avec l'église comme repère de centralité est très forte à Nantes, d'autant qu'elle associe des écoles, des patronages et des associations de loisirs. (CF partie 1 : comme dit ma mère !). Les éditions ACL vont publier des travaux d'universitaires sur les quartiers ouvriers (Doulon, Chantenay, Zup de Bellevue). Des travaux d'universitaires locaux ou d'intellectuels sont publiés également chez différents autres éditeurs (Anthropos, Apogée) sur le port, le quai de la Fosse... Les éditions MeMo publient les travaux de l'association Entreprise et patrimoine (e+pi) qui s'est donnée pour mission l'étude et la mise en valeur de l'histoire industrielle régionale et de son patrimoine (collection carnets d'usines). Les publications sur les quartiers d'habitat social arrivent dans les années 2000, des travaux antérieurs existent mais leur matérialisation n'est que peu visible : Malakoff, quartiers Nord, Sillon de Bretagne, rue du Drac (Bellevue)... Ils émanent d'individus (Nantes Nord) ou d'associations liées ou non à des centres socio culturels (Sillon de Bretagne, Bellevue). Si certains ont pour objectif d'écrire l'histoire qui précède la création des grands ensembles (monde rural, grandes propriétés, maraîchage), d'autres se centrent au contraire sur l'histoire récente et se rapprochent des récits de vie et de témoignages d'habitants ou d'actions collectives, il arrive que des chercheurs en sciences sociales soient mandatés pour les accompagner (AURES). A peu près à la même période deux autres types de productions témoignent aussi de la vie des quartiers d'habitat social, celles produites par des artistes en résidences et des films documentaires dans le cas du quartier de Malakoff, impulsés directement par le GPV pour en garder la mémoire, ou réalisés dans une posture critique³³¹. La

³³¹ Notons en particulier les deux films *Territoires*(2003) et *Faire le bonheur des gens* (2004) de Catherine de Grissac (montage Françoise Blanchard), Plan Large Diffusion et *Avec vue sur Loire* (2004) de Sophie Averty et Nelly Richardeau, Odysseus Production/France 3 ouest.

commune de Saint-Herblain n'est pas en reste depuis les années 80 et dans les décennies suivantes (Bellevue, La Harlière, la Crémetterie...) Pendant ce temps, les publications continuent sur les quartiers plus anciens non encore traités ou réabordés par une nouvelle entrée liée à l'actualité ou au contraire au patrimoine. Dans ce domaine comme pas mal d'autres à Nantes, les initiatives sont parties d'individus ou de collectifs, associatifs ou non, puis la Ville a repris un moment la main pour animer le travail, lui donner une visibilité et une dimension politique, entre dynamisation et récupération...

La ville animatrice ?³³²

Si l'intervention de l'Etat reste décisif dans les villes où les conditions locales sont faibles ou nulles, le rôle du sous-préfet à la Ville devenant la condition indispensable à la mise en place de la Politique de la Ville et au maintien du cap vis-à-vis d'élus peu motivés, voire hostiles, dans une ville comme Nantes où cette volonté est portée par un système d'acteurs élargi allant des politiques aux techniciens en passant par une société civile toujours vigilante, l'Etat ne joue pas ce rôle d'animateur et les appareils d'Etat locaux n'ont pas fonction d'impulser mais plutôt de contrôler et de gérer. La Ville est force de proposition, elle prend les risques que les représentants de l'Etat tentent parfois de minimiser au maximum. Il arrive que la rigidité de l'Etat, l'incapacité de certaines institutions étatiques à effectuer des conversions internes indispensables perturbent même et freinent les dynamiques locales.

Le rôle du Député Maire, Jean-Marc Ayrault est central. Si l'idée du développement est au cœur de la dynamique de la ville : développement économique, culturel, celui du développement solidaire l'est aussi, d'où la place bien repérée de la Politique de la Ville à Nantes depuis 1989 et l'attention qu'il porte par exemple aux chargés de quartier. Au cours du premier mandat, ce sont les mêmes élus qui portent des enjeux concernant le développement du centre-ville, le développement de la politique de transport en commun présentée comme élément de solidarité et la mise en place des équipes DSQ et de la dynamisation de l'Office Public HLM. Cette manière de faire tient à une volonté politique portée par le Maire lui-même qui a pris, on l'a vu, la présidence de l'Office Public HLM à son premier mandat pour mettre l'accent sur cette priorité. Il a toujours su et aimé reprendre le contact en direct dans les quartiers populaires de sa ville. Tous s'accordent sur sa capacité à prendre sur un espace-temps très court l'interrogation d'individus rencontrés au hasard sur le terrain et de traduire ces paroles en consignes politiques immédiatement relayées par son Cabinet. Dans ces moments d'immersion sur le terrain, il entretient les liens parfois créés de longue date avec tel ou tel habitant, mais il reprend aussi du souffle pour exercer ses fonctions. Il est assez frappant d'observer son malaise « corporel » sur des scènes plus guindées et la détente et le plaisir non feints dans les coulisses de la ville.

Mais il y a un paradoxe entre une volonté déclarée de renforcement de la démocratie locale et le mouvement de durcissement parallèle de l'exécutif local car, *si la décentralisation a apporté une réforme dans l'administration territoriale, elle reste toujours située dans le cadre du système*

³³² En écho avec l'ouvrage de Jacques Donzelot et Philippe Estèbe, *L'Etat animateur*, Esprit, 1994.

*représentatif, l'exécutif local s'en trouve renforcé : tout ce passe comme si le modèle étatique français, central, pyramidal, était reproduit à l'échelle locale (...) favorisant la personnalisation du maire (...).*³³³ Il est certain que lorsqu'un maire cumule les mandats, ces risques se renforcent. La construction de la métropole et le fait que les conseillers intercommunaux ne sont toujours pas élus au suffrage universel direct, malgré les préconisations du rapport Sueur en 1998, renforce cette tendance, quant aux instances participatives, elles consolident finalement aussi ce pouvoir du maire, qui façonne son modèle, du découpage du quartier à la composition de ces instances, leurs compétences et rôles, en passant par les rapports avec les élus. Jean-Marc Ayrault, appelé de plus en plus à un destin national semble pour partie désinvestir la scène locale et la difficile relève politique sur le champ d'action qu'est la Politique de la Ville parallèle au rodage du système, donnent l'impression d'une moins bonne vigilance vis à vis de problèmes qui pourtant demeurent, voire s'aggravent. Les élus de quartier sont souvent très engagés au plus près des administrés et des territoires dont ils ont la charge, certains pouvant en être d'ailleurs issus via leur engagement associatif, mais cette présence politique ne semble pas diminuer le besoin de reconnaissance du maire lui-même, comme si la politique de proximité d'une part, et la distance croissante d'autre part créait un système politique à deux vitesses³³⁴. De plus, le traitement spatial relativement aboutis dans les principaux quartiers prioritaires autour de l'espace public, des équipements et des logements, et le rodage du système donnent l'impression d'une moins bonne vigilance vis à vis de problèmes qui pourtant demeurent, voire s'aggravent. Les dernières transformations de l'histoire nantaise de la démocratie locale sont nées de ces analyses.

Fin 2009, un nouveau dispositif est mis en place pour tenter de relancer la dynamique, des conseils de quartier viennent remplacer les anciens comités consultatifs et c'est l'intitulé « dialogue citoyen » qui labellise le dispositif d'ensemble. L'objectif affiché par le maire est de « faire ensemble », c'est la nouvelle devise, afin de d'impliquer le citoyen-usager au cœur de l'action publique. L'idée de la coproduction de l'espace public est mis en avant, afin d'améliorer la qualité du service public dans la tradition nantaise et de renouveler la dynamique locale, via les initiatives locales dans la tradition des DSO. Une instance interne technique et politique commune à la Ville et à la Communauté urbaine est créée, ce sont les Commissions Locales de Quartiers (CLO). Les nouveaux conseils de quartiers, associent à la fois des habitants volontaires, devenus conseillers pendant deux ans, des habitants tirés au sort sur les listes électorales et par bureau de vote afin d'assurer une représentation des micro quartiers, et des associations déjà impliquées dans le précédent dispositif. Des adjoints de quartiers sont désignés. Une charte du dialogue citoyen est rédigée, précisant le passage entre ce qui relevait du « vivre ensemble » à ce qui devient le « faire ensemble », le citoyen se trouvant engagé aux différentes étapes d'un projet ou d'une politique publique, du diagnostic, à l'évaluation en passant par la conception, la mise en œuvre, sans oublier les réflexions prospectives. Ce qui ressort de cette modification, c'est le côté très « gouverné » de la formule. Dans les grands quartiers incluant des territoires prioritaires, on constate que si les personnes représentant des associations viennent des

³³³ LEVY, A., (2003) « La démocratie locale en France : enjeux et obstacles », In *Espaces et Sociétés* N° 112 : Ville et démocratie.

³³⁴ L'enquête en cours sur la place des femmes issues de l'immigration dans la dynamique associative confirme cette hypothèse, cf perspectives de recherches à la fin du mémoire.

grands ensembles, les habitants volontaires habitent les autres quartiers de la ville, on touche là une question majeure, celle de la citoyenneté sur base collective (mais sérielle, les associations ne concernant qu'un domaine spécialisé) d'un côté, et la citoyenneté individuelle de l'autre, mais dont on sait que la motivation peut être liée à des enjeux de grande proximité. La mutation du dispositif semble comme entériner cet état de fait, sorte de mécanique ultra pragmatique assez difficile à remettre en cause, y compris même par les élus de l'opposition. La logique quantitative du panel et du tirage au sort vient relayer l'héritage de plus en plus lointain du modèle démocratique né dans le giron de l'éducation populaire. Les onze conseils de quartier, le conseil nantais de la jeunesse, le conseil nantais de la citoyenneté des étrangers et le conseil nantais des personnes handicapées complètent le paysage nantais de la démocratie participative. La ville de Nantes, sur son site, insiste sur l'antériorité de ce processus démarré il y a vingt ans, alors que la loi qui l'exige remonte seulement à 2002 et sur le fait que le dispositif en place va au-delà des obligations réglementaires : *la Ville inaugurant une nouvelle étape s'inscrivant cette fois dans le mouvement international de reconnaissance de la place des citoyens comme acteurs des politiques publiques*. Le rappel de la Ville bonne élève ayant toujours eu un temps d'avance rejoint celui de la part importante et ancienne de logements sociaux, comme composante forte de la ville. On peut se demander si cette dimension méritocratique à rebours n'est pas un aveu de fragilité face à ce qu'il conviendrait d'inventer aujourd'hui pour faire la place physiquement et politiquement à toutes les composantes de la population. Nantes met également systématiquement en avant l'augmentation démographique comme un atout supplémentaire, ainsi les vœux de 2011 de la Municipalité tournent autour de cet argument, bien peu politique : « 290 000 Nantais, 290 000 bonnes raisons de croire en l'avenir ».

La relecture du journal municipal mensuel *Nantes Passion*, qui s'est présenté quant à lui pendant plusieurs années en deux volumes, est aussi assez éloquente sur l'effet quartier et la bipolarisation de la vie démocratique. L'un a conservé le titre initial, *Nantes passion* et le second s'intitule *Nantes au quotidien*. Celui-ci se compose de deux rubriques, l'une qui donne l'actualité des onze grands quartiers et à la fin de chaque numéro, une rubrique a pour titre : *histoires*, qui propose chaque mois, un ou deux articles sur un élément d'histoire locale le plus souvent déclenché par un projet contemporain (rénovation, restauration, date anniversaire d'un évènement). Même si tous les quartiers sont abordés, on y lit une forte représentation des quartiers populaires qui tient d'une part à la dynamique associative, le plus souvent à l'origine des articles et à une volonté certaine de la Ville de valoriser cette dynamique. Les femmes des quartiers et en particulier les femmes d'origine étrangères sont sûres depuis quelques années d'être interviewées dès leur première action associative et certaines sont presque devenues célèbres, il en est de même des créateurs qui travaillent sur les quartiers. Dans *Nantes Passion*, sont analysés les grands projets urbains de la ville, dans *Nantes au quotidien*, ce sont les petites actions de terrain qui sont mises en valeur, d'un côté le temps long de la fabrication de la ville en dur et de l'autre, celle de l'immédiateté, du quotidien et du social et des pratiques qui ne laissent pas de trace. D'un côté des photos aériennes, des plans, des maquettes, de l'autre des visages, des corps en gros plan. En écrivant ces lignes, je reçois le journal municipal nouvelle formule, les deux fascicules n'en font plus qu'un...

Plus que dans cette mécanique de plus en plus huilée du dispositif de démocratie locale et cette logique assez lisse et peu engageante de slogan, c'est du côté de mission d'intégration et de l'image de l'hospitalité que les choses semblent avoir le plus changé dans les toutes dernières années. Le nombre croissant de Nantais venus d'ailleurs a produit un renouvellement des questions de participation citoyenne et en 2001, la Ville désigne un adjoint dédié à la question de l'accueil des populations étrangères et crée une mission politique d'intégration en 2002³³⁵. Cette nouvelle politique publique sera validée en 2004 faisant l'objet d'une contractualisation avec toutes les directions municipales. Cette position volontariste d'accueil vise à neutraliser les écueils du dispositif étatique, une fois de plus, la Ville se mobilise quand l'Etat de droite est défaillant. L'accès de tous aux droits et aux services publics et le dialogue entre cultures sont jugés prioritaires. Une clarification de l'offre de formation linguistique, des séances d'accueil faisant connaître aux nouveaux arrivants leurs droits et les services municipaux, le développement de l'expertise dans le domaine de l'accès aux droits des étrangers et la formation des agents locaux de la société d'accueil sont le type de réponses données. La pierre angulaire de l'action municipale dans ce domaine est le conseil nantais pour la citoyenneté des étrangers, précédemment créé dont le but est de mobiliser les différents acteurs des politiques d'intégration et de lutter contre les discriminations afin de coproduire ces politiques. La politique nantaise dans ce domaine repose sur la recherche de transversalité, méthode éprouvée on l'a vu avec le travail sur les quartiers de la géographie prioritaire...

Quand le modèle républicain vacille, le niveau intégrateur porté par l'Etat se dérobe au profit des territoires locaux où vivent les habitants, redonnant force à l'échelon municipal, voire à celui des espaces résidentiels, comme les quartiers d'habitat social. Certains locataires venus d'ailleurs revendiquent une citoyenneté urbaine, suppléant pour partie à la défection du sentiment d'appartenance à un Etat Nation. Le principe de *naturalisation* se rejoue donc aussi de cette manière, quand celui de la naturalisation fait défaut. Ce sont là des hypothèses qui vont permettre de lancer de nouvelles recherches.

³³⁵ Cf « Comment accueillir à Nantes des étrangers de plus en plus nombreux » In *Place Publique*, N°20, 2010. L'article est signé par Philippe Rigollier, sociologue de formation, responsable de la mission politique d'intégration et de lutte contre les discriminations à la ville de Nantes depuis 2002.

CHAPITRE 4 – LE DÉNI DU POPULAIRE

Les chapitres précédents ont permis d'analyser les logiques collectives et les rapports de force qui ont marqué l'histoire des quartiers populaires ainsi que les interprétations locales et manières d'appliquer les politiques publiques. Dans ce présent chapitre, il s'agit de monter en généralités et de prolonger une analyse critique. Pendant toutes ces années, différents jeux de forces, structurels et endogènes, ont contribué à modifier les logiques de peuplement, les formes de sociabilités et d'urbanités des locataires au sein de ces quartiers, les procédures curatives et modes de gestion participant de ces bouleversements et entraînant de nouveaux repositionnements identitaires. A partir de la réforme de financement du logement social de 1977 privilégiant l'aide à la personne et donc le départ des plus solvables, et l'affaiblissement de ceux qui restent captifs du logement social, les grands ensembles nantais connaissent malgré les différentes politiques appliquées, une dégradation de la situation socio-économique des locataires et un affaiblissement des forces militantes. Les enquêtes reprises pour produire ce chapitre ont été construites différemment des précédentes, il s'agit de recherches de type ethnographique misant sur l'analyse approfondie de micro territoires, l'objectif étant de ne pas choisir a priori ses interlocuteurs, à la différence des enquêtes sur les militants ou les professionnels, mais de se donner les moyens de saisir le maximum d'interactions dans un territoire donné. La dimension critique est ici assumée.

De la situation de procès à l'évitement

Gérard Althabe réalise dans les années 70 une enquête dans le grand ensemble de Bellevue à Nantes, au cours de laquelle il démontre comment l'hétérogénéité de populations logées dans des espaces très contraints entraîne une situation de procès systématique.³³⁶ La référence à un modèle de structuration normative liée à l'imbrication du système familial, du travail et du quartier ouvrier, s'est défaite lors de l'arrivée dans le grand ensemble. Cette situation de procès se constitue à partir d'écarts à cette norme. La question de l'assistance liée au chômage renvoie alors à une culpabilité individuelle. Le travail de la femme correspond à un abandon de l'espace domestique. L'éducation des enfants et surtout des adolescents deviennent le support de dénonciations vis-à-vis des parents du fait d'une situation paradoxale de grande autonomie des jeunes dans l'espace, et d'une non acceptation de ce modèle éducatif. Pour éviter d'être soi-même accusé, personne n'étant à l'abri du fait de la fragilité des situations, il s'agit d'accuser l'autre afin de construire un pôle négatif suffisamment distinct de soi pour ne pas y être refoulé. L'arrivée des étrangers crée ensuite un pôle négatif de substitution, les plus fragiles ayant redoublé le système de dénonciation à leur égard leur permettant d'échapper en tant que Français à cette logique. Si les premières années voient éclater des conflits entre les adultes vieillissant des petites classes moyennes déclassées et les enfants des familles ouvrières laissés libres dans les espaces collectifs et de proximité, les conflits se déplacent ensuite entre les adultes de la classe ouvrière à leur tour déclassés et piégés sur place, ayant alors oublié la jeunesse tapageuse de leurs propres enfants, et les enfants des familles immigrées. Une partie des conflits qui se déroule

³³⁶ ALTHABE, G., « La résidence comme enjeu, le procès réciproque » In *Urbanisation et enjeux quotidiens*, (Althabe, Marcadet, de La Pradelle et Sélim), Equipe de recherche en anthropologie urbaine et industrielle, EHESS, L'harmattan, 1993.

dans les grands ensembles peut se lire comme les effets de la modification des normes de sociabilités liées au vieillissement dans un bâti et une forme urbaine difficiles à adoucir, et à l'arrivée de nouveaux, dont l'étrangeté quelle qu'en soit la nature, renvoie une image stigmatisante, le tout dans un contexte de déclassement qui englobe l'ensemble.

Les enquêtes menées dans le grand ensemble de Malakoff³³⁷ à partir de cette problématique permettent de montrer comment ces logiques d'interactions et de nouveaux mécanismes de division ont vu le jour. C'est un grand ensemble qui a connu une période de crise assez brutale et tardive ce qui explique qu'il n'est pas choisi dans la première vague de classement des quartiers DSO, c'est aujourd'hui une partie du site d'un Grand Projet de Ville Malakoff Pré-Gauchet. La proximité du centre-ville, des loyers et des charges élevés, un nombre important de logements réservés aux fonctionnaires, notamment à la SNCF, en font au départ un lieu de séjour puis de transit pour employés et fonctionnaires nouvellement mutés sur Nantes. La situation se dégrade dans la seconde moitié des années 80. Les fonctionnaires font des passages de plus en plus rapides qui ne leur laissent pas un souvenir très favorable, ce qui contribue à renforcer la spirale de la dévalorisation dans la ville. Dès la fin des années 70, les immigrés commencent à arriver, remplaçant progressivement les candidats à l'accession : Maghrébins, Noirs Africains, Portugais puis Asiatiques et Turcs. Leur proportion va atteindre 16,7 % en 1990. L'installation d'un certain nombre de familles turques et marocaines s'explique par la proximité des zones maraîchères. Le montant des loyers et des charges plus élevé que dans le reste du patrimoine HLM fait que les locataires qui restent, s'appauvrissent. Les locataires solvables ne se battent pas pour venir y vivre et l'Office finit par proposer les logements à ceux qui ne peuvent les refuser. Les problèmes d'impayés, de vacance (369 logements sont vides) et de saleté sont à leur comble quand la municipalité socialiste reprend la ville. Le processus de déclassement lié à la crise économique plonge un à un les habitants ou les tient sous la menace constante de la déchéance qui a des conséquences importantes sur les sociabilités. Alors que les ouvriers qualifiés « piégés » sur place doivent faire le travail de deuil de la propriété de la maison, le deuil du travail « en fixe » correctement payé, ainsi que le deuil des espoirs collectifs, entraînant un repli sur la sphère privée, ceux de leurs voisins qui n'ont jamais eu ces espoirs, ni ces rêves continuent à tenter de survivre. La majorité des nouveaux appartient à des catégories bien adaptées à la gestion HLM : pensionnés, des pauvres certes, mais allocataires. Et ce sont eux qui font fuir ceux qui ont les moyens de rester. Les problèmes de cohabitation qu'ils occasionnent (rythmes décalés, saleté...) et surtout l'image de déchéance qu'ils représentent, accentuent chaque jour le malaise de ceux qui ne peuvent pas partir, renforcent la volonté des jeunes ménages en transit à s'engager rapidement dans un projet d'accession de plus en plus hasardeux et risqué pour échapper à l'installation durable de leur famille dans une cité dont ils redoutent par-dessus-tout qu'elle entraîne le déclassement prématuré et définitif de leurs propres enfants, via l'échec scolaire. Dans l'attente de ce départ, ils rivalisent de stratégies pour échapper au collectif et à la cité, non pas sur seul mode du repli mais dans l'application

³³⁷ Cf « L'enjeu de l'entretien des parties communes en HLM », GERS, PASQUIER, E., BLIN A.-V., Plan Construction, 1992. « Aide à la mise en place des jardins familiaux de la Terre Promise », GERS, Pasquier E., contrat opérationnel convention de quartier de Malakoff, 1994. Cf également : PASQUIER, E., *Déclassement de l'habitat et hantise de la déchéance*, In Critiques sociales, N°5-6, Janvier 1994.

d'une mobilité et d'un fonctionnement hors les murs, systématiques. Si des militants présentés plus haut redoublent alors d'engagements pour maintenir leur cité en état, ils n'ont plus aucun contact avec certains locataires, même s'ils connaissent leur existence, ils sont chaque jour confrontés avec des actes d'incivilité qui les dépassent et peinent à saisir la logique ou plutôt, à leurs yeux l'absence de logique, de locataires hors jeu sur tous les plans

Les effets des procédures curatives et gestionnaires, sur le champ social

Ces mécanismes de division internes au champ social ne sont pas non plus indépendants des procédures curatives qui, si elles visent des modifications techniques et formelles, sont également mises en œuvre pour réguler les tensions sociales. Au cours d'enquêtes menées dans la mouvance des réhabilitations, plusieurs personnes vont endosser pour eux-mêmes, le terme de *réhabilités*, d'autres s'inquiètent de savoir quand ils seront eux-aussi *réhabilités*. Une habitante est fière d'avoir été *réhabilitée trois fois* ! Si on revient à la définition du terme réhabilitation : « restituer ou regagner l'estime, la considération perdue... », l'endossement du nom de la procédure par les locataires est révélatrice de la force du lieu de vie comme élément identitaire et de la violence des interventions non choisies, moments pouvant renforcer cette identification par la procédure.

Les opérations de réhabilitation qui continuent à se déployer sur l'ensemble du patrimoine HLM, produisent des effets de repositionnements identitaires, d'autant plus forts que la procédure est appliquée pour agir sur l'image du collectif. La réhabilitation est l'occasion de régler beaucoup plus que des carences constructives puisqu'elle est le tremplin d'une réorganisation interne des institutions, une reconquête de la relation au locataire devenu client. Dans la seconde partie³³⁸ l'analyse des enjeux de l'échange dans l'enquête de terrain a permis d'avancer un système d'hypothèse sur le rapport au monde induit par les réhabilitations : des personnes résignées, faisant de nécessité vertu, avec lesquelles il est difficile de fixer un rendez-vous et qui, quand elles acceptent, expliquent en quoi leur parole n'a aucune valeur, se sentant coupables de leur situation d'assistance ou affichant la conscience forte d'un moindre être. Mais la nouvelle donne économique en contraint d'autres, au statut déclinant, à adhérer dans une logique du désespoir, aux illusions de promotions entretenues par les dispositifs mis en question, c'est cette fois les personnes qui s'estiment les plus légitimes pour parler et qui passent l'entretien à nous dénoncer les comportements de leurs voisins, tentant de faire des sociologues, des alliés potentiels, proches des gardiens de l'ordre. Ces locataires ont bien souvent pris le relai des militants de la première heure mais sans l'assise politique et le savoir faire des précédents. Les réhabilitations HLM sont pour elles l'occasion de faire aussi alliance sur un mode individuel avec le bailleur, voire la police. Profitant de l'annonce du changement de l'image de la cité autour des réhabilitations, ces personnes tentent d'exclure tous ceux qu'ils n'estiment pas mériter les améliorations proposées. A ces deux positions de déculturation, dont le deuxième est vécu sur un mode enchanté, des groupes refusent la logique curative et caritative de ces dispositifs, au nom de valeurs collectives attachées au ré-enracinement dans un territoire, à la maîtrise calculée de l'inactivité et de véritables codes de l'honneur. Ils acceptent l'entretien, tout en riant des sociologues

³³⁸ Partie 2, « quand l'enquête devient le terrain » et l'article PASQUIER, E., DAVALT, C., « HLM et mission locale, deux instances de réhabilitation sociale » In L'homme et la Société, N°104, 1992.

et en jouant de la situation d'entretien pour garder la face. Parfois le rituel de l'entretien ne peut pas se dérouler de manière habituelle, soit les personnes refusent l'enregistrement, soit elles inversent les rôles et posent les questions, imposant un rééquilibrage du type : *je parle si vous parlez*. Ces personnes partagent aussi des situations d'assistance, voire peuvent être parmi les boucs émissaires des précédents mais elles revendiquent la position d'ayant-droits qui leur permet de composer avec la crise. Elles ont fini par recomposer sur le territoire de la cité des repères collectifs et des formes de solidarités, jouant sur les combines, le travail au noir mais aussi l'utilisation des aides proposées. Dans tous les cas, les améliorations physiques apportées par les réhabilitations les laissent assez sceptiques à plus forte raison quand elles se situent sur le registre symbolique du changement d'image.

Dans certaines sociétés anonymes où la marge de manœuvre est plus grande et le risque de faillite bien réel autour notamment des impayés, tous les moyens peuvent être mobilisés pour modifier assez radicalement le mode de peuplement et édifier de nouvelles normes et contrôler leur respect notamment auprès des anciens locataires, qu'ils tentent de mettre au pas. Un véritable projet d'entreprise est à l'œuvre qui s'accompagne chaque fois d'une révolution sémantique volontariste, gommant systématiquement le sigle HLM. Arlette Farge et Michel Chaumont ont analysé combien l'occultation des mots empêche de penser aussi bien le passé que le présent et de fait, annule toute possibilité de se constituer en collectif de résistance.³³⁹ Certains termes sont évités, on ne parle plus de cage mais d'entrée et d'escalier, le locataire devient souvent un client ou un résident et le gardien, un surveillant ou agent de proximité. Le suivi de la population se fait plus rigoureux, il inclut parfois des informations plus subjectives. Les rappels à l'ordre, autrefois affichés dans les halls, sont de plus en plus transmis par courrier individuel et des affichages manient un nouveau registre juridique, faisant référence à la question de contrat, reliant les notions de droits et de devoirs. Ces rappels aux nouveaux principes de la vie collective sont le plus souvent axés autour du nettoyage des parties communes, la propreté étant presque toujours associée à une notion plus large de civilité. Les tâtonnements entre le modèle résidentiel, l'idée communautaire et le collectif divisé sont trois ordres bien différents mais qui cohabitent parfois de manière confuse dans ces opérations. L'intervention de plus en plus systématique d'une société de nettoyage déplace le modèle ancien du partage des tâches, mais le service proposé est parfois minimum laissant un doute entre la partie qui reste à la charge du locataire. Ainsi une opération « plantes vertes », visant à récompenser les locataires de la cage d'escalier la plus propre d'une cité gérée par une société anonyme, qui fit porter individuellement une plante par un fleuriste : certains ont donné leur plante à des voisines jugées plus méritantes, reconnaissant leur peu d'implication dans le fameux concours. Les rappels à l'ordre stipulant les interdictions à discuter dans l'entrée ou à bricoler dans les caves, se sont aussi généralisés dans cette période, injonctions en contradiction avec l'exhortation à l'indispensable appropriation des espaces communs, renvoyant davantage à un idéal communautaire qu'à une résidence privée où la régulation passe par le retrait et la neutralisation des pratiques et comportements dans les parties communes.

³³⁹ FARGE, A. et CHAUMONT, M. *Les mots pour résister*, Bayard, 2005.

Il semble que ces processus témoignent d'un moment de basculement dans l'histoire des classes populaires. À un mode d'habiter basé sur les conflits et régulations quotidiens horizontaux, se substitue un modèle vertical impliquant systématiquement des tiers extérieurs au groupe social : sociétés de nettoyage, police, responsables de la société anonyme... Si les conflits d'hier étaient vifs, voire plus violents parfois qu'aujourd'hui, leur dépassement au sein du collectif le consolidait et maintenait la possibilité de parler de « nous » face à « eux », les policiers, les gestionnaires du logement social, les élus, les patrons, « tous embarqués dans la même barque » selon l'analyse de Richard Hoggart. Le délitement du sentiment collectif, s'il trouve sa source dans des phénomènes socio-économiques et socioculturels extérieurs aux espaces résidentiels (monde du travail), trouve bien son pendant dans les dispositifs curatifs appliqués aux espaces résidentiels. Les différents mécanismes de division interne, la dévalorisation des valeurs du collectif y sont aussi à l'œuvre.

Modèle résidentiel contre modèle collectif

La résidentialisation s'est ensuite modélisée, le terme se diffuse à partir du début des années quatre vingt-dix par les bailleurs HLM et chez les architectes pour devenir comme la réhabilitation précédemment, un moyen quasi magique pour améliorer la vie collective avec deux enjeux cette fois plus clairement mis en avant, la sécurité et la mixité sociale.³⁴⁰ Le terme de résidentialisation est labellisé par le CSTB, des enjeux sont définis, la DDE permet de donner les clefs de sa mise en œuvre financière en instituant les étapes de diagnostic, des modalités de participation et des méthodes d'évaluation des projets.³⁴¹ Les organismes HLM produisent à leur tour des documents de référence, c'est le cas à l'Office Public de la Ville de Nantes qui édite en octobre 2002, un « guide de la résidentialisation », *outil commun dans la stratégie de la résidentialisation*, largement basé sur des exemples pris dans le patrimoine, photos commentées à l'appui pointant les grands problèmes des espaces extérieurs et communs avec forces notions comme celles de « magmas urbains » (grands magmas, petits magmas) qu'on doit clarifier, de « monde à part » qu'il faut réduire et de « brutalités » qu'il convient d'adoucir. Le processus de résidentialisation proposé par les bailleurs sociaux vise à aboutir ce principe qui donne au local un statut partiel : on habite dans son logement, on traverse "les espaces intermédiaires" pour aller ailleurs, on ne peut plus, on ne doit plus séjourner dans les espaces extérieurs de proximité. Les opérations de résidentialisation visent à les neutraliser et à mettre au pas de ce mode d'habiter les derniers habitants qui n'ont pas réussi seuls à s'y plier. Il s'agit pour le bailleur de travailler "de l'arrêt de bus à la porte palière", le partenariat avec les collectivités locales est souhaité puisque "les espaces résidentiels s'appuient toujours sur l'espace public".

Dans l'intervalle, le stationnement dans les halls d'immeuble est devenu un acte répréhensible par la loi proposée par Nicolas Sarkozy, alors ministre de l'Intérieur (Loi pour la sécurité Intérieure, dite Loi Sarkozy II de 2003).

³⁴⁰ Cf L'ouvrage collectif *La société des voisins*, sous la direction de Bernard Haumont et Alain Morel, en particulier les chapitres contenus dans la seconde partie : « Les incertitudes de la résidentialisation », de Christine Lelévrier et Brigitte Guigou ; Claire Levy-Vroelant, Brigitte Dussart, Jean-Pierre Levy ; Anne-Marie Giffollevasseur et Elisabeth Pasquier.

³⁴¹ Cf La résidentialisation : quelle approche pour la DDE ? 2002, DGUHC

Les procédures de résidentialisation tentent de clarifier physiquement les abords des bâtiments, par un système de clôture et /ou de marquages symboliques, afin d'extraire du domaine public ces espaces, juridiquement privés, jusque-là ouverts et négociables collectivement par les habitants et tous ceux qui y avaient trouvé place. A terme, les espaces de proximité ne doivent plus être traversables par les personnes qui n'y résident pas ; un travail à la fois physique et symbolique (nouvelles nominations, embellissement par des plantations d'espèces valorisantes, de mobiliers urbains de qualité...) permet à chaque unité résidentielle d'être distinguée à la fois de l'unité voisine mais aussi des stéréotypes du logement social en général. Le végétal est assez systématiquement utilisé pour les pieds d'immeubles notamment, les espèces idéales étant celles qui à la fois portent la marque d'une distinction paysagère (les plantes exotiques et en particulier le palmier a remplacé le peuplier et l'arbuste florifère idéalement épineux, le troène bicolore des années soixante) et qui présentent des caractéristiques dissuasives au niveau du contact. Le lien entre échelle et logique identitaire repose sur deux postulats non discutés : celui de la grande échelle – le grand ensemble justement - comme problème, et celui de la nécessaire échelle intermédiaire entre le logement et le quartier, comme support identitaire pour chaque famille, et non pour le collectif de résidents, ce qui n'est pas sans contradiction pour des locataires en HLM. La notion d'appropriation est donc à prendre pour les aménageurs dans un sens restreint : par le regard, par le passage, essentiellement et d'un autre côté, elle a pour objectif de permettre le maintien en état des améliorations, en misant sur une régulation interne et une protection vis-à-vis d'éventuelles agressions venant de l'extérieur. Le rejet par les habitants eux-mêmes de ces transformations d'usages et d'images n'est jamais redouté par les aménageurs, tant ils semblent assurés du bien fondé de leurs projets. Ils n'imaginent pas que ce modèle pourrait ne pas correspondre à l'hétérogénéité des pratiques et des représentations. La réussite de ce dispositif mise donc sur une homogénéité des modes d'habiter du fait d'une échelle réduite de l'unité résidentielle ou d'une capacité d'accord d'une majorité de locataires sur un modèle normatif qu'il sera possible d'imposer à une éventuelle minorité déviante. Le contrôle social exercé par certains locataires complète ainsi les aménagements physiques allant dans le sens d'une limitation des points d'accès pour le faciliter. Cette procédure mise directement sur les divisions du champ social en les aggravant. Inévitablement, comme dans le cas des réhabilitations, certaines améliorations seront la cible de détériorations.

Les réponses données en termes d'améliorations de l'habitat, d'équipements publics (droit au logement, droit à la culture) dans les quartiers d'habitat social se sont accompagnées d'une désocialisation politique des individus et d'un affaiblissement des logiques collectives qui ne sont pas prises en compte par les collectivités et organismes bailleurs qui continuent à répondre en termes d'aménagements, d'équipements et de professionnalisation.

Quant au modèle résidentiel, il passe progressivement dans le langage de praticiens, de techniciens, d'architectes qui ont eux-mêmes accompagné toutes ces étapes et qui ont pour certains substitué le terme résidentiel au terme collectif pour nommer les parties communes et espaces communs des opérations HLM. Le tour de passe-passe a fonctionné, l'espace collectif à résidentialiser est devenu espace résidentiel, et l'idée n'est pas de redonner au terme de résidence sa fonction anthropologique

mais c'est bien aux ensembles d'habitations de luxe que le terme est associé comme idéal à conquérir, imposer...

Mixité et désenclavement, les dérives du bien commun

L'élargissement géographique des territoires traités dans les procédures comme les GPV, l'émergence centrale du traitement de l'espace public autour des nouveaux transports en commun, la procédure des marchés de définition, les effets de la loi SRU et du code des marchés publics, tout a été mis en place pour aboutir à des projets de qualité, adaptés aux situations singulières. Mais l'usage d'un langage commun partagé par un nombre de plus en plus important de partenaires, la circulation des professionnels et de leurs références tant du côté de la maîtrise d'ouvrage que de la maîtrise d'œuvre diffusent les « bonnes pratiques »³⁴² qui se basent sur quelques notions-clefs reprises partout, dont le sens véritable n'est plus discuté et les dérives encore moins. La culture du projet urbain peut parfois gommer la culture habitante. Il ne s'agit pas de vanter après coup les mérites d'une forme urbaine contestable, mais plutôt de noter combien la culture des populations, cibles de ces opérations au nom desquelles elles sont menées, n'est jamais véritablement prise en compte dans sa complexité contemporaine. Ainsi, si la forme urbaine du grand ensemble a souvent été vécue négativement au démarrage (handicap toutefois compensé par l'accès au confort), l'inscription des histoires individuelles et familiales a produit ensuite des processus bien réels d'appropriation à l'échelle du logement et du quartier.

Ainsi les habitants se souviennent avoir connu une période d'adaptation difficile à l'arrivée dans le nouveau quartier de Malakoff, alors isolé, la position au bord de la Loire participant de cette représentation de relégation, le regroupement des HLM, rappelons le, sur l'autre rive que l'opération de la ZAC de Beaulieu à laquelle pourtant ils s'apparentaient, participant du processus. Tout comme Alain Corbin l'a montré pour la conquête du rivage³⁴³, Nantes est passée de la peur de la Loire, à la reconquête des berges comme espaces de détente (anciennes friches industrielles de l'Île de Nantes) et espaces résidentiels de distinction, l'école d'architecture n'étant pas en reste dans cette reconquête. Dans le même mouvement de retournement symbolique, l'espace jusque là apparenté à l'image du terrain vague derrière la cité de Malakoff a obtenu le statut de zone naturelle d'intérêt écologique, faunistique et floristique, première zone naturelle urbaine inscrite dans le périmètre Natura 2000 sous le nom de Zone humide de Malakoff. Les locataires ont eux aussi changé de point de vue, ils se sont au fil du temps approprié la vue sur Loire comme une chance et l'accès à cet espace naturel en ville et le plus souvent le calme ainsi conservé comme une autre composante exceptionnelle de leur habitat. Les locataires dont les bâtiments ont été démolis dans le cadre du GPV

³⁴² Sur les bonnes pratiques, nouveau régime de normalisation des actions sur la ville, voir le travail des chercheurs du LAUA : DEVISME L., DUMONT M., ROY E. , Le jeu des " bonnes pratique" opérations urbaines, entre normes et fabrique locale, *Espaces et sociétés* n°131, ainsi que BARTHEL P.A., DÉBRE C., Dans la « cuisine » de la mixité : retour sur des expérimentations nantaises, *Espaces et sociétés*, n°140-141.

³⁴³CORBIN, A., *Le Territoire du vide : L'Occident et le désir du rivage, 1750-1840*, Flammarion, Champs (poche), 1ère éd. 1988.

de Malakoff, afin de libérer des terrains pour des opérations résidentielles privées, ont soit été relogés sur place soit dans une autre cité, mais certains ont « perdu la vue ». La mixité a été alors perçue par certains locataires, comme un alibi pour permettre la libération d'un foncier revalorisé, ce qui est une réalité sur laquelle de plus en plus d'acteurs s'accordent. La conscience de cette violence symbolique a d'ailleurs été assumée par le bailleur et Nantes Métropole, puisque les locataires les plus bouleversés pouvaient bénéficier d'une consultation psychologique prise en charge par l'aménageur.³⁴⁴ Si en d'autres temps, une manifestation de soutien aurait pu être décidée entraînant l'adhésion de Nantais concernés au nom de la collectivité, la psychologisation de la sphère sociale redouble les processus d'individuation et sous-entend en même temps la responsabilité collective des conséquences individuelles de restructurations urbaines annoncés pour le bien commun. Les contradictions entre intérêt collectif et intérêt individuel ne sont pas non plus assumées dans les modes de participation engagés par le dispositif, dont les objectifs sont essentiellement informatifs et qui sont mis en œuvre pour neutraliser tout rapport de force pouvant remettre en cause ou même freiner le projet. Mais cette critique est sans doute sévère, la modification du projet prévu en deux phases a vu de fait, une réduction des démolitions dans la partie aval, le dévoilement des effets dévastateurs des démolitions au niveau identitaire et l'opposition aux mécanismes de l'Agence Nationale de renouvellement Urbain se cumulant pour aller en ce sens.

Les chercheurs comme les artistes engagés dans ces mouvements critiques dans les premières années du GPV nantais ont peiné à révéler cette ambiguïté et les violences symboliques engendrées qui sont d'autant plus fortes que le sésame de la mixité est resté difficile à contrer puisqu'il recouvre une analyse souvent partagée sur les processus ségrégatifs. Le découplage entre symptôme et thérapie a pris quelques années, aujourd'hui de nombreux travaux de recherches sont parus³⁴⁵ et les acteurs de terrain commencent à utiliser la formule « entre guillemets » pour montrer qu'eux aussi doutent de cette solution miracle de la mixité.

Le rêve de logements HLM invisibles !

Les constructions neuves de logements sociaux se sont poursuivies à Nantes et dans l'agglomération nantaise dans les deux dernières décennies, ces opérations sont guidées par deux principes hérités de l'histoire des opérations de la période des grands ensembles : neutralisation de l'image HLM et principes d'individualisation supprimant au maximum les espaces collectifs³⁴⁶. Dans cette période de « retrait de l'Etat » en regard de ce qui a été construit entre 1953 et 1975, sont réalisées des opérations

³⁴⁴ Cf sur ce point l'ensemble du projet « Paroles et territoires » porté par l'association Peuple et culture 44, installée dans un appartement d'une tour de Malakoff avant démolition, qui a permis de questionner les impensés du projet en cours à travers diverses actions culturelles (travail photographique de Gilles Saussier : « appartement témoin » et pièce de théâtre : « L'inquiétude des hérons », mise en scène de Monique Hervouët à partir d'un atelier d'écriture encadré par Kossi Efoúé). Cf l'article « Lui et l'histoire des miroirs. Une épopée entre art et anthropologie », d'Emmanuelle Chérel In Lieux communs, Les cahiers du LAUA, numéro 9, 2006.

³⁴⁵ Cf en 2005 le numéro 340 de la revue Urbanisme ; approches critiques de la notion de mixité sociale proposée par Sylvie Tissot (2004), Eric Charmes (2009), ...

³⁴⁶ Pour rappel, depuis quatre ans, dans le cadre d'un enseignement de licence 3 sur le logement social, nous avons entrepris avec Marie-Paule Halgand et des collègues enseignant, un travail d'inventaire raisonné de ces constructions HLM réalisées par des Sociétés anonymes HLM depuis les vingt dernières années sur la première couronne de l'agglomération nantaise et par Nantes habitat dans la ville centre.

de petite taille ou de taille moyenne situées dans des dents creuses ou constituant des sous ensembles de ZAC. Leur "invisibilisation" en tant que logement social est recherchée pour agir sur l'effet stigmaté et favoriser la mixité urbaine. Le traitement des espaces extérieurs et des différents seuils entre le logement et l'espace public sont particulièrement soignés, suite aux expériences de réhabilitations et de résidentialisations qui ont mobilisé les acteurs du mouvement HLM, les techniciens des villes et les élus en charge de ces questions. La part de logements sociaux en particulier dans les ZAC est à la fois la preuve de la bonne volonté des acteurs pour lutter contre les processus ségrégatifs, elle est à ce titre sans cesse rappelée par tous, mais elle ne doit pas nuire à la logique marchande de l'ensemble et doit se faire oublier dans le paysage.

Au-delà de ces caractéristiques générales, les effets liés aux logiques communales, aux positions des bailleurs et des maîtres d'œuvres produisent des opérations, dont les formes, les traitements, les conceptions varient. Mais à quelques exceptions emblématiques près, celles dont on parle et qui sont publiées, l'ensemble est de fait banalisé, du moins à première vue, dans le tissu urbain, intégrant les ingrédients de l'habitat individuel en accession toujours vu comme l'idéal-type. Si une partie des locataires s'en satisfait, d'autres en situation de précarité, rusent pour masquer les signes de leur pauvreté dans les espaces collectifs et publics. Des formes d'appropriation quasi négatives peuvent s'y lire, allant à l'encontre des propositions architecturales, ayant pour but de créer des filtres au niveau des seuils de visibilité par des installations hétéroclites et très visibles de la rue. Quand la barre du grand ensemble neutralise de l'extérieur l'hétérogénéité des situations vécues, les logements intermédiaires et individuels proposent un prolongement des espaces privés sur l'extérieur (balcons, terrasses, jardinets à rez-de-chaussée), supports de signes d'individuation et de distinction, qui mettent en difficulté ceux qui ne peuvent et savent s'en saisir sur le modèle supposé légitime. On a beaucoup critiqué l'effet de masse des grands ensembles, engendrant des concentrations de populations cumulant les mêmes difficultés, même si certains ont analysé les jeux de forces positifs que cette concentration produit en termes de solidarités, d'identités collectives retrouvées, mais c'est le versant négatif du bilan qui a dicté les principes de construction des opérations plus récentes. La dispersion de populations fragiles dans le tissu urbain au nom de la mixité sociale produit d'autres formes de stigmatisations vécues cette fois sur le mode individuel, elle prive des offres de services adaptées aux besoins spécifiques des classes populaires, conquises dans les premières années de mobilisations des habitants des grands ensembles et relayées par tout un maillage politique, associatif et institutionnel depuis. Mais la petite taille des opérations a d'autres conséquences. L'augmentation des coûts de productions entraîne des loyers élevés et écarte une partie des demandeurs de logements sociaux qui se répartissent dans d'autres segments du parc logement ou sous les ponts. La relative médiocrité des productions non compensée par le jeu permanent d'appropriation permise dans le parc privé équivalent, redoublée par le durcissement de la réglementation qui dicte pour partie les modes d'habiter dans le parc social, expliquent un vieillissement accéléré de ce patrimoine, comme figé dans un état minimal. La forte rotation dans certaines opérations entraîne des formes de dégradations par défaut d'appropriation du fait des cumuls des différentes logiques de dépossession déjà analysées plus haut. La critique du grand ensemble, qu'elle se lise dans les restructurations urbaines qui les concernent ou dans les opérations construites en opposition à ce modèle semble parfois gommer les idéaux, utopies et générosités qui ont habité une partie des acteurs ayant

participé à leur réalisation ainsi qu'aux luttes et jeux de négociations qui s'y sont déroulés. La confusion entre les problèmes spatiaux et sociaux est parfois à l'origine de ces dérives, ainsi que l'impossibilité à lire certains phénomènes culturels dès lors qu'ils diffèrent des modèles des acteurs qui peuvent ne pas avoir eu connaissance des enjeux sur le temps long de l'histoire.

Une campagne de visite systématique des opérations de Nantes Habitat, l'été 2010 avec Marie-Paule Halgand et une étude des projets en cours sur l'ensemble du patrimoine HLM métropolitain a permis de vérifier in situ les dernières évolutions, les formes de neutralisation se font plus subtiles, il arrive qu'une partie de bâtiment seulement soit en logements sociaux et que la partie privée intègre des commerces ou activités libérales créant des juxtapositions jusque là inconnues. L'acquisition aujourd'hui possible en VEFA (vente en l'état futur d'achèvement) d'appartements par des bailleurs sociaux au sein d'opérations immobilières privées peut en être à l'origine. Dans certains cas, le bailleur semble avoir renoncé à poser la plaque avec son logo. *Fabriquer une diversité de produits de logements sur les opérations publiques d'aménagement est au cœur de la commande des élus nantais et les aménageurs sont tenus d'intégrer des logements sociaux (liés aux droits à construire hérités par les bailleurs sociaux des démolitions faites dans les quartiers en rénovation urbaine), ce qui constitue de fait une offre inédite de logements à prix encadrés (logements dits « abordables ») et permet d'expérimenter des opérations immobilières associant les logements « libres », « abordables » et sociaux. La mise en œuvre de cette programmation complexe, si elle montre à travers les réponses faites par les bailleurs sociaux et les promoteurs une évolution de leurs pratiques et cultures professionnelles, la persistance de réflexes ségrégatifs et la volonté de différenciation demeurent³⁴⁷. La construction en cours à Nantes d'opérations de plus grandes ampleurs sur le principe de la densification voit également le retour de la barre même si elle est toujours traitée de manière à intégrer la logique de l'ilot³⁴⁸, sur l'île de Nantes en particulier, un type de bâti nouveau qui mixte ces deux formes architecturales et urbaines s'apparente à la barre ou tour sur base élargie, seul le rez-de-chaussée épouse l'alignement sur rue et s'étire sur l'épaisseur de l'ilot, ménageant des espaces privatifs extérieurs aux logements « haut de gamme » qui cumulent idéalement la vue sur Loire. N'oublions pas toutefois qu'il s'agit d'opérations HLM haut de gamme dont les loyers écartent une bonne partie des classes populaires, sujet central de ce mémoire, si le patrimoine HLM nantais a jusqu'à présent joué pleinement son rôle social, certains territoires, tout en étant conformes aux principes de mixité, ne semblent pas faire la place aux classes populaires.*

Les effets du dérèglement du marché local de l'habitat

L'accroissement démographique de Nantes depuis les années 1990 (40 000 personnes supplémentaires entre 1990 et 2006), et plus encore de Nantes Métropole (24 communes) puisque sa croissance a été deux fois plus rapide que la moyenne nationale (avec 10 % d'habitants, la communauté urbaine a enregistré le 2^{ème} taux de croissance après Toulouse), s'il est un critère mis en

³⁴⁷ Cf sur ce point, l'article « Dans la « cuisine » de la mixité : retour sur des expérimentations nantaises » (2010) de Célia Dèbre (LAUA) et Pierre Arnaud Barthel In *Espaces et Sociétés* N°140-141 : paradoxes de la mixité sociale.

³⁴⁸ Cf Plan stratégique de patrimoine, Nantes Habitat, 2009-2016 et en particulier les opérations du GPV Malakoff Pré Gauchet, des différentes ZAC et les projets ANRU.

avant pour démontrer le dynamisme de la ville, n'est pas sans conséquences sur le marché local de l'habitat. L'augmentation démographique de l'agglomération nantaise, la flambée des prix du foncier et de l'immobilier et la dégradation des conditions économiques des classes populaires et des petites classes moyennes modifient les possibilités en termes de trajectoires résidentielles. Le marché de l'accession en neuf qui pendant les années soixante et soixante dix a été ouvert aux fractions les plus qualifiées de la classe ouvrière, est redevenu très sélectif, l'accession aujourd'hui qualifiée « d'abordable » a disparu de l'agglomération nantaise. Il est devenu impossible pour les ménages dont les revenus n'excèdent pas 3 000 euros par mois (soit environ les trois quarts d'entre eux) de devenir propriétaires sur le territoire communautaire. Les ménages à revenus intermédiaires qui sont également les familles avec enfants, désertent donc l'agglomération pour faire construire dans l'aire urbaine, hors agglomération. La situation du parc social est particulièrement tendue : le taux de rotation y était à son plus bas niveau depuis 10 ans en 2005 au moment du bilan du Plan Local de l'Habitat, annulant les effets de la construction neuve sur la fluidité du marché et contribuant à l'allongement des files d'attente. L'effet des démolitions encouragées par la politique de l'ANRU vient aggraver ce phénomène, puisqu'il entraîne la priorité au relogement des locataires concernés et la disparition simultanée du parc locatif bon marché. Même s'ils ne sont pas exclus du logement social, chômeurs et ménages à très faibles ressources sont sous représentés dans les attributions récentes, y compris dans le parc HLM nantais dont la fonction sociale résiste pourtant mieux qu'ailleurs. On a vu dans la partie sur les chargés de quartier, que Nantes connaît aujourd'hui des phénomènes de pauvreté, ces fameuses zones grises, en dehors du parc social.

Ces mutations lourdes modifient d'une manière assez paradoxale la place du logement social dans la ville centre, car si du point de vue de la réduction de la taille des ménages et du vieillissement les tendances vont dans le même sens, au niveau des situations de l'emploi et des ressources, les écarts se creusent dans une ville qui s'embourgeoise. La proportion de Nantais locataires en collectif augmente comme dans la plupart des villes centres où le prix de l'immobilier et les valeurs de la mobilité remettent en cause la norme des années soixante dix de l'accession à la propriété d'une maison³⁴⁹. Les locataires des cités HLM sont donc au regard du statut d'occupation et de la caractéristique majoritaire de son habitat collectif, moins atypiques. Les évolutions en terme démographique, la diminution progressive de la taille moyenne des ménages nantais, se retrouve de manière atténuée chez les ménages de Nantes Habitat. Le départ des familles et le vieillissement de la population sur place concernent l'ensemble de la Ville, logement HLM compris.

Depuis 2003, Nantes métropole a mis en place un suivi statistique des évolutions de l'emploi et du chômage dans les quartiers concernés par la Politique de la Ville, un partenariat ayant permis de fournir des informations grâce aux sources de l'INSEE, de la CAF, du Conseil Général, du PLIE, de la mission locale et du Pôle Emploi.³⁵⁰ Les territoires prioritaires nantais sont ceux qui concentrent les indices de précarité les plus forts (chômage, revenu par unité de consommation), la part d'emplois à

³⁴⁹ Cf Itinéraire-type d'un ménage ordinaire, partie 2, chapitre 2

³⁵⁰ Ce Centre d'Observation et de Mesure des Politiques d'Action Sociale et Traitement des Informations Sociales existe à Nantes depuis 1990. Ces données ont donné lieu à des restitutions sur les quartiers auprès des professionnels et des institutions.

temps partiel y est nettement supérieure ainsi que la proportion d'allocataires des minimas sociaux (CAF), d'allocataires adultes handicapés et d'allocataires parents isolés.

A partir de ces situations de dérèglements débattues au niveau national et local, une nouvelle page de la relation tripartite entre Etat, villes et bailleurs sociaux est en train de se tourner avec la convention d'utilité sociale. La loi de mobilisation pour le logement et de lutte contre l'exclusion du 25 mars 2009, qui était très attendue par les acteurs du logement social, fixe en effet le contenu et les modalités d'élaboration de ces conventions, par lesquelles les organismes HLM, après association des collectivités territoriales, s'engagent auprès de l'Etat à atteindre un certain nombre d'objectifs. La convention d'utilité sociale (CUS) de 2009 établie pour 6 ans, entre l'Etat (représenté par le préfet de la Région dans laquelle se situe le siège social de l'organisme) et un organisme HLM, doit tenir compte des programmes locaux de l'habitat (PLH) et être établie sur la base du plan stratégique de patrimoine de l'organisme qui devient obligatoire. Mais, on le sait, il s'agit d'un engagement unilatéral car l'Etat ne s'engage pas en retour à apporter tel ou tel financement...

Individuation et reprotarisation, l'espace public déserté

Dans *Le monde privé des ouvriers*, Olivier Schwartz dans une enquête menée entre 1980 et 1985 dans le Nord-Pas-de-Calais, a mis en évidence les modifications des modes de vie liées à la désindustrialisation, entraînant certains dans la protarisation et permettant à d'autres de s'en échapper. Introduit par les habitants de la cité HLM où il a vécu lui-même, il a pu analyser avec finesse les mutations du genre de vie collectif en styles individuels, pointant en particulier les différences de conception de la liberté chez les hommes et les femmes. Si la phase protarienne allait de pair avec une forte vie collective, dépaupérisation et reprotarisation se sont accompagnés d'un renforcement du pôle individuel et des défenses privatives, sur le mode défensif chez les premiers et du repli pour les seconds.

La situation d'assisté s'est modifiée avec la massification du chômage et l'augmentation des systèmes d'aide du type du RMI. Une part beaucoup plus importante de personnes est passée durablement en dehors des circuits du travail et du marché, produisant une manière de vivre dans l'instant souvent jugée anémique par ceux qui maîtrisent encore leurs trajectoires socio-économiques. La télévision produit un effet d'amplification et de dramatisation de ces phénomènes en jouant quotidiennement avec le spectre de l'insécurité qui vient se fixer sur cette population. Il arrive dans les entretiens qu'on recueille un discours sur l'insécurité de la part de personnes âgées qui n'ont jamais connu aucun acte de vandalisme, aucune agression, aucun vol d'aucune sorte ni pour elle ni pour leur entourage et qui vivent dans des cages d'escaliers non dégradées, ni même sales. Le travail de la mère n'est par contre plus une fragilisation a priori de la réputation d'une famille. Les compositions familiales et les modèles éducatifs ont eux aussi changé. La proportion des familles monoparentales dépasse progressivement celle des familles avec enfants (19% contre 18% en 2010) pour l'Office Public HLM de Nantes, quant au nombre de personnes seules, leur nombre ne va pas cesser d'augmenter (44% en 2010). Les grandes familles ont beaucoup diminué voire disparu dans certaines cités. Le repli sur la sphère domestique autour de la télévision et des jeux vidéo est devenu la norme, ainsi que la recherche d'activités encadrées idéalement en dehors des espaces socio-éducatifs de proximité. De la même façon, pratiquer l'école du quartier peut être remis en cause lorsque la peur de l'échec se fait sentir. A Nantes,

certaines collèges privés recrutent une part importante de leurs élèves dans les milieux populaires et en particulier ceux issus de l'immigration. Les familles qui y ont recours sont celles qui ont intégré les conséquences néfastes des phénomènes de ségrégation urbaine et qui ont acquis une maîtrise suffisante pour tenter d'agir sur le parcours scolaire de leurs enfants. Seule la fréquentation des espaces extérieurs par les jeunes enfants surveillés est licite. Les systèmes de négociation vis-à-vis du bailleur liés au syndicalisme du cadre de vie continuent à fonctionner permettant de résoudre certains problèmes, bien que le nombre de locataires ainsi représentés soit de plus en plus faible ; d'autres systèmes de négociation plus proches du paternalisme et/ou du clientélisme (interpellation directe des responsables et des élus) court-circuitent parfois les dispositifs de participation de la Politique de la Ville au niveau des quartiers. Les petits commerces ont pour la plupart fermé, la fréquentation des centres commerciaux s'est imposée, comme commodité, économie, but de promenade, source de plaisir. La pratique de la ville à la carte (loisirs, promenades, visites, achats...) est le fait d'une partie toujours plus grande d'habitants (automobile et amélioration du système de transports en commun). Cette nouvelle mobilité a vidé les espaces de proximité et les rues de desserte de leurs pratiquants. Le statut de l'espace micro-local a changé, la vie pour la plupart des locataires se jouant à différentes échelles.

La situation de procès, telle que définie par Althabe, persiste. Mais y échapper passe aujourd'hui par l'application du nouveau mode de sociabilité lié à la mobilité, hérité des classes supérieures, entraînant une stigmatisation et un malaise chez ceux qui ne vivent que dans l'espace du micro-local : personnes âgées, familles assistées privées des outils matériels et culturels d'accès à la mobilité, adolescents désœuvrés. La mobilité est devenue une valeur, elle entre dans un processus distinctif dans toutes les catégories sociales, y compris les classes populaires qui vivent en HLM. La visibilité de jeunes regroupés dans les espaces extérieurs est posée comme un problème a priori puisqu'ils résistent à cette double injonction de la circulation réglée entre le logement, l'école et les activités de loisirs encadrées. La perte de la qualité d'espace public du fait de la disparition progressive de la co-présence renforce encore leur stigmatisation, des formes de régulation de leurs éventuels excès ayant disparu. L'espace public est donc doublement déserté, à la fois physiquement par une partie des habitants qui échappent aux espaces publics de proximité et dans la pratique des instances collectives acquises par les pionniers du logement social.

En 2009, Denis Merklen dans un ouvrage préfacé par Robert Castel, *Quartiers populaires, quartiers politiques*, renouvelle l'analyse grâce à une synthèse sur la place des classes populaires dans les sociétés contemporaines, ayant lui-même conduit des enquêtes en Argentine, en France, en Haïti, au Sénégal et en Uruguay. L'ouvrage confirme que les changements radicaux traversés par les classes populaires, au niveau des sociabilités, dans le processus d'individuation et au niveau du sens politique, transforment les *travailleurs* en *habitants* ou en *pauvres*. Reprenant la thèse de la désaffiliation proposée par Robert Castel, il pose l'enjeu de la construction de collectifs et d'actions collectives, dans un contexte qui oblige à répondre à des situations d'urgence, voire de survie. Pourtant même dans les conditions les plus dures, les membres des classes populaires vivent dans des sociétés d'individus. L'auteur considère que l'on doit accepter l'évolution de la notion d'individu qui doit se décliner socialement. Les classes populaires ne vivent pas leur citoyenneté de la même manière que les classes

moyennes ils ont des pratiques différentes, des représentations et des objectifs différents. Il considère qu'il faut reconnaître cette fracture sociale de la démocratie afin de reconnaître une *politicalité* (condition politique des individus et des groupes sociaux) qui se structure au niveau du quartier, sur ses appuis locaux mais qui vise bien le système politique et l'espace public. L'analyse vaut pour les terrains nantais où les modèles anciens de fonctionnement collectif marquent le pas.

Modes d'habiter en HLM, quand l'hétérogénéité devient une fragilité

La construction de la notion de modes d'habiter s'est imposée à travers les nombreuses enquêtes menées dans le cadre du GERS, comme celle mentionnée plus haut sur l'effet de l'arrivée du tramway à proximité de cités HLM, et s'est poursuivie ensuite, y compris dans le dialogue avec les chercheurs de ce bureau d'études qui ont affiné cette notion au fil du temps.³⁵¹ Elle a pour fonction de prendre en compte les phénomènes de plus de complexe en matière de sociabilités. Cette notion articule une dimension spatiale et une dimension sociologique, elle a été précisée au début des années 2000 par des géographes pour mettre en évidence les formes émergentes des individus mobiles et les pratiques dans les espaces périurbains.³⁵² Mettre en évidence cette émergence en restant dans les mêmes territoires et en observant les modifications des relations à l'espace et des diversifications des formes de sociabilités sur place, est devenue une problématique de recherche en tant que telle.

La notion de modes d'habiter articule le talon sociologique, les trajectoires, les usages, les appréciations. Le rapport à l'habitat est envisagé de manière la plus extensive possible intégrant les déclarations sur le rapport à la ville, au logement, au quartier, à la vie collective, aux services, à la gestion. Il s'agit d'une typologie complexe où chaque type n'est pas forcément structuré à partir des modalités d'une même dimension. Ainsi, parmi l'ensemble des éléments du rapport global à l'habitat, ce peut être l'ancienneté dans le logement qui rapproche l'ensemble des ménages d'un groupe, pour un autre c'est le rapport à la sécurité et enfin pour le dernier c'est le fait d'avoir des enfants... Cette dimension peut s'associer à d'autres pour caractériser le type : avoir des enfants et vouloir quitter le quartier, être ancien soit dans le logement soit dans le quartier soit dans la commune et ne plus apprécier la gestion, etc...

Coexistent aujourd'hui dans les quartiers d'habitat social, des populations captives, des populations de passage et des populations choisissant de rester. Un grand nombre de modes d'habiter dans une cité dénote la complexité du peuplement, des trajectoires, des pratiques et du sens donné au territoire. Il est explicatif des conflits d'usage et en particulier dans les espaces intermédiaires³⁵³, de la vie collective réduite et de la fragilité voire de l'inexistence de porte-parole légitimes.

L'enquête menée avec Anne-Marie Giffo-Levasseur (GERS) dans le cadre du Programme de recherche 2001 de la Direction de l'Architecture et du Patrimoine sur le thème : « Entre privé et public : les

³⁵¹ GERS : BLIN, A.-V., GIFFO-LEVASSEUR A.-M., ROUSSELOT.

³⁵² Cf STOCK Mathis, "Les sociétés à individus mobiles : vers un nouveau mode d'habiter ?", *EspacesTemps.net*, Textuel, 25.05.2005, <http://espacestemp.net/document1353.html> et CAILLY, L., "Existe-t-il un mode d'habiter spécifiquement périurbain ? ", *EspacesTemps.net*, Textuel, 13.05.2008, <http://espacestemp.net/document5093.html>

³⁵³ On rejoint les analyses faites par Claire Levy-Vroelant sur l'impossible entre soi dans les espaces intermédiaires, cf « Entre paradoxale transparence et impossible entre-soi », Les espaces collectifs de la cité Beaumarchais » In *La société des voisins*, déjà cité.

rappports de cohabitation et les usages des espaces communs dans les ensembles résidentiels » permet de préciser ces mécanismes. L'enquête porte sur le quartier populaire composite des Bourderies à l'ouest de Nantes, formé de cinq opérations HLM construites à trois périodes distinctes et gérées par le même Office Public municipal et de logements privés également hétérogènes (tissus faubourgs, lotissements de plusieurs générations, petits collectifs).³⁵⁴ Sa localisation à la lisière d'un quartier-faubourg d'un côté, d'une ZUP stigmatisée de l'autre, offre la possibilité d'analyser les croisements des représentations du logement social, du quartier populaire et du grand ensemble. Les opérations de relogement ont vu arriver à l'origine aux Bourderies deux types de populations : des ouvriers frappés par la crise du logement des années cinquante qui sont depuis partis ou qui ont fait le choix de s'accommoder de conditions de logements médiocres, du fait d'une situation urbaine qui leur convient et des grandes familles assistées dont les années 80-90 ont encore aggravé la prolétarisation. L'enracinement et le statut de ces deux types de populations écrivent depuis l'origine de ce quartier une double histoire, l'une d'un quartier ouvrier intégré à la ville-faubourg, l'autre d'un quartier parfois agité d'anecdotes tapageuses dont certains épisodes continuent de nourrir une mémoire locale. La présence d'une équipe d'éducateurs de prévention à la fin des années soixante-dix renvoie à une image de marginalisation et de nécessaire éducation de certaines familles. L'enracinement d'une partie de ces deux sous-populations a des effets visibles dans les espaces de cohabitation. Dans le cas d'un des bâtiments des années cinquante, un fort investissement des femmes aujourd'hui âgées - autrefois salariées comme leurs maris ouvriers -, leur a permis d'obtenir des améliorations dans les espaces intermédiaires. Un rapport privilégié avec le bailleur s'est construit au fil du temps, dans un mode de relation directe faite de familiarité, de paternalisme et de revendication sur le modèle syndical. Elles réussissent encore aujourd'hui à mettre au pas les nouveaux sur les modes de sociabilité attendus : respect des espaces collectifs, contrôle des bruits et de la propreté, rituels collectifs autour de décoration à Noël et à Pâques permettant de rendre visible l'image d'un "vivre ensemble". Ce mode de régulation est fait d'une forte imbrication entre solidarité et contrôle social, l'exclusion de ceux qui refusent l'usage moyen faisant partie du système. Ces familles ont parfois fait souche. La première génération avait connu la crise du logement et c'est la crise du travail qui a touché leurs enfants dans les années 80/90. Leur difficile insertion a conduit certains à rejoindre ce patrimoine HLM bas de gamme pour se rapprocher de leurs parents, ceux-ci leur assurant l'obtention d'un logement. Ces réseaux familiaux de solidarité ressemblent à des types de sociabilité propres aux familles sous-prolétaires. Mais si les processus de paupérisation font se ressembler certaines familles, leurs cultures restent distinctes dans le rapport à l'espace du logement et de ses abords (certaines fonctions ne s'externalisent pas) et surtout dans le rapport aux institutions. Les membres de ces familles, dont la mobilité était surtout hier liée au travail, ont conquis d'autres espaces dans la ville élargie autour des loisirs et des pratiques consommatoires. Ils évaluent et négocient les rapports aux écoles, n'hésitent pas à critiquer, refuser ; dans le domaine du logement, ils savent demander et obtenir. La demande de qualification des espaces intermédiaires tient à un attachement fort concernant l'immeuble et le quartier, créant le sentiment d'une appropriation proche de celui de petits propriétaires. Quant aux

354 Cf l'article : « Négocier l'espace partagé. Les Bourderies, un quartier populaire à Nantes » PASQUIER, E. et GIFFO-LEVASSEUR, A.-M., GERS, In La société des voisins, Direction de l'architecture et du patrimoine, L'ethnologie de la France, Cahier 21, Maison des Sciences de l'homme, 2005.

logements très petits, ils sont finalement adaptés aux retraités d'aujourd'hui du fait des travaux d'amélioration et de la décohabitation des enfants.

Dans les grandes familles sous-prolétaires, certains se sont émancipés par le travail et sont partis vivre ailleurs, souvent dans des logements individuels en accession à la propriété dans la grande périphérie urbaine ou en milieu rural. D'autres sont restés et se sont enracinés dans la cité, d'autres enfin circulent dans le système social sous toutes ses formes passant pour le logement dans le grand ensemble HLM voisin de Bellevue, tentant de négocier au fur et à mesure des aléas de la vie familiale et économique, la trajectoire résidentielle la moins mauvaise pour eux. Si les histoires familiales pèsent, collent même à la peau, c'est aussi les solidarités de la famille élargie qui sauvent les plus fragiles de la déchéance. Ces grandes familles ont façonné l'image de certaines rues des Bourderies à ses débuts. Leur habitude à occuper l'espace collectif, voire aussi celui de la rue, tenant à la fois à la nécessité de trouver de la place, les logements étant extrêmement petits au regard de la taille des familles, mais aussi à une culture héritée des quartiers populaires anciens, où la vie privée a depuis toujours fortement débordé sur la rue. La taille des familles de la nouvelle génération s'est réduite et des ménages vivent davantage aujourd'hui sur le mode du repli à l'intérieur du logement, mais les espaces extérieurs sont encore investis par certains : bricolage de voitures, lieux de rencontre des hommes le soir, regroupement de la famille élargie aux beaux jours dans les espaces intermédiaires où chacun sort sa chaise, regroupement des enfants et des adolescents. Alors que les familles précédemment décrites se sentent légitimes pour négocier des améliorations, celles-ci ont intégré depuis longtemps les stigmates de l'assistance. Leurs pratiques dans ces espaces collectifs n'ont jamais entraîné de transformations physiques. Ces locataires ne formulent pas de demande, leur principale préoccupation aujourd'hui serait surtout de pouvoir conserver leurs logements – des rumeurs de démolition planent – surtout lorsqu'ils occupent une maison individuelle parce qu'elles sont bon marché et situées dans un quartier qui fait fortement repère pour cela. La disparition des petits commerces et la transformation du centre socioculturel destiné à d'autres publics les pénalisent. En revanche, les équipements urbains et notamment le passage à proximité du tramway, permettant l'accès aux centres commerciaux et à des espaces verts de qualité, renforce leur sentiment d'appartenance à une ville où ils se sont fait – où on leur a fait – une place.

Outre ces deux populations installées depuis l'origine, d'autres familles arrivent par le jeu des attributions. Chacune évalue ensuite en fonction de sa propre histoire et de sa situation les avantages et inconvénients d'un logement assez petit, voire médiocre et l'insertion d'un quartier situé à proximité de la ville-faubourg, permettant de profiter des services sociaux liés au grand ensemble voisin, tout en évitant d'y être assimilé. Parmi ces familles, certaines partagent une culture du logement social, pour avoir passé leur enfance dans ce type d'habitat. Leurs savoir-faire les distinguent des premières générations de locataires qui ont dû en faire l'apprentissage sur place et des nouveaux qui subissent ces conditions de vie en collectif. Cette culture se caractérise par une capacité d'adaptation à l'exiguïté des logements (manières d'agencer les chambres d'enfants, de gérer le séchage du linge, de faire avec...), une aptitude à réguler les adaptations quotidiennes au niveau du bruit, du propre et du sale et les interactions autour des enfants à l'échelle de la cage d'escalier et des espaces intermédiaires qu'on doit se partager (espaces de jeux, parkings...). Du fait de l'âge des enfants, la pratique active du quartier autour des trajets entre les écoles, les services sociaux et le logement entraîne surtout pour les femmes,

une appropriation des espaces extérieurs et de la rue. Pour ce troisième groupe de population, l'attachement au quartier ne relève pas de l'enracinement mais plutôt d'une appropriation sans cesse réévaluée du logement dans une chaîne d'autres besoins. La médiocrité du patrimoine a pour effet d'entraîner simultanément une rotation importante des locataires qui ne se satisfont pas des prestations du logement et de l'image d'un quartier HLM. Cette rotation vient se heurter aux trois modes d'habiter liés à l'enracinement et à l'appropriation, dont on vient de parler, entraînant des modes d'habiter sur le mode du repli, lié au déni des sociabilités populaires.

Quant aux propriétaires des maisons alignées sur certaines rues du quartier, s'ils apprécient d'avoir pu accéder à la propriété grâce aux prix restés plus bas que dans le reste de la ville et pour certains d'être restés dans une partie de la ville qu'ils apprécient, ils évitent dans le quotidien la fréquentation des espaces intermédiaires, utilisant leurs voitures et interdisant à leurs enfants de jouer dans la rue. Ils disent qu'ils partiraient si des incidents se multipliaient.

Les processus d'individuation liés aux phénomènes hétérogènes de reproductivité, dans un contexte de valorisation généralisée de la mobilité, sont à l'origine de modes d'habiter qui ne cessent de se fragmenter en fonction des parcours individuels et des effets miroirs, pour partie non choisis des collectifs créés par défaut. D'un côté, on est loin des contextes marqués par l'affirmation de l'individu, la pluralité identitaire et la participation active aux logiques de la mobilité et d'un autre, on constate que des locataires habitent et pensent sur des modes de plus en plus différenciés.

Le logement n'est ni une marchandise, ni une entreprise³⁵⁵

Un rapprochement peut être tenté entre ces modes de transformations des espaces résidentiels populaires avec ceux décrits et analysés dans *Le nouvel esprit du capitalisme*³⁵⁶ autour du travail salarié. Les interventions ponctuelles et à répétition qui concernent le parc HLM ont à voir avec la formation de « la cité par projets ». Face à la difficulté à se projeter dans l'avenir du fait de la complexification du monde, les bailleurs, comme les responsables de l'entreprise, ont besoin de pouvoir invoquer des évidences simples qui rendent le monde interprétable. Prenant le modèle de l'entreprise pour réformer le mouvement HLM, moderniser les organismes afin de le sortir des lourdeurs de la bureaucratie, ils redoublent en fait les violences d'un monde néolibéral et altèrent la force d'un champ social qui existait aussi grâce à un écart d'avec le monde économique. Ils demandent ainsi aux locataires et aux salariés de l'organisme bailleur de s'engager de manière volontaire mais sur base individuelle dans le projet de transformation symbolique de leur lieu de vie. De même que la cité par projets surmonte les oppositions du travail et du non travail, du stable et de l'instable, du salariat et du non salariat, de l'intéressement et du bénévolat, la cité par projets (destiné à la cité, du moins les mots retombent sur leurs pattes) appliqué à l'espace résidentiel, casse les modèles de luttes liées aux rapports de force, voire de classe, mobilisant cette fois les locataires sur des logiques individuelles, voire concurrentes, appauvrissant le rôle des syndicats du cadre de vie.

³⁵⁵ Clin d'œil à l'ouvrage de Christian Topalov, *Le logement en France, une marchandise impossible*. P.F.N.S.P., 1987.

³⁵⁶ Déjà cité.

Les habitants sont encouragés à prendre des postures professionnelles (contrôle) et les professionnels à s'engager sur le mode quasi bénévole. Les médiateurs ne tarderont à faire leur entrée sur ces mêmes quartiers, apportant un nouveau système de valeur, déjà en place dans le monde de l'entreprise.

Mais ce mouvement de fond ne doit pas masquer les dynamiques de ceux qui tentent de maintenir une dimension de service public au logement social et qui tentent de résister à la seule logique de management. D'un côté, de nombreuses interventions sur le parc social ont visé à le réintégrer dans le jeu du marché pour limiter au maximum l'existence de morceaux de ville à part dont les effets stigmatisant avaient été rapidement dénoncés, d'un autre côté la dégradation des conditions de vie des locataires justifie la prise en charge spécifique des populations logées. Les sociétés anonymes ont été davantage tirées vers la logique managériale quand l'office public d'HLM, du fait de l'implication des services de la Ville, via la Politique de la Ville mais aussi de la circulation des professionnels et le rôle des politiques, a tenté de conquérir une culture d'entreprise en maintenant les valeurs du service public. Les modifications de son patrimoine au fil des réhabilitations, remises aux normes et procédures de réhabilitation, les transformations urbaines liées à la Politique de la Ville mais aussi aux infrastructures de transports en commun (tramway en particulier), les interventions sur les centres commerciaux, la rénovation systématique et la création de services publics de qualité (la médiathèque et la piscine !), les tentatives autour de l'économie via les zones franches et le secteur de l'insertion par l'économique... ont considérablement modifié la géographie symbolique et l'effet quartier dans une ville elle aussi transformée. Les outils tels que le plan stratégique de patrimoine, mis en œuvre à l'Office public HLM de Nantes avant que la loi de l'exige, correspond à cette volonté d'affiner la gestion du patrimoine et de le réajuster sans cesse dans les jeux du marché.

La fracture entre socioculturel et culture

Les classes populaires nantaises sont embarquées comme partout ailleurs dans des effets de crises à répétition mais elles vivent dans une ville où un effet d'annonce permanent décrit une ville dynamique, en développement, qui brille par des formes culturelles d'exception, que révèle l'analyse du champ politico-médiatique. L'effet quartier à Nantes a produit une culture politique locale qui ne se réduit pas à une logique compensatoire allant du centre vers les périphéries, la construction des grands quartiers et la territorialisation des services municipaux sont tout autant une manière de ramener les quartiers d'habitat social dans l'organisme vivant de la vraie ville, qu'une contamination des méthodes de démocratie locale expérimentées dans les laboratoires de quartier de l'ensemble de l'appareil municipal. Mais on voit aussi qu'à Nantes, peuvent s'observer des processus de légitimation et de dénigrement des classes populaires en particulier autour de la politique culturelle devenue locomotive du développement urbain. La ville de Nantes est au cœur d'un paradoxe sur ce point, alors que tout semblait réuni pour qu'elle reprenne à son compte la formule d'Antoine Vitez : « la culture élitare pour tous », c'est plutôt le modèle national de Jack Lang qui s'est décliné localement, instituant un cloisonnement entre culture et socioculturel, jouant les effets historiques du clivage institutionnel né avec la création du Ministère de la culture d'André Malraux, maintenant le sous secteur de l'Education Nationale « Jeunesse et Sports » demeurant à l'extérieur, favorisant une

coupure qui s'est approfondie au fil des années. Nantes n'a pas facilité la circulation entre ces deux secteurs dans une perspective de développement culturel, mais à l'inverse les acteurs qui sont venus à Nantes pour dynamiser la ville, tout en revendiquant de porter des valeurs de gauche, ont redoublé et revendiqué ce cloisonnement d'origine politico-administrative, se persuadant de la coupure irréductible entre culture et socioculturel. Des initiatives ont bien sûr été prises par des créateurs de différents champs, des professionnels ont tenté de jouer des rôles de médiation, mais le balancier de l'action culturelle municipale a penché du côté de la recherche de la notoriété de la ville et le rôle de la distinction a finalement embarqué la collectivité et son maire lui-même, qui trouve là une forme d'ascension collective douce, du moins semblant atténuer les seules logiques de marché. La culture a été une arme efficace pour servir de locomotive dans la conquête d'une image, d'acteurs dynamiques et de marchés et dans le processus même d'urbanisation.³⁵⁷

S'il existe une ambiguïté de la Ville, le modèle des deux mains de l'Etat proposé par Pierre Bourdieu³⁵⁸, plaçant dans la main gauche l'ensemble des agents des ministères dits « dépensiers », traces au sein de l'Etat des luttes sociales du passé, face à la main droite, représentée par les énarques du ministère des Finances, les banques publiques ou privées et les cabinets ministériels, ne peut pas s'appliquer à Nantes même si des contradictions entre enjeux de développement et de solidarité, tenues par les deux mains d'un même homme, peuvent se lire. La difficile relève politique (Jean-Marc Ayrault est dans son quatrième mandat et seul un destin national qui tarde à venir pourrait le détourner du cinquième) et le départ à la retraite des personnes assurant la cohérence politique du champ technique dont ce mémoire a montré l'importance, n'excluent pas la révélation plus violente de cette ambiguïté.

En 1989, Jean-Marc Ayrault a annoncé qu'il allait réveiller la ville. Nantes, la belle endormie se serait réveillée, ce réveil est d'abord illustré sur le registre d'une offre culturelle démultipliée, des arts de la rue, au Lieu Unique, scène nationale ouverte en 2000 sur le site de la célèbre biscuiterie, en passant par le musée la dynamisation du musée des beaux arts, les musiques actuelles, les Folles Journées... *Nantes - De la belle endormie au nouvel Eden de l'Ouest*³⁵⁹, titre jouant le stéréotype signé par cinq géographes nantais. Le slogan du réveil est repris par les journalistes et dans les documents destinés à vendre la ville, par la Ville elle-même et par des entreprises privées.³⁶⁰ La grande majorité des articles de presse reprenant le bilan de la ville sur les vingt dernières années, use du slogan (Libération, Ouest-France, Presse-Océan). Surtout énoncé pour parler de la culture, il est petit à petit repris pour commenter l'explosion démographique, puis les nouveaux projets urbains emblématiques et plus particulièrement celui de l'île de Nantes (projet Chemetoff). « La méthode Coué », cette forme

³⁵⁷ Cf sur ce point la recherche menée au LAUA par Emmanuelle Chérel et Jean-Yves Petiteau : « L'émergence du récit comme révélateur du processus de renouvellement urbain ou l'urbanisme contemporain se réinvente-t-il à partir de l'art ? » Ministère de la Culture, Délégation aux arts plastiques, 2004.

³⁵⁸ BOURDIEU, P., 1993b. « La démission de l'Etat », in P. Bourdieu (dir.), *La Misère du monde*. Paris, Seuil, p. 337-350.

³⁵⁹ Isabelle Garat, Patrick Pottier, Thierry Guineberteau, Valérie Jousseau, François Madoré, *Economica, Villes*, 2005.

³⁶⁰ Vient de paraître : *Nantes, la Belle éveillée. Le pari de la culture !* Jean-Marc Ayrault y signe un article : « la culture pour réinventer la ville ». Textes de Magali Grandet, Stéphane Pajot, Dominique Sagot-Duvaurois, Gêrôme Guibert. Éditions de l'Attribut. 2010.

d'autosuggestion qui s'inscrit d'habitude dans une perspective de développement personnel, est ici appliquée à une collectivité. Sur la base de la persuasion par la répétition, elle doit entraîner l'adhésion de tous à l'idée d'appartenir à une ville ambitieuse. Pourtant si l'on regarde la ville dans sa composante populaire, ce réveil est moins net, la fermeture des chantiers navals³⁶¹, la diminution du nombre des ouvriers et l'invisibilisation de la classe ouvrière plaident plutôt pour un endormissement. La compétition des villes de province est une des manifestations du capitalisme mondialisé, les restructurations qui les accompagnent peuvent avoir des effets destructeurs et dévastateurs socialement. Un numéro de la revue *Agone* a été consacré à ces questions en 2008 (Villes et résistances sociales). Jean-Pierre Garnier vient dans la suite de publier, *Essais sur la ville, la petite-bourgeoisie intellectuelle et l'effacement des classes populaires*³⁶². Il montre comment la gestion politique des villes nourrit les appétits économiques de la bourgeoisie désormais « mondialisée » et les aspirations culturelles des néo-petits bourgeois. Les « Violences urbaines », « crise du logement », « relégation » et « gentrification » seraient autant de symptômes et le « traitement » de plus en plus sécuritaire serait voué à l'échec...*du moins tant qu'on se refusera à reconnaître la nature du conflit fondamental qui oppose les citoyens ordinaires à ceux pour qui l'espace urbain est une source de profit, sinon de valorisation de leur capital culturel par la colonisation des quartiers populaires bien situés. Et tant qu'on voudra donner l'illusion qu'on peut réconcilier par magie les contraires au moyen d'arguties et d'innovations langagières, la violence symbolique ne faisant que redoubler celle, bien réelle, qui s'exerce sur les dépossédés du droit à la ville, plus nombreux que jamais.* Les gouvernements de plus en plus complexes qui mènent les villes sont de moins en moins à la portée du contrôle des citoyens et c'est le modèle de la gouvernance d'entreprise avec l'ouverture aux intérêts privés qui finit par s'imposer. Avec les sociétés mixtes, les partenariats public-privé, le gouvernement de la cité se transforme en agence de développement utilisant tous les moyens en faveur du développement du capital et souvent au détriment de l'économie locale et des besoins de citoyens. La compétition des villes entre elles est basée sur leur gentrification avec à la clef un abandon progressif de la problématique de classe, y compris par les socialistes eux-mêmes, même si l'amour des villes dont le populaire sert de décor ne cesse de s'écrire. Nantes n'est pas à l'abri de ces paradoxes. Au fil des années, les stratégies compétitives ne sont plus tabous et la culture est clairement au service de l'économie, le tourisme urbain est à la fois une source de richesse et une manière de travailler les espaces urbains et leurs représentations, assurant une diffusion hors les murs de cette représentation.

Les couches successives de récits empêchent parfois d'y voir clair. Nantes, prise dans l'effort de se construire une singularité à travers son image, son histoire, son musée, son logo, risque petit à petit de donner corps à une ville absente, celle des quartiers populaires et d'une partie des étrangers de l'intérieur. Roland Barthes³⁶³ nous rappelle que le mythe transforme l'histoire en nature et le consommateur de mythe prend vite la signification pour un système de faits, alors qu'il n'est qu'un système sémiologique. Vol de langage, transformation du sens en forme, vol par colonisation, le

³⁶¹ Sur l'aménagement urbain en rapport avec la négociation du sens des lieux et de la mémoire partagée ou disputée, voir la thèse de doctorat d'Amélie Nicolas : *usages sociaux de la mémoire et projet d'aménagement urbain. Les héritages industriels et portuaires à l'épreuve du projet de l'île de Nantes*, Université de Nantes, 2009.

³⁶² Editions Agone, Mars 2010

³⁶³ *Mythologies*, Éditions du Seuil, Paris, 1957

mythe est une parole dépolitisée³⁶⁴, si l'on entend politique au sens de l'ensemble des rapports humains dans leur structure réelle, sociale, dans leur pouvoir de fabrication du monde. Le mythe est constitué par la déperdition de la qualité historique des choses, il évacue le réel, il est un méta-langage qui pousse à changer et non à agir. Les nouveaux mythes urbains tentent de contredire sur le mode magique le versant négatif du monde, misant sur des images positives jetées en avant derrière lesquelles toute une population se met à courir afin que la réalité rattrape cette image fictionnelle, tout comme les Nantais sortent de temps en temps dans la rue derrière leurs marionnettes géantes pour se voir ensemble dans l'espace public... Nantes se rassemblait hier autour de la mi-carême et de son équipe de foot, la descente en ligue 2 de l'équipe emblématique des Canaris a laissé la place pour d'autres attractions qui conviennent mieux à la nouvelle population. Mais le modèle des « bricolages » que Levi-Strauss reconnaît au mythe, repris par de Certeau, inventant des collages, mariant des citations de passé et des extraits de présents, pour en faire des séries (procès gestuels et itinéraires narratifs) où les contraires symbolisent, permet de faire le lien entre pratiques habitantes et récits urbains. Si l'utilisation politique des récits urbains n'est pas sans risques, la dimension narrative de l'habiter reste incontournable et un élément de la condition démocratique métropolitaine.

L'urbanité, l'autre crise³⁶⁵

D'un côté, des intellectuels qui circulent d'une ville à l'autre et qui disent en quoi la ville est le véritable creuset de la culture et de la démocratie.

D'un autre côté, des citoyens habitant les quartiers populaires d'aujourd'hui que sont les grands ensembles mais aussi des propriétaires de petits pavillons situés dans des quartiers dévalorisés ou encore des personnes dispersées dans des espaces ruraux et industriels en crise, sans aménités urbaines, sans transports en commun ou si peu, sans intérêt touristique ou si peu... Tous ceux-là disent leur rejet de la ville, les uns rêvant de rejoindre des zones de moindre densité, situées idéalement à la campagne, sur la côte...³⁶⁶ les autres se réfugiant dans leur isolement avec les effets politiques que l'on sait.

D'un côté, une culture urbaine du passage et du prélèvement

De l'autre, des positions sociales et spatiales captives,

D'un côté des personnes qui capitalisent individuellement à partir d'immersions rapides dans des bains identitaires forts

De l'autre, des personnes qui se sentent en position de déchéance du fait de représentations collectives négatives qui les englobent

D'un côté, des personnes bien dotées dont le capital culturel fait quotidiennement boule de neige grâce à leurs déambulations réflexives d'une ville à l'autre, butinant ce qu'il y a de meilleur partout : culture, vin, gastronomie et dont l'usage de la mobilité à différentes échelles fait partie du capital spatial

³⁶⁴DE CERTEAU, M., GIARD, L., MAYOL, P., L'invention du quotidien, 2. Habiter, cuisiner, déjà cité, en particulier le texte « entre-deux, 189 et suivantes)

³⁶⁵ Cf PASQUIER, E., « Urbanité, l'autre crise », In Numéro 8 de la Revue Lieux communs, les Cahiers du LAUA, 2005. Citons parmi ces livres, celui de Stephans Hertmans : *Entre villes*, Escales du Nord, Le castor Astral, 1998 ; Alain Cluzet : *Au bonheur des villes*, l'aube, essai, 2002 ; Jean-Noël Banc : *Besoin de ville*, Seuil, 2003 ; Collectif : *Aimons la ville*, L'aube, essai, 2004.

³⁶⁶ Propos recueillis au cours de nombreuses enquêtes conduites sur le terrain du logement social, voir également Yves Chalas : *L'invention de la ville* et notamment le chapitre IV sur la ville inhabitable. Anthropos, collection Villes, 2000.

De l'autre, des personnes qui cumulent handicaps primitifs et échecs à répétition et à qui la télévision renvoie chaque jour en miroir une image dramatisée dont la ville est le décor, consommant sur place les formes les plus appauvries de la culture mondialisée de masse

D'un côté, des pratiques permettant la totale maîtrise spatiale du rapport à l'autre dans les « « cœurs » » de villes denses

De l'autre, la ville de la périphérie où les phénomènes de proximité obligée dans des espaces e-s-p-a-c-é-s,

D'un côté des personnes qui découvrent la nature en ville s'engagent dans la défense de patrimoines naturels et qui peuvent à tout moment s'échapper vers des espaces naturels protégés - l'île, le désert, l'océan -

De l'autre, des gens qui rêvent d'une nature qu'ils ne connaissent pas ou qui n'existe plus

D'un côté des personnes pour qui l'idéal de liberté passe par un détachement des lieux mais qui ont conservé la possibilité de revenir à la terre des origines, qu'elle se décline en maison de famille héritée ou acquise

De l'autre, des personnes qui ont souvent perdu la terre des origines et qui en sont durablement fragilisés

Tous ces auteurs hyper mobiles dont les villes font le bonheur ont depuis longtemps dépassé l'amour de la ville-centre et patrimoniale, c'est plutôt les marges et les interstices qui les attirent, voire les villes en crise, celles qui sont habitées par les autres, les sédentaires précarisés qui font partie du décor.

CHAPITRE 5 – NANTES DANS LE MONDE ET LE MONDE À NANTES

Les membres des classes populaires ne sont pas seulement sans travail, sans patrimoine et sans avenir, faisant parfois de nécessité vertu, ils réinventent dans la durée des modes de vie autour de systèmes d'entraide, de combines, de pratiques de lieux, tant dans les quartiers d'habitat social que dans le reste de la ville : le café, le marché, le jardin, remplaçant les déplacements travail/logement par d'autres systèmes de dédoublement d'espace, y compris entre ici et le pays d'origine pour les immigrés. La description des lieux dans leurs stratifications, la complexité des forces en jeu et la prise en compte du temps avec ses ratés et accidents, ce que Michel de Certeau nomme les temps disparates sont essentiels si l'on cherche à révéler ces ajustements et ces nouveaux principes d'identité sociale.³⁶⁷ Le chercheur doit alors ajuster ses manières de faire, ses rythmes, ses objets, la temporalité de son travail. La recherche conduite pendant près de dix ans sur les jardins de la Fournillère a permis d'affiner ces questions de sociabilités populaires, en prenant le temps de regarder dans la durée les formes de pratiques dédoublées d'espaces en dehors de la propriété privée. Le travail en cours sur les processus de négociations des Nantais pratiquants l'islam pour parvenir à faire exister leur pratique religieuse dans l'espace public de la ville, donne à voir les jeux de forces internes aux nouvelles classes populaires et les repositionnements des élus et techniciens en charge de ces questions.

Les locataires, côté jardin

Le déplacement côté jardin pose le problème du financement de ce type de recherche, le choix du territoire écartant de la commande et des financements familiaux. Que les négociations aboutissent ou non, la demande est entendue. Les jardins commencent à être à la mode et chaque fois une partie de la recherche rencontre un intérêt : les jardiniers vivent en HLM, les jardiniers sont retraités, les jardiniers sont chômeurs, les jardiniers sont étrangers et les interlocuteurs sont sensibles à la spécificité d'un territoire qui permet de poser autrement les questions institutionnelles. Mais la Fournillère n'est pas située dans un quartier d'habitat social et encore moins dans un « site prioritaire », bien que la plupart des jardiniers y résident. Les espaces de la ville correspondent à des catégories de recherche et la Ville de Nantes concentre ses efforts sur les quartiers prioritaires périphériques et la promotion de l'image du centre-ville. Le quartier de Chantenay où se trouvent les jardins de la Fournillère, ancien quartier populaire, est devenu un modèle de quartier résidentiel tellement tranquille qu'il ne peut justifier un engagement financier lié à la Politique de la Ville. Les financements sont liés à des entrées « thérapeutique » conduisant à la sectorisation des territoires, empêchant le travail sur les déplacements et les entre-deux. La succession de contrats par lesquels il a fallu passer pour effectuer ce travail est en elle-même révélatrice : une première étude sur l'exploration des problèmes de programmation de jardins familiaux liés aux réserves foncières au niveau de l'agglomération financée par l'agence d'urbanisme de la ville de Nantes ; une étude opérationnelle liée à la création d'un site de jardins familiaux près de la cité de Malakoff liée à la Politique de la Ville ; deux contrats de recherches négociés de gré à gré l'un avec le ministère de

³⁶⁷DE CERTEAU, M., L'invention du quotidien 1. Arts de faire, déjà cité, chapitre : « Indéterminées », page 291 et suivantes, Folio essais.

L'Environnement intéressé par la dimension écologique du territoire et l'autre par le Plan Urbain autour de la ville faubourg et de la petite appropriation ; le financement de la phase opérationnelle concernant l'institutionnalisation de la Fournillère par la Ville de Nantes.

Le cosmopolitisme de la Fournillère est une des données les plus marquantes de ce territoire, sur une soixantaine de jardiniers, trente-trois Maghrébins, douze Français, huit Portugais, un Bosniaque et un Turc. Ce phénomène s'explique par une succession de vagues de jardiniers arrivés à Nantes pour travailler et au jardin pour y retrouver des gestes faits ailleurs et partager des moments avec d'autres. Rappelons que la Fournillère n'est pas au départ un site de jardins familiaux municipal. La proportion d'étrangers tient à leur difficulté pour obtenir des parcelles dans les sites officiels, dont les responsables limitent l'entrée. Mais la Fournillère permet aussi de mettre en relation des phénomènes de mobilités régionales, nationales et internationales et d'éviter l'ethnisation. Parmi les jardiniers les plus anciennement installés ayant maintenu la pratique du jardinage, des Français d'origine rurale (Bretons, Vendéens...), arrivés en ville dans les années cinquante pour travailler et changer de vie : ouvriers, manœuvres mais aussi artisans et commerçants. Parmi les autres jardiniers, des Marocains et des Algériens. Les premiers ont été cooptés vingt ans plus tôt à l'usine ou sur un chantier, par les anciens d'origine française. Les bleus de travail aux marques des entreprises témoignent de ces liens. Ils ont ensuite fait venir des proches partageant leurs origines, anciens compagnons de foyers, collègues ou voisins de la cité HLM. Certains viennent en tramway des grands ensembles périphériques pour jardiner en ville, et plusieurs cabanes ont été construites à partir de matériaux récupérés sur le chantier de réhabilitation de leurs cités HLM. En reprenant la moindre parcelle en friche, les membres de ce dernier groupe ont fini par assurer un contrôle ou du moins une présence sur tout le territoire. La règle écrite liée à l'ancien statut du sol à laquelle les Français continuent à se référer sur le modèle cadastral se voit mise en question par une appropriation nomade où la parole donnée fait droit. La situation des Portugais est radicalement différente. La question du retour au pays d'origine pour la retraite n'est pas remise en cause, même si elle semble douloureuse du fait de l'installation des enfants en France. Le jardin n'est pas un lieu de passage mais un lieu d'attente. Certains sont arrivés à plusieurs, expropriés d'autres jardins ouvriers privés, remontant en un week-end leurs anciennes cabanes et replantant rosiers et arbres fruitiers. Leur jardinage s'apparente davantage à l'agriculture dont ils sont proches. Des jardiniers français, en moins grand nombre, continuent à arriver à la Fournillère dans les dernières années du squat. Ils habitent en pavillon dans le quartier et justifient économiquement leur besoin d'un jardin supplémentaire, soit dans le cas d'une préretraite pour les salariés, soit de pensions insuffisantes pour les petits commerçants ou les artisans. La gratuité du terrain et la proximité de l'habitat, l'insertion dans leur quartier leur font choisir la Fournillère comme un territoire familial parfaitement adapté à leur situation qui, pour ces raisons, n'est pas stigmatisé de précarité. Les vagues migratoires sont donc bien différentes. Pour les étrangers, c'est avant tout la conquête d'un terrain « flottant » et permissif qui permet leur arrivée, même si sa localisation dans ce quartier n'est pas un hasard. Leur présence empêche d'ailleurs que ce quartier ne se fige sur une histoire ouvrière passée.

Nombre d'entre eux décrivent une arrivée isolée à la Fournillère symptomatique du procès d'entrée dans la ville. Quand le jardinier arrive par un système de cooptation, la filière est souvent liée au

voisinage résidentiel (grand ensemble de Bellevue, des Dervallières, ZAC de Preux, la cité HLM de la Croix-Bonneau...) ou au travail (Raffinerie Say, Dubigeon, Devin-Lemarchand) et elle ne recoupe pas obligatoirement les origines. C'est la pratique du jardinage qui provoque l'organisation même de ces entrées, tant pour ceux qui l'ont déjà pratiquée ailleurs que pour ceux qui souhaitent commencer.. C'est souvent dans un second temps qu'il retrouve des gens connus ailleurs ou découvre des personnes de la même origine. Les regroupements témoignent ensuite des étapes de la sociabilité. Les jardiniers arrivés par le voisinage résidentiel peuvent se retrouver voisins de jardins, comme ceux qui sont locataires de la même cité HLM, certains dans la même cage d'escalier ou la même barre. Ensuite, les membres des différents groupes s'observent, se jugent sur la pratique du jardinage mais pas seulement, ce qui renforce parfois à des attitudes racistes. Ceux qui se retrouvent seuls représentants d'une nationalité rencontrent parfois des difficultés de cohabitation importantes, pouvant même jouer le rôle de bouc émissaire. Ce fut le cas pour le premier réfugié politique bosniaque et pour un Turc isolé, dont la terre a été reprise au moment de son congé annuel. Beaucoup décrivent leur premier habitat comme des espaces anonymes et transitoires, logements de fonction, foyers d'immigrés, chambres chez l'habitant, et leur premier emploi comme une épreuve physique et morale. Prendre un « morceau » à la Fournillère, c'est trouver un lieu de sédentarité et d'ancrage d'une autre nature que celui de l'intégration dans un territoire urbain et national, parce qu'il est immédiatement abordable. Au-delà des espaces premiers liés aux histoires migratoires (chantier, usine, logement), le jardin offre un territoire de sociabilité choisie. Si Nantes n'a pas toujours été voulue comme lieu d'arrivée, la Fournillère est le premier lieu d'élection. Etre arrivé là, c'est être chez soi, avoir fait le « passage » et en prendre conscience. Le jardin devient un espace privilégié pour gérer son temps et envisager son avenir, qu'il s'agisse d'une activité liée à un moment ou à l'ensemble du cycle de la famille, à la pré retraite, au chômage, à la retraite ou à l'attente du retour au pays d'origine. Le jardin devient l'ultime espace de rêve et l'activité du jardinage peut disparaître. Certains ne gardent plus qu'une cabane. Des cabanes englouties sous la végétation témoignent de ces histoires qui perdurent au-delà même de la mort ou du départ du jardinier, véritables concessions à perpétuité.

Les histoires de vie des jardiniers de la Fournillère ont révélé un éventail très large de situations et c'est moins la définition d'un statut qui les caractérise, que la complexité de leur histoire faite presque toujours de ruptures successives. La plupart des jardiniers ont en effet connu une vie mouvementée qui traverse des ruptures historiques d'ordre professionnel, économique, familial et résidentiel et le jardin occupe une place qui varie en fonction de la nature de ces étapes. La crise économique les saisit à différents moments de leur histoire : certains ont émigré pour connaître surtout le chômage, d'autres plus âgés doivent subir la préretraite ou négocier une pension d'invalidité, quand les plus vieux, qui ont toujours connu le surmenage du plein emploi, traitent tous les précédents de fainéants. Les uns et les autres utilisent l'état des parcelles et les comportements des jardiniers pour fonder les jugements qu'ils portent les uns sur les autres. Dans tous les récits, le jardin semble prendre une place importante dans les passages où se déplacent les rôles sociaux. Le jardinage permet de mobiliser des savoir-faire très divers et de mettre en scène différentes facettes dont sont porteurs les jardiniers : bricolage, commerce (circulation des graines, plants, surproductions, échanges), pédagogie (accueil et formation des nouveaux), conseils techniques, inventions de règlement pour pouvoir mieux les faire respecter, relations avec la Ville et avec les riverains, organisation de la vie collective : parties de

pêche, jeux de boule, grillades... Le réseau des jardiniers est un marché parallèle de services dépassant largement la sphère des jardins et la communauté des jardiniers. Le jardin devient un lieu de constitution d'une société de substitution pour tous ces ouvriers déclassés où la valeur de l'argent est différente, avec sa morale de marché propre et d'où le jeu n'est pas absent. Le jardin est le support territorial d'une démarche de relocalisation, au-delà de tout ce qui morcèle, lieu de passage entre-deux temps de l'histoire : celui du plein emploi et celui de la crise installée, atténuant « le principe d'accumulation primitive des handicaps »³⁶⁸.

La plupart des histoires de vie montre également l'importance de la localisation de la Fournillère dans Chantenay, ancien faubourg du XIX^e siècle. Des jardiniers vivent dans des petits pavillons plus ou moins proches, soit propriétaires (par héritage ou non), soit locataires ; d'autres viennent de Bellevue ou des Dervallières, grands ensembles HLM des quartiers limitrophes, d'autres enfin ont réussi par le jeu des mutations dans le parc social à rejoindre un HLM dans une cité du quartier. Qu'ils y vivent ou non, qu'ils y soient nés ou qu'ils y aient atterri, tous semblent attachés à ce quartier. Si la culture de la ville-faubourg est en voie de disparition (fin des petits commerces, gentrification, promotion immobilière et densification), la trame urbaine semble encore convenir aux anciens ruraux comme aux immigrés : échelle et discrétion font échapper à certaines formes du contrôle social, sensibles autant dans le centre-ville que dans les grands ensembles. La Fournillère est parfois la raison première de pratiquer ce quartier mais certains ne l'ont découverte que parce qu'ils étaient déjà des habitués. Dans tous les cas, des pratiques sociales et spatiales viennent se greffer au jardinage : marché, cafés, jeux de boules, PMU, petits commerces, échanges de service, travail au noir... Les lieux qui n'appartiennent ni à la sphère du travail ni à l'habitat n'ont pas un statut aussi institué que dans le centre historique, nombre d'entre eux sont encore libres d'investissement hors la propriété privée ou publique. Les Maghrébins qui font vivre alors Chantenay alors qu'ils n'y ont pas leur logement et encore moins le droit de propriété, remettent en valeur la force de ce territoire. Dans les différentes approches biographiques, la lecture des parcours dans la ville (cheminements, trajets...) est directement liée aux parcours migrants. L'identité sociale et culturelle de Chantenay, banlieue ouvrière sur le modèle du XIX^e siècle où habitat et usine cohabitent a disparu, paradoxalement la Fournillère est un des derniers territoires qui attire des ouvriers actifs. Le travail sur les jardins permet de tourner une page de l'histoire, souvent mythique, celle de la banlieue ouvrière.

Jeux de dédoublement des espaces sociaux

Le jardin ne fonctionne pas seulement en écho de la maison, parfois c'est ce qui se passe au jardin qui modifie le fonctionnement familial : quand une femme finit par y passer chaque jour, redécouvrant un mari qu'elle ne regardait plus, quand un père invente enfin une façon d'être avec son enfant, quand un jardinier y fait sécher ses bleus de travail. Le côté jardin, c'est aussi l'interface du côté cour. Lorsque des jeunes des cités HLM ont commencé à venir tourner le soir en mobylette, les jardiniers qui habitent ces cités depuis vingt-cinq ans, ont craint de réactiver des querelles dont leurs jardins auraient pu pâtir. Si pour certains, le jardin est un espace d'individuation leur permettant de contrôler

³⁶⁸ Cf le numéro de *Critiques Sociales* n° 5-6, janvier 1994, Pasquier, E., « L'accumulation primitive des handicaps », déjà cité.

enfin la distance aux autres, pour d'autres, le jardin se situe dans une chaîne d'espaces complémentaires entre lesquelles les circulations sont fluides.³⁶⁹ Avoir un morceau de terre à la Fournillère console de ne pas être chez soi mais pour plusieurs Algériens cette position les a confortés dans l'achat d'un terrain en Algérie en vue d'une organisation du temps entre les deux pays au moment de la retraite. Le jardin est le lieu privilégié pour parler de la terre du pays d'origine ; c'est un lieu pour rêver, il permet d'idéaliser l'autre terre. Le départ pour les vacances réactive chaque année les contradictions des vies entre deux et cesser de jardiner pendant un mois déstabilise une nouvelle fois. Les jardiniers redoutent l'ennui du mois passé au pays, où l'inactivité les stigmatise de nouveau comme éternels migrants.³⁷⁰

Paradoxalement, le jardin, qui fait souvent figure d'archaïsme ou d'interface à la ville moderne, semble présenter les qualités de l'idéal métropolitain, tel que le définit Simmel : plasticité du territoire, réversibilité des attitudes, ambivalence des postures et des rôles, espace-temps particulier où la mise en scène de la vie quotidienne moins segmentée que dans les autres espaces de la ville, permet des constructions et reconstructions identitaires et leurs prises de conscience.³⁷¹ Le territoire joue le rôle d'une scène à la fois sociale et théâtrale, permettant une explicitation du rapport à l'autre. Les jardiniers rejouent des rôles sociaux relevant à la fois de l'histoire, de leur situation de classe, de leurs stratégies migrantes, ce qui renforce bien sûr les archétypes concernant l'origine dans les regards croisés et les dialogues, mais paradoxalement les relativisent. La dynamique du jeu social provoque l'invention permanente de conduites et de pratiques qui doivent s'ajuster et finissent par faire règle. L'effort et le travail ne sont pas contraints, comme dans n'importe quel autre espace de « travail à-côté »³⁷², mais surtout la Fournillère permet des règles et une morale entre jardiniers bien différentes de celles des espaces de jardins ouvriers ou familiaux dont les dimensions idéologiques venues de l'extérieur se reproduisent éternellement par le biais des règlements (hygiénisme, paternalisme, insertion sociale et familiale). La Fournillère devient une scène que la parole constitue : on travaille la terre, on en rend compte et on parle ; des rapports sociaux s'inventent, la parole finit par faire loi. Le plaisir tient donc au fait que la Fournillère soit un espace moralement autorisé - les femmes préfèrent y savoir leur mari plutôt qu'au café - qui échappe à une morale extérieure. La Fournillère offre cet espace ouvert d'une parole valorisée par la morale de l'effort, alors que le café s'oppose au travail et renvoie à la déchéance. Les risques d'alcoolisation dans les jardins sont pourtant aussi importants mais non manifestes, comme si le jardin ne pouvait jamais durablement être stigmatisé par ce qui s'y passe. Le café ne doit pourtant pas lui être opposé puisque le jardinage permet de donner une légitimité à sa fréquentation : on passe au café en sortant du jardin.

³⁶⁹. REMY, J., « Dédoublément des espaces sociaux et problématiques de l'habitat », p. 315 et suivantes. Postface à l'ouvrage collectif, *D'une maison à l'autre*, déjà cité.

³⁷⁰. « Culpabilité, culpabilisation, autculpabilisation ; accusation et auto-accusation : voilà qui est constitutif indissociablement de la condition de l'émigré et de la condition d'immigré », Abdelmalek Sayad, *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, chapitre 7, « Les torts de l'absent », Paris, Seuil, Liber, 1999.

³⁷¹ SIMMEL, G. « Métropoles et mentalités », 1903 In *L'école de Chicago, naissance de l'écologie urbaine*, Y. Grafmeyer et I. Joseph. Editions du champ urbain, Collection "Essais", 1979.

³⁷². WEBER, Fl., *Le travail à côté*, déjà cité.

Les jardiniers parlent souvent des relations nouvelles ou différentes auxquels des dons de légumes sont prétexte. Les cadeaux faits aux riverains ont joué un rôle stratégique important, de l'ordre de la ruse³⁷³, dans leur acceptation de la cohabitation et dans le dépassement de conflits toujours latents. Dans ces transactions, le mur d'enceinte de la Fourmillère devient l'équivalent d'un mur mitoyen entre deux voisins, faisant oublier un moment les différences de statuts entre pavillonnaires et jardiniers squatters. Ces échanges débordent le cadre du voisinage limitrophe et sont l'occasion de rencontrer d'autres habitants du quartier. Ils sont la preuve que des formes furtives d'appropriation peuvent naître en dehors de la propriété³⁷⁴. Par ailleurs, les dons dans l'espace résidentiel permettent aux locataires HLM de reconstituer des rapports de civilité et à des jardiniers déçus de retrouver dans l'instant l'honneur et d'échapper ainsi à la stigmatisation.

Du langage de l'altérité au langage de l'identité³⁷⁵

La Ville, en revenant sur ce site, justifie son droit à remettre de l'ordre au nom de la démocratie, afin d'éviter la création de lieux hors-la-loi : le no man's land naturel d'hier entre dans le Plan d'occupation des sols. Les jardins familiaux, comme d'ailleurs bien d'autres types de projets municipaux aujourd'hui, se trouvant à la croisée d'enjeux complexes, impliquent la responsabilité de plusieurs élus : ceux en charge des espaces verts et les élus de quartier. En tant que chercheur, il s'agit de passer du monde des bailleurs et des services municipaux liés à la vie associative et à la Politique de la Ville, à celui des ingénieurs du Service des Espaces Verts dont la représentation de la Ville, même si elle est fondée sur le végétal, est une représentation alors très hiérarchique, centralisée et patrimoniale. Derrière les services, la reconnaissance de territoires politiques est en jeu. C'est le discours de Jean-Marc Ayrault, au moment de la livraison de la première tranche de parcelles réorganisées, annonçant le maintien de tous les anciens jardiniers, qui permettra aux chercheurs de rappeler cet engagement pour éviter l'éviction des étrangers, plusieurs lettres recommandées seront nécessaires rappelant chaque fois les paroles du député-maire. Pour permettre l'adhésion des riverains, la priorité leur a été donnée et de fait la proportion de jardiniers d'origine étrangère a baissé (de plus de trois quarts à la moitié) en contrepartie la diversité des origines a été mise en avant : onze nationalités. Parmi les nouveaux jardiniers, des couples mixtes, de classe moyenne voire supérieure.. L'idée non formulée qui semble partagée par beaucoup d'acteurs, c'est que le nombre de jardiniers d'origine étrangère est suffisant et que la pluralité passe par l'ouverture aux autres catégories de population plutôt qu'aux jardiniers d'origine arabe arrivés par le jeu de l'immigration économique à des postes salariés inférieurs. Pour les élus de quartier, l'officialisation des jardins correspond à la conquête d'un équipement de quartier en réponse à une demande ancienne. Le thème de la rencontre et de la mixité sont retenus comme des idées-forces qui se déclinent autour du développement de la vie de quartier, comme support d'échange entre quartiers d'habitat social et quartiers pavillonnaires, entre adultes et enfants et entre résidents français et étrangers. Après une longue période de débat (1996/1997), la Ville, sans négliger

³⁷³ DE CERTEAU, M., *L'invention du quotidien 1. Arts de faire*, déjà cité.

³⁷⁴ GOURDON, J.-L., LELONG, C., *Du faubourg à la ville*, Texte de présentations du séminaire « Petite appropriation et constitution de la valeur », Plan Urbain 1993-1995.

³⁷⁵ AUGÉ, M., *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Paris, Champs Flammarion, Aubier, 1994 et *Le sens des Autres. Actualité de l'anthropologie*, Paris, Fayard, 1994.

ces fonctions d'insertion, va finalement reconnaître que le droit au jardin est une pratique de droit commun, ce qui explique que des riverains, propriétaires de pavillons avec jardins arrivent à la Fournillère. La peur de reproduire l'effet ségrégatif du logement social pèse ainsi que la mode du jardinage qui concerne toutes les catégories sociales, prétexte à la rencontre et à la mise en acte d'un discours écologique et/ou artistique. Les plasticiens attirés par les qualités diverses de ces espaces urbains, devenant de nouveaux terrains d'expérimentations où la culture se décline sous toutes ses formes, vont investir ces territoires (La Luna aux Dervallières, le collectif La Valise à Malakoff...). La promotion de la pratique du jardinage inverse le cours de l'histoire des jardins ouvriers comme espace de substitution.

A la fin du squat, les propos sur l'institutionnalisation tendent à gommer le potentiel inventé par les anciens jardiniers majoritairement d'origine étrangère. Elus et techniciens parlent en termes d'hospitalité alors que ces jardiniers sont là depuis plus de vingt ans et qu'ils ont tenu le sol et réinventé le lieu. Avec l'arrivée de nouveaux jardiniers, l'étranger va redevenir l'autre au nom du mythe de l'hospitalité. Tous ceux qui vont intervenir dans le processus d'officialisation seront obsédés par la peur du communautarisme et ses dérives. On est passé d'un territoire migratoire fonctionnant sur cooptations à un équipement public avec liste d'attente, règles de priorité et passe-droits. Là où le rapport horizontal entre les jardiniers s'imposait, s'établit un langage sociopolitique entre le jardinier et les différentes collectivités emboîtées dont il fait maintenant partie : la Ville (les jardiniers louent la terre à la Ville), le quartier (ils ont accès à un équipement de quartier), l'Association (ils sont devenus adhérents d'une association).. La Fournillère n'est plus une ville dans la ville, elle est la Ville. Du temps du squat, le langage de l'altérité prévalait, il relativisait les identités de classes et d'origines au profit de l'implication, de l'influence, de la relation. Le nouveau langage sociopolitique de l'identité exclut le jeu sur l'ambiguïté autrefois permis, les systèmes d'appartenance peuvent se cumuler mais ils sont exclusifs³⁷⁶, renforçant les enjeux ethniques et la coupure entre Nantais et étrangers, annulant le temps long et l'histoire.

Les nouveaux riverains, devenus jardiniers, parfois du fait du seul hasard de la proximité des jardins de leur domicile, investissent petit à petit les jardins comme espace de sociabilité. Les locataires des cités HLM pour qui la dimension économique du jardinage reste forte, frisant parfois la contrainte d'un deuxième travail physique jugé pénible, cherchent, à l'inverse des précédents, à trouver une forme d'individuation dont la cité les prive ou bien tentent de reconstituer des voisinages choisis, sur la base des origines et/ou familiales, tout en entretenant des contacts avec les Français de classes moyennes. Ces derniers apprécient souvent davantage l'échange avec des ouvriers d'origine étrangère où l'altérité « ethnique » vient brouiller l'écart culturel. Certains riverains sont arrivés là, attirés par le multiculturalisme du territoire. Ils se posent à l'inverse des « petits Blancs » comme anti-racistes a priori. La mise en scène de leur « hospitalité » a tendance à exciter le racisme des Français déclassés qui leur répondent qu'eux savent parler aux Arabes parce qu'ils les fréquentent depuis toujours à l'usine, dans les cités, voire même à la guerre³⁷⁷. La dénonciation du racisme n'est jamais totalement

³⁷⁶. AUGÉ, M., déjà cité, page 86.

³⁷⁷. Les jeunes retraités arrivés depuis peu à la Fournillère ont presque tous fait la guerre d'Algérie (avoir soixante ans en 1998 !) alors que les riverains sont plus jeunes.

exempte d'un racisme de classe inconscient et donner mauvaise conscience aux autres est souvent un moyen de renforcer la bonne conscience qui est la manifestation et la condition de l'ethnocentrisme de classe³⁷⁸.

Un déficit d'Histoire à combler

Le déroulement de cette recherche qui révèle les enjeux complexes autour de la notion d'hospitalité, notion qui va devenir progressivement centrale dans le discours municipal, s'effectue dans le contexte d'un débat plus large sur la place des étrangers à Nantes dont certaines pages très sombres ont tardé à être étudiées et révélées au plus grand nombre.

Deux ouvrages parus récemment traitent de l'histoire des étrangers à Nantes : *Nantais venus d'ailleurs Histoire des étrangers à Nantes des origines à nos jours*, ouvrage collectif écrit sous la direction d'Alain Croix³⁷⁹ et *Grand-Ouest mémoire des outre-mer* de Farid Abdelouahab et Pascal Blanchard³⁸⁰. Le refus de financer les manifestations pour la commémoration du Code noir par la municipalité en 1984 (mandat André Morice, 1983-1989), correspondant au refus de voir mise au jour la mémoire de la traite des Noirs, va alimenter des débats vifs sur plusieurs scènes nantaises et promouvoir différentes initiatives associatives dont celle de l'association « Nantes Histoire » dont le premier ouvrage est issu. Dès l'introduction de *Nantais venus d'ailleurs*, la thèse de l'ouvrage est livrée : « nous sommes tous nés d'un étranger », l'histoire proposée n'est donc pas celle d'une minorité mais celle de la construction d'une communauté d'étrangers sans cesse renouvelée, englobant tous les Nantais. L'étranger n'existerait que dans le regard de l'indigène et les deux ouvrages partagent l'objectif de traiter de l'évolution de ce regard sur l'Autre dans un contexte également partagé de déficit d'histoire qu'ils s'efforcent de combler.

L'analyse croisée des deux ouvrages révèle que Nantes n'a pas connu de révolution industrielle massive, ni de spécialité agricole qui aurait attiré les étrangers en grand nombre, elle se trouve loin des frontières continentales, par contre la proximité de la mer a longtemps joué un rôle dans ces flux de populations. D'une part, l'histoire de l'immigration est ancienne, d'autre part il n'existe pas de communauté particulière et pourtant l'arrivée d'étrangers très divers à Nantes s'est faite de manière régulière. Les aristocrates et banquiers, les riches marchands, les officiers de marine qu'ils soient Italiens, Irlandais, Espagnols s'intègrent dans la bonne société nantaise, la richesse et le catholicisme ne les maintiennent pas longtemps dans une position d'étrangers. Les historiens affirment que l'Edit de Nantes de 1598, malgré sa relecture récente en termes de tolérance, assimilant Nantes à ce registre de qualité, n'a de nantais que le lieu de sa signature, réalisée dans le plus grand secret et dans un climat réel d'intolérance. Un siècle plus tard, Nantes devient un des principaux ports négriers de France, déportant 450 000 personnes entre 1700 à 1770. Pour jouer avec les figures de l'hospitalité basée sur son histoire, Nantes doit ruser avec la mémoire où toutes les associations et raccourcis sont

³⁷⁸. GRIGNON, CL., « Racisme et racisme de classe », in *Critiques sociales*, Paris, décembre 1991.

³⁷⁹ Presses Universitaires de Rennes, Association Nantes Histoire, 2007.

³⁸⁰ Presses Universitaires de Rennes, 2008. J'ai rédigé une note de lecture croisée à partir de ces deux ouvrages dans le numéro 12 de la revue *Lieux Communs, les cahiers du LAUA*, p 206-210.

possibles. La xénophobie basée sur la différence, joue également sur le registre de la langue dans le cas des Bas Bretons. Le rôle de l'argent demeure donc fondamental dans les logiques d'intégration, les véritables travailleurs immigrés, viennent souvent des campagnes environnantes, Nantes devenant ainsi au XVIIIe la capitale des Ligériens, des Vendéens, tout autant que des Bretons qui demeurent les « prolétaires parmi les prolétaires ». La défense des acquis par les plus faibles positionne au fil du temps l'immigré comme un concurrent, cette histoire n'a fait ensuite que se répéter. Le XIXe correspond à une période de faible croissance, Nantes est prise dans la construction de la nation française, celle d'une nation en perpétuel devenir, le sort des étrangers semble plus paisible et la question se déplace une nouvelle fois vers le rejet des pauvres le plus souvent venus d'ailleurs, au point que les auteurs évoquent la notion de « xénophobie sociale ». En 1904 – réplique nantaise de l'exposition universelle de 1900 - une manifestation marquante a lieu avec « le village noir », exposition internationale organisée au Champ-de-Mars avec Jean Thiam, un Sénégalais musulman. Les Africains sont replacés dans leur environnement (habitations stéréotypées, activités traditionnelles, cérémonies religieuses), ils deviennent les acteurs de leurs propres rôles. Si les auteurs insistent tant sur les violences symboliques qui se jouent autour de ces phénomènes c'est qu'elles installent au quotidien une culture du regard ethnicisé, à laquelle les caricatures publicitaires participent également transformant le Noir en clown moderne, négro burlesque ou bamboula joyeux, convoquant drôlerie et exotisme pour jouer les mascottes commerciales, de nombreux entrepreneurs de l'Ouest y auront recours. Pascal Blanchard convoque également cette page de l'histoire en lien avec des événements contemporains comme la création du « village bamboula » du Safari parc de Port-St-Père en 1994 pour mieux témoigner du difficile décentrement des regards ethnocentrés, malgré les efforts qu'il constate depuis les années 90 sur le travail de la mémoire à Nantes. Ensuite dans une France xénophobe, Nantes ne fait pas exception même s'il n'existe pas de manifestations notables sans doute dues à l'influence des responsables syndicaux, à l'exception des Juifs ayant subi à Nantes un antisémitisme violent. Le tournant des Trente Glorieuses voit passer le nombre d'étrangers de 1612 en 1956 à plus de 5000 en 1975, essor rapide correspondant également à une transformation forte de cette présence étrangère. Si la présence des Italiens et des Espagnols régresse, prouvant que les membres de ces communautés se naturalisent et ne sont pas remplacés, Marocains, Tunisiens, Turcs, et plus encore Portugais et Algériens arrivent en nombre passant des quartiers misérables et logements précaires aux grands ensembles qu'ils ont contribué à construire. De même que ceux qui les ont précédés, ils travaillent dans des secteurs ouverts peu valorisés, comme le bâtiment, le maraîchage, l'agroalimentaire, le petit commerce, la restauration, impliquant des positions très différenciées dans l'espace urbain.

Si en comparaison d'autres villes, la proportion d'étrangers reste faible à Nantes, cette particularité s'estompe et Nantes accueille de fait, un nombre croissant d'étrangers – un millier par an - entre 1999 et 2006, le pourcentage d'augmentation est de 33 %, soit l'un des plus forts des grandes villes françaises avec Toulouse. La plupart des villes de l'ouest : Rennes, Angers, Brest, Le Mans (47%) sont dans cette même progression due pour partie au taux initial faible. *Avec 5% d'étrangers, Nantes tend à réduire son écart et à rejoindre la moyenne des autres métropoles : 8% pour les 24 principales villes de*

France.³⁸¹ Au niveau de l'immigration européenne, le paysage nantais s'est déplacé vers l'Est avec l'arrivée des Russes et des Serbes. Mais l'origine des étrangers reste majoritairement africaine, les Maghrébins représentant un tiers des étrangers (Algérie en progression), et c'est l'immigration subsaharienne qui a le plus progressé, ils sont deux fois plus nombreux aujourd'hui qu'en 1999. La troisième cohorte est aujourd'hui celle des Turcs (8, 6% des étrangers) devant les Portugais.

L'hospitalité : du mythe aux actes

Les mythes de la ville tolérante et de l'hospitalité sont deux figures systématiquement activées depuis quelques années. En 2004, une équipe de recherche de la MSH de Nantes dans le cadre du programme de recherche du PUCA concernant l'hospitalité, va traiter de l'identification et du classement des étrangers dans la politique municipale nantaise.³⁸² Leurs résultats donnent à lire un glissement de la partition entre politique culturelle et action sociale, entraînant un discours contradictoire entre l'image d'une ville ouverte et la logique de l'hospitalité. Ce qui spécifie finalement Nantes c'est l'ambition affichée par la municipalité d'être une ville de la tolérance. Le travail réalisé par les sociologues sous la direction de Charles Suaud, montre comment l'image de Nantes, déclarée « ville ouverte » relève de la production d'une image culturelle, la Ville réussissant à mettre en cohérence des événements culturels médiatisés très divers. *Mais une municipalité peut à la fois œuvrer pour l'accès des étrangers à la vie de la cité et travailler au quotidien à faire advenir une ville qui éloigne ces mêmes étrangers – accompagnés de nombreux nationaux – du vote et de la participation démocratique. En ce sens, la politique et l'économie ont mis à mal la logique de l'hospitalité, réduite au cercle restreint de l'action militante.* Cette recherche a également précisé comment l'action politique municipale au quotidien agit sur la structuration de l'espace associatif et sur l'identité de chaque association, avec des divisions entre les pôles « action sociale » et « politique culturelle », l'espace des services municipaux opérant un double marquage des associations du fait de cette frontière arbitraire entre le social et le culturel et instaurant une hiérarchie entre les associations ainsi classées. On constate le primat accordé à la culture académique sur les cultures « ethniques », aux intérêts généraux sur les intérêts particuliers, au national (au sens français du terme) sur le communautaire, en un mot au politique sur l'hospitalité. Les chercheurs, après avoir analysé les rapports de force entre les différents services municipaux et entre élus, dévoilent comment au final le culturel l'emporte sur le social et comment ce transfert répond à des intérêts liés à la concurrence économique que les villes se livrent entre elles. Ils concluent au détournement – involontaire mais effectif – de l'hospitalité au profit d'une production de l'image de la ville susceptible de renforcer sa position dans la lutte économique. Cette analyse conforte ce qui a été écrit plus haut sur la relation entre socio-culturel et culture.

La maison des citoyens du monde créée en 1995 est le reflet de la dynamique du tissu associatif, elle regroupe aujourd'hui une cinquantaine d'associations aussi bien de défense des droits de l'homme, que de solidarité internationale mais aussi des associations de migrants. Elle s'efforce de faire le lien

³⁸¹ Cf l'article de Philippe Rigolier dans Place Publique n°20, Mars-Avril 2010, dont les données de ce paragraphe sont issues.

³⁸² SUAUD, Ch. : « Identification et classification des étrangers dans le politique municipale de Nantes », In *Villes et hospitalités. Les municipalités et leurs étrangers* ». sous la direction d' Anne Gotman, Editions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 2004.

entre pays d'origine et pays d'accueil, entre insertion des étrangers et solidarité internationale. Soutenue par la Ville et parfois en collaboration avec l'espace international de la Ville de Nantes (Cosmopolis), la MCM organise des temps forts que sont la « Semaine de la solidarité internationale » (en relayant l'initiative nationale et en fédérant les acteurs du département) et les « Regards sur... Paroles de... » chaque fois centrés sur un pays ou une partie du monde. Les militants de la MCM ont pu également affiner la complexité du phénomène communautaire dans les situations migrantes. *Le communautarisme, extension du familialisme, est avant tout une construction montrant la difficulté à exister comme individu au pays d'origine en l'absence d'un Etat protecteur, mais aussi dans le parcours migratoire et dans la société d'accueil pour d'autres raisons. Les possibilités de négocier leur place individuelle sont faibles et, sans porte parole ou médiateur, le risque de repli est grand. Le constat c'est qu'une large majorité de la population nantaise vit à l'écart des problèmes vécus par les étrangers.*³⁸³

Mais on l'a vu à plusieurs reprises dans ce travail, la Ville est aussi capable d'entendre et d'intégrer ce type de critique. En 2001, la Ville désigne un adjoint dédié à la question de l'accueil des populations étrangères et crée une mission politique d'intégration en 2002³⁸⁴. Cette nouvelle politique publique est validée en 2004 faisant l'objet d'une contractualisation avec toutes les directions municipales. Cette position volontariste d'accueil vise à neutraliser les écueils du dispositif étatique, une fois de plus, la Ville se mobilise quand l'Etat de droite est défaillant. L'accès de tous aux droits et aux services publics et le dialogue entre cultures sont jugés prioritaires. Une clarification de l'offre de formation linguistique, des séances d'accueil faisant connaître aux nouveaux arrivants leurs droits et les services municipaux, le développement de l'expertise dans le domaine de l'accès aux droits des étrangers et la formation des agents locaux de la société d'accueil sont le type de réponses données. La pierre angulaire de l'action municipale dans ce domaine est le conseil nantais pour la citoyenneté des étrangers, déjà évoqué, dont le but est de mobiliser les différents acteurs des politiques d'intégration et de lutte contre les discriminations afin de coproduire ces politiques. La politique nantaise dans ce domaine repose sur la recherche de transversalité, méthode éprouvée on l'a vu avec le travail sur les quartiers de la géographie prioritaire dont on voit qu'il diffuse aujourd'hui dans de plus en plus de domaines d'action.

La construction de l'islam nantais³⁸⁵

En 2008-2009, trois mosquées sont mises en chantier presque simultanément rendant visible la construction de l'Islam à Nantes. Nantes comme le reste du territoire français a connu une

³⁸³ Cf « La maison des citoyens du monde : le proche et le loin », A.-M. Giffo-Levasseur, B. Vrignon, In place publique N°20, Mars-Avril 2010

³⁸⁴ Cf « Comment accueillir à Nantes des étrangers de plus en plus nombreux » In Place Publique, déjà cité. L'article est signé par Philippe Rigollier, sociologue de formation, responsable de la mission politique d'intégration et de lutte contre les discriminations depuis 2002.

³⁸⁵ La première partie de la recherche que j'ai menée sur l'islam à Nantes est une recherche menée en auto-commande rendue possible par l'accès facilité aux données. Ont été rencontrés pour cette recherche outre Guy Boré directeur de la Vie associative en charge de ces dossiers à la Ville de Nantes, des professionnels de la première heure : Alain Guézingar, Jean-Michel Jaouen, anciens éducateurs de prévention de l'Association de prévention spécialisée (APS), Pierre Meston, ancien chef de projet DSQ sur Nantes Nord ; deux élus impliqués dans ces négociations : François Preneau et Patrick Rimbart ; Mohamed Boukrhis alors président de l'ACMNN et Alain Gharib, architecte de la mosquée de Nantes Nord.

modification de la place des religions du fait de l'arrivée de plusieurs vagues migratoires d'origine étrangère (Maghreb, Afrique Noire, Turquie) dont certains membres sont adeptes de l'islam et ce, dans un contexte de recul du catholicisme, de progression de l'émancipation individuelle et de stabilisation de la pensée socialiste autour de la personne de Jean-Marc Ayrault, maire de Nantes depuis vingt ans. C'est l'offre de logements spécialisés (foyers, HLM) qui a dicté la répartition spatiale de ces nouveaux habitants, c'est par cette entrée que je m'y suis intéressé. Cela explique que la question de la construction de l'islam dans l'agglomération nantaise est fortement imbriquée avec celle des quartiers d'habitat social : Sillon de Bretagne à Saint-Herblain, Nantes Nord, Malakoff, Bellevue, Nantes Est...

Trois édifices musulmans sont donc sortis de terre depuis deux ans : une mosquée à Nantes Nord ; une mosquée et un centre culturel liés à la communauté turque à Bellevue ; un ensemble culturel et culturel encore en chantier à Malakoff. Jusqu'en 1975, les besoins culturels des musulmans ne sont pas exprimés. Les hommes célibataires venus d'Algérie, de Tunisie et du Maroc se sont souvent placés en position de retrait dans la société française y compris sur le registre religieux. Du fait de la situation coloniale ou postcoloniale de leur pays d'origine, leur séjour est alors vécu comme une période à part dans leur vie. Cette position va se prolonger dans les premières années du regroupement familial dans les grands ensembles HLM où la religion demeure une pratique privée.

En 1976, le rachat au diocèse de la chapelle désaffectée de Malakoff permet la fondation de la première mosquée de Nantes. Ensuite, une augmentation significative de la pratique va entraîner une demande de lieux de cultes dans différents quartiers de la ville. C'est le quartier de Nantes Nord qui est ici retenu pour raconter ce long processus de la construction de l'islam dans l'espace public nantais, proche d'une logique d'expérimentation. La construction de l'islam à Nantes peut aussi se lire comme un analyseur des dispositifs mis en place dans ces quartiers populaires qu'ils aient concerné les problèmes d'éducation, de socialisation, d'accueil et d'adaptations permanentes de l'offre de service public, d'où l'enjeu de ne pas étudier ce phénomène en l'isolant.

Nantes Nord est un quartier composite comprenant une très forte proportion de logements sociaux répartis entre plusieurs grands ensembles et cités HLM. Dans les années 90-91, la deuxième guerre du Golfe est une période où les problèmes de délinquance des jeunes se posent de manière complexe, les actes de délinquance sont réels et les discours stigmatisant visent particulièrement les jeunes Maghrébins. Des inscriptions à la gloire de Saddam Hussein fleurissent sur les murs du quartier et les travailleurs sociaux se sentent de plus en plus démunis. L'équipe d'éducateurs de l'Association de prévention spécialisée propose un travail élargi dans le quartier de la Petite-Sensive. Elle réalise des entretiens auprès des pères sur le mode du récit de vie et découvre de riches histoires de parcours migratoires, des personnes avec un fort niveau de réflexion dont certaines ont exercé des responsabilités politiques dans leur pays d'origine au moment de leur décolonisation, des salariés stables engagés syndicalement. Et pourtant le discours ambiant se résume à dénoncer la démission éducative des parents. Les professionnels sont alors invités à une réunion collective. Vingt-cinq hommes (Marocains, Tunisiens, Algériens et Sénégalais) déclarent ce jour-là par leur porte-parole qu'ils sont d'accord pour donner aide aux travailleurs sociaux mais à une condition, celle d'obtenir un

lieu de culte qui sera également un lieu de vie sociale. *Dans notre culture d'origine, le religieux, le politique et le social ne font qu'un. Quand on a un problème, on peut le régler facilement à la mosquée, il y a une facilité, un mode de vie qu'on a toujours gardé en mémoire, basé sur les anciens, les gens âgés, donc où les réunir ces gens-là ? Dans une mosquée !*³⁸⁶ Depuis longtemps, ces pères de famille songent à faire cette demande, mais craignent les réactions négatives et l'effet de la guerre du Golfe les fait reculer. Le marché paraît équitable aux éducateurs de l'Association de prévention spécialisée qui acceptent de servir d'intermédiaires auprès de la mairie. Ce groupe d'hommes a la confiance des travailleurs sociaux. Le constat de non prosélytisme, la composante pluriethnique (Algériens, Marocains, Tunisiens, Sénégalais), leur obédience malékites, un sunnisme tolérant ouvert sur le monde, l'attachement au quartier sous toutes ses formes : tout cela conforte l'image d'un groupe ouvert, prêchant la tolérance et l'harmonie entre les peuples et les religions. Ce groupe, dont les hommes arrivent aujourd'hui à l'âge de la retraite, va se révéler remarquablement stable. Certains de ses membres vont s'impliquer dans d'autres instances, comme les conseils de quartier et en particulier celui du Bout des Pavés, une autre cité de Nantes Nord. L'idée, qui circule alors dans les médias, d'un « islam des caves » n'est pas acceptable à Nantes pour les élus et les professionnels de terrain. L'attribution d'un local relève de la volonté d'une réponse digne et d'une meilleure visibilité aussi de ce qui s'y déroule, double enjeu de l'hospitalité et d'une forme de contrôle, ou du moins de droit de regard, sur ce qui est en train de se construire. Concrètement le local des Gerbes est proposé, les services municipaux font les premiers travaux, ce sont les membres de l'association qui financeront et construiront à l'avenir les adaptations nécessaires. Du côté des musulmans, la logique de la laïcité est parfois difficile à saisir. La Ville les incite à se constituer en association afin de pouvoir être subventionnés sur la partie culturelle de leurs actions. Les statuts de l'ACMNN (association culturelle musulmane de Nantes Nord) sont déposés en 1992, l'objet en est de « rassembler les personnes de confession musulmane, de créer un lieu de prière, d'organiser des fêtes et des réunions culturelles ». Il est précisé que l'association ne peut en aucun cas avoir un but politique. Des réticences à ce premier acte officiel existent y compris de la part de militants de gauche. Quand les membres de l'ACMNN vont mettre l'accent sur les problèmes du collège et proposer du soutien scolaire, les professeurs vont être majoritairement hostiles au nom du principe de la laïcité. Il semble que ce principe soit parfois un masque cachant des inerties institutionnelles et la difficulté d'inventer des pratiques adaptées aux situations diverses des populations auxquelles elles s'adressent. Une salle est réservée aux rencontres culturelles, mais « celles-ci ne sauraient toutefois conférer au local le caractère sacré d'une mosquée ». L'inauguration a laissé un souvenir vif chez les professionnels invités, un des moments les plus forts de leur parcours professionnels. Le processus d'intégration de l'association dans le quartier de Nantes Nord va ensuite se consolider à travers des temps festifs et très vite l'ACMNN va devenir l'association la plus importante du quartier.

La question des nuisances dans l'espace public pendant le ramadan et la demande de lieux de rencontres pour les jeunes à la même période se posent ainsi que la demande de grandes salles pour la rupture du jeûne. Les élus, eux, ont du mal à trancher sur le motif culturel mais tout autant culturel de ce type de demandes. La saturation du local à l'heure des prières et des cours d'arabe entraîne

³⁸⁶ Extrait de l'entretien avec Mohamed Boukhris

extensions et aménagements. La hantise des agressions est forte, les réflexions racistes existent, quelques dégradations aussi, d'où la volonté de discrétion du local (haies, clôtures, affichages peu visibles). Il devient insuffisant et l'association obtient d'autres locaux disséminés dans le grand quartier, l'idée d'un projet de construction neuve commence à s'imposer.

Le principe de la distinction entre le registre cultuel et le registre culturel devient une sorte de doctrine municipale, instituant petit à petit le passage de pratiques plus ou moins imbriquées jusqu'alors dans le même lieu, à des espaces distincts. Les associations peuvent prétendre toucher 50% des investissements de la partie culturelle avec un plafond de 200 000 euros à condition de créer deux structures associatives. Cette distinction systématisée correspond à l'application scrupuleuse de la loi, l'argument premier étant d'éviter toute contestation par les citoyens toutes positions confondues. C'est aussi une manière d'atténuer les risques de repli fondamentaliste pour les responsables locaux engagés dans le processus. Le subventionnement d'équipements culturels réservés à une population sur base religieuse n'est pas sans poser question dans une ville qui a toujours mis en avant, en particulier dans les quartiers populaires, la qualité des équipements et des services publics ouverts à tous, comme garant de la cohésion sociale.

2003 est une date charnière au niveau national avec la création du Comité français du culte musulman (CFCM) et sa réplique locale : le Comité régional du culte musulman (CRCM). La représentation se fait sur la base des mètres carrés des lieux de culte : la taille des mosquées est donc en jeu. Cette structuration nationale confirme l'enjeu de ce dossier pour Jean-Marc Ayrault, soumis aux pressions associatives locales dont le soutien électoral potentiel n'est pas neutre. Les premiers courriers concernant la construction de la mosquée de Nantes Nord remontent à 2003 autour du choix d'implantation et des premières esquisses de programme, la minoration de l'espace cultuel étant fortement demandée aux membres de l'association. Ceux-ci vont commencer à sillonner la France le week-end à trois ou quatre pour faire le tour des mosquées et récolter des fonds, les Musulmans du Maghreb ne peuvent pour des raisons religieuses avoir recours aux crédits bancaires (à l'inverse des Turcs), l'argent est aussi collecté localement via un site internet. Pendant le ramadan, des collectes ont lieu sur le marché de la Petite-Hollande, avec l'autorisation de la Ville. Au bout de deux ans, 220000 euros sur le 1,3 million nécessaire seront ainsi réunis. L'idée de démarrer la seule construction de la mosquée s'impose, la partie culturelle qui prévoit une bibliothèque, un espace convivial, une cuisine et un petit appartement pour recevoir des invités et des salles de cours est reportée à plus tard. Début 2005 c'est la hauteur des minarets qui fait débat, entraînant des échanges entre les élus et les différents techniciens de la ville. Le minaret peut être rapproché du voile, tant il soulève le même type de question sur l'identité, la visibilité, la nécessaire neutralisation, clef de l'intégration. La règle d'urbanisme est mise en avant ainsi que l'impossibilité d'y déroger : 9 mètres pour le bâtiment, 12 pour la coupole et pas plus de 13, 5 mètres pour les deux minarets. De leur côté, les musulmans demandent à l'architecte de bien identifier la mosquée et plaident pour une dérogation permettant de monter à 18 mètres. La Ville rappelle que la loi est la loi, que le non respect de la règle ferait prendre le risque de l'annulation du projet par le préfet dans le cadre de son exercice de contrôle de la légalité des actes délivrés. Pour aider l'association, la Ville propose un bail emphytéotique à l'association, le

montant en sera réévalué suite à l'attaque de requérants considérant qu'il s'agit d'une subvention déguisée. Le conseil municipal délibère en juillet 2005 et approuve les transactions foncières.

À l'automne, la cabane de chantier est incendiée, l'ACMNN porte plainte et le maire déclare dans la presse : *Je partage l'émotion de la communauté musulmane qui peut être assurée de mon entier soutien dans cette épreuve. Je sais que l'ensemble des Nantais réprovoce cet acte odieux. Nous pouvons compter sur la justice afin que les coupables soient activement recherchés. Je souhaite que les auteurs de cet acte inqualifiable soient sévèrement condamnés.* Quand la communauté musulmane redevient victime, le rôle d'accompagnement de la Ville se justifie pleinement. En 2005, la séparation des deux associations devient effective avec la création de l'association Arrahma pour la partie culturelle et un bail emphytéotique administratif est définitivement consenti par la ville pour un terrain appartenant à l'origine à l'Office d'HLM et pour une durée de 99 ans. Ce bail, vu comme une facilité côté Ville, reste aujourd'hui un regret pour les membres de l'association. La localisation du terrain convient par sa situation jouxtant les différentes cités de Nantes Nord, la proximité du tramway étant déterminante puisque la moitié des fidèles des grandes fêtes viennent d'autres quartiers de la ville. Alain Gharib est retenu comme architecte, il est le moins disant. Certains membres de l'association vont parfois tenter d'attirer l'architecte vers un style oriental mais c'est l'idée d'être en harmonie avec les constructions autour et surtout le fait de ne pas choquer qui l'emporte. Un millier de personnes célèbre la fin du ramadan dans la mosquée en septembre 2009, la presse s'en fait largement l'écho.

Les trois principes de dignité, de respectabilité et de visibilité de l'islam dans l'espace public ont guidé les choix aux différentes étapes de cette histoire. La construction reportée de l'espace culturel pour des raisons économiques demeure un regret pour les membres de l'association : la perte de reconnaissance de leur implication sociale sur le quartier est en jeu ainsi que l'imbrication des deux registres, culturel et religieux, dans les pratiques quotidiennes.

Religion et politique, le retour

La forte prégnance du catholicisme à Nantes et dans l'Ouest, matrice culturelle pour une partie importante de la classe politique locale et des acteurs de la vie sociale engagés dans les territoires des grands ensembles, pèse dans ce jeu de négociation, d'autant que la plupart de ces acteurs ont gagné leurs positions politiques en se détachant de cette matrice religieuse. Les relations entre la Ville et la communauté catholique, riches en biens fonciers, sont anciennes et très bonnes. Il en est de même des liens avec les petites communautés protestantes et juives, stables et composées chacune d'un noyau dur dont les personnes sont connues. La communauté musulmane est la plus active ; l'islam est une religion conquérante en continuelle progression par l'arrivée de nouveaux migrants mais aussi par la conversion de jeunes nés en France. Les élus se doivent avant tout d'afficher une position républicaine, allant jusqu'à adopter une lecture radicale de la loi de 1905 alors même que cette loi est une loi de compromis. Le cadre législatif demeure en effet celui voté entre 1905 et 1907, relatif à la séparation des Églises et de l'État et à l'exercice public des cultes, une loi qui ne signifie nullement l'absence de relations entre communautés religieuses et collectivités. Plusieurs positions vont s'exprimer à la Ville : des tenants radicaux de la laïcité campant sur des positions anti-religieuses sans

concession (cette tendance qualifiée de « laïcarde » fait parfois de la laïcité une religion excluant toutes les autres) ; des élus et techniciens prenant en compte le principe d'égalité entre les religions revoyant petit à petit leurs positions au contact de personnes qu'ils ont appris à connaître et à apprécier et qui vont d'une manière pragmatique se former et chercher à chaque nouvelle étape des compromis sans faillir aux règles républicaines ; ceux enfin qui perçoivent de manière plus théorique les enjeux politiques du sujet, mais qui se paralysent en débats retardant les prises de décisions. Le consensus prend du temps et se fait sur un mode restrictif : aucune autre alternative pour trancher que de revenir à la loi de 1905 qui reconnaît la liberté de culte et qui dit que l'État doit vérifier que le culte s'exerce dans des conditions décentes. A partir de là, c'est la situation du bâti qui permet d'évaluer la dignité du culte, lequel ne fait pas en tant que tel, l'objet d'un financement.

Répondre aux demandes dans un quartier, c'est trouver un arbitrage pour éviter la prolifération des demandes dans les autres quartiers. Le jeu oscille plusieurs années entre l'idée d'une grande mosquée plus centrale, portée par les membres de l'Association situés à Malakoff, et l'installation de petites mosquées de quartiers sur le modèle des paroisses, résultats de processus de négociation à cette échelle. Cette dernière solution est finalement retenue mais les problèmes demeurent aujourd'hui, d'une part l'étirement du temps des chantiers du fait des problèmes financiers voient les anciens lieux de cultes conserver longtemps un rôle rendant difficile leur fermeture à l'inauguration des mosquées neuves, d'autre part, le choix de lieux de cultes dans les quartiers et l'impossible cohabitation de certaines communautés, entraîne de nouvelles demandes qui inquiètent les responsables.

Fin 2008 autour de la guerre en Palestine, les Musulmans de Nantes co-organisent les trois grandes manifestations en soutien avec le peuple palestinien. Pour la première fois dans l'espace public, les mosquées, y compris la mosquée turque, sont visibles (banderoles) en tant qu'organisations, elles assurent l'appel de leurs fidèles ainsi que le service d'ordre.

La mosquée de Nantes-Nord est inaugurée le 20 Mai 2010 et Jean-Marc Ayrault reprend dans son discours l'historique du processus à partir de ce travail, du fait de la publication dans la revue Place Publique, facette intéressante à souligner du métier de sociologue qui participe directement et indirectement à l'histoire en train de se faire. La fin du discours ne reprend évidemment pas les contradictions qui traversent l'équipe municipale au cours de toutes ces années de négociation, mais le député-maire rappelle les enjeux de cohésion sociale et l'interprétation des règles de la laïcité, qui n'est ni l'irreligion, ni la négation de la religion. La verbalisation d'une femme portant le niqab au volant par un policier en avril à Nantes, fortement relayée par les médias nationaux a créé localement une tension particulière, l'image de la mosquée de Nantes Nord ayant été associée à ce fait divers. Brice Hortefeux, monte au créneau pour demander une enquête à l'encontre de Lies Hebbadj, son compagnon commerçant sur l'agglomération nantaise, pour des soupçons de polygamie et de fraudes aux aides sociales. Le ministre de l'Intérieur envisage même la déchéance de sa nationalité française obtenue par mariage en 1999. Deux mois plus tard, l'affaire rebondit et la conductrice et son compagnon sont placés en garde à vue. L'inauguration de la mosquée est l'occasion pour Jean-Marc Ayrault pour revenir sur cette affaire, rappelant une nouvelle fois l'esprit de tolérance de la Ville et l'Edit de Nantes toujours aussi utile, quand à l'échelon national, il est invoqué de deux manières,

autour de la politique du gouvernement qu'il met en cause et autour de l'échelon de base de la République et de ses valeurs. Le président de la région des Pays de Loire, Jacques Auxiette prend également l'initiative en Juillet 2010, de proposer une rencontre de travail sur le thème : « Quel débat ouvrir avec la collectivité régionale sur la place de l'Islam de France dans un territoire de vivre ensemble et de laïcité ? » qu'il ouvre sur le thème de la crise de la fraternité et le rôle de plus en plus néfaste du gouvernement.³⁸⁷

Aujourd'hui, après une période où la Ville de Nantes donnait l'impression de maîtriser le dossier de l'Islam, de nouvelles demandes de mosquées se font jour, des groupes de Musulmans sur la base des pays d'origine posent un à un une demande de lieu alors même que l'histoire des mosquées de Nantes Nord et de Malakoff étaient basées sur la diversité de la population musulmane de ces quartiers. Deux éléments peuvent être avancés, d'une part le renouvellement des représentants d'associations voient arriver une génération qui n'est plus porteuse de la culture collective liée à l'histoire longue des mobilisations à l'échelle des quartiers qui faisaient lien, d'autre part le jeu identitaire ne cesse de se rejouer en rebond des questions internationales, la nouvelle recherche présentée dans la fin du présent mémoire poursuivra ces nouvelles pistes d'analyse.

L'espace public nantais

Prenant appui sur la description détaillée de différents processus de négociations dans la durée (logement social, jardins ouvriers, mosquées...), des éléments propres à l'espace public nantais peuvent être mis à jour en écho avec les travaux d'autres chercheurs du LAUA.

Parmi les nouvelles figures imposées, il existerait un urbanisme à la Nantaise, résultat d'une méthode consistant à avancer avec prudence et dans la durée grâce à la forte personnalité de Jean Marc Ayrault. L'urbanisme à la nantaise serait fait d'audace, de créativité, de prudence et de pragmatisme. Plusieurs recherches collectives ont été menées au sein du LAUA sous la direction de Laurent Devisme sur les enjeux multidimensionnels des récents projets urbains, dévoilant l'imbrication des stratégies, volontés, intentions politiques mais aussi l'ordinaire de l'action sur le terrain. Ils ont mis en évidence que la fabrique de la ville se joue à plusieurs niveaux, je renvoie à l'ouvrage *Nantes, petite et grande fabrique urbaine*.³⁸⁸

L'exemple de l'histoire de la construction du mémorial à l'abolition de l'esclavage, engagé depuis une dizaine d'années, donne une nouvelle illustration de cet espace public nantais. Décidé en 1998, ce projet au processus particulièrement lent devrait être achevé à l'automne 2011.³⁸⁹ Ce projet a été généré par plusieurs associations nantaises et a connu différents rebondissements. Gêne, culpabilité,

³⁸⁷ J'interviens sur le processus de négociation de la mosquée de Nantes Nord aux côtés de Maurice Berthiau de l'association « 1905 et plus » et d'Abdel Rahmene Azzouzi, chirurgien urologue de réputation, responsable de l'association des Musulmans du Maine et Loire et conseiller municipal de la Ville d'Angers.

³⁸⁸ Parenthèses, Collection la ville en train de se faire, 2009.

³⁸⁹ Emmanuelle Chereil, collaborant un moment avec Gabriela Brindis, jeune chercheuse mexicaine stagiaire au LAUA, finalise un ouvrage qui retrace l'histoire de ce projet. Il témoigne des hésitations, controverses, polémiques traduisant la complexité des relations entretenues avec le passé négrier, à paraître en 2011.

condamnation morale, malaise ont pendant longtemps conduit à des approximations, des dissimulations, des raccourcis qui ont nourri mythes et fantasmes traduisant un rapport complexe et paradoxal à ces faits historiques, et l'absence d'une prise en charge collective de cette histoire. Le travail de recherche retrace l'histoire de ce projet architectural, artistique et urbain et analyse ses enjeux politiques et philosophiques en révélant notamment le jeu et les stratégies d'action (aspiration, conviction, pression, concertation, négociation, compromis) de ses différents acteurs (associations, pouvoir municipal, société civile et artistes). Cette recherche met en jeu une nouvelle fois le rôle dynamique des associations et de la société civile, la réactivité des institutions politiques municipales et leur relation à un espace politique ouvert au débat, l'éloge de la lenteur permettant à la fois de laisser les mécontents mais aussi d'adapter les projets pour réduire certains arguments critiques. Des mécontents existent, dans le cas du mémorial, les artistes locaux qui n'ont pas été retenus, puisque c'est Krzysztof Wodiczko, américain d'origine polonaise qui le signe, artiste de renommée internationale intervenant surtout dans l'espace public pour dénoncer et transformer l'opinion publique.

On peut constater que chaque projet d'envergure, chaque domaine de l'action publique, qu'il s'agisse de la culture, de l'urbanisme ou d'équipements publics, fait rejouer les rapports de force à différents niveaux, avec toutefois des différences importantes suivant le degré de rayonnement que chaque projet recouvre. Dans l'exemple des mosquées, les processus de négociation se sont longtemps joués à l'échelle des quartiers et c'est le débat politique national et international autour de l'islam qui a ensuite modifié ce jeu d'échelle symbolique ramenant, pourrait-on dire, les mosquées au centre. Le local reste le terrain où s'inscrivent ces processus de négociation, mais les enjeux symboliques et politiques qui ont longtemps mis en tension le rapport du local et du national, jouent aujourd'hui à l'échelle du monde. Dans de nombreux cas et au-delà des conflits qui se jouent au cours de ces processus de négociations, on peut constater quand les projets sont aboutis, une réinterprétation collective du processus, qui permet *in fine* à des acteurs différents de se sentir davantage citoyens à part entière. Ce sentiment d'appartenance renforcé à la communauté urbaine est particulièrement vif chez les personnes d'origines migrantes qui n'ont pas connu un processus d'intégration via le modèle national et républicain, soit qu'elles ne soient toujours pas naturalisées, soit que l'intégration par l'économique reste très fragile.

CONCLUSION

Le droit au logement acquis grâce à la construction du parc HLM majoritairement construit sous la forme du grand ensemble dans la ville de Nantes, s'est accompagné dans les premières années de la conquête de la reconnaissance de la place des locataires, pour partie organisés collectivement, autour des besoins non totalement pris en compte au niveau du logement, de sa gestion et des équipements publics. Des apprentissages mutuels rendus possibles par l'hétérogénéité de ces nouveaux quartiers populaires, ont permis des alliances entre habitants des cités et des quartiers proches, jeunes salariés du secteur social et militants, produisant ce que j'ai nommé des laboratoires de quartier qui ont durablement marqué l'histoire politique de la ville. Les premières réhabilitations ont révélé les fragilités collectives mais elles ont permis la consolidation institutionnelle de cette implication habitante dans la cogestion des espaces résidentiels. Les quartiers populaires sont devenus un enjeu politique majeur à chaque échéance électorale et une préoccupation forte des équipes municipales de gauche. Les années quatre vingt dix ont correspondu à la mise en place de la Politique de la Ville, fortement axée sur le dynamisme associatif et une politique partenariale visant en priorité l'amélioration du service public à tous les niveaux. Un traitement de qualité des espaces publics des grands ensembles et la poursuite des réhabilitations dans un cadre de concertation contractualisant les rôles des habitants ont fortement modifié le paysage urbain. La construction des grands quartiers et la territorialisation des services municipaux ont été à la fois une manière de ramener les quartiers d'habitat social dans l'organisme vivant de la vraie ville et une contamination des méthodes de démocratie locale expérimentées dans les laboratoires de quartier à l'ensemble de l'appareil municipal.

Mais ces mêmes années, du fait du renforcement de la crise économique, ont aussi mis à jour des contradictions. Le départ des populations les plus solvables et les plus actives au niveau socioculturel et politique, la dégradation des conditions d'existence des locataires restés sur place ou arrivés dans cette période, ont entraîné des situations plus heurtées autour de problèmes d'incivilités et d'une moindre régulation propre au champ social. Simultanément une représentation stigmatisée et stigmatisante, véhiculée par les medias, a englobé tous les quartiers d'habitat social, les « quartiers » reprenant sur un mode spatialisé, les attributs de la classe dangereuse³⁹⁰. En réaction, les dispositifs curatifs ont petit à petit imposé la symbolique du modèle résidentiel bourgeois reposant sur un déni des modes d'habiter propres aux cultures populaires. Les logiques gestionnaires ont également entamé les formes de régulations collectives syndicales en isolant les portes paroles, en favorisant des formes de régulations basées sur le contrôle social et sur des traitements individualisés. Simultanément des formes de plus en plus complexes et administratives se sont emparées du monde associatif, au nom de la démocratie, écartant des formes plus directes de participation basées sur l'oralité et le temps partagé. Les professions liées au terrain se sont modifiées, le secteur de la prévention a laissé la place à celui de l'animation, lui-même replié sur des postures professionnelles moins en phase avec les nouvelles réalités sociales. Le masquage des identités sociales populaires a affaibli la conscience des rapports sociaux et les moyens de régulations basés sur la reconnaissance de l'existence d'un jeu de force inégal liant toutes les forces en présence et sur son possible transfert dans le champ politique, qui de son côté a mis du temps à faire la place.

³⁹⁰ BEAUD, S. & PIALOUX, M. (2003) *Violences urbaines, violences sociale : genèse des nouvelles classes dangereuses*. Fayard

La succession des mandats politiques de l'équipe de Jean-Marc Ayrault dans une ville lancée dans la compétition des villes de province, a aussi correspondu à un décentrement de la place des classes populaires et des questions socioculturelles au profit de projets urbains plus médiatiques et d'un projet culturel adapté aux classes moyennes et supérieures, devenant le fer de lance du développement économique et du rayonnement de la ville.

L'histoire de la démocratie locale à Nantes, révèle que les questions de gestion de proximité, de qualité du service public et de démocratie participative ont toujours été imbriquées et comme Gérard Grass l'a analysé, ce télescopage a pu nuire à chaque dimension.³⁹¹ Les réponses données par la Ville et les bailleurs en termes d'améliorations du bâti, de traitement de l'espace public et d'amélioration du service public ont mobilisé l'ensemble des acteurs, convaincus qu'il s'agissait de la meilleure réponse démocratique à donner. Aujourd'hui le traitement physique, même s'il n'est jamais vraiment achevé, n'offre plus de « prises » aussi évidentes aux acteurs qui se trouvent plus frontalement confrontés aux questions économiques et sociales face auxquelles ils sont moins armés. L'efficacité a été mise au service d'une neutralisation de l'espace public sur un modèle de côtoiement, ce fameux « vivre ensemble » dont la réussite se mesure à l'absence de conflits et controverses. Quant à la démocratie participative, plusieurs éléments conjoints ont affecté les prises de paroles alors même que le cadre du droit à la parole n'a cessé de se consolider. La fragilisation de la classe ouvrière autour de la massification du chômage et de la disparition des cadres d'actions collectives sur les lieux de travail comme dans les espaces résidentiels a entraîné une accélération des processus d'individuation qui se sont accompagnés d'un éloignement de la sphère politique. Il y aurait un effet paradoxal de montée en visibilité du quartier aboutissant pour partie à sa réification, et d'invisibilisation d'une partie de la population souvent pourtant identifiée comme étant des « quartiers ». Une des conséquences de la dépolitisation peut se lire dans le taux d'abstention grandissant dans les quartiers populaires, Jean-Marc Ayrault reprend chaque fois qu'il le peut le chemin des quartiers d'habitat social à la veille des élections pour ramener les locataires aux urnes. Olivier Mascllet a analysé cette question du divorce entre la gauche et « les cités » pour dénoncer ce qu'il appelle ce rendez-vous manqué dans un ouvrage préfacé par Olivier Schwartz.³⁹² Après dix ans d'enquête à Genevilliers, il montre comment des porte-paroles des classes populaires, issus souvent de l'immigration, existent bien, susceptibles d'incarner un modèle de mobilisation et d'action politique et que c'est le champ politique local et les mécanismes de clôture de l'espace politique qui sont à l'origine de ce divorce. Pendant ce qu'on a aujourd'hui l'habitude de nommer « la révolte des banlieues de 2005 », quelques Nantais issus de l'immigration ayant pour la plupart grandi dans le quartier de Bellevue créent le collectif du 30 Novembre. Il regroupe une quinzaine de militants et habitants du quartier et va faire vivre un débat sur les questions concernant les quartiers d'habitat social, 300 personnes vont assister à six rencontres sur deux ans dans le quartier de Bellevue. Stéphane Beaud, alors enseignant à Nantes y participe. Au cours de la campagne électorale municipale, un groupe de pression se constitue pour favoriser la représentation des quartiers populaires et signe un manifeste. L'ancien président du collectif du 30 Novembre entre dans la liste de Jean-Marc Ayrault, Ali Rebouh est depuis 2008 adjoint à la vie associative, au

³⁹¹ GRASS, G., La démocratie participative : le goût du politique, In Urbanisme N°358, Janvier-Février 2008, dossier : « Gouverner ».

³⁹² MASCLET, O., La gauche et les cités. Enquête sur un rendez-vous manqué, La Dispute, pratiques politiques, 2003

développement des projets associatifs et des pratiques émergentes. Dans les grands ensembles nantais, le champ de l'action sociale renaît sans cesse sous des formes nouvelles et si les implications ont été un moment sectorielles et sur des projets menés au coup par coup, ici et là des initiatives plutôt portées par des femmes issues de l'immigration, relancent l'enjeu de l'émancipation collective comme horizon à atteindre. Mais ces mobilisations, comme toujours ne concernent qu'une assez faible partie de la population, l'existence de ce que Castel appelle des « individus par défaut », décrochés des régulations de la société salariale, condamnés à porter leur individualité comme un fardeau, existent en nombre dans les grands ensembles nantais. Toutefois, l'abstentionnisme des classes populaires et leur faible implication dans la sphère publique peuvent aussi se lire comme une manière de refuser la participation à un système auquel on ne croit plus, reposant aussi sur une cohésion liée à un pouvoir d'exclusion, forme renouvelée mais durable de l'opposition entre « eux » et « nous » décrit par Richard Hoggart. Cette position, faite de fatalisme, d'absence de perspective n'exclut pas toutes les formes de dignité et de plaisir, « bien vivre » et « laisser vivre » écrivait Hoggart : *Quand on sent qu'on n'a (plus) de chances d'améliorer sa condition et que ce sentiment ne se teinte ni de désespoir ni de ressentiment, on est conduit bon gré mal gré à adopter des attitudes qui rendent « vivable » une pareille vie, en éludant la conscience trop vive des possibilités interdites.* Dans les situations les plus contraintes, ces échappées du modèle de l'ascension sociale et de la compétition, faites d'un certain stoïcisme, entre absence d'idéalisme et tolérance, sont rarement prises en compte, alors qu'elles expliquent la vie au quotidien d'un grand nombre d'habitants, masquées par les manifestations violentes sporadiques qui font écran, c'est ce que révèlent les enquêtes, non plus menées sur les expérimentations sociales visibles, mais dans l'espace de retrait des cages d'escalier et des appartements.

CONCLUSION GÉNÉRALE ET PERSPECTIVES

Le travail qui s'achève met à jour d'une part, des résultats que la production jusque là fragmentée ne pouvait révéler, entraînant le projet de deux ouvrages de synthèses et le lancement de deux nouvelles recherches reprenant des problématiques dégagées par ce travail, il permet d'autre part d'envisager de nouvelles dynamiques pédagogiques.

Sur ce point, beaucoup d'éléments sont encore en suspens puisque les évaluations AERES de l'ENSAN et du LAUA sont en cours. Nous réfléchissons au sein du LAUA à l'alimentation d'un séminaire doctoral avec deux options possibles : soit le montage d'un séminaire propre à l'Ensan croisant les compétences déployées au CERMA, l'autre laboratoire de l'établissement qui relève des sciences pour l'ingénieur (le CERMA étant de son côté partie prenante de l'ED SPIGA) amenant à aborder des questions d'abord épistémologiques et s'adressant aux doctorants comme aux étudiants en mention recherche du PFE ; soit la contribution à un séminaire de l'Ecole Doctorale DEGEST, Ecole Doctorale de rattachement du LAUA pour le nouveau quadriennal (évaluation également en cours) et qui associe des laboratoires de sciences sociales au sein du PRES UNAM. D'ores et déjà les parcours recherches, possibles dans le cursus en Architecture, liés au dernier semestre de projet, ont permis d'intégrer dans le cadre de stages d'initiation à la recherche au LAUA, des étudiants dans le prolongement des dynamiques des séminaires de mémoire que nous encadrons. Quatre étudiants, issus de mon séminaire de master, vont soutenir prochainement leur diplôme avec cette mention.

Les projets de recherche prennent place dans le tout nouveau projet scientifique du LAUA³⁹³ et en particulier dans la thématique de l'habiter que je coordonne. Mêlant action individuelle et collective, l'idéal et le matériel, la définition que nous en donnons recouvre aujourd'hui trois dimensions, toutes évidemment reliées : la question de l'ordinaire habitant, des logiques de cohabitations et négociations autour de l'espace, et de la condition habitante. La notion d'habiter relie les questions de l'intime et du public, englobant les questions collectives et publiques et inclut les questions de division du moi social et les notions centrales de mémoire et de récit, justifiant la mise en œuvre de méthodes qualitatives, l'entretien biographique se consolidant comme approche centrale.

Avant de présenter les projets de recherche et d'ouvrage à venir, je vais rapidement reprendre les principaux apports de ce travail de l'habilitation.

Le travail réflexif sur l'ensemble de mon parcours intellectuel met en évidence l'importance de la valeur heuristique du sens commun, l'enjeu du travail d'objectivation du rapport subjectif du chercheur à ses objets et la reconnaissance de sa participation aux relations sociales observées, ce qui constitue le cœur de mon projet intellectuel. La première partie montre l'intérêt du matériau subjectif lié à la mémoire, aux souvenirs, au parcours intellectuel et au parcours de vie, manière d'être attentif à ce qui est le plus commun, à ce qui relève de l'infra et du supra personnel, au rapport de soi aux autres et à l'articulation entre temps individuel et temps collectif, ce qui conforte les orientations méthodologiques basées sur le récit de vie.

³⁹³ Projet scientifique du LAUA, 2011-2015, AERES – Vague B, Octobre 2010.

La reprise des formes énonciatives expérimentées a permis d'élaborer une palette de manières de restituer les formes complexes du social : figures, florilèges, fables et mélodrames, théâtre de la parole. Le travail d'analyse n'exclut pas le plaisir de l'écriture. Ces expériences d'écriture ouvrent sur la question de l'intertexte, voire de l'hypertexte. La notion d'intertextualité³⁹⁴ a permis d'analyser le roman comme espace polyphonique où se confrontent des dimensions linguistiques et culturelles, les dimensions *palimpsestes* de mes travaux, les différents projets d'écriture à plusieurs, le jeu d'écriture entre formes analytiques, extraits d'entretiens et citations, reposent centralement ces questions pour la période à venir. Les aspects méthodologiques, voire techniques du métier, liés aux manières d'écrire du chercheur travaillant sur l'ordinateur, qui écrit au quotidien en passant d'un fichier à l'autre pose également la question de l'hypertexte, l'expérience de l'écriture et du premier niveau de lecture ressemblant à la consultation d'une carte.³⁹⁵ L'un des plaisirs de l'enseignement dans une école d'architecture tient à cette liberté admise dans les productions des étudiants. Le nombre important de dictionnaires récemment produits par des chercheurs est à mettre au compte d'une forme qui offre de multiples chemins entre articles. Ainsi du récent de *L'Aventure des mots de la ville*,³⁹⁶ sous la direction de Christian Topalov, qui plus qu'un dictionnaire, est comme les auteurs le revendiquent, une offre de cheminements dans les villes et les mots, dans le temps, les langues et les sociétés. Au-delà des formes écrites, leur agencement dans l'espace de production scientifique ouvre des pistes croisant manière de travailler au quotidien et formes publiées. Le projet de glossaire de « notions vives » du LAUA est dans cette filiation.

Assumer une responsabilité de la connaissance dans l'action, accepter d'être saisi par des rencontres, des événements, s'approprier la forme de « pensée-expérience » telle qu'elle existe en art, posent la question de l'implication et du renouvellement des formes de la production de recherche. La qualité scientifique se pose en termes d'ouverture au monde social afin d'en inquiéter le caractère routinier d'où l'importance d'assumer ce type d'expériences, de les prendre au sérieux, d'objectiver ce qu'elles signifient en termes d'implications, de s'en saisir pour réinterroger nos pratiques scientifiques et de réamorcer la théorie : faire venir l'extérieur dans un laboratoire et faire sortir le laboratoire c'est considérer que la légitimité du champ scientifique tient à autre chose qu'à sa capacité à constituer un espace préservé du contact social et réservé à des initiés.

Il serait contradictoire d'élargir les points d'analyses conclusives concernant l'effet quartier à Nantes à une supposée situation nationale, puisque tout mon travail vise à mettre à jour ce qui spécifie cette situation locale. C'est en revenant sur la place du logement social dans la construction de la propriété sociale telle que travaillée par Robert Castel que je souhaite conclure. Si la propriété sociale permettant aux non propriétaires de « faire société » avec leurs semblables est d'abord basée sur le salariat³⁹⁷, on sait que le droit au logement a sécurisé des trajectoires résidentielles hors de la propriété privée et on a vu aussi que la reconnaissance des processus collectifs de négociations qui ne niaient pas l'inégalité des rapports sociaux ont aussi participé de cette propriété sociale, construite en particulier sur des territoires partagés, autre composante du *continuum* des conditions sociales. Les processus d'invisibilisation du logement social dans la ville, tant dans les dispositifs curatifs des opérations anciennes que dans les opérations neuves, les manipulations du principe de mixité et les

³⁹⁴ Notion apparue à la fin des années soixante au sein du groupe *Tel Quel*, déjà cité.

³⁹⁵ Howard S. Becker, aborde ce sujet dans *Comment parler de la société*, ouvrage déjà cité, en construisant son ouvrage en deux parties dépendantes mais sans imposer d'ordre particulier entre elles.

³⁹⁶ Chez Robert Laffont, 2010

³⁹⁷ Cf CASTEL, R., HAROCHE, Cl., *Propriété privée, propriété sociale, propriété de soi. Entretiens sur la construction de l'individu moderne* et CASTEL. R., *Les métamorphoses de la question sociale : une chronique du salariat*, déjà cités.

démolitions d'une partie du patrimoine HLM dans un contexte de pénurie de logements, remettent en cause la valeur positive du logement populaire dès lors qu'il est constitué en quartier. Le mouvement de stigmatisation englobant l'ensemble des HLM, la critique des grands ensembles liée aux problèmes réels mais tout autant au traitement politique qui en a été fait, ont occulté les expérimentations sociales et les formes culturelles nées grâce à ces forces territoriales et ont empêché ou retardé leurs prises en compte positive au niveau politique. Or, à une période où le salariat n'est plus la matrice de l'intégration dans la société et où les mécanismes de l'intégration républicaine (réussite par l'école, droit de la nationalité) ne fonctionnent plus pour tous, ce sont les réseaux de sociabilité primaire qui peuvent occuper une place essentielle dans la *réaffiliation* et la conquête ou la reconquête d'une surface spatiale et sociale, support de l'individu positif.

Les pistes d'actions y compris politiques proposées par Numa Murard dans *La morale de la question sociale*³⁹⁸ sont pertinentes et méritent d'être reprise à la fin de ce présent travail fondé quant à lui sur la question sociale spatialisée. L'ouvrage repose sur plus de vingt ans de travail de terrain à partir de la méthode biographique, permettant de saisir la réflexivité, la stratégie, de personnes confrontées à la grande pauvreté et aux professionnels en charge de ces questions³⁹⁹. Repartant des mondes vécus de la question sociale restituée sous la forme de récits biographiques, l'auteur montre l'importance de sa dimension subjective. Le sentiment de culpabilité est éprouvé par les perdants, individuellement et de manière privée. Mais la culpabilité se retrouve en retour, au pôle des gagnants, tournée vers les autres, nourrissant la compassion, les engagements politiques ou humanitaires et le sentiment de puissance, d'une autonomie sûre d'elle-même. Il montre que les transformations de l'Etat-Providence aboutissent à serrer encore plus fortement les liens qui attachent la responsabilité à sa matrice coupable. Il plaide alors pour modifier le contrat de mariage entre le risque et la politique et propose qu'un petit nombre de règles soit appliqué à une définition globale du risque social, afin de fournir une formule de subjectivité débarrassée de la faute. Ce modèle suppose des prestations universelles de niveau élevé et la qualité des services. Simultanément l'objectif serait de tirer continuellement en dehors de cette couverture sociale universelle incluant un revenu de non-activité, tous ceux auxquels une utilité sociale pourrait être trouvée. Sa formulation utopique, tournée vers l'avenir, d'une réponse humaine et démocratique à la question sociale ouvre une perspective ici et maintenant. La réalisation d'un modèle social-démocrate d'Etat-providence en France pourrait d'après lui être un programme politique de gauche supposant *une coalition entre les classes moyennes et la classe ouvrière*. Le travail qui se termine montre comment un tel programme pourrait questionner les relations entre Etat et collectivités, mais aussi les enjeux contemporains autour du logement social pris dans toutes les dimensions de l'habiter et les formes territoriales et politiques de ces coalitions interclassistes...

Premier ouvrage : Le logement social dans la métropole nantaise

Il reviendra sur le logement social construit dans l'agglomération nantaise depuis les années 1980 en collaboration avec Marie-Paule Halgand. Il est en cours de négociation avec Nantes Métropole et les élus de la Ville de Nantes. Ce projet s'inscrit dans la poursuite d'une collaboration qui articule les plans de la recherche, de la valorisation et de l'enseignement et des deux ouvrages déjà cités, celui publié en 1993 dont le titre *la construction d'un patrimoine de l'Office public des H.B.M. à Nantes Habitat* et le second paru en 2003 sur la culture partagée entre locataires et professionnels du logement social. L'évolution du contexte local, l'importance prise par la dimension métropolitaine mais aussi les transformations des problématiques du logement social amènent à réfléchir à la question du

³⁹⁸ MURARD, N., *La morale de la question sociale*, La Dispute, Paris, 2003.

³⁹⁹ En collaboration avec différents chercheurs et notamment Jean-François Laé.

logement construit depuis l'abandon de la production des grands ensembles et de la politique des modèles. Dans le cadre de l'enseignement que nous copilotons à l'ENSAN « Le logement social : héritages & stratégies de mutations », déjà cité, une pré-enquête sur le terrain amène les étudiants à aborder selon un protocole très précis une opération de logements construits par un bailleur social (public ou privé). Ces enquêtes sont menées depuis 2007 de manière systématique et nous permettent aujourd'hui d'établir un état des lieux qui n'aplanit pas la complexité des situations. Dans la métropole en mouvement, la question de la construction du logement social est essentielle et interroge chercheurs et architectes. Différents axes seront éclairés : choix politiques ; liens aux infrastructures ; opportunités foncières ; projets urbains ; organisation institutionnelle ; jeu d'acteurs ; modification de la norme ; évolution des références esthétiques...⁴⁰⁰

Second ouvrage : Fabrique urbaine et formes de l'urbanité à Nantes

Ce second ouvrage est en projet pour 2012 en collaboration avec Laurent Devisme. Il reprendra une série d'enquêtes menées localement par les deux chercheurs, individuellement ou ensemble, enquêtes qui se verraient ainsi prolongées et mises en perspectives les unes par rapport aux autres. Ce travail ne cherche pas à couvrir l'ensemble des enjeux contemporains nantais autour de la fabrication urbaine et des formes de l'urbanité, même si cette thématique croisée peut être une manière de titrer provisoirement le projet, mais plutôt d'ouvrir des fenêtres, des entrées cadrées, offrant une profondeur de champ par opposition à des visions panoramiques, historiques ou synoptiques qui chercheraient à épuiser le sujet. Ces fenêtres sont soit ouvertes sur les mutations d'un espace, sur les contours d'un processus de négociation ou encore sur les récits multiples d'une controverse urbaine, des moments et leurs hommes, en somme, pour faire écho à Erving Goffman, à l'ordre des interactions et à la sociologie compréhensive.⁴⁰¹ Mais comme ce dernier l'a précisé, le monde ne se réduit pas à une scène et ces fenêtres doivent permettre de circuler dans les coulisses, les secrets des pratiques autant que des mises en scènes.

Différents chapitres sont d'ores et déjà envisagés :

- Les chemins du pouvoir, l'histoire herblinoise et l'atelier nazairien
- Les laboratoires de quartier, des histoires pionnières aux renouvellements métropolitains
- Les controverses autour de l'espace circulé, des comblements au tramway en passant par les pénétrantes
- L'effet TGV ou le rapport à la capitale
- La plongée dans le mythe urbain de l'hospitalité, de la construction de l'islam nantais à l'effet erasmus
- Les effets d'emboîtements et de télescopages d'échelles : du quartier à l'arc atlantique en passant par l'estuaire...
- Ce que la ville donne à voir ou faire le voyage à Nantes

L'espace public dans les Pays de Loire au contact de l'islam.⁴⁰²

⁴⁰⁰ Les formes que prendra ce travail (annuaire, atlas, sites internet, publication d'un ouvrage) ne sont pas encore définitivement fixées.

⁴⁰¹ GOFFMAN, E. , (1988), *Les moments et leurs hommes*, Textes et recueillis et présentés par Yves Winkin, Seuil/Minuit.

⁴⁰² Subvention de la Région des Pays de Loire, Direction des Solidarités, . Lettre de commande en cours de signature. Budget : 41 000 euros

Ce projet de recherche sera conduit en collaboration avec Anne Bossé, géographe, chercheuse au LAUA. Il prend appui sur la première recherche déjà présentée sur la construction de l'islam nantais et reprend la problématique sur trois villes de la Région: Nantes, Saint-Nazaire et Angers. Il doit permettre de renseigner plusieurs dimensions à la fois distinctes et reliées : une compréhension des jeux de négociations engagés par les Musulmans pour se faire une place au niveau de la pratique de l'islam dans ces trois villes ; une analyse des processus de mutations en miroir, engagés par les acteurs (élus, professionnels, militants) et institutions concernés par les précédents ; une étude des objets architecturaux (espaces culturels et culturels), comme éléments révélateurs des négociations dans la construction de l'Islam dans l'espace public.

La comparaison permettra de préciser les effets contextuels à la fois liés aux différentes histoires et logiques migratoires en présence, aux rapports de force entre Musulmans originaires de différents pays mais aussi aux débats portés par d'autres membres de la société civile autour de la place des étrangers. Ce travail comparatif a également pour objectif de révéler les effets de contextes culturels et sociopolitiques impliquant les politiques, les techniciens et la société civile autour de ces processus de négociation qui refont jouer à tous les niveaux ces interprétations différentielles de la laïcité et de l'espace public. Les trois villes retenues présentent des situations à la fois diversifiées au niveau de l'histoire migratoire, de son historicité et de son articulation avec l'histoire économique de la ville (situations portuaires ou non, composante économique et sociodémographique, histoire sociale et syndicale,...) mais aussi des points de convergence en particulier sur l'histoire politique des dernières décennies. En effet, ces trois villes permettent de comparer les modes de négociation de municipalités socialistes dont l'histoire et les positionnements varient (Saint Nazaire de très longue tradition SFIO et socialiste; Nantes et Angers marquées par un jeu d'alternance politique). L'enjeu de la citoyenneté de résidence sera ainsi regardé, suivant les réponses données par les collectivités locales (conseil nantais de la citoyenneté des étrangers, conseil pour la citoyenneté des étrangers d'Angers...) ainsi que l'histoire ayant conduit à ce que ces questions religieuses relèvent de la vie associative (Nantes) ou de la culture (Saint-Nazaire)...

Afin de saisir ces processus de négociation, le fait culturel ne sera pas isolé des phénomènes culturels et économiques concernant les Musulmans impliqués. Une attention sera portée en particulier à la question de pratiques alimentaires véhiculées par ces nouveaux citoyens, comme support d'échange avec les anciens citoyens : diffusion de nouveaux produits, restauration, interdits alimentaires (cantines scolaires), magasins d'import export. Les temps festifs (Aïd, mariages, fêtes de quartiers) seront privilégiés ainsi que les rituels autour de la mort (organisations collectives autour des rapatriements des corps, carrés musulmans dans les trois villes respectives,...).

L'enquête de type ethnographique sera basée sur deux types d'approches : les entretiens d'acteurs et l'observation de situations signifiantes. Les entretiens seront réalisés auprès des citoyens concernés par ces processus de négociations tant du côté des élus que des techniciens et militants que du côté de Musulmans impliqués. Ils seront de type biographique afin de mesurer les logiques des trajectoires individuelles dans ces engagements. L'enquête de terrain conduira parfois simultanément (profitant des temps de coprésences liés aux entretiens) ou dans un temps décalé à observer les espaces de négociation impliqués, qu'ils soient matériels ou institutionnels. L'enquête à partir des situations vise à prendre en compte à la fois le moment descriptible d'une configuration au sein de laquelle les acteurs font avec les autres, avec l'espace et à la fois ce qui en amont, du côté de chaque protagoniste en présence, prend part à cette configuration observable, à savoir par exemple les différences de statuts, les normes et les codes, les enjeux de pouvoir,... Porté par le mouvement théorique du

pragmatisme, cette manière de faire se concentre sur ce qui se déroule effectivement, attentive à « ce qui se passe », à l'expérience concrète des individus. En situation, les individus donnent à voir les transformations des pratiques culturelles, des rites : on ne fait pas là-bas comme ici, et ces processus autour des règles de la rencontre nous intéressent. Ainsi, c'est la condition migrante plus large qui est aussi analysée, incluant le fait religieux mais sans s'y réduire. S'intéressant à l'insertion dans l'espace d'accueil, c'est aussi comment ce dernier se transforme qui importe : en quoi met-elle en tension l'espace d'accueil ? Produit-elle de nouveaux liens aux lieux, de nouveaux agencements ?

L'architecture enfin s'impose comme un élément clef d'analyse parce que la visibilité des lieux de culte fait rejouer des enjeux spatiaux, symboliques et discursifs et les débats politiques à différentes échelles. Les événements ailleurs peuvent à tout moment avoir des effets sur les processus de négociation localisés (des conflits armés du Moyen Orient aux révolutions populaires actuelles en passant par les controverses suisses sur les hauteurs des minarets ou des faits divers dans l'espace public local). Les mosquées seront analysées en tant que formes construites et paysages hybrides, rendant visible « l'islamisation ». De quoi sont-elles le support, dans des temps quotidiens et des moments forts du calendrier ? De quelle nature embarque-t-elle plus largement, au-delà des seuls participants mais bien aussi, en creux, ceux qui n'y vont pas et pourquoi ? Conduit-elle à des réagencements de/dans l'espace public ? La question alimentaire fournit d'autres situations : cafés, restaurants, boucherie,... sont autant de lieux de rencontres et d'investissements territoriaux. La manière dont plus largement ils participent des dynamiques de transformation des pratiques dans la ville sera étudiée avec cette méthode.

Ces femmes qui « feraient » les quartiers

Ce projet s'inscrit dans la dynamique du travail sur l'effet quartier à Nantes. Il sera réalisé en collaboration avec Marie-P. Rolland, plasticienne, chercheuse au LAUA et qui a développé dans le collectif d'artiste auquel elle appartient (La Luna) et au sein de l'association des Ecosolies (pôle innovation de l'économie sociale et solidaire) des analyses sur l'engagement des femmes dans le tissu associatif. Il porte plus spécifiquement sur les femmes d'origines migrantes (étrangères ou nantaises de première ou deuxième génération) repérées comme porteuses d'initiatives inscrites dans les quartiers d'habitat social. La nature des activités proposées et les raisons de ces choix seront analysées. L'enquête sera conduite à partir d'entretiens biographiques afin de repérer les dynamiques entre trajectoires individuelles, collectives et éventuellement politiques⁴⁰³, mais aussi les trajectoires résidentielles, sociales, culturelles, voire politiques, mais aussi les freins et handicaps surmontés ou non dans ces parcours qui, s'ils sont souvent jugés remarquables et à ce titre remarqués, demeurent souvent problématiques en particulier au niveau de l'insertion économique. Les postes créés depuis quelques années, sont des postes d'adultes-relais dont l'enjeu est d'assurer des missions de médiation sociale et culturelle. Peuvent en bénéficier des personnes d'au moins trente ans, résidant en zone urbaine sensible (ZUS) ou, à titre dérogatoire, dans un autre territoire prioritaire des contrats de ville, ce sont des CDD de trois ans maximum renouvelables une fois. L'enquête sera attentive aux effets de sortie de ces contrats : professionnalisation durable ou non, retour au RSA.... L'attention portée aux formes de transferts de logiques militantes vers des logiques professionnelles dans le cadre associatif ou en dehors permettra de repérer les effets liés à la Politique de la Ville à l'échelle des quartiers dits prioritaires et les phénomènes d'ouverture ou de frein à l'échelle de la ville prise dans toutes ses

⁴⁰³ Nous croiserons ce travail avec des travaux proches en particulier celui de Camille Hamidi, *La société civile dans les cités. Engagement associatif et politisation dans des associations de quartier*, Economica, Etudes sociologiques, 2010, dont l'un des terrains est nantais.

dimensions. Ces récits de femmes reconstitueront leurs trajectoires, ils porteront plus spécifiquement sur la relation entre là-bas et ici, sur la question de la transmission, les mutations subies mais aussi choisies et sur les principes d'hybridations individuels et collectifs qui ne cessent de s'inventer.

La pré-enquête se déroule dans le cadre de l'association Regart's dans le quartier de Bellevue auprès des militantes, des salariées en postes adultes-relais, mais aussi des simples adhérentes. Elle s'effectue dans le cadre d'un partenariat avec la Maison des Citoyens du Monde, un temps de restitution basée sur des lectures publiques est prévu pour le printemps 2011, dans le cadre de la manifestation « Regards sur le Maghreb », avril 2011.

BIBLIOGRAPHIE

Brouillons de culture. Les Moutons Rebelles.

Paroles équitables, recueil de paroles de migrants africains et européens. Maison des Citoyens du Monde de Nantes, RITIMO.

ALTHABE, G. & HESS, R. (2005). *Gérard Althabe : une biographie entre ailleurs et ici.* L'Harmattan.

ALTHABE, G. (1990). Ethnologie du contemporain et enquête de terrain. *Terrain* n° 14. p. 126-131.

Actes du séminaire 2000-01-02

ALTHABE, G., LEGE, B. & SELIM, M. (1984). *Urbanisme et réhabilitation symbolique.* Anthropos.

ALTHABE, G. (1983). Nantes ou la perte d'une ville. *Enjeux.* p. 7

AMEY, C. (2003). Thomas Bernhard : « Une écriture de la hargne ». *Multitudes.*

<<http://multitudes.samizdat.net/Thomas-Bernhard-Une-ecriture-de-la>>. consulté en 2010

ANDERSON, N. (1993). *Le hobo. Sociologie du sans abri.* Nathan. (Essais et recherches). (Première édition 1923) (Postface d'Olivier Schwartz)

ANSELME, M. (2000). *Du bruit à la parole. La scène politique des cités.* L'Aube. (essai)

ANSELME, M., BOURDON, D., DEPRIESTER, M., LEON, H. & VACHETTE, A. (1986). *Droit de cité, à la rencontre des habitants des banlieues délaissées.* L'Harmattan. (Villes et Entreprises)

AUGE, M., (2001). *Les formes de l'oubli,* Payot/Rivages.

AUGE, M. (2000). *Fictions fin de siècle* suivi de *Que se passe-t-il ? 29 Février, 31 Mars, 30 Avril 2000.* Fayard.

AUGE, M. (1994). *Le sens des autres. Actualité de l'anthropologie.* Fayard.

AUGE, M. (1994). *Pour une anthropologie des mondes contemporains.* Champs Flammarion . Aubier.

AUGE, M. (1986). *Un ethnologue dans le métro.* Hachette.

AUREGAN (2001). *Des Récits et des hommes. Terre Humaine : un autre regard sur les sciences de l'homme.* Nathan Plon.

AUTHIER, J.-Y., BACQUE, M.-H. & GUERIN-PACE, F. (2006). *Le quartier. Enjeux scientifiques, actions politiques et pratiques sociales.* La Découverte. (Recherches)

BACHMAN, C. & BASIER, L. (1989). *Mise en image d'une banlieue ordinaire : Stigmatisations urbaines et stratégies de communication.* Syros. (Alternatives sociales)

BACQUE, M.-H. & MADZOU, L. (2008). *J'étais un chef de gang.* La Découverte.

BACQUE, M.-H. & FOL, S. (1998). *Le devenir des banlieues rouges.* L'Harmattan.

BARTHEL, P.-A & DEBRE, C. (2010). Dans la « cuisine » de la mixité : retour sur des expérimentations nantaises, *Espaces et Sociétés* N° 140-141 : « Paradoxes de la mixité sociale ».

BATAILLE, Ph. (2002). *Recomposition des territoires et reconstruction du lien social ? De la production de l'espace dans les zones prioritaires : grands ensembles et ZUP.* Thèse de doctorat, Tours.

BAUDELLOT, C. (2004). "Briser des solitudes..." Les dimensions psychologiques, morales et corporelles des rapports de classe chez Pierre Bourdieu et Annie Ernaux. *in : THUMEREL, F. (sous la direction de) Annie Ernaux, une œuvre de l'entre-deux.* Presses de l'Université d'Artois. p. 165-176

BAUDELLOT, C. & Al. (2003). *Travailler pour être heureux ?.* Fayard.

BAUDELLOT, C. & ESTABLET, R. (2000). *Avoir 30 ans en 1968 et en 1998.* Seuil. (L'épreuve des faits)

BAUDELLOT, C. & ESTABLET, R. (1994). *Maurice Halbwachs, Consommation et société.* PUF. (Collection philosophies)

BAUDELLOT, C. & ESTABLET, R. (1992). *Allez les filles !* Seuil. L'épreuve des faits.

BAUDIN, G. & GENESTIER, P. (sous la direction de). *Banlieues à problèmes. La construction d'un problème social et d'un thème d'action publique.* La Documentation française.

BEAUD, S. (2008). Histoire et mémoires des immigrations dans les Pays de la Loire : Panorama régional. *Homme et migrations* n° 1273. Histoire des immigrations. Panorama régional

BEAUD, S., CONFRAVEU, J. & LINDGAARD, J. (2006). *La France Invisible.* La Découverte.

BEAUD, S. & AMRANI, Y. (2004). *Pays de malheur, une jeune de cité écrit à un sociologue.* La Découverte. (Cahiers libres)

BEAUD, S. & PIALOUX, M. (2003) *Violences urbaines, violences sociale : genèse des nouvelles classes dangereuses.* Fayard.

BEAUD, S. (2002). *80 % au bac... et après ? Les enfants de la démocratisation scolaire.* La Découverte. (Textes à l'appui)

BEAUD, S. & PIALOUX, M. (1999). *Retour sur la condition ouvrière, enquêtes aux usines Sochaux-Montbéliard*. Fayard. (Littérature)

BECKER, H. S. (2009). *Comment parler de la société. Artistes, écrivains, chercheurs et représentations sociales*. La Découverte.. (version française)

BECKER, H. S. (2002). *Les ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales*. La Découverte. (Guide repères)

BECKER, H. S. (1986). Biographie et mosaïque scientifique. *Actes de la recherche en Sciences sociales*. vol. 62, n° 62-63. p. 105-110. Disponible sur : < http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/arss_0335-5322_1986_num_62_1_2323>

BEGOUT, B. (2010). *Le park*. Allia.

BEGOUT, B. (2005). *La découverte du quotidien*. Allia.

BEGOUT, B. (2003). *Lieu commun*. Allia.

BENJAMIN, W. (2000). *Je déballe ma bibliothèque*. Rivages. (Petite Bibliothèque).

BERNHARD, T. (1976). *La cave*. Gallimard.

BERNHARD, T. (1975). *L'origine*. Gallimard.

BLASQUEZ, A. (1976). *Gaston Lucas serrurier. Chronique de l'antihéros*. Plon. (Terre Humaine)

BLIN, A.-V., GIFFO-LEVASSEUR, A.-M. & ROUSSELOT, L. (2003). La pluridisciplinarité dans le projet urbain : création d'un nouveau système d'acteurs. *Lieux Communs*. vol. 7,. p. 151-161

BLIN, A.-V.; GIFFO-LEVASSEUR, A.-M. & ROUSSELOT, L. (2002). (sous la direction de). *Choix et qualité dans l'habitat social*.. Plan Urbanisme Construction et Architecture

BODY-GENDROT, S. (1998). *Les villes face à l'insécurité*. Bayard. (Sociétés)

BOLTANSKI, L. & CHIAPELLO, E. (1999). *Le nouvel esprit du capitalisme*. Gallimard.

BON, F. (2004). *Daewoo*. Fayard.

BON, F. (2001). *Mécanique*. Verdier.

BON, F. (2000). *Tous les mots sont adultes*. Fayard.

BONNET, M. & DESJEUX, D.(sous la direction de). *Les territoires de la mobilité*. P.U.F.

BORDREUIL, J.-S. (1997). Les gens des cités n'ont rien d'exceptionnel *En marge de la ville, au cœur de la société, ces quartiers dont on parle*. Ed. de L'Aube. p. 231-251

BOURDIEU, P. (2004). *Esquisse pour une auto-analyse*. Raisons d'Agir.

BOURDIEU, P. (2002). *Interventions 1961 2001. Science sociale et action politique*. Contre-Feux . Agone.

BOURDIEU, P. (2000). *Les structures sociales de l'économie*. Liber . Seuil.

BOURDIEU, P. & WACQUANT, L. (1998). Les ruses de la raison impérialiste. *Actes de la recherche en sciences sociales*. vol. 121, n° 1. p. 109-118. Disponible sur : < http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/arss_0335-5322_1998_num_121_1_3250>

BOURDIEU, P. (1998). *La domination masculine*. Seuil.

BOURDIEU, P. (1997). *Méditation pascalienne*. Seuil. (Liber)

BOURDIEU, P. (1994). *Raisons pratiques*. Seuil.

BOURDIEU, P.(sous la direction de). *La misère du monde*. Seuil. (Libre examen)

BOURDIEU, P. (1991). Le champ littéraire. *Actes de la recherche en sciences sociales*. vol. 89, n° 1. p. 3-46. Disponible sur : < http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/arss_0335-5322_1991_num_89_1_2986>

BOURDIEU, P. (1987). *Choses dites*. Minuit. (Le sens commun)

BOURDIEU, P. (1986). L'illusion biographique. *Actes de la recherche en Sciences sociales*. vol. 62, n° 1. p. 69-72. Disponible sur : < http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/arss_0335-5322_1986_num_62_1_2317>

BOURDIEU, P. (1980). *Le sens pratique*. Minuit. (Le sens pratique)

BOURDIEU, P. (1979). *La distinction : critique sociale du jugement*. Minuit. (Le sens commun)

BOURDIEU, P. (1975). L'invention de la vie d'artiste. *Actes de la recherches en sciences sociales*. vol. 1, n° 2. p. 67-93. Disponible sur : < http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/arss_0335-5322_1975_num_1_2_2458>

BOURDIEU, P., J.-Cl., P. & CHAMBOREDON, J.-C. (1967). *Le métier de sociologue. Préalables épistémologiques*.. EHESS.

BOURDIEU, P. & SAYAD, A. (1964). *Le déracinement : la crise de l'agriculture traditionnelle en Algérie*. Minuit.

BOUVIER, N. & VERNET, T. (1999). *L'usage du monde*. Droz.

BRETON, P. (2003). *Eloge de la parole*. La Découverte. (Cahiers libres)

BRIQUET, J.-L. & SAWICKI, F. (1989). L'analyse localisée du politique, lieux de recherche ou recherche des lieux ?. *Politix* n° 7/8. p. 6-16

CABEDOCE, B.(sous la direction de). *Cent ans d'histoire des jardins ouvriers, 1896-1996. La ligue du Coin de terre et du Foyer*. Créaphis.

CALLON, M., LASCOUMES, P. & BARTHE, Y. (2001). *Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique*. Seuil. (La couleur des idées)

CASTEL, R. (2007). *La discrimination négative. Citoyens ou indigènes ?*. Seuil. (La république des idées)

CASTEL, R. (1995). *Les métamorphoses de la question sociale*. Gallimard.

CEFAÏ, J. & SATURNO, C. (2007). *Itinéraire d'un pragmatiste. Autour d'Isaac Joseph*. Economica. (Etudes sociologiques)

CERUR, AURES. (1996). (sous la direction de).*Entre Ambition et solidarité : l'incertaine maîtrise de la puissance publique sur la production urbaines. L'exemple de Nantes*. . Rapport final avril 1996. Ministère de l'aménagement du territoire, de l'équipement et des transports - Plan Urbain. 204 p.

CHAMBOREDON, J.-C. & LEMAIRE, M. (1977). Proximité spatiale et distance sociale – Les grands ensembles et leur peuplement. *Revue Française de Sociologie* n° XI. p. 3-33

CHAMPY, R. (2010). *Faire du social avec de l'art, étude de l'inscription des acteurs du champ théâtral dans un dispositif de financement culturel à visée sociale*. collectif DAJA. Disponible sur : <<http://daja94.free.fr/index.php/recherches/etudes/88-faire-du-social-avec-de-l-art>> Disponible sur : <<http://daja94.free.fr/index.php/recherches/etudes/88-faire-du-social-avec-de-l-art?format=pdf>>. consulté le 15 juin 2010

CHAMPY, R. & KATZ, S. (2008). *Théâtre et immigration, recherche prospective*. Disponible sur : <<http://daja94.free.fr/index.php/recherches/etudes/87-theatre-et-immigration>>. consulté le 15 juin 2010

CHAUVIER, E. (2011). *Contre Télérama*. Allia.

CHAUVIER, E. (2009). *La crise commence où finit le langage*. Allia.

CHAUVIER, E. (2006). *Anthropologie*. Allia.

CHEREL, E. & DUMONT, M.. (sous la direction de) (2009). L'Altérité, entre condition urbaine et condition du monde. *Lieux Communs* n° 12.

CHEREL, E. (sous la direction de) (2006). Art et anthropologie. *Lieux Communs* n° 9.

CIXOUS, H. (2007). *Si près*. Galilée.

CLIFFORD, J. (1996). *Malaise dans la culture. L'ethnographie, la littérature et l'art au XXème siècle*. ENSBA.

COHEN-SOLAL, A. (1985). *Sartre 1905-1980*. Gallimard.

COING, H. (1973). *Rénovation urbaine et changement social*. Editions ouvrières.

COMOLLI, J.-L. (2004). *Voir et pouvoir. L'innocence perdue : cinéma, télévision, fiction, documentaire*. Verdier.

COMOLLI, J.-L. & RANCIERE, J. (1997). *Le miroir à deux faces*. Centre G. Pompidou. (Arrêts sur histoire)

CORBIN, A. (1994). *Les cloches de la terre*. Flammarion.

CORBIN, A. (1982). *Le miasme et la jonquille. L'odorat et l'imaginaire social, XVIIIe-XIXe siècles*. Flammarion.

CORCUFF, P. (1995). *Les nouvelles sociologies*. Nathan Université. (Sociologie 128)

DABITCH, C. (2001). Interview Loïc Wacquant : Une sociologie de chair. *Le Matricule des Anges*. vol. 35, p. 53. Disponible sur : <http://lmda.net/lmda/din2/n_par.php?ldpa=MAT03580>

DE BARROS, F. (2005). De l'étranger à l'immigré : une essentialisation de l'identification. *Actes de la recherche en sciences sociales*. vol. 159, n° 4. p. 39. Disponible sur : <http://www.cairn.info/article.php?ID_ARTICLE=ARSS_159_0026>

DE CERTEAU, M. (1990). *L'invention du quotidien 1. Arts de faire*. Folio. (Essais)

DE CERTEAU, M. & GIARD, L. (1990). *L'invention du quotidien 2. Habiter, cuisiner*. Folio.

DELEUZE, G. & PARNET, C. (1996). *Dialogues*. Flammarion. (Champs)

DEVEREUX, G. (1980). *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*. Aubier.. (traduction française)

- DEVISME, L. (2010). Le praticien réflexif et le théoricien activiste. *Urbanisme*. vol. 372,. p. 41-43
- DEVISME, L. (2009). Une semaine – une ville. A la recherche d'une expressivité de l'urbain. *Lieux Communs* n° 12. p. 179-185
- DEVISME, L. (sous la direction de). *Petite et grande fabrique urbaine*. La ville en train de se faire . Parenthèses.
- DEVISME, L. & DUMONT, M. (2008). L'ethnologue et le tenure track. *Les Annales de la Recherche Urbaine*. vol. 104,. p. 7-17
- DEVISME, L. (sous la direction de) (2007). Formes et pratiques de l'activité de recherche. *Lieux Communs* n° 10.
- DEVISME, L. & PASQUIER, E. (sous la direction de) (2005). Les échos du local. *Lieux Communs* n° 8.
- DEVISME, L. (sous la direction de) (2003). Vertiges et prodiges de l'interdisciplinarité. *Lieux Communs* n° 7.
- DONZELOT, J., MEVEL, C. & WYVEKENS, A. (2003). *Faire Société. La Politique de la Ville aux Etats-Unis et en France*. Seuil. (La découverte des idées)
- DONZELOT, J. & ESTEBE, P. (1994). *L'Etat animateur. Essai sur la Politique de la Ville*. Esprit.
- DRISS, E. Y., GASTAUT, Y. & YAHI, N. (2009). *Génération. Un siècle d'histoire culturelle des Maghrébins en France*. Génériques, CNHI . Gallimard.
- DUBET, F. (1994). *Sociologie de l'expérience*. Seuil.
- DUBET, F. & LAPEYRONNIE, D. (1992). *Les quartiers d'exil*. Seuil.
- DUBET, F. (1987). *La galère, jeunes en survie*. Fayard.
- DUBOST, F. (2001). Préface : Le jardin d'Elisabeth *Cultiver son jardin. Chroniques des jardins de la Fournillière*. L'Harmattan. p. 21-25
- DUFAUX, A., FOURCAULT, A. & SKOUTELSKY, R. (2003). *Faire l'histoire des grands ensembles. Bibliographie 1950-1980.* Sociétés . ENS.
- DURAS, M. (1993). *Ecrire*. Gallimard.
- ELEB, M. & VIOLEAU, J.-L. (2000). *Entre voisins. Dispositif architectural et mixité sociale*. Les éditions de l'Épure.
- ELIAS, N. (1991). *La société des individus*. Fayard. (Poche Pocket)
- ELIAS, N. (1984). *Du temps*. Fayard.
- ELIAS, N. (1983). *Engagement et distanciation*. Fayard.
- ERIBON, D. (2009). *Retour à Reims*. Fayard. (A venir)
- ERNAUX, A. (2008). *Les années*. Gallimard.
- ERNAUX, A. & JEANNET, F.-Y. (2003). *L'écriture comme un couteau : entretien avec Frédéric-Yves Jeannot*. Stock.
- ERNAUX, A. (1997). *La Honte*.
- ESTEBE, P. (2004). *L'usage des quartiers. Action publique et géographie de la Politique de la Ville (1882-1992)*. L'Harmattan.
- FARGE, A. (2005). *Quel bruit ferons-nous demain ? entretiens avec Jean-Christophe Marti*. Les prairies ordinaires. (Contrepoints)
- FARGE, A. & CHAUMONT, M. (2005). *Des mots pour résister*. Bayard.
- FARGE, A. & LAE, J.-F. (2000). *Fracture sociale*. Desclée de Brouwer.
- FARGE, A. (2000). *La chambre à deux lits et le cordonnier de Tel-Aviv*. Seuil. (Fiction Cie)
- FARGE, A. (1989). *Goût de l'archive*. Seuil.
- FARGE, A. (1979). *Vivre dans la rue à Paris au XVIIIème siècle*. Gallimard.
- FAURE, A. & LEVY-VROELANT, C. (2007). *Une chambre en ville. Hôtels meublés et garnis à Paris 1860-1990*. Créaphis.
- FAURE, A. (sous la direction de). *Les premiers banlieusards, aux origines des banlieues de Paris 1860-1940. journées d'études, Royaumont, 27-28 mai 1989*. Créaphis.
- FAVRET-SAADA, J. (1977). *Les Mots, la mort, les sorts*. Gallimard. (Folio Essais n°3)
- FLAMAND, J.-P. (1989). *Loger le peuple, essai sur l'histoire du logement social*. Textes à l'appui . La Découverte.
- FORET, C. (1986). *Trajectoires de l'exclusion. Recomposition sociale et processus de territorialisation dans l'espace d'une copropriété dégradée*. CNAF.
- FOSTER, H. (2005). *Le retour du réel. Situation actuelle de l'avant-garde*. La lettre volée. (Essais)

- FOUCAULT, M. (1975). *Surveiller et punir*. Gallimard.
- FOUCAULT, M. (1966). *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*. Bibliothèque des sciences humaines . Gallimard.
- FOURCAULT, A. (2006). *La ville divisée. Les ségrégations urbaines en question. France XVIIIe-XXe siècles*. Créaphis.
- GEERTZ, C. (1996). *Ici et Là-bas, l'anthropologue comme auteur*. Métailié.
- GERS (2008). (sous la direction de) (2008). *Modes d'habiter, représentation du territoire, attentes des habitants dans le cadre du GPV Malakoff centre et aval*. . Nantes-Habitat
- GOFFMAN, E. , (1988), *Les moments et leurs hommes*, Textes et recueillis et présentés par Yves Winkin, Seuil/Minuit.
- GOFFMAN, E. (1974). *Les cadres de l'expérience*. Minuit. (Le Sens Commun)
- GOFFMAN, E. (1974). *Les rites d'interaction*. Minuit. (Le Sens Commun)
- GOFFMAN, E. (1973). *La mise en scène de la vie quotidienne. Tome 2. Les relations en public*. Minuit. (Le Sens commun)
- GOFFMAN, E. (1973). *La mise en scène de la vie quotidienne. Tome 1. La présentation de soi*. Minuit. (Le Sens commun)
- GOTMAN, A.(sous la direction de). *Villes et hospitalité : Les municipalités et leurs étrangers*.. Ed. de la Maison des sciences de l'homme.
- GOURDON, J.-L. (2001). *La rue, essai sur l'économie de la forme urbaine*. essais . Ed. de L'Aube.
- GOURDON, J.-L. (1994). Eloge paradoxal du bidonville. *Libération*
- GRACQ, J. (1985). *La forme d'une ville*. José Corti.
- GRAFMEYER, Y. & JOSEPH, I. (1990). *L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*. Aubier.. (traduction)
- GRIGNON, C. & PASSERON, J.-C. (1989). *Le savant et le populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*. Gallimard & Le Seuil. (Hautes études)
- GROUX, G. & LEVY, C. (1993). *La possession ouvrière (XIXème-XXème siècle)*.. Les éditions de l'atelier du patrimoine/ Editions ouvrières.
- GUATTARI, F. & ROLNIK, S. (2007). *Micropolitiques*. Les Empêcheurs de penser en rond.. tr. du portugais (Brésil) par Renaud Barbaras, (1996, première édition)
- GUICHARD, T. (2010). Réalité ouvrière. *Le Matricule des Anges* n° 111. p. 13
- GUILLOU, A. & ROUSSEAU, G. (1994). *Gisèle ou la vie rebâtie*. Presses Universitaires de Rennes.
- GUTH, S. (2004). *Chicago 1920 aux origines de la sociologie qualitative*. Tétracorde.
- HABERMAS, J. (1997). *L'espace public : archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*. Payot.. (1962 édition en langue allemande)
- HALBWACHS, M. (1950). *La mémoire collective*. PUF.
- HALL, S. (2007). *Identités et cultures. Politique des Cultural studies*. Editions Amsterdam.
- HAMIDI, C. (2010). *La société civile dans les cités. Engagement associatif et politisation dans des associations de quartier*, Economica, Etudes sociologiques.
- HANNERZ, U. (1983). *Explorer la ville*. Minuit. (Le sens commun). Traduit et présenté par I. Joseph, édition anglaise 1980
- HATZFELD, H., HATZFELD, M. & RINGART, N. (1998). *Quand la marge est créatrice. Interstices urbains créateurs d'emploi*.. Ed. de L'Aube.
- HAUMONT, N. & al. (1971). *L'habitat pavillonnaire*. 2e éd. . ISU/CRU.
- HOGGART, R. (1991). *33 Newport street. Autobiographie d'un intellectuel issu des classes populaires anglaises*. Gallimard : Le Seuil. (Hautes Etudes)
- HOGGART, R. (1970). *La culture du pauvre*. Minuit.
- HUGUIER, F. (1990). *Sur les traces de l'Afrique fantôme*. Maeght.
- JAVEAU, C. (1991). *La société au jour le jour : écrits sur la vie quotidienne*. De Boeck. (Ouvertures sociologiques)
- JOSEPH, I. (1998). *Erving Goffman et la microsociologie*. PUF.
- JOSEPH, I. (1998). *La ville sans qualités*. Ed. de L'Aube.
- JOSEPH, I. (1993). L'espace public comme lieu de l'action. *Les Annales de la Recherche Urbaine* n° 57. p. 211-217
- JOSEPH, I. (1984). *Le passant considérable*. Méridiens.

JOUSSE, T. & PAQUOT, T. (2005). *La ville au cinéma*. Cahiers du Cinéma.

KAUFMANN, J.-C. & LAIGNEAU, M. (1983). *La vie HLM : usages et conflits*. Les éditions ouvrières. (Collection Politique sociale)

KEPEL, G. (1987). *Les banlieues de l'islam. Naissance d'une religion en France*, Le Seuil.

KILANI, M. (1994). *L'invention de l'autre*. Payot. (Anthropologie)

KOKOREFF, M. (2003). *La force des quartiers*. Payot.

KRISTEVA, J. (1988). *Etrangers à nous-mêmes*. Gallimard. (Folio Essais)

KROLL, L. (1996). *Enfin chez soi : réhabilitation de préfabriqués : écologies et composants, propositions, Berlin-Hellensdorf*. L'Harmattan.. Publié à Berlin par l'éditeur WoGeHe

LAE, J.-F. & MURARD, N. (1995). *Les récits du malheur*. Descartes et Cie.

LAGRANGE, H. (2001). *De l'affrontement à l'esquive*. Syros.

LAHIRE, B. (2004). *La culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*. La Découverte.

LAHIRE, B.(sous la direction de). *A quoi sert la sociologie ?*. La Découverte.

LAPIERRE, N. (2004). *Pensons ailleurs*. Stock. (Un ordre d'idées)

LAPLANTINE, F. (2003). *De tous petits liens*. Mille et une nuits.

LAPLANTINE, F. (1996). *La description ethnographique*. Nathan Université. (Sciences sociales 128)

LATOUR, B. (2009). *Sur le culte moderne des dieux faitichistes*. Les Empêcheurs de penser en rond : La Découverte.

LATOUR, B. (2006). *Changer la société - Refaire de la sociologie*. La Découverte.

LATOUR, B. & HERMANT, E.and SHANNON, S. (1998). *Paris ville invisible*. Les empêcheurs de penser en rond . Les Empêcheurs de penser en rond : La Découverte.

LEGER, J.-M. (1990). *Derniers domiciles connus*. Créaphis.

LEIRIS, M. (1948). *La règle du jeu 1 Biffures*. Gallimard.

LEIRIS, M. (1934). *L'Afrique fantôme*. Gallimard.

LEVY-VROELANT, C. & Ch., T.(sous la direction de). *Le logement social en Europe au début du XXIème siècle. La révision générale*. Presses Universitaires de Rennes.

LEVY, J. & LUSSAULT, M.(sous la direction de). *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Belin.

LEWIS, O. (1983). *Les enfants de Sanchez. Autobiographie d'une famille mexicaine*.. Gallimard. (Tel). Première version française, 1963

LUNEAU, D. (2003). *Nantes l'avenir d'une ville*. Ed. de L'Aube.

MAGLIONE, J. (1994). *Cris et écrits*. Presses Universitaires de Grenoble.

MARIE, M. (2001). Préface : La jardinière sociologue. *in* : Pasquier, E. (sous la direction de) *Cultiver son jardin. Chroniques des jardins de la Fournillère*. L'Harmattan. p. 11-20

MARIE, M. (1993). (1993).*Les paradoxes de la recherche-action et le savoir nomade*. . Remis par l'auteur

MARIE, M. (1989). *Les terres et les mots*. Méridiens Klincksieck.

MARIÉ, M. & RÉGAZZOLA, T. (1973). *Situations migratoires ou la fonction miroir*. Galilée.

MASBOUNGI, A.(sous la direction de). *Nantes La Loire dessine le projet*. La Villette. (Projet urbain)

MASCLET, O. (2003). *La gauche et les cités, enquête sur un rendez-vous manqué*. La dispute.

MASPERO, F. (2002). *Les abeilles et la guêpe*. Seuil.

MASPERO, F. & FRANTZ, A. (1990). *Les Passagers du Roissy-Express*. Seuil.

MAUGER, G. (2006). *L'émeute de novembre 2005, une révolte protohistorique*. Editions du croquant. (Savoir agir)

MAUGER, G. (1991). Enquêter en milieu populaires. *Genèses*. vol. 6., p. 125-143

MAURIN, E. (2004). *Faire société. La Politique de la Ville aux Etats-Unis et en France*. Seuil. (La république des idées)

MEDAM, A. (1995). *Blues Marseille*, Jeanne Laffite.

MEDAM, A. (1998). *Villes pour un sociologue*. L'harmattan, Villes et entreprises.

MERKLEN, D. (2009). *Quartiers populaires, quartiers politiques*. La dispute.

MERKLEN, D. & MURARD, N. (2008). Pourquoi brûle-t-on des bibliothèques ?. *Violences sociales et culture de l'écrit. La vie des idées.fr*. p. 1-10. Disponible sur : < <http://www.laviedesidees.fr/Pourquoi-brule-t-on-des.html>>

MONNIER, G. & KLEIN, R.(sous la direction de). *Les années ZUP : Architectures de la croissance 1960-1973*. Picard.

- MURARD, N. (2000). *La morale de la question sociale*. La Dispute.
- NICOLAS-LE-STRAT, N. (2007). *Expérimentations politiques*. Fulenn.
- NOIRIEL, G. (2009). *Histoire, Théâtre, Politique*. Agone. (Contre-feux)
- NOIRIEL, G. (2003). *Penser avec, penser contre. Itinéraire d'un historien*. Belin. (collection « Socio-Histoires »)
- NORA, P. (1992). *Les lieux de mémoire, Tome 3 La France*. Gallimard. (Bibliothèque illustrée des histoires)
- NORA, P. (1987). *Les lieux de mémoire, Tome 2 La Nation*. Gallimard. (Bibliothèque illustrée des histoires)
- NORA, P.(sous la direction de). *Les lieux de mémoire, Tome 1 La république*. Gallimard. (Bibliothèque illustrée des histoires)
- NOVARINA, V. (1999). *Devant la parole*. P.O.L..
- OSTROWETSKY, S.(sous la direction de). *Processus du sens. Sociologues en ville..* L'Harmattan.
- OSTROWETSKY, S. (1995). *Quelqu'un, ou le livre de Moïshe*. Kimé.
- OZOUF, M. (2009). *Composition française. Retour sur une enfance bretonne*. Gallimard.
- PAQUOT, T., LUSSAULT, M. & BODY-GENDROT, S.(sous la direction de). *La ville et l'urbain l'état des savoirs*. La Découverte. (Textes à l'appui)
- PASQUIER, E., (à paraître 2011). *Comme dit ma mère*, Editions Joca Séria.
- PASQUIER, E. (à paraître 2011). L'effet quartier dans l'histoire de la démocratie locale nantaise, *Politiques de la ville : acteurs, espaces, enjeux*. BUSQUET, G. & HEROUARD, Fl.(sous la direction de), L'Harmattan.
- PASQUIER, E. & DEVISME, L. (à paraître 2011). Servir le quartier - Vertiges et prodiges des chargés de quartier à Nantes *Servir*. Maison des Sciences de l'Homme, Nantes.
- PASQUIER, E. & DEVISME, L. (à paraître 2011). Du cœur de métier à ses périphéries : l'engagement dans le poste de chargés de quartier à Nantes. *Actes du colloque FORS-Recherches sociales : La Politique de la Ville, rupture et continuité de l'action et des débats*.
- PASQUIER, E. (2010). De l'islam invisible à l'islam visible. *Place publique* n° 20. p. 25-29
- PASQUIER, E. (2009). Pauvreté en miroir. *espace-temps.net*. Disponible sur : <<http://www.espace-temps.net/document7698.html>>.
- PASQUIER, E. & DEVISME, L. (2008). Daniel Asseray, militant de la ville. *Place publique*. vol. 12,. p. 112-113
- PASQUIER, E. (2007). Cinéma, ville et politique. *Place publique*. vol. 4,. p. 140-144
- PASQUIER, E. (2006). "Paroles équitables", une expérience théâtrale de l'altérité. *Lieux Communs* n° 9. p. 17-44
- PASQUIER, E. (2005). Un parcours social et spatial dans la ville de Nantes, *Brouillons de culture*. Helio Graphic. p. 51-61
- PASQUIER, E. & GIFFO-LEVASSEUR, A.-M. (2005). Négocier l'espace partagé. Les Bourderies, un quartier populaire à Nantes *La société des voisins*, HAUMONT, B. & MOREL, B. (sous la direction de). Maison des sciences de l'homme. p. 93-106
- PASQUIER, E. & VOLPE, E. (2005). *Une semaine une ville*. Ville Recherche Diffusion : Ecole d'architecture de Versailles.
- PASQUIER, E. & DEVISME, L. (2005). Les échos du local...échos d'un appel à articles. *Lieux communs* n° 8. p. 9-26
- PASQUIER, E. (2004). Les jardins de la Fournillère, une expérience de participation observante. *in* : JOLE, M. (sous la direction de) *Espaces publics et cultures urbaines*. CERTU. p. 295-306. Actes du séminaire
- PASQUIER, E. & HALGAND, M.-P.(sous la direction de).(2003) *Regards sur Nantes-Habitat*. Coiffard. (Droit de regard). Photographies P. Garçon
- PASQUIER, E. (2002). Le jardin ouvrier. *Dictionnaire de l'habitat et du logement*. Armand Colin
- PASQUIER, E. (2001). *Cultiver son jardin. Chroniques des jardins de la Fournillère 1992-2000*. L'Harmattan.. Collaboration Jean-Yves Petiteau, Illustrations Annabelle Merlet
- PASQUIER, E. (sous la direction de) (2000). Esthétiques populaires. *Lieux Communs* n° 5.
- PASQUIER, E. (2000). La lecture de la ville dans ses potagers. *Processus du sens, sociologues en ville* n°2. OSTROWETSKY, S. (sous la direction de). L'Harmattan. p. 95-113

PASQUIER, E. & PETITEAU, J.-Y. (2000). La question du projet, entre terrain et théorie *Le projet urbain : enjeux, expérimentations et professions: Colloque SHS-TEST, Marseille, 1997*. La Villette. p. 341-347

PASQUIER, E. & PETITEAU, J.-Y. (1999). L'expérience d'une cabane. *Lieux communs* n° 5. p. 121-139

PASQUIER, E. (1997). Jardiner en ville. *Les Annales de la Recherche Urbaine* n° 74. p. 103-112

PASQUIER, E. (1996). Les jardins de la Fourmillère. in : CAPEDOCE, B. & PIERSON, P. (sous la direction de) *Cent ans d'histoire des jardins ouvriers 1896-1996. La ligue française du Coin de terre et du Foyer*. Créaphis. p. 159-163

PASQUIER, E. & PETITEAU, J.-Y. (1995). L'itinéraire d'un chef de projet dans son quartier. *Les Annales de la Recherche Urbaine* n° 68/69. p. 80-92

PASQUIER, E. (1994). Déclassement de l'habitat et hantise de la déchéance. *Critiques sociales*. vol. 5-6, p. 121-137

PASQUIER, E. & HALGAND, M.-P. (1993). *La construction d'un patrimoine. de l'Office Public d'H.B.M. à Nantes-Habitat 1913-1993*. Nantes-Habitat.

PASQUIER, E. (1993). Bruits de recherche. *Les Cahiers du LAUA*. vol. N°1, p. 40-49

PASQUIER, E. (1992). A proprement parler : l'histoire d'un grand ensemble HLM, le Sillon de Bretagne. *Le propre de la ville*, SEGAUD, M. (sous la direction de). Espaces européens

PASQUIER, E. (1992). Le bruit : norme technique et norme sociale *La qualité sonore des espaces habités : Colloque international, Grenoble 20/22 Mars 1991*. CRESSON.

PASQUIER, E. & DAVAUT, C. (1992). HLM et Mission locale : deux instances de réhabilitations sociale. *L'Homme et la Société* n° 104. p. 47-60

PASQUIER, E. & DAVAUT, C. (1990). En quête d'images de soi : Analyse sociologique de la relation enquêteur/enquêté. in : Denèfle, S. (sous la direction de) *Identités et économies régionales : actes du colloque Identités culturelles et développement économique, Nantes 15-16-17 novembre 1990*. Paris : L'Harmattan. p. 337-343

PASQUIER, E. & LAUMONIER, C. (1989). Recherches (sous la direction de). *Les circuits d'information pour améliorer l'habitat*. Plan Construction et Architecture.

PAUGAM, S. (2000). *Le salarié de la précarité*. P.U.F..

PAUL-LEVY, F. & SEGAUD, M. (1983). *Anthropologie de l'espace*. Alors . Centre Georges Pompidou.

PERALDI, M., (1995). Le cycle du fusible. Jalons pour une histoire sociale du DSU à Marseille, *Les Annales de la Recherche urbaine*, n°68/69. P.69-73

PERALDI, M. & SAMSON, M. (2005). *Gouverner Marseille, enquête sur les mondes politiques marseillais*. La Découverte.

PERALDI, M. (1992). *Le sens des trajectoires : logement, habitat et conditions de vie des familles*. Vol. n°23/24 . Bilan d'un programme de recherche CNAF. (Espaces et familles)

PEREC, G. (1989). *L'infra ordinaire*. Seuil.

PEREC, G. (1978). *La vie mode d'emploi. Romans*. Hachette.

PEREC, G. (1978). *Je me souviens*. P.O.L..

PEREC, G. (1974). *W ou le souvenir d'enfance*. Denoël.

PEREC, G. (1974). *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*. AGE.

PEREC, G. (1974). *Espèce d'espaces*. Galilée.

PETONNET, C. (1982). *Espaces habités, Ethnologie des banlieues*. Galilée.

PETONNET, C. (1979). *On est tous dans le brouillard. Ethnologie des banlieues*. Galilée.

PINCON, M. (1981). *Habitat et modes de vie, La cohabitation des groupes sociaux dans un grand ensemble HLM*. Plan Construction.

PINSON, D. (1993). *Usage et architecture*. Villes et entreprises . L'Harmattan.

PINSON, D. (1989). *Voyage au bout de la ville, histoires, décors et gens de la ZUP : Bellevue*. A.C.L..

PRIGENT, C. (1989). *La langue et ses monstres*. L'ostiaque. (Cadex)

RAHMANI, Z. (2006). *France récit d'une enfance*. Sabine Wespieser.

RANCIERE, J. (2001). *La fable cinématographique*. Seuil. (Librairie du XXIe siècle)

REMY, J. & VOYE, L.. (1992). *La ville vers une nouvelle définition*. L'Harmattan.

RETIERE, J.-N. (2003). Autour de l'autochtonie. *Politix*. vol. 16, p. 121-143

RETIERE, J.-N. (1994). *Identités ouvrières. Histoire sociale d'un fief ouvrier en Bretagne. 1909-1990*. L'Harmattan.

RICŒUR, P. (2000). *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Seuil. (L'ordre philosophique)

- ROBIN, R. (2001). *Berlin chantier*. Un ordre d'idées. Stock.
- ROSSET, C. (1999). *Loin de moi. Etude sur l'identité*. Minuit.
- ROUAUD, J. (2010). *Evangile (selon moi)*. Busclats.
- ROUAUD, J. (2002). *L'invention de l'auteur*. Gallimard.
- ROULLEAU-BERGER, L. (1991). *La ville intervalle. Jeunes entre centre et banlieue.. Réponses sociologiques*. Méridiens Klincksieck.
- ROY, O. (2005). *La laïcité face à l'Islam*, Stock.
- ROY, O. (2008). *La Sainte ignorance*. Le Seuil.
- SANSOT, P. (1998). *Du bon usage de la lenteur*. Payot.
- SANSOT, P. (1991). *Les gens de peu*. Sociologie d'aujourd'hui . P.U.F.
- SANSOT, P. (1988). *Poétique de la ville*. Méridiens Klincksieck.
- SARRAUTE, N. (1996). *Enfance*. Gallimard.
- SARTRE, J.-P. (1964). *Les mots*.
- SAYAD, A. (1999). *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*. Seuil. (Liber)
- SCHWARTZ, O. (1990). *Le monde privé des ouvriers : hommes et femmes du Nord*. PUF. (Pratiques théoriques)
- SEGAUD, M., BONVALET, C. & BRUN, J.(sous la direction de). *Logement et habitat, l'état des savoirs*. Textes à l'appui . La Découverte.
- SENNETT, R. (2002). *La chair et la pierre : le corps et la ville dans la société occidentale*. Verdier.
- SENNETT, R. (1979). *Les tyrannies de l'intimité*. Seuil.
- SIMMEL, G. (1990). Digression sur l'étranger. in : GRAFMEYER, Y. & JOSEPH, I. (sous la direction de) *L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*. Aubier. p. 53-59. Première édition de l'article, 1903
- SONNET, M. (2008). *Atelier 62*. Le temps qu'il fait. (Corps neufs)
- SUAUD, C. (2004). Identification et classement des étrangers dans la politique municipale de Nantes. in : GOTMAN, A. (sous la direction de) *Villes et hospitalité. Les municipalités et leurs étrangers..* Ed. de la Maison des sciences de l'homme. p. 447-469
- SUAUD, C. & VIET-DEPAULE, N. (2004). *Prêtres et ouvriers. Une double fidélité mise à l'épreuve 1944-1969*. Signes des temps . Karthala.
- TARRIUS, A. (1995). *Arabes de France*. Ed. de L'Aube.
- TEVANIEN, P. & TISSOT, S *Les Mots sont importants*, Libertalia
- THIBAUD, J.-P. & GROSJEAN, M.(sous la direction de). *L'espace urbain en méthodes*. Parenthèses.
- THOMAS, L. (1999). *Annie Ernaux à la première personne*. Stock. (Essai)
- TISSOT, S. (2007). *L'Etat et les quartiers. Genèse d'une catégorie de l'action publique*. Seuil. (Liber)
- TOPALOV, C. (1987). *Le logement en France - histoire d'une marchandise impossible*. Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques.
- VERHEGGEN, J.-P. (1978). *Le degré Zorro de l'écriture*. Bourgois. (Collection TXT)
- VERRET, M. (1979). *L'espace ouvrier*. Armand Colin. (Collection U)
- VEYNE, P. (1971). *Comment on écrit l'histoire*. Seuil.
- VIEILLARD-BARON, H. (1994). *Les banlieues françaises ou le ghetto impossible*. Ed. de L'Aube.
- VIOLEAU, J.-L. (2005). *Les architectes et Mai 1968*. Ed. Recherches.
- VOLLMANN, W. T. (2008). *Pourquoi êtes-vous pauvres*. Actes Sud.
- VOLPE, E. (1994). *Côté banlieue, récits du bord des villes*. AUTREMENT.
- WACQUANT, L. (2006). *Parias urbains. Ghetto, banlieues, Etat*. La Découverte.
- WACQUANT, L. (2000). *Corps et âme. Carnets ethnographiques d'un apprenti Boxeur*. Agone.
- WACQUANT, L. (1999). *Les prisons de la misère*. Raisons d'Agir.
- WACQUANT, L. (1999). L'idéologie de l'insécurité. Ce vent punitif qui vient d'Amérique. *Le monde diplomatique* n° 541. p. 1 et 24-25
- WEBER, F. (1989). *Le travail à-côté : étude ethnographique ouvrière*. INRA : EHESS.
- YOUNES, C. & PAQUOT, T.(sous la direction de). *Ethique, architecture, urbain*. La Découverte.
- YOUNG, M. & WILLMOTT, P. (1983). *Le village dans la ville*. Centre de Création Industrielle : Centre Georges Pompidou.. (1957 première édition)

AUTRES REFERENCES PERSONNELLES

1 - TRAVAUX UNIVERSITAIRES

Doctorat de sociologie : "Bonjour-bonsoir ? La gestion publique des espaces privés dans les HLM de Nantes." Directeur de thèse : Christian Baudelot. Jury : Yves Grafmeyer (président), Henri Coing, Marion Segaud, Joëlle Deniot, Université de Nantes, Juin 1993.

DEA de sociologie : "L'emménagement et la découverte des bruits de voisinage", sous la direction de Christian Baudelot, Université de Nantes, Juillet 1989.

Maîtrise de sociologie : "Du relogement à la réhabilitation. Les effets de la réhabilitation sur un immeuble HLM : la Petite-Sensive à Nantes", sous la direction de Charles Suaud, Université de Nantes, Novembre 1986.

2- RAPPORTS DE RECHERCHE

- « Les toilettes publiques, un équipement analyseur de l'espace public », trois villes : Douarnenez, Nantes, Bruxelles » en collaboration avec Marie-Paule Halgand, LAUA, 35 pages, 2008.

- « Chargé de quartier à Nantes, un métier spatialisé ». En collaboration avec Laurent Devisme, LAUA, Juillet 2008.

- « Génération Erasmus/IKEA. Parcours et positions. Synthèse de l'enquête collective sur les parcours résidentiels des étudiants menés au cours de l'année 2006-2007, enseignement de Sciences Humaines et Sociales (E 45-2) ? En collaboration avec Marie-Laure Guennoc, 2007.

- « Sciences de l'espace social : 1 Gestes et récits ; 2 Parcours et positions », en collaboration avec Marie-Laure Guennoc, Février 2007, deuxième édition et troisième édition 2008, 2009.

- « La notion d'ambiance à l'épreuve du projet. Arts du théâtre, ambiances architecturales et contexte urbain. La réhabilitation de la salle Bel-Air en questions », LAUA/CRESSON, P. Amphoux responsable scientifique. Programme de recherche : Art, architecture et paysages, Juin 2006).

- « L'analyse pragmatique d'un projet urbain. La mise à l'épreuve du plan-guide en projet de l'île de Nantes », L. Devisme responsable scientifique, réponse à l'appel d'offres « Echelles et temporalités du projet urbain », rapport final, Mars 2006.

- « La battue de l'île de Nantes » L. Devisme responsable scientifique, réponse à l'appel d'offres - « Echelles et temporalités du projet urbain », rapport intermédiaire 2, Mai 2005.

- « Reformulation de la distance sociale dans les espaces partagés d'un quartier composite », en collaboration avec le GERS et Karine Olivier, Ministère de la Culture et de la Communication, mission du Patrimoine ethnologique, 2003.

- « Daniel Asseray et la question urbaine. La Politique de la Ville par l'approche biographique » en collaboration avec Laurent Devisme, DIV, décembre 2002.

- "Urbanisme d'une nouvelle centralité : la fonction miroir de l'île de Nantes",. LAUA - Ecole d'architecture de Nantes sous la direction de Laurent Devisme en collaboration avec X.Fouquet, M-L Guennoc, J-Y Petiteau. Recherche menée dans le cadre d'un travail sur la question de la centralité intitulé "La fabrique de l'urbain" en collaboration avec la Maison des Sciences de la Ville - Tours. Appel d'offre Plan Construction et Architecture : Evolution des territoires contemporains, Janvier 2001.

- Suivi de la Rex Piroterie à Rezé, en collaboration avec Carine Mari-Lerays, PUCA, premier rapport, 2000.

- "Les Travaux Personnels de fin d'Etude à l'Ecole d'architecture de Nantes. Etude commandée "par le Conseil d'Administration - Ecole d'architecture de Nantes, 150 pages, Octobre 1996.

- "La Fournillère, un lieu atypique pour une étude des jardins familiaux", en collaboration avec Jean-Yves Petiteau, 177 pages, LAUA, Ecole d'architecture de Nantes, Ministère de l'Environnement. Direction Générale de l'Administration et du développement, subv. 94253, Avril 1996

- "Itinéraire d'un élu à l'environnement dans sa ville". En collaboration avec J.Y. Petiteau, Roman photo et analyse, 30 pages, LAUA, Nantes, Juin 1996.

- "Parcours croisés dans le patrimoine HLM de Nantes-Habitat". Enjeux et évaluation pédagogiques, en collaboration avec M-P. Halgand. Ecole d'architecture de Nantes, Février 1996.

- "Les jardins familiaux : enjeux sociaux, environnementaux, paysagers et fonciers". Etude exploratoire pour le renouvellement de la programmation de jardins familiaux en France. 40 pages. En collaboration avec Jean-Yves Petiteau (avec la participation de C. Cousin et AV. Blin). Direction de la Nature et des paysages, LC N°83/95, GERS/LAUA, décembre 1995.
- "Analyse d'une nouvelle profession - Marie-Luc Malinge, chef de projet DSU à Malakoff", 68 pages, GERS, Nantes, Décembre 1994, en collaboration avec Jean-Yves Petiteau.
- "Etude des jardins familiaux dans l'agglomération nantaise". A.U.R.A.N., L.C. 366 94 MJFG - 24 Octobre 1994, Nantes, Mai 1995, en collaboration avec Jean-Yves Petiteau.
- "Habiter un pavillon HLM". Etude Conception et usages, Nantaise d'Habitations, 45 pages, GERS, Décembre 1993. En collaboration avec Anne-Véronique Blin, Loïc Rousselot.
- "L'enjeu de l'entretien des parties communes en HLM". Plan Construction et Architecture. 298 pages, illustrations et annexes. GERS, en collaboration avec Anne-Véronique Blin
- "Savoir-faire et Laisser-dire, les bruits en HLM". Ministère de l'Environnement, SRETIE, Avril 1991, 167 pages. GERS.
- "Recherche-action, lieu de sociabilité et santé". DSQ Nantes-Nord, DISS, 1991. GERS, en collaboration avec Corinne Davault, Loïc Rousselot, 78 pages.
- "Vaulx-en-Velin, miroir déformant". En collaboration avec Corinne Davault. Analyse de la presse des 6 et 7 Octobre 1990 au lendemain des événements de Vaulx-en-Velin, Nantes, Février 1991, 25 pages.
- "Réhabilitation en site habité", en collaboration avec Anne-Marie Giffo-Levasseur. Texte de synthèse sur les problèmes posés par la réhabilitation en site habité. GERS, Ronéoté, Juin 1991, 25 pages.
- "Etude préopérationnelle avant réhabilitation : La Harlière", SA HLM, Nantaise d'Habitations. Mars 1990. En collaboration avec Anne-Véronique Blin, Corinne Davault.
- "De la cité à la résidence, l'après-réhabilitation : les consignes des organismes HLM et les répercussions sur les locataires." Plan Construction et Architecture. 1989/90. 164 pages. GERS, en collaboration avec Anne-Marie Giffo-Levasseur, Philippe Bataille.
- "L'emménagement et la découverte des bruits de voisinage". Ministère de l'Environnement, SRETIE, Mars 1989, 150 pages. GERS.
- "Programmation de l'opération Développement Social des Quartiers de la Ville de St Nazaire" Etude pré-opérationnelle, Mars 1989. GERS, en collaboration avec Paul Cloutour.
- "Les stratégies d'information pour l'amélioration de l'habitat". CSTB, Plan Construction Décembre 1989. 118 pages. Sous la direction scientifique de Chantal Laumonier.
- "Le tramway, carte scolaire et trajectoire logement" HLM, SEMITAN/CETE OUEST, 1989. 42 pages. En collaboration avec Anne-Véronique Blin.
- "Etude de satisfaction sur le Sillon de Bretagne". S.A. Le Home atlantique, Janvier 1988. 50 pages. GERS, en collaboration avec Paul Cloutour.
- "Habitat Bioclimatique : usages et opinions". ZAC de Praud Rezé. Etude pré-opérationnelle. Avril 1988. 50 pages. En collaboration avec Paul Cloutour.
- "La Maîtrise d'ouvrage en situation de projet". Plan Construction, Novembre 1987. 210 pages. GERS, en collaboration avec Paul Cloutour et Philippe Bataille.
- "Réponses apportées aux problèmes de gestion de l'habitat social". Plan Construction, Septembre 1986. 380 pages. GERS, en collaboration avec Paul Cloutour, Philippe Bataille. Programme "Conception et Usages de l'habitat"
- "Les facteurs de mobilité résidentielle dans l'agglomération nazairienne", CNAF, Décembre 1986, 180 pages. GERS, en collaboration avec Paul Cloutour, Loïc Rousselot. Programme "Logement, habitat et conditions de vie des familles", synthétisée dans le numéro 23/24 "Le sens des trajectoires", Espaces et Familles CNAF, 1992.
- "Etude pré-opérationnelle avant réhabilitation : La Galicheraie". OPHLM St Nazaire. Novembre 1985. GERS.
- "Etude sur la définition des programmes HLM de construction neuve". Home Atlantique, Novembre 1983. 70 pages. GERS, en collaboration avec Paul Cloutour.

3 - NOTES DE LECTURES

- « Corps et âmes – *carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur de Loïc Wacquant* » In *Lieux Communs, les cahiers du LAUA* N°6, 2002, Ecole nationale d'architecture de Nantes.
- « L'invention de la ville » d'Yves Chalas, en collaboration avec Laurent Devisme, In *Lieux communs, les cahiers du LAUA* N°6, 2002, Ecole nationale d'architecture de Nantes.

« La Politique de la Ville. Renouveau de la posture critique et après ? » In *Lieux communs, les cahiers du LAUA* N°7, 2003, Ecole d'architecture de Nantes.

« Urbanité : l'autre crise », In *Lieux communs, les cahiers du LAUA* N°8, 2005, Ecole nationale d'architecture de Nantes.

« Pour une pratique théorique prise dans la vie », In *Lieux communs, les cahiers du LAUA* N°9, 2006 Ecole nationale d'architecture de Nantes, à partir de Bruce Bégout : *la découverte du quotidien*, Allia, Paris

« Visible ou invisible », In *Lieux communs, les cahiers du LAUA*, N° 10, 2007, Ecole nationale d'architecture de Nantes.

2006

4 - CINEMA DOCUMENTAIRE

Re-création 1 – Le Colisée, 2 – St Pierre de Rome, 2008

La rue et la cour, Une semaine une ville, Tbilissi, 2005.

La fontaine et le Mac Do, une semaine une ville, Tbilissi 2005, montage Catherine de Grissac, LAUA, Mars 2006. Sortie en salle le 20 Mars 2005 dans le cadre dans le cycle : « Prises de temps dans l'espace public », collectif de la LUNA.

Partages d'espaces. Les Bourderies à Nantes, en collaboration avec Anne-Marie Giffo-Levasseur. Images et montage Catherine de Grissac, GERS, Janvier 2003. Vidéo réalisée dans le cadre de la recherche « Reformulation de la distance sociale dans les espaces partagés d'un quartier composite », Ministère de la Culture et de la Communication, mission du Patrimoine ethnologique, 2003.